5

tables t. IX p. 296
t. X p. 296

REVUE

DE PARIS.

IX.

EVERAT, IMPRIMEUR,
rue du Cadran, n° 16.

REVUE DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1834.

TOME NEUVIÈME.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,

RUE DES FILLES SAINT-THOMAS, N° 17.

1834.

PERGOLÈSE.

Il y a justement un siècle que la bonne compagnie de Rome était en grande rumeur, car en cet heureux temps il fallait peu de chose pour émouvoir le public. Deux jeunes compositeurs venaient d'arriver de Naples : l'un d'eux, absolument inconnu aujourd'hui, avait eu, dès le début, une immense supériorité sur son rival dans les faveurs de la foule; l'autre, dont les ouvrages étaient destinés à causer une révolution dans la musique italienne, n'obtenait qu'avec peine une représentation de ses opéras peu goûtés.

Quand, au lever de la toile, c'était maître Duni qu'on voyait assis au piano, donner à son orchestre le signal du départ en plaquant le premier accord, la salle était silencieuse et bien garnie; mais lorsque c'était le tour de Pergolèse, les rideaux de soie restaient étendus devant la moitié des loges, et, sur le petit nombre des spectateurs, il s'en trouvait encore bien peu d'attentifs. Or, quand avez-vous vu, s'il vous plaît, un *impressario* juger du mérite de l'artiste autrement que par cet immuable creuset, — le produit de la recette?

Duni, la face épanouie et colorée, le gousset rempli, était reçu dans tous les cercles, donnait des leçons, largement payées, à de grands personnages incapables de chanter juste; il conversait avec de nonchalantes duchesses, au milieu d'un essaim d'éventails, en inclinant à demi le corps et tenant une jambe étendue dans une pose aisée et respectueuse. Chaque matin il sortait gaiement de chez lui, laissant son épée battre au hasard sur ses mollets; il parcourait les cafés pour chercher les nouvelles, et dépensait, sans se gêner, une pièce d'un demi-ducat, valant bien 40 sous de France.

Pergolèse, se privant du nécessaire pour envoyer quelque argent à sa vieille mère, simple paysanne de Casoria, vivait dans la solitude et la médiocrité, recherché par un très-petit nombre d'amis, aussi pauvres que lui; le soir il sortait de Rome par la porte du Peuple, sans rencontrer personne qui le connût, et s'en allait, tenant son maigre visage penché vers la terre, prendre le frais sous l'ombre noire des noyers, en roulant dans sa tête des mélodies empreintes d'une sombre tristesse. De petits gratteurs de papiers, qui encensaient son rival dans la gazette *Metropolitana*, crurent faire les plus belles roueries du monde en lui promettant quelques paroles d'encouragement qui ne parurent jamais. Le mauvais succès de ses premiers ouvrages, la froideur et l'injustice des hommes, n'eurent qu'une légère influence sur son humeur, naturellement douce et enjouée. A peine s'il hasarda quelques sarcasmes contre le mauvais goût et les préjugés de personnes auxquelles il devait le respect; à peine s'il osa se permettre de garder un silence ironique ou de hausser les épaules en écoutant les avis de gens de qualité qui daignaient blâmer ses ouvrages, sans se connaître en musique. La conscience de son talent le préservait du désespoir, malgré les doutes qui, de temps à autre, ne manquent jamais d'assaillir le vrai artiste; et puis il avait aussi son public, composé de jeunes enthousiastes qui admiraient sa méthode originale. Malheureusement, parmi ces chauds partisans, il s'en trouvait beaucoup qui ne possédaient que rarement la petite pièce blanche nécessaire pour entrer au parquet du théâtre. Pergolèse ne pouvait se dissimuler que tout ce qu'il y avait à Rome de gens bien coiffés, fraîchement poudrés, portant les mouches et les vêtemens de soie, donnait la palme à Duni; que toutes les personnes soumises au ridicule empire de l'habitude avaient une horreur invincible pour ses innovations hardies. Cependant le maëstro dédaigné prenait patience et gardait une foi profonde en la bienveillance particulière du ciel. La Providence l'ayant déjà tiré à plusieurs reprises de la misère, il se plaisait à croire qu'elle achèverait sa bonne œuvre, en lui faisant dans un coin une existence tranquille et supportable.

Il est vrai que Pergolèse avait perdu son père étant encore au maillot, et qu'il avait vécu miraculeusement, jusqu'à l'âge de treize ans, dans une cabane délabrée, où la mort était venue vingt fois étendre les griffes pour l'arracher de son lit de paille.

Une personne charitable l'avait fait entrer au conservatoire des enfans pauvres de Naples, et bientôt les maîtres posèrent leurs mains habiles sur

sa tête blonde, en disant que celui-là ferait un jour parler de lui comme Palestrina. Il remporta le prix de fugue, et fut couronné le même jour que Duni; mais ses premiers essais dans la musique théâtrale furent à peine remarqués, tandis qu'on éleva aux nues ceux de son camarade. On se plaignait de la science trop aride de ses partitions, de la complication de son harmonie, et de la richesse inusitée de ses accompagnemens. Alors il fit la *Serva Padrona*, chef-d'œuvre de grâce et de mélodie, dont on daigna fredonner les refrains à Rome pendant quinze jours; et qui, plus tard, fit le tour de l'Europe, et fut applaudie sur tous les théâtres du monde, excepté sur celui de Paris. Grétry n'était pas encore venu apprendre aux Français à goûter la musique.

L'heureuse confiance de Pergolèse fut un moment ébranlée quand les médecins lui apprirent qu'il était menacé d'une phthisie.

Pourtant, pensait-il, dans quel dessein le Tout-Puissant aurait-il pris soin de moi tant de fois, s'il me retirait son appui à l'instant où sa bonté commence à porter quelques fruits?

Et Pergolèse sentait le courage revenir, et de douces espérances s'agiter mollement au fond de son cœur, comme des oiseaux dans leur nid.

Le duc de Mondragone venait de lui accorder sa protection, à la prière de la signora Lucia, sa fille. Cette jeune personne s'était prise d'une belle passion pour les œuvres de Pergolèse, et le duc, qui, de sa vie, n'avait senti une jouissance musicale, étranger aux préventions du public, avait consenti à donner au jeune maëstro le logement au faîte de son palais et le couvert à la table de ses gens.

Le duc conduisit un jour Pergolèse chez une grande dame qui protégeait maître Duni. Tandis que la compagnie jouait aux cartes dans les jardins, une discussion s'était engagée entre les deux rivaux.

« Ceci est contraire aux règles de la déclamation, criait Duni; il n'est point permis de placer dans le mot *dolore* une note longue sur la syllabe *do*.

— Que m'importe la brève ou la longue, pourvu que la mélodie soit douloureuse? Vouloir faire de la musique une déclamation, c'est ne rien comprendre au plus beau des arts.

— Malheureux! tu as donc résolu de quitter la bonne voie? C'est à nos protections que tu dois le succès de ta *Serva padrona*. Bien que les accompagnemens en fussent trop chargés, et que cela ne ressemblât à rien de connu, nous disions : Il fera mieux plus tard. Et voilà que tu veux ériger

en système ce qui blesse toutes les lois du bon goût. Insensé ! ta musique n'a plus de sens, plus de clarté ; elle chemine d'un côté tandis que la prosodie va de l'autre ; elle ne suit pas l'allure du poète; elle cause à l'auditeur des émotions pénibles qui réveillent ses passions. Le pape se fâchera contre toi quelque jour. Cela finira mal, te dis-je.»

Un grave bénédictin posa ses cartes sur la table et souleva ses lunettes sur son front :

— Pergolèse, maître Duni dit vrai. Votre musique parle trop aux passions.

— Assurément, reprit Duni. Ton *Aria* en *ré* mineur est une composition malintentionnée. Ce n'est pas ainsi que tu gagneras une bonne chapelle à Rome, et jamais tu n'auras entre les mains un poème comme ceux que me confie le jeune Métastase. Va, ton *Olympiade* ne réussira pas. Le beau sera toujours le beau.

— Pardieu ! s'écria un aventurier français, il serait plaisant que notre célèbre Duni n'eût pas raison. Le beau sera toujours le beau, n'est-il pas vrai, monsieur le duc ?

— Sans doute, mon ami, dit à regret le protecteur de Pergolèse.

— Qu'avez-vous à répondre, monsieur de..... comment vous appelez-vous? demanda le Français.

— Pergolèse.

— Eh bien, monsieur de..... qu'avez-vous à répondre ?

— Rien, monsieur, sinon que le Pélias, ouvrant ses voiles au vent, la foule s'écriait sur le rivage : Il va couler au fond de l'eau, — et cependant Jason traversa la mer. Quand Dédale attacha des ailes à ses épaules, tout le monde se moqua de son audace, et il s'éleva dans les nuages.

— Que diable nous conte-t-il là ?

Pergolèse sentait la patience lui manquer; il se sauva sans être aperçu : le bénédictin ayant assuré que le jeune homme ne s'exprimait pas convenablement, et une marquise de quarante ans lui trouvant les jambes trop grêles, il fut décidé à l'unanimité que Pergolèse était un impertinent.

On pria aussitôt le victorieux Duni de chanter quelque joli morceau de sa composition. L'épinette fut apportée sous les arbres, et l'heureux maëstro commença d'une voix flûtée un air inédit de sa partition de *Bajazet*, dans lequel les règles de la vraie déclamation étaient si admirablement observées, que l'auditoire croyait entendre un acteur récitant son rôle avec un débit un peu exagéré. Ce morceau appartenait à la scène la plus

dramatique de l'ouvrage ; l'assemblée aurait certainement versé des larmes brûlantes si d'importuns laquais n'eussent saisi cet instant pour présenter les rafraîchissemens ; ce qui força les dames à faire un bruit désolant avec les verres et les cuillères. Et puis une personne curieuse s'informa des nouvelles de France.

Vainement Duni, les yeux élevés au ciel, le cou tendu, la poitrine oppressée, répétait :

O ciel! che sento? — Mi vuoi fuggir? — Ah! crudele non lo sperar.

Pour comble de malheur il y eut une explosion à la table de whist.

— Corbleu ! vous jouez indignement.

— Au diable ! c'est vous qui me faites perdre.

Et le virtuose, imitant le dernier soupir d'un mourant, prononçait laborieusement, d'une voix presque éteinte, le *pianissimo* final :

— *Dimmi piuttosto di morir-mo-rir-mo-rir,*

au milieu des juremens et des éclats d'une vive discussion, de sorte qu'on oublia d'applaudir. Heureusement la marquise, interrompant un moment sa conversation, tourna la tête sur son épaule en souriant, et daigna murmurer d'un air enjoué le refrain tragique.

— Tra la, la. Votre musique est charmante, mon cher Duni. Il n'y a que vous pour la grâce et le bon goût.

Les menaces faites à Pergolèse n'étaient point un badinage. De chauves prélats à fronts soucieux qualifiaient sa musique d'immorale, d'impie et d'œuvre de Satan. Ils poussèrent le scrupule jusqu'à défendre à leurs ouailles de chanter ou d'écouter une seule note sortie de cet infernal cerveau. Des moines couperosés crurent reconnaître, jusque dans les plus simples parties de l'accompagnement, un langage pernicieux ou des obscénités révoltantes. Le Pergolèse fut signalé au saint père comme un esprit dangereux. Un puissant cardinal, qui prenait la nuit des leçons de musique d'une cantatrice qui n'avait point de rôle dans l'*Olympiade*, plissa dévotement son visage en parlant à S. S. de la première représentation prochaine de ce nouvel opéra, et pendant un jour il fut mis en question si on n'arrêterait point les répétitions, et si on ne jetterait point dans un cachot le poète et le maëstro.

La signora Lucia était une fille d'humeur fantasque. Elle touchait à ses quinze ans, et jamais l'héritière d'une grande maison ne donna tant de peine à ses femmes ni à ses institutrices. Souvent les allées du parc de la

villa Mondragone retentissaient du nom de Lucia pendant que cette enfant courait au milieu de la nuit cherchant le frais et la solitude ; puis quand on l'avait enfin retrouvée, elle rentrait au logis les cheveux en désordre, le visage mortellement pâle, les yeux brillant d'un feu singulier et la tête remplie de pensées romanesques. Des phrases qu'on ne lui avait jamais enseignées lui sortaient, on ne sait pourquoi, de la bouche. La vivacité de ses mouvemens déroutait les maîtres de danse, et son langage brusque ou impérieux faisait trembler les valets. Par momens son beau front se chargeait de nuages. Elle s'enfermait dans sa chambre, et les gens du duc marchaient sur la pointe des pieds, en écoutant de loin la voix nerveuse de Lucia qui chantait les morceaux les plus passionnés. La leçon de musique pouvait seule apaiser cette irritabilité de nerfs, et Pergolèse, assis au piano, savait mieux calmer la signora que le médecin du pape. Dans d'autres temps, la petite fille des Mondragone marchait lentement dans les galeries de son palais avec plus de dignité qu'Agrippine. Elle ressemblait à une statue romaine descendue de son piédestal. Son regard était doux et calme, ses sourcils minces étaient dans une grave immobilité, et le sourire mélancolique de la vierge à la chaise soulevait à peine les coins de ses lèvres.— C'était alors qu'elle négligeait le chant pour étudier avec soin la musique instrumentale et se faire initier aux mystères de l'harmonie. Vous auriez vainement cherché dans Rome un avocat assez éloquent pour faire comprendre au duc le danger des leçons du jeune maëstro.

Un matin Son Excellence écoutait avec résignation une longue sonate que jouait sa fille. Pergolèse, émerveillé des progrès de son élève, se promenait à grands pas en frappant dans ses mains avec enthousiasme. La première reprise achevée, il s'écria, oubliant la présence de son illustre protecteur :

— O signora! je ne connaissais pas moi-même tout le prix de mon ouvrage. Duni, Duni! misérable assembleur de sons, toi qui croises sur le papier de chétives notes comme on fait de la dentelle, que n'es-tu là! je te ferais mourir de honte. Qu'on vienne rire d'un artiste qui prétend exprimer avec la musique les mouvemens les plus intimes de l'ame! C'est un monde indestructible, évident comme le ciel, un monde où je suis abordé comme Colomb; c'est un langage nouveau plus élevé que la poésie. Des sots et des êtres sans cœur pourront seuls le nier. Parlez, signora, n'avez-vous pas compris que vous exhaliez les plaintes d'un sombre désespoir?

— Oh! sans doute, répondit Lucia soulevant languissamment ses lon-

gues paupières, ce morceau est d'une tristesse accablante. Mais dans la seconde partie, j'ai cru trouver de plus douces inspirations. Après avoir entendu les accens de la plus amère douleur, j'ai aussi parfaitement distingué des paroles de tendresse et d'amour.

— Je n'ai rien entendu de semblable, s'écria le duc. Et d'où venaient ces paroles inconvenantes, signora? Pourquoi celui qui se plaint ne s'adresse-t-il pas à moi? Il se passe donc d'étranges choses à mon insu jusque dans mon palais?

Pergolèse s'assit froidement près de son élève, qui attaqua vivement la seconde partie, et couvrit la voix de son père avec les pédales du clavecin. Il ne fallut pas un long temps pour que l'Excellence calmée regardât paisiblement les peintures du plafond en battant à petits coups la mesure avec ses doigts sur le bras de son fauteuil.

— Oui, dit Lucia en terminant le morceau, ce passage doit exprimer les murmures d'un amant à l'oreille de sa bien-aimée.

— On y peut trouver autre chose, dit Pergolèse en souriant. Je ne prétends pas faire monter mon auditoire sur une troupe de mulets qui se suivent et marchent le nez baissé dans la même ornière. Le beau domaine de la musique contient peu de routes frayées; on doit les parcourir en laissant la bride sur le cou de sa monture. Le malheur est que les gens mal organisés restent embarrassés au premier pas dans les épines, tandis que d'autres découvrent les sites les plus admirables. Mais, si la musique instrumentale laisse l'imagination dans un nuage, comment l'auditeur pourrait-il garder encore quelque doute quand il est guidé par un poème? Cependant il y a des gens qui ne voient dans un violon qu'une boîte sonore, dans un orchestre que des hommes faisant un vacarme régulier. Sera-t-il donc nécessaire que ceux-là trempent leur index dans le sang du cygne pour comprendre ses accens de mort? L'oiseau qui chante l'amour pendant les nuits du printemps devra-t-il donner le programme de ses douleurs, ou bien la voix de l'artiste sera-t-elle seule méconnue? Ah! signora, pourquoi toutes les dames de la ville n'ont-elles pas, comme vous, des ailes pour suivre au milieu des airs le génie voyageur du musicien?

Le duc regarda d'un visage inquiet les épaules de sa fille.

— Et quelle nécessité, reprit Lucia, d'ouvrir les yeux à des aveugles? Pourquoi vous adresser à ceux qui ne sauront jamais parler votre langue? L'hirondelle ne se désole pas de ne pouvoir entraîner à sa suite les lourds

oiseaux d'une basse-cour; elle s'élève au milieu de ses compagnes et ne s'embarrasse point de la foule qui rampe sur le sol.

— Vous ne savez pas, signora, qu'un artiste ne peut renoncer à gagner l'amour de cet être fantasque, le public. S'il perd cette folle passion, malheur à lui!

— Votre cœur ne contiendra-t-il jamais d'autre flamme que celle-là? Je vous plaindrais alors sincèrement; car, fussiez-vous adoré de cet être qui vous dédaigne, sa tendresse ne donnerait de satisfaction qu'à votre vanité.

— Signora, si j'étais le fils de Dieu, mon père m'enverrait une Marie-Magdeleine pour verser des parfums dans mes cheveux; mais le Tout-Puissant ne s'est pas donné tant de peine pour une faible créature dont le bonheur ou la misère n'ont aucune importance à ses yeux. Le génie de Pergolèse a pu s'élever quelquefois à de hautes régions; mais Pergolèse a été placé parmi les derniers des hommes par la naissance et la fortune.

— Si le Ciel est juste, il se trouvera quelqu'un pour lui tendre la main et l'élever parmi les hommes privilégiés; et le Ciel est juste.

— Signora, Son Excellence vous mariera sans doute bientôt à un seigneur digne de votre rang; je vous supplie de permettre que je fasse pour la bénédiction nuptiale une messe en musique. On la trouvera pleine de gaieté, parce que les paroles ne seront pas celles du *De profundis*.

Depuis long-temps le duc était habitué à rencontrer dans le monde des personnes aux discours desquelles il ne comprenait rien. Après avoir long-temps perdu sa peine à poursuivre à toutes jambes les idées de ces personnes-là comme des papillons, sans pouvoir en saisir une seule, Son Excellence avait pris la philosophique habitude de les laisser courir sans se déranger le moins du monde. Aussi les paroles du jeune maëstro et de son élève ne troublèrent aucunement la grave tranquillité du chef des Mondragone.

Lucia voulut se remettre au piano, mais ses doigts avaient perdu subitement leur souplesse ordinaire. L'exécution du second morceau fut imparfaite, et le maître était mécontent. Il arrêta son élève, en lui prenant la main droite de l'une des siennes, pour jouer un passage qu'elle rendait fort mal; mais après cela ce fut bien pis encore, la signora commit les fautes les plus grossières, se leva et sortit brusquement.

— Eh! qu'est ceci? s'écria le duc; j'ai vu une larme sur la joue de ma fille. Il est impossible qu'elle soit affligée, puisque je suis un père indulgent. Il serait à propos de consulter le médecin.

La chambre de Lucia resta fermée à tout le monde jusqu'au lendemain. Les visiteurs empressés remportèrent leurs complimens et leurs dragées, et le suisse silencieux leur apprit que la belle demoiselle avait un accès de *smorfia*. Cette indisposition des femmes italiennes est aux vapeurs de nos dames comme la température de Naples est au ciel pâle du Nord.

Cependant, après mille retards et mille difficultés, un jour se leva où le public romain vit annoncée pour le soir la première représentation de *l'Olympiade*. Deux partis se formèrent aussitôt, l'un d'ennemis, et l'autre de défenseurs de l'ouvrage. C'était une journée décisive pour la fortune et la réputation de Pergolèse. Dans le fond de son cœur s'éleva, comme un glas funèbre, la voix ironique du Doute.

— Un succès! un succès! criait le démon en ricanant. Pour avoir un succès, il faudrait que les limons humains fussent moins chargés de sottise et de bestialité. Il est fort beau de faire de sa cervelle un alambic pour plaire à une méprisable et ignorante engeance; mais il en coûte souvent la vie pour avoir un succès. Tu seras bien plus heureux une fois étendu dans un trou humide, si on prononce de temps à autre ces quatre syllabes : Pergolèse! Les reptiles du cimetière se poseront sur tes os avec bien plus de respect. Regarde la terre : elle a englouti son maître Galilée. Le génie de Cervantes ne l'a point préservé de la misère. Tu seras persécuté comme Galilée, et misérable comme Cervantes.

Un autre démon, l'Égoïsme, vint ouvrir à son tour ses mâchoires affamées, et souffler aux oreilles du jeune homme de brutales paroles :

— Plutôt que d'user tes semelles à courir après une gloire qui fuit à tire d'ailes; plutôt que de maigrir dans le travail et d'épuiser ta poitrine par des chants mal payés, tu ferais mieux de séduire la fille de ton bienfaiteur. Elle est riche et belle. Ta destinée et la sienne sont comme deux fils qui se sont rencontrés dans l'espace : il faut les nouer ensemble solidement par un crime. Tu auras un palais; des amis serviles applaudiront tes moindres paroles, et tu ne chanteras plus que pour te divertir, en digérant d'excellens repas.

— Non, non, répondit une voix douce comme le zéphyr qui chasse l'orage; le ciel ne t'a pas fait pour porter le trouble dans une famille ni pour écouter les conseils de l'égoïsme ou d'une noire ingratitude. Tu accompliras ta mission d'artiste. Sois pauvre, sois méconnu, bafoué s'il le faut, mais ne sois point un scélérat. Le Tout-Puissant t'a sauvé déjà bien des fois; sa main invisible te soutiendra long-temps encore.

Jamais théâtre ne ressembla plus à un champ de bataille que celui de Rome, tandis que de pauvres acteurs tremblans s'efforçaient de représenter *l'Olympiade* au milieu du bruit. Dans ces temps de plaisir où le bon mot d'un abbé courait aux quatre coins de la ville, ce n'était pas une petite affaire que l'apparition d'un nouvel opéra. Quand Pergolèse s'assit à la tête de son orchestre, l'armée des Dunistes commença ses menaçans murmures. L'attaque et la défense furent vives pendant tout le premier acte; mais au second les cris et les sifflets devinrent terribles. La représentation interrompue allait enfin continuer lorsqu'une grêle d'oranges vint tomber de tous côtés sur les acteurs effarés et sur l'orchestre lui-même. Pergolèse en reçut une sur la tête, et se retira navré de douleur. Il passa sous la loge de Lucia. Les beaux yeux noirs de son élève étaient inondés de pleurs. Un bouquet tomba de cette loge, et le jeune maëstro courut éperdu par les rues de la ville en pressant le bouquet sur son cœur.

— Il serait plaisant, disait un passant, que ce fat voulût lutter avec Duni, l'auteur de *Cyrus;* Duni à qui l'on vient d'écrire de Paris pour lui commander la musique du *Peintre amoureux!*

Vers deux heures après minuit, Pergolèse, assis devant son piano, la tête basse et le regard fixe, entendit de nouveau la voix ironique du Doute.

— Eh bien! homme chéri de Dieu, où est ta douce confiance? Quelle preuve nouvelle as-tu reçue de la bonne amitié du Très-Haut? Ne reste-t-il plus au fond de ton cœur une seule illusion? Tous ces gais oiseaux ont-ils donc quitté la volière? Qui pourrait nier l'estime marquée dont le Ciel t'honore? Mille hasards ne se sont-ils pas combinés pour sauver ton enfance des dents aiguës de la Misère? Cet enfant que le sort respectait renfermait les germes d'un grand talent.

— Oui, d'un grand talent, par l'enfer! s'écria Pergolèse.

— Sans doute. Aussi le public a-t-il applaudi à ses premiers essais; et l'enfant devenu jeune homme, élevant ses yeux reconnaissans vers le ciel, allait jouir heureusement d'une vie si péniblement amenée à bien, lorsqu'on le menaça d'une maladie mortelle. Il voulait au moins laisser un nom. Aujourd'hui voilà que sa réputation même lui échappe. Eh! mon maître, sais-tu bien si ce que tu as pris pour le feu du génie n'est pas une chétive facilité?

O bienheureux les sots qui ne doutent jamais d'eux-mêmes! Le pauvre Pergolèse se mit à réfléchir, puis il fredonna involontairement la plus belle mélodie de son *Olympiade*, sa fille bien-aimée, si cruellement as-

sassinée sous ses yeux ; et tandis qu'il fredonnait, mille poignards lui déchiraient le cœur.

Alors l'Égoïsme, le conseiller brutal, s'appuyant sur le coude, sortit du chaos sa tête chevelue :

— Que fais-tu là, Pergolèse? Tu n'as pas vécu, et tu vois bien qu'il va falloir partir. Il faut jouir de la vie, et donner la gloire à tous les diables. La fille de ton bienfaiteur t'aime : fou que tu es, la nature ne t'a pas mis au monde pour travailler sans relâche, exhaler quelques chants que la stupidité humaine n'a pu comprendre, et mourir. Tu ferais mieux d'être brigand, empoisonneur, incendiaire. Tu remplirais du moins une destination. Il naît des insectes hideux au fond de cachots infects ; ils se traînent dans la nuit le long des pierres, jusqu'à ce qu'une porte les écrase en tournant sur ses gonds. La nature les a posés là pour le plaisir de les y voir. Pergolèse aura-t-il aussi été mis là pour se remuer quelque temps et crever comme un mille-pieds ou une mouche? Allons, allons, fais la guerre, fais la guerre aux hommes.

— Ah! je ne m'en sens pas le courage.

Et Pergolèse prêta l'oreille pour écouter la douce voix qui lui avait tant de fois rendu l'espérance ; mais, comme il n'entendit plus rien, il sentit qu'il avait reçu le coup de la mort. En effet, dès le jour suivant, un jeune médecin de ses amis remarqua en lui des symptômes alarmans de phthisie. On lui prédit aussitôt avec une admirable précision le temps qui lui restait à vivre. C'étaient quelques mois encore. On lui conseilla d'aller respirer l'air natal.

Duni, qui ne manquait pas d'intelligence, avait singulièrement parcouru la nuit les rues de Rome, emporté comme Pergolèse par les doutes les plus affreux, parce qu'au milieu de la malencontreuse représentation de *l'Olympiade*, le génie et la supériorité de son rival s'étaient révélés à lui tout à coup. Il avait reconnu que Pergolèse avait choisi depuis longtemps une bonne route qui devait le conduire plus loin que tous ses devanciers. Le vieux Corelli, le patriarche des musiciens, était indigné contre le public aveugle; il voulait parler au pape et faire la fortune du jeune Napolitain. Toutes les idées de Duni étaient bouleversées. Il courut chez Pergolèse et se jeta dans ses bras.

— Je suis vaincu, je suis vaincu! Ne te décourage pas, car ton nom sera bientôt plus célèbre que le mien. Je veux être ton élève : oui, je l'avouerai hautement partout.

— Êtes-vous fou, Duni? je n'ai rien à vous apprendre. Allez plutôt en Allemagne demander des leçons à Sébastien Bach. Quant à moi, j'ai fini, ma carrière est manquée.

— Allons donc! jamais l'avenir ne fut si beau pour toi. Il faut te raidir contre le sort. Rappelle-toi le grand Salvator, qui a puisé dans ses déboires et son noir chagrin cette ironie sauvage qui en a fait le peintre le plus étonnant du siècle dernier. Avec quelle joie n'applaudirions-nous pa des mélodies sardoniques comme les tableaux de Salvator! Profite de l'instant où l'indignation t'anime encore; mets-toi au piano et chante, je noterai tes inspirations.

Pergolèse préluda; mais il n'était point fait pour produire sous l'influence de l'enfer. Sa colère se changea en une douce tristesse, et il composa son *Stabat mater*, qui devait bientôt faire frémir les vénérables pierres de toutes les cathédrales du monde chrétien. Duni pleurait en écoutant ce sublime morceau.

— Pergolèse, s'écria-t-il, il faut quitter l'injuste public de Rome. Retire-toi à Naples, nous te ferons passer ici pour mort; tu jouiras dans un coin du succès de tes œuvres. Bientôt tu seras le grand Pergolèse de l'Italie, de l'Europe, du monde entier. Va, il y a au pied du Vésuve de certains sites où celui qui s'ennuie par tout le reste de la terre peut encore se plaire long-temps. Je vais aller en Allemagne, et dans trois mois je reviendrai te chercher.

Après avoir long-temps discuté sur l'utilité de cette feinte mort, on décida que Pergolèse partirait pour Sarno, sans dire à personne le lieu de sa retraite.

— Rien ne me retient à Rome, pensait l'ingrat maëstro. Quelques sequins me suffiront pour vivre jusqu'à Naples. Ces meubles appartiennent au duc. Point de bagages, point d'embarras: partons.

Le bouquet de Lucia, qu'il trouva sur une table, lui rappela de doux souvenirs.

— La pauvre enfant! dois-je l'abandonner ainsi? Elle m'aime et me pleurera. — Bah! je ferai une bonne action en la quittant. Tout cela aurait pu mal finir. Son cœur se prendra quelque soir dans les rubans d'un beau cavalier mal pourvu de cervelle; je verrai son image passer devant moi; elle me soufflera de tendres inspirations. Il sera de ce commencement d'amour comme de l'existence de Pergolèse, incomplète, étouffée avant maturité.

Pergolèse partit un beau matin de Rome, et gagna Naples à petites journées, s'arrêtant à chanter devant les *locande*, d'où sortaient toujours de gais convives qui le forçaient de s'asseoir à leur table.

Ainsi va l'artiste. Il est fait pour courir le monde, sans s'informer quels cœurs se sont amollis à ses chants. S'il parle le langage de la passion, défiez-vous de lui, il ne s'adresse qu'aux fantômes de son imagination. Il doit rester libre. Celle qui songeait à le fixer le verra s'éloigner tout à coup, sa guitare sur le dos, et la tête bourrée de notes, répandant au-dehors plus de sons capricieux qu'elle ne versera de larmes; et leur semblant d'amour se dissipera comme un brouillard léger.

Qui oserait croire que le départ du pauvre compositeur ait pu avoir une prodigieuse influence sur l'étoile des Mondragone? Les bizarres manies de Lucia effrayèrent tellement le duc, qu'il se promena les mains derrière le dos dans son jardin avec une horrible perplexité. Le médecin prononça le mot interrogatif de symptômes.

— Ma fille, dit le duc tout-à-fait accablé, ne fait que courir, danser, briser les verres, chanter, oh! surtout chanter, au point que cela est insupportable. Elle frappe sa femme de chambre. Je ne puis en obtenir une parole raisonnable. Elle n'a autre chose à la bouche que le *Stabat mater* de ce damné Pergolèse. Elle pousse la tyrannie jusqu'à se mettre en fureur de ce qu'on ne pleure point à je ne sais quelle modulation qu'elle répète à satiété; et lorsque enfin ma patience est à bout et que je hasarde une observation, elle renverse les meubles en criant comme si on l'étranglait.

— Votre Excellence lui a-t-elle dit que cette conduite était inconvenante?

— J'ai précisément employé cette expression.

— Et que répond-elle à cela?

— Comment pourrais-je redire de telles choses? — Ce sont des hélas! ah! quel malheur! je veux le voir! il me le faut. — Mi-mi-do-la-sol, et cent autres propos qui me rendront malade moi-même.

— Il faut essayer un autre moyen, assura le docteur.

— Un autre moyen vaudrait mieux sans doute; mais lequel?

— Nous le trouverons certainement. Hum! il serait à propos que la signora prît du repos et des potions calmantes. Mi-mi-do-la-sol! je ne vois rien à cela d'inquiétant. Quel jour a commencé la maladie?

— Le jour même où le bruit se répandit de la mort de Pergolèse.

— Connaissait-elle ce Pergolèse?

— Comment ne l'aurait-elle pas connu, puisque j'avais recueilli ce garçon chez moi, et qu'il donnait à ma fille des leçons de musique?

— La mort de cet homme n'aurait-elle pas affligé la signora?

— On peut le lui demander; mais si elle n'y fait pas de réponse?

— Il faudra renouveler les questions. N'aurait-elle pas quelque sujet de contrariété?

— Je vole au-devant de ses désirs. — Je crains d'oublier le régime prescrit.

— Il serait prudent d'en prendre note.

— Sans doute. Agissons avec prudence, docteur. Quel bonheur que les hommes aient inventé la médecine! Que serions-nous devenus sans cela? Quoi qu'en puisse dire ma fille, il me semble que je n'abuserais point de mon autorité paternelle en la priant de vous recevoir. Venez avec moi dans son appartement.

La maladie de Lucia eut un affreux redoublement sitôt que le docteur apparut comme un exorciste. Malgré la présence et les regards sévères du duc, la jeune fille se mit à courir par la chambre en criant à tue-tête :

— A bas! à bas! cette pièce est exécrable. Voulez-vous bien trouver cela mauvais, ou vous aurez affaire à moi! Des oranges! des oranges! Vive Duni! mort à Pergolèse!

Et la signora jeta tant d'oranges sur la tête du docteur, qu'il se sauva jusque dans la rue en répandant toute la poudre de sa perruque.

Le duc au désespoir s'enfuit lui-même, et courait encore lorsqu'il rencontra son aumônier.

— Je ne puis faire ma partie de piquet aujourd'hui, dit-il au bon moine; la fureur m'empêcherait certainement de compter mes points. Don Ablativo, que ne suis-je comme vous un simple bénédictin sans aucune progéniture! Manquer à mon médecin! O ciel! moi-même j'ai couru le risque d'être un objet de risée!

— Un objet de risée, Excellence! Le peuple serait-il soulevé comme au temps de Masaniello?

— Non, ce n'est pas Masaniello, c'est encore ce Pergolèse. Ventrebleu! vous devez m'excuser et comprendre à quel point je suis contrarié.

—Si Votre Excellence a reçu quelque offense de Pergolèse, elle en pourra tirer satisfaction; car je viens d'apprendre que cet homme, dont on pleurait ici la mort, est en ce moment à Naples.

Lucia, qui venait d'entrer, accabla le moine de questions; puis elle se

jeta aux genoux de son père et obtint le pardon de son extravagante conduite.

— J'ai une grâce à vous demander, monsieur le duc, ajouta-t-elle.

— Parlez sans crainte, ma fille.

— Je désirerais faire de nombreuses emplettes; pouvez-vous mettre à ma disposition une somme un peu forte?

— Cette bourse contient en or mille ducats.

— Je prendrai, si vous le permettez, un carrosse de voyage pour aller un moment à la villa.

— Je ne m'y oppose point.

— Ah! vous êtes le meilleur des pères!

La signora ayant embrassé le duc avec tendresse, et l'aumônier s'étant hasardé jusqu'à dire que, sans le respect dû à l'héritière d'une si grande maison, il penserait qu'elle venait de prendre une résolution imprudente, Son Excellence imposa silence au moine.

— Qu'il ne vous arrive point de trop présumer de vos connaissances, mon cher. Ne vous écartez point de la prudence, et gardez-vous de prononcer une parole légère sur ma fille ou sur moi, les conséquences en seraient terribles. Que le mot de perruque seulement ne sorte pas inconsidérément de votre bouche. Le silence peut être éloquent, a dit un ancien. Quoi qu'il en soit, louez la nature, de qui vous tenez l'honneur de desservir ma chapelle. Allons, puisque les événemens de cette journée sont heureusement terminés, qu'on apporte la table de jeu.

Le piquet commença; mais il durait depuis une heure à peine lorsqu'un valet vint se pencher à l'oreille du duc :

—Je dois avertir Votre Excellence que la signora Lucia vient de partir en voiture avec des chevaux de poste.

— Eh bien! que vous importe?

— J'ai l'honneur de dire à Votre Excellence avec des chevaux de poste. Il semblerait que c'est pour un long voyage.

— Que parlez-vous de voyage? — J'ai quarante de point et une tierce. — Je sais ce que c'est : ma fille est à la villa.

— Pardon, Excellence; elle a pris la route de Naples.

— C'est bien. Allez.

— J'ai quatorze de dames, dit le moine. Je prends, quinze, seize.

— Huit, neuf, reprit le duc. Pour Naples! Que dit-il là? — Dix, onze. — C'est impossible! — Douze. — O ciel, qu'arrive-t-il encore? —

Treize. — Ah! je n'y puis plus tenir. Cette journée est vraiment funeste.

Et le duc, emporté par l'inquiétude, répandit ses cartes sur les escaliers.

A compter du moment où la marâtre nature avait résolu la perte de Pergolèse en le frappant d'un mal incurable, la fortune se montra tout à coup adoucie et bienveillante pour cet homme qu'elle avait si long-temps persécuté. Le généreux Duni, dans ses voyages, fit mettre en répétition sur plusieurs théâtres les pièces de son rival; et comme elles eurent de grands succès, Pergolèse reçut bientôt dans sa retraite de Sarno des lettres flatteuses et de bonnes sommes d'argent avec des offres de services. Trois mois ne s'étaient pas encore écoulés depuis son départ de Rome que les illusions et les rêves d'avenir envolés loin de son cœur y étaient déjà rentrés, décidés cette fois à n'en plus sortir. L'arrivée de la romanesque Lucia n'était pas faite pour lui ôter de l'esprit que la Providence avait résolu de l'accabler de faveurs; et dans ses élans de joie il levait les yeux vers le Tout-Puissant, tandis que les dents invisibles de la mort le dévoraient avec une horrible avidité.

Le désespoir et le malheur avaient porté les premiers coups à sa faible constitution; le travail et l'amour heureux achevèrent de la ruiner.

La phthisie fit des progrès si rapides que Lucia fut saisie de terreur. Les soins qu'elle prodigua au malade ne purent retarder la catastrophe inévitable.

Pendant ses derniers instans de bonheur, Pergolèse composa le *Salve regina*. Ce morceau semble un chant dérobé furtivement aux cantiques célestes des anges, qui contemplent avec amour la mère de Dieu assise sur son trône de lumière.

Un soir que Pergolèse s'était long-temps promené au pied du Vésuve, il voulut se mettre au piano et chanter; mais sa poitrine refusa de laisser sortir aucun son. Un frisson mortel parcourut ses membres, et Lucia vit ses traits bouleversés prendre l'effroyable contraction de la mort.

— Ah! Lucia, disait-il, pourvu que tes beaux bras me couchent dans la tombe, je m'y endormirai délicieusement.

On courut chercher le seul médecin chargé de faciliter le passage de ce monde à l'autre à tous les habitans du bourg.

— Sauvez-le, sauvez-le-moi! s'écria Lucia dès que le docteur entra.

— Je ne puis sauver un mort, dit froidement l'hypocrate napolitain. Tenez, signora, voici son dernier soupir.

Pergolèse venait d'expirer. — Les amis du jeune maëstro n'ont point laissé de renseignemens sur l'existence de Lucia ; mais on pourra s'en procurer en feuilletant les archives de l'illustre famille des Mondragone.

Un joli petit tombeau de marbre noir fut élevé dans le cimetière de Sarno, à peu de distance du Vésuve. J'ai entendu raconter que, dans la semaine où mourut Pergolèse, il y eut grand bruit dans la petite ville par l'arrivée d'un puissant personnage accompagné d'une suite nombreuse ; qu'après de longues recherches on découvrit une jeune femme en deuil accroupie sur le tombeau, et qu'on l'emporta malgré ses cris.

Les mêmes personnes m'ont assuré que pendant plusieurs années une femme qui avait la clef du tombeau revint le visiter de temps à autre ; que la dernière fois qu'elle parut à Sarno elle était en compagnie d'un beau garçon dont les discours paraissaient l'amuser singulièrement. On n'a jamais su me dire si cette personne était celle qu'on avait déjà trouvée accroupie, désespérée et vêtue de noir.

Moins de six mois après la triste fin de Pergolèse, Duni, qui se trouvait dans un café de Vienne, fut injurié par des étudians allemands qui l'appelèrent marchand de poisons, et lui jetèrent des tabourets aux jambes.

A Berlin, son *Bajazet* tomba, écrasé sous les sifflets, les pommes cuites et les œufs pourris.

A Paris seulement on applaudit sa musique de *la Chercheuse d'esprit*, et souvent le maëstro entendit les promeneurs du foyer de la salle Favart dire à voix basse derrière lui :

— Tenez, voilà cet infâme Duni qui a empoisonné Pergolèse. C'est un scélérat, mais sa musique est charmante.

— Mon Dieu, disait le pauvre Duni, c'est un profond et merveilleux problème que celui-ci : La sottise des hommes est-elle plus éclatante dans leur injustice que dans leur engouement ?

PAUL DE MUSSET.

BADEN ET CARLSRUHE.

ROUTE DE CARLSRUHE. — LIEU DE REPOS POUR LES VOYAGEURS. — WIESLOCH. — HYMNE LUTHÉRIEN. — AVENUE DE PEUPLIERS. — PALAIS. — JARDINS. — OPÉRA. — BADE. — HÔTEL CHABERT. — ANCIENS ET NOUVEAUX CHATEAUX. — PROMENADES. — SALLES DE JEU. — LE VIEUX CHATEAU. — TRIBUNAUX SECRETS. — BAIN ROMAIN. — TOILETTE DE BAL. — SOCIÉTÉ DE BADE. — TABLES DE JEU. — SOIRÉE DU DIMANCHE. — LE MOURGTHAL. — LE MUMMELSÉE. — GERNSBACH. — LE KLINGEL. — EBERSTEIN. — LA MOURG.

La route de Heidelberg à Carlsruhe n'a de remarquable que la ligne de montagnes qui la borde à l'horizon pendant quelques milles, tous les beaux points de vue se trouvent derrière vous; et, en vérité, lorsqu'on vient d'abandonner la Bergstrasse et le Neckar, peu de routes peuvent réclamer l'admiration.

En Allemagne, elles ont un caractère tout particulier, et que je n'ai retrouvé dans aucune autre contrée. J'ai remarqué des bancs posés pour la commodité des personnes qui voyagent à pied. Ils sont ordinairement placés à l'ombre de grands arbres, j'en ai vu même qui se trouvaient recouverts de branches si artistement enlacées, qu'elles formaient un berceau. On pensera qu'une chose d'aussi peu d'importance ne mérite pas qu'on en fasse mention; cependant elle sert à indiquer le caractère de la nation, et comme je ne sais pas par quels ordres, et à quel prix ces bancs ont été établis, je suis toute portée à croire que c'est à la bienveillance universelle que le voyageur pédestre doit cette commodité.

Nous nous arrêtâmes à Wiesloch, éloigné de deux lieues de Heidelberg; nous y fîmes un excellent déjeûner à un prix très-modéré. Pendant qu'on préparait notre repas, nous allâmes à l'église; en entrant, nous fûmes salués par les sons pleins et solennels d'un hymne luthérien. Ce petit édifice était rempli de fidèles qui avaient bien les manières les plus rudes et les regards les plus austères que j'aie encore rencontrés de ma vie. Les hommes et les femmes portaient des vêtemens que n'eussent pas désavoués les fanatiques du temps de Cromwell. Tout la scène réalisait, non le beau idéal, mais le triste idéal d'une assemblée de méthodistes.

Nous passâmes une heure à Bruchsal, autrefois la résidence de l'évêque de Spire; on y voit un beau château, celui de la résidence, auquel des réparations seraient nécessaires. L'église de Saint-Pierre renferme quelques beaux monumens élevés par les ordres de l'évêque de Spire, mais ce qui me frappa davantage dans la petite ville de Bruchsal, ce fut le nombre de ses belles et claires fontaines.

Quoique j'aime peu les peupliers, je ne puis m'empêcher d'avouer que l'avenue, composée de ces arbres, qui conduit à Carlsruhe, est d'une dignité et d'une beauté vraiment remarquables; elle a une lieue de long, et la hauteur, la grosseur des arbres qui la composent, produisent un effet magnifique et frappant.

Carlsruhe est considérée comme la capitale du duché de Bade, puisque le grand duc y a fixé sa résidence. C'est une ville petite, bien bâtie, d'un aspect riant, offrant tout l'agrément que l'on est sûr de trouver dans les places où les princes allemands ont établi leur résidence.

La plupart des capitales des grands duchés égalent et même surpassent Carlsruhe en étendue; cependant pas une n'offre ce fini de splendeur, cette élégance uniforme qui seuls peuvent indiquer la présence des souverains. La ville est située dans une plaine abritée au nord-ouest par la forêt d'Hartwald, le château est placé de manière à former le centre d'un cercle (1); ses magnifiques jardins occupent un côté, et de l'autre est la ville.

La place Royale est une superbe arène. D'innombrables orangers bordent les belles promenades qui conduisent, en toutes directions, de la ville au palais; elle est ornée de réservoirs et de fontaines. D'un côté, le pa-

(1) C'est une erreur. Carlsruhe a la forme d'un éventail, et le château en occupe l'extrémité. (*N. du Tr.*)

lais étend son gracieux demi-cercle, et de l'autre, la ville, l'église, de beaux monumens; l'ensemble offre un brillant coup-d'œil.

Nous étant présentés aux grilles du palais pour le visiter, et en ayant demandé la permission à la sentinelle, celle-ci entra dans une des loges et en sortit bientôt, accompagnée d'un officier qui était probablement de service, et qui accéda fort poliment à notre demande. Une société composée d'Anglais venait aussi d'arriver; nous nous réunîmes à elle pour visiter les salles du conseil; elles sont très-élégantes, et, sans vouloir rabaisser les salles immenses de Mannheim, d'une étendue tout-à-fait imposante.

Après avoir parcouru toutes les pièces que l'on montre aux étrangers, nous montâmes au haut de la tour, érigée seulement, à ce que je présume, pour faire jouir du magnifique et singulier point de vue qu'elle domine. Placé à cette hauteur, on a pour horizon l'Odenwald et le Bergstrasse à l'est, les Vosges à l'ouest, et les hauteurs de la Forêt Noire au sud; mais les traits caractéristiques de ce point de vue consistent dans les objets placés plus près, sous les yeux. D'un côté on voit la jolie et petite ville de Carlsruhe avec ses nobles et nombreux édifices; elle s'étend jusqu'à la lisière de la forêt, qui borde les collines de l'est; de l'autre, les superbes jardins du palais ornés de délicieuses fleurs, de buissons et d'allées. Tout ce tableau se perd dans la sombre forêt qui semble baigner la base des Vosges. Ce qui rend ce point de vue si enchanteur, c'est que tout paraît combiné pour faire ressortir le joli panorama qui environne la haute tour. Le Rhin semble onduler ses eaux comme pour faire admirer sa beauté au seigneur de ces lieux, et, semblable à un serpent brillant dans la main d'un enchanteur, il échange sa majesté et sa force pour l'agrément et la grâce. La forêt étend son ombre si désirable au-delà des rues trop éclairées par le soleil, et les collines éloignées qui environnent le paysage semblent l'encadrer. Tous les objets à la portée de la vue contribuent plus ou moins à la beauté de l'ensemble, et rien n'arrête la vue d'une manière désagréable.

Comme à Versailles, les routes tirées sur tous les points font du palais le centre d'une étoile. Quelques-unes de ces routes s'étendent fort loin dans la plaine, et d'autres se fraient un passage à travers les arbres.

Après avoir plusieurs fois parcouru la galerie qui commande cette vue magnifique, nous errâmes dans les jardins, et le reste de la matinée fut employé à examiner la multitude de délicieuses fleurs et d'arbustes dont ces jardins abondent.

Toutes ces plantes sont étiquetées d'une manière soignée et scientifique.

La perfection à laquelle elles atteignent, leur abondance, leur magnifique arrangement et l'odeur exquise qu'elles exhalent, rendent d'une haute valeur le privilége de parcourir ces jardins ; mais je n'ai jamais vu une aussi grande quantité de fleurs que celles qu'on avait réunies sous les fenêtres du palais. J'ai déjà parlé de la passion qu'ont les Allemands pour les fleurs ; il paraîtrait, d'après l'abondance qui existe ici, que la royale maîtresse du plus joli de tous les palais, quoique de naissance et d'habitudes étrangères, a aussi ce goût dominant pour les fleurs. La prééminence des jardins de Carlsruhe semble établie au-dessus de celle des autres palais, comme la bannière de soie, qui flotte sur la tour royale, indique que le souverain y a fixé sa demeure. Et certes, jamais un plus joli drapeau n'a livré ses couleurs à la brise. C'est le ciel même qui lui a donné ses teintes.

En entrant dans le jardin, nous rencontrâmes le grand duc et ses trois fils, beaux enfans ; le plus jeune surtout, qui n'a pas plus de cinq à six ans, est un charmant enfant.

Nous reconnûmes le duc et les princes avant qu'on nous eût informés de leur rang. Nous avions bien souvent vu leurs portraits dans les maisons où nous étions entrés ; je puis dire aussi dans les chaumières ; voilà une preuve entre mille de la popularité du souverain.

Le soir, nous allâmes à l'Opéra. L'intérieur du théâtre est très-élégant, et la représentation de la *Gazza Ladra* fut, en vérité, excellente ; je fus pleinement satisfaite en dépit de l'orchestre de Francfort, qui, par sa perfection, m'avait rendue si difficile.

Le jour suivant, nous partîmes de bonne heure pour Bade ; à Rastadt, nous déjeunâmes : là se trouve aussi un château ducal. Cette petite ville est située sur la Mourg, et toute la campagne environnante participe déjà de la beauté qui rend cette rivière célèbre.

Nous arrivâmes à Bade à deux heures ; et quoiqu'on nous eût menacés, tout le long de la route, de ne point trouver d'appartemens, nous fûmes assez heureux, en entrant dans la ville, pour apercevoir une affiche. Nous nous établîmes tout de suite dans une maison petite, mais confortable ; puis, comme nous étions au courant des habitudes de la ville, nous fîmes toilette, et nous nous rendîmes à l'hôtel du très-célèbre Chabert.

Ce que j'avais entendu dire de la beauté et de l'éclat de Bade m'avait préparée au charme de sa position, qui offre tout ce qu'on peut désirer dans un séjour de baigneurs.

On s'est tant de fois appesanti sur la grandeur de la scène que présente

cette ville, que je n'essaierai pas d'en donner la description. Si toutefois je me sentais tentée de donner un libre essor à mon admiration, je réclamerais mon pardon en faveur du désir que je voudrais inspirer aux touristes de mettre cette ville au nombre de celles qu'ils visitent dans leurs courses d'été. Ils me remercieront si je parviens à les persuader, j'en suis sûre, quel que soit leur goût, leur caractère, leur sexe, leur âge : tous trouveront Bade un séjour enchanteur.

S'ils aiment une scène vaste, solennelle, sombre, sauvage, qu'ils errent à un mille de la ville; ils pourront se perdre dans les sombres vallées qui se perpétuent à travers les montagnes, couvertes de pins, de la Forêt Noire. S'ils réclament une scène plus gaie et plus brillante, quel plus charmant aspect que celui des jardins qui conduisent à la suite de bâtimens appelés les Salons de conversation! Là le plus fol enjouement, la plus brillante dissipation, la plus grande variété, charment le regard et animent l'esprit. Nulle part on ne pourrait trouver un assemblage plus complet. L'ordre le plus parfait y règne.

Après avoir traversé un des ponts de la ville, une belle route pour les voitures, pareille à celles qui sont tirées dans les parcs de seigneurs et abritées des deux côtés par des haies, conduit au Saal. Des allées de gravier, fort bien entretenues, sont bordées d'un côté par ces haies, et de l'autre par la petite rivière ou plutôt par le ruisseau d'Oelbach. Ce ruisseau servait autrefois de ligne de démarcation entre la France et l'Allemagne. Sur la droite, ces haies sont interrompues par une rapide montée, entrecoupée d'allées, de berceaux et de séduisans sentiers, qui s'élèvent graduellement, jusqu'à ce qu'ils se perdent dans la sombre forêt de pins dont est couverte la colline qui enclot Bade de chaque côté.

A toute autre heure de la journée, nous aurions été tentés de prendre les sentiers qui conduisent de hauteurs en hauteurs, afin de jouir du bonheur de nous perdre dans la montagne boisée ; mais la pensée du dîner nous indiqua une magnifique façade que nous découvrions à travers les arbres.

Quel que soit le jugement porté par la savante vérité du goût classique sur les variétés d'architecture de cette façade, son effet général est grand et imposant. Comme premier point, on voit le théâtre, puis une basse colonnade, sous laquelle sont placés une librairie, les salons de lecture et un rang de jolies boutiques où on vend de la musique, des gravures et toutes espèces de petits objets de curiosité ; puis s'élève le bâtiment central, si noble dans ses proportions, ayant pour façade un portique supporté par

des colonnes corinthiennes. L'élégance de cet édifice, la vue qu'il commande, peuvent le faire rivaliser avec ce qu'il y a de mieux en ce genre; plus loin, mais faisant toujours partie de ce bâtiment, se voit le dispendieux établissement de Chabert. En arrivant, nous trouvâmes la magnifique esplanade qui le précède couverte d'une foule de personnes bien vêtues, et dont la démarche, les mouvemens et les regards prouvaient qu'elles n'avaient d'autre but que celui de se divertir. Il serait impossible de se trouver au milieu d'une assemblée si joyeuse, entourée de tous les plaisirs et des antidotes de la mélancolie, sans éprouver l'envie d'entrer dans l'esprit de la scène, dont, en vérité, la vue seule serait un remède certain contre les *diables bleus* (*blue devils*). Nous traversâmes cette foule joyeuse, pressés par un appétit dévorant, et nous entrâmes chez Chabert, qui, à mon avis, eet bien le meilleur restaurant que l'on puisse trouver, même en sortant de Paris. Trois rangées de tables (propres à contenter un triste solitaire, s'il pouvait s'en trouver à Bade), d'immenses buffets capables de satisfaire le roi Arthus et ses chevaliers, ne remplissent pas, mais occupent le vaste salon. Apprécier la cuisine de cet établissement, ce serait encourir la réputation de gourmet : aussi ce n'est qu'en passant que je la déclare exquise; mais l'air, le style, la brillante variété de la scène, sont encore préférables. Nous entrâmes dans le salon à quatre heures et demie, et jusqu'à six des sociétés de tout genre ne cessèrent d'arriver, jusqu'à ce qu'enfin les tables se trouvèrent occupées. Celles préparées pour recevoir de nombreux convives étoient toutes retenues. La délicatesse du linge, l'abondance de l'argenterie, la brillante profusion du cristal, donnaient à l'appartement un air de luxe et d'élégance inouïs.

Aussitôt après avoir terminé notre gai repas, nous nous rendîmes à la librairie pour inscrire nos noms et assurer à nos compagnons l'entrée du cabinet de lecture. La scène de la façade était toujours aussi gaie, avec cette différence, que la majeure partie de la compagnie se tenait assise à l'ombre de l'immense portique placé devant les salles publiques; les dames prenaient des glaces ou du café; les hommes étaient délicieusement occupés à fumer le cigare. Là encore, la scène était si nouvelle et si animée, que nous nous trouvâmes obligés de nous arrêter et de contempler cette joyeuse troupe.

Au côté opposé à Chabert, s'élève la rapide colline sur laquelle sont les ruines du vieux château qui, durant sept siècles environ, fut le château des princes de Bade. Directement au-dessus, à peu près à deux milles de

a ville, on voit leur résidence actuelle, avec sa magnifique terrasse. L'ancien château, masse de ruines, presque sans forme, mais d'une hauteur prodigieuse, semble regarder à travers un sombre manteau de pins, comme pour insulter au luxe moderne, qui paraît si mesquin près de la solennelle grandeur des gloires féodales. L'autre château est plus jeune en comparaison, quoique son origine remonte à Christophe, margrave de Bade, au treizième siècle.

La ville atteint le niveau de l'édifice, et quoique aucun bâtiment ne soit assez haut pour en masquer la vue, l'effet général de son site élevé et de son étendue est diminué par la proximité des maisons. Mais l'histoire a attaché à cet édifice des souvenirs ineffaçables. Sous ces piles massives se trouvent des donjons si parfaitement conservés, que l'on y lit encore les lignes tracées par les victimes du tribunal secret qui y subirent leur sentence. Il est impossible de regarder ce faîte sinistre sans horreur ; mais en tournant la tête, au lieu de ces sombres montagnes et de cet effrayant château, les objets les plus rians et la gaieté la plus folle charment la vue et frappent l'oreille.

D'un côté, une longue avenue d'acacias s'étend à perte de vue, flanquée d'une rangée de boutiques qui, outre mille petits jolis objets qui y sont étalés, offrent la variété des costumes français, savoyards, tyroliens, que portent les marchands des deux sexes qui les occupent. L'allée elle-même, avec la foule bigarrée qui la remplit, présente le plus amusant spectacle. Dans un coin est une table d'écarté, placée sous les arbres, qui attire un cercle de flâneurs, arrêtés un moment pour examiner les chances du jeu; dans un autre, le caraco vert, le chapeau pointu d'un marchand suisse, qui vous offre des gants de chamois qu'il dit avoir chassés et cousus de ses propres mains, attirent quelques acheteurs et grand nombre de curieux. Là, une jeune Suissesse, avec ses jolis pieds, ses jupes courtes et son large chapeau de paille, déploie toutes ses grâces, et vous invite à acheter des crucifix, des broches et des épingles à la Napoléon, le tout au prix fort modéré d'un sou; ici, le jongleur, mêlant à son habillement quelque chose du costume de toutes les nations de la terre, a l'air d'en faire la critique, et obtient des auditeurs.

Un nouveau mouvement est bientôt imprimé à toute la scène par les musiciens placés sous le portique. Chaque chaise est occupée, chaque table entourée; les Français demandent le café et le cognac, les Allemands fument, et les Anglais se font servir des glaces. A mesure qu'une société se lève, une autre prend sa place, offrant toujours de nouveaux groupes à étu-

dier. Ce spectacle n'a qu'un seul point d'uniformité, c'est sa gaieté toujours renaissante.

Comme nous avions souscrit à la bibliothèque, pour les bals, à un prix très-modéré, nous entrâmes dans les salles, et là un spectacle tout nouveau nous sourit. La première salle, dont l'entrée est sous le portique, a cinq pieds de long sur quarante de large; au centre est une table de roulette. Comme je venais de laisser le portique et les promenades encombrés de monde, je fus étonnée de voir cette pièce entièrement remplie; la foule était non-seulement mélangée d'une façon plus bizarre que celle du dehors, mais elle offrait d'étonnans contrastes. Des femmes de haut rang et de grande réputation étaient debout ou assises à côté du malheureux aventurier qui jouait son dernier napoléon. Il faut avoir passé quelques jours à Bade, et s'être lié avec quelques personnes de la société, avant de pouvoir comprendre les singulières anomalies de cette scène.

Après ce salon, d'un côté, est la belle salle de la conversation, ornée élégamment de sofas, de divans et d'un grand piano, où les dames peuvent s'amuser ou amuser les autres. Les souscripteurs sont seuls admis dans cet appartement; les autres sont ouverts à tout le monde. Plus loin est une belle salle, qui fut le chœur de l'église des jésuites, transformée depuis en un collége, et maintenant (étrange destinée des choses humaines!) devenue une salle de jeu! C'est là que les tables de rouge et noir sont établies. Je les trouvai entourées de dames aussi bien que d'hommes, et elles cherchaient, comme eux, à réprimer l'agitation toujours visible du joueur. Cette salle était remplie, le jeu très-élevé, et la société probablement plus distinguée que celle qui entourait les tables de roulette. La scène avait pour moi un intérêt si nouveau et si profond, qu'en dépit de la foule joyeuse du dehors, je n'eus pas le courage d'abandonner la place où je me trouvais.

C'était la première fois que je voyais la physionomie humaine dans une situation si propice à laisser percer les émotions variées qui l'agitent tour à tour. L'étude d'une figure humaine peut être effroyable, et je ne puis définir pourquoi j'éprouvais tant d'intérêt ou plutôt tant de fascination à épier le mouvement des muscles de ces gens qui me faisaient tous pitié; la vérité est qu'en dépit de la défense de s'asseoir, faite à ceux qui ne jouent pas, et des haineuses passions qui étaient exposées à mes regards, je restai dans cette église profanée jusqu'à ce que le calme et l'obscurité eussent remplacé le brillant spectacle qu'offraient les promenades.

La salle de souscription était aussi remplie lorsque nous la traversâmes pour nous en retourner ; on y faisait de la bonne musique ; mais je ne me sentis pas le désir d'y entrer. Nous revînmes à notre tranquille demeure, où nous moralisâmes, en prenant le thé, jusqu'à l'heure de dormir.

Le lendemain nous partîmes pour le vieux château.

La route qui mène au vieux château est bien coupée et rendue aussi facile que la nature du terrain le permet; pourtant nous fûmes une heure entière avant d'atteindre le point où la gigantesque ruine commence à s'étendre. La vue des murs seuls de *l'Ält-Schloss* compenserait à peine la fatigue que l'on se donne pour les atteindre, si la mémoire n'évoquait les légendes nées en ces lieux, si l'imagination ne ramenait à ces scènes que ces salles en ruines et désolées ne sont que trop propres à rappeler. La place qu'occupent ces ruines est effrayante par son isolement, et leur grandiose, augmenté, par l'immense paysage au-dessus duquel elles pendent, puisqu'il est nécessaire, pour les atteindre, de grimper, comme le chasseur, de rochers en rochers, jusqu'à cette cime. Je n'avais jamais contemplé un paysage si étendu. Le roc sur lequel se dressent ces ruines est élevé de cent pieds au-dessus du cours du Rhin, et, comme il se termine en pain de sucre, le panorama est parfait. D'un côté l'on voit Strasbourg, de l'autre Worms, entrecoupé par le cours du Rhin qui serpente dans toutes les directions. C'est là le dernier plan; le premier le surpasse en beauté. Des collines sans nombre entourent Bade de tous côtés et s'étendent au loin ; elles s'entrecoupent les unes les autres avec un tel mélange de contours, une si capricieuse variété de teintes, alors que la lumière se joue sur le flanc des monts couverts de sombres pins, que la vue, devenue confuse par tant de sauvage magnificence, erre de sommets en sommets, de vallées en vallées, incapable de décider à quel point elle donnera la préférence.

On nous montra parmi les ruines une arcade peu élevée, s'abaissant graduellement, et bloquée par des piles de pierres. Notre guide nous dit qu'elle communiquait avec les chambres souterraines du château. C'est une vraie mortification de recevoir pour réponse à la demande toute naturelle de visiter les cachots, ces fâcheuses paroles : « Madame, le souterrain est comblé ! »

D'immenses masses de granit s'élèvent au-dessus des bois, près du château ; il semble qu'elles soient une continuation de ses murs. Là mes compagnons trouvèrent de l'occupation, l'un, pour ses crayons, l'autre pour son marteau. Pour moi, ayant aperçu une table et un banc placés à

l'ombre, je m'y assis. Il était impossible que les rayons du soleil vinssent me trouver là. De grands pins, des rocs énormes et de hautes tours projetaient une ombre impénétrable. Nous étions au mois d'août. J'écrivis jusqu'à ce que le froid m'eût saisie au point de ne pouvoir tenir ma plume; je tremblais de tous mes membres. Je jugeai alors prudent d'abandonner ma retraite et de rappeler mes deux amis. Leur ayant fait connaître le triste état où je me trouvais, ils m'accompagnèrent au bas de la rapide descente, jusqu'à ce que nous eûmes atteint l'avenue; d'un côté de cette avenue est une place, où les rocs et les ruines sont entassés. A mon grand contentement, on y entretenait un bon feu. Une vieille femme et une jeune fille étaient occupées à y placer des pots et des terrines. Dans divers coins du roc étaient rangés des bouteilles, des verres, des pommes, des prunes, indiquant, comme nous l'espérions, une espèce de restaurant rustique pour ceux qui, comme nous, revenaient grelottans de la solitude glaciale des ruines. Le feu me fit grand bien et avait autant de charme que celui des salons de Chabert. Je m'en approchai de si près, qu'on eût dit que Noël avait subitement pris la place de la canicule. La vieille femme nous souriait avec bienveillance, et je ne crois pas avoir jamais éprouvé plus de jouissance à entendre craquer et briller les fagots dans le foyer.

En regardant autour de moi, j'aperçus plusieurs conducteurs de baudets; le mien était du nombre. Ils se reposaient sous les angles de ce singulier cabaret. En mon honneur, une vieille chaise fut tirée de la cachette. Je me mis alors à suivre avec satisfaction les progrès de quelque chose qui bouillait dans un petit poêlon de cuivre, et qui ressemblait, aussi bien que la vieille qui le surveillait, aux détails d'un tableau de Van Ostade; enfin, elle me présenta dans un bol le résultat de ses peines. Ce n'était pas du vin du Rhin, ni aucune espèce de nectar, mais bien quelque chose qu'elle appelait du punch, et que je trouvai préférable à toute autre boisson.

Les deux heures qui nous restaient devaient être dévolues à visiter la résidence et les chambres du tribunal secret. Je remontai donc sur mon âne, et nous nous mîmes à descendre.

Une Alsacienne aux yeux noirs et animés nous servit de guide dans le château. Elle était bien, pour sa profession, la créature la plus intelligente que j'aie rencontrée, et nous eûmes avec elle une conversation fort amusante. Dans l'ancienne galerie de tableaux, elle nous charma par sa grande connaissance de toutes les alliances que la famille de Bade avait contractées. Tout le château est fort curieux; mais ce qui reste de la partie ha-

bitable est loin d'être superbe; les appartemens arrangés ont un air de vieille dignité nullement agréable. La grande duchesse Stéphanie en a fait sa résidence d'été. Ces appartemens ont une vue magnifique; mais rien ne pourrait me faire oublier les mémorials effrayans de ces murs. Son altesse étant alors à Rome, nous fûmes visiter toutes les salles, et je m'étonnai de la force des nerfs de cette princesse, en contemplant la sombre chambre à coucher qu'elle habite.

Lorsque nous eûmes atteint la grille intérieure du château, notre jolie guide s'arrêta. « Maintenant vous allez voir les cachots, » dit-elle, comme si elle doutait que ce fût notre intention. « Assurément, mademoiselle, » fut notre réponse. « Attendez donc, » reprit-elle, et elle nous laissa quelque temps sur les marches de la grande porte. Elle revint avec une lanterne et une grosse clef, puis prononça un « suivez-moi » avec une solennité comique. Nous entrâmes, par une porte intérieure, dans une tour qui flanque le monument; on y voit un bel escalier de pierre, de forme spirale, qui conduit aux chambres. L'Alsacienne descendit, et nous la suivîmes; mais je me trouvai désappointée, car l'approche des ruines n'est nullement mystérieuse. L'escalier conduit dans une immense pièce voûtée, suffisamment éclairée par des fenêtres grillées, percées très-haut dans les murs. « Cette chambre, dit notre guide, et les deux autres qui en dépendent, étaient autrefois la retraite des femmes en temps de guerre. » Les deux autres pièces sont aussi dans le même style, et ne présentent l'aspect de cachots que par les fortes barres de fer qui défendent les fenêtres. De là nous passâmes dans une chambre de bain. Le conduit par lequel s'échappait l'eau chaude est placé non loin de l'endroit où est actuellement la source d'eau chaude de Bade. De larges réservoirs de pierre sont placés dans une salle extérieure, d'où l'on transportait l'eau froide pour modérer la chaleur de la source, qui, sans doute, alors comme à présent, était trop chaude pour qu'on pût s'y baigner.

Personne ne doute que ce bain ne soit d'architecture romaine; mais il n'est pas certain que les donjons soient du même style; la croyance la plus générale est qu'ils sont de construction allemande, et d'une date fort antérieure à celle de l'élévation du château.

On dit que le château, bâti dans cet endroit, qui fut depuis presque entièrement dévoré par un incendie, date du treizième siècle, et qu'il était habité, dans les temps de paix, par le margrave, qui a encore sa plus forte garnison postée au Alt-Schloss, sur la montagne; mais il est bien évident,

d'après la construction du bâtiment actuel, qu'il est d'une époque postérieur à l'usage de ces horribles souterrains.

Notre guide s'arrêta à la sortie d'une pièce voûtée, située au-delà de celle où se trouvent les réservoirs. Elle nous annonça que là nous devions dire adieu à la clarté du jour qui s'introduisait encore à travers les fenêtres. La jolie Alsacienne chercha et trouva plusieurs flambeaux qu'elle mit dans nos mains, en nous disant que les passages que nous allions traverser étaient en si mauvais état, qu'il serait dangereux d'y aller sans lumière. Elle ouvrit alors une petite porte, et, descendant deux marches, nous fit entrer dans un étroit passage, terminé par une salle voûtée et carrée. L'aspect de ce passage et la triste horreur des voûtes, m'ôta la crainte que j'avais eue de ne point trouver les cachots assez affreux. Jamais murs de pierre n'ont eu cet air de désolation. Cette salle avait plus d'une ouverture; mais l'entière obscurité et l'irrégularité de l'arrangement de ces horribles cellules nous ôtèrent l'envie de les examiner.

En atteignant l'extrémité d'un de ces passages, nous fûmes arrêtés par une porte de pierre d'un pied d'épaisseur, taillée d'un seul morceau dans le roc de granit. Cette porte restait entre-bâillée, et notre guide se prépara à l'ouvrir, en mettant un bâton dans la fente, avec l'aide d'Henri; en se servant du bâton comme d'un levier, cette lourde masse fut ébranlée et nous pûmes pénétrer au-delà. —Voici la première prison, dit-elle, et elle s'arrêta assez long-temps pour que nous en pussions envisager toute l'horreur. Entièrement privés de lumière et d'air, nous nous sentions glacés jusqu'au fond de l'ame.

— Voici la seconde, continua-t-elle comme elle passait une autre porte en roc massif construite de la même manière que la première; et une sombre voûte s'offrit encore à nos regards. Nous traversâmes ainsi dix souterrains, quelques-uns taillés dans le roc, d'autres construits avec d'immenses blocs de marbre.

Après avoir traversé plusieurs passages où je me serais perdue sans un guide, nous atteignîmes une chambre d'une plus vaste dimension dont l'aspect et l'atmosphère eussent glacé un cœur de lion. Notre guide s'arrêta sur le seuil et dit : « Voici la chambre de la question. » Plusieurs anneaux de fer attachés au mur de la prison indiquaient d'une manière assez intelligible comment étaient traités les condamnés.

Une des ouvertures qui conduit à cette horrible pièce est terminée par un mur le long duquel court un autre passage à angles droits. Juste au

coin où il tourne, le terrain, formé de terre et de rocaille, disparaît pour faire place à un plancher interrompu de distance en distance de manière à laisser des ouvertures entre les planches. Le guide attendit que nous les eussions franchies; et quand nous fûmes arrivés à la porte de la galerie qui est placée aux angles droits, il s'arrêta et dit : « Voilà les oubliettes. » La jeune fille nous désignait les planches sur lesquelles nous venions de marcher.

— Qu'est-ce qu'une oubliette? fut la question générale, quoique ce mot intraduisible nous eût déjà suggéré l'idée d'un complet oubli.

Je soupçonne que la demoiselle aux yeux noirs avait étudié avec tact son rôle. Le ton avec lequel elle répondit à notre question n'était pas celui de l'émotion.

« C'est le *fatal baiser de la vierge*, dit-elle. Lorsqu'on avait dit sur un prisonnier la sentence d'oubli, il sortait de la salle du jugement par cette porte; alors ces planches manquaient sous lui, et on n'en entendait plus parler. »

Un frémissement causé par l'horreur et la curiosité que ce récit nous inspirait nous porta à tâcher de sonder du regard l'abîme, par une ouverture d'un demi-pied qui se trouvait entre le mur et les planches. Mais nos lumières n'étaient pas suffisantes pour l'éclairer, et, en dépit des efforts d'Henri, qui se pencha sur l'ouverture, l'obscurité nous empêcha de rien distinguer.

L'Alsacienne souriait en voyant ses peines. « Vous n'êtes pas le premier, dit-elle, que j'aie vu prêt à soulever ces planches pour mesurer le gouffre; mais on dit qu'un petit chien entreprit cette découverte avec plus de succès qu'aucun de vous. »

Nous insistâmes pour savoir ce que cela signifiait, et elle nous conta une histoire arrivée il y a trente ans. Un gentilhomme vint voir le donjon, suivi d'un chien favori. L'animal était petit, et en flairant l'ouverture il y tomba, en poussant des cris affreux. Le visiteur, qui aimait beaucoup son chien, eut assez d'influence pour obtenir qu'on fît des recherches. Des ouvriers tenant des torches allumées descendirent à l'aide de cordes. Non-seulement le petit chien fut remonté vivant, mais des lambeaux de vêtemens, des ossemens et des morceaux détachés d'une roue hérissée de lames de couteaux furent trouvés dans l'endroit où le petit chien était tombé.

Après avoir écouté l'histoire de la fosse sur le bord de laquelle nous nous tenions, nous suivîmes le narrateur, qui nous conduisit devant une

grande porte de fer d'un travail fort curieux. Cette porte cria sur ses gonds de la manière la plus désagréable, lorsqu'on l'ouvrit pour nous faire passer. « Ici, dit l'Alsacienne, est la salle du jugement; ici les membres du tribunal secret s'assemblaient pour examiner les prisonniers avant de prononcer la sentence; et du château qui est sur la colline, on les faisait entrer par cette ouverture. » En parlant ainsi, elle éleva son flambeau pour nous montrer une ouverture pratiquée dans le haut du mur, mais qui était fermée, à la distance de quelques pieds, par de grosses pierres placées les unes sur les autres.

— On voit encore, dit la jeune fille en nous montrant des pierres placées à intervalles dans le mur, on voit encore la place des siéges où s'assirent les francs-juges.

— A-t-on parcouru ce passage d'un bout à l'autre? lui demandai-je.

— Oh! oui, très-souvent, mais pas dans ces derniers temps. Une partie de la voûte tomba, et il pourrait y avoir du danger. Aussi a-t-on bouché les deux bouts afin d'éviter un malheur.

Nous eussions bien volontiers couru risque de danger pour parcourir ce passage; mais, comme nous n'eussions pas obtenu cette permission, il fallut retourner sur nos pas. Notre guide s'arrêta encore sous un passage et nous dit de lever les yeux : nous regardâmes au-dessus de nous, et à une grande élévation, nous aperçûmes le clarté du ciel, pénétrant faiblement par une ouverture large de trois pieds. Cette ouverture se prolongeait, comme un tuyau de cheminée, jusqu'à la place où nous nous tenions.

« C'était par cette ouverture, dit le guide, que tous les prisonniers étaient descendus dans les donjons. Cette lumière provient d'une chambre placée sous les combles du château. »

Je demandai à la voir.

« Vous ne verrez qu'une chambre ordinaire, dit-elle, évitant ainsi de répondre à notre question; puis elle ajouta : — Il n'y avait qu'une seule chaise dans cette chambre où l'on conduisait le prisonnier; il s'y asseyait, et dans un moment, il se trouvait ici. L'aventure de lord Oxford était devant nos yeux.

Je n'ai jamais été plus complétement fatiguée que je le fus lorsque je revins au grand air : mes facultés avaient été si long-temps en action. Je crois que mes compagnons étaient dans le même état; car, en dépit de tout ce que nous avions à dire après une pareille matinée, nous demeurâmes silencieux pendant tout le chemin, comme si nous craignions que le terrible

pouvoir dont nous venions de quitter le domaine ne hantât son ancien territoire, et qu'il pût entendre ou punir nos propos.

Ce fut un contraste bien frappant que celui qui nous fut offert en entrant dans les brillans salons de Chabert. La clarté du jour, réfléchie par de brillans miroirs et par des yeux pleins de gaieté, nous fit oublier les sombres cavernes et les tombes vivantes, encore présentes à notre pensée. Enfin le vin du Rhin et le quartier de chevreuil nous firent apprécier à sa juste mesure l'horreur du lieu que nous venions d'abandonner et tout l'agrément de celui où nous étions arrivés. Le soir, nous allâmes au bal de souscription.

Le grand salon offre alors un brillant spectacle. On établit une séparation entre la table de roulette, et l'espace qu'on laisse libre forme une antichambre par laquelle on passe pour se rendre dans la salle de bal. La multitude des glaces, des fleurs, des lumières, l'élégant assemblage de la société qui se meut continuellement dans ces grands appartemens, tout donne à ce bal un éclat charmant.

Nous y vîmes walser dans la perfection; et quoiqu'il y eût parmi les walseuses grand nombre de nos compatriotes, le gracieux ensemble n'en fut pas altéré ; l'exemple semblait les inspirer. La musique était excellente, et il était impossible de n'être pas satisfait d'un pareil spectacle. La société était un composé de toutes les nations, et la mode tout-à-fait parisienne. J'ai rarement vu tant de jolies femmes réunies. Une dame russe, de haut rang, qui avait passé toute la saison à Bade, me désigna plusieurs personnes de distinction qui se trouvaient au bal, des lords, des ducs et des princes du sang royal.

« Les délices de Bade sont généralement appréciées par toutes les nations de l'Europe, me dit cette dame, et il n'en est pas une qui n'y envoie quelques représentans d'élite.

La conséquence de cela, continua-t-elle, est que les escrocs s'y rendent aussi, dans l'espérance de réussir aux tables de jeu. »

J'ai entendu faire la remarque que les personnes sans éducation ont souvent un tact merveilleux pour distinguer les vraies et les fausses prétentions des gens avec lesquels ils sont en rapport, et je me rappelle un changeur de monnaies, à Dieppe, qui me dit avoir, pendant trente ans, prêté de l'argent aux voyageurs qui se trouvaient dans l'embarras, et ne s'être pas trompé une seule fois sur un de ceux qu'il avait jugés honnêtes gens. « Je connaissais leurs moyens, disait-il, aussi bien que s'ils m'eussent remis

leurs titres de propriété dans les mains. » Je n'ai jamais douté de la vérité de cette assertion ; mais seulement à Bade, j'appris à lire les caractères de l'alphabet qu'il employait.

Comme je ne dansais ni ne jouais, j'eus pleinement le temps d'étudier ces caractères. Il est étrange que ni l'esprit naturel ni des efforts constans, stimulés par les plus grands intérêts et par la nécessité, ne puissent donner à un homme ce qui est si naturel à un autre. Les élémens extérieurs sont les mêmes; tous deux ont des yeux, un nez, une bouche, du drap fin, du satin, des moustaches, et un ruban à la boutonnière; mais, à la première vue, il en sera comme de la fleur pompeusement arrangée et encadrée sous verre et la rose nouvellement cueillie. La différence est la même entre l'homme bien né et l'intrigant qui le singe; quoi qu'ils fassent, ils sont reconnus, et les dons extérieurs ne peuvent les sauver.

Le jour suivant était un dimanche; nous passâmes par les promenades publiques en nous rendant à l'église; et, comme nous en avions le temps, nous jetâmes un coup d'œil dans les salles de jeu, déjà remplies par des personnes qui occupaient et entouraient les tables. En revenant de l'église, nous y entrâmes encore, et cette scène effrayante de folie était alors à son zénith.

Je doute qu'on puisse se faire une idée, ou comprendre le spectacle qu'offre une table de jeu, sans l'avoir vu de ses yeux. J'ai vu des femmes, distinguées par leur rang, l'élégance de leur personne, la modestie et la réserve de leurs manières, s'asseoir à la table de rouge et noir, avec le râteau et la carte en main, pour ramener leur gain et marquer les passes du jeu. Je ne nommerai pas les dames que j'ai vues ainsi occupées, et je regrette d'être obligée d'avouer que deux de ces dames étaient mes compatriotes.

Il y avait une des femmes de ce cercle que j'ai étudiée des jours entiers, pendant mon séjour à Bade; je l'épiais avec un intérêt presque déraisonnable; car si j'en avais examiné d'autres d'aussi près, j'aurais trouvé plutôt à me réjouir qu'à m'affliger. Elle était jeune, vingt-cinq ans à peine, et, quoiqu'elle n'eût pas une brillante beauté, il y avait quelque chose de séduisant dans ses manières et toute sa personne. Sa mise était élégante, mais simple; un chapeau blanc fermé d'un voile de gaze; une robe de soie bien faite; de petites mains blanches, ornées de belles bagues; une montre très-riche; une expression pensive et inquiète : tel est le portrait de la personne que ceux qui étaient à Bade au mois d'août 1853 se rappelleront

avoir remarquée. On se souviendra aussi qu'à toute heure de la journée on la voyait à une table de rouge et noir, presque toujours assise à la même place; son mari, qui avait la tenue d'un gentilhomme, comme elle avait les manières d'une femme distinguée, se tenait presque toujours auprès d'elle. Il ne jouait pas, et je m'imaginai que son visage exprimait l'inquiétude; cependant il lui rendait avec bonté le doux sourire qu'elle lui adressait lorsque leurs regards se rencontraient; je n'ai jamais remarqué qu'il exprimât le moindre désir de lui voir quitter la table de jeu.

Quelque chose se peignait sur la partie inférieure de la figure de cette dame que, d'après mes connaissances en physiognomonie, j'aurais traduit d'une manière tout opposée au goût qu'elle paraissait avoir pour le jeu, et cependant elle y consacrait ses heures, ses jours, sans excepter le dimanche, établi par Dieu pour le repos. Elle était constamment assise, jetant des poignées de pièces de cinq francs, quelquefois les ramenant à elle, jusqu'à ce que la fatigue eût terni le lustre de ses yeux et répandu sur sa jeune figure une sévère expression de lassitude. Hélas! hélas! cette belle créature serait-elle mère! Dieu veuille qu'il en soit autrement!

A la table de jeu, un autre visage attirait notre attention; c'était une pâle et inquiète vieille femme; elle semblait ne pouvoir plus long-temps cacher ses émotions sous le masque impénétrable d'indifférence dont tout joueur exercé sait s'affubler. Elle tremblait au point de ne pouvoir tenir le rateau avec lequel elle avançait ou éloignait son enjeu; les angoisses de la mort étaient lisibles sur son front ridé, et pourtant les heures, les jours la trouvaient toujours fixée sur la chaise enchantée. Je n'ai jamais vu la vieillesse dans une position plus dégradante; on m'assura qu'elle était d'un haut rang, et mon interlocuteur attestait (j'espère pourtant qu'il y a erreur) qu'elle était Anglaise.

Le dimanche soir, on dansait, mais sans toilette, dans les salles de la conversation; c'était une des trois soirées dansantes que l'on donne par semaine, et auxquelles tous les souscripteurs sont admis. Nous admirâmes encore les valses; mais la salle n'était pas si propice que le grand salon à les faire paraître dans tout leur éclat.

La seule différence qui distingue à Bade le dimanche des autres jours de la semaine, c'est la multitude de villageois qui viennent se mêler à la foule de la ville; leur costume et leur air de gaieté divertissent très-agréablement la scène.

Quelques jours furent employés par nous à visiter la célèbre vallée de la

Mourg et l'Éberstein, rendez-vous de chasse appartenant au grand-duc; il s'élève au-dessus de la rivière, dans un des endroits où elle développe le plus de beautés. Pour visiter la partie la plus remarquable du pays, il faut commencer l'excursion par la montagne de Gernsbach, et continuer par la Mourg jusqu'à Éberstein, d'où l'on revient par la vallée de Bade.

C'est un voyage bien fatigant pour les chevaux qu'une telle excursion par une chaude journée d'été; mais aussi il n'est pas un voyageur qui n'ait été enchanté du magnifique spectacle qu'offre cette promenade. La chaîne de collines sur laquelle passe la route, forme les avant-postes de la Forêt-Noire, et participe déjà de sa sombre et solennelle grandeur. Lorsque la route a surmonté le Herrnwiesse, elle continue sur une éminence qui unit plusieurs élévations à cette route, pendant plusieurs milles jusqu'à l'endroit de sa descente. De tous côtés aboutissent et commencent une infinité de points de vue de la forêt.

Il y a des portions de cette route hardie tellement fermées par des blocs de granit et des profondeurs interminables de pins, que c'est avec étonnement que je m'aperçus être arrivée à son terme; car, comme les autres, elle se termine sur le flanc de la colline et permet de contempler la scène qui est au-dessous, à savoir les vallées, les ruisseaux, les chaumières, les coteaux, et toute la campagne qui ressemble à une terre enchantée en miniature.

Nous étions descendus de voiture dans une des passes les plus romantiques de la montagne, pour mieux jouir des beautés de la scène; nous fûmes surpris d'entendre un chœur de voix qui s'élevait à quelque distance de nous dans les arbres. Comme nous entendions que les chanteurs approchaient, nous nous arrêtâmes pour les voir passer; ils parurent bientôt sur la route, derrière les arbres, et étaient au nombre de vingt. Nous apprîmes de notre conducteur qu'ils étaient des pélerins et revenaient de l'autel de Smolenkirch.

La plus jolie vallée que l'on découvre du haut de ces collines, est celle de Mummelsée. Quoique bien au-dessous des hauteurs, elle s'élève au-dessus du niveau du ruisseau. Son nom de Mummelsée signifie Lac-des-Fées; c'est dans cette vallée que de bienveillans esprits s'assemblent à la pleine lune, et si les bonnes ménagères à cinq lieues à la ronde ont cette nuit un ouvrage quelconque commencé, elles peuvent le laisser, les bonnes fées ne manquent pas de le faire, sans exiger ni paiement ni récompense; car je n'entendis point parler *du bol de crême toujours*

préparé dont parle Milton, comme le salaire dû aux laborieux Goblins.

La descente de ces collines à la petite ville de Gernsbach est une des plus rudes où je me sois aventurée en carrosse; mais toutes mes craintes s'évanouirent dans l'admiration qu'excite la scène. La vallée de la Mourg s'ouvrit devant nous, et si on y arrivait en parachute, je ne crois pas que l'idée d'y courir le danger de se briser contre un roc, ou d'être arrêté par une branche, puisse un moment suspendre l'admiration.

A Gernsbach, c'était jour de marché, et les gens de la campagne me semblèrent occupés à vendre et à acheter du blé. Ils étaient si pressés les uns contre les autres, que nous eûmes grand'peine à nous frayer passage; mais notre conducteur était Allemand, aussi tout se passa-t-il un peu lentement et le mieux du monde.

Après Gernsbach, nous roulâmes sur le bord de la brillante et rapide rivière de la Mourg, jusqu'à ce que nous eûmes atteint un hôtel rustique situé dans un lieu où il n'y a de place, entre la rivière et la haute colline boisée, que pour l'hôtel, son petit jardin, et la belle route de Mourgthal qui y conduit.

Il était onze heures, et pourtant nous n'avions pas encore déjeuné; aussi donnâmes-nous des ordres pour notre repas avec toute la bonne grâce qu'emploient des voyageurs qui viennent, pendant cinq heures, de respirer l'air des montagnes. Mais, malheureusement, l'hôtel était dans une commotion générale, et pendant long-temps nous crûmes notre cas désespéré. Si nous sonnions pour appeler, les personnes que nous voyions passer devant la porte nous faisaient un signe de tête, mais sans entrer; si nous appelions, « *Ia*, *wolh* » était la réponse polie que nous recevions, mais on n'approchait même pas. A la fin, réduits au désespoir par la faim, nous trouvâmes le chemin de la cuisine, et si nous eûmes le courage de ne pas satisfaire tout de suite notre faim indomptable, ce fut pour prouver que nous étions des animaux privés et civilisés.

La route qui conduit au bourg est longue et rapide, mais si bien tracée et entretenue, qu'elle forme une promenade charmante. Si j'essaie de décrire le lieu sur lequel est situé le château, je retomberai encore dans le style *usimo*. Sa situation est des plus nobles, des plus jolies et des plus magnifiques. Il y a trente ans, ce lieu n'était qu'une masse de ruines placées sur le point dominant; le *New-Eberstein* fut élevé par les ordres du margrave Frédéric; chaque visiteur doit lui être reconnaissant de lui avoir préparé un spectacle qui n'a pas son semblable dans le monde entier.

Le château est petit, mais construit avec beaucoup de goût. Les fenêtres ont des balcons qui dominent une vue si ravissante, qu'on se la rappelle plutôt comme un rêve que comme une réalité. Le pinacle étroit sur lequel est posé le bâtiment est occupé, à sa plus haute élévation, par une terrasse garnie de fleurs aussi riches en beauté, en couleur et en odeur, que si elles croissaient à une exposition douce et chaude, au lieu de s'élancer d'un roc de granit qui paraît se perdre dans les cieux.

Ce n'est ni l'étendue, ni la richesse de la vue d'Eberstein qui vous jette dans le ravissement, quoique le mont Tonnerre lui serve de limite, que les jolis villages de Weissenbach, Helpertsau, Obergroth, et d'autres dont j'oublie les noms, jettent de la vie sur les rocs élancés qui bordent la petite rivière; tout cela réuni n'a pas tant de charme que la petite rivière elle-même. A la voir s'onduler, se briser, s'élancer, écumer, serpenter au pied de la montagne, on sent le pouvoir de la fascination qui empêcherait qu'on pût détourner les yeux d'un spectacle aussi enchanteur. Ce n'est pas tout, ce bruyant ruisseau ne peut être contemplé pendant quelques minutes sans offrir le plus romantique de tous les objets : un radeau formé d'un tronc d'arbre, sur lequel naviguent les figures les plus pittoresques, se débattant contre le courant et les brisans du ruisseau qui se perd dans les rocs.

Trois de ces petites embarcations opérèrent leur hardi passage sous les murs du château, tandis que nous nous tenions sur sa terrasse. Je n'ai jamais vu tant d'adresse et de courage que celui que déploya l'homme qui les conduisait.

Vus à Eberstein et sur d'autres ruisseaux qui descendent de la Forêt Noire, ces radeaux sont toujours d'un effet bien remarquable, et d'autant plus qu'ils diffèrent selon les diverses places d'où ils partent pour descendre le Rhin. Sur la Mourg et le Necker, ces radeaux étaient formés de troncs d'arbres tels qu'ils étaient au moment où on les abattit. A peu de distance au-dessus de Gernsbach, la Mourg a moins de force, quoiqu'elle continue un angle rapide et à travers un lit tortueux et pierreux. Son mouvement est moins violent qu'à Gernsbach. Là on voit un grand nombre de moulins à eau, ce qui est d'un pittoresque effet. Les troncs d'arbres sont coupés en planches, car on ne court plus le danger de glisser sur les masses de granit qui semblent, au-dessus d'Éberstein, exciter la colère du fleuve par leur résistance. Ces masses ne s'opposent plus alors à l'impulsion du navigateur, et les radeaux, formant une seule ligne, tracent leur chemin

sur le Rhin. On voit des centaines de ces embarcations d'une étendue prodigieuse portant des maisons et des ateliers, et souvent un équipage de cinq cents hommes.

Quelque petit que soit le nouveau château d'Eberstein, il renferme plusieurs appartemens qui méritent d'être vus. Dans l'un d'eux sont d'anciennes armures qui décorent les murs des deux côtés. En quittant le château, nous nous premenâmes encore sur la terrasse, et ce fut avec chagrin que nous quittâmes un lieu qui n'a pas son pareil.

(Mrs Trollope, *Voyage Through Belgium*, *Baden*, *Wiesbaden*, etc.)

CONSTANTINOPLE[1].

Me voici sur la route de Constantinople une seconde fois, et cette fois seul, seul, et par la tempête, le calme, les relâches, l'échouement, par tout cela, dis-je, attardé. Dans ce loisir, à travers de graves préoccupations, se sont fait place quelques réflexions sur la ville que je vais bientôt revoir. Bientôt, je l'espère, car déjà se dessine devant notre proue Gallipoli. Or, afin de pouvoir, dès mon arrivée, appartenir tout entier à *Stamboul*, je veux, la plume à la main, en finir avec *Constantinople*. Si lentement nous pousse le vent que j'ai permission de reculer, même un peu loin, dans le passé.

Constantinople! Pourquoi ce nom écrit sur la rature d'un autre? pourquoi ces murs bâtis là plutôt qu'ailleurs? et dans ces murs, et sous ce nom, de quelle destinée nouvelle cette cité est-elle la figure?

Rome, il faut bien remonter jusqu'à elle, Rome, sise aux bords du Tibre, républicaine par ses institutions, porte en elle la fortune de l'Occident; et à peine les pieds sur l'Afrique, une main vers la Grèce et l'Asie, l'autre vers l'Espagne, elle a été adossée par César aux Gaules, à la Bretagne, à la Germanie; elle achève de s'occidentaliser. Éblouie de tant de gloire, la fraction de l'Europe qui l'avoisine se plie avec reconnaissance à son administration, à ses mœurs, à sa langue; elle s'attache à elle, et elle en est choyée. Au contraire la Grèce, rebelle à l'idiome vainqueur, et dédaigneuse de la barbarie de Rome; fière, dans sa servitude, de la splendeur de ses souvenirs et de la politesse de son génie, fait cause commune avec la portion de l'Asie qu'Alexandre a conquise à sa civilisation. Voilà au sein de l'empire une scission, premièrement obscure, mais profonde,

(1) Nous devons à l'obligeance d'un ami commun communication du fragment que l'on va lire sur Constantinople, et qui est tiré d'une correspondance de M. E. Barrault, si connu comme prédicateur et apôtre saint-simonien. Après avoir été une première fois à Constantinople avec quatorze jeunes hommes portant, comme lui, le costume des *compagnons de la mère*, après en avoir été éloigné par la police turque, M. Barrault a voulu revoir seul et étudier l'Orient. Ce morceau sur Constantinople est extrait de sa première lettre où il rend compte de ses travaux et de son voyage.

entre la partie occidentale, qui adhère à Rome, et la partie orientale, qui incline vers la Grèce.

Au jour du christianisme, la scission devient plus nette. La Grèce, et les provinces græco-orientales, préparées par la philosophie de Platon, accueillent une foi qui les console dans leur défaite et ajoute à leur supériorité intellectuelle sur leurs maîtres. La langue d'Homère s'empresse d'initier les peuples à l'Évangile. Rome le repousse comme une nouveauté dangereuse pour l'ordre établi; elle défend ses dieux et son pouvoir.

Et le christianisme est déjà assez fort pour tracer le labarum au ciel et donner la couronne sur la terre que Rome résiste encore. Rome est incorrigible; il lui faut passer par la verge des barbares pour consentir à son éducation chrétienne. A moins que le génie antique qui réside en elle en ait été expulsé par le fer et par le feu, elle est inexpugnable à la foi nouvelle. Rome croit à la force; pour être convertie, elle doit être baptisée dans son sang. L'empereur, néophyte du Christ, est obligé de la céder au sénat adorateur de Jupiter; et tel est le prestige dont des siècles de gloire entourent l'ancien culte, que le sénat, pour justifier son idolâtrie, n'a qu'à montrer le Capitole, où la chaîne de tant de peuples a été scellée dans l'autel de ses dieux. Constantin triomphant est exilé, sur son trône chrétien, de la ville des Césars. Alors, pour la punir de ses persécutions continues jusque sur lui; alors, pour assurer avec sa propre autorité la victoire du christianisme, il casse Rome et résout de transporter ailleurs la capitale. Il tourne les yeux vers cette partie orientale de l'empire qu'une inimitié croissante a tenue détachée de l'Italie. Déjà Antoine avait rêvé d'y fixer le siége du pouvoir; mais ce n'était pas à Cléopâtre entre les bras d'Antoine, c'était à la croix aux mains de Constantin à déshériter Rome.

Constantin marche vers la Grèce, dont le fervent prosélytisme promet une base solide au nouveau trône, plus rapproché d'ailleurs du berceau de la nouvelle croyance. Au midi, morcelé et républicain, il préfère le nord, compact et monarchique. Du nord, il pourra achever de vaincre les restes du paganisme, dont le midi fut le brillant théâtre. Après avoir hésité peut-être s'il ne rendrait pas Rome au sein de sa mère en édifiant sa ville sur les ruines de Troie, mieux inspiré, il passe, ne s'arrête qu'au Bosphore; et là, entre deux mers, entre deux continens, dans une position éminemment propre à réunir et à dominer, admirablement défendue par la nature, favorable à toutes les relations commerciales, il trace l'enceinte de sa cité; ou plutôt Bysance, colonie de Mégare, s'agrandit pour

recevoir ce déménagement d'une capitale. De là sans doute il prétendait, par lui et par ses héritiers, gouverner tout l'empire. Mais la fondation de Constantinople détermine la séparation des deux portions déjà divisées de ce grand corps. Il y a de ce jour un empire d'Occident et un empire d'Orient.

Constantinople, cité romaine et grecque, fut d'abord le siége de l'empire et la métropole du christianisme. Constantin affecta la suprématie dans les choses saintes comme dans les choses politiques. Alors le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel étaient sans limites précises. Le successeur des pontifes de Jupiter s'arrogeait comme un droit du diadème le pontificat de la loi de grâce; et les prêtres, encore tout saignans du martyre, voyant s'étendre sur leurs blessures la pourpre impériale, montraient moins d'indépendance que de zèle; ou ils étaient trop préoccupés de l'achèvement de leur victoire pour arrêter les usurpations du sceptre leur appui. Sous le patronage des empereurs, Constantinople devint comme le forum où s'agitèrent tous les débats théologiques qui remplaçaient les querelles philosophiques. Si le christianisme, à l'état de dogme, s'était élaboré à Alexandrie, il continua, à l'état de foi, son travail de controverse à Constantinople. Alexandre avait bâti pour Platon, Constantin pour Jésus. Et qu'on sache plus de gré aux Césars d'avoir fait de la religion leur affaire. La religion de l'esprit, en exaltant l'intelligence récemment affranchie, précipitait les uns dans la licence, la bizarrerie, l'entêtement des opinions, et les autres dans l'inaction, la solitude, la rêverie; Constantinople eut à corriger l'école et la Thébaïde. Ce furent les Césars qui prévinrent les abus de l'individualisme philosophique ou monacal, en constituant à la fois en corps la doctrine et la société chrétienne; ce furent eux qui sauvèrent le christianisme, spirituellement de la confusion des sectes, et matériellement du chaos des barbares. Tandis que, par la force ou la prudence, ils amortissaient l'impétuosité de cent hordes sauvages, ils réprimaient cette luxuriance d'hérésies dont l'Orient même favorisait le développement, et qui, toujours extirpées, montaient toujours avec le trône à mesure qu'il grandissait. Ils eurent encore à limiter l'invasion des armes persanes, et des doctrines orientales, qui marchaient avec elles. Pour cette œuvre, ce ne fut pas trop de l'union du génie de la Grèce et du génie de Rome. Rome tint le bouclier contre lequel s'émoussa le fer de l'étranger; à l'ombre du bouclier, la Grèce déploya sa pénétration et sa subtilité en faveur de l'orthodoxie. Enfin, grâce à cette heureuse union, s'inaugura le nouveau culte.

La croix, long-temps condamnée aux catacombes, à d'humbles toits, ou à l'hospitalité des temples profanes, la croix brilla à la face du ciel, se dressa dans des basiliques bâties à sa gloire, et y reçut l'hommage de tous les arts, qui versèrent à ses pieds l'offrande de leurs parfums et de leurs richesses. Ainsi la Grèce et Rome, après avoir travaillé concurremment à la création de l'Europe, enrichies du legs sublime de Jérusalem, concentrent leurs efforts dans Constantinople, élèvent haut la croix sur les limites mêmes du monde occidental et du monde oriental, et par-là elles en opèrent définitivement la séparation politique et religieuse. Constantinople est comme le triomphe de cette longue suite de victoires gagnées par tant de héros et de sages au profit de l'indépendance de l'Europe; et ce trophée, érigé près des bords mêmes où commença la lutte, devient en même temps pour l'Europe un boulevart contre l'Asie.

Tandis que le monde grec, soutenu de l'alliance et du nom même de Rome, fait sa tâche, le monde latin meurt. La nouvelle capitale avait attiré vers elle tout ce qu'il y avait de forces, de richesses, de vitalité; et elle eut, pour résister aux barbares, du sang et de l'or. Ce fut une digue imposante devant laquelle recula l'inondation pour aller, de l'Orient, se déverser presque tout entière sur l'Occident, qui lui était en quelque sorte livré. Le Capitole, abandonné à la protection de ses dieux, expia sa fidélité à leur culte.

Toutefois, au milieu du carnage et des ruines invoqués en témoignage du néant des choses humaines, d'infatigables apôtres appellent les peuples à une religion dont tant de misères semblent justifier les enseignemens et les prophéties. Rien n'est plus stable sur la terre; il y a hâte de s'emparer du ciel, où seulement la gloire et la paix sont impérissables. Chaque pierre qui tombe du royaume de César fortifie la croyance au royaume de Jésus; et, le fer à la main, l'ennemi pousse les vaincus au pied de la croix, seul refuge qui reste debout en pareille mêlée. Ainsi les prêtres ont raison du monde. Juges, ils avaient condamné au nom de leur Dieu la société païenne souillée de sang et de débauches; pour exécuter leur sentence, Dieu arme un bras séculier : ce sont les barbares; et, grâce à ces auxiliaires, ils convertissent en masse. Ils ont également bon marché de cette gentilité imprévue qu'ils intéressent au baptême en lui livrant à ce prix les clefs de la vieille cité. C'est peu : si en Orient l'autorité religieuse avait été usurpée par les Césars, en Occident l'autorité politique, désertée avec terreur par les délégués de l'empire, est saisie par les prêtres, hardis à

s'interposer entre les vainqueurs et les vaincus. Déjà le sacerdoce occidental avait paru de bonne heure ne porter qu'avec impatience le joug des empereurs, comme jadis le patriciat celui des premiers rois. Loin de la cour de Constantinople, il avait gagné en indépendance, en dignité, en influence. Ne fut-ce pas aux portes d'une église de Milan que Théodose, homicide d'une ville, trouva un Ambroise prêt à lui interdire l'entrée des saints lieux, jusqu'à ce qu'il eût expié son crime? Enfin ce sacerdoce, par les barbares, fut complétement affranchi du pouvoir impérial, sans être par eux asservi. Ignorans et avides de batailles, ces rudes prosélytes faisaient leurs affaires, et ne prétendaient point s'ingérer doctoralement dans celles de l'église. De là prompte division en Occident et du temporel et du spirituel.

Et alors Rome, châtiée dans son orgueil, commença à se changer. Les barbares avaient pris la ville sur ses dieux et sur l'empire; à son tour la religion prit la ville sur les barbares. Rome cependant se ressouvint que sa destinée était de commander. L'église latine, plus récente que l'église grecque, lui envia peu la gloire des magnifiques homélies et des ardentes controverses. Au milieu d'un monde inculte et sans lettres tel que le faisait l'invasion de la barbarie, elle dédaigna, à l'exemple de la Rome antique, le beau langage et les subtilités de l'esprit, imprima à son apostolat un caractère éminemment politique, et travailla à étendre, à consolider son autorité, en se servant habilement des victoires des barbares sur l'empire, et des succès de l'empire sur les barbares. La Grèce avait eu ses bouches d'or; Rome prépara en silence les bulles qui devaient régir la chrétienté. Enfin, après quelques siècles de débrouillement, l'évêque de Rome assit le pouvoir de l'Église. De son côté, Charlemagne constitua fortement l'organisation du monde, et, au contraire de Constantin, qui avait tenté l'absorption du spirituel par le temporel, il en opéra la séparation, en attendant que de sa forte main Hildebrand essayât de superposer au monde temporel le monde spirituel. Ce fut ainsi que le christianisme, grâce au génie propre de l'Occident et à l'invasion des barbares, poursuivit son développement et prit une face nouvelle. De ce moment, Rome devint la métropole du christianisme. Rome une seconde fois succéda à la Grèce, et la ville qui s'était si long-temps enivrée du sang et rassasiée de la chair des peuples, commença à leur distribuer une nouvelle vie au nom de celui qui avait dit : *Mangez : ceci est ma chair; buvez : ceci est mon sang.* Alors, chrétienne et papale, elle revendiqua le grand nom de romain

qu'avait pris l'empire d'Orient ; et Constantinople ne fut plus que la capitale schismatique de l'empire grec.

L'Occident et l'Orient formèrent deux communions à part l'une de l'autre, qui s'épuisèrent des siècles durant en querelles et en vains efforts de conciliation : ni l'une ni l'autre ne pouvait abjurer son génie. Sans doute l'orthodoxie, au point de vue purement chrétien, était du côté de Rome ; mais puisque la société, dans son progrès, a convaincu le christianisme de n'être lui-même qu'une grande hérésie, eu égard à la plénitude de sa vie, il faut réhabiliter l'hétérodoxie orientale, qui ne fut qu'une déviation, à la rigueur, d'un dogme incomplet. A bien prendre, l'hérésie de Constantinople datait de sa naissance. Si Constantin avait été le père de la ville nouvelle, Arius en avait été le parrain. Arius faisait de Jésus un *personnage* surhumain, et non l'une des *personnes* de Dieu ; par-là il détruisait le mystère de la Trinité, et il ramenait le christianisme à l'idée brute de Moïse ou de Socrate, en rétablissant au-dessous d'elle une sorte de polythéisme. De la sorte arrangé, le christianisme était sans contredit plus accessible à l'intelligence encore grossière de tous ces barbares, auxquels l'arianisme en ouvrit les portes ; et, si subtil que fût le génie de la Grèce, il devait aussi le satisfaire, à cause de son penchant à l'anthropomorphisme. Terrassée par Athanase et le platonisme d'Alexandrie, l'opinion d'Arius ne laissa donc pas de se continuer dans l'empire d'Orient : la trace en est manifeste dans le symbole de son Église, d'après lequel le Saint-Esprit procède uniquement du Père, et le Fils reste en dehors de cette communion des deux autres personnes. Évidemment, aux yeux des Grecs, le Christ avait été divinisé bien plus qu'il n'était divin, et ils croyaient son apothéose mieux que le Verbe de Dieu fait chair. Pour Rome, le Fils était un mystérieux développement du Père, égal au Père, consubstantiel au Père, et c'était surtout sous la figure du Fils, crucifié et ressuscité, que lui apparaissait Dieu ; pour Constantinople, il y avait agrégation plutôt que fusion intime des trois personnes divines, et le personnage dominant était le Père, c'est-à-dire Jehovah, Jupiter, le Créateur, le Dieu de la Force et des Armées. Constantinople rompait bien moins que Rome avec Jérusalem. Le christianisme oriental s'arrêtait à une sorte de judaïsme hellénisant ; témoin la discipline du clergé, dont les membres supérieurs seulement faisaient vœu de célibat, tous les membres inférieurs ayant liberté de se marier ; témoin la communion, qui se célébrait par le pain avec du levain, tandis que l'austérité spirituelle de Rome avait adopté le pain

azyme, ténu et transparent, comme le symbole le plus pur de la vie céleste.

Raille qui voudra, comme insignifiante et frivole, cette querelle des Grecs et des Latins sur la syllabe *oi* : présente ou absente, cette syllabe est une des expressions caractéristiques de la différence de l'Occident et de l'Orient; elle dit dans un cas l'unité et dans l'autre la multiplicité. Pour qui sait lire, à chaque page de l'*Histoire du Bas-Empire* est écrite cette syllabe fatale; elle y occupe tout l'espace qui sépare le trône pontifical, d'où un Hildebrand marchait sur la tête des rois, du trône impérial d'où Constantin disposait à son gré du *lituus* des patriarches. Sans elle, Rome tendait au despotisme spirituel; avec elle, Constantinople affectait le despotisme temporel.

Ces deux grandes communions achevaient de se différencier par leur organisation politique. Charlemagne, sur les ruines de l'empire d'Occident dont la barbarie avait brisé la centralisation, ne tenta point de recommencer le despotisme antique; il transforma la monarchie en suzeraineté, l'aristocratie en féodalité, la servitude en vasselage. A côté de ses obligations, chaque membre de la nouvelle hiérarchie eut une part de pouvoir et d'indépendance; la dignité individuelle s'exalta; l'honneur naquit, ressort neuf de la société; la religion et l'amour le consacrèrent, et le monde latin eut une chevalerie. Le monde grec n'en eut pas; là le monarque était un despote, le grand un patricien, le sujet un esclave, l'homme d'armes un demi-théologien, le prêtre un raisonneur fanatique ou un courtisan de César; et la femme y était enfermée; là défaillit, avec l'étouffement de toute personnalité et de tout enthousiasme, cette énergique virilité que la division du spirituel et du temporel avait développée dans la barbarie christianisée. Le monde grec eut des eunuques, et le monde latin n'en eut pas. Certes, pour la mission qu'il avait à remplir, sa constitution fut bonne; pour tenir tête aux Barbares, aux Persans, aux Musulmans, l'empire d'Orient avait dû conserver une partie de l'armure antique, tout en la laissant affaiblir par l'influence de sa foi nouvelle; aussi ne fit-il que résister et finit-il par être entamé.

L'art à Constantinople fut l'expression de l'organisation politique et religieuse que nous avons signalée et de l'œuvre qu'accomplit l'empire.

La prédication y manqua de liberté, et dès-lors d'enthousiasme, gêné que fut l'essor de l'inspiration par l'autorité ombrageuse des Césars; l'éloquence sainte en fut en quelque sorte bannie avec saint Jean Chrysostôme, qui dut expier la hardiesse de ses discours par l'exil et la mort. D'ailleurs

la parole, s'épuisant à tourner dans l'arène des controverses, y fut plus subtile qu'entraînante, plus théologique que religieuse; enfin elle n'y eut point à remuer les masses, comme en Occident, où un Pierre-l'Ermite et un saint Bernard, du haut de leurs chaires, précipitèrent vers l'Orient les populations en armes. Quant à l'éloquence politique, elle y fut nulle : quand le prêtre est réduit à se taire, le tribun est muet.

La ville cependant était curieuse de la culture des lettres; mais elle ne put que tardivement absorber Athènes, qui était demeurée la province des sophistes. Même si à Rome le paganisme résistait politiquement, il protestait poétiquement à Athènes. La première de ces deux cités sollicita, sous l'un des successeurs de Constantin, le rétablissement de l'autel de la Victoire : la seconde garda long-temps l'autel des Muses et d'Homère, et fut le sanctuaire de l'hellénisme. Or, elle ne se borna pas à entourer de regrets et d'hommages son vieux culte, en boudant dédaigneusement, avec un mélange de fierté républicaine et d'orgueil littéraire, la nouvelle capitale et le mysticisme théologique qui y régnait. Un jour s'élança de son sein un jeune prince, qu'Homère et Platon avaient consolé des persécutions du christianisme; à peine monté sur le trône, il entreprend de rendre au grand jour des temples le paganisme, déjà à moitié enseveli dans les écoles. Julien périt, et avec lui s'arrêta cette révolution de rhéteur; mais par Julien elle réclama la vie matérielle de l'homme, et toute la poésie qui en est l'expression; et cette réclamation, sans succès en apparence, contribua à imprimer plus profondément au christianisme d'Orient sa physionomie particulière. La chute de Julien entraîna celle d'Athènes, et, de ce moment, Constantinople devint une école florissante de belles-lettres.

Toutefois, la ville des conciles ne fut point la ville des chants harmonieux; c'était pour les lettres de l'intelligence qu'elle se passionnait avec un enthousiasme auquel il n'y avait de comparable que son amour frénétique pour les jeux du corps dans l'Hippodrome. Comment donc, au milieu de ces discussions incessantes qui obtenaient tous les honneurs de la popularité, en face des traditions de la Muse antique, vivifiées par l'influence des lieux, comment une poésie originale serait-elle née? Elle ne pouvait être qu'un reflet de la poésie païenne, pâli par le christianisme. Ce n'est point là où le christianisme ne peut et ne doit pas atteindre à un haut degré d'épuration spirituelle, qu'il transportera la poésie dans des mondes mystérieux et des sphères invisibles inusitées à son essor; la Grèce est trop restée sous l'influence d'Homère pour avoir un Dante. Elle manqua éga-

lement de cette poésie profane que le moyen âge sut tirer du chaos de toutes les croyances apportées par l'invasion des barbares, et elle dut continuer à vivre sur le vieux fonds mythologique. Enfin, pour faire éclore des chants d'amour et de gloire, les femmes n'y avaient point assez de liberté et d'influence, point de cours d'amour, point de tournois, point de chevalerie; il n'y eut pas de troubadours. A l'Occident, les grandes expéditions, les prouesses, les nobles faits d'armes; à l'Occident, les vastes épopées : la patrie des Godefroy peut seule enfanter les Tasse.

Mais Constantinople, héritière de la Rome antique, s'occupa avec ardeur de la législation. Elle travailla à mettre de l'unité dans la collection immense et confuse de toutes ces lois que lui avaient léguées la république et l'empire, et elle permit au christianisme de les modifier en faveur des esclaves, des enfans et des femmes. Elle prit également à tâche, au milieu de tous les bouleversemens de la société européenne, de renouer le fil brisé des événemens; et, tandis que la barbarie tenait l'épée, elle tint la plume pour enregistrer, dans de volumineuses annales, les faits accomplis auxquels elle était elle-même intéressée.

Fidèle au culte des beaux-arts, tel fut long-temps encore l'ascendant du paganisme sur les imaginations de la Grèce, que ces arts, dans leur ferveur première, y entourèrent l'austérité du christianisme de tout ce qu'ils avaient de molles caresses. Ce ne fut point un amour chaste et pur comme celui de la Madeleine qui baigne de ses larmes les pieds du Christ, les essuie de ses longs cheveux et les arrose pieusement de parfums : ce fut l'amour et le baiser de Vénus. La croix plia sous cette élégante lasciveté d'ornemens. Les images furent multipliées, et ce fut à elles que se prit encore l'adoration des fidèles. On conçoit dès-lors la vigueur des iconoclastes. Là où la foi se spiritualisa davantage, les images purent impunément subsister. Ainsi l'art grec, ne pouvant se maintenir à une haute pureté chrétienne, et toujours enclin à se recommencer, pour rester chaste, se mutila; il se traita comme Origène. La peinture et la sculpture n'y eurent donc qu'une importance subalterne.

C'est à l'architecture que Byzance, devenue chrétienne, fit faire un progrès. Par elle, la coupole dont le génie de Rome avait aux bords du Tibre commencé le Panthéon, apprit aux rives du Bosphore à se poser et à se suspendre sur une base hardie, dans l'église consacrée par Justinien à la divine sagesse, *à la sainte Sophie* : ce fut un nouveau degré vers le trône du Seigneur. Sans doute ce n'était point là que le souffle de l'inspi-

ration chrétienne devait être assez puissant pour emporter aux nues la tête des églises ; mais si le dôme de ce temple ne s'enlève point de terre, et s'il paraît tenir plus au sol qu'au ciel, il est en cela même l'image fidèle du christianisme oriental. Noble hommage à la sagesse divine, cette basilique exprime plus peut-être celle de Salomon que celle de Jésus ; elle est plus biblique qu'évangélique. Comme la voûte des cieux que l'architecte, dit-on, voulut figurer par sa coupole, elle rachète la gloire de Dieu plus que sa miséricorde ; l'église orientale dit plus la création, l'église occidentale plus la passion. La première est bâtie, ainsi que la seconde, sur le plan d'une croix ; mais l'égalité des quatre branches de la croix grecque n'a point ce caractère d'austérité mystérieuse empreint dans l'allongement et l'inégalité de la croix latine. Enfin, tandis que l'église occidentale, pénétrante et ardue, dresse sa flèche escortée de plusieurs autres flèches ou de tours aiguës, l'église orientale s'arrondit en dôme et pose autour de la coupole dominante des demi-coupoles et coupoles moindres harmonieusement groupées. Si maintenant l'on jette un coup d'œil sur les autres monumens de Constantinople, on y retrouvera, dans des aquéducs et des citernes, l'architecture grandiose de Rome païenne.

Constantinople exerça aussi son génie dans la culture de tous les arts du luxe, que favorisait une cour orientale par son faste. Grand fut l'ébahissement des croisés, quand ils virent briller toutes ces merveilles d'une magnificence inconnue ; c'est là qu'ils reçurent la première initiation à la somptuosité et aux délices de l'Orient. Quant à la science, elle y consiste tout entière dans les commentaires des systèmes antiques et l'interprétation du dogme chrétien.

Ainsi, Constantinople perpétua, en l'amalgamant avec la foi et les doctrines du christianisme, la plus large part du despotisme, de la législation, des mœurs et de l'art antique. Sans doute, ce prolongement de l'antiquité christianisée devait être renié aussitôt que serait née la civilisation moderne ; transition entre la vieille société et la société nouvelle, son existence était nécessairement limitée. La mission de l'empire d'Orient fut terminée du jour où l'Occident, en se séparant de l'antiquité et de la barbarie, eut achevé son enfantement, et que, en signe de sa force, il commença le cours de ses représailles contre l'islamisme, livrant au souffle de l'Église les bannières de la chevalerie : de ce jour il n'y eut plus qu'un Bas-Empire limitant providentiellement, par son défaut de concours, le succès des croisades. Cependant, grande fut l'œuvre qu'accomplit l'empire d'Orient,

plus grande que la reconnaissance dont il a été payé. La prédominance intolérante du génie de Rome voilà d'oubli le service immense que rendit à la civilisation occidentale la création sublime de Constantin, et son ingratitude fut en apparence justifiée par les perfidies de la cour byzantine qui n'avait à opposer à l'ambition brutale des croisés, que l'arme de la faiblesse, la trahison. Quant aux philosophes, dans leur fanatisme frivole ils n'ont eu que mépris pour l'empire d'Orient, parce qu'ils ne surent point découvrir, sous toutes ces discussions théologiques, la grave question que suscitait cette interminable controverse.

Elle finit cependant, cette controverse, mais par l'intervention armée de l'islamisme. Constantinople, après avoir failli subir le joug de la communion de Rome et devenir le siége d'un empire latin, ne se délivre que pour retomber sous la domination ottomane : la brèche ouverte dans ses murailles par la croix latine facilita la victoire du croissant. C'était le sort de cette grande cité, intermédiaire entre l'Occident et l'Orient, d'être froissée entre eux, et par eux absorbée : vaincue spirituellement par les Occidentaux à qui elle légua les lumières qu'elle avait conservées, elle le fut matériellement par les Orientaux à qui elle légua les magnifiques possessions où elle avait régné. Le monde latin ne s'émut point de cette catastrophe du monde grec, chrétienté bâtarde qu'il avait lui-même violemment heurtée et qu'il ne secourut point. D'ailleurs, toute croisade nouvelle était devenue impossible; la communion de l'Occident se dissolvait elle-même, et ce qui lui restait d'enthousiasme religieux allait s'élancer au-delà même de l'Océan.

Donc, des deux empires qu'avait fondés la conquête antique, celui d'Occident était échu aux chrétiens, et celui d'Orient échéait aux musulmans : Jésus avait pris Rome; Mahomet fut maître de Constantinople.

Arrêtons-nous : pendant que j'écrivais ces réflexions à mesure qu'elles se présentèrent, malgré une nouvelle relâche nécessitée par le vent contraire, nous avons avancé. Voilà devant nous Stamboul !.... Vraiment ce dut être au cœur des Ottomans une large joie quand ils eurent entre leurs mains cette proie. Et moi, je me sens revivre en face de cette perspective ; je vais la voir, admirer et rêver.

E. Barrault.

GOËTHE

ET

LA FAMILLE DE CAGLIOSTRO.

En 1787, Goëthe, jeune encore, et dans la première fraîcheur de cette imagination puissante, de cette observation sagace qui se développèrent ensuite pour sa gloire, se trouvait à Palerme. L'Europe retentissait alors du nom de Cagliostro. Par une révulsion qui n'étonnera pas ceux qui connaissent l'humanité, ce siècle, qui foulait aux pieds toutes les croyances, croyait au comte de Saint-Germain l'immortel, à Mesmer le magnétiseur, et à Cagliostro le sorcier.

Qui était Cagliostro? Cet homme sans famille, sans parens, sorti de terre, étonnant l'Europe de son luxe; éloquent, adroit, prodigue, charlatan sans pudeur, d'où venait-il? Fallait-il l'identifier avec un certain Joseph Balsamo, banni de Palerme pour ses nombreuses peccadiles, ou le croire prince oriental, comme il

l'assurait si gravement? La curiosité de Goëthe fut vivement excitée, et son séjour à Palerme lui offrit les moyens de satisfaire cette curiosité. Le poète lui-même raconte avec quelle attention il prenait part aux conversations relatives à Cagliostro ou à Joseph Balsamo; avec quel soin il recueillait tous les documens relatifs à ce personnage, tous les portraits de Cagliostro que l'on colportait à Palerme. C'était pour lui un problème à résoudre, une espèce de monomanie de curiosité.

Jugez de sa joie lorsqu'on lui indiqua le nom et la demeure d'un vieil avocat chargé par la cour de France de remonter aux sources, de rechercher les antécédens, les ancêtres, les parens et les collatéraux du magicien prétendu, et de composer avec tous ces documens un mémoire explicatif. Cagliostro s'était mêlé d'une manière éclatante au procès du collier; sa fantasmagorie amusait et terrifiait la cour de France, qui, sur le bord du précipice, aimait à se distraire dans le baquet magique de Mesmer et au milieu des fantômes de Cagliostro. C'est au mémoire de l'avocat sicilien que sont dus tous les documens véritables sur lesquels repose la biographie de Cagliostro. Goëthe s'empressa de lui rendre visite, et obtint de lui la communication de son travail. Il apprit donc que les Balsamo étaient d'origine juive, qu'un grand oncle de Joseph Balsamo se nommait Cagliostro, et avait donné son nom à l'enfant né en 1743, à Palerme. Frère de la charité dans sa première jeunesse, plein d'intelligence, d'habileté et de ruse; médecin très-expérimenté, Balsamo s'ennuya de bonne heure de l'obscurité de son sort, et s'avisa de contrefaire un titre qui devait lui assurer la propriété d'un domaine considérable. On reconnut la fraude; mais il trompa la justice et la prévint, en s'embarquant pour la Catalogne, où il épousa une fort jolie personne, dona Lorenza, fille d'un fabricant de ceintures; puis il se rendit à Rome avec sa femme, se fit appeler le prince Pellegrini; et avec cette audace qui ne l'a jamais quitté, revint à Palerme, où il se fit recevoir sous ce nom d'emprunt. Une jolie femme était, pour Cagliostro ou Balsamo, un instrument de succès admirable; il se trouva sur la route du couple aventurier

un prince palermitain, sensuel, ignorant, arrogant, brutal et riche, qui s'éprit de dona Lorenza, et dont la protection toute-puissante s'étendit sur le faux prince Pellegrini et sur sa femme. Cependant la ruse se découvrit, on reconnut Joseph Balsamo, le fugitif et le faussaire, qui fut incarcéré, malgré les réclamations du prince. Le procès allait s'instruire; avant le commencement des débats, on vit le prince palermitain forcer la porte du tribunal, saisir l'avocat de la partie adverse, le renverser, le terrasser, et l'accabler de coups. Le président, qui essayait de rétablir l'ordre, fut accablé d'injures, et le tribunal, terrifié, ordonna la mise en liberté de Balsamo. Toute cette procédure honteuse, qui ne pouvait appartenir qu'à un pays de despotisme et de barbarie, fut imprimée à Rome; c'est un des documens les plus curieux de l'état de l'Europe et de sa législation avant la révolution française.

Balsamo, laissant sa femme entre les mains du prince palermitain qui l'avait si vaillamment conquise, partit ensuite pour la France : on sait quelle y fut sa fortune.

Tous ces détails, si curieux et si neufs alors, aujourd'hui beaucoup moins intéressans, jetaient assez de lumière sur l'existence de notre aventurier pour satisfaire une curiosité vulgaire. Mais l'imagination active et l'ame poétique de Goëthe ne se contentaient pas de si peu. Quelques membres de la famille Balsamo vivaient encore; où étaient-ils? Qu'étaient devenues la vieille mère et la sœur du sorcier? Étaient-elles complices ou innocentes des fraudes et des jongleries qui séduisaient tant de courtisans et de grandes dames? Le vieil avocat, pour se procurer les renseignemens nécessaires, et dresser l'arbre généalogique de Cagliostro, avait employé un commis qu'une ruse assez bien tissue avait introduit dans la famille Balsamo. Ce dernier avait prétendu disposer d'une petite pension appartenant, disait-il, au jeune Capitummino, petit-fils de la mère de Cagliostro. Au moyen de cet artifice, il s'était procuré tous les papiers, contrats de mariage et actes de naissance qui constataient l'état et l'origine de Joseph Balsamo.

— Eh bien! lui demanda Goëthe, puisque vous connaissez cette

famille, ne pouvez-vous m'introduire auprès d'elle? Je suis curieux de voir ces pauvres gens; ils me donneront, sur le caractère étrange de leur fils, plus de renseignemens que votre arbre généalogique n'en peut contenir.

— Mais je crains leur présence; ils m'interrogeront sur la pension que je leur ai promise, et je ne saurai que leur répondre.

— Je vous offre un moyen facile; je passerai pour Anglais. Cagliostro est maintenant à Londres, où vous savez qu'il s'est retiré en sortant de la Bastille. Je me dirai chargé d'apporter à la vieille mère des nouvelles de son fils.

— A la bonne heure! A demain. —

Étrange fantaisie de poète! N'y a-t-il pas dans ces ames d'élite un instinct qui les porte d'avance vers les scènes et les spectacles qui doivent nourrir la pensée, émouvoir le cœur, et augmenter ce trésor de sentimens et d'idées qui s'appelle génie?

A trois heures, le commis et le poète se mirent en route; ils traversèrent les rues bizarres, gothiques, sarrazines, espagnoles et italiennes de Palerme, et non loin de la grande rue d'*El Cassero*, ils pénétrèrent dans une petite rue tortueuse et sale dont la vieille maison des Balsamo occupait le fond. La petite porte était ouverte. Un escalier branlant et misérable conduisit les visiteurs droit à la cuisine : là se trouvait une femme de taille moyenne, aux épaules larges, osseuses et carrées, mais sans embonpoint. Elle lavait la vaisselle. Son vêtement était pauvre et propre. En apercevant l'étranger et le commis, elle se hâta de cacher avec un pan de son tablier un autre pan que le travail dont elle s'occupait avait sali. Nous laisserons parler Goëthe, qui a pris soin de conserver dans tous leurs détails la scène et le dialogue suivans :

« Eh bien! seigneur Giovanni, dit la femme au commis, nous apportez-vous de bonnes nouvelles? Notre affaire est-elle terminée?

— Non, pas encore; mais voici un étranger que votre frère a chargé de vous apporter ses complimens, et qui vous dira comment il se porte.

Les complimens du frère! Cela n'était pas dans nos conventions; mais je m'étais trop avancé pour reculer.

— Vous connaissez mon frère? me dit-elle en se retournant vers moi.

— Toute l'Europe le connaît, et vous ne serez pas fâchée sans doute d'apprendre que sa santé et ses affaires sont bonnes, et que sa fortune prend un excellent cours.

— Entrez, entrez, je vous suis à l'instant. »

Suivi du commis, j'entrai dans la chambre voisine.

C'était une vaste salle, si haute, si grande, si nue, qu'elle aurait pu passer pour une salle de bal, si elle eût été plus richement ornée. Une seule fenêtre répandait le jour sur les hautes murailles, privées de tentures. On voyait, tout autour, des portraits de saints noircis par le temps et entourés de vieux cadres d'or. Les vieilles briques du parquet étaient fendues et soulevées de toutes parts; d'un côté, une petite armoire antique et noire qui servait de secrétaire, et d'un autre deux vastes lits sans draperie. Quelques fauteuils, dont le dos bruni laissait apercevoir un reste de dorure, et dont le siége était de paille, se trouvaient jetés çà et là.

C'était évidemment le seul asile de la famille entière. Il y a quelque chose de touchant dans le spectacle de l'indigence unie à l'ordre et à la pauvreté. Déjà ému, je m'approchai d'un groupe réuni au-dessous de l'unique fenêtre. Il se composait d'une très-vieille femme, la grand'mère; d'une jeune fille d'environ seize ans, à la taille bien prise, aux traits parfaitement réguliers, mais effacés et détruits par la petite-vérole; d'un jeune homme défiguré comme la jeune fille; et d'une personne malade, aux formes frêles, à l'air languissant, assise ou plutôt couchée sur une chaise longue.

Mon guide, pendant que j'observais cette scène simple et intéressante, expliquait en dialecte sicilien (que je ne comprenais pas)

le motif de ma visite; la vieille, qui était sourde et qui relevait souvent la tête, se faisait répéter le récit de mon conducteur. C'était une belle vieille, à l'air calme, comme la plupart des personnes affligées de surdité; de taille moyenne, mais bien faite encore; une de ces vieilles que les peintres sont si heureux de rencontrer. La beauté primitive de leurs traits n'a pas disparu sous les rides, et le caractère de leur physionomie grave et pensive sollicite le talent de l'artiste supérieur. Comme chacune de mes réponses à son interrogatoire avait besoin d'être traduite, la conversation fut lente; j'eus le temps de mesurer mes paroles et de jouer avec assez d'aisance le rôle que je m'étais imposé.

« Votre fils, lui dis-je, a été absous en France, et se trouve maintenant fort bien reçu en Angleterre. »

En entendant cela, elle poussa une grande exclamation, prononça une prière latine à haute voix, et son ton devint si animé, si joyeux, sa prononciation si nette et si claire, que je pus la comprendre, malgré le patois dont elle se servait.

Alors la fille entra, ses grands cheveux noirs rattachés et retenus dans une grande résille rouge et portant un tablier blanc. Pendant que Giovanni lui répétait ma conversation avec sa mère, je contemplais et je comparais ces deux personnes : ici la décrépitude et l'affaissement ne se rattachant plus à la vie que par deux points uniques et sublimes, l'amour maternel et la religion; là, une plénitude de vie, de force, de santé qui brillait dans les regards de la fille, et semblait émaner de tous ses pores. Cette dernière pouvait avoir quarante ans. Rien de délicat, de maniéré, de moderne, chez cette femme dont l'œil bleu était sagace, mais non rusé, dont les traits prononcés rappelaient ceux de son frère, dont la bouche était rose et les lèvres un peu fortes; le teint était animé, l'attitude décidée; tout son extérieur, empreint de simplicité et d'énergie, ressemblait moins à une femme des temps modernes qu'à une statue des vieux temps. Elle écoutait, ou plutôt buvait avidement les paroles de Giovanni, le corps penché, la tête en avant, les mains sur les genoux. Elle se retourna ensuite vers moi, me questionna sur mon voyage, sur ce que j'avais vu

en Sicile, et finit par s'écrier, avec cette espèce d'enthousiasme que les cérémonies religieuses inspirent à tous les Italiens :

« Surtout ne manquez pas la fête de sainte Rosalie, et venez la célébrer avec nous. »

Je vis que la grand'mère et la fille se parlaient tout bas et d'un air assez gêné pour exciter mon attention : je questionnai mon conducteur, qui m'apprit que la pauvre famille était désolée de ne pouvoir m'offrir une hospitalité plus complète; qu'elle avait grand'peine à vivre ; qu'avant le départ de Cagliostro, la mère avait payé quatorze onces pour dégager des effets qu'il avait engagés ; que cette somme ne leur était jamais revenue, et que, puisqu'il était devenu riche, influent, brillant, sans doute à ma prière il se souviendrait de sa pauvre famille. On me demanda si je voudrais me charger d'une lettre pour lui; je promis de venir la chercher le lendemain soir.

« Voyez, me dit la femme, je suis veuve, j'ai trois enfans, et je n'ai rien. L'une de mes filles est élevée au couvent; voici l'autre, mon fils est à l'école ; j'ai en outre à ma charge ma vieille mère, et cette personne malade, que j'ai prise chez moi par charité chrétienne. J'ai confiance en Dieu qui ne laisse pas les bonnes œuvres sans récompense ; mais, hélas! avec tout mon travail et toute mon industrie, je pouvais à peine suffire à nos besoins, et c'est un fardeau bien lourd que celui que je porte depuis si long-temps! »

Les jeunes gens se mêlèrent à la conversation qui devint générale et qui m'intéressa de plus en plus. Je vis qu'ils comprenaient ma pensée et mon émotion, et me payaient de reconnaissance. Alors la vieille femme, se retournant vers sa fille, lui demanda en sicilien :

« Cet étranger est-il catholique? appartient-il à notre sainte religion? »

La fille éluda cette question, et parla des fêtes brillantes de la Sicile, surtout de la belle fête de sainte Rosalie que les jeunes gens se plurent à dépeindre avec toutes les couleurs brillantes de l'imagination italienne, et qui, disaient-ils, n'a d'égale dans aucune partie du monde. Mon guide me fit signe qu'il était temps de par-

tir : je quittai la famille en lui promettant de revenir chercher sa lettre le lendemain soir.

J'avais passé là trois heures, et l'impression que m'avait laissée cette soirée était vive et profonde. Une famille si pauvre, si candide, si pieuse, si malheureuse! Ce n'était plus la curiosité qui m'animait : elle était satisfaite. Plus je songeais à ces mœurs simples et honnêtes, plus je comparais ce malheur résigné avec l'escroquerie brillante et honteuse du fils, plus je me sentais touché.

La ruse dont je m'étais servi m'inspirait certains scrupules; je les avais trompés ces honnêtes gens! En avais-je le droit? Le lendemain, lorsque la première surprise causée par ma visite serait calmée, n'allaient-ils pas y penser plus mûrement, consulter d'autres parens, et peut-être se douter de mon artifice? J'étais vraiment inquiet; le lendemain, au lieu de me présenter seulement à l'heure du rendez-vous que j'avais fixée, j'entrai chez les Balsamo sur les deux heures; la lettre n'était pas encore prête; l'écrivain public ne l'avait pas terminée.»

Tel est le simple récit du poète. C'est à mes yeux, je l'avoue, quelque chose de touchant que cette scène, non-seulement la famille sicilienne, dans la vaste salle noire, pauvre, délabrée et si propre; mais ce jeune Allemand, homme de génie, qui sympathise de toute son ame avec ces misères et cette probité. Comme il se pose simplement dans le petit drame qu'il développe! Comme on voit bien la vieille aïeule et la femme sicilienne de quarante ans! leur piété qui seule les soutient, et leur amour pour les belles fêtes, leur seule poésie, la poésie de leur pauvreté! Ils se croient riches de ces fêtes, et ces cérémonies opulentes les arrachent au sentiment de l'indigence. Le récit de Goëthe n'exprime pas tout cela, mais le laisse apercevoir et sentir. Il y a si peu de charlatanisme, de violence, de fureur, de caprice, de personnalité dans cette narration! Il songe si peu à se mettre en avant, à concentrer sur lui seul les rayons lumineux, à monopoliser l'attention du lecteur! Il s'oublie si bien et si entièrement!

La seconde visite ne fut pas moins intéressante. Goëthe y fit connaissance avec un autre membre de la famille, le neveu de

Cagliostro, jeune homme d'une figure agréable, douce et mélancolique.

« Pourquoi notre oncle, demanda ce dernier à Goëthe, a-t-il si complétement oublié sa famille? on dit qu'il est riche, très-riche, qu'il se donne pour le fils d'un prince, et qu'il nous renie. Je m'étonne qu'il lui soit venu à la pensée qu'il a encore des parens à Palerme.

—Eh bien! dit la sœur en s'approchant, il nous reviendra sans doute : monsieur ne manquera pas de nous rappeler à son souvenir. N'est-ce pas, monsieur? Et vous reviendrez quand vous aurez visité le royaume, et vous assisterez avec nous à la fête de sainte Rosalie?

La vieille mère se leva, et s'appuyant sur la fenêtre :

—Mon jeune seigneur, dit-elle, quoique nous ayons ici une jeune fille, et que la décence ne me permette pas d'admettre des étrangers dans la maison, vous serez toujours le bien venu, vous, si vous repassez par ici.

—Oh! oui, oui, s'écrièrent les enfans en chœur, nous voulons faire admirer toutes nos fêtes à ce bon monsieur, lui montrer toutes nos cérémonies. Nous aurons soin de choisir pour lui les meilleurs endroits. Comme il sera surpris du grand char de triomphe, et surtout de la magnifique illumination!

Cependant la vieille mère avait lu et relu la lettre que l'écrivain public avait tracée pour eux. Quand elle vit que j'allais prendre congé, elle me la remit, et se levant :

« Vous direz à mon fils, s'écria-t-elle d'un accent animé, profond, qui s'élevait jusqu'à l'exaltation, vous direz à mon fils qu'il m'a rendue heureuse une fois, que je le presse ainsi sur mon cœur. »

Elle étendit les bras, les croisa et les serra fortement sur sa poitrine.

— Vous lui direz que, tous les jours, je prie Dieu et la sainte Vierge pour lui, que je le bénis lui et les siens, et que mon seul désir est de le revoir encore une fois avec ces pauvres yeux qui ont tant pleuré pour lui.

« Et qui pourrait rendre, dit Goëthe en répétant ces paroles

éloquentes, la douceur et l'énergie que la langue italienne prêtait à ces mots? la pantomime expressive des gestes de la vieille mère et le profond amour, l'ardent désir qu'elle exprimait? Je ne pus les quitter sans être attendri. Leurs mains pressèrent les miennes; je fus reconduit par les enfans, et quand je me trouvai dans la rue, je les vis tous groupés sur le balcon qui me faisaient des signes et qui criaient :

— Vous reviendrez, n'est-ce pas? vous reviendrez!

Quand je tournai le coin de la rue, ils étaient encore là. »

L'impression produite sur Goëthe par cette scène domestique fut profonde et durable. Cependant, au moment même où la pauvre famille, déçue par la visite de l'étranger, espérait une amélioration de sa destinée, le fils continuait à jouer son rôle dans les capitales du Nord, et chaque nouveau succès obtenu par ses audacieuses impostures contribuait à effacer de son esprit le souvenir de sa famille indigente. Goëthe n'était pas riche. Il avoue dans ses Mémoires qu'il lui aurait été impossible alors de faire parvenir à la vieille Balsamo les quatorze onces (près de quatre cents francs) que lui devait son fils. Il partit donc de Palerme, rapportant avec lui la lettre suivante, dictée par la vieille mère et destinée à Cagliostro.

« Mon cher fils,

» J'ai reçu de tes nouvelles le 16 avril 1787 par l'entremise de M. Villon, et je ne puis t'exprimer combien j'en ai été consolée; car depuis ton départ de France je n'ai plus entendu parler de toi. Mon cher fils, je t'exhorte à ne pas m'oublier; car je suis très-pauvre et abandonnée de tous mes parens, excepté de ma fille Maria-Anna ta sœur, qui m'a pris chez elle. Elle ne peut pas me maintenir toute seule; mais elle fait ce qu'elle peut. Elle est veuve, elle a trois enfans. Une de ses filles est au couvent de Sainte-Catherine, les deux autres sont à la maison.

» Je répète ma prière, mon cher fils; envoie-moi seulement

assez pour subvenir à mes besoins les plus pressans, car je n'ai pas seulement l'argent nécessaire pour remplir les devoirs d'une bonne catholique ; mon manteau et ma robe sont tout déchirés. Si tu m'envoies quelque chose, ou si tu m'écris seulement, fais-le par voie particulière et non par la poste, car don Matteo Braccon est premier secrétaire des postes.

» Mon cher fils, je voudrais que tu pusses me fixer quelque chose par jour, afin que ta sœur fût un peu soulagée, et que je ne périsse point de besoin. Rappelle-toi le commandement de Dieu et viens au secours d'une mère réduite à l'extrémité. Je te donne ma bénédiction et t'embrasse de cœur ainsi que ta femme donna Lorenza. Ta sœur t'embrasse de cœur, et ses enfans te baisent les mains. Ta mère, qui t'aime tendrement et qui te presse contre son cœur,

» Felice Balsamo.

» Palerme, 18 avril 1787. »

A son retour en Allemagne, l'auteur de *Werther* montra cette lettre à plusieurs amis qui se cotisèrent pour envoyer, sous le nom de Cagliostro, une somme d'argent à la famille de Cagliostro. Un négociant anglais nommé Joff fut chargé de la lui remettre. Goëthe reçut de la famille la lettre que nous transcrivons :

« Mon bien-aimé fils, mon cher et fidèle frère,

» La plume ne peut décrire la joie que nous avons éprouvée d'apprendre que vous vivez encore et que vous jouissez d'une bonne santé. Vous avez rempli de joie et de plaisir une mère et une sœur abandonnées de tout le monde, et qui ont deux filles et

un fils à leur charge, en leur envoyant quelque secours. Le sieur Jacob Joff, négociant anglais, après bien des peines, est parvenu à nous découvrir; car Mme Joseph Maria Capitummino n'est pas connue, et on m'appelle communément Marana Capitummino. Il nous trouva enfin dans une petite maison, où nous vivons aussi bien que nous pouvons. Il nous annonça qu'il était chargé de nous transmettre une somme avec une quittance que je devais signer, ce que j'ai fait. Il nous a déjà remis l'argent, et nous avons même gagné sur les lettres de change.

» Maintenant figurez-vous avec quelle joie nous reçûmes une pareille somme, au moment de la fête de Noël, n'attendant de secours de personne. Jésus, qui s'est incarné pour nous, a sans doute touché votre cœur et vous a porté à nous envoyer cette somme, qui non-seulement a servi à apaiser notre faim, mais à nous vêtir, car nous manquions de tout.

» Notre plus grande joie serait de vous revoir encore une fois; surtout moi, qui déplore chaque jour la fatalité de me voir éloignée d'un fils que je voudrais tant voir avant ma mort!

» Mais si les circonstances s'opposent à cette réunion, ne négligez pas de venir à mon secours, surtout à présent que vous avez trouvé un si bon moyen, par le canal de l'exact et honnête négociant qui avait tout en sa possession, sans que nous nous en doutassions, et qui nous a cherchés et remis fidèlement la somme en question.

» Cette somme est de peu d'importance pour vous; mais pour nous le moindre secours est un trésor. Votre sœur a deux grandes filles, et un garçon qui demande également à être soutenu. Vous savez qu'ils ne possèdent rien; et quelle bonne œuvre ce serait si vous envoyiez assez pour les établir convenablement!

» Dieu vous conserve une bonne santé! Nous l'implorons avec gratitude, et nous faisons des vœux pour qu'il vous maintienne le bonheur dont vous jouissez, et qu'il touche votre cœur en notre faveur. C'est en son nom que je vous bénis, vous et votre femme, comme tendre mère; et moi votre sœur, je vous embrasse. Le cousin Joseph (Bracconeri), qui écrit cette lettre, fait la même chose.

Nous demandons votre bénédiction, ainsi que les deux sœurs Antoine et Thérèse. Nous vous embrassons et sommes

» Votre tendre mère,

» Felice Balsamo.

» Votre tendre sœur,

» Joseph-Maria Capitummino. »

Au moment où Goëthe recevait cette épître destinée à Cagliostro, la pauvre famille apprenait la condamnation et l'emprisonnement de cet homme étrange. Alors Goëthe écrivit, sous le titre de *Cagliostro's Stammbaum* (Généalogie de Cagliostro), un récit de son voyage, et finit par s'adresser aux bonnes ames « qui vou-
» draient, disait-il, prendre leur part de la reconnaissance et du
» bonheur de cette pauvre et honnête famille qui a produit l'un
» des phénomènes de l'époque, un des plus étranges monstres que
» notre siècle ait vus. » Son appel ne fut pas inutile, et la souscription versée chez Goëthe fut réalisée et convertie en une pension dont la vieille mère et les enfans jouirent jusqu'à leur mort.

C'est un axiome assez vulgaire et très-aimé des sots, que la noirceur de l'ame s'associe presque toujours à la beauté du talent. Que d'anecdotes recueillies pour prouver la bassesse de ce grand homme, l'avarice de cet autre, la folie d'un troisième! La malice, l'envie et la petitesse de vues se sont chargées d'écrire la biographie : elles ont rabaissé le grand homme à leur niveau, et se sont félicitées de cette œuvre. Mais regardez-y de plus près, vous trouverez dans l'histoire secrète de ces artistes et de ces poètes

de quoi défrayer de belles actions et de nobles mouvemens mille existences vulgaires. On a mis leurs vices en relief, on a porté la lumière sur leurs bizarreries, on n'a oublié que leurs vertus. Goëthe, par exemple, qui ne prenait aucune part aux querelles littéraires et aux mouvemens politiques, a été souvent accusé d'égoïsme, d'indifférence, de personnalité. L'anecdote très-authentique que nous venons de rapporter peut faire apprécier cette accusation et sa justesse.

PH. CHASLES.

CHRONIQUE.

LES VACANCES. — LA BOURSE.

Passe encore pour les écoliers. Ce n'est pas que nous approuvions, même en leur faveur, les vacances universitaires. Leurs études ne sont pas tellement fortes le long de l'année, qu'une indemnité de repos leur soit due. L'ignore-t-on? On met moins de temps à oublier qu'à apprendre, et deux mois de vacances sur douze, c'est plus d'un sixième d'année perdu pour l'instruction. Je désirerais que les professeurs de mathématiques d'Henri IV et de Louis-le-Grand comprissent cette vérité. Cependant, et ceci peut passer pour une raison, il est juste que les enfans de la province reçus dans nos colléges revoient une fois par an leurs familles, et trouvent dans leurs foyers un écho encourageant de leurs triomphes à Paris : la couronne n'a de prix qu'au clou domestique. Accordons ceci.

Mais quelle couronne de houx ou de chêne remportent les juges, les avocats, la justice, je le demande, pour que les avocats, les juges, la justice, entrent en vacance pour deux mois? Voyez-vous ce vieux président, qui sent le besoin d'aller respirer ses foins et de fouler le raisin dans le pressoir. Thémis fait vendange. Et, comme par contre-coup, une fois la justice absente, l'avocat ne peut décemment exercer, l'avocat va aussi, lui, rêver à l'ombre des hêtres, le Code pénal sous le bras, pêcher dans les étangs ou tuer le canard au vol.

C'est l'âge d'or, s'il y a encore de l'or. Que veulent de plus les poètes, s'il y a encore des poètes? Que fait ce juge? il chasse aux papillons; ce substitut? il bine ses allées; ce procureur du roi? il vanne; ce bâtonnier? il émonde. Soyez bénie, ô nature du temps de Rhée! demain les ruisseaux de lait

courront dans les plaines; les Faunes danseront avec les membres de la Cour de cassation, ceux-ci avec leurs robes, ceux-là avec leurs cornes. L'avocat Corydon adorait Alexis.

Fatalement ces réminiscences mythologiques ne nous sont pas rendues complètes; les traducteurs et les hommes ont tout gâté. L'âge d'or a été fondu à la Monnaie; le lait s'est aigri dans les canaux; on a mangé les Satyres en guise de chevreuils. Mais l'homme du moins est-il resté meilleur? Oui, en tant que juge, procureur du roi, auditeur, conseiller, substitut, président; non, comme marchand, négociant, trafiquant, actif ou inoccupé. Le juge est pur, virginal; mais l'homme, combien ne s'est-il pas corrompu! Il trouble la famille par l'adultère, par l'inceste, par le parricide, par le fratricide; la société par le vol, par le brigandage, par l'assassinat sous toutes les formes. Donc l'équilibre s'est rompu : le juge est du temps de Romulus, l'homme du temps d'Héliogabale; voilà pourquoi je ne comprends pas les vacances judiciaires.

Ah! si le voleur respectait vos montres, vos épingles d'or, vos foulards des Indes, les serrures de vos coffre-forts, le ressort de vos portefeuilles, si le voleur entrait en vacance le 1er septembre; bien! Si encore l'adultère faisait trève à la pureté du toit domestique, au lit conjugal, jusqu'au 15 octobre; admirable! — Si les assassins de grandes routes fourraient leurs couteaux dans la gaine et prenaient du bon temps sur l'herbe tendre, cinquante jours durant; divin! — S'il n'y avait plus de sang répandu, plus de poison versé, plus de faux billets de banque, plus de fausses nouvelles à la Bourse; incomparable! — Je dirais dans ce cas : Allons tous aux champs folâtrer sous la treille, juges et bandits, procureurs du roi et bigames, présidens et infanticides; ou plutôt je dirais : Ne retournons plus à la ville, ou plutôt encore passons-nous de procureurs du roi, comme nous nous passons de voleurs et de juges, puisque nous n'avons que faire des scélérats.

Le contraire étant; le voleur volant pendant que M. Séguier fait ses confitures de mirabelle, l'assassin égorgeant au moment même où M. Dupin joue aux ricochets sur la Nièvre; Paris étant livré comme de coutume aux industries des truands, tandis que les avocats bêlent et paissent, je soutiens que les vacances sont une perfide lacune où nous pouvons laisser la fortune, la vie, l'honneur, ou tout au moins nos montres.

Il y a plus : tous les prévenus ne sont pas coupables; tous les coupables ne sont pas criminels; tous les criminels ne le sont pas au même degré. Pourtant même renvoi de la justice pour tous jusqu'à l'expiration des vacances. Je puis être innocent, Dieu m'en tiendra compte dans l'autre monde; mais dans celui-ci, il faut que j'attende pour mon acquittement que Pan ne caresse plus Syrinx, que les naïades timides soient glacées dans

leurs canaux ; que le juge, pour m'absoudre, que l'avocat, pour me défendre, soient de retour des champs. Rendez-moi ma liberté ! — Patience ! Le juge rapporteur est aux eaux de Baden-Baden. — Réhabilitez mon honneur ! — Modérez-vous ! La cour est aux eaux des Pyrénées. — Faites-moi justice ! — Laissez d'abord faire le vin doux à la cour d'assises en vacance.

Sérieusement parlant, c'est une chose barbare, sauvage, honteuse, que ces vacances de la justice pendant cinquante jours, dans un pays où chaque heure a son crime.

De quel si grand labeur après tout se repose la justice? A moins que ce ne soit de la rendre, que répondre? La plupart des magistrats ne siégent jamais, beaucoup s'asseient sur le velours trois mois sur douze. Les plus occupés sont ceux qui dorment pendant neuf mois. Est-ce que les maçons se reposent? est-ce que les négocians, les teinturiers, les marchands ont des vacances? O goutteuse justice éclopée comme la vengeance!

La littérature imite la toge sans lui céder. Les bibliothèques publiques ferment : quelle fatuité ! Comme si elles étaient jamais ouvertes !

Il semblerait que ces dépôts, où l'on engraisse à loisir des élèves de l'école des chartes, contens d'être fermés quatre jours sur sept, dix-neuf heures sur vingt-quatre ; satisfaits d'avoir régulièrement quatre jours de réparation dans le mois, deux autres de démolition pour cause majeure, une vingtaine dans l'année pour célébrer la Saint-Philippe, le Vendredi-Saint, Pâques, Noël, le Nouvel-An, Quadragésime et Sexagésime, car rien n'est catholique, paresseux et romain comme un bibliothécaire ; il semblerait, disons-nous, que ces dépôts devraient avoir la pudeur de repousser le bénéfice des vacances, pour le laisser aux écoliers de quatrième et à la justice. Le bibliothécaire ne repousse rien, excepté le lecteur. En règle générale, un bibliothécaire n'a jamais l'ouvrage qu'on lui demande. Dès que vous le regardez, il vous dit : « Non, monsieur. » On peut définir une bibliothèque un collége où sont élevés des jeunes gens de quarante à soixante ans aux dépens du budget et des contribuables. Ces messieurs s'instruisent : celui-ci sait le chinois à nos dépens, celui-là dévore du moyen âge dans le trou où il se cache ; cet autre prend des indigestions de sanscrit. Voyez, ils sont tous gras comme des moines ! Ce sont des moines, nous mendions à la porte de leur couvent. Par un sachez les autres. Qui a vu une bibliothèque les a toutes vues. La bibliothèque Mazarine n'a qu'un livre à votre service, c'est l'*Encyclopédie*, rangée autour de sa sphère grise, mappemonde des mouches; l'Arsenal a un poêle l'hiver, et M. S.... l'été sur son balcon. Nous excepterons pourtant de l'anathème la bibliothèque de la Ville, toujours propre, toujours officieuse, bien fréquentée : aussi n'a-t-elle pas de livres. On se borne à l'enrichir chaque an-

née de l'*Almanach royal* et de la *Liste du Jury du département de la Seine.*

Pour justifier l'utilité des vacances affectées aux bibliothèques publiques, on se rejette sur le départ des étudians pour la province, et sur la nécessité d'épousseter les livres; deux prétextes peu spécieux, les étudians composant la classe la moins assidue aux séances des bibliothèques, et les livres n'étant jamais déplacés, par la raison qu'ils ne sauraient l'être. Ni deux mois ni deux ans ne suffiraient à une telle besogne.

A côté de l'avantage particulier que retirent des vacances *messieurs* les bibliothécaires, mettons les nombreux inconvéniens dont les études sont frappées par cette suspension trop prolongée. On ne fait des livres malheureusement qu'avec des livres, de la science qu'avec la science, des tableaux qu'avec les dessins légués par les maîtres. Livres, manuscrits, estampes, sont à la Bibliothèque-Royale, dont je m'occupe ici plus particulièrement. Si l'on mure la Bibliothèque pendant deux mois, l'on paralyse les travaux de l'intelligence pour un temps égal. Je pose en fait que cinq cents ouvrages au moins dans tous les genres demeurent accrochés par cette mesure. De là il résulte, la conséquence est forcée, que l'auteur arrêté arrête son libraire, que le libraire se voit gêné dans ses publications, et que tout le commerce en souffre. Je parle d'argent, écoutez-moi. Comme l'écrivain, le peintre, privé de recherches, laisse son tableau inachevé : ruine pour l'art, dommage pour l'existence. Nous ne tenons pas compte des dégoûts que produit infailliblement cette lacune dans un travail de suite et d'inspiration. Les meilleurs esprits ne se refroidissent pas impunément; que sera-ce donc des autres, de la foule si prompte à se décourager!

Ensuite il est honteux, je le crois du moins, de fermer les portes de nos archives nationales aux étrangers, au moment même où la belle saison les attire à Paris. Combien ne viennent nous visiter qu'après avoir mis en ligne de compte le plaisir intelligent de parcourir nos bibliothèques, de lire quelques manuscrits rares, d'emporter un document dont l'autorité est indispensable à une grande publication! La politesse, la raison, le goût, exigeraient qu'on sacrifiât le bibliothécaire sybarite, amateur des pipeaux et des prairies, à l'étranger, à l'Allemand, à l'Anglais, au Russe, qui a traversé les mers, souffert le froid ou le chaud, pour s'asseoir à la Bibliothèque du roi, cette Mecque de l'Occident, ce tombeau du prophète; car la science est aussi une pierre noire adorée.

Les maisons de jeu sont ouvertes depuis janvier jusqu'en décembre; la loterie royale de France ne chôme pas; les maisons de prostitution ne ferment jamais; mais en France la justice a deux mois de vacance, les bibliothèques ont deux mois de répit.

J'admets un cataclysme : tout disparaît, les histoires et les hommes. Un voyageur découvre au milieu des ruines de Paris un monument. Il le croit un temple grec d'abord; mais des tuyaux de poêle et des paratonnerres l'avertissent de son erreur. Ce fut une église, suppose-t-il ensuite, et il cherche une croix et un bénitier : pas de trace de ce qu'il cherche. C'était un musée, ajoute-t-il; mais où plaçait-on les tableaux? une demeure royale; mais où sont les appartemens du roi? un tombeau; où est l'épitaphe? et l'archéologue se damnera de ne pouvoir assigner une destination à ce monument, si beau et si nul, si grand et si incommode, si grec et si français.

Plus heureux, nous avons un nom pour ce monument, nous en avons même deux : *Bourse et Tribunal de commerce.*

La Bourse est donc, quant à la forme, un monument qui tient de l'église, du temple, du palais; quant au fond, c'est une halle.

Deux divisions composent la Bourse, le parquet et la coulisse, double sanctuaire, où les femmes, par une interdiction peu courtoise, n'ont pas le droit de pénétrer, la banqueroute étant interdite à leur sexe. Un beau jour le tentateur leur ouvrit la porte du mal par l'entrée du tribunal de commerce, et elles s'introduisirent dans ses salles sous le prétexte légal d'assister aux séances et aux assemblées de faillites. De concession en concession, on les vit bientôt établir le siége de leurs spéculations dans la galerie du premier étage de la Bourse, et l'usurpation fut constatée. C'était Sixte-Quint jetant ses béquilles. Elles arrachèrent leurs gants, relevèrent leurs manches, et s'écrièrent : « Et nous aussi, nous jouons! »

C'est vers cette époque qu'on vit venir à la galerie Mme Dulistel, ce type avec lequel une actrice célèbre s'est si bien identifiée, en esprit, sur la scène française. Mme Dulistel n'était pas, dans ces momens de préoccupations financières, la femme élégante et belle, la coquette perlée, que Mlle Mars nous a fait applaudir sous ses traits : c'était une façon d'agent de change en robe sombre, à l'œil terne, aux lèvres convulsivement agitées, jouant le drame avec beaucoup plus de bonheur, s'il est permis de le dire, que son interprète de la rue Richelieu. Il est vrai qu'elle ne s'occupait pas du parterre, de l'art de l'attendrir par un coup d'œil. On n'attendrit personne à la Bourse. Elle s'informait avec une anxiété banale et le naturel d'une cuisinière du 3, du 5 pour cent, de l'emprunt du pape, de celui des cortès et de celui du roi légitime Ferdinand VII. Mme Dulistel, comme beaucoup d'autres dames, avait un état-major de petits jeunes gens, pages ou icoglans, rangés en cercle autour de son foyer de spéculation. Point de distraction, point d'hommages silencieux; c'était la géométrie en communication avec l'algèbre; on soupirait chiffre, et on pleurait *différence*. Ces jeunes gens étaient tout dressés pour avoir les cours, porter les ordres, les

recevoir, pour commander leur report, pour les délier, pour acheter ou vendre à prime : là se bornait leur office.

On sait ce que sont le parquet et ses soixante agens de change avec leur charge de 700,000 fr. et leurs cautionnemens de 125,000; on sait du fil à la corde ces véritables gentilshommes de la féodalité financière, hauts-barons des écus, titrés pour ruiner les banquiers, les jeunes-gens de famille, ou se ruiner eux-mêmes faute de mieux. Pour 700,000 fr. ils n'achètent pas, comme autrefois cela s'achetait, le droit d'avoir haute et basse justice sur des vassaux, le droit d'être juge au parlement et de faire donner la question aux prévenus; ces messieurs n'en veulent ni à nos épaules, ni à nos os; ils sont plus humains; ils se contentent, après nous avoir vidé les poches, de nous laisser brûler nous-mêmes la cervelle au pied du grand escalier de la Bourse. C'est presque un titre; tel haut-banquier peut dire à son confrère : j'ai eu, dans l'exercice de ma charge, dix cervelles brûlées; et vous?

Nous ne dirons pas non plus les coulissiers, espèce d'officiers de fortune de la Bourse, faisant la fausse nouvelle sans patente de 700,000 fr., ne relevant de personne, si ce n'est du procureur du roi; gens qui ont gazé le mot de banqueroute sous celui de *malheur*. Lors de leur premier malheur ils ont marié leur fille; ce fut à l'époque de leur second malheur qu'ils achetèrent le château où ils passent l'été. Mais le *parquet* et la *coulisse* sont connus. Passons.

La galerie des femmes, dont nous avons montré l'introduction frauduleuse, se composait de sages-femmes retirées, de portières, de ravaudeuses, *d'épouses* de cochers de fiacres, au milieu desquelles tranchait le madras de la femme de chambre, venue là pour le compte de sa maîtresse, et pour lui rapporter, entre trois et quatre heures, ce qu'avait fait *monsieur* leur agent de change ou leur *courtier* maron affidé. Quel abus de la femme de chambre! Et faut-il vivre dans notre siècle pour être témoin de cette décadence! La femme de chambre, cette figure charmante de notre société française, qui nous représente à l'étranger comme autrefois les maîtres de danse et les perruquiers; la femme de chambre, cette copie gracieuse de sa maîtresse, quand elle n'en est pas la copie flattée; qui s'habille sans désavantage des robes de sa maîtresse; qui essaie, lorsqu'elle est sortie, les diamans, les bonnets, et quelquefois les amans de sa maîtresse; cette héritière des traditions de rouerie des femmes de chambre de Faublas, et qui n'a rien perdu du legs du dix-huitième siècle, si ce n'est la poudre et les paniers; toujours bonne, un peu faible, compatissante et sensible, eh bien! la femme de chambre allait à la Bourse se débattre, dans les intérêts de sa maîtresse, pour 5 *centimes*, pour *un quart!* O Louvet de Coupvray! qu'a-t-on fait de tes femmes de chambre? Il est vrai que Mme de Lignolles

n'eut guère plus de dignité dans l'affaire des piastres; histoire de larmes, de ruines et de désespoir, que cette affaire des piastres! Demandez à Mme Dulistel; elle en verse des pleurs qui ne sont pas joués.

Glorieuse et superbe comme une Castillane qu'elle est, *la piastre,* dans ces derniers temps, avait pris un mouvement ascensionnel extraordinaire, elle avait touché le cours de 80; c'était toucher le ciel. On bénissait alors la piastre, qui, ayant long-temps été à 50, 55, donnait alors 10 pour 100 d'intérêt; les *femmes actionnaires* s'étaient passionnées pour les piastres, comme les femmes se passionnent pour tout. On achetait la piastre de toutes mains; pour en avoir, on vendait des propriétés au soleil et des portraits enrichis de diamans; le souvenir du cœur tournait à la piastre d'une manière effrayante. Tout y passait; on aurait converti l'amant en piastres, si les amans étaient de quelque valeur sur la place. Dix pour cent! c'étaient des actions de grâce sans fin pour l'Espagne, cette patrie des piastres, cette patrie où elles naissent, mais où elles ne vivent pas; on souhaitait encore de longs jours à la reine Christine, à son règne qui en a tant besoin; car on disait, pour la durée de bonheur de la piastre, que la reine Christine était heureuse; que le peuple était heureux sous Christine, laquelle serait appelée, dans l'histoire de la finance, *Christine-la-Piastre*, pour la distinguer des autres Christine. On disait aussi, et c'était la cause première de cette joie, que don Carlos était prisonnier en Angleterre, d'où il ne sortirait jamais. Non; le bonheur des *femmes actionnaires* ne se rend pas. Les sages-femmes, devenues grandes dames, ne voulurent plus faire des accouchemens; les ravaudeuses allèrent aux eaux d'Enghien, près Paris; les femmes de chambre furent sur le point de prendre des caméristes; les portières payèrent des commissionnaires pour tirer le cordon.

La joie est passagère, et la piastre est trompeuse. Qu'un grain de sable se place dans l'urètre de Cromwell, et Charles Ier est sauvé; Cromwell meurt, dit Pascal. Le grain de sable, don Carlos, se place dans l'urètre de la politique, et vous allez voir.

On apprend que Carlos est débarqué en Espagne, à Elisondo; M. Jauge publie en même temps sa fameuse lettre dans les journaux. La fortune chancelle, tout « se confond, la victoire se lasse, la paix s'éloigne, le cou-
» rage des *femmes actionnaires* est abattu par la douleur et ranimé par
» la vengeance; toute la Bourse demeure immobile. » Ce n'est plus qu'un cri, et cri de femme, cri de lionne : « Jauge le scélérat! Jauge l'infâme! à mort Jauge! » S'il se fût présenté, on l'eût mangé comme un Torreno. On arrête M. Jauge; mais on ne peut arrêter la baisse. Et ce fut ensuite un triste spectacle de voir ces femmes, naguère si satisfaites, se tordre et pleurer. Les cuisines furent désertes, les chevaux de fiacre erraient à l'a-

venture, privés de la main de leurs Automédons, ruinés par leurs épouses. J'ai nommé Torreno, ce Jauge espagnol. Son décret fut une apoplexie universelle : si bien que lorsqu'on demandait à un portier : « Monsieur tel, quel étage? » il répondait : « 45. »

Terminons par l'arrêt brutal du président du tribunal de commerce, rendu contre les *femmes actionnaires*. Fatigué de leur voisinage bruyant, comme si les courtiers marons étaient des rossignols pour l'harmonie, monsieur le président défendit aux dames de stationner dans les galeries du haut. Il fallut vider le lieu de céans. Ce fut un exil, l'expulsion d'un peuple. Où aller? Les affaires commencées ne pouvaient, à cause du caprice d'un président, rester en suspens. On s'établit d'abord dans la rue, pierre angulaire de toute révolution. La chaîne se forma; les femmes se nouèrent par la main, et ces jeunes gens officieux dont nous avons parlé plus haut parcoururent la ligne, donnant le cours de la Bourse, où, en qualité de mâles, il avaient le droit salique d'entrer.

Mais survint la pluie, l'orage, et il fallut chercher un abri. Quel abri? L'hôtel de Niort était là offrant son n° 36, rue Notre-Dame-des-Victoires. On s'installa dans l'hôtel de Niort, d'où l'on se mit en communication directe avec la rue des Filles Saint-Thomas et la Bourse; et naturellement l'esprit de l'arrêt du tribunal de commerce fut violé.

Il y a trois hommes auxquels nous ne conseillons pas de sortir la nuit : M. Torreno, si jamais il vient à Paris pour y courtiser de nouveau les doublures de la Comédie-Française; M. Jauge, quand il ne sera plus en prison; enfin, monsieur le président du tribunal de commerce. La femme ne redoute pas l'homme, la *femme actionnaire* l'étrangle. L. G.

Le Juif errant poursuit le cours de ses représentations. Ce drame ou mélodrame, comme on voudra l'appeler, attire la foule au théâtre de l'Ambigu-Comique, qui paraît avoir renoncé aux œuvres purement littéraires. Le Festin de Balthasar fut le premier pas dans cette carrière de pétards, de machines, de phosphore et de coups de tonnerre. Peut-être le directeur, M. Cès-Caupenne, a-t-il d'excellentes raisons à nous en donner, par exemple, que le phosphore et les pétards sont plus faciles à trouver que de bonnes pièces, et qu'une machine manque moins souvent son effet, à tout prendre, que bon nombre des dramaturges qui desservent les boulevarts. Nous ne le nions pas, nous demandons seulement que le phosphore et la littérature signent une alliance, s'il se peut.

Le Juif errant ne nous a donc que très-peu satisfait. Nous avons même versé des larmes sincères sur ce pauvre Ahasvérus de M. Quinet, *si méchamment mis à mort* par MM. Merville et Maillan. La belle poésie de ce livre a été indignement violée par ces messieurs, au milieu de beaucoup de fautes de langue et d'histoire, à l'applaudissement universel de la salle qui paraît ne pas se soucier de ces choses. M. Quinet avait perpétuellement maintenu son vol au-dessus de l'histoire; les auteurs y ont fait, au contraire, une large trouée, et ont cousu, tant bien que mal, leur juif à certains événemens. Nous leur reprocherons d'avoir si mal choisi, quand ils pouvaient si bien choisir; d'avoir extrait le petit et laissé le grand, d'avoir dédaigné les Alexandre pour se passionner des Childebrand. Nous leur reprocherons de faire débiter à ce pauvre Renaud de Bar, qui a bien assez de ses péchés, tous les détestables premiers *Paris* du Constitutionnel, de lui mettre dans la bouche qu'*il croit à l'avenir des peuples*, niaiserie dont il est parfaitement innocent. J'eusse autant aimé qu'il eût dit qu'il ne croit pas à l'avenir des pièces de MM. Merville et Maillan. Nous eussions été du même avis.

Quant aux indignes plaisanteries qui sont prodiguées, dans le quatrième acte, aux plus beaux noms historiques de France, on ne s'en étonne pas, voyant avec quel mépris les auteurs traitent la langue et les usages. Ils auront pris Vaugelas pour un Rohan, et ils l'ont défiguré en conséquence. Faisant boire à Louis XV du *champagne frappé*, ils pouvaient bien aussi lui prêter ce ton des halles et ces chansons de conscrit ivre. Quand donc se lassera-t-on d'offrir aux regards du peuple des tableaux aussi repoussans? Quand donc se lassera-t-on de lui pervertir le cœur et le jugement, et de dénaturer d'une manière aussi brutale une aussi magnifique histoire que celle de France?

Du reste, pour monter convenablement une pièce de ce genre, l'Ambigu-Comique n'est peut-être pas assez riche. M. Alexandre Dumas avait raison de dire à M. Harel : *Avez-vous* 100,000 *francs, je vous fais un Juif errant ?* On assure que M. Harel a répondu : *Je n'ai présentement que ses* 5 *sous!* L. M.

— Il paraîtra dans quelques jours à la librairie de Ch. Allardin, place Saint-André-des-Arts, un ouvrage qui est destiné à faire une grande sensation : ce sont les pensées d'un prisonnier, par M. de Peyronnet. Nous en rendrons compte.

L'HOPITAL DES FOUS

A PALERME.

Qui n'a pas glissé sur les eaux argentées de Lipari, poussé par une brise d'été venue d'Italie, en vue d'un beau ciel dont l'immense et pure étendue ne se trouve altérée que par de petites vapeurs blanchâtres que produit la fumée s'élevant de Stromboli, au moment surtout où le soleil plonge son disque enflammé dans la mer, à la Conclia d'Ora (comme est appelée magnifiquement la baie de Palerme); qui, dis-je, n'a pas admiré le plus délicieux spectacle qu'il y ait dans la nature, a encore une page à remplir dans son livre d'observations.

Dix minutes après avoir jeté l'ancre, les cieux et la mer étaient encore étincelans; nos hommes avaient abandonné les voiles; les mâts de la grande frégate étaient comme des lignes tracées dans les cieux. Sur la poupe, les musiciens jouaient de tout cœur, et le long de la gaie Marina, des bateaux, occupés par de joyeux Palermitains, se rendaient sur le vaisseau étranger.

J'étais assis, avec l'officier de quart, sur le cabestan, contemplant la première étoile, qui, tout à coup, s'était élancée à sa place, comme créée par la volonté du regard.

— Recevra-t-on les dames à bord, monsieur? dit d'un air doux et souriant un des matelots de l'équipage.

— Oui, monsieur; et dites au contre-maître de tout préparer sur le pont pour la danse.

Dans presque tous les ports de la Méditerranée, un vaisseau de guerre en croisière d'été est tout aussi bien venu que la brise de mer. Amenant avec lui quarante ou cinquante jeunes officiers pleins de vie et de gaieté, un orchestre si bien en train lorsqu'il s'agit de la danse, et un pont plus blanc et plus doux que le plancher d'une salle de bal, le vaisseau de guerre semble alors avoir été fait pour le plaisir. Quel que soit son pavillon, aussitôt qu'il a jeté l'ancre, il se voit entouré d'un grand nombre de bateaux venus de la côte; le mot d'admission est donné, l'équipage est environné par ce bon et gai peuple des contrées du sud, si bien à l'aise à bord qu'il est prêt à accepter tout projet d'amusement, même présenté par le plus fou *midshipman* de la bande.

Le capot d'échelle fut entouré de sa barrière, de crainte qu'un valseur, en tournant, ne tombât avec sa compagne. L'orchestre se plaça devant ses pupîtres, et bientôt les brillans uniformes tourbillonnèrent sur le pont, entraînant avec eux des formes séduisantes et laissant apercevoir au-dessus de leurs épaules des yeux noirs et brillans qui eussent forcé le diable à abandonner Stromboli.

Comme je n'étais qu'un passager, je me contentai de rester assis sur le glissoir de la caronade; puis, écoutant la musique, admirant le crépuscule, je m'abandonnai à ce calme délicieux dont l'air est imprégné dans ce climat de paradis.

Le pied léger avait suivi la mesure de la valse, de la galopade, de la mazurka. Ces danses s'étaient succédé sans interruption. La lune alors projetait hardiment sur le pont sa lumière argentée; c'était une nuit sans air. Le flot brillant s'élevait et s'abaissait avec la transparence invisible du clair de lune.

« Voyez-vous cette dame appuyée sur le bras de ce vieillard, près de la balustrade? » me dit le premier lieutenant, qui, assis sur un canon comme moi, était resté spectateur de ce tableau.

Je ne l'avais que trop remarquée; depuis cinq à six minutes seulement, elle était sur le bâtiment, et, dans ce peu de temps, je m'étais enivré de sa beauté. La frégate était balancée lentement par la brise de terre, et la lune, qui n'éclairait qu'avec mystère cette divinité, laissa graduellement tomber d'aplomb sa lumière sur l'orbe de son front. Quel céleste visage! quelle expression triste et solennelle! Une belle ame y versait sa douce et

mélancolique clarté! Le sentiment et la pensée étaient incrustés dans chaque ligne de cette charmante figure. Sa bouche était grande, la seule chose en quoi sa beauté déviât de la beauté grecque la plus accomplie. Le calme était imprimé comme un mot lisible sur ses lèvres; et ses yeux, comment donner une idée de leur éclat! comment peindre l'expression profonde, sauvage, égarée, passionnée de leurs regards!

Ma curiosité était fortement excitée. Je m'avançai vers le cabestan; mettant de côté, non sans quelque effort, ma timidité naturelle, je m'approchai du vieux gentilhomme sur le bras duquel elle était appuyée, et je demandai la permission d'être son partner pour une valse.

« Si vous le désirez, carissima mia! » dit-il, se tournant vers elle, et mettant à ces paroles toute la douceur d'expression qui convient si bien à la langue italienne.

Mais elle se cramponna au bras du vieillard, et, sans même me regarder, lui murmura à l'oreille : « Mai piu! »

A ma demande, l'officier de quart leur fit la politesse de les renvoyer du bord sur une des barques de la frégate. Après les avoir aides à descendre l'échelle, je m'arrêtai au bas de l'escalier, au niveau des vagues, suivant des yeux la trace phosphorique de la rapide chaloupe, jusqu'à ce que sa brillante écume se confondît avec celle des vaisseaux qui bordaient la côte. Le maître d'équipage retourna avec la barque; mais tout ce qui appartenait au bâtiment ne revenait pas avec elle, l'étrangère avait disparu.

Le matin du jour suivant, tout était en mouvement dans le magasin, on se préparait à se rendre à terre. Les brillans uniformes encombraient les chaises et les tables parsemées d'épées, d'épaulettes, de chapeaux. Des bottes bien cirées étaient renvoyées pour être cirées de nouveau; on blasphémait contre le barbier du vaisseau de ce qu'il n'avait pas les cent bras de Briarée, et les blanchisseuses du dernier port où on avait relâche étaient bien cordialement maudites; chacun avait recours à l'eau de Cologne, et le trésorier recevait plus d'une visite secrète.

Au milieu de tout ce mouvement, on agita une question, celle de savoir comment on passerait la journée. Vingt plans furent proposés : un dîner à l'hôtel anglais et une promenade après le dîner, furent les seuls points sur lesquels il y eut un consentement unanime.

On proposa d'aller à Bagaria, et d'y visiter le palais des Monstres. C'est une villa à dix milles de Palerme, que le propriétaire, le comte de Pallagonia, un excentrique et noble sicilien, a orné de plusieurs centaines de

statues du plus beau travail, représentant des formes de femmes toutes avec des têtes d'animaux, de poissons, d'oiseaux. Ce palais semble représenter la tentation de saint Antoine, et offre un spectacle des plus extraordinaires.

Près de là se trouve une autre villa, la propriété du prince Butera (le ministre actuel de la cour de Naples en France). Dans l'intérieur des terres est un monastère peuplé de moines de cire de grandeur naturelle, avec l'apparence de la vie. On les trouve dispersés dans les passages, les cellules, et occupés de leurs soins religieux. C'est une fantastique satire de cet ordre.

Un autre projet qu'on proposa, ce fut de visiter le couvent des capucins, où se trouvent les *frères séchés*. Là on voit six ou huit cents vieux hommes à la barbe longue, *cuits*, et restés tels qu'ils étaient quand ils moururent, avec leur capuchon et leur barbe, appuyés en rangées contre le mur, sous les voûtes spacieuses du monastère. Jamais les yeux d'un mortel n'ont été frappés d'un spectacle plus infernal.

Une promenade à cheval à Monreale, une visite aux jardins d'un noble Sicilien, où chaque étranger est salué par un jet d'eau, un tour de promenade publique de Palerme, partagèrent les honneurs de l'argument.

J'avais été en Sicile, et j'hésitais à faire un choix, lorsque le chirurgien me proposa de l'accompagner chez un comte sicilien qui, vivant dans le voisinage, avait converti son château en un hôpital pour les fous, auxquels il consacrait son temps et sa fortune.

Il fut le premier qui essaya du système, maintenant, grâce à Dieu! généralement adopté, qui consiste à ramener les malheureux patiens à la raison par la douceur et les bons traitemens.

Nous montâmes dans une de ces roulantes calesini stationnées dans le magnifique Corso de Palerme, et en un quart d'heure nous nous trouvâmes à la grille *della casa dei Pazzi*. L'uniforme de mon ami et sa profession furent nos passeports. Nous fûmes introduits dans une cour magnifique entourée d'une colonnade, et rafraîchie par une fontaine. Là se promenaient plusieurs personnes bien mises, tenant à la main des livres, des cartons à dessin, des raquettes, et autres moyens d'amusement. Toutes nous saluèrent fort poliment comme nous passions, et à la porte intérieure nous rencontrâmes le comte.

« Grand Dieu! m'écriai-je, elle est donc folle aussi? »

C'était le même vieillard qui était à bord le soir précédent.

— *E ella ?* dis-je en saisissant son bras avant qu'il eût achevé son salut, certain qu'un mot devait lui suffire pour me comprendre.

— *Era pazza.* Puis il me lança un regard scrutateur. Il était prêt à penser qu'on lui avait amené un malade.

Le caractère tout singulier de sa beauté fut alors expliqué. C'était une insensée.

Je suivis le vieux comte dans les différentes parties de son établissement, comme si j'achevais un rêve. Il n'y avait là ni chaînes, ni fouets, ni rudes gardiens, ni cellules de pierre garnies de paille. Les murs des corridors étaient peints à fresque et représentaient de rians paysages, de joyeuses figures dansantes. Des fontaines et des arbrisseaux vous surprenaient à chaque détour. Les habitans, couverts de vêtemens ordinaires, étaient tous occupés à quelque petit travail ou à quelque amusement. Au temps de ses ancêtres, le palais du comte devait présenter le même aspect : un gai manoir, rempli d'hôtes et de vassaux qui semblaient n'être retenus par d'autres liens que ceux qu'établissent l'hospitalité et le devoir.

Nous visitâmes en premier la cuisine. Dix personnes s'y trouvaient, et toutes, excepté le cuisinier, étaient folles. Une des particularités du système du comte, c'était de faire suivre à ses patiens le genre de vie auquel ils avaient été accoutumés avant leur maladie. Une forte et grande servante sicilienne, occupée à remplir un bassin avec l'eau d'une fontaine, eut un accès, et alors elle commença à jeter tout autour d'elle avec violence l'eau qu'elle tirait. Le cuisinier se retourna sans surprise, et, lui donnant de petits coups sur l'épaule, s'écria, en faisant un long éclat de rire : *Brava Pepita ! brava !* Puis il tira le cordon d'une sonnette.

Une jeune fille de quinze ans, dont la contenance était douce et souriante, apparut aussitôt, et, comprenant ce dont il était question, s'approcha de la furieuse, l'entoura de ses bras, et lui parla bas à l'oreille. L'expression du visage de la folle changea tout à coup; elle devint joyeuse, et, jetant son baquet plein d'eau, elle suivit la jeune servante en faisant de bruyans éclats de rire.

« *Venite*, » dit le comte; vous allez voir comment je traite mes furies.

Nous le suivîmes à travers un jardin rempli de fleurs odoriférantes, et bientôt nous arrivâmes dans une petite chambre qui donnait sur une allée. Au centre du plafond se trouvait suspendu un hamac, et Pepita s'y était déjà élancée, balancée légèrement de droite à gauche par une servante, tandis que la garde placée auprès lui jetait comme pour jouer de l'eau au

visage. Le tout avait l'air d'une plaisanterie. Le rire violent de la pauvre maniaque diminua à mesure qu'elle était balancée et rafraîchie par l'eau. Ses yeux fatigués se fermèrent, le mouvement du hamac fut graduellement ralenti, et la pauvre folle s'endormit.

—Voilà, dit le comte avec un sourire de satisfaction, le moyen que j'ai substitué aux douches forcées et aux chaînes. Et voici, continua-t-il en déposant un baiser sur le front de la jeune servante, mon fouet et mon sourcilleux geôlier. — Je le bénissais du fond de mon cœur.

—Venez, dit-il, laissons celui qui dort reposer tranquillement; je vais vous montrer mes terres.

Nous le suivîmes dans un immense jardin planté derrière le château, et tracé sur le modèle original d'une villa italienne. Les longues avenues se trouvaient interrompues par des bosquets au fond desquels étaient de délicieuses grottes peuplées de statues de bois de grandeur naturelle, les unes debout, les autres assises, et toutes dans une attitude gaie et grotesque. Aperçues dans l'ombre des vignes et des lauriers roses, il était difficile de deviner si elles n'étaient pas animées. Nous continuâmes notre promenade à travers des sentiers bordés de haies. Toutes les riches plantes de ce beau climat exhalaient leur parfum, et nous étions continuellement surpris par de nouvelles déceptions de perspective, ou par des figures à demi cachées dans le feuillage. Enfin nous nous trouvâmes à l'entrée d'un charmant théâtre d'été, avec des siéges de gazon, une scène, un orchestre : rien n'y manquait, et la barrière qui l'entourait était formée d'orangers, de rosiers et de clématite.

— Ici, dit le vieillard en s'élançant sur la scène, ici nous donnons des représentations pendant toute la durée de l'été.

— Quoi! non pas avec vos malades?

— Si, signor.

Il nous peignit l'intérêt que tous y prenaient, et le pouvoir singulier qu'une idée bizarre exerçait sur leur intelligence. Nous étions accompagnés depuis notre arrivée par un homme grave et respectable que j'avais pris pour un visiteur. Tandis que nous écoutions le comte, il s'élança du groupe, accourut sur la scène, et commença à déclamer avec chaleur un passage italien plein de verve.

Le comte posa son doigt sur sa bouche pour nous dire d'écouter. Le tragédien fit une pause à la fin de sa tirade, comme s'il attendait une réponse, et n'en recevant point, s'élança tout à coup hors de la scène, et disparut.

— *Poveretto!* dit le comte, c'est mon meilleur acteur.

Près du théâtre était une petite chapelle, et devant, une allée circulaire dont le gazon avait été tout récemment flétri par le nombre des pas qui l'avaient foulé. Elle était presque entièrement entourée d'un banc de gazon. Là le comte nous fit asseoir, et, me jetant un regard significatif, annonça qu'il allait nous dire une histoire. Je voudrais pouvoir vous transmettre ses propres paroles et sa manière de dire, car jamais je n'ai entendu histoire racontée dans un langage plus élégant, d'une façon plus agréable et plus simple. Il ôta son chapeau, ordonna qu'on apportât des fruits et du vin, et commença ainsi :

« Il y a près d'un an qu'un gentilhomme d'une noble figure et d'une éloquence touchante voulut être au fait de mon système. Je le lui expliquai, et comme vous, messieurs, il me fit l'honneur de visiter mon petit établissement. Il parut satisfait, n'hésita pas à me faire connaître qu'il avait une fille dans un état d'aliénation complète, et me demanda si je consentirais à aller la voir.

» Cette maison, vous le savez, messieurs, n'est pas un établissement public. Je suis timbré, dit-il très-gravement, tout-à-fait timbré sur ce sujet, et le premier fou de ma famille de fous. Cet asile est mon amusement, et c'est seulement selon que la fantaisie m'en prend que j'y admets un patient. D'ailleurs, il y a quelques maladies du cerveau provenant de causes dont je ne souhaite pas me mêler.

» Quoi qu'il en soit, je questionnai le père sur l'histoire de sa fille. Il était Grec, prince du Fanar, et avait abandonné son peuple abject dans son sale faubourg de Constantinople, pour oublier dans un exil volontaire la bassesse et l'oppression où il vivait. Ce fut justement avant la révolution qui lui enleva tant de parens et d'amis sacrifiés à la fureur des Turcs, qu'il renonça pour jamais à revoir sa patrie.

» — Et votre fille?

» — Ma chère Kalinka tomba malade en recevant les nouvelles désastreuses du Fanar, et elle n'a jamais recouvré la santé ni joui de la raison. Depuis plusieurs années qu'elle reste couchée sur un lit, ses membres sont tout affaiblis, et pas un mouvement n'indique qu'elle s'aperçoive de la présence de ceux qui l'entourent.

» Je ne pus savoir de lui si à ces causes d'aliénation ne se joignait pas

un chagrin de cœur. Avant de l'avoir vue, je conçus cependant l'espoir de faire jaillir la source cachée de ses pensées et de ses sentimens.

» Entrés dans Palerme, nous nous arrêtâmes devant un casino orné de vignes, situé sur la rive de la baie, à près d'un mille des murs de la ville. C'était une fantastique et riante demeure. Sur un lit, dans la pièce la plus reculée, était étendue la créature la plus poétique qu'aient encore pu me représenter mes rêves. Sa tête s'affaissait sur une épaisse, longue et noire chevelure qui retombait sur son front en boucles massives et brillantes, relevant avec effet la suave et transparente pâleur de son visage. *Dio mio!* on se sentait subjugué par la beauté de cette pauvre fille. »

Le comte s'arrêta, et fermant les yeux, s'enivra quelques momens de cette délicieuse image.

« Au premier coup d'œil, j'adressai dans mon cœur une prière à la Vierge, déterminé, avec son aide, de rendre à la raison la plus belle de ses images terrestres. Je pris la main amaigrie de la jeune fille, j'étendis ses doigts fragiles sur la paume de la mienne, et lorsqu'elle tourna vers moi ses yeux égarés, je compris que la Vierge m'avait exaucé.

» — Elle vous sera rendue, dis-je avec confiance.

» Le prince, trop affecté, tomba sur le lit de sa fille dont il serra les genoux en les baignant de larmes.

» Vous n'aurez pas la *secatura*, messieurs, d'entendre le récit des ennuyeuses expériences que je fis pendant les deux premiers mois. On transporta chez moi la jeune Grecque; elle occupa une chambre que j'avais fait orner de tout le luxe de l'Orient, et je défendis que personne ne l'approchât, à l'exception de deux servantes grecques au service desquelles elle était habituée. Je parvins, par des frictions, à lui rendre l'usage de ses membres engourdis, et je la rendis sensible à la musique et à l'odeur des parfums du Levant, que je faisais brûler dans sa chambre. Mais je ne pus jamais parvenir à l'amuser ou à la tourmenter. Son ame était hors de mon pouvoir. Après mille expériences, je crus ne plus avoir aucun moyen d'effectuer sa guérison; je me désespérai.

» Cependant elle m'occupait sans cesse. Il y a deux mois, me promenant dans cette allée d'orangers, une idée s'empara de moi. Je courus à ma chambre; vous m'eussiez pris pour le plus fou de ma maison. Je saisis par les épaules et mis dehors la ragazza qui faisait mon lit, me lavai, me par-

fumai comme pour un bal; je couvris ma tête blanche d'une perruque brune, relique de mon ancien temps; puis, ayant mis un peu de rouge, je pris une paire de gants blancs, et dans cette toilette triomphante, je me rendis chez ma malade.

» Sa tête était appuyée sur son bras amaigri; à mon entrée, elle leva les yeux vers moi. J'approchai, je lui baisai la main avec une galanterie respectueuse, et, donnant à ma voix cassée l'expression la plus tendre, je lui adressai de délicats complimens sur sa beauté.

» Elle resta immobile comme un marbre, mais je n'avais pas vainement compté sur la passion dominante de son sexe. Une faible teinte qui colora ses joues, une congestion aux tempes, seulement perceptible à mon regard exercé, me prouvèrent que mes paroles avaient trouvé le chemin de son cœur.

» J'attendis quelques minutes, et alors, saisissant une boucle de ses cheveux qui tombait négligemment sur sa main, je demandai la permission de la séparer de son immense chevelure, où le bras sur lequel elle s'appuyait était entièrement enseveli.

» Elle saisit la boucle, et me jetant un regard furieux, elle s'écria à voix basse : *Lasciate me, signor!*

» Je lui obéis et quittai la chambre, remerciant en mon cœur, ma patrone, la Vierge; c'était les premiers mots qu'elle eût prononcés depuis bien des années.

» Le jour suivant, m'étant déguisé plus à loisir et d'une manière si parfaite, qu'aucun de mes enfans ne me reconnut lorsque je traversai le corridor, je me présentai au chevet de son lit.

» Ses mains étaient posées sur ses yeux, et elle ne fit aucune attention à mon premier salut. Je commençai par la railler sur la position qu'elle avait choisie, trouvant l'occasion de lui faire adroitement un compliment sur la beauté des yeux qu'elle me cachait. Pendant une ou deux minutes, elle resta sans mouvement; puis les muscles de sa bouche s'agitèrent légèrement, elle retira avec vivacité ses mains de dessus ses yeux, et, jetant sur moi un regard où se peignait la confiance, un doux sourire, comme un soudain rayon de soleil, erra sur ses lèvres : j'étais prêt à pleurer de joie.

» J'exerçai bientôt sur elle toute l'influence que je désirais. A ma demande, elle consentit à quitter son lit, et une ou deux semaines après, elle se promenait avec moi dans le jardin.

» Son ame ne percevait pourtant qu'une seule pensée. Elle se croyait malheureuse, et pleurait durant des heures entières. Je voulais qu'elle me découvrît la cause de son chagrin, mais alors elle cachait sa tête dans mon sein, et pleurait avec plus de force. Un jour, enfin, je surpris ces mots à peine articulés : Vous ne voulez pas m'épouser!....

» Pauvre fille! elle n'était que fidèle à sa nature de femme. La folie avait seulement levé le voile de la contrainte; maîtresse de sa raison, elle eût préféré mourir plutôt que de révéler son secret.

» J'eus la crainte qu'elle ne fût atteinte d'une folie mélancolique. Une seule pensée agissait fortement sur son esprit, je résolus de frapper un grand coup. Je lui promis de l'épouser.

» L'enchantement avec lequel elle reçut mes ouvertures m'alarma. Je fis intervenir plusieurs délais, espérant que dans la confusion de ses pensées percerait un rayon de lumière; mais elle prenait à cœur chaque minute de retard, et je me trouvai dans la nécessité de tenir ma promesse.

» C'est à la place même où se célébra cette folle cérémonie, que nous sommes assis en ce moment. Mon pauvre gazon porte encore les marques des nombreuses contre-danses qui s'y sont formées.

» Faites-vous une idée de ce spectacle. La chapelle était ornée avec splendeur. Au fond de l'allée étaient dressées trois tables couvertes de fruits, de gateaux, de sorbets et de carafons d'eau colorée qui figuraient le vin. Enfin, mes pauvres fous se régalèrent de toutes les choses innocentes qui leur sont permises. Tous étaient invités.

— Grand Dieu! dit le chirurgien, tous vos lunatiques?

— Tous, tous, et jamais pareille sensation n'a été produite. Pendant une semaine on ne parla que de la noce. Les plus malades virent cesser pour quelque temps leur accès. J'envoyai chercher à la ville une grande quantité de jolies étoffes, et je permis aux femmes de s'habiller selon leur fantaisie. Vous ne pouvez vous figurer quelle affaire ce fut que leur toilette! Quelles apparitions! Je n'oublierai jamais cette tour de Babel.

» Le matin venu, les suivantes de la fiancée la vêtirent de son costume grec. Ses beaux cheveux, séparés sur son front, tombaient en nattes jusqu'à ses pieds. Sa tunique de velours couvert d'or, ses bracelets de prix, ses petites pantouffles étoilées chaussant un pied charmant, faisaient d'elle une belle et angélique vision; et quoique sa contenance fût triste, son pas était léger et sa démarche pleine de grâce. Une teinte rosée animait sa pâleur d'albâtre.

» Les maniaques l'accueillirent avec des cris d'admiration. On eut grand'peine à empêcher les femmes de l'approcher, et ce ne fut qu'en attirant leur attention sur leurs beaux vêtemens que l'on parvint à les éloigner. Les hommes la contemplaient avec amour, leurs yeux étincelans, leur respiration oppressée, prouvaient tout l'effet que tant de beauté produisait sur eux, et ils ne se mettaient pas en peine de dissimuler leurs sentimens. J'avais multiplié le nombre de mes serviteurs, ne sachant pas jusqu'à quel point leur enthousiasme pourrait aller; mais l'intérêt de la cérémonie, la décence des toilettes sembla les maintenir dans les bornes. Les convives les plus sensés n'auraient pu se conduire avec plus de convenance.

» La cérémonie fut célébrée par un de mes vieux amis, le médecin de l'établissement. Tout vieux que je suis, messieurs, je souhaitais que cette cérémonie fût véritable. Lorsqu'elle leva ses yeux languissans vers le ciel et jura de m'être fidèle jusqu'à la mort, mon mâle courage m'abandonna, et je versai des larmes. Que n'étais-je plus jeune! *Ma chè porcheria!*

» Après le mariage, j'invitai toutes les femmes à venir saluer la mariée, puis le signal des réjouissances fut donné. Les fruits, les gâteaux, les sorbets disparurent avec une rapidité magique. La musique se fit entendre dans les bosquets, tous se mirent à danser, comme vous pouvez le voir par le gazon qu'ils m'ont gâté.

» Lorsque le soir fut venu, je confiai la mariée à ses suivantes, et parvins avec difficulté à m'échapper. Le lendemain je me présentai à sa porte, mais elle refusa de me recevoir. Les jours suivans, ce fut de même. Enfin le quatrième elle m'admit. Je la trouvai vêtue comme d'habitude, mais triste, calme et douce. Elle parla peu et sembla préoccupée d'une pensée qu'elle ne voulut pas ou ne put me révéler.

» Elle n'a jamais depuis parlé de ce qui s'était passé. Sa raison est à peu près revenue, mais sa mémoire est toujours confuse. Sa maladie, les singuliers événemens qui ont eu lieu, tout est pour elle un rêve. Dans les actes ordinaires de la vie, elle montre du jugement. Je la mène promener tous les jours dans ma voiture, et je l'ai conduite deux fois à l'Opéra. Hier soir, nous errions sur la Marina quand votre frégate entra dans le port; ce fut elle qui me proposa de suivre la foule et d'aller écouter la musique. Comme vous savez, nous vînmes à bord, et maintenant si vous désirez

présenter vos respects à la dame qui refusa de valser avec vous, suivez-moi.»

Je craindrais de fatiguer le lecteur en ajoutant un mot au récit que je viens de lui transmettre, surtout parce qu'il ne s'agirait plus que de mes sentimens. Si ce simple récit d'une guérison opérée dans la maison de l'excentrique comte de ***, peut engager les amis d'un pauvre insensé à n'employer pour le rappeler à la raison que des moyens qu'avoue l'humanité, je me trouverai justifié d'avoir communiqué au public un fait qui a eu depuis tant d'influence sur ma vie!

(METROPOLITAN.)

LESSING.

En parcourant l'histoire des littératures, il est une chose qui nous étonne toujours, c'est de traverser ces époques de décadence et de prospérité, ces temps où le génie disparaît comme s'il ne devait plus renaître, et renaît tout à coup comme s'il devait sans cesse monter plus haut. Vous en êtes à un siècle où rien de grand ne se fait, ni dans les arts ni dans les lettres, où la voix des Muses s'endort ou s'abâtardit, où les hommes à vues étroites qui dominent encore la foule ne sont là que comme de pâles lumières pour vous faire voir l'obscurité qui règne autour d'eux. Puis soudain voilà que les ténèbres s'entr'ouvrent sous un rapide rayon de lumière, voilà que sur ce sol aride, au milieu de cette vulgarité de conceptions, un homme vient à surgir, doué de toute la puissance du génie, enflammé de tout le zèle de l'apostolat, véritable régénérateur des esprits, véritable Messie de la littérature. D'une main, il détruit les fausses tentatives du passé; de l'autre, il pose les fondemens du nouvel édifice, et s'il ne l'achève pas, qu'importe? Il en a du moins établi la base. S'il ne va pas d'un trait au bout de la large carrière qu'il s'est tracée, qu'importe encore? Il a montré la bonne voie : d'autres n'auront plus qu'à s'éclairer de ses principes, à profiter de ses efforts pour arriver au but qu'il a indiqué.

Ainsi pour l'Italie, pour l'Angleterre, pour la France, pour l'Allemagne. Que ce soit un peu plus tôt, ou un peu plus tard, chaque peuple doit toujours avoir son siècle d'or, ses œuvres de génie, son époque de régénération.

Au dix-huitième siècle, l'Allemagne est dans une de ces phases d'impuissance et d'inertie dont nous avons parlé. La malheureuse guerre de trente ans lui a ôté la confiance en elle-même; les discordes religieuses ont rompu son unité; les Français refoulés dans son sein par la révocation de l'édit de Nantes lui ont apporté leurs mœurs, leur langage, leur trempe d'esprit. La vieille nationalité allemande s'efface devant des usages nouveaux, des modes prises à l'étranger. La langue souple et féconde des Minnesinger, la langue mâle et énergique de Luther dépose son noble caractère, sa beauté naturelle, pour s'associer aux langues des autres nations, pour se farder avec des expressions italiennes et françaises. Ainsi se forme ce langage des *beaux esprits*, ce mélange grotesque de quatre ou cinq idiomes différens, contre lequel les hommes doués de quelque jugement ont, pendant nombre d'années, lutté de toutes leurs forces. Mais les princes et les grands donnent eux-mêmes l'exemple de cette fatale tendance, et la bourgeoisie le suit. La langue et les mœurs françaises règnent dans toutes les cours et descendent ensuite chez le peuple. Bientôt vous aurez peine à trouver chez cette grande nation allemande quelque chose de vraiment allemand. Les livres que l'on recherche viennent de la France; les pièces de théâtre que l'on aime à voir viennent de la France. Prenez l'histoire des théâtres de Leipzig, Hambourg, Berlin, pendant la première moitié du dix-huitième siècle, vous y trouverez tout à votre aise les noms de du Belloy, Regnard, Marivaux, Gresset, Voltaire, etc. Quant à des noms allemands, vous trouverez ceux de Gottsched et de sa femme qui traduisent notre théâtre, celui de J. El. Schlegel et de Ch. F. Weisse qui s'essaient toujours à marcher servilement sur nos traces.

Quelques années après cependant, un germe d'esprit national commence à se manifester. Haller, Hagedorn, Gellert, dévient de la voie battue jusqu'alors pour se livrer plus franchement à leurs inspirations, et la discussion littéraire entre Gottsched et Leipzig d'une part, Bodmer et Zurich de l'autre, ne laisse pas de jeter un nouveau jour sur plusieurs questions assez importantes. Mais tout cela est encore mal assis, peu distinct, lorsque viennent Klopstock et Lessing, auxquels il faut adjoindre Winckelmann.

Ces trois hommes, si différens l'un de l'autre et par leur caractère et par la portée de leur génie, forment pourtant ensemble une admirable unité, unité d'ame, de réflexion et d'intelligence. Klopstock est le poète enthousiaste et religieux, qui s'abandonne au vol élevé de sa muse, et soit qu'il chante l'amour, soit qu'il chante sa patrie, soit le destin d'Abbadona,

ou la mission divine du Christ, il prend toujours l'essor le plus hardi et le langage le plus majestueux.

Winckelmann, avec sa science profonde et sa grande perspicacité, analyse, observe, discute. Il étudie l'art dans sa forme et sa théorie. Il recherche moins la pensée intime de l'artiste que l'adresse de son ciseau, moins l'expression d'un beau visage que la grace de ses contours et la fraîcheur de son coloris. Passionné pour la manière antique, il veut voir des statues où rien ne pèche contre les proportions, des draperies tombant avec élégance, des chairs fermes et vivement retracées.

Puis vient Lessing, qui partage à la fois l'enthousiasme de Klopstock et la réflexion de Winckelmann, qui emprunte à l'un son idéal, à l'autre sa forme rigoureuse pour combiner l'art d'une manière plus durable et plus complète; Lessing qui est à la fois poète et critique, qui crée et qui juge, qui retranche au christianisme de Klopstock ce qu'il a de trop mystique, et à la religion de Winckelmann ce qu'elle a de trop matériel pour former un sentiment religieux, philosophique et poétique, répondant aux rêves les plus intimes de l'ame et aux exigences de la raison.

A mettre ces trois hommes l'un à côté de l'autre, Klopstock peut être regardé comme le représentant du monde *intérieur*, Winckelmann du monde *extérieur*, et Lessing du monde *supérieur*, les trois élémens nécessaires pour former une organisation complète; et il est remarquable que l'on établirait très-bien la même comparaison entre Pétrarque, Boccace, Dante, et ensuite entre Schiller, Wieland, Goëthe.

Klopstock exerça donc une influence favorable sur l'esprit des Allemands par sa nature originale et vigoureuse, par ses poèmes affranchis de toute chaîne étrangère, par ses odes et son épopée, pour lesquels il n'avait consulté ni l'Art poétique de Boileau, ni la Henriade de Voltaire. Klopstock fut le premier poète vraiment national de l'Allemagne; national par le choix des sujets, comme par la manière de les traiter; par le caractère, comme par la forme de ses ouvrages.

Winckelmann, en recourant pour l'étude de l'art aux sources même, en marchant droit à l'antiquité, fit sentir tout ce qu'il y avait de faux dans le goût de son époque, dans ces œuvres dégénérées qui, à certains principes vrais et purs, mêlaient un si futile et si mauvais alliage.

Enfin Lessing agit à la fois sur la poésie et sur l'art par ses préceptes et par son exemple. C'est lui qui embrassa la tâche la plus grande, c'est lui aussi qui exerça l'influence la plus large et la plus puissante.

Lessing (Gotthold-Ephraïm) naquit à Kamenz, petite ville de Saxe, le 22 janvier 1729. Son père, pasteur de cette ville, était un homme instruit, religieux, qui a laissé quelques bons traités de théologie et des livres de prières écrits avec onction. Il avait une nombreuse famille, et ne possédait que des ressources très-bornées; mais il voulut se dévouer à l'éducation de ses enfans, et s'imposa de véritables privations pour y subvenir. En cela, il était bien secondé par sa femme, qui joignait à toute la tendresse d'une mère toute la piété et la résignation d'une femme chrétienne.

De bonne heure Lessing se distingua par sa passion pour l'étude, par la vivacité d'intelligence avec laquelle il embrassait tout ce qu'on voulait lui faire concevoir. A treize ans, il avait déjà parcouru une grande partie des leçons que l'on renferme ordinairement dans le cercle des études classiques, et il commençait à concevoir l'honneur attaché à la culture de la science. Un peintre chargé de faire son portrait l'avait représenté dans son esquisse avec une cage et un petit oiseau; le futur critique de l'Allemagne se trouva très-offensé qu'on lui donnât de telles attributions, et voulut être peint à la manière des savans du moyen âge, avec un in-folio ouvert sous ses yeux, et une bibliothéque autour de lui.

Pour mettre à profit ces heureuses dispositions, son père le plaça à l'école de Meissein (Saxe), renommée alors pour l'enseignement que l'on y recevait. Là, Lessing redoubla de zèle, s'appliqua avec plus d'ardeur que jamais à l'étude des auteurs anciens, et le recteur de l'école disait alors de lui : « Il faut à l'esprit de ce jeune homme double nourriture; ce qui est une tâche fatigante pour ses camarades n'est qu'un jeu pour lui. »

En 1746, Lessing quitta Messein pour se rendre à l'université de Leipzig; ses parens désiraient le voir entrer dans l'état ecclésiastique, et lui n'éprouvait encore aucune répugnance à prendre ce parti. Mais quand il eut commencé l'étude de la théologie, quand il en connut les dogmes secs, l'esprit étroit, les formules gênantes, il ne se sentit pas la force d'aller plus loin, et prit une tout autre direction.

Alors le voilà qui se livre à son penchant littéraire et qui se jette dans le tourbillon d'une vie inquiète et dissipée. Ses jours se passent à courir, à faire des armes, à jouer; puis il se passionne pour le théâtre, et recherche la société des acteurs. Malheureusement ses revenus ne répondaient guère à sa bonne volonté, et la modeste pension que lui donnait son père ne suffisait pas à le conduire bien loin dans cette nouvelle manière de

vivre. Il fallut donc aviser à se créer le supplément nécessaire, et surtout à pouvoir fréquenter chaque jour le théâtre. Pour cela, il traduisit, de concert avec son ami Weisse, l'*Annibal* de Marivaux; il écrivit quelques articles dans un journal de Hambourg, et composa une petite comédie intitulée *le Jeune Savant*, qui eut l'insigne honneur d'obtenir les suffrages de la directrice du théâtre, Mme Neuber; après quoi le jeune poète eut ses entrées au théâtre, et il lui fut permis, je pense, d'appeler le premier acteur de Leipzig *mon ami*, et de conduire Mme Neuber à la promenade.

Cependant ses parens ont appris cette espèce d'apostasie, ce passage si brusque de la classe de théologie au théâtre; on leur a raconté sur la conduite de leur fils des choses terribles, par exemple, qu'il avait passé une partie de la fête de Noël, de cette sainte *Weihnacht* d'Allemagne, à écouter la répétition d'une nouvelle pièce, et que les bons gâteaux que sa mère lui avait envoyés pour cette grande solennité religieuse, il les avait mangés dans une réunion d'acteurs. Là-dessus, je vous laisse à penser l'étonnement et l'effroi répandus dans la maison du sage pasteur de Kamenz, et les lettres foudroyantes qui en sortirent. L'orage fut tel, que Lessing crut devoir partir pour le calmer lui-même. Il se mit en route au milieu de l'hiver, sur une charrette découverte; et, quand ses parens le virent arriver triste et transi de froid, ils n'eurent pas le courage de lui adresser un reproche. Mais, quelques jours après, les discussions commencèrent, et Lessing passa tout l'hiver dans sa famille, sans pouvoir, avec tous ses raisonnemens, la faire entrer dans ses projets de vie littéraire.

Au printemps, il revint à Leipzig, peu chargé d'argent, mais en revanche ayant la tête pleine de bonnes admonestations; puis, à peine a-t-il touché le sol de cette ville et entrevu les murs du théâtre, qu'il tourne encore une fois le dos à la théologie, et reprend son genre de vie passé. Comme les acteurs qu'il aimait le mieux quittèrent Leipzig, il partit aussi après eux et s'en alla à Berlin.

Il n'apportait ici ni lettres de change ni lettres de recommandation, mais il avait cette témérité naturelle à tout jeune homme qui sent ses forces et ne cherche qu'une occasion favorable pour les employer. Il commença par entrer en négociations avec ses parens pour obtenir d'eux l'autorisation de se livrer à ses goûts favoris, puis il entreprit avec son ami Mylius une publication périodique sous le titre de *Documens pour l'histoire du théâtre*. Alors il se fit présenter à Voltaire, qui habitait Potsdam, mais il ne fut pas long-temps en relation avec lui. Un des exemplaires du *Siècle*

de Louis XIV étant tombé entre ses mains avant la publication solennelle de l'ouvrage, Voltaire craignit de se voir livré à quelque mauvais traducteur, et lui écrivit une lettre offensante. Cette circonstance, assez légère en apparence, mais qui fit beaucoup de bruit, décida Lessing à se rendre au vœu de ses parens, et il quitta Berlin pour aller à l'université de Wittemberg, où il trouva son frère.

Là il se remet à étudier avec courage et persévérance. Il mûrit ses premières réflexions sur l'art dramatique; il lit assidûment les auteurs anglais, apprend l'espagnol et traduit le livre de Huarte sur l'*Aptitude des intelligences;* en même temps il s'occupe des productions littéraires qui paraissent en Allemagne, accueille avec joie la *Messiade* de Klopstock, et s'essaie à traduire ce poème en vers latins. Cependant, deux années après, il en avait assez de cette vie si rangée, si monotone, de cette vie sans événemens, et presque sans émotions. Il retourne à Berlin, il se lie avec Nicolaï, avec le célèbre Mendelsshon, et s'adjoint à eux pour publier la *Bibliothéque des sciences.*

En 1753, il recueille ses premiers essais poétiques et en forme quatre petits volumes. Ce sont des fables, des chansons anacréontiques, des épigrammes, et quelques autres pièces légères qui, si elles ne font pas preuve d'un talent bien mûri, montrent au moins une grande facilité et une rare souplesse de style. Cette publication eut du succès, plus peut-être que n'en auraient eu des poésies d'une nature grave et réfléchie, car alors l'esprit français dominait encore la littérature allemande; et il y a de l'esprit français du dix-huitième siècle dans ces premières tentatives de Lessing.

A cette époque, son nom commence à être cité; et son père, en le voyant loué dans les journaux, en l'entendant vanter dans les salons, revint enfin de ses préventions contre la vie littéraire.

Peu de temps après parut *Miss Sara Sampson.* Cette tragédie, imitée du *Marchand de Londres*, était une protestation formelle contre le mauvais goût qui régnait alors sur le théâtre allemand, contre ces héros romains que l'on voyait apparaître sur la scène revêtus d'un habit à paillettes, et la tête couverte d'une énorme perruque à marteau; contre cette tendance fausse, bâtarde, ce langage pompeux ou maniéré, et cette sotte phraséologie qui se retrouvent dans les pièces recherchées en Allemagne à cette époque. *Miss Sara* était une tragédie bourgeoise avec des caractères vrais, un langage simple et une action affranchie des règles traditionnelles; une tragédie composée d'après les idées de Diderot, qui répon-

daient parfaitement à celles de Lessing, et l'accueil qu'elle reçut du public allemand témoigna du besoin que l'on éprouvait de voir remplacer enfin la vieille défroque dramatique par quelque chose de plus nouveau et de meilleur.

Cependant, avec tous ses travaux, toutes ses généreuses innovations et ses succès, Lessing n'en était pas devenu plus riche, et la nécessité où il se trouvait de chercher à se faire une existence moins ballottée et moins chanceuse, le porta à conclure un marché avec un nommé Winkler, un riche marchand de Leipzig, pour l'accompagner dans un voyage d'agrément en Angleterre et en Italie. Ils partent, mais à peine sont-ils arrivés en Hollande que la guerre de sept ans éclate. Winkler a peur pour ses propriétés et se hâte de revenir en Saxe, et Lessing est obligé de lui intenter un procès pour en obtenir un dédommagement.

Il demeure à Leipzig jusqu'en 1759, travaillant toujours à la Bibliothèque des belles-lettres de Nicolaï, écrivant son *Émilie Galotti*, et vivant dans la plus grande intimité avec le célèbre poète Kleist, l'auteur du *Printemps*; puis il retourne à Berlin, s'associe plus étroitement que jamais aux travaux de ses deux amis Nicolaï et Mendelsshon, publie avec eux les *Lettres sur la littérature du jour*, l'ouvrage le plus précieux sans contredit que l'on puisse consulter sur l'état des lettres en Allemagne à cette époque. Il écrit en outre pour la Bibliothèque littéraire; il traduit le théâtre de Diderot, il poursuit avec ardeur le cours si varié de ses études; mais tant d'occupations le fatiguent, il tombe malade. Forcé enfin de clore ses livres, et n'ayant pas d'autre moyen d'existence, il accepte une place de secrétaire intime auprès du général Tanenzien à Breslau. Pauvre Lessing qui n'échappe à un danger que pour tomber dans un autre plus grand encore! La comptabilité militaire, à laquelle il doit se dévouer, lui est tout-à-fait étrangère et lui répugne. Ce travail de correspondances officielles, ce détail d'administration, lui deviennent pénibles et fastidieux; cette vie d'étiquette qui lui est imposée est pour lui horriblement lourde. Alors il veut s'étourdir sur ce qu'il souffre, et pour s'étourdir, il joue avec fureur; il compromet chaque jour davantage sa santé et le peu de ressources qu'il avait amassées jusque-là pour assurer un jour son indépendance. Enfin, n'y pouvant plus tenir, il abdique ses fonctions de secrétaire, dit adieu à son général, et s'en retourne, joyeux comme un esclave dont on brise les fers, rejoindre ses amis de Berlin, reprendre ses livres, sa poésie et ses études.

Bientôt il est appelé à Hambourg en qualité de poète et de directeur du théâtre, et c'est là qu'il écrit sa *Dramaturgie ;* mais d'autres contrariétés lui surviennent. Il songe à opérer de grandes réformes au théâtre, et les moyens lui en sont enlevés. Il présente des vues larges, généreuses, et les hommes auxquels il s'adresse méconnaissent ces vues ou dédaignent de leur donner suite. Alors il se lasse de Hambourg et veut partir pour l'Italie. Son *Laocoon* est fait. Ses idées d'art sont si bien raisonnées; il veut aller voir la terre classique de l'antiquité, les lieux où Winckelmann a écrit tant de belles pages. Mais pour réaliser ce projet, il faut qu'il vende ses livres; et après ce douloureux sacrifice, il n'a pas même encore de quoi entreprendre tranquillement son voyage. En vérité, n'est-ce pas là un triste sujet de réflexions? Lessing le plus grand homme de son époque, Lessing le régénérateur littéraire de son pays, Lessing qui a déjà publié tant d'œuvres admirables, en est réduit à ne pas pouvoir visiter l'Italie faute d'argent! Les annales littéraires d'Allemagne fourmillent d'exemples non moins tristes, et qui ne lui permettent pas de rien reprocher en ce genre ni à l'Angleterre ni à la France. La biographie du poète Günther est, en certains endroits, tout aussi déplorable que celle de Savage et d'Otway. Klopstock, pour achever sa *Messiade*, doit avoir recours à la générosité d'un prince étranger; Bürger, le chantre de *Lénore*, l'écrivain populaire, n'a guère été plus riche que notre Malfilâtre; et Schiller, l'immortel Schiller, après avoir écrit *les Brigands*, *don Carlos*, *Jeanne d'Arc*, etc., serait forcé de se lever malade, pour travailler et subvenir à son existence, si un prince de Danemarck ne lui envoyait de l'argent, à condition qu'il se reposera et qu'il ne négligera rien pour se guérir. On peut citer encore l'exemple du bon et patient Holty, de Winckelmann, du célèbre Mengo, du grand compositeur Haydn, et de tant d'autres artistes et écrivains allemands qui, travaillant pour la gloire de leur nation, ont eu tant de peine à en obtenir, et le plus souvent sont morts sans avoir obtenu le tribut qu'elle leur devait.

Donc Lessing en était à songer comment il pourrait partir, lorsque le prince héréditaire de Brunswick lui fit offrir la place de bibliothécaire de Wolfenbuttel. Cette bibliothèque était alors une des plus précieuses de l'Allemagne par le nombre et la rareté de ses manuscrits; et Lessing, cédant à son penchant particulier et aux conseils de ses amis, accepta, mais à une condition toutefois, c'est qu'il pourrait écrire et publier ses ouvrages sans les soumettre à la censure; et après avoir reçu la garantie de ce pri-

vilége, il se rendit à Wolfenbuttel. Là commence pour lui une nouvelle carrière. Sans renoncer à la poésie ni à la critique, il s'en éloigne cependant pour se plonger dans l'étude de la philosophie et des dogmes religieux. Puis avec son coup d'œil d'aigle, avec sa vaste intelligence, il embrasse tout à la fois les épopées romantiques du moyen âge et les discussions théologiques, le droit de la vieille Allemagne et l'archéologie. Il fouille dans ces vieux manuscrits oubliés de sa bibliothéque, il secoue la poussière de ces rayons, et en fait sortir des trésors de science et d'érudition. C'est à ses premières recherches dans ces riches archives qu'il faut rapporter la découverte de ce manuscrit de Béranger de Tours sur la nature de l'eucharistie après la consécration du prêtre; manuscrit qui pourrait bien ne pas faire aujourd'hui grand bruit parmi nous, mais qui, à une époque où les questions religieuses étaient encore toutes palpitantes, excita une grande rumeur. Bientôt Lessing fit suivre la publication de ce manuscrit d'un *Traité sur la tolérance en faveur des déistes*, puis d'un *Fragment sur le plan de Jésus et de ses disciples*, et la guerre fut allumée. Les brochures, les pamphlets, les lourdes dissertations se succédèrent tour à tour pour accabler l'innocent bibliothécaire. Dans cette lutte, qui fut poussée avec acharnement, les adversaires de Lessing n'eurent pas toujours le beau rôle, et le pasteur Goetze de Hambourg, qui avait voulu se mettre au premier rang pour combattre les écrits émanés de Wolfenbuttel, reçut parfois de rudes atteintes qui durent bien le faire repentir de sa témérité. Mais alors ils eurent recours à d'autres armes, ils employèrent l'intrigue, parvinrent à mettre de leur côté le duc régnant de Brunswick, qui enleva à Lessing son exemption de censure; et celui-ci, blessé d'une telle infraction aux engagemens que l'on avait pris envers lui, résolut de quitter son poste et se rendit à Vienne. Là, le prince héréditaire de Brunswick le rejoint et l'emmène avec lui en Italie. La vue de ce pays, qu'il avait si long-temps désiré visiter, rendit à Lessing la force d'ame, la santé, l'énergie. Il revin à Wolfenbuttel, plus résolu que jamais de poursuivre l'œuvre de conscience qu'il avait entreprise, l'œuvre de philosophie religieuse dont il avait déjà indiqué les bases; et son ouvrage sur l'*Éducation du genre humain*, son admirable pièce intitulée *Nathan-le-Sage*, et ses dialogues sur la franc-maçonnerie sont le fruit des travaux auxquels il se livra à son retour.

Quelques années après, le vieux duc régnant mourut, et le prince Léopold, qui lui succéda, se fit un devoir d'affranchir son ancien compagnon de voyage de toutes les mesquines tracasseries de censure auxquelles on

l'avait astreint pendant les derniers temps, et lui donna des témoignages non équivoques d'amitié et de confiance. Mais alors des malheurs domestiques vinrent empoisonner l'existence de Lessing. Sa femme, qu'il aimait beaucoup, mourut, et ensuite son fils unique. Ses controverses religieuses lui avaient fait un grand nombre d'ennemis. Ses relations avec les hommes de l'ancienne cour devenaient de plus en plus épineuses. Le chagrin s'était emparé de lui; une sombre tristesse le poursuit alors sans relâche; sa force morale décroît, sa constitution s'altère; un asthme, dont il avait déjà subi les atteintes, prend un caractère plus grave; et enfin, après avoir passé de longs jours de souffrances intérieures et de douleurs physiques, il mourut à l'âge de cinquante-deux ans, le 15 février 1781.

A Kamenz, sa ville natale, on a érigé, pour lui rendre hommage, un hospice qui porte son nom.

Il y a trois caractères principaux sous lesquels Lessing peut être envisagé : 1° comme poète, 2° comme critique, 3° comme philosophe.

Comme poète lyrique, il n'est sans doute pas à la hauteur de Klopstock. Les premiers essais qu'il publia respirent encore la frivolité et l'esprit d'imitation de l'époque à laquelle il vivait. Le vin et l'amour en forment le refrain continuel. L'insouciance d'Horace, la grâce d'Anacréon, s'y retrouvent parfois, mais le plus souvent ses odes et ses chansons ressemblent à de faciles imitations de J.-B. Rousseau ou de Boufflers.

Il faut mettre à part, dans ses premiers volumes publiés à Berlin, les fables qui s'y trouvent mêlées, et qui sont devenues classiques. Ce sont pour la plupart de petites compositions charmantes, pleines de goût, de tact et de finesse. Tandis que son contemporain Hagedorn imitait les fables de La Fontaine, Lessing, qui était loin de déprécier notre grand fabuliste, visait cependant à se frayer encore en ce genre une route nouvelle. Ainsi il s'applique moins à émettre des maximes, des principes de morale, qu'à revêtir des couleurs de l'apologue une pensée saillante ou un sentiment profond. Ses fables n'ont pas cette bonhomie qui nous plaît tant chez notre excellent La Fontaine: elles sont vives, piquantes, et se terminent quelquefois par une pointe épigrammatique.

Par exemple : un âne se met en route avec un lion, auquel il sert de cor de chasse; un autre âne le rencontre et lui crie : — Bonjour, frère! — Insolent! dit le compagnon du lion. — Eh bien, quoi! répond l'autre, parce que tu te trouves auprès de notre roi, en es-tu moins un âne?

Hercule admis dans l'Olympe après ses longs travaux commence par

s'incliner devant Junon. — Comment! lui dit-on, oublies-tu qu'elle a été ton implacable ennemie? — Non, répondit-il, mais elle mérite ma reconnaissance, car je dois à ses persécutions tout ce que j'ai accompli de grand, tout ce qui me procure aujourd'hui l'entrée dans le ciel.

C'est là une pensée profonde qui sort du caractère que nous attribuons ordinairement à l'apologue.

Enfin, ses deux fables qui ont pour titre *la Brebis et Jupiter*, et *la Brebis et Junon*, sont deux morceaux pleins de mélancolie et de sentiment.

La réputation de Lessing, comme poète, repose sur son théâtre. Je ne parle pas de son *Jeune Savant* et de quelques autres comédies de sa première jeunesse qui n'annoncent que de la facilité et du talent; mais lorsqu'il fut plus avancé en âge, lorsqu'il eut mûri le fruit de ses études et de ses observations, il comprit tout ce qu'il y avait de faux et de vide dans l'état du théâtre allemand, et, au lieu de s'abandonner machinalement au torrent, au lieu de viser au succès éphémère qu'il eût sans doute obtenu en travaillant, comme Gottsched, il résolut de lutter de toutes ses forces contre cette tendance fausse et anti-nationale de l'art dramatique dans son pays.

Par sa traduction de Diderot et sa pièce de *Miss Sara Sampson*, il visa d'abord à détrôner cette déclamation pompeuse, cet appareil de convention, cette parure d'emprunt des tragédies de son temps. Il voulut faire voir aussi que, pour intéresser le public à un drame, il n'était pas nécessaire de ne lui jamais montrer que des rois et des reines, des domestiques qui s'appellent confidens, et des héros qui ne boivent ni ne mangent, qui ne peuvent ni rire ni pleurer comme tout le monde, qui toujours posent, sa drapent, font la statue et s'appellent *seigneur*.

Minna de Barnhelm est une pièce tout allemande par les situations, par l'intrigue, par les événemens auxquels elle se rapporte; par les personnages. Peut-être le caractère du major de Tellheim, et surtout celui de son fidèle Werner, sont-ils un peu outrés, peut-être leur position à l'égard de Minna est-elle trop romanesque; mais on oublie promptement ces defauts pour se laisser aller à tout ce que le dialogue a de vif, de spirituel, à tout ce que la plupart des scènes ont de comique et d'intéressant.

Emilia Galotti, que les auteurs des *Chefs-d'œuvre des Théâtres étrangers* ont reproduit dans leur collection, est un des plus beaux ouvrages qui aient jamais paru sur la scène, et les Allemands en admirent

encore la verve, l'énergie, la vérité et la passion, même après tout ce que Schiller et Goëthe leur ont donné d'admirable en ce genre.

La critique ne sait à laquelle des deux pièces accorder la préférence, d'*Emilia Galotti* ou de *Nathan-le-Sage*; mais *Nathan-le-Sage* n'a d'une composition dramatique que la forme. Ce n'est ni une tragédie ni une comédie, c'est un large tableau où des personnages se meuvent avec une physionomie bien caractéristique et une grande majesté; c'est un beau cadre que l'auteur s'est choisi pour y faire entrer toutes ses hautes et généreuses idées sur la philosophie théologique, tout son système religieux. Cette pièce, telle qu'elle est, ne peut pas être représentée sur la scène, et, telle qu'elle est aussi, on ne peut la lire qu'avec une sorte de recueillement. Elle ne remue point l'ame du lecteur par les situations dramatiques et les ressorts ordinaires; mais elle produit sur celui qui la comprend bien l'effet d'un monument antique : on s'en approche avec respect, on s'arrête en silence devant le portail, on monte avec une joie timide les degrés qui conduisent dans l'intérieur de l'édifice; on ne se lasse pas d'admirer ces belles proportions; vos pensées grandissent, mais restent calmes; vos idées s'harmonient avec ces belles colonnes qui s'élèvent de terre, droites, majestueuses, pleines de force. En regardant l'ensemble de cet édifice, vous ne voyez plus ni la matière, ni l'architecte, mais l'art qui a taillé ces chapiteaux, la poésie qui a rangé symétriquement cette haute colonnade et les rayons de lumière qui se répandent à travers le dôme.

Il est vrai que, pour avoir une juste opinion de *Nathan-le-Sage*, il ne faudrait pas prendre cette pièce dans l'imitation que nous en a donnée M.-J. Chénier. Le poète français, dont je suis loin d'ailleurs de contester le mérite, n'a nullement compris ce qu'il y a de grandiose dans l'œuvre de Lessing. Il a fait de Nathan un pauvre moraliste qui débite quelques maximes de philantropie, du sultan, un bonhomme assez niais; du templier, une mauvaise tête; le tout assaisonné de quelques épigrammes irréligieuses renouvelées de Voltaire, et qui ne pouvaient nullement entrer dans la puissante et majestueuse conception de Lessing. Il a retranché de sa pièce le caractère de la jolie et capricieuse Sittah, le caractère humoristique et généreux du derviche; je ne parle pas de la peine qu'il a prise de changer le nom oriental de Daja en celui de Brigitte, et d'enlever à la jeune juive son nom de Recha pour en faire Mlle Zoé. A l'époque où il écrivait, le bon goût ne permettait sans doute pas de prendre de grandes licences dans le calendrier des héros de théâtre, et Ducis s'est bien cru

obligé de débaptiser l'immortelle Desdemona de Shakspeare pour en faire une Édelmone. Mais il est curieux de voir comme ce pauvre Chénier se tourmente pour réparer la sottise de l'auteur allemand qui n'avait pas craint (voyez quel crime!) de manquer à l'unité de lieu, et de quelle adresse il a besoin pour faire arriver sur la même place, à tour de rôle, Nathan et le templier, le patriarche de Jérusalem et la juive Recha, qui s'appelle Zoé; la vieille Brigitte et le sultan; pour amener en un seul jour, sur cette même place, le récit d'un incendie, une dispute, une scène d'amour, une discussion religieuse, un complot du patriarche, une réconciliation, des secrets de famille, des confidences intimes, une grande réunion du sultan, de Nathan, de sa fille adoptive, du templier, et enfin un mariage. Ma foi! bénies soient les places de Jérusalem qui peuvent voir en un jour tant de belles choses!

C'est surtout par ses travaux de critique que Lessing a des droits à la reconnaissance de sa nation. C'est là qu'il s'attaque directement à ce ridicule échafaudage littéraire qui s'élève devant lui; c'est là qu'il concentre parfois toute son activité, toute son intelligence, tout ce qu'il a de verve naturelle et de savoir. Ses articles répandus en divers recueils, ses lettres sur la littérature du jour sont tout autant de traits lancés contre le mauvais goût de ses contemporains, autant d'armes avec lesquelles il combat sans cesse pour détruire les vieux préjugés littéraires, les vieilles ornières qu'il rencontre, et mettre à leur place des idées neuves, fortes, durables. Un des ouvrages de critique où il a le mieux résumé ses principes, et avec lequel il a exercé la plus grande influence, est sa *Dramaturgie*. Il publia ce livre en forme de journal, pendant son séjour à Hambourg; il en paraissait un numéro chaque semaine; le premier date du 1er mai 1767, le dernier du 19 avril 1768. Là, tour à tour, il examine les pièces allemandes et les pièces traduites que l'on joue; il fait la biographie des poètes, donne des conseils à l'acteur, exprime en style clair, énergique, ses idées sur l'art dramatique, sur le style et les règles de la tragédie, sur les gestes et les déclamations. Tantôt il s'abandonne à sa bonne humeur et plaisante avec grâce et finesse sur les ridicules qu'il observe; tantôt il a recours à la science, au raisonnement; il explique et commente le texte d'Aristote; montre comme on l'a mal compris, et discute pied à pied le terrain littéraire mis en contestation. A travers tout cela il y a deux hommes qui sont comme ses deux points de mire, et auxquels il revient sans cesse: l'un dont il ne parle jamais qu'avec enthousiasme,

c'est Shakspeare; l'autre qu'il poursuit à outrance par le sarcasme, ou par le raisonnement, par l'analyse et la réflexion, c'est Voltaire. Singulière chose cependant! Tandis que Voltaire se faisait porter en triomphe dans Paris, tandis que ses pièces excitaient chez nous une telle admiration, il y avait au fond de l'Allemagne un homme, encore assez obscur, qui le jugeait avec une grande sagacité, et parlait de ses œuvres dramatiques, comme on devait en parler en France cinquante ans plus tard. Il faut voir comme il s'attaque à lui avec courage et persévérance, comme il le prend dans l'ensemble de ses compositions et dans leur détail, dans la peinture de ses caractères et dans ses inventions dramatiques! Parle-t-on de Ninus dans *Sémiramis?* «Il y a, dit Lessing, un poète dramatique, un seul peut-être, c'est Shakspeare. Dans *Hamlet* l'apparition du vieux roi nous fait dresser les cheveux sur la tête, et monsieur de Voltaire ne nous a donné, avec son ombre de Ninus, qu'une risible fantasmagorie. »

De *Mérope?* Il prouve qu'elle est calquée sur celle de Maffei.

De *Zaïre?* Voici comment il s'exprime : « L'amour même, s'il faut en croire un critique français, a dicté *Zaïre*; il serait plus juste de dire que c'est la galanterie. Je sais une tragédie à laquelle l'amour a donné la vie et la couleur : c'est le *Roméo et Juliette* de Shakspeare. A la vérité, la *Zaïre* de M. de Voltaire exprime très-bien ce qu'elle éprouve; mais qu'est-ce que ce langage artificiel auprès de cette peinture vivante de l'amour qui s'insinue dans notre ame pour absorber toutes nos pensées, envahir tous nos sentimens, se mettre lui seul à la place de toutes nos passions, et devenir notre maître, notre tyran? Seulement il faut reconnaître que M. de Voltaire possède à merveille le style de chancellerie de l'amour; c'est bien là le langage adroit, subtil, nuancé, le langage de l'amour qui mesure tous ses mouvemens, et pèse toutes ses expressions, afin de ne rien hasarder qui puisse déplaire au sophiste ou au froid critique! »

Quand il en vient à exprimer la manière dont il conçoit le drame, il présente tous les argumens sur lesquels, un demi-siècle après, notre école romantique devait s'appuyer.

« Nous ne pouvons pas, dit-il, prendre pour modèle absolu le style de la tragédie ancienne : là, les personnages se rencontrent sur la place publique et parlent en plein air en face du peuple; chez nous, au contraire, nos drames se passent dans l'intérieur des maisons, dans le secret d'un appartement, souvent dans le tête-à-tête. Le style pompeux, paré, boursouflé, n'indique chez le poète aucune émotion et ne peut en produire aucune.

tandis qu'elle naît naturellement d'un langage simple, d'un dialogue naturel et sans prétention. »

Plus loin il dit, en parlant de notre théâtre :

« Lorsque le théâtre, à l'aide de Corneille, eut fait quelques pas hors de son ancien état de barbarie, les Français le regardèrent comme touchant déjà à la perfection. Racine parut y mettre la dernière main, et l'on ne demanda plus s'il était donné au poète de se montrer plus touchant et plus pathétique que Racine, car on regardait la chose comme impossible; dès-lors toute l'ambition des auteurs dramatiques se borna à se rapprocher plus ou moins de l'un ou l'autre de leurs deux grands devanciers.

» Mais celui qui exerça la plus pernicieuse influence, c'est Corneille; car Racine n'agit sur ses contemporains que par son exemple, tandis que Corneille agit à la fois par son exemple et par ses préceptes, qui furent accueillis comme des oracles et suivis à la lettre par tous les poètes. Pour moi, je me ferais fort, en les prenant mot à mot, d'en montrer la sécheresse, la froideur et le résultat anti-dramatique. »

Lessing a fait une œuvre de critique plus belle et plus imposante encore que sa *Dramaturgie*, c'est le *Laocoon*. Là il envisage l'art sous ses deux faces : l'une est la partie matérielle, la forme, la couleur; l'autre est le sentiment intime qui lui donne la vie et l'expression. Il sépare les limites de la peinture de celles de la poésie. La peinture, considérée comme art plastique, doit s'attacher à rendre la nature avec toutes ses combinaisons; elle doit être empreinte de l'idée du beau dans le choix de ses sujets comme dans l'exécution. Mais la matière qu'elle emploie est bornée, l'espace où elle se meut a ses limites. Elle ne peut pas viser à rendre des conceptions abstraites, des objets indéfinis, et de là vient ce qu'a toujours pour nous de choquant l'allégorie représentée par les arts plastiques; tandis que la poésie s'élance sans frein et sans entraves, du milieu des objets extérieurs, vers le monde intérieur, qui ne se révèle qu'à l'ame : la matière ne l'arrête pas; l'espace s'étend sans bornes devant elle, l'univers lui appartient. Elle se ravalerait en ne s'attachant qu'à de simples descriptions de faits ou de lieux; elle remonte à sa véritable hauteur en explorant les rêveries intimes, les passions de l'ame, en planant dans le domaine des pensées mystérieuses et infinies. »

La publication du *Laocoon* fut accueillie, en Allemagne, avec enthousiasme, et les attaques de quelques ignorans et injustes détracteurs, tels, par exemple, que Klot, ne servirent qu'à faire mieux ressortir les idées profondes

et la haute conception de cet ouvrage. Mais depuis le jour où il fut écrit, la science critique a fait de grands progrès, et ce n'est pas sans raison, il faut le dire, que Goëthe, Tieck, les frères Schlegel, ont attaqué quelques principes émis dans le *Laocoon*, et notamment celui qui place la peinture au rang des arts plastiques, et qui retranche la poésie dans une catégorie toute spéciale, tandis qu'elle doit être au contraire envisagée comme le mobile de tous les autres, comme la pensée de création et d'harmonie, qui se retrouve dans les proportions d'un monument, dans l'ensemble d'un tableau.

Du reste, le *Laocoon* n'en est pas moins une des plus belles productions de la littérature allemande, et la publication de ce livre, à une époque où les idées d'art étaient encore fausses et mesquines, compléta l'œuvre de Winckelmann, et produisit des résultats inappréciables.

Comme philosophe, Lessing n'est point systématique; il ne veut point prêcher de dogmes absolus, il ne songe pas à se faire chef de secte. Il y a une grande corrélation entre le point de vue sous lequel il envisage la littérature et celui sous lequel il envisagea la théologie. En littérature, il veut briser ce tissu d'idées étroites qui enveloppent le vrai beau, les sources pures de l'art; en théologie, il s'efforce de renverser tout cet appareil de thèses scolastiques, de discussions erronées qui dérobent aux yeux du vulgaire l'admirable simplicité de l'Évangile. Là, il s'attaque à ces esprits bornés qui, pour étudier la poésie, ne remontent point à ses inspirations vraies et naturelles, mais la prennent dans des phrases toutes faites, dans un assemblage de règles raides et embarrassées; ici, il s'attaque à ces hommes qui ont fait de la religion une science, et de ses doctrines un sujet d'argumentations subtiles, ardues, attachées à la lettre plutôt qu'à l'esprit du texte qu'ils discutent.

Sa religion, à lui, c'est le christianisme, mais le christianisme large, pur, grandiose, dégagé de toutes les formes passagères, de toutes les additions disparates que les théologiens lui ont données; le christianisme tolérant et généreux qui a produit la parabole de la femme adultère et celle du Samaritain. Sa religion est belle, mais d'une beauté simple et majestueuse. Il aime les hommes et leur parle avec dignité; il explique ses principes, mais non pas pour condamner ceux qui les rejetteraient. Son drame de *Nathan* est la plus parfaite image de son idée religieuse, et ses *Dialogues sur la franc-maçonnerie*, son livre sur l'*Éducation du genre humain*, expriment tous ses sentimens sur l'ensemble de l'humanité, sur ses progrès et sur sa destination. De là vient que par sa manière d'envisager

l'humanité comme un grand tout qui progresse sans interruption, les saint-simoniens ont pu le ranger dans leur école, tandis que par ses croyances à un nouvel évangile, à une nouvelle régénération, il est tombé dans le mysticisme de F. Schlegel.

Au reste, pour rendre à Lessing complétement justice, il ne faudrait pas restreindre ses travaux et son influence dans les trois catégories que nous venons d'indiquer. Peu d'hommes ont embrassé un cercle de connaissances aussi étendu et aussi varié que lui; peu d'hommes pourraient lui être comparés pour la puissance intellectuelle avec laquelle il pénétrait toutes les questions, pour l'admirable organisation qui pouvait le faire passer sans étonnement et sans embarras d'une œuvre de poésie à une œuvre de critique, d'une question de théologie à une question d'art, d'un roman moderne à un médailler antique. Sur toutes les branches de la science, sur un ensemble de faits, comme sur les moindres détails, partout il porta son esprit d'analyse et son rigide et consciencieux talent d'observation.

En critique, en littérature, en théologie, Lessing a été un réformateur, mais non point un réformateur qui détruit sans rien réédifier. Il a montré les erreurs de son temps, mais aussi il en a indiqué le remède; il a cherché sans cesse la vérité, et n'a pu la faire luire qu'à travers d'innombrables difficultés. L'édifice qu'il entreprenait, il ne l'a point achevé; la route qu'il avait prise, il ne l'a point suivie jusqu'au bout; mais il a posé les pierres angulaires de cet édifice, il a ouvert la véritable voie à ceux qui le suivaient; et, sans vouloir porter atteinte au génie de Klopstock, nous pourrions dire que l'ancienne littérature se termine à Lessing, et qu'il est le père de la nouvelle.

X. Marmier.

PAYSAGES DE PROVENCE.

LA FONTAINE DE VAUCLUSE.

Rien ne rappelle à l'imagination de plus poétiques idées que ce nom doux et harmonieux, la Fontaine de Vaucluse. On se figure un admirable paysage sous le ciel radieux de la Provence, un épais feuillage, des eaux limpides, un air tiède et embaumé, gracieux tableau qu'anime le souvenir de Pétrarque et de Laure. Aussi, tout bon Provençal a-t-il fait le pélerinage de Vaucluse, et bien des voyageurs se sont détournés de leur chemin pour visiter ce coin de terre fortuné.

Autrefois, pour faire ce pélerinage dans les règles et au complet, on passait par Avignon. On allait voir dans le château papal le portrait de la belle Laure, peint par Simon de Sienne, et dans l'église des Cordeliers, son tombeau à côté du tombeau de Crillon, le brave Crillon, celui qui n'était pas à la bataille d'Arques. Lorsque François Ier vint en 1533 à Marseille, où son fils Henri, duc d'Orléans, qui fut depuis le roi Henri II, épousa Catherine de Médicis, il visita le tombeau de Laure et y inscrivit quelques vers; car on le sait, François Ier fut toujours le poète des dames et surtout un poète de circonstances. Le voyageur, après avoir contemplé le mausolée de Crillon et celui de Laure, copiait sur son album les vers du roi chevalier. Mais rien de tout cela n'existe plus aujourd'hui; les vers sont effacés, les monumens ont disparu; la révolution, en passant dans l'église des Cordeliers, n'a respecté aucune poésie. Avant cette époque, les reliques de Laure

avaient été vendues à des gentilshommes anglais par un sacristain concussionnaire.

Maintenant qu'il n'y a plus ni reliques, ni portrait, ni sonnet à Avignon, il est indifférent de passer par la ville des papes, ou de suivre une autre route ; aussi beaucoup de gens qui vont visiter la fontaine, prennent-ils le chemin le plus court; ils traversent la Durance sur le bac entre Orgon et Cavaillon. Cavaillon et Lille, que l'on trouve un peu plus loin, sont deux jolies petites villes, ceintes d'eaux et de peupliers, isolées et riantes. De Cavaillon à Lille et de Lille à Vaucluse, la route s'étend à travers une campagne peu pittoresque, mais productive, plantée de garances et de mûriers, double richesse du pays. Le village de Vaucluse, qui apparaît tout à coup à l'angle d'un chemin difficile et pierreux, est assez bien : ses eaux sont vives et claires, sa verdure est épaisse, ses maisons sont neuves, son église est vieille, ses villageois sont frais et joyeux. On voit tout d'abord que c'est là un village qui a quelque chose à vous montrer et qui attendait votre visite; tout y est propre et bien tenu, de bonne mine et de bon accueil. Le paysan ne vous regarde point avec des yeux ébahis; nul ne vient sur sa porte pour vous voir passer; les enfans ne vous fuient pas d'un air effarouché. Il se trouvera tout de suite quelqu'un pour vous indiquer l'auberge, et pour tenir la bride de votre cheval quand vous mettrez pied à terre. L'hôtelier viendra au-devant de vous, il vous demandera poliment votre goût et votre heure, et vous offrira un verre de vin du Comtat pour vous rafraîchir en attendant le dîner. Quand vous irez à la fontaine, les enfans viendront s'offrir à vous servir de guides, quoique le chemin soit tout droit et de quelques pas seulement; si c'est l'été ou le printemps ou l'automne, ces enfans demi-nus vous demanderont de leur jeter une pièce de monnaie dans la Sorgue, et vous les verrez plonger dans les eaux transparentes et se rouler sur le sable du fond. La Sorgue est la rivière que forment les eaux de la fontaine.

Cette préface, vous le voyez, n'est pas sans charme; mais tout change dès que vous entrez dans le roman. A peine avez-vous quitté Vaucluse pour aller à la fontaine, la campagne devient triste, le paysage se désole. C'est une nature aride et pauvre; plus d'arbres ni d'herbes; le chemin est escarpé, rompu; le sol aigu et croulant : un vrai paysage de Provence, où rien n'est beau que le ciel. Et quand vous demandez où est la fontaine et si vous en êtes loin, le guide étend le bras et vous dit : — C'est là. — Vous qui étiez venu l'imagination exaltée, avec votre fontaine toute

faite, à l'ombre, sous de vieux arbres et dans des chèvre-feuilles et des fleurs, il vous faut bien décompter ! Des collines blanches et pelées, de la poussière, des cailloux qui luisent au soleil, voilà tout ; et au pied d'une montagne coupée à pic comme une gigantesque muraille, une sorte de caverne hideuse et un grand trou où dort une eau morne et verte : — C'est la fontaine de Vaucluse.

Pour compléter l'effet produit sur vous par cette étrange déception, votre guide ne manquera pas de vous dire que ces eaux forment un abîme dont on n'a jamais pu sonder la profondeur, et à ce propos il vous racontera une légende, vieille de cinquante ans environ. Un habitant de Vaucluse avait été fasciné par la fontaine; chaque jour, il venait s'asseoir sur ses bords; il y passait plusieurs heures, et ce n'était qu'à grand' peine souvent qu'on l'arrachait à sa contemplation. Un jour, cet homme mariait sa fille; au plus beau moment du repas de noce, il quitte la table, court vers la fontaine, escalade la montagne qui la domine, et se précipite..... Quelques-uns le virent tomber, mais nul ne vit surnager son cadavre que les eaux engloutirent et gardèrent.

L'eau de ce gouffre ne dort pas toujours cependant; aux deux solstices elle se réveille, grossit, s'anime et sort de son repaire; elle est belle alors, courant, se heurtant et gerboyant à travers des blocs de pierre jetés sur son passage par hasard ou à dessein. Mais le paysage ne participe en rien à cette vie : les collines sont toujours nues, la montagne est toujours à pic, la verdure toujours absente. Et c'est ici que Pétrarque a composé ses gracieuses chansons ! C'est ici qu'il a aimé Laure ! Comment le croire ? A un génie sauvage, à un amour en deuil, donner ces sites arides, ces aspects décolorés; mais au doux faiseur de sonnets, au tendre et platonique amant de Laure, à l'Italien Pétrarque, il fallait de l'ombre et du parfum, et non ces landes ingrates où l'on ne trouve ni un pin ni une lavande.

La poésie du lieu en disparaissant a emporté avec elle la poésie de la légende, et voilà que tout s'en est allé en vous, l'enthousiasme et la foi. Vous ne croyez plus à rien après avoir été ainsi trompé. Les amours de Pétrarque et de Laure étaient dans votre esprit inséparables du frais paysage que vous aviez rêvé, et vous voilà tout disposé à écouter celui qui, dépouillant le vrai texte des broderies dont on l'a surchargé, et prenant en face de cette Thébaïde le rôle de froid et simple historien, viendra vous dire :

François Pétrarque était un pauvre réfugié italien. Son père, Gibelin, fut banni de Florence, sa patrie. François, né dans l'exil, à Arezzo, le 20 juillet 1304, partagea la proscription de son père, et vint, enfant, s'établir avec lui à Carpentras. Plus tard, on l'envoya étudier le droit à Montpellier; mais à cette école célèbre, le jeune Pétrarque s'occupa moins de codes que de vers. Son père brûla ses livres de poésie et le fit partir pour l'université de Bologne : le vieux Gibelin était cependant l'ami du Dante! A Bologne comme à Montpellier, Pétrarque obéit à son invincible vocation. Le monde n'a jamais manqué de ces fils de famille qui, plantés pour la toge, fleurissent pour la poésie. On voulait faire de lui un avocat ecclésiastique, il se fit poète. Une ode à Benoît XII lui valut d'être nommé chanoine à Lombez. Il habita tour à tour Lombez, Vaucluse, Avignon, Parme et Rome, où il conspira avec Rienzi, et fut couronné au Capitole. Ses sonnets et ses chansons avaient rempli de son nom la France et l'Italie, lorsqu'il reçut deux lettres à Vaucluse : l'une était du sénat romain qui l'invitait à venir se faire couronner au Capitole; l'autre, de son ami le Florentin Robert de Bradi, chancelier de l'université, qui lui offrait le même honneur à Paris. Pétrarque partit pour Rome; en passant à Naples, le roi Robert d'Anjou lui donna sa plus belle robe, le priant de la porter le jour de son couronnement. Après ce triomphe, Pétrarque reprit sa vie errante, et, à l'âge de soixante-dix ans, mourut dans la bibliothèque de Padoue, d'une attaque d'apoplexie, comme un financier.

Quant à Laure, la Laure de Pétrarque, elle n'a jamais existé qu'en poésie. Au poète de chansons et de sonnets il faut un nom à qui dédier ses vers, un nom doux, sonore, et d'une rime facile. Cela a toujours été ainsi depuis Anacréon et Tibulle jusqu'à Pétrarque et à nous. Laure n'a jamais été pour Pétrarque qu'une de ces idoles de convention, un nom facile et agréable à chanter. Puis sont venus des gens qui ont pris ce nom au sérieux, qui ont cherché une réalité dans cette fiction, qui ont voulu à toute force donner une bonne fortune au poète, et matérialiser son culte. Ce nom banal de Laure, ils ont voulu le rendre officiel en y ajoutant un nom de famille, et ils se sont mis à explorer les archives de l'époque, n'hésitant pas à compromettre la mémoire d'une honnête femme en l'investissant authentiquement de toute cette renommée que Pétrarque avait jetée au hasard. Ils ont trouvé, et ce n'était pas malaisé, une contemporaine de Pétrarque nommée Laure, Laure de Noves, mariée à un sieur de Sade (ce nom de Sade ne pouvait échapper à une érotique célébrité), et avec cette

femme ils ont fait leur roman. Qui sait si un jour on ne fouillera pas nos registres de l'état civil pour trouver la Lisette de Béranger?

N'est-ce pas, je vous le demande, un étrange abus que d'entrer ainsi dans la vie privée d'un poète en passant par les vagues fictions de sa rêverie? Et voyez combien cette légende de Pétrarque et de Laure porte avec elle tout le malheur de l'indiscrétion et du mensonge! Le lieu d'abord, favorable sans doute à un solitaire travail, mais si peu fait pour servir de théâtre à une bocagère passion; et puis cette Laure de Sade qu'ont choisie ses romanciers, et dont les peintures et les chroniques nous font de si malheureux portraits. Cette Laure était, selon ces incontestables documens, une fort médiocre beauté, épaisse et rousse; bonne épouse du reste, et mère de onze enfans. Pauvre Pétrarque! voilà la Charlotte que vous ont donnée ceux qui ont voulu faire de vous un Werther!

Mais je m'arrête, car peut-être trouvera-t-on que c'est un tort et une mauvaise action de dépoétiser ainsi une si vieille et si gracieuse légende. Il est des superstitions que le temps et la poésie rendent sacrées, des mensonges que l'histoire adopte et dont elle se fait une inviolable parure. Si les peintres donnent à Vaucluse de frais ombrages, et nous représentent Pétrarque en habit de troubadour assis à côté de Laure, et un luth en main, qu'importe! Et pourquoi leur dire que cette verdure est fausse, que Pétrarque était un moine tonsuré, et Laure une vaine fiction ou une ridicule et massive réalité? Le village de Vaucluse vit de ce roman, et ce roman ne fait tort à personne, pas même aux curieux désabusés qui, s'ils ne trouvent là ni la nature ni les souvenirs qu'ils attendaient, sont amplement dédommagés par les truites de la Sorgue.

Quand vous revenez de la fontaine, désabusé et mécontent, vous retrouvez à Vaucluse, comme à votre arrivée, l'hôtelier sur sa porte, qui vous salue joyeusement et vous montre votre couvert mis sous la treille. Asseyez-vous, pélerin! Et d'abord, pour vous débarrasser le cœur de toute arrière-pensée, voici un livre où vous pouvez jeter votre mauvaise humeur et enregistrer votre déception; un de ces in-folios où le voyageur écrit sa pensée, son émotion, son avis, son secret, son nom. Lisez, car il y a des pages curieuses, toutes pleines qu'elles sont de vers et de prose. Vous y rencontrerez quelques bouderies, quelques sévères boutades, mais beaucoup plus de louanges et d'apologies. Dans ce livre, les quatrains passionnés, les dystiques admiratifs étouffent l'épigramme. Quelques lignes frondeuses disparaissent entre les invocations à la Muse et les apologies cadencées.

Que voulez-vous? Tant de gens s'étaient arrangés pour trouver le lieu poétique, et avaient préparé leur improvisation sur cette donnée! Ils ont pensé que le temps avait déformé les lieux, décoiffé la colline et dépouillé la plaine; et dans ce désert fait par cinq siècles ils ont trouvé assez de vestiges encore pour satisfaire leur religion. En leur montrant sur une éminence, à gauche de la fontaine, les murs délabrés d'un château qui appartint aux évêques de Coraillon, on leur a dit : « Voilà le château de Pétrarque, » et ils ont salué ces ruines pieusement; on leur a dit un peu plus loin : « Voici le jardin de Pétrarque, » et ils ont mis à leur ceinture une fleur de ce jardin; « Voici le laurier de Pétrarque, » et ils ont attaché à leur chapeau une branche de ce laurier, arbre chéri du poète, et dont le nom, par son analogie avec celui de Laure, lui a fourni tant de délicieux concetti. Si on leur avait dit : « Voici l'empreinte des pas de Pétrarque, » ils se seraient prosternés et auraient baisé le sable. Heureux les hommes qui ont cette foi vive et forte, car le royaume de la poésie leur appartient!

Après avoir payé votre tribut au livre de l'auberge, dînez, et ne vous étonnez de rien dans votre repas en apprenant que l'aubergiste de Vaucluse est un ancien cuisinier du duc d'Otrante. Et puis, en quittant la table, si vos regards se portent vers les rochers de la fontaine, vous serez moins surpris du séjour de Pétrarque à Vaucluse, et vous vous l'expliquerez aisément en pensant que Pétrarque aimait sans doute les truites. Vous conviendrez que pour ces truites tous les sonnets du poète, tout le renom du lieu et toute la légende de Pétrarque et de Laure ne sont pas une trop belle enseigne.

LA SAINTE-BAUME.

De Marseille à la Sainte-Baume, Aubagne est le premier relais. Aubagne est une petite ville gueuse et fière, comme il y en a beaucoup en Provence. Ce fut jadis un nid de hobereaux, aujourd'hui c'est un gîte de rouliers. Avec cela, une antique origine; un nom écrit partout dans l'histoire de la province et des reliefs de la féodalité que rien ne peut extirper. Redevances, fours banaux, péages, toutes choses tombées ailleurs, vivent là et engraissent le procureur aux dépens du manant. Chaque jour aux tribunaux d'Aix arrivent d'Aubagne quelqu'un de ces procès féodaux qui reculent de deux siècles la Thémis du département. Mais ceux qui

font le pélerinage de la Sainte-Baume se soucient peu de ces particularités. Aubagne n'a pour eux qu'un titre au renom, c'est d'être la patrie de l'abbé Barthélemy. Un petit monument bien mesquin, planté sur la croupe d'une rue escarpée, a été naguère élevé à la mémoire de cet écrivain, de sorte que les pélerins de la Sainte-Baume saluent, en passant, le buste de l'auteur du *Voyage d'Anacharsis*.

Malgré sa glorieuse maternité, Aubagne se soucie fort peu de littérature; parmi les indigènes, ceux qui ne suivent pas la carrière cosmopolite du roulage, se livrent à deux industries : le jeu et la contrebande. La maréchaussée provençale a plus à faire dans ce bourg que dans le reste du département; elle y est sans cesse sur pied pour fureter les brelans clandestins, ou à cheval pour déjouer la fraude des contrebandiers.

En sortant d'Aubagne, on se trouve dans une campagne riche et riante. De Marseille à Aubagne, la route encaissée entre deux murailles, laissait à peine apercevoir des rochers pelés, de pauvres maisons et des oliviers poudrés à blanc. Ici la verdure reparaît épaisse et variée, et de frais sentiers conduisent jusqu'au château de Gémenos. Vers l'époque de la révolution, M. d'Albertas, seigneur de Gémenos, fort aimé de ses vassaux, leur donnait, pour célébrer sa fête, un banquet sous les platanes de son parc. Au milieu de ce repas, il fut tué d'un coup de fusil que lui tira un magister à qui l'école du village venait d'être retirée. Cet événement est pour les habitans de Gémenos le plus mémorable qui se soit passé depuis 1789. De la révolution et de l'empire, tous les faits se sont effacés dans leur mémoire, mais le meurtre du marquis d'Albertas y est resté présent. C'est une légende qui mûrit. Le village est égoïste dans ses souvenirs; il se soucie peu de ceux qui concourent à l'histoire générale, et conserve seulement ceux qui doivent former sa chronique privée.

De Gémenos, le chemin s'embellit encore jusqu'à Saint-Pons; Saint-Pons, site classique dont Delille a chanté les charmes. Il est vrai que l'aveugle Delille a chanté aussi la fontaine de Vaucluse et célébré ses ombrages; mais le poète des jardins pouvait, sans se compromettre, exercer sur Saint-Pons sa verve fleurie. C'est un admirable paysage; c'est le coin le plus vert de la Provence; c'est une ravissante retraite avec des gazons touffus, de belles herbes, un sombre feuillage, une végétation puissante et folle qui fait partout saillir et ruisseler la verdure. Saint-Pons est pour les Marseillais ce que la vallée de Montmorency est pour les Parisiens. Chaque dimanche, de joyeuses caravanes viennent s'ébattre sous les vieux

arbres et au bord des frais ruisseaux de cette Tempé. Pour que rien ne manque aux sauvages jardins de Saint-Pons, on y trouve les ruines d'un monastère fondé au commencement du treizième siècle par une communauté de femmes établie sous la règle de Citeaux. Au quinzième siècle, les religieuses de Saint-Pons se retirèrent à Hyères. Après Saint-Pons, ces dévotes femmes ne pouvaient mieux choisir que les coteaux d'Hyères tout parfumés par les orangers.

En quittant les doux ombrages de Saint-Pons pour se diriger vers la Sainte-Baume, voici que l'on rentre dans le paysage provençal. Ce sont d'arides collines où quelques romarins épars poussent entre de rudes cailloux, où çà et là le pin projette sa tige grêle et son feuillage hérissé. Après quatre heures d'une marche pénible, arrivé au faîte d'une colline, la plus haute et la plus nue de toutes celles que vous avez franchies, vous découvrez tout à coup un immense pays. A vos pieds s'étend une vaste plaine, à votre droite s'élève une verte montagne : c'est la Sainte-Baume de Provence.

Une forêt couvre cette montagne; puis, des hautes cimes de ses arbres touffus s'élance un rocher que l'on appelle le Saint-Pilon. Au bas de ce rocher, vous voyez, sur ses teintes grises, une tache blanche apparaître : c'est l'ermitage et la chapelle de la Sainte-Baume. Dans la plaine, vous apercevez une espèce de ferme d'assez chétive apparence : c'est un couvent de trappistes, c'est le gîte où les pélerins de la Sainte-Baume passent la nuit.

Il faut voir le soleil se coucher derrière la Sainte-Baume et endormir ses rayons dans le sombre feuillage de la forêt, puis descendre dans la plaine et se diriger vers le couvent, où l'on arrive à nuit close. Dans la plaine, paissent de nombreux troupeaux, dont les pasteurs dorment auprès de grands feux; ces feux sont les étoiles du berger, qui vous guident dans votre nocturne voyage.

Les trappistes de la Sainte-Baume sont des moines misérables et hospitaliers : chaque fois qu'on frappe à leur porte, ils ouvrent, selon l'Évangile. Aussi, dans ce pays désert et giboyeux, les passans et les chasseurs font-ils, sans façon, du couvent une hôtellerie.

On sait que la règle de la Trappe commande un silence absolu. Dans la communauté, deux hommes ont seuls la parole, le supérieur et le frère qui reçoit et sert les étrangers. Le supérieur actuel est un ancien officier de dragons, qui parait s'accommoder fort bien des invalides qu'il s'est

donnés. Le maître des cérémonies est un homme entre deux âges, gai, officieux, et qui, chargé de parler pour tous ses frères, s'acquitte consciencieusement de son emploi. En temps de chasse surtout, les hôtes ne manquent pas au couvent; mais si grande que soit l'affluence, on ne refuse à personne un souper et un lit. Le souper est servi aux étrangers dans le réfectoire, à l'heure où les trappistes prennent ce repas : pour les religieux, il se compose d'un plat de légumes cuits à l'eau. Ces légumes sont offerts aux étrangers avec un assaisonnement mondain, et l'on y joint un plat de viande, si c'est un jour où les commandemens de l'Église le permettent. Ce repas frugal et silencieux ne dispose guère à la gaieté les convives de hasard qui le prennent; mais ce qui serre l'ame, c'est de voir quelques-uns des religieux manger leur pain sec à genoux. Cette pénitence d'écoliers est un affligeant spectacle lorsqu'on voit des hommes faits et des vieillards contraints à s'y humilier. A tout prendre, ce couvent de trappistes est quelque chose d'assez sale et d'assez prosaïque. Il y a des gens qui s'attendent à trouver un abbé de Rancé dans chacun de ces moines, et qui regardent la Trappe comme un havre de paix et de grâce, où l'on vient se reposer des orages de la vie et éteindre ses passions. Ceux-là seront vite désabusés par la réalité. Les trappistes de la Sainte-Baume sont tous de grossiers paysans, à la face idiote, que le fanatisme a racolés et que la fainéantise retient; car depuis qu'ils ont achevé la bâtisse de leur maison, ces bons religieux vivent dans l'oisiveté de la prière et se nourrissent de la manne que fait pleuvoir la charité chrétienne dans le sac toujours béant des frères quêteurs.

Une nuit passée à la Trappe est loin d'être une nuit de repos. A chaque heure la cloche se fait entendre, et les religieux, à cet appel, sont obligés de se lever du lit de camp où ils dorment et de se rendre à la chapelle pour prier. Ce boute-prière, qui sonne à de si fréquentes reprises, procure aux voyageurs un sommeil entrecoupé, auquel ils mettent fin volontiers dès l'aurore pour aller visiter l'ermitage de la Sainte-Baume. Le frère hospitalier les accompagne et les guide dans ce pélerinage. A travers la forêt qui couvre la montagne de la Sainte-Baume, un chemin conduit par de douces sinuosités jusqu'à la grotte qu'habita Madeleine; Madeleine, cette poésie de l'Écriture, qui versa ses parfums de courtisane sur les pieds du Christ, qu'elle essuya de ses cheveux; Madeleine, qui, après sa vie mondaine, s'ouvrit, par le repentir et l'amour, les deux portes du ciel.

La légende rapporte que les gentils, voulant martyriser Marie-Made-

leine, ainsi que deux autres saintes femmes, Marie, sœur de Lazare, et Marthe, et deux saints hommes, Lazare et Maximin, les exposèrent, un jour de tempête, sur un frêle esquif dépouillé de voiles et d'avirons. Mais le Seigneur veillait sur ce vaisseau; les flots furent dociles sous sa carène, le ciel redevint bleu sur son mât, et les vents soufflèrent doux et favorables sur sa poupe; de sorte qu'il aborda sans avaries sur les côtes de la Camargue. De là les saints personnages se répandirent dans la Provence, où ils portèrent les paroles de l'Évangile, et Madeleine termina son pélerinage sur la montagne de la Sainte-Baume, où elle fit pénitence pendant trente-trois ans.

Ses reliques, retrouvées par Charles d'Aragon, comte de Provence, furent déposées dans la grotte qu'elle avait habitée. Après avoir passé la nuit au couvent de la Trappe, après avoir gravi à la pointe du jour le Saint-Pilon, d'où l'on découvre presque toute la Provence, on redescend et on s'arrête dans cette grotte que tant de pieux souvenirs consacrent. Un frère trappiste vous y vend pour une aumône des chapelets bénits, et votre guide vous montre une statue dans l'attitude de la douleur, qui passe pour l'image de Madeleine, et auprès de laquelle les gens dévots font de profondes prières. Or voici l'histoire de cette statue :

M. le marquis de Valbelle était un gentilhomme de Provence dont la richesse faisait proverbe, un véritable marquis de Carabas, qui allait d'Aix à Paris (deux cents lieues), à petites journées, en couchant chaque soir dans ses terres. Cet opulent seigneur aima Mlle Clairon, et lorsque cette grande tragédienne fut morte, il lui fit élever un magnifique mausolée dans les jardins de son château de Tourves, situé dans le Var, près de la Sainte-Baume. A la révolution, Tourves fut ravagé, et l'on n'épargna pas le monument funèbre qui fut brisé, et dont les débris, recueillis par des mains charitables, furent transportés à la Sainte-Baume. De sorte que cette sainte statue, devant laquelle les pélerins se prosternent, n'est autre chose qu'une pleureuse qui décorait le profane tombeau de Mlle Clairon de la Comédie-Française, Madeleine, moins la pénitence, qui ne s'ouvrit qu'une porte du ciel.

EUGÈNE GUINOT.

LES

POÈTES MORTS AVANT L'AGE.

Vous me demandez d'où vient, en un siècle qui a si peu de croyances, cette hâte de mourir qui se révèle autour de nous par tant de suicides? Je ne sais; une autre fois peut-être tenterai-je de l'expliquer. Aujourd'hui ce triste spectacle de notre époque ne me préoccupe que de lui-même. Il n'est pas de jour si beau qui ne garde une tache de sang de quelque infortuné jeune homme, et nulle année plus que celle-ci ne restera sillonnée de ces tragiques souvenirs.

Plusieurs lèguent en mourant à ce monde quelques vers d'anathème ou de morne désespoir. Il semble que la poésie ait été leur dernière illusion, et qu'ils soient morts parce que la poésie elle-même n'a pu soulever de leur vie le poids du désenchantement. Ils rappellent sans cesse à ma mémoire cette foule de jeunes poètes si vite disparus de ce monde, que beaucoup n'ont laissé sur la terre aucune trace de leur passage.

Notre ame a des sympathies cachées parmi les générations de la tombe. Rencontrez-vous sur le marbre le nom d'un jeune homme frappé de mort dans son premier combat, le nom d'une jeune

femme lentement descendue au cercueil, tenant encore son premier né sur ses genoux, vous vous prenez aussitôt de pitié pour ces tendres ames si vite retournées à Dieu; et après avoir reconstruit des destinées qui ont été si courtes dans le passé, vous les faites, en imagination, se continuer dans l'avenir. Vous replacez la jeune femme aux bras de son époux, vous relevez le corps du jeune homme sur le champ de bataille, et ils revivent l'un pour la gloire, l'autre pour le bonheur.

C'est bien là ce que j'éprouve lorsque, dans mes solitaires études, parcourant les âges divers de la création poétique, je rencontre l'un de ces génies adolescens qui furent moissonnés avant leur maturité. Je relis alors avec émotion quelques pages du livre sur lequel chacun d'eux a exhalé avec son premier chant le dernier souffle de sa vie mortelle.

« Venez à moi, » leur dis-je, et ils viennent, et je cause familièrement avec ces jeunes et mélancoliques ombres : « Voyez, le jour » meurt, les brises du soir agitent légèrement les cimes à demi dé- » pouillées des sycomores. C'est l'heure où sur la terre vous alliez » chantant et rêvant pour l'avenir des choses que les hommes » d'alors ne comprenaient pas; l'heure où sur tes lèvres, ô André, » notre langue se faisait si douce, qu'elle semblait une gracieuse » étrangère née comme toi dans Bysance; l'heure où, le front » pâle, ô Gilbert, tu disais anathème à ce monde impie qui te re- » poussait, toi, venu de Dieu! Racontez-moi, pour que je puisse » le raconter à ceux qui vous aiment, votre pélerinage de douleurs, » non pas cette vie extérieure et bruyante que chacun voit, qui » se rassasie du pain de tous, qui s'éclaire au soleil de tous, mais » cette vie intérieure du génie, alors que, timide et faible encore, » s'interrogeant sur le chemin qu'il doit suivre, il prend Dieu en » tiers de ce solennel entretien avec lui-même....» Ils me disent alors le laborieux enfantement d'une pensée qui se cherche, qui se sent germer, mais qui n'a pas encore trouvé la forme sous laquelle elle doit éclore aux yeux des hommes. L'idiome que nous faisons servir à nos besoins d'ici-bas n'est qu'une grossière traduction de la langue du poète, et celle-là, musique de la terre,

n'est elle-même que le dernier écho d'une langue plus pure, qui est la musique des cieux! Car entre les cieux et la terre il est une échelle infinie de langues mystérieuses dont la plus vulgaire se confond avec le chant de l'oiseau sur le bord des sources, avec le cri de l'insecte sous les feuilles, et dont la plus sublime va se perdre dans l'ineffable silence de l'ange qui se voile pour adorer.

Puis après leurs peines amères, ce sont leurs joies qu'ils me confient. Loin d'eux ces joies retentissantes du triomphe qui se nourrissent des acclamations de la foule! La joie de ces natures choisies est l'orgueil naïf de l'intelligence qui a trouvé, elle aussi, la parole qui crée : elle ressemble, cette joie, au frémissement de la branche qui se redresse fièrement après avoir abandonné le fruit qui la courbait vers la terre. Mais ces ravissemens intimes d'une pensée créatrice, ils commençaient à peine à les goûter que la mort est venue. Leur génie n'a pas eu d'âge mûr : ils ne comptent pas pour le monde, et ce n'est qu'aux imaginations solitaires qu'appartient l'humble culte de leur gloire.

Le nombre est grand, hélas! des poètes morts avant le temps. La France a eu sa part de ces fleurs fanées avant le soir, de ces étoiles disparues avant le matin; mais, pour quelques noms que l'histoire a sauvés de l'oubli, que d'autres, avec le secret de leur talent, ont aussi emporté avec eux le secret de leur nom!

Les plus beaux, les plus purs entre tous, ce sont ceux dont Gray a dit : Ils ont approché la coupe de leurs lèvres, et, la trouvant trop amère, ils l'ont rejetée. Il y a ceux-là d'abord, chères ames, qui n'ont pris en ce monde qu'un baiser de leur mère et quelques gouttes de son lait. En s'éveillant à la vie de l'homme de ce sommeil mystérieux dont ils dormaient avant de naître, ils ont à peine ouvert les yeux, et les ont refermés aussitôt. Ce sont de pauvres petits anges, disent ceux qui les pleurent. Non, ce sont des poètes qui nous quittent; ils diront là-haut ce que c'est qu'une mère, et les anges deviendront jaloux de ces orphelins de la terre; mais eux, tombés du sein maternel, un doux regret les suivra jusqu'au sein des félicités divines. Quelque chose va leur manquer au ciel, le sourire de cette femme qu'ils n'ont entrevue qu'un

moment. Lorsque Dieu aura dénoué leur langue, ils mêleront à sa louange le nom de cette femme bien-aimée; ils trouveront des chants pour elle, car ce sont de pauvres petits poètes... morts avant l'âge.

D'autres sont nés un matin de printemps et ont essayé de vivre : car l'existence leur a souri dans le calice des fleurs et dans la molle clarté des astres ; ils ont grandi, et en eux grandissait en même temps ce vague et puissant amour de la nature; ils ont cherché les solitaires sentiers de la forêt, les chemins embaumés qui mènent aux montagnes; ils se sont assis aux bords des fleuves, demandant au flot où il allait, et à l'écorce flottante où le courant l'avait prise. L'étoile leur a dit le secret de sa lumière, la fleur le mystère de son parfum. Les uns ont aimé le soleil pour son éclat éblouissant; les autres se sont recueillis avec amour dans la mystérieuse fraîcheur des nuits ; et c'est au milieu de ce doux enivrement de la pensée contemplative que la réalité est venue les surprendre. Le monde les a réclamés brusquement pour ses fêtes et pour ses douleurs, et ils n'ont rien compris aux douleurs de ce monde, rien à ses fêtes. Lui parlaient-ils la langue de leur ame, ce monde souriait de pitié, et les savans daignaient leur apprendre que le soleil est poussière, et poussière aussi les fleurs. Ne valait-il pas mieux mourir que de survivre à cette poésie de leur berceau? Ils sont morts, morts avant l'âge.

Un autre a vécu plus avant; il a vu le monde, et il a compris la loi du monde; il a vu que cette loi est écrite sur deux tables : l'une, tombée du ciel, rappelle à l'homme qu'il appartient à la cité d'en haut; l'autre, ouvrage de l'homme, lui marque sa place parmi les êtres de la création, et définit ses droits et ses devoirs. Il a compris que cette loi est double, parce que double est l'existence de l'homme, extérieure et mobile par un côté, invisible et immortelle par l'autre, et tournée vers la cité divine. Ce poète a vécu de cette double vie, homme parmi les hommes, ange parmi les anges. Mais bientôt sa nature spirituelle s'est vue aux prises avec ce qui était matière en lui; car dans les imaginations vives, entre l'homme et l'ange, l'harmonie ne saurait durer; le sage seul sait maintenir

la paix entre ces deux puissances. Le poète, comme le vulgaire, est l'esclave des sens et de l'orgueil, ou, comme les anges, le noble apôtre des vérités saintes; calme et sublime, s'il ne regarde qu'à la loi divine; impétueux comme la passion, aveugle comme elle, s'il n'a vu que la loi humaine; lord Byron, s'il succombe; Lamartine, s'il triomphe. Mais qu'il en est, hélas! qui n'ont ni la force héroïque qui se donne à la vérité, ni l'orgueil puissant qui se débat sous elle avec grandeur! Ceux-là périssent dans la lutte, et ce sont encore des poètes morts avant l'âge.

Et celui qui n'a trouvé en soi qu'un génie impuissant à se produire, ne le plaindrons-nous pas? Il faut une langue à son génie, et la parole humaine se consume stérilement sur ses lèvres. Encore si d'autres hommes ne possédaient pas le merveilleux don qui lui a été refusé! Mais d'autres chantent, et le monde écoute; d'autres gémissent, et le monde pleure; d'autres prient, et le monde adore. Seul de tous ceux que la Muse visite, il se sent déshérité de la voix qui chante, de la voix qui gémit, de la voix qui prie. Une sombre jalousie s'empare alors de son ame, jalousie sublime cette fois, mais dont on meurt. Il meurt, et c'est encore, ô mon Dieu! un poète mort avant l'âge!

Encor s'ils s'en allaient tous avec leur génie!

Mais combien ont encore la force de vivre après que l'inspiration les a quittés! L'homme continue encore sa destinée que déjà le poète a fini la sienne. Le monde croit encore que ceux-là vivent, parce qu'il les voit manger de son pain, boire à ses fontaines, dormir sous les arbres de ses chemins. Oui, ils vivent encore de la vie des sens; mais la vie du génie, où est-elle? C'étaient des poètes, et les voilà des hommes! Ils chantaient, et ils parlent; ils volaient, et ils marchent. Il est des heures dans cette existence nouvelle où la poésie leur revient, mais comme une voyageuse qui s'arrête un moment pour reprendre haleine sur le seuil d'une maison connue, et qui repart aussitôt.

Ah! plaignons-les, ces ames tristes, et ne nous hâtons pas de les condamner, car toutes ne sont pas déchues.

Regardez bien cet homme, jeune encore, que vous voyez gravir la montagne. Il y a une douloureuse histoire entre les deux rides qui déjà sillonnent son front. Lui aussi a rêvé la gloire, mais pour en faire rejaillir l'éclat sur une tête aimée; il a rêvé les chants suaves, mais pour les épancher comme un parfum d'amour sur les pieds d'une femme choisie entre toutes; et, la main dans la main de cette femme, il s'est avancé avec une douce insouciance au-devant de l'avenir. Cet avenir se parait de loin des plus riantes promesses, et il est venu avec la misère, et la faim s'est assise au foyer de la maison. L'amante est devenue une pauvre et simple épouse mélancoliquement penchée sur un berceau; le front du jeune homme est devenu inquiet et morose; il pense encore à l'avenir; mais ce n'est plus cet avenir qui se nomme la postérité, c'est l'avenir de demain, l'avenir de la soif, l'avenir de la faim. Il a dit un long adieu à la Muse, et s'est mis à remuer la terre pour y faire germer l'épi qui doit nourrir sa famille.

Oh! ne laissons pas arriver jusqu'à lui le soupir de la brise qui passe, le cri de l'oiseau qui se cache sous la feuille, le murmure du ruisseau qui fuit dans l'ombre entre les saules, la voix de la tempête qui gronde dans la vallée; car toutes ces voix diraient au poète de chanter, et la poésie est un hôte funeste à la pauvreté. — Qui donc habite sous ce chaume? dira quelque jour lord Byron qui court au galop vers les Alpes. — Un homme simple et sa famille, répond le guide. Arrête, arrête, ô Childe-Harold! descends de cheval, et viens serrer la main de cet homme. Comme toi, il naquit poète; mais, vois, il est mort avant l'âge.

Celui-ci ne sait pas encore quel sort Dieu lui a fait. Ses premières années, il les a vécues au sein d'un collége, dans l'insouciante égalité du jeune âge. Il sait seulement qu'il a une famille, une mère dont le baiser mouillé de douces larmes l'attend à chaque automne, et il a laissé aller toute son ame à cet amour de la famille, la première passion de l'enfant, la plus pure passion de l'homme fait. Puis, comme dans le cœur du poète toute passion s'exhale par la poésie, à mesure qu'il a grandi, il a compris qu'il fallait cette langue aux émotions du foyer domestique.

Cependant, au milieu de son oublieuse existence, un matin son père vient le prendre. « Mon fils, te voilà presque un homme, et chaque homme a son fardeau ici-bas. Seulement les heureux choisissent le leur. Tous les chemins te sont ouverts, toutes les carrières sont à toi; regarde et choisis, car tu es des heureux, tu es riche! » Riche! ce mot traverse comme un éclair cette ame jusque-là étrangère à la vie réelle. Riche! il pourra donc faire des heureux. L'enfance est naturellement généreuse et insoucieuse d'elle-même. Mais ce n'est jamais impunément qu'on met la main dans l'or. C'est une lutte qui s'engage, lutte terrible, car le vaincu sera l'esclave du vainqueur. Esclave de l'or, l'homme fera le mal; le bien, s'il est son maître. S'il triomphe, à la bonne heure! c'est la vertu avec le génie. S'il succombe, le froid du métal passe vite à son ame. En touchant le seuil splendide de la maison paternelle, le jeune homme s'est senti de l'orgueil. Cette maison était naguère à ses yeux le sanctuaire d'une félicité ineffable, maintenant il a hâte d'en sortir; il a de l'or, et l'or paie l'amour, paie la puissance, paie le bruit; tout cela, bonheur des ames vides. Le voilà riche, admiré, courtisé, envié de tous. De tous? oh! non pas, car ce n'est plus, hélas! qu'un poète mort avant l'âge.

Celui-là, vainqueur de tous les obstacles, est resté poète dans le siècle, mais à la condition de veiller jour et nuit, comme la prêtresse antique, sur le feu sacré de ses croyances. Puis il est allé aux rivages lointains chercher une voix qui parle de l'avenir dans la cendre des générations du passé. Il a gravi les sentiers du mont Oreb, les rochers sonores des cataractes de la vieille Égypte, la cime hautaine de Delphes, la prophétique cité! De ces hardis sommets des religions antiques il a regardé dans le cœur de l'homme pour y trouver le secret des futures destinées du genre humain. Mais ce secret est celui de Dieu, et la part de l'humanité est assez belle de l'espérance. Un hymne donc à l'espérance! Il chante, mais les hommes déjà n'entendent plus. Le poète, en revenant à la terre natale, la retrouve en proie aux révolutions. Pendant qu'il cherchait au loin l'avenir, l'avenir se hâtait sourdement, et les

événemens marchaient plus vite que ses idées. Ne lui dites pas que ce n'est plus au moment où le navire peut s'ensevelir dans l'océan que le matelot abandonne la manœuvre pour écouter le chant de l'oiseau qui passe : il le sait. Ne lui dites pas qu'un vent âpre va dessécher bien vite sur ses lèvres cette rosée de poésie qu'il vient épancher sur les ames ; il le sait encore. Un noble devoir lui reste à remplir. Il se plongera intrépidement dans la sombre et majestueuse poésie de l'action, la dernière qui nous reste quand l'autre s'en est retournée. Quand la patrie veut des bras qui combattent et non plus des voix qui chantent, ce sont ses bras qu'il lui apporte. Voilà désormais sa mission. C'est toujours une ame grande, une ame sainte ; mais le poète, où est-il ? Le poète est mort avant l'âge.

Si, par l'un de ces beaux jours qui, vers la fin de l'hiver, décèlent déjà l'approche du printemps, vous êtes allé vous promener au soleil, vous aurez vu sans doute un jeune homme languissant et flétri se traîner douloureusement d'arbre en arbre vers ce rayon sous lequel vous vous êtes réfugié. Il va lentement, et lentement promène autour de lui des regards indifférens à toute chose, hormis à ce beau soleil, son ami d'automne qui revient. Les yeux éteints du malade se raniment par degrés, et un vague sourire se sine sur ses lèvres pâles à mesure que lui arrivent les tièdes émanations du printemps. Ce jeune homme fut un poète. Mais l'ame s'est affaissée sous le poids du corps, et c'est le corps maintenant qui défaille après l'ame. Savez-vous ce qu'aujourd'hui la poésie est pour lui? La première feuille qui verdit sous le soleil de mars, la dernière qui jaunit sous la brise de décembre. Le jour où ses sensations confuses seront redevenues des pensées, ce jour-là le feu se sera un instant ranimé pour s'éteindre. L'esprit aura fait effort pour soulever la matière, et la matière se brisera pour lui donner passage. L'homme achèvera de mourir ; mais le poète, il y a long-temps déjà qu'il est mort.... hélas! mort avant l'âge.

Que ne se hâte-t-il aussi de quitter la terre, celui dont la raison s'est égarée, pauvre orphelin délaissé de la vie intellectuelle? Dès l'enfance, il aimait à se précipiter dans ces mystérieuses profon-

deurs de l'intelligence, abîmes sur le penchant desquels chancelait le pied, tournait la tête de Pascal. Un attrait invincible l'attirait à ces hauts et effrayans problèmes, ame, Dieu, néant, éternité. Il avait, pour les comprendre, la parole inspirée des saints livres, mais lui-même il voulait les lire sur le front de Dieu, sur la face des mondes. Il montait, montait, montait toujours, et le vertige l'a saisi sur ces hauteurs encore vierges de la pensée. Il y a ce vertige de tout le monde qui vous prend sur les tours élancées des cathédrales, qui vous attend au bord des précipices, que vous retrouverez sur les falaises de l'océan; mais il en est un autre plus étrange qui s'empare de l'ame aussi bien que du corps. Celui-là vous plonge dans une sorte de sommeil ivre qui vous transforme tout entier. On éprouve sous son empire non plus seulement la crainte de se laisser tomber, mais je ne sais quelle tentation fatale de se précipiter. Une irrésistible fascination s'exhale des grands aspects de la nature, vallées sans fond, mer sans bornes. Oh! la délicieuse ballade que celle où Goëthe raconte l'histoire du pêcheur attiré, entraîné par le nymphe des eaux! Eh bien! cette séduction inexpliquée encore du monde physique, on a vu des ames l'éprouver en face du monde des idées. Malheur à elles, car leur raison s'endormira dans l'épouvante! Que de nobles intelligences victimes de cette sublime préoccupation! que d'Empédocles dévorés par la flamme inexorable du volcan!... Ce sont autant de poètes moissonnés avant le temps.

Il en est un autre qu'il faut plaindre, celui qui, après avoir conquis un beau nom par un beau livre, met sa renommée au service d'une avarice ambitieuse, et se trouve un matin n'avoir traversé la gloire que pour arriver plus vite à la fortune. Il était né grand poète, il mourra spéculateur habile. Ingénieux mécanicien de la parole, lorsqu'il a tiré une œuvre de la poussière de son atelier, il lui met au front un beau titre, la couronnant de fleurs, comme le marchand de l'antiquité faisait les esclaves qu'il menait vendre. Habile à se façonner selon les caprices du moment, il sait où peut s'arrêter la popularité de tel goût, et commencer la vogue de tel autre. Ce qu'il faut à l'oisiveté du riche,

l'été, sous les ombrages de sa villa, et à sa turbulente activité dans les longs soirs de l'hiver, nul ne sait cela mieux que lui. Donnez-lui seulement en or le poids de son génie, et il vous le livre tout entier. Depuis ce livre éloquent, œuvre sacrée de ses veilles au jour de la pauvreté, le poète est mort..... mort avant l'âge; mort comme celui qui a jeté sa vie en proie à l'ambition, mort comme celui qui a livré son cœur au ver de la volupté, comme celui qu'une grande douleur a brisé, comme celui dont la raison a défailli, comme celui qui a fait de ses prédilections les plus chères un long sacrifice au devoir.

Ils vivent cependant chacun de ce souffle que Dieu leur laisse; mais, au terme de cette existence empruntée, vient une heure, heure solennelle où chacun d'eux, redevenu poète tout à coup, ramène ses regards en arrière sur les longs jours qu'il a vécus. L'ambitieux se ressouvient avec amertume de cette jeunesse où tout fut candeur et dévouement, le voluptueux voit lui apparaître pour la dernière fois les douces et fraîches rêveries de son jeune âge qu'il a traînées toutes souillées, tout échevelées, d'orgie en orgie, et l'un et l'autre se sentent ressaisis violemment par ce démon de la poésie, poésie vengeresse maintenant, dont la parole brûle les lèvres qu'elle touche, et qui, dans un langage d'une sombre magnificence, leur demande compte de ses dons.

Mais ces dons, elle vous les rapporte à ce moment suprême, ô vous dont la noble jeunesse les trouva moins beaux que la vertu, moins doux que le sacrifice! En une heure d'inspiration sublime se résument pour vous les plus intimes jouissances de cette vie d'éclat et de renommée dont vous avez généreusement détourné les yeux; et cette heure couronne magnifiquement votre obscure, mais sainte destinée, comme ces feux allumés sur les hauts lieux, qui n'en éclairent que la cime, et laissent à l'humble clarté de la lune les flancs de la montagne.

Il renaîtra aussi un moment à la poésie l'infortuné dont l'intelligence est demeurée captive au fond des abîmes du doute. Il retrouvera sa raison avant de mourir, pour éprouver ce qui arrive au voyageur, lorsque le soir, avant de s'endormir, il se soulève un

moment sur sa couche avec le vague souvenir de sa longue et périlleuse journée. Oh! puisse alors la mémoire du poète ne revoir dans le passé que le jour du départ, si beau, si frais, si parfumé d'espérance, si différent, hélas! de tous ceux qui l'ont suivi!

Maintenant paix à vos cendres, familles déshéritées de la Muse, pauvres génies orphelins ensevelis dans la tombe! Aux autres le bruit et la renommée, à vous le silence et l'oubli! Aux autres le culte des générations, à vous l'indifférence des âges! Aux autres les glorieuses funérailles, à vous les gouttes d'eau lustrale que le passant jette par pitié sur le drap noir étendu à la porte d'une maison! Aux autres les apothéoses de la foule, à vous le vague regret que le promeneur, en automne, donne à tout ce qui meurt avant le temps!

ANTOINE DE LATOUR.

CHRONIQUE.

LES COURSES. — DÉJAZET, JUMENT DE RACE. — MM. DUMAS ET GAILLARDET. — L'AFFICHE DE M. BAREL. — JACQUEMIN. — DEUX DE MOINS.

L'exactitude peut n'être pas la politesse exclusive des rois : depuis nos dernières courses, elle est aussi devenue celle des chevaux. A l'heure fixée par le programme, étalons et jumens, le jarret détaché, le cou tendu, le nez au vent, broyaient le sable de l'hyppodrome, et dévoraient la distance. Le public, notre public de Paris, celui qu'on mystifie si bien sous les espèces du ballon, du drame, du vaudeville et de l'opéra-comique, paraissait fort touché de cette ponctualité inouïe dont les animaux donnent le premier exemple. Et cependant ces belles bêtes étaient de celles qui peuvent se faire désirer comme une jolie femme. Le soleil napolitain qui égaie nos premiers jours de septembre, favorisait les deux courses, dont la première a eu lieu dimanche 7. Il s'agissait des prix d'arrondissement. Disputé par Ferragus, Mulloc, Miss Kelly, Abunda, Arlette, Ibis et Bertheville, le prix de la première course, affecté aux poulains et pouliches de trois ans, et qui consistait en une somme de 2,000 francs, a été remporté par Ibis, appartenant à M. Rieussec. Il a franchi en 2 minutes 27 secondes l'espace d'un tour du Champ-de-Mars.

Le prix de la seconde course, destiné aux chevaux entiers et jumens de quatre ans et au-dessus, était de 3,000 francs. Par un hasard singulier, qui donne grand espoir pour la race à venir, il ne s'est présenté que des jumens dans la lice. Voici leurs noms : Valentia, Noéma, Taglioni, Miss Tandem, Civette, Bedouine, Miss Annette, Fragoletta, Almaïda.

Cette course avait lieu en partie liée. A la première épreuve, Miss An-

NETTE est arrivée au but en 2 minutes 24 secondes; NOÉMA en 2 minutes 24 secondes 1/5. A la seconde épreuve, NOÉMA a repris l'avantage, et l'a conservé à la troisième, dont elle est sortie victorieuse avec une supériorité de 3/5 de seconde.

Vitesse et beauté distinguent IBIS et NOÉMA, les deux lauréats de la journée. IBIS a franchi la distance avec une aisance insolente, comme un cheval qui court pour ses menus plaisirs, et qui ignore l'invention de la cravache et de l'éperon.

NOÉMA vient de se poser comme notabilité chevaline. La facilité qu'elle a déployée dans une lutte qui semblait ne devoir être sérieuse qu'entre MISS ANNETTE et MISS TANDEM, témoigne des progrès que cette bête a faits depuis les dernières courses. C'est un produit du haras de Meudon.

SPECTRE, appartenant à M. Horlock, a gagné un pari de 500 francs contre LA BICHE, appartenant à M. Marin. MINSTER, à M. Mosselmann, a vaincu ANGLESA, à M. Horlock, dans une course dont le prix était de 1,000 francs.

Ces deux courses particulières ont été intercalées entre les deux autres courses.

Mardi 9, tout le monde-jockei s'est retrouvé sur le champ de bataille. La lutte s'est engagée d'abord entre MULLOC et FERRAGUS; tout à coup le jockei de MULLOC tombe et reste sur le carreau. Rapporté sur un brancard, celui-ci raconte qu'il a été jeté sur un poteau par son adversaire, qui, du reste, n'avait pas atteint le but dans l'espace de temps exigé par le réglement. Le jury annule la course; le propriétaire de FERRAGUS proteste en retirant son cheval. Une seconde délibération du jury autorise MULLOC à courir seul; il arrive dans le temps voulu, et gagne le prix.

FRA DIAVOLO, appartenant à M. Seymour, a remporté le prix de 5,000 francs dans une course en partie liée. A la dernière épreuve, il avait MISS TANDEM pour adversaire. En 5 minutes 8 secondes, il a fait les deux tours du Champ-de-Mars.

TIM et TOURISTE, dont la vitesse est depuis long-temps l'objet de discussions et de nombreux paris, se sont vus seul à seul dans une course particulière; les deux champions semblaient comprendre tous les intérêts d'amour-propre et d'argent confiés à leur jarret. 1/5e de seconde, voilà la seule différence qui ait donné l'avantage à TOURISTE!—L'appréciation du temps de parcours donnait lieu quelquefois à des contestations; elles sont désormais impossibles, au moyen de l'instrument inventé par M. Rieussec; c'est une montre à pulsations qui détermine les plus petites fractions de temps avec une précision mathématique.

Le jury des courses est ainsi composé :

MM. Tourton, *président*.
Comte Strada.
Charles Laffitte.
Guastalla.
Cottenet.
Ernest Leroy, *juré suppléant*.

M. de Rambuteau, préfet de la Seine, a fait une dépense pour laquelle le conseil-général ne peut pas lui chercher chicane. A travers les ruades, le pansement et le pesage des chevaux, des glaces venaient circuler dans les pavillons des dames et témoigner de la galanterie de l'administration.

Ces deux journées, nous le répétons, ont offert un aspect satisfaisant. Les courses ont perdu chez nous ce caractère de fête et de réjouissance publique, qu'elles partageaient avec le feu d'artifice, les joutes sur l'eau et les cervelas de la Saint-Napoléon. Ce n'est plus un plaisir seulement de curiosité : il s'y mêle encore un intérêt sérieux et national, que les Anglais ont eu le bon esprit de comprendre avant nous. Si nous persistons dans l'application des systèmes qui doivent améliorer nos races, dans un temps donné, nous aurons des chevaux français, comme des chiens, des bœufs, des moutons français. Rien ne sera changé en France : il n'y aura que des chevaux anglais de moins.

Pendant que la partie équestre de la population jaunissait le vernis de ses bottes dans le sable du Champ-de-Mars, quelques esprits susceptibles s'indignaient d'un fait commun dans les annales des courses. Que peut faire une petite actrice fluette, comme un cheval de course, pétillante et déliée comme une flamme de punch, qui porte au vent le plus drôle de nez, qui s'appelle enfin Déjazet, quand une jolie jument prend son nom? L'actrice joue ses deux pièces et fait ses deux repas le plus gaiement possible. Ce qu'un grand seigneur ne peut pas défendre à son bâtard, Mlle Déjazet ne peut-elle le pardonner à une charmante bête, pleine de nobles qualités? Parce que le bâtard du grand seigneur a failli, dans une récente occasion, perdre son nom, après avoir égaré son âge, fallait-il exposer une jument de race à devenir anonyme? Une femme a tant de choses à défendre que l'actrice ne songeait pas à garder son nom pour elle seule, quand un journal, jaloux de l'honneur de Mlle Déjazet, prit cet honneur à deux mains, prit encore sa signature, sans oublier le prénom, et signifia par lettre à la jument du prince royal qu'elle eût à ne pas se nommer du tout. L'actrice, qui avait souffert l'usurpation de la bête de race, n'entendit pas raillerie sur l'usur-

pation du journaliste. Un cheval est sans malice; il est quelques journalistes qui en ont un peu « : Au faussaire ! a donc l'actrice. » Elle a trépigné, mordu ses mouchoirs ; la petite Judith a pris son gros sabre ; elle voulait trancher les vertèbres du CHARIVARI ; puis elle s'est lancée sur l'océan périlleux de la polémique ; elle a répondu avec son vrai nom, sa signature à elle ; les arabesques de son paraphe figurent à présent dans les cartons-correspondance des journaux parisiens. En exprimant sa reconnaissance pour l'accueil qu'elle avait reçu du prince royal, à Compiègne, Mlle Déjazet annonçait son projet de porter plainte contre le calomniateur ; mais au milieu de ces dépits féminins, de ce crime comique, de ce faux pour rire, le parquet a lourdement jeté un pesant réquisitoire. La saisie est venue donner une aubade au CHARIVARI. Ce malheur a rapproché le petit journal et la petite actrice; elle a écrit derechef pour dire qu'elle était trop vengée, et qu'elle ne voulait pas confondre son ressentiment avec celui de la justice. Le journal a répondu : *Embrassons-nous, et que cela finisse*. Le voilà donc réconcilié avec Mlle Déjazet. Dieu veuille pour lui que le procureur du roi lui tende les bras d'aussi bonne grâce !

Question jugée à l'avenir—les jumens de race pourront s'appeler DÉJAZET, MONTESSU, DUVERNAY. A coup sûr Mlle Taglioni ne réclamera pas contre le procédé de Crémieux, qui vient d'affubler une de ses élèves du nom de notre sylphide : c'est un usage d'outre-mer ; à ce titre il n'a pas besoin de passe-port. Les lords anglais ont assez souvent donné leurs noms à des danseuses, pour obtenir la réciprocité en faveur de leurs jumens.

Mlle Déjazet, avec ces trois lettres, dont une fausse, aurait donc absorbé la polémique de la semaine, si LE PITTORESQUE, si la littérature de la rue des Moulins, n° 18, n'avait fait sa moisson de scandale.

LA TOUR DE NESLE s'est écroulée au bruit des applaudissemens ; il n'en est plus question qu'en province et dans ces jours de spectacle-monstre, dans ces grands Waterloos que le génie de M. Harel livre à son public. M. Harel a perdu vingt Waterloos : un des architectes de LA TOUR a voulu relever ses ruines entraînées dans le grand océan des drames. Le père légitime de Buridan (par légitime j'entends : *Is quem nuptiæ demonstrant*) non content des 12,000 francs qu'il avait trouvés dans la poche de son fils, s'est pris à mutiler cet enfant, dès que le caissier du théâtre lui a proposé de la monnaie de singe : LE PITTORESQUE a recueilli un lambeau de cette victime : bardé de clichés, piqué de culs de lampe, l'historique de l'idée première de M. Gaillardet écrite par lui-même a paru dans LE MUSÉE DES FAMILLES.

C'est un champ sans limites que celui des idées premières. Une indigestion, peut-être, a donné à Molière l'idée première de son MALADE, comme LE MAGASIN PITTORESQUE a fourni l'idée première du MUSÉE DES FAMILLES à

la maison de commerce de la rue des Moulins : que nous importe? Voyons l'idée de M. Gaillardet. C'est le soir, c'est le pont des Arts, qui lui inspirent son idée première de LA TOUR DE NESLE. M. Gaillardet avait sous le bras L'ERMITE de M. Jouy. Moi, si j'avais cet Ermite à la main, et que je fusse sur le pont des Arts, j'aurais l'idée première de ne pas le lire, et l'idée seconde de le laisser choir. Pour revenir à M. Gaillardet, qui, *jeune encore*, avait lu Brantôme, le souvenir de ses récits l'étreignit des pieds à la tête... Pour la première fois il devina le drame, et son premier, son meilleur drame fut fait.

Voilà donc M. Gaillardet qui se pose comme père réel, père légitime, père éternel de cet enfant, les deux oreilles comprises, comme seul et unique père d'un drame enregistré à l'état civil de l'affiche, sous le nom de MM *** et Gaillardet.

Une fois sur le terrain du MUSÉE DES FAMILLES, cuirassé de pittoresque, barricadé dans sa rue des Moulins, il nargue les *** dont la collaboration adultère troubla ses premières joies. Mais les *** viennent à réclamer leur part de gloire et de paternité. Ma foi! le grand Salomon y eût perdu son hébreu.

Ici commence, dans ce journal à deux sous, changé en PRÉ AUX CLERCS, une guerre dont les honneurs ont été pour celui-là seul qui s'est montré spirituel. Le public a prononcé. Tournois comique, où les champions ont pour tenans le régisseur et le souffleur de la Porte-Saint-Martin, plus l'acteur Bocage, plus le libraire acheteur du manuscrit, plus deux hommes d'esprit, MM. Janin et Harel.

M. Gaillardet se retranche derrière quatre colonnes du MUSÉE DES FAMILLES.—M. Dumas fait avancer quatre colonnes.—Tu crois me faire peur avec ta mauvaise image représentant LA TOUR DE NESLE. — Espères-tu m'intimider avec ton Buridan brisé de tortures dans sa prison? — Cliché pour cliché.—A vignette, vignette et demie.—Ah! tu veux de la gravure sur bois? Tiens!—Tu veux du pittoresque? Voilà du pittoresque.

Dans cette bagarre, des paroles fort dures ont été échangées. La première lettre de M. Gaillardet, celle du MUSÉE DES FAMILLES, celle qui a pour frontispice UNE TOUR et pour cul de lampe UN COMBAT DE RHINOCÉROS ET D'ÉLÉPHANS; cette lettre, dis-je, ne faisait aucune mention de la collaboration de M. Dumas. M. Dumas n'a pas pris en philosophe un tel procédé. Il a voulu dire à son tour comment il fit sa TOUR DE NESLE; et dans une lettre adressée au même MUSÉE, lettre entre-flanquée du *cachot de la tour* et de la *vue de Presbourg en Autriche*, il a qualifié de *jeune homme* M. Gaillardet, qui le traite ensuite d'*hydropique*.

Les deux adversaires, mal à l'aise dans leur lice mensuelle, dédaignant la périodicité cacochyme d'un journal pittoresque, vinrent planter leur

bannière sur un terrain plus volcanique. La presse quotidienne reçut la plainte et la provocation de M. Gaillardet. M. Dumas le suivit encore là, comme il l'avait retrouvé entre deux clichés. Par malheur, dans la querelle de ces messieurs, querelle toute personnelle, est intervenu le nom d'un écrivain honnête, qui n'y avait rien à faire. M. J. Janin a joué un rôle que les faits actuels rendent encore plus excentrique; c'est celui d'un homme qui dépense beaucoup de bonne prose pour un ouvrage dramatique, et qui n'en veut retirer ni profit ni gloire. M. Janin, abandonnant son travail, renonçant à tout droit d'auteur, ne devait plus, pour cette maudite affaire, être recherché dans ses anciennes conversations, ses anciennes lettres, ses anciennes confidences, et traduit devant le public, tantôt comme défenseur de M. Gaillardet, tantôt comme témoin à charge. Le fait, le voilà. M. J. Janin a, dès l'origine, soutenu M. Gaillardet dans la possession de cette *idée première*, qu'il a trouvée sur le pont des Arts, de cette idée, qui ne lui coûta qu'un sou et qui lui rapporta 12,000 francs. Craignant ensuite que M. Gaillardet ne voulût se loger tout seul dans la Tour de Nesle, il a certifié ce qui était à sa connaissance, révélé les titres de propriété de chacun. Personne n'a pu se méprendre sur la loyauté d'une pareille conduite.

Au résumé, tout ce bruit n'a enflé la renommée de personne. M. Gaillardet n'en est pas moins l'auteur de Struenzée, dont l'idée première lui est sans doute venue sur le pont de l'Hôtel-Dieu. M. Dumas n'en est pas moins l'auteur de tous les drames qu'il prit tout haut sous son nom.

Cette affaire, bouffonne dès l'origine, fâcheuse dans ses dernières formes, aura peut-être une conclusion grave. En attendant, M. Harel ne brosse pas les éclaboussures de scandale qui ont rejailli sur son répertoire. Il plane comme un corbeau sur la tête des deux champions, et porte leur querelle à son actif. Un beau matin paraît cette sublime affiche :

La Tour de Nesle, drame dont l'intérêt vient de s'accroître par la polémique des deux auteurs, sera représentée ce soir. Le prix des places n'est pas augmenté.

— La bonne fortune de M. Harel a dû faire envie à ses confrères, qui n'osent pas engager la lutte avec les jours dorés de notre bel automne.

— Le Vaudeville et les Variétés seuls ont tenté les chances d'une première représentation. Jacquemin, roi de France, est une allusion aux faits intérieurs de la cour de Louis XVIII. Mme du C... et M. de la R... n'y sont pas épargnés. En exprimant assez volontiers notre répugnance pour ces révélations de scandales encore tout chauds, nous croyons rencontrer un sentiment éprouvé par le public.

— Deux de moins est le contre-poison d'Un de plus, représenté au Vaudeville. Deux maris arrachent aux horreurs de l'adultère leurs femmes

fascinées par l'épaulette d'un sous-lieutenant et le casque d'un fourier de cuirassiers.

Voilà un ouvrage aussi honnête qu'Un de plus était alarmant pour la morale. Au reste, les infortunes du ménage sont devenues assez respectables pour qu'on leur épargne à présent une dénomination cruelle. Le titre de ces deux pièces en fait foi.

Molière, dans son temps, M. Paul de Kock dans le nôtre (pardonne, Molière!) nomment seul les choses par leur nom. N. R.

Les initiales *L. G.*, mises au bas de la Chronique de notre numéro de dimanche dernier, étant celles d'un collaborateur qui renoncera quelquefois à sa tâche hebdomadaire pour laisser à d'autres plumes le soin de constater les mouvemens des salons et du monde, il est bon d'avertir, pour la plus grande facilité du lecteur à distinguer au premier coup-d'œil le caractère particulier de chaque article, que ces initiales, ainsi que toutes les autres, seront purement personnelles et non collectives.

Mlle DE MONTMORENCY.

Il en est de certains théâtres comme de certains hommes : ils jouent de malheur. Ce pauvre Théâtre-Français en est là. On l'a repeint à neuf, à neuf on l'a décoré; on peut dire que, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, c'est un nouveau théâtre, et cependant, à sa façon d'aller, c'est bien toujours le même théâtre. Indépendamment de la soie, du velours et des colonnettes d'or, M. Jouslin Delassalle en prit la direction, et il se montre plein d'adresse et de bon vouloir. La moitié de tant d'efforts et de dépenses eût suffi pour le comble de la prospérité de toute autre salle de spectacle de Paris; mais, soit fatalité, soit maladie secrète, ce doyen des théâtres languit dans la solitude, ou ne rassemble la foule que comme les agonisans, autour de leur lit de mort. Il faut aussi remarquer qu'il lui manque deux choses, par malheur les indispensables, à savoir des pièces et des acteurs.

Tantôt il remet à la scène les productions surannées d'auteurs inconnus, des comédies de Picard ou de Mme Candeille, ou des tragédies de Pierre et de Paul; tantôt, tuant par avance ce qui pourrait lui amener le peuple, il applique aux chefs-d'œuvre de nos grands poètes les plus détestables ac-

teurs du monde, M. David avec ses haut-le-corps prétentieux et sa déclamation triviale; M. Saint-Aulaire, précédé de son chant monotone, et Mme Paradol, qui est si imparfaitement funeste à tout ce qu'elle joue. Ses nouvelles acquisitions même ne sont pas heureuses; s'il a Mme Dorval et Mlle Noblet, il a Mlle Mante et Mlle Plessis, l'afféterie en personne. Or il arrive que les vieillesses s'emparent si souverainement des planches, qu'adieu le profit que l'on pourrait tirer des jeunes talens. Mme Tousez, par exemple, a vu fleurir et s'éteindre quatre ou cinq mille générations d'auteurs.

Certes partout la jeunesse et la beauté sont deux grandes et précieuses choses; mais au théâtre, j'ose le dire, le plus difficile triomphe du talent serait de faire oublier la laideur et le grand âge.

Ces observations ne sont faites que dans un esprit très-favorable au Théâtre-Français. Avec les élémens de succès qu'il tient, nous voudrions lui voir prendre une meilleure route et entrer d'un pied ferme dans la carrière des améliorations. Il est impossible que ce soit monsieur le ministre de l'intérieur qui l'ait enrayé dans ce cul-de-sac, qu'on nous passe l'expression.

Pour ce qui est de Mademoiselle de Montmorency, c'est une pièce qui n'a point fait fortune, et qui ira en attendant mieux. L'auteur, M. Rozier, n'a point à se plaindre du Théâtre-Français. En moins d'un an, on lui aura joué trois ouvrages. Le premier était la Mort de Figaro, qui, tout incomplet, promettait mieux que Mademoiselle de Montmorency. Le troisième se monte, et réparera ou ne réparera point l'échec de jeudi.

L'idée de l'auteur a été de mettre la vieillesse amoureuse de Henri IV en face de la candide et charmante jeunesse d'une fille de la maison de Montmorency, que Sa Majesté maria au prince de Condé pour obtenir plus sûrement ses bonnes grâces nouvelles; mais il avait mal calculé. Le prince de Condé ne se montra pas mari aussi débonnaire qu'il l'avait espéré, et donna un bon démenti au mot de la marquise de Verneuil, qui avait prétendu que « le roi le mariait pour lui abaisser le cœur et lui hausser la tête. » Après avoir crié, en pleine cour, à sa mère, qui s'était assez fâcheusement mêlée de ce complot, l'épithète la plus saugrenue que femme ait jamais méritée, il partit pour ses terres et, un mois après, pour les Pays-Bas, où il se mit sous la protection de l'archiduc Albert.

Tel était le texte de M. Rozier. Il avait à reconstruire le caractère de Henri IV, qui a été si misérablement défiguré jusqu'ici; il avait à le montrer tel qu'il était, *capitaine bon vouloir*, comme disait une de ses maîtresses; mais toujours amoureux, et plus libertin surtout qu'amoureux, courant les belles et les combats plutôt en soldat qu'en monarque; parfois peu digne, mais spirituel constamment, et relevant, à force de bonne mine

et de loyauté, la majesté royale, souvent compromise par les écarts de ses sens. Quand il était jeune, il aimait beaucoup à voler, et il disait lui-même qu'il était fort heureux qu'il fût roi, sans quoi il eût été pendu. Le maréchal de Biron l'appelait le prince le plus gascon et le plus ingrat de la terre; et, quoiqu'il ait étalé de nobles et fréquens exemples de clémence, il est très-vrai que *le vert-galant* mentait à son aise, et oubliait non moins facilement les services qu'on lui avait rendus. Je ne sais quel historien a fait observer que les plus fameux ligueurs furent ceux qui, sous son règne, obtinrent le plus de part à ses faveurs.

Ce n'est pas que M. Rozier l'ait vanté outre mesure. Il a senti qu'il ne le fallait pas dessiner dans les sottes proportions de l'esprit de parti; mais d'un excès il est allé à un autre, et peut-être le montrant ridicule, comme l'est toujours un vieillard amoureux, il ne nous a point assez sauvé la tristesse de ce spectacle, en développant le côté radieux de sa personne royale. Tant il est que le problème reste à résoudre, et que le public a peu goûté l'ingénuité par trop excessive de Mlle de Montmorency, comme aussi l'appétit par trop lubrique de ce céladon en cheveux blancs. On s'est rappelé aussi, pour le malheur de M. Rozier, l'amour de don Ruy Gomez de l'HERNANI de M. Hugo. Toute différence gardée, c'était par autant de tendresse, de chaleur, de poésie et de sens, qu'il aurait dû, tout en les punissant, nous expliquer les derniers feux de ce pauvre cœur de roi.

Cette pièce est sillonnée par intervalles d'éclairs spirituels. Il y règne même plus de sentiment vrai de l'histoire qu'on n'a droit d'en attendre de l'auteur démocratique de LA MORT DE FIGARO. Mais, quoi qu'il en soit, cette pièce est mauvaise. Son moindre défaut est d'être vide d'intérêt. On ne s'attache qu'au prince de Condé, et les personnages principaux sont le roi, Mlle de Montmorency, Inigo et le marquis de Bassompierre. Le marquis surtout est d'une fadeur et d'une niaiserie intolérables. Or, qui a lu les MÉMOIRES DU MARÉCHAL DE BASSOMPIERRE sait que si sa position fut difficile, il s'en tira avec plus de hauteur et d'esprit.

En général, le langage est inconvenant et plutôt révolutionnaire que digne de ce beau temps de style. Sa Majesté s'exprime quelquefois comme ne s'exprimerait pas le plus humble de ses sujets, et c'était le moins qu'il fût roi par l'expression, sinon par l'entreprise. Quant à Mlle de Montmorency, elle n'est pas ingénue en princesse, mais tout ainsi qu'une grisette de la rue des Marmouzets. J'ai dit que M. de Bassompierre était ridicule. Quant à Monrose-Inigo, son rôle est le principal et le plus pauvre. On est las depuis long-temps de tous ces absurdes diplomates taillés sur le patron de MM. Scribe et compagnie. C'est toujours du BERTRAND ET DU RATON, et Dieu sait si c'est une contagion agréable!

La pièce, peu amusante, longue, diffuse, souvent légère, et d'un bout

à l'autre faiblement intriguée, n'a point obtenu de succès. Nous ne dirons rien des comédiens, c'est tout ce qu'on en peut dire de flatteur.

— La première livraison de l'Histoire du seizième siècle en France, par le bibliophile Jacob, vient de paraître. L'auteur, dont les succès étaient déjà tout historiques, quoiqu'il n'eût publié que des romans, travaillait depuis plusieurs années à cet ouvrage, dans lequel il a fondu presque tous les écrits contemporains, imprimés ou manuscrits. C'est de l'histoire descriptive, appuyée sur la critique et la chronologie. Il le dit lui-même dans sa préface : « Je ne juge pas avec des paradoxes ; je peins d'après nature. » Un pareil livre, plein de recherches curieuses et de documens nouveaux, prouve que l'histoire peut offrir l'intérêt du roman, sans sortir des bornes de l'érudition la plus exacte. Nous rendrons compte de cette importante publication.

— Un nouveau roman de M. George Sand, Jacques, paraîtra lundi 15 septembre. On peut prédire un grand succès à ce livre, qui marque, dit-on, une manière toute nouvelle dans la carrière de l'auteur.

— Les lecteurs de la Revue de Paris connaissent les Voyages de l'Inde du capitaine Basil Hall, dont la Revue a donné autrefois de nombreux fragmens. Ils n'apprendront donc pas sans intérêt que le libraire Arthus Bertrand vient de publier une traduction du Voyage aux États-Unis du même auteur. Certes, il est peu de relations de voyages qui offrent plus d'intérêt et de charme que celles du capitaine Basil Hall, et son Voyage aux États-Unis et dans le haut et bas Canada, nouveau pour nous, n'obtiendra pas moins de succès que les Fragmens de Voyages que la Revue de Paris a presque rendus populaires en France.

—M. Klapproth vient de publier une Lettre a M. le baron Humbold sur l'invention de la Boussole; c'est une grave dissertation que M. Klapproth était peut-être seul à même de nous donner, et qui a une grande importance pour le monde savant.

— Le libraire Charpentier vient de mettre en vente la dernière livraison du Théâtre d'Alexandre Dumas; elle se compose de la Tour de Nesle, Angèle, Catherine Howard et Napoléon. Le second volume des Impressions de Voyage, du même auteur, qui sont peut-être un de ses meilleurs titres, vient de paraître à la même librairie.

LE FILS DU MILLIONNAIRE.

HISTOIRE DE PROVINCE.

Les étrangers que la saison des eaux minérales attire chaque année dans la petite ville de Bourbon se plaisent à remarquer, au centre de la ville, une vieille maison noire comme si le feu y avait passé, et qui présente dans sa construction les principaux caractères de l'architecture du quinzième siècle. Aux deux angles de la façade s'élèvent deux tourelles dont les toits pointus soutiennent des girouettes de dimension peu commune. La porte, à cintre surbaissé, est surmontée d'un écusson de pierre que supportent deux lions en relief, et dont les armoiries, soigneusement grattées à l'époque de la terreur, ont fait place à un cadran solaire. Les fenêtres, partagées par une croix de pierre en quatre compartimens, sont ornées de figures grotesques d'hommes, de femmes et d'animaux. Au bord du toit, quatre ou cinq grandes figures de renards et de lévriers s'avancent horizontalement sur la rue, et font l'office de gouttières; enfin l'édifice est couronné par trois mansardes délicatement sculptées, au sommet desquelles s'élèvent comme trois panaches des ornemens de plomb assez semblables pour la forme à des pieds d'artichauts.

Comme tout ce qui porte l'empreinte d'un temps reculé, cette maison gothique inspire à la fois un sentiment de respect et une sorte d'intérêt rêveur. On pense à ce qu'elle a pu être dans ses jours de jeunesse et de splendeur; on aime à se demander quelle sorte de gens ont tour à tour vécu

dans son enceinte, quelles joies et quelles douleurs y ont été éprouvées. Malheureusement sur tout cela il n'existe aucune tradition, pas même une de ces fables populaires attachées en tout pays aux murs des vieux bâtimens, et qu'on répète sans y croire pour amuser l'imagination des voyageurs. Tout ce que les habitans de Bourbon savent de cette demeure, c'est qu'elle fut construite jadis pour un chancelier de France, et que depuis longues années elle appartient à Mme Deschamps, veuve d'un homme de loi, bonne femme, très-entendue en affaires, et qui loue ses appartemens le plus cher possible durant la saison des eaux. Si par hasard la personne qui donne ces renseignemens est étrangère à l'industrie locative, elle a soin d'ajouter : « Entrez pour voir l'intérieur, il est plus gai que la façade, et vous serez reçu à merveille. »

En effet, une cour régulière bien sablée et garnie de plates-bandes se présente d'abord à la vue, et sert comme de vestibule à un assez beau jardin. A droite on remarque un large escalier en pierre, à gauche le petit salon où Mme Deschamps se tient d'ordinaire. C'est la pièce la plus moderne de la maison : elle est boisée et peinte en gris; des gravures encadrées de bois noir, et représentant toute l'histoire de la chaste Suzanne, sont disposées le long des murs, suivant l'ordre chronologique; en face d'un secrétaire en marqueterie, sur lequel est une pendule d'albâtre, se trouve un petit piano de forme ancienne chargé d'un panier à ouvrage, d'un gros volume in-folio servant de presse à des rubans, et d'un coussin sur lequel deux ou trois chats dorment habituellement côte à côte. La décoration de l'appartement est complétée par une douzaine de chaises de tapisserie, remarquables en ce que l'étoffe dont elles sont recouvertes ayant fait jadis partie d'une riche tenture qui représentait la chasse de Diane, chaque siége paré d'un lambeau pris au hasard n'offre à l'œil que des dessins bizarres et des figures tronquées. Sur l'un, c'est la moitié d'un bras ou les trois quarts d'une tête; sur l'autre, des cornes de cerf ou la hure d'un sanglier.

Le 15 juin 18.., à 7 heures du matin, Mme Deschamps, qui s'était levée avec le jour, déjeunait, en camisole et en bonnet de nuit, près de la fenêtre de son salon donnant sur la rue. Elle remplissait de son embonpoint démesuré une bergère assez large pour deux, et dans cette position sa personne semblait taillée à quatre étages : d'abord le ventre, ensuite la poitrine, puis le double menton, enfin une figure épanouie où se perdaient en quelque sorte des traits encore fins et agréables, quoiqu'ils

eussent au moins soixante ans. Son déjeuner, posé sur une table ronde, consistait en une tasse de café et quelques tranches de pain grillé. Sur la même table, entre le pot à crème et le sucrier, un petit chat gris se tenait gracieusement assis sur ses pattes de derrière, et regardait d'un œil plein de convoitise le café fumant dans lequel Mme Deschamps versait avec méthode, et pour ainsi dire goutte à goutte, une crème aussi blanche qu'épaisse. De temps en temps, le petit chat avançait doucement la patte jusque sur le bord de la tasse, puis il la retirait aussitôt, soit par crainte d'une correction, soit à cause de la chaleur. La vieille dame mangeait en silence, ne prêtant aucune attention à la pantomime de son favori ni à ses miaulemens plaintifs et caressans, lorsque trois coups frappés aux carreaux de la fenêtre attirèrent ses regards de ce côté. Elle reconnut à travers les vitres la figure longue et affairée de Mme Firmin, l'une de ses voisines.—Est-ce que nous allons ensemble au marché? dit Mme Deschamps en ouvrant la fenêtre. C'est mon jour de provisions : un moment, et je suis à vous.

— Il ne s'agit, ma chère amie, ni de marché ni de provisions pour l'instant, répondit Mme Firmin d'une voix basse et mystérieuse, j'ai une nouvelle importante à vous communiquer.

— Importante pour moi? dit Mme Deschamps avec vivacité.

— Pour nous deux, ma chère.

— En ce cas, entrez vite, vous me conterez cela pendant que je ferai ma toilette.

— Oh! je n'ai pas le temps à présent, et d'ailleurs je n'ai aucune envie que les voisins me voient entrer chez vous de si bonne heure; il ne faut point donner l'éveil à la curiosité : ma nouvelle exige le plus grand secret.

— Bah! bah! qui serait assez fin pour deviner ce que vous allez me dire à l'oreille? Allons, ma voisine, entrez vite, il n'y a personne dans la rue.

— C'est vrai; mais aux fenêtres : ne voyez-vous pas l'abbé Barbeau planté à la sienne? C'est le plus grand sournois de la terre, et l'on ne peut rien lui cacher : sous le prétexte de ne pouvoir dormir à cause de ses crampes, il passe la nuit à épier le prochain; aussi Dieu sait ce qu'il raconte! hier encore... Mais je vous dirai tout cela tantôt après dîner, sur les quatre heures; et jusque-là *motus*, entendez-vous?

— Madame Firmin, vous me mettez le diable en tête avec votre mys-

tère. Mon ménage ira tout de travers. Ah çà, au moins, soyez exacte : à quatre heures précises.

Les deux voisines se dirent adieu, et Mme Deschamps revint à son café, mais il n'en restait plus une seule goutte. Durant la conversation, le petit chat s'était dépêché, sans bruit et avec une rare précision, d'avaler tout le contenu de la tasse, qui paraissait avoir été rincée par la main la plus soigneuse. Content de sa bonne fortune, il peignait ses moustaches encore humides, lorsque sa maîtresse s'aperçut du larcin. « Le fouet, le fouet! monsieur Griffon, vous aurez le fouet, » s'écria-t-elle en poursuivant l'animal, qui, sautant légèrement de meuble en meuble, courut se réfugier sous une chaise, où il se blotit, le corps allongé, la queue tremblante et les yeux braqués comme deux rayons de lumière sur la figure fâchée de Mme Deschamps; mais la colère de la vieille dame s'apaisa bientôt, ou pour mieux dire changea d'objet. Le crime du chat fut mis sur le compte de Mme Firmin. « Qu'est-ce qu'elle me veut, murmurait Mme Deschamps, avec ses grands secrets qu'elle ne peut dire que le soir? C'était bien la peine de me déranger pour si peu de chose, quelque commérage, des bagatelles..... Je ne m'en occuperai pas, et je n'y veux plus songer. » Mais elle eut beau se répéter plusieurs fois ces derniers mots, elle y pensa toute la journée. Après une foule de conjectures et beaucoup d'impatience, l'heure de la révélation sonna à l'horloge de la ville, et Mme Firmin ne tarda pas à se montrer. Mais avant de rapporter l'entretien que les deux voisines eurent ensemble, il est nécessaire d'entrer dans quelques détails qui les feront mieux connaître.

Depuis la mort de son mari, Mme Deschamps était restée en possession d'une fortune de 3 à 4,000 livres de rentes, qu'elle administrait avec une parfaite économie, ne dépensant juste par an que le tiers de son revenu. Cette parcimonie, qui ne devait profiter qu'à ses héritiers collatéraux, provenait moins chez elle d'un instinct d'avarice que de l'envie de passer pour une excellente femme de ménage, ou, selon le vocabulaire provincial, pour une femme de mérite. Quatre fois par an, ni plus ni moins, elle dérogeait avec éclat à ses habitudes, en donnant un grandissime dîner. Heureusement la servante de la maison savait garder les secrets du pot au feu, et ne contait à personne avec quels sacrifices d'abstinence sa maîtresse rétablissait l'équilibre. Pour rendre à Mme Deschamps pleine justice, il faut dire que ce n'était point par une vanité vulgaire qu'elle donnait ces dîners célèbres dans toute la ville; elle professait une sorte de vénération

religieuse pour sa maison, cette antique demeure d'un chancelier de France; et c'était afin de lui rendre quelque chose de son ancienne splendeur, afin qu'elle ne dérogeât pas entre ses mains, que la bonne dame se croyait obligée à ces frais trimestriels de représentation. Comme toutes les passions humaines, l'amour de Mme Deschamps pour sa maison pouvait bien avoir aussi son côté d'égoïsme. Cette maison était la source la plus productive de son revenu; et tant que durait la saison des eaux, les baigneurs étrangers payaient chèrement l'honneur d'y loger. Avant tout, elle désirait avoir pour locataires des personnes titrées, de hauts fonctionnaires, ou des gens connus par leur fortune; mais dans les mauvaises années elle était moins aristocrate, et agréait en soupirant tous ceux qui se présentaient.

Quant à Mme Firmin, c'était une mère de famille âgée d'environ cinquante ans, pleine d'activité et de savoir-faire. Restée veuve au bout de quelques années de mariage, sans fortune et avec quatre filles, elle avait trouvé le moyen de les faire élever aux dépens de ses parens, de ses amis, et de ses voisins mêmes, sans qu'il lui en coûtât rien. Mais il s'agissait de les marier, car elles étaient devenues grandes, et c'était le point difficile. Mme Firmin y songeait nuit et jour, et jamais ses vues ne s'arrêtaient sur des partis médiocres. Il lui fallait quatre gendres riches, ou d'un rang élevé, ou même l'un et l'autre à la fois, si la chose était possible. Du reste la beauté de ses filles lui semblait justifier suffisamment la hauteur de ses prétentions maternelles. A l'affût de toutes les occasions qui pouvaient se présenter d'un bout à l'autre du département, elle épiait en outre avec autant d'adresse que de persévérance les célibataires, jeunes ou vieux, français ou étrangers, qui arrivaient aux eaux de Bourbon. En un mot, elle était pour les gens à marier qui se rencontraient sur son passage comme un chien d'arrêt pour le gibier. Ruses, expédiens, intrigues, rien ne lui coûtait dès qu'elle avait cru entrevoir un moyen de parvenir à son but.

L'amitié des deux voisines, quoique assez récente, était fondée sur la base la plus solide, celle d'un intérêt réciproque. L'une, pour faire valoir sa maison et se procurer des locataires selon son cœur, spéculait sur la prodigieuse activité, les nombreuses relations, et, comme elle le disait elle-même, sur les belles connaissances de la mère de famille; et celle-ci, en revanche, comptait trouver des maris pour ses filles parmi la clientèle de son amie. Dès qu'elles furent assises l'une à côté de l'autre dans le petit salon, Mme Firmin ouvrit ainsi la conversation. — Nous

voilà déjà au milieu de juin, ma chère, et pas un seul baigneur chez vous!

— Il ne s'agit pas de cela, mais de votre secret, interrompit Mme Deschamps avec un peu d'humeur; et puis je ne vois pas de raison pour me lamenter si tôt; la saison ne fait que commencer, et M. Portal, le fameux médecin de Paris, m'a fait promettre une famille entière de gens comme il faut. Ce sera pour mon premier.

— Et que diriez-vous, ma voisine, si je vous procurais, pas plus tard que ce soir, un locataire pour votre second? que diriez-vous, hein?

La figure de Mme Deschamps s'éclaircit tout à coup, et elle répondit d'une voix doucereuse :—Ce que je dirais? je dirais qu'il n'y a pas de meilleure voisine, de meilleure amie que Mme Firmin.

— Eh bien! ma chère, vous pouvez à l'instant même préparer les trois chambres du second, pour y recevoir le fils d'un millionnaire.

— Le fils d'un millionnaire! s'écria Mme Deschamps avec emphase et en levant les bras, je vais tout de suite..... Françoise, Françoise... Mon Dieu, la vieille sotte! voilà qu'elle est dehors; je l'ai envoyée en commission.

— Ne vous fâchez pas, dit Mme Firmin, vous avez le temps; on n'arrivera guère que sur les sept heures. Mais, ma chère amie, service pour service, j'en ai un à vous demander, et en outre la plus grande discrétion.

Le sourire disparut aussitôt du visage de Mme Deschamps, et elle se dit à elle-même : « Diantre, la voisine veut que je lui paie sa commission; elle a toujours besoin d'argent, et il va falloir que je lui en prête. » Puis, reprenant tout haut :—Un service, dit-elle, ma chère? ah! vraiment de tout mon cœur, c'est-à-dire si j'en ai le moyen, car vous savez...

— Je sais, répondit Mme Firmin sans attendre la fin de la phrase, je sais tout ce que vous êtes capable de faire. » Et en parlant ainsi elle donna à sa voisine une poignée de main tout amicale. Celle-ci, de plus en plus effrayée de cet empressement qui lui semblait de fort mauvais augure, tirait sa main à elle et reculait sa chaise en disant :—Voisine, ma chère voisine... à propos, je ne vous ai pas conté la bonne aubaine qui vient d'arriver à l'abbé Barbeau. Il a reçu 300 francs d'arriéré sur lesquels il ne comptait plus; il est dans la joie de son ame, le pauvre cher homme, et je lui ai entendu dire que la somme entière était au service de ses amis, moyennant le 6 pour 100, comme de juste! Il est si obligeant!

— Je ne m'en suis guère aperçue, dit Mme Firmin; mais laissons

l'abbé et ses cent écus ; si mon plan réussit, voisine, vous et moi nous en aurons bien d'autres à notre service, et cela sans intérêts.

— Un plan ! reprit Mme Deschamps tant soit peu rassurée; un plan ! mais dites-moi donc tout rondement de quoi il s'agit. Quel diable de préambule vous faites depuis un quart d'heure ! Allons, au fait.

Mme Firmin allongea la tête, et, regardant de droite et de gauche, elle mit ses deux mains de chaque côté de sa bouche et dit :—Eh bien ! ma chère, il faut que nous mariions ma petite Juliette à ce fils de millionnaire.

— Ah ! madame Firmin, y pensez-vous? Juliette est une jolie enfant, c'est vrai ; mais le fils d'un millionnaire, un homme si riche !

— Justement, ma chère, ce sera un homme trop grand pour calculer comme nous autres ; il voudra faire un mariage d'inclination, et ma Juliette est charmante, élevée comme un ange, car vous savez qu'elle a été à Paris... Je me charge de conduire l'affaire dès qu'elle aura été emmanchée ; mais c'est là le point difficile. Vous m'entendez, chère voisine, et pour cela je compte sur vous.

— Volontiers, madame Firmin, volontiers ; on pourra tâter le terrain, cela ne coûte rien ; mais pourquoi nous occuper de Juliette, votre dernière, avant de songer aux trois aînées? En bonne justice...

— C'est mon affaire, madame Deschamps. Au reste, je vous dirai en confidence que j'ai des projets pour les trois autres. Le mariage de ma Thérésia est déjà en fort bon train. Sa pauvre cousine est au plus mal ; les médecins ne lui donnent pas quinze jours de vie.

— Sa cousine, ah ! ah ! mais je ne comprends pas bien ce que la mort de cette dame peut avoir de commun !...

— Ah ! madame Deschamps, on voit bien que vous n'êtes pas mère de famille ! Vous ne comprenez pas qu'une fois la cousine enterrée il restera un homme veuf, encore jeune, riche, et qui plus est sans enfans; que ma Thérésia sera là pour pleurer avec lui, et qu'il se consolera avec elle. Croyez-vous donc que j'aurais envoyé cette pauvre enfant à la campagne durant la saison des eaux, pour être garde-malade auprès de sa cousine, et rien de plus? Non, madame Deschamps, non ; c'est une affaire sûre, c'est une affaire d'or. Mais parlons de Juliette : cette enfant est mon bijou, c'est la plus gentille et la plus aimable des quatre, et voilà pourquoi je la destine à notre fils de millionnaire.

— Dieu veuille, ma voisine, que tout cela réussisse ! Mais quel est le nom du monsieur?

— Émile Raymond. Écoutez cette petite lettre, que Mme d'Arnaud, qui est malade à sa campagne, m'a envoyée pour vous la communiquer, écoutez :

Paris, le 10 juin 18...

« Madame et chère amie,

» Permettez-moi de vous recommander, ainsi qu'à l'excellente Mme Deschamps, dont je n'oublierai jamais les soins affectueux, un jeune homme plein de mérite à qui l'on a conseillé l'usage de vos eaux minérales. C'est M. Émile Raymond, dont le nom déjà célèbre ne doit pas vous être inconnu ; il compte rester à Bourbon un mois pour le moins, et selon toute apparence il y arrivera le 15 au soir. Ayez la bonté de l'aider de votre mieux pour tous les arrangemens nécessaires, et agréez, madame et chère amie, l'assurance de mes sentimens les plus dévoués. »

— Bon, dit Mme Deschamps ; mais qui nous dit que ce M. Émile Raymond soit le fils d'un millionnaire ?

— C'est moi qui le dis, répliqua vivement Mme Firmin ; écoutez encore et ne m'interrompez plus. L'hiver dernier, quand j'étais à Paris, chez ma cousine Lebas, rue Charlot, au Marais, on ne parlait dans tout le quartier du Temple que des bals de M. Raymond, le fameux banquier millionnaire. J'allais avoir une invitation pour moi et pour Juliette quand mes maudites affaires m'ont rappelée ici. Eh bien! c'est le propre fils de ce M. Raymond qui vient aux eaux. La chose tombe sous le sens, *un nom célèbre*, un nom qui ne doit pas nous être inconnu : pesez ces expressions, ma voisine, et jugez vous-même s'il y a lieu d'avoir le moindre doute.

Mme Deschamps fit un signe de tête, et elle ajouta :—Je serai ravie que Juliette devienne une grande dame; en attendant, voilà un locataire comme il en faut à ma maison.

— Et le cadeau de noces, reprit Mme Firmin en souriant, voilà ce qui ne vous manquera pas non plus.

— Ah! fi donc, fi donc, ma chère voisine; ne croyez pas que l'intérêt.....

— Mon Dieu, à qui le dites-vous, madame Deschamps, vous la meilleure amie, la plus généreuse?

Ce compliment fit sourciller la vieille dame; le mot *généreuse* surtout lui paraissait cacher quelque piége. Cependant elle se rassura complétement lorsque sa voisine eut ajouté :—Ah ça! je vous quitte, je suis très-pressée; il faut que j'aille préparer Juliette, lui donner le mot d'ordre. Convenons de nos faits, en voici le programme : 1° faire bon visage à M. Émile Raymond; 2° l'inviter à dîner demain chez vous, et l'empêcher de se rencontrer avec la grande Constance, que je trouve toujours sur mes talons quand je veux produire mes filles.

— A merveille pour cela, je comprends, interrompit Mme Deschamps; mais le dîner est-il si nécessaire?

— Absolument; c'est le meilleur moyen de brusquer la première entrevue. Vous aurez ma fille et moi, l'abbé Barbeau, personnage muet à table, qu'il faut caresser pour qu'il ne nous trahisse pas, et enfin Mme Audriet, qui est à moitié sourde et aux trois quarts aveugle.

— Mais demain, voisine, un dîner demain! y songez-vous? Je n'ai rien de prêt, et vous savez comme j'aime à faire les choses. Il me faut huit jours.

— Huit jours! ah, Dieu de Dieu! ce serait la mort de notre projet. Si nous ne prenons pas les devans, ce sera pour une autre, madame Deschamps, et adieu le cadeau de noces. La mère de Constance est à l'affût, l'intrigante! Aucune bassesse ne lui coûtera. Il n'y a donc pas de temps à perdre. Si vous voulez, je vous prêterai une poularde, un filet de bœuf et six assiettes de dessert.

— Merci, merci, ma voisine, dit Mme Deschamps d'un air piqué; je trouverai moyen d'arranger tout cela et de faire honneur à ma maison.

— Eh bien! adieu donc, je vais guetter à la fenêtre l'arrivée du futur.

Mme Firmin, en prononçant ces derniers mots, prit son ombrelle pour sortir; mais son amie l'arrêta et lui dit :—Croyez-vous qu'on ait parlé à Paris du prix de mes appartemens?

— Je n'en sais rien, mais qu'est-ce que cela peut faire?

— Cela fait beaucoup; un millionnaire ne tient pas à l'argent, et dans tous les cas il doit payer plus qu'un autre. Je lui louerai 6 fr. par jour au lieu de 4.

— Mais, ma voisine, pourquoi faire des exceptions? Cela pourrait effrayer le jeune homme; d'ailleurs il vous est recommandé.

— Madame Firmin, vous ne songez qu'à vos affaires; il me semble

qu'il n'y aurait pas de mal à ce que je fisse les miennes en même temps.

— Eh bien ! arrangeons-nous : louez vos chambres du second 4 francs 10 sous par jour...

— Non pas, il me faut 5 francs, pas un sou de moins. Songez donc que j'ai besoin de m'indemniser de tous les frais que va m'occasioner ce mariage; n'ai-je pas déjà un dîner?

— Bien, bien, voisine, comme vous voudrez.—Et Mme Firmin sortit, puis revint sur ses pas d'un air empressé.—J'oubliais, madame Deschamps, une recommandation importante : ne faisons devant ce jeune homme aucune allusion à la fortune de son père, si lui-même n'en parle pas le premier. Je ne serais pas fâchée d'avoir l'air d'ignorer totalement qu'il est riche. Et d'ailleurs il sera bien plus agréable pour lui de se croire aimé sans intérêt... Adieu.—Et Mme Firmin sortit cette fois pour tout de bon.

La vieille dame, restée seule, prit deux ou trois prises de tabac d'un air pensif, et en branlant la tête comme quelqu'un qui n'est pas entièrement sûr d'être satisfait; puis elle se leva de son siége, et dit à moitié haut, à moitié entre ses dents : « Tout cela est bel et bon; mais, quoi qu'en dise la voisine, je louerai 6 francs à ce jeune homme, je le dois pour l'honneur de ma maison : les gens riches n'estiment les choses que quand on les leur fait bien payer. Voilà qui est dit. » Et là-dessus elle alla préparer l'appartement destiné au fils du millionnaire.

Quand l'arrosoir, le balai et la brosse eurent passé dans tous les coins et recoins, Mme Deschamps, un plumeau à la main, s'arrêta au milieu de la chambre, et jeta autour d'elle un regard de satisfaction, un regard attendri, semblable à celui d'une mère qui vient d'achever la toilette de son enfant. « Quelle chambre charmante! quel bel appartement! » s'écria-t-elle à plusieurs reprises, n'ayant pour son enthousiasme d'autre confident qu'elle-même, circonstance heureuse qui lui épargnait les chances probables d'une vive contradiction. En effet, l'appartement du second sur le devant, celui où s'étaient conservés le plus de vestiges de l'ancien état de la maison, avait par cela même quelque chose de si étrange que la servante refusait obstinément d'y entrer seule après le coucher du soleil. Pour tout autre œil que celui d'un antiquaire passionné, il offrait une parfaite alliance du laid, du triste et de l'incommode. La principale chambre était un énorme galetas qu'éclairait une seule fenêtre divisée en quatre panneaux dont les vitres, enchâssées dans de petites lames de plomb, étaient tail-

lées, les unes en carré et les autres en polygone, de manière à s'ajuster ensemble et à former un dessin régulier. En face de la porte s'élevait une cheminée gigantesque dont le manteau, décoré de moulures gothiques, était soutenu par deux figures d'anges ailés, en tunique, et l'étole au cou. Au lieu de plafond, des solives cannelées en chêne d'Irlande, autrefois d'un beau jaune clair, maintenant brunes et enfumées, se prolongeaient parallèlement d'un bout à l'autre de la pièce; enfin des meubles de toutes les époques, depuis le bahut du seizième siècle jusqu'à la chiffonnière contournée du dix-huitième, des siéges de toutes les formes et de toutes les couleurs, figuraient pêle-mêle le long des murailles en partie boisées, en partie couvertes d'une vieille tenture en maroquin doré. Après avoir accompli avec une minutieuse exactitude le travail de propreté que, pour *l'honneur de sa maison*, elle ne confiait jamais à personne, Mme Deschamps alla reprendre sa place habituelle dans le petit salon, en face de la fenêtre. Elle tira de son panier à ouvrage un morceau de tapisserie réservé pour les grandes occasions comme ouvrage de cérémonie, et se mit à travailler avec une distraction visible, portant ses yeux tantôt sur la fenêtre qui donnait sur la rue, tantôt sur le cadran de la pendule, et fredonnant entre ses dents un vieil air d'opéra-comique dont les paroles semblaient faire allusion aux pensées agréables qui l'occupaient :

Faut attendre avec patience,
Le jour de d'main c'est un beau jour.

Sur les huit heures, le claquement d'un fouet de poste, musique toujours douce à l'oreille des habitans d'une ville qui possède des eaux minérales, se fit entendre à travers les cris des enfans et les aboiemens des chiens. Beaucoup de têtes se montrèrent aux fenêtres : « Une calèche! une calèche! » disait-on, et quelques-uns ajoutaient : « C'est un baigneur! — C'est un voyageur! disaient les autres; il ne fera que passer. — Non, la voiture s'arrête à *la Boule-d'Or*. — Eh! mon Dieu non! elle va plus loin. — Au diable! dit l'aubergiste de *la Boule-d'Or*, qui s'était un peu trop hâté d'arriver sur le devant de sa porte, ce sera encore pour quelque baraque bourgeoise. » Pendant ce temps, la calèche arrivait en face de la vieille maison, dont la propriétaire, toute rayonnante de joie, s'avança en faisant à l'étranger, qui aussitôt mit pied à terre, une révérence des plus gracieuses. C'était un homme de vingt-huit à trente ans, d'une figure agréable

et surtout pleine d'expression; il répondit d'une manière polie aux empressemens de sa future hôtesse; mais il parut plus attentif à considérer la façade de la maison qu'à écouter le détail de ses agrémens intérieurs, sur lesquels Mme Deschamps ne tarissait pas. Lorsque le jeune homme entra dans l'immense chambre à coucher dont il a été parlé plus haut, son attention à tout examiner devint encore plus grande; il se promenait de long en large, il allait d'un meuble à l'autre, et s'écriait : « C'est très-curieux, c'est vraiment curieux! » Encouragée par ces exclamations de bon augure, Mme Deschamps se hasarda aussitôt à parler des 6 francs par jour. « Tout ce que vous voudrez, madame, répondit l'étranger en continuant son examen et en regardant avec une expression de plaisir la cheminée, la fenêtre, la tenture et les meubles; tout ce que vous voudrez, cet appartement me plaît au dernier point! » Ces paroles, qui satisfaisaient à la fois la double passion de Mme Deschamps, arrivèrent droit à son cœur, et ce fut avec une émotion qui allait jusqu'aux larmes qu'elle répondit à son locataire. En prenant congé de lui avec de nouvelles cérémonies, elle eut soin de l'inviter à dîner chez elle pour le lendemain.

Dès le matin de ce grand jour, tandis que Françoise allumait les fourneaux et commençait les préparatifs du dîner, Mme Deschamps se rendit en toute hâte chez sa voisine. Mme Firmin avait passé une très-mauvaise nuit, tour à tour agitée par l'espoir du succès et par la crainte d'un revers; sa figure, longue et tirée, ses yeux fatigués, juraient avec le visage frais et les regards brillans de sa fille. La tête chargée d'un triple rang de papillottes, Juliette se tenait à genoux devant sa mère, qui passait au fer les boucles de ses cheveux blonds enveloppées de papier noir. Cette opération paraissait causer une vive impatience à la jeune fille; elle faisait une mine boudeuse et regardait les mouches voler en attendant le moment de sa délivrance.—Je t'assure, maman, disait-elle lorsque Mme Deschamps entra dans la chambre, je t'assure que je ne me soucie pas du tout de ce fils de millionnaire.

— Taisez-vous, petite sotte, et ne vous remuez pas tant, car je vais vous brûler, dit Mme Firmin d'un ton sec et sérieux; et apercevant sa voisine, elle ajouta avec une grande volubilité de langue :—Eh bien! ma chère madame Deschamps, il est arrivé en calèche; contez-moi tout cela, qu'a-t-il dit? qu'a-t-il fait? comment est-il?

— Charmant! charmant! répondit la vieille dame avec une expression d'enthousiasme.

Juliette secoua la tête en souriant avec malice : — Oh ! vous dites cela, madame Deschamps, parce qu'il est riche !

— Pas du tout ! mademoiselle ; je dis qu'il est charmant, parce qu'il est poli, très-poli, qu'il connaît son monde, qu'il ne chicane pas sur le prix des choses, qu'il a toutes les manières d'un homme comme il faut, entendez-vous ?

Juliette haussa les épaules d'un air incrédule et dédaigneux.

— Et puis, ajouta Mme Deschamps, c'est un fort joli garçon ; il a des yeux noirs longs comme cela, et la vieille dame allongeait un de ses gros doigts potelés et chargés de bagues.

— Et ses cheveux ? dit Juliette.

— Noirs comme ses yeux. Ah ! tu auras là un joli mari, mon bijou !

— Madame Deschamps, est-il grand ou petit ?

— Ni l'un ni l'autre ; taille moyenne, très-bien mis et fait à peindre.

— Tiens, maman, dit Juliette en riant, c'est-il drôle ! voilà justement comme je les aime.

— C'est fort heureux ! dit la mère. Croiriez-vous, madame Deschamps, que cette petite péronnelle ne voulait pas en entendre parler ? Mademoiselle disait que tous les hommes riches sont bêtes !

En ce moment Mme Deschamps, qui était près de la croisée, fit un geste de surprise, et s'écria : — Tenez, le voilà qui passe, là, à droite ; il va aux bains !

La mère et la fille se précipitèrent à la fois du côté de la croisée ; mais aussitôt Mme Firmin arrêta Juliette par le bras : — Ne vous montrez pas comme cela, mademoiselle ; ne vous montrez pas !

— Oh ! je t'en prie, maman, laisse-moi le voir, dit Juliette en se débattant et en frappant du pied avec impatience ; laisse-moi donc, il faut bien que je sache s'il me plaira !

— Ce n'est pas nécessaire, tenez-vous tranquille ; tout le mouvement que vous vous donnez va vous brouiller le teint.

— Ah ça, mes amies, reprit Mme Deschamps, je vous dis adieu, car je n'ai pas le temps de jaser : le jeune homme a accepté mon dîner ; ainsi tenez-vous sous les armes pour quatre heures précises. De ce pas je vais inviter l'abbé, avec Mme Audriet, et puis aider un peu Françoise à la cuisine. Ce n'est pas pour vous le reprocher, mais vous me donnez une fière besogne.

Lorsque la vieille dame fut sortie, Mme Firmin s'assit dans l'embra-

sure de la croisée, et ordonna à Juliette de se placer devant elle. « Ah ça, ma fille, dit-elle avec gravité, vous rappelez-vous la leçon que je vous ai faite hier? »

Juliette leva les yeux comme pour chercher; puis, frappant ses mains l'une contre l'autre:—Oui, maman, je sais... Tu m'as dit de me faire adorer du fils du millionnaire, d'être jolie, d'être aimable et de montrer mes talens.

— Sans doute, mademoiselle, c'est le fond de la chose, mais je ne me suis pas expliquée si crûment.... En vérité, ma fille, vous avez encore l'esprit si peu formé, que jamais l'on ne croirait que vous avez passé trois ans dans *la capitale*.

— Mais, maman, tu te trompes aussi, toi, tu te trompes toujours quand tu parles de cela; c'est trois mois que je suis restée à Paris, et j'aurais bien voulu....

— Taisez-vous, mademoiselle, et songez qu'une fille de votre âge doit répondre oui à tout ce que dit sa mère. Je t'assure, Juliette, que si tu ne sais pas mieux te conduire, je ferai venir Alexandrine, Thérésia ou Naïda, pour épouser le fils du millionnaire!

Cette menace, prononcée d'un ton sévère, effraya tellement la jeune fille, qu'elle se mit à pleurer. Ses larmes eurent le double effet d'attendrir le cœur maternel de Mme Firmin, et de lui faire craindre qu'un chagrin trop vif ne vînt tout à coup gâter le teint frais et reposé de sa fille; elle s'empressa d'essuyer les yeux de Juliette avec un linge mouillé, afin qu'ils ne devinssent pas rouges. La paix ainsi rétablie, on s'occupa de la toilette. Cette occupation dura trois heures, et mit au supplice la pauvre Juliette, dont le désir de plaire était loin d'être égal à l'ambition de Mme Firmin. Tiraillée par les mains de sa mère, et presque étouffée dans son corset, elle murmurait entre ses dents :—Ah! s'il n'avait pas les yeux noirs, comme je le déteste-rais! Enfin, le dernier coup de peigne fut donné, la dernière épingle attachée, et la jeune fille, raide dans sa robe comme une poupée habillée de taffetas gommé, reçut l'ordre de marcher bien droite pour la vérification définitive, et de ne plus s'asseoir jusqu'au dîner, afin de n'être pas chiffonnée. Heureusement quatre heures sonnèrent bientôt.

Lorsque la mère et la fille entrèrent dans le salon de Mme Deschamps, où tous les convives se trouvaient déjà réunis, l'abbé Barbeau et Mme Audriet, qui étaient gens de bon appétit, firent un ah! ah! de plaisir, et le jeune étranger se leva d'une manière polie, mais sans adresser à Juliette

ce regard d'admiration sur lequel Mme Firmin avait compté pour le début; au contraire, il eut peine à s'empêcher de sourire en voyant la révérence cérémonieuse, la tournure à la fois guindée et importante de la mère, et le singulier attifage de la jeune personne, surchargée de colifichets et de rubans de toutes les couleurs. Mme Firmin s'aperçut, sans en deviner la cause, que leur entrée n'avait produit aucun effet; mais il fallait plus d'un échec pour la déconcerter. Avec son assurance ordinaire, elle entama la conversation, en disant à Mme Deschamps : « Mille pardons, ma chère, si nous arrivons un peu tard, Juliette s'est oubliée à son piano, après avoir terminé un paysage à l'aquarelle; nous n'avions plus que dix minutes pour la toilette, à peine si nous avons eu le temps de nous habiller; voilà notre excuse. Tout cela fut prononcé d'une voix flûtée et avec une sorte de grasseyement parisien que Mme Firmin affectait dans les occasions solennelles. A chaque mensonge de sa mère, Juliette baissait les yeux et rougissait; mais il est difficile de savoir si le trouble qu'elle éprouvait était dû tout entier à sa droiture de cœur, car la vue de M. Émile venait de produire sur elle une impression qui la rendait encore plus timide qu'à l'ordinaire.

On se mit à table. Mme Audriet et l'abbé dévoraient; mais ce dernier, pendant qu'il mangeait de son mieux, trouvait encore le moyen de regarder tout le monde en dessous. Mme Deschamps entassait les morceaux sur les assiettes, et faisait les honneurs de son dîner avec un grand luxe de paroles. Quant au jeune Parisien, il s'ennuyait beaucoup et trouvait un peu rude le métier d'homme poli en province. Parlant peu et d'un air distrait, il n'adressait pas même un coup d'œil à Mlle Firmin qui avait été placée en face de lui. La pauvre Juliette avait fini par croire, sur la parole de sa mère, qu'elle plairait infailliblement dès qu'on l'aurait vue. La parfaite indifférence de celui dont elle devait enlever le cœur d'assaut fut pour elle une véritable mortification; de plus, elle tremblait d'être grondée et punie de son peu de succès en rentrant à la maison, et cette crainte, à laquelle se mêlaient d'autres pensées d'une nature vague et mystérieuse, amena une larme au bord de ses paupières; elle baissa la tête, et, le moment d'après, soit pour respirer plus à l'aise, soit par une inspiration de coquetterie, elle se délivra à la fois de son grand chapeau rose et d'une écharpe de barége ponceau. Cette partie ridicule et désavantageuse de sa toilette ainsi enlevée, Juliette montra un très-joli visage et tous les charmes d'une fille de dix-sept ans. Ce petit coup de théâtre, qui attira l'attention des convives, produisit un léger changement sur la phy-

sionomie du jeune étranger; ses regards, distraits jusque-là, prirent de temps en temps une direction qui fit battre de joie le cœur de Mme Firmin : « Le coup s'est fait attendre, pensa-t-elle, mais il sera décisif, le fils du millionnaire est à nous ! »

Après avoir vu figurer sur la table quinze plats de dessert que Mme Deschamps avait étalés, dans la double intention de se montrer magnifique et de faire honte à Mme Firmin de sa proposition de la veille, les convives se levèrent et passèrent tous dans le jardin, à l'exception de l'abbé, qui s'esquiva, sous prétexte d'aller dire son bréviaire, et de Mme Audriet, qui s'endormit. Au bout de quelques minutes, la maîtresse de la maison laissa la mère et la fille seules avec le jeune étranger. Grâce à cette absence, qui la rendait maîtresse de la conversation, Mme Firmin eut soin de glisser au milieu d'un flux de paroles trois informations importantes, à savoir que Juliette était grande musicienne, qu'elle lisait l'italien aussi couramment que le français, et qu'elle déclamait les vers comme Mlle Georges. Dans plus d'une occasion la jeune fille avait reçu, sans trop d'embarras, ces éloges dont sa mère était prodigue; mais cette fois le rouge lui monta au visage, et elle ressentit une émotion dont elle ne pouvait se rendre compte. Pour n'en pas entendre davantage, elle s'arrêta seule au milieu d'une allée devant un rosier en fleurs, qu'elle se mit à effeuiller avec tant de distraction qu'une épine lui entra dans le doigt. Elle fit un petit cri, et au même instant une personne que sa rêverie l'avait empêchée d'apercevoir, la prit amicalement par la taille; c'était Mme Deschamps qui revenait tout essoufflée, après avoir mis ordre à son ménage :—Ah ça, dit-elle, si tu te piques les doigts, tu ne pourras pas nous jouer du forté; et faisant quelques pas vers M. Raymond, qui s'avançait : — Monsieur, vous aimez la musique, sans aucun doute? Eh bien ! vous allez entendre une virtuose; la voilà ! — Oh ! je ne sais rien, dit Juliette en baissant les yeux et en balbutiant comme une pensionnaire. Sa mère lui pinça le bras avec colère, tout en conservant sa physionomie riante et cérémonieuse. La jeune fille se tut, et d'un air docile suivit la compagnie jusqu'au salon.—Que vas-tu nous jouer ? dit Mme Firmin en débarrassant le piano des chiffons qui l'encombraient; que vas-tu nous jouer, chère enfant? Le choix est assez difficile. Commence toujours par une fantaisie de Hertz; tu nous donneras après du Beethowen et du Rossini. Juliette regarda sa mère avec des yeux effarés, et, toute tremblante, resta debout devant le piano ouvert.—Allons, dépêchons-nous, dit Mme Deschamps en prenant un chat

sur ses genoux et sa tapisserie à la main, on est prêt à vous entendre.— S'avançant d'un air doucereux comme pour aider sa fille à s'arranger sur sa chaise, Mme Firmin lui dit à l'oreille :—Si tu fais la sotte, je te réponds que demain je fais revenir Naïda. Allons, joue vite et fort, n'importe quoi.—Ces paroles produisirent sur Juliette l'effet d'un coup électrique, elle n'hésita plus, et promenant ses doigts sur les touches du vieux piano, elle en tira des sons maigres et fêlés; à peine savait-elle où ses mains se posaient; la gauche faisait constamment le même accompagnement de batterie, et la droite divaguait au hasard. Grâce à l'emploi de la pédale, et à tout le mouvement qu'elle se donnait, la pauvre fille parvint à réaliser le désir de sa mère, et fit en effet beaucoup de bruit. Pendant ce temps, Mme Firmin battait la mesure du pied et de la tête, Mme Deschamps, transportée d'aise, applaudissait, le jeune homme avait un air glacial, et Juliette pleurait devant son pupitre, comprenant, pour la première fois de sa vie, qu'elle était fort ignorante et qu'on la rendait ridicule.

Lorsque trois accords faux eurent terminé ce brillant morceau de musique, la jeune fille quitta le piano, et, baissant toujours les yeux, alla s'asseoir à quelque distance, comme pour échapper à tous les regards. — Mais pourquoi t'éloignes-tu, Juliette? dit l'impitoyable Mme Deschamps, tu n'en es pas quitte, ma fille, il nous faut à présent un peu de déclamation; n'est-ce pas, monsieur?—L'étranger, qui croyait dès-lors être au bout de son rôle de complaisance, et cherchait des yeux son chapeau, répondit à contre-cœur : — Je serai charmé si mademoiselle veut bien... — Allons, ma petite belle, allons, reprit la bonne dame stimulée par les regards, les signes, les coups de pied d'encouragement de Mme Firmin, donne-nous une jolie tirade; le songe d'Athalie, par exemple, ou la déclaration de Phèdre à Hippolyte, ou bien...

— Non, ma chère, dit Mme Firmin d'un ton péremptoire, il faut de la gradation en tout, il faut que Juliette ménage ses moyens; le passionné et le terrible viendront plus tard. Commençons par quelque chose de doux et de pastoral.

— Ma foi! ma voisine, vous avez raison; du pastoral, quelque chose d'amusant, de gai, comme les satires de Boileau. Il y en a une qui me fait toujours rire, et j'en sais deux vers depuis quarante ans :

> Sur un lièvre flanqué de six poulets étiques,
> S'élevaient trois lapins.....

— Nous ne savons rien de Boileau; dit Mme Firmin, c'est trop froid. Je propose une idylle, une charmante idylle de Fontenelle :

Sur la fin d'un beau jour, au bord d'une fontaine.....

— Ah ! oui, reprit Mme Deschamps, *Ismène et Corilas;* je la connais aussi, moi, et elle se mit à déclamer :

Mais n'ayons pas d'amour, il est trop dangereux !

— Voilà un joli vers ! ajouta-t-elle; c'est aussi un bon conseil pour vous, jeunes gens, et elle fit un éclat de rire qui dura près d'une minute. Juliette rougissait à faire pitié. M. Raymond, quoiqu'il fût à cent lieues de comprendre ce qu'il y avait de finesse là-dessous, éprouvait un certain embarras; il souffrait par bonté de cœur du rôle absurde qu'on allait faire jouer devant lui à cette jeune fille timide et modeste; mais son air froid et son peu d'empressement ne sauvèrent pas la pauvre enfant; elle récitait déjà le second vers de la fameuse idylle :

Corilas sans témoin entretenait Ismène.....

lorsqu'un joyeux éclat de voix se fit entendre à la porte. Au même instant, l'abbé Barbeau entra suivi d'une jeune personne de grande taille, très-brune d'ailleurs, et de manières fort dégourdies.

A cette vue, Mme Firmin resta pétrifiée; c'était la grande Constance, l'éternelle rivale de ses filles, que l'abbé amenait pour faire niche à sa voisine dont il avait deviné les projets. Revenue de sa première surprise, Mme Firmin, toujours habile en ressources, trouva aussitôt un expédient pour contreminer la méchanceté de l'abbé. Le jour baissait, et une partie du salon était déjà fort obscure. Par un bonheur inattendu, la chaise de la mère de Juliette se trouvait placée de ce côté; à force de politesses, de complimens et d'amitiés apparentes, elle eut soin d'attirer son ennemie auprès d'elle, et de la faire asseoir précisément dans l'endroit le moins éclairé, dans un recoin où il était impossible que l'œil d'Émile Raymond pût pénétrer; alors, se tournant vers Mme Deschamps, elle lui dit à l'oreille quelques mots. Grâce à cette confidence, l'obscurité s'épaissit de plus en plus, et gagna même tout l'appartement, sans que la maîtresse de la maison songeât le moins du monde à faire apporter de la lu-

mière. M. Émile profita des ténèbres qui enveloppaient la société pour faire une retraite qu'il méditait depuis long-temps, et s'esquiver à petit bruit. A peine eut-il fermé la porte que Mme Firmin proposa une partie de whist, qui eut lieu en effet, et où elle se montra extrêmement gaie. —Le soir, en se couchant, elle dit à sa fille : « Ce diable d'abbé et sa géante ont été bien attrapés! — Et nous aussi, maman, reprit Juliette d'une voix triste. — Va, tu n'y entends rien, répliqua la mère, le jeune homme est fou de toi! »

Durant les quinze jours qui suivirent, les deux voisines firent assaut d'adresse et de zèle pour amener une seconde entrevue; mais tous leurs efforts furent inutiles. M. Raymond, hors les heures de bain et de promenade, se tenait obstinément renfermé dans sa chambre; on eût dit qu'il était sur ses gardes, car toujours il trouvait quelque défaite pour éluder les invitations de son hôtesse :—C'est un philosophe! dit un jour la vieille propriétaire. — Non, non, ma chère, répondit la mère de famille avec une assurance qu'elle était loin d'avoir intérieurement, il est amoureux, très-amoureux! N'avez-vous pas vu comme il regarde en l'air, dans le jardin, dans la cour et même en pleine rue? Il a presque toujours les yeux au ciel.—Mme Deschamps ne put s'empêcher de rire :—Ah! ma voisine, reprit-elle, vous n'y êtes pas; si ce jeune homme va le nez en l'air, ce n'est pas pour Juliette, ma pauvre madame Firmin; malheureusement ce n'est pas pour elle, c'est pour ma maison, qu'il examine depuis les cheminées jusqu'au pavé; s'il est amoureux, c'est de mes mansardes historiées, et je vous avoue que cette passion ne lui fait aucun tort dans mon esprit.—Mme Firmin eut peine à contenir un violent accès d'humeur, et les deux voisines se séparèrent en haussant les épaules, et en disant l'une de l'autre : Elle est folle!

Cependant Juliette, contre son habitude, devenait rêveuse et avait de fréquentes insomnies; le souvenir de l'étranger, de sa voix douce, de ses grands yeux noirs, lui était resté au cœur. A force d'y rêver, elle perdit sa gaieté d'enfant, et ses belles couleurs disparurent; enfin, depuis ce fatal dîner, c'est le nom qu'elle-même lui donnait, une sorte de révolution s'était opérée dans son esprit : elle apercevait sous leur véritable jour la conduite et les projets de sa mère; elle se promettait de n'y tremper en rien, et même de les déjouer avec fermeté. Ce n'était qu'avec répugnance qu'elle se laissait conduire chez Mme Deschamps, bien qu'elle sentît au fond de son ame un vif désir de revoir cet Émile si froid pour elle; mais

la fierté lui était venue avec l'amour. Quant à M. Raymond, malgré des charmes extérieurs auxquels il n'était pas du tout insensible, une petite provinciale aussi sottement élevée n'avait rien d'assez intéressant pour l'occuper un seul jour, et le lendemain du dîner il ne pensait pas plus à Mlle Firmin qu'à sa mère.

Quoiqu'elle fût sérieusement inquiète, Mme Firmin ne perdit pas courage: «Il faut frapper un grand coup,» se dit-elle un matin, et elle courut chez sa voisine.—Madame Deschamps, je pars et je vous laisse Juliette; ces lambineries m'assomment; j'ai trois autres filles à pourvoir, et il n'est pas juste que je perde tout mon temps avec celle-ci.

— Comment, s'écria Mme Deschamps, quelle idée! je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— C'est pourtant clair, ma chère amie; je veux dire que je vous confie Juliette parce que je vais aller mettre en train le mariage de Naïda; voilà un régiment qui arrive à Moulins, le colonel n'est pas marié, et vous seriez fâchée vous-même si je perdais cette bonne occasion.

— Mais, madame Firmin, pourquoi me laisser Juliette?

— Pour qu'elle soit toute la journée, le matin et le soir, à deux pas de M. Émile Raymond; qu'il puisse la rencontrer dans la cour, sur l'escalier, au jardin, au jardin surtout, je vous le recommande; le grand air et la verdure font toujours de l'effet sur le cœur des jeunes gens!... La petite a de beaux yeux, et je vous réponds qu'avant trois jours.....

— Me mettre Juliette sur les bras! interrompit Mme Deschamps avec humeur; ah ça! mais nous n'avions pas mis cette clause dans notre marché, dans notre arrangement, je veux dire....

La bonne femme s'effrayait de la responsabilité qui allait peser sur elle, et plus encore du surcroît de dépenses que ce nouveau commensal occasionerait dans son ménage.

— Ma chère voisine, lui dit Mme Firmin d'un ton attendri, après avoir tant fait pour nous, ne reculez pas, je vous en conjure; il faut que Juliette reste quinze jours ici, c'est indispensable, c'est le *sine qua non*. Que la noce ait lieu, et vous aurez....

— Allons, dit Mme Deschamps, n'en parlons plus, je prendrai Juliette.

— Ah! je vous reconnais bien là! Tâchez seulement de pousser les choses un peu vite, amenez des rencontres, des entrevues, des tête-à-tête, chauffez, chauffez!

— Mais si le feu allait trop grand train?

— Laissez faire.

— Madame Firmin, c'est que les choses peuvent tourner à l'amour, sans tourner au mariage.

— Laissez faire.

— Cependant, si je m'apercevais...

— Eh! laissez faire.

— Ma chère amie, je vous préviens que pour l'honneur de ma maison je dois veiller à ce qu'il ne se passe rien que de convenable.

— Bien, très-bien, c'est ce que je voulais dire, adieu! Je vais vous envoyer ma fille.

Transportée d'une manière aussi inattendue dans la maison vers laquelle se dirigeaient toutes ses pensées, Juliette éprouva beaucoup de trouble, et ses résolutions de réserve et de fierté chancelèrent considérablement. Les heures où Émile devait entrer, sortir, passer dans la rue, étaient celles qu'elle choisissait pour broder auprès de la fenêtre, à demi cachée derrière le rideau; par moment elle était tentée de faire remarquer sa présence et de se faire adresser quelques paroles les plus indifférentes, les plus cérémonieuses; mais un instinct de pudeur et de timidité la retenait. Trois jours se passèrent sans qu'Émile Raymond se doutât le moins du monde que la jeune personne avec laquelle il avait dîné habitât sous le même toit que lui; et chaque jour Mme Deschamps reçut régulièrement une lettre dont la substance était : « Où en sont les choses, le jeune homme s'est-il déclaré? » A la lecture de la dernière, la bonne dame secoua la tête d'un air qui voulait dire : Si cela continue, adieu le cadeau de noces; et ce ne fut pas en vain que cette pensée lui trotta par la tête durant une partie de la nuit. Quoique son esprit fût d'ordinaire peu inventif, elle imagina un stratagème, et le lendemain matin, épiant le moment où son jeune locataire entrait dans le jardin un livre sous le bras : « Juliette, dit-elle, va-t'en tout de suite me cueillir un gros bouquet de persil. » Sans défiance du piége qu'on lui tendait, la jeune fille appela le petit chat dont les tours interrompaient souvent ses rêveries, et courut avec lui d'un seul trait jusqu'au bout du jardin. Dès qu'elle eut pris sa course, Mme Deschamps monta de toute la vitesse de ses jambes au haut d'une des tourelles qui flanquaient la façade de sa maison, et d'où la vue s'étendait très-loin : elle tenait à la main une lorgnette d'Opéra que lui avait laissée en souvenir un baron allemand dont elle citait souvent la politesse et le savoir-vivre. Parvenue, non sans fatigue, à ce qu'elle appelait son belvédère, elle s'installa devant une petite

fenêtre qui donnait sur le jardin ; la lorgnette fut dirigée de ce côté par la vieille dame, dans une double intention : celle de voir si, comme elle le disait elle-même, le feu prendrait aux étoupes, et si cette explosion tant désirée n'amènerait rien de contraire à l'honneur de sa maison.

Le temps était superbe, le soleil à moitié caché, l'éclat des fleurs, leur parfum, le chant des oiseaux, tout ce qui fait le charme d'une belle matinée se réunissait pour animer la jeune fille et lui donner une sorte de vertige de plaisir et de bien-être ; son ame éprouvait le besoin de se répandre en mouvemens de joie et de gaieté ; elle souriait au ciel, aux fleurs, à la verdure ; elle se sentait libre et heureuse comme les papillons qu'elle suivait de l'œil dans les mille détours de leur vol capricieux ; le petit chat faisait autour d'elle les gambades les plus joyeuses, s'élançant après les grosses mouches qui bourdonnaient le long des plates-bandes, ou se mettant en arrêt devant chaque oiseau qu'il voyait sautiller en picotant sur le sable des allées. Cette folle joie du gracieux animal fut encore un stimulant pour Juliette ; elle allait et venait à travers le jardin, courant toujours et ne pensant déjà plus au persil qu'elle devait cueillir. Plusieurs fois elle passa et repassa devant un cabinet de verdure où M. Raymond venait de s'asseoir. Au bruit d'un pas vif et léger, il leva les yeux de dessus son livre, et reconnut, non sans un peu de surprise, dans cette jolie enfant qui voltigeait autour de lui, la petite provinciale qui lui avait paru si gauche ; oui, c'était bien la même jeune fille, mais embellie par la liberté dont elle jouissait en ce moment, embellie par l'absence d'apprêt et de mauvais goût dans sa toilette, par sa simple robe de percale et ses cheveux relevés sans boucles sur le sommet de la tête. Émile la suivait des yeux avec un extrême plaisir et sans faire un seul mouvement, de crainte de l'effaroucher par sa présence. Il la vit au plus fort de ses courses folâtres s'arrêter subitement, prendre un air pensif et se diriger vers un banc de gazon qui touchait au treillis garni de branches de vigne et de clématite sous lequel il était placé. Elle s'assit et baissa la tête sur sa poitrine qui semblait agitée, tandis que le bout de son pied traçait sur le sable quelques caractères confus. Bientôt cette distraction rêveuse prit tous les caractères de la tristesse, et des larmes, qu'elle essuyait à mesure, coulèrent une à une sur ses joues. Intéressé par ce spectacle, et cherchant à deviner ce qui se passait alors dans ce cœur de jeune fille, saisi d'un chagrin si vif au milieu des élans d'une joie presque enfantine, l'étranger devint pensif à son tour, et laissa tomber par mégarde le livre qu'il tenait à la main. Ce bruit fit tressaillir

Juliette, elle tourna la tête brusquement, et ce ne fut pas sans frayeur qu'elle aperçut à travers le treillage les yeux noirs d'Émile Raymond. Se voyant découvert, le jeune homme s'avança vers elle et lui dit d'une voix douce :—Je vous ai fait peur, mademoiselle?

— Oui, monsieur, répondit Juliette sans se déranger, quoiqu'elle eût l'intention de faire un mouvement pour quitter sa place ; oui, vous m'avez fait bien peur, car je ne vous croyais pas là.

— Y a-t-il long-temps que vous êtes ici, reprit Émile dans le dessein de la rassurer, je ne vous ai aperçue qu'à l'instant même?

Cette question dissipa en partie l'embarras de Juliette, car elle pensa que M. Raymond ne l'avait pas vue pleurer.

—Vous êtes venue de bien bonne heure faire une visite à Mme Deschamps, ajouta celui-ci après un moment de silence durant lequel il prit place sur le banc.

— Ce n'est pas une visite, monsieur; je demeure ici depuis trois jours.

— Vraiment? que je suis fâché de ne pas l'avoir su plus tôt!

Cette simple phrase fit briller de plaisir les yeux de la jeune fille ; mais une expression de dépit parut sur son visage lorsque Émile eut ajouté : —Vous n'avez donc pas joué du piano? à vous entendre j'aurais pu deviner que c'était vous.

— Ah! monsieur, pourquoi vous moquer de moi? dit Juliette avec un accent triste et doux ; ce n'est pas bien de votre part, je vous croyais un si bon cœur!

— Me moquer de vous, mademoiselle, dit Émile de plus en plus intéressé par cette naïveté d'enfant, oh! je ne me le pardonnerais pas!

— Et cependant vous le faites bien réellement, car ce n'est pas sans intention que vous parlez de ce vilain piano ; si au moins, en vous apercevant de mon ignorance, vous aviez pu deviner combien je souffrais.... Combien il m'en a coûté d'obéir aux ordres de maman!

— En vérité, mademoiselle, je suis touché, vivement touché de la peine que je vous ai faite.

— A la bonne heure, répondit Juliette, je vous crois à présent, et je vous trouve bien bon ; mais dites vrai, n'est-ce pas que ma musique et mes vers vous ont bien diverti à mes dépens?

— Ne croyez pas cela, ne le croyez pas.

— Si, je le crois et j'y pense toujours, car j'en ai été désolée ; je craignais tant de vous avoir déplu!

L'aveu que renfermaient ces paroles ne fut pas perdu pour celui à qui elles étaient adressées ; quant à la jeune fille, elle n'avait aucune conscience de l'interprétation qu'on pouvait donner aux mots qui venaient de lui échapper. En ce moment, une guêpe de la plus grosse espèce se mit à tourner en bourdonnant autour des deux interlocuteurs, allant plusieurs fois de l'un à l'autre comme pour choisir avec réflexion la tête sur laquelle elle voulait se poser. Émile se leva aussitôt, et battant l'air avec son mouchoir, il força l'insecte à s'éloigner; mais ce ne fut que pour un instant. La guêpe revint à la charge, montrant cette fois une prédilection particulière pour le visage de la jeune fille qu'elle entourait de cercles qui allaient se rétrécissant de plus en plus. M. Raymond reprit son mouchoir, poursuivit de nouveau la guêpe jusqu'à ce qu'il l'eût perdue de vue et revint s'asseoir sur le banc :—C'est une chose incroyable, dit-il, que l'acharnement de ce maudit insecte. — Oui, répondit Juliette ; mais une chose encore plus singulière, c'est qu'il y a des idées qui sont comme cela; plus on veut les chasser, plus elles reviennent.—Émile trouva de la grâce dans ce propos ; il sourit et reprit la conversation sur un ton plus élevé. Le soin qu'il eut de mettre tout ce qu'il disait à la portée de son interlocutrice rendit à la jeune fille sa liberté d'esprit et son enjouement naturel. Animée par le plaisir qu'elle trouvait à cet entretien, elle en devenait plus jolie, et à travers son ingénuité M. Raymond découvrait, avec un intérêt toujours croissant, qu'elle ne manquait ni d'intelligence ni de finesse : « Quelques leçons, disait-il en lui-même, et l'on ferait d'elle une femme charmante. »

L'attention plus vive des deux côtés favorisa une nouvelle attaque de la guêpe qui, suivant l'obstination naturelle à son espèce, n'avait fait qu'une retraite simulée, et, changeant de tactique, au lieu de perdre le temps à tournoyer, s'abattit sur une des mains de Juliette et la piqua de manière à lui arracher un cri. Hors de lui en la voyant toute pâle de la souffrance qu'elle éprouvait, M. Raymond saisit sa main déjà enflée, et, après d'inutiles efforts pour en faire sortir l'aiguillon, la porta à ses lèvres sans intention bien précise, par un mouvement dont il ne fut pas maître. En ce moment, Mme Deschamps qui, du haut de l'observatoire où elle était placée en vedette, avait suivi d'un œil satisfait la scène que nous venons de décrire, trouva que l'intimité des jeunes gens faisait des progrès beaucoup trop rapides et qu'il y avait péril pour l'honneur de sa maison. Son attention redoubla, et la lorgnette fut braquée avec autant de fixité que le télescope d'un astronome; mais ce qu'elle avait pris, grâce à la distance, pour un

baiser des plus tendres, ne fut suivi d'aucun fait remarquable. Elle vit Juliette faire quelques pas accompagnée de M. Émile, puis sortir seule du jardin et se diriger vers le salon : « Ah! voilà qui va bien, » se dit-elle complétement rassurée, et elle descendit aussi vite qu'elle put.

Huit ou dix jours après cet événement, la bonne dame écrivit la lettre suivante :

« Ma chère madame Firmin, mes occupations m'ont privée jusqu'à présent du plaisir de répondre à vos lettres, non affranchies, soit dit en passant; je suis charmée d'avoir à vous apprendre que depuis un certain jour où j'envoyai Juliette cueillir du persil au jardin, le jeune homme s'est épris d'elle si bien que je commence à trouver un peu rude la garde de cette petite ; je suis continuellement aux aguets, et ce qui me chicane surtout, c'est que la déclaration n'a pas encore eu lieu. Tous les soirs je questionne là-dessus votre Juliette, qui me répond que M. Émile n'y songe guère, qu'il n'a pour elle que de l'amitié et que cela suffit à son cœur. Venez donc, ma chère amie, mettre fin à toutes ces sornettes et me décharger de ma responsabilité. Je ne puis faire deux métiers à la fois, soigner ma maison et surveiller une jeune fille; c'est très-sérieusement que je vous le dis. Vous trouverez M. Raymond si bien installé auprès de la petite, qu'on le croirait son frère ou son mari; cependant je puis vous certifier que tout se passe entre eux convenablement; il y a des œillades et des sourires d'intelligence, mais comme je suis toujours là, il n'y aura pas autre chose jusqu'à votre retour, surtout s'il a lieu prochainement.

» J'ai encore à vous dire que Juliette néglige son forté pour l'italien qu'elle apprend avec M. Émile. Toute la journée je n'entends plus que des *Amo*, des *Ama*, et d'autres baragouinages. Ce qui me fâche pour le moins autant, c'est qu'au lieu de lui faire réciter de beaux vers d'un auteur connu, le jeune homme passe trois ou quatre heures à lui lire les poésies d'un certain Lamartine.

» Adieu, ma chère madame Firmin; je suis, en attendant le plaisir de vous revoir,

» Votre affectionnée

» AMABLE DESCHAMPS, née COTINEAU. »

La réponse ne se fit pas attendre :

« Ma chère amie,

» J'avais prévu que les choses tourneraient aussi bien que vous me l'annoncez, et cependant je m'en réjouis comme d'une surprise. Malgré votre conseil, je ne partirai pas encore, il faut laisser au jeune homme le temps de s'engager tout-à-fait. D'ailleurs, nous n'avons rien à craindre de Juliette, je lui ai donné à elle et à ses sœurs des principes de vertu trop solides; vous pouvez donc, sans inconvénient, vous relâcher de votre surveillance et laisser nos jeunes gens seuls, afin de leur donner du courage et d'accélérer la marche de cette affaire.

» Je suis dans une bonne veine, tout me réussit; le mariage de ma Naïda est aussi en très-bon train. Au dernier bal, le colonel a dansé trois contre-danses avec elle; de plus, ma chère, il lui a serré la main et répété au moins dix fois qu'elle était charmante. En sortant du bal, il lui a attaché ses soques, et, malgré nos refus, a voulu, à toute force, lui donner le bras jusqu'à la maison. Adieu, ma chère voisine, embrassez pour moi Juliette : j'ai déjà annoncé, mais en confidence, son mariage avec le fils d'un millionnaire.

» Votre sincère amie,

» Léontine Firmin. »

Cette lettre parut à Mme Deschamps fort peu satisfaisante; cependant une pensée la détermina à prendre les choses en patience. « Plus l'affaire traînera, se dit-elle, plus long-temps je garderai le jeune homme, et six francs par jour valent bien un peu de tracas. » Cette puissante considération l'emporta sur toutes les autres, et la vieille dame se résigna, non sans un certain effroi, à courir toutes les chances de son rôle.

L'intimité dont Mme Deschamps avait tracé le tableau à sa manière et que, suivant ses nouvelles instructions, elle favorisa dès-lors par de fréquentes absences, ne provenait pas tout-à-fait de la même source pour les deux personnes qui, sous cette inspection quasi maternelle, y consacraient la plus grande partie de leur journée. Du côté de la jeune fille, c'était un premier amour naïf, exalté, absolu; de l'autre, il n'y avait guère que cet attrait de douce camaraderie dont la puissance est grande sur les hommes que

des goûts sérieux tiennent éloignés du monde, mais qui, peu constant et peu exclusif, conduit rarement au mariage. Il n'avait pas fallu à M. Raymond plus de huit jours d'expérience pour qu'il trouvât parfaitement insipide la société des eaux de Bourbon, et prît la résolution formelle de ne plus voir que la campagne et ses livres. Cette résolution, fermement exécutée jusqu'au jour de la rencontre au jardin, n'avait pu tenir après la découverte si piquante et si pleine d'intérêt d'un naturel de jeune fille gracieux, délicat et inculte, comme une fleur sauvage. L'idée d'employer chaque jour quelques heures au développement de cette intelligence comprimée par l'éducation provinciale, cette idée où se mêlait d'une manière confuse, à l'entraînement irrésistible qu'exercent la jeunesse et la beauté, quelque chose de fraternel et même de préceptoral, fut la première base d'une liaison que l'habitude resserra de plus en plus, et qui insensiblement prit un caractère de tendresse. Les leçons, données avec inspiration et écoutées avec un respect religieux, eurent un succès étonnant. Tout un monde d'idées nouvelles s'ouvrit pour la jeune fille, et M. Raymond éprouvait toutes les joies d'un auteur devant son ouvrage. Cependant il y avait de grandes chances pour qu'au terme de la saison des eaux il se remît en route, n'emportant de Bourbon qu'un serrement de cœur et un souvenir bientôt effacé par de nouvelles impressions, si quelque incident fortuit, une de ces mille péripéties qui arrivent à point nommé pour transformer en engagement effectif un amour de contemplation, ne venait au secours de la passion un peu aventureuse dont la pauvre Juliette s'était éprise. C'est ce qui arriva en effet, et dans une seule soirée, l'affection calme du frère pour la sœur, l'affection grave du maître pour l'élève, prit tout à coup ce degré de vivacité qui était le terme des espérances et de l'ambition de Mme Firmin.

Le comité de baigneurs, habitués du casino, qui exerçait bénévolement l'intendance des menus plaisirs de la colonie étrangère, fit colporter dans toutes les maisons de la ville une liste de souscription pour un bal. Émile, tout en assurant qu'il ne dansait jamais, que le monde l'ennuyait, et que par conséquent il n'irait pas à cette réunion, s'inscrivit comme souscripteur, ce qui parut à son hôtesse une marque de prodigalité tout-à-fait significative; quant à Juliette, elle reçut avec une froideur peu commune à son âge l'invitation qui lui fut adressée. « Puisqu'il ne danse jamais, je n'aime plus la danse, » se dit-elle avec résolution et de la meilleure foi du monde. Mais quand le jour du bal fut arrivé, l'esprit de jeune fille se ré-

veilla chez elle comme en sursaut, et elle déploya tout ce qu'elle avait d'adresse féminine pour déterminer Mme Deschamps à l'y conduire ; la chose était difficile, et cependant Juliette y réussit. Alors faisant, non sans émotion, une autre tentative :—Est-il bien décidé que vous ne dansez plus, dit-elle à M. Raymond ; est-ce un vœu que vous avez fait?

— Un vœu, répondit-il, mon Dieu non, c'est tout simplement.....

— Ah ! si ce n'est que cela, interrompit la jeune fille, venez ce soir au bal par amitié pour moi.

Émile aurait mieux aimé que cette idée ne fût pas venue à la personne dont il dépendait déjà plus qu'il ne se l'avouait à lui-même, il eût préféré de beaucoup une de leurs soirées tête à tête. Mais après un moment d'indécision et toute d'humeur, il céda et promit d'être prêt à huit heures précises.

Durant toute la journée, Mlle Firmin fut d'une joie folle, riant, chantant et mêlant ces accès de gaieté à ses préparatifs de toilette. Après une grande délibération avec elle-même, délibération où, grâce à l'absence de sa mère, l'instinct du beau goût l'emporta, elle choisit une parure très-simple. En l'apprêtant, elle disait tout bas avec un sourire : «Oh ! pour le coup, je lui plairai !» L'heure de la toilette arriva, et, malgré son innocence, Juliette y mit tous les raffinemens d'une coquetterie consommée ; elle essaya dix manières d'arranger ses cheveux qui étaient remarquablement beaux, et de draper autour de ses blanches épaules les plis de sa robe de mousseline ; enfin un dernier coup d'œil à sa glace lui ayant appris qu'elle avait tiré le meilleur parti possible de ses avantages personnels, elle se rendit, agitée de plaisir et d'impatience, dans le salon de Mme Deschamps, pour y attendre celui dont un seul regard devait la payer de tant de soins.

Après un quart d'heure d'espérance, la porte s'ouvrit, et M. Raymond parut, mais beaucoup plus pâle que d'habitude, et dans son négligé du matin. — Mon Dieu, monsieur, s'écria Juliette, qu'avez-vous ? ne venez-vous pas au bal ?

— Non, je suis contraint d'y renoncer, répondit Émile en s'asseyant, j'ai une violente migraine, et je viens vous prier de m'excuser. — Par un mouvement dont elle ne fut pas maîtresse, Juliette posa sa main sur le front du jeune homme et s'écria :—Comme vous êtes brûlant ! ah ! vous souffrez plus que vous ne dites !

Cette action, accompagnée d'un regard où se peignait la sympathie la plus vive, causa à celui qui en était l'objet une soudaine émotion ; le cœur

lui battit avec force, pendant qu'il attachait ses yeux sur cette gracieuse figure de femme penchée vers lui avec l'expression de la confiance et du dévouement.

—Mais vous ne répondez pas, reprit Juliette, est-ce que vous êtes plus mal? Et elle pressait toujours sur le front d'Émile sa main que l'inquiétude rendait tremblante.

— Cela ne sera rien, répondit-il d'un ton qu'il s'efforçait de rendre calme, tandis qu'une foule d'idées s'agitaient tumultueusement dans son esprit, idées de peine dans l'isolement, et de bonheur à deux; idées de souffrances adoucies et de chagrins partagés;—cela ne sera rien, allez ce soir au bal, et.....

— Au bal, interrompit Juliette en retirant vivement sa main, au bal! croyez-vous que le souvenir de votre souffrance n'y viendrait pas avec moi, ou que je pourrais danser en me disant : Il est malade? Non, non, monsieur Émile, je n'ai ni si mauvais cœur, ni si peu d'amitié pour vous!

— Vous m'aimez donc? s'écria Émile dans une sorte de transport.

La jeune fille ouvrit avec étonnement ses deux grands yeux mouillés de larmes, et répondit d'un ton de reproche :—Comment, vous ne le saviez pas?

Ces paroles qui n'étaient que l'expression irréfléchie d'une affection aussi pure que tendre, prirent un sens bien différent dès qu'elles arrivèrent à l'oreille d'un homme naturellement passionné et déjà troublé au dernier point par les circonstances de ce tête-à-tête inattendu. Saisi d'une sorte de vertige et précipitant une déclaration qui était dans son cœur, mais qui aurait pu y dormir long-temps encore, il prit entre ses mains les deux mains de la jeune fille, et les serrant avec vivacité pendant que ses yeux répondaient par un regard de feu à des regards pleins de candeur et d'innocence :—Ma Juliette, s'écria-t-il hors de lui, ma bien-aimée, ma femme!.... La jeune fille pâlit tout à coup et fit un effort pour se dégager, mais Émile la retint, et répéta d'un ton plus accentué :—Oui, ma femme! est-ce que vous ne voulez pas être à moi pour toujours?

— Laissez-moi, dit Juliette de plus en plus troublée, et si tremblante que ses genoux fléchissaient, laissez-moi;—et elle alla se jeter sur un fauteuil à l'autre bout du salon.

Ce nom de femme avait retenti dans son ame comme une accusation; il venait de lui révéler le mystère de ses propres sentimens, mystère que son heureuse inexpérience de la vie lui avait dérobé jusque-là. En compre-

nant son cœur et celui d'Émile, elle rougissait et s'effrayait à la fois de ce qu'elle avait dit et de ce qu'elle avait éprouvé. Quant à Raymond, il ne conservait pas assez de présence d'esprit pour se faire une idée bien exacte de ce qui se passait alors dans le cœur de Juliette; tout ce qu'il vit, c'est qu'elle s'éloignait de lui, et qu'elle semblait le repousser par un caprice inexplicable.

— Je me suis trompé, dit-il d'une voix altérée par la surprise et le dépit, je me suis trompé.

Juliette gardait le silence et demeurait les yeux baissés, effeuillant, avec une sorte de tremblement nerveux, un bouquet de fleurs qu'elle tenait à la main; lorsque Émile, touchant son front comme s'il eût éprouvé un redoublement de souffrances, dit : « Tout à l'heure, quand je me croyais heureux, je ne sentais plus mon mal. » A peine ces paroles eurent-elles frappé l'oreille de la jeune fille qu'elle se leva; et, d'un pas ferme, alla s'asseoir près d'Émile en disant :—Pardonnez-moi la peine que je viens de vous faire. Ce n'est pas mon cœur qui est resté muet. J'étais si étonnée, si confuse !.... Que dois-je vous dire pour que vous soyez encore heureux ?

— Dites-moi, Juliette, que je n'ai point fait un rêve, et que vous serez ma femme, si votre mère y consent !

La jeune fille répondit quelques mots sans suite mêlés de sourires et de larmes, et cacha dans ses mains son joli visage. En ce moment, l'un de ceux pour lesquels on donnerait des années de vie, la porte s'ouvrit brusquement, et Mme Deschamps parut en grande toilette avec une robe de taffetas puce et un bonnet à dentelles surmonté d'énormes pavots :—Ah ça ! dit-elle en jetant sur les jeunes gens un regard scrutateur, où en sommes-nous ? est-on prêt pour le bal ?—Furieux d'une si sotte interruption, Émile ne répondit pas un mot, mais Juliette s'écria vivement : —Nous n'irons pas au bal !

— Ah ! par exemple, voilà un singulier caprice. Et pourquoi donc, ma petite, vous êtes-vous faite si belle ce soir ?

— Ce sera pour moi, dit Émile, pour moi seul, n'est-ce pas, Juliette ?

A cette allocution familière, Mme Deschamps fixa de grands yeux sur la jeune fille qui, sans paraître embarrassée, répondit :—Oui, oh oui ! pour vous seul ! en m'habillant, je n'ai pas eu d'autre idée. Mais tenez, regardez-moi encore, ajouta-t-elle en se plaçant debout devant Émile de manière à ce qu'il pût embrasser d'un seul coup d'œil tout l'ensemble de sa toilette, n'est-ce pas, je suis bien mise aujourd'hui ? »

Le regard qui répondit à ces paroles fit rougir la jeune fille, car elle s'aperçut aussitôt qu'elle avait les bras nus et les épaules découvertes. Elle se retira toute confuse derrière la taille volumineuse et l'énorme bonnet de Mme Deschamps, tandis que M. Raymond souriait en baissant les yeux.

—Mais, mais, dit Mme Deschamps affectant un ton rigide pour conserver jusqu'au bout le décorum, qu'est-ce que cela signifie, mademoiselle?

— Ce que cela signifie? reprit Juliette d'un air tout à la fois naïf et décidé, cela veut dire que nous nous aimons tous deux, monsieur et moi, et que déjà il m'appelle sa femme.

— A la bonne heure, dit Mme Deschamps donnant à sa voix et à toute sa contenance une gravité matronale; à la bonne heure, ce mot est d'un honnête homme: vous avez des vues honorables, monsieur, je n'ai rien à dire.

Mais la vieille dame eut à peine débité cette dernière phrase de son rôle, que laissant déborder la joie qui lui remplissait le cœur, à la vue d'un si beau succès, elle se mit à fredonner, en sautillant :

Tra, la, la, la, à quand la noce?

Et complétant pour elle seule cette agréable improvisation elle ajouta dans sa pensée :

A quand la noce et mon cadeau?...

— Voyons, dit-elle en s'arrêtant tout essoufflée, parlons raison : monsieur a-t-il fixé l'époque de la célébration?

— Si j'ai le bonheur d'obtenir le consentement de Mme Firmin, répondit Émile, j'espère..... Mais sa joyeuse hôtesse l'interrompit par un éclat de rire dont il ne comprit nullement l'à-propos :—Oh! pour cela, dit-elle riant toujours, je n'ai pas d'inquiétudes: la chère voisine sait qui vous êtes; elle sait que..... »

Ce fut le tour de Juliette d'interrompre, car le rouge lui montait au visage, et sa délicatesse s'effarouchait des indiscrétions de Mme Deschamps : — Mon Dieu, madame, cria-t-elle, voilà Griffon qui mange vos gants!

— Au chat! au chat! dit Mme Deschamps en donnant sur le piano un grand coup de mouchoir; puis, revenant au premier sujet de la conversa-

tion :—Et le bal? dit-elle; voilà neuf heures qui sonnent; je ne veux pas perdre mes frais de toilette!

—Pour moi, dit Juliette, je perds les miens avec plaisir. Mme Deschamps, restons ici, nous ferons du thé pour ce pauvre M. Émile.

Le lendemain du jour qu'avait terminé cette soirée décisive, M. Raymond vint dans la matinée saluer Juliette, et lui communiquer une lettre qu'il voulait adresser à Mme Firmin :—Lisez! dit-il, je vous en prie; ce que j'ai à vous offrir est bien peu de chose. Si j'avais le monde, je le donnerais.....

—Voilà ce qui s'appelle parler! s'écria Mme Deschamps; voilà..... Mais Juliette se hâta de l'interrompre par des paroles sans suite, et, prenant le papier qu'Émile lui présentait :—Je ne lirai pas cette lettre; mais, si vous le permettez, j'écrirai au bas quelques lignes.—M. Raymond sortit aussitôt pour lui en laisser le loisir.

—Quel honnête jeune homme! dit Mme Deschamps en le voyant s'éloigner; la fortune ne le rend pas plus fier. Allons, ma petite Juliette, donne-moi un peu ce papier pour voir ce qu'il chante....—Comme elle achevait ces mots, la porte s'ouvrit avec fracas, et Mme Firmin parut, la figure altérée par une émotion qui ressemblait fort à la colère. Juliette fit un cri de surprise, et courut se jeter au cou de sa mère.

—Ma bonne maman, dit-elle, ma chère maman! que tu arrives à propos! Si tu savais!... Ah! que je suis heureuse!

Au lieu de répondre à ces tendresses, Mme Firmin repoussa rudement sa fille, et dit d'un ton aigre :—Oui, j'arrive fort à propos. Allons, mademoiselle, suivez-moi, et rentrons chez nous!

—Mais un moment, ma chère voisine, dit Mme Deschamps tout effarée, qu'avez-vous donc, et qu'est-ce que cela veut dire?

—Je n'ai pas de temps à perdre en explications, madame Deschamps; j'ordonne à mademoiselle de me suivre, et cela suffit, je pense, pour qu'on m'obéisse!

—Voilà qui est incroyable! reprit la vieille dame; voilà de belles façons d'agir! mais je suis sans rancune, et je ne veux pas tarder une minute à vous apprendre la bonne nouvelle : notre jeune homme s'est enfin déclaré, ma voisine; il n'attend que vous pour épouser votre fille.

—Épouser ma fille! dit Mme Firmin avec un redoublement de mauvaise humeur; il a compté sans son hôte; qu'il aille chercher une femme ailleurs.. Allons, Juliette, votre chapeau et votre châle.

Aux dernières paroles de sa mère, la jeune fille s'était jetée sur une chaise, pâle et agitée d'un tremblement convulsif.

—Ah çà! voisine, dit Mme Deschamps dont la surprise était devenue de la stupéfaction, qu'avez-vous à dire à présent contre ce mariage que vous avez tant souhaité, pour lequel vous auriez laissé faire?... Suffit... Diable, vous êtes maintenant bien difficile! mépriser le fils d'un millionnaire!

— Le fils d'un millionnaire! répéta Mme Firmin presque suffoquée par la colère... Voisine, vous me le paierez...

— Quoi... Mais... c'est un peu fort... en vérité... La pauvre Mme Deschamps ne put que balbutier des paroles sans suite; il lui fut impossible de compléter une seule phrase.

— Oui, madame, vous me le paierez! C'est un tour infâme que vous m'avez joué. Tromper une mère de famille, prendre contre elle le parti d'un petit saute-ruisseau, d'un..... Allons, Juliette, pas de pâmoison. Voyez-vous, je ne suis pas en humeur de les souffrir... Votre chapeau!...

— Moi, je vous ai trompée, madame Firmin! dit la vieille propriétaire en levant les mains comme pour attester son innocence, je vous ai trompée! Un saute-ruisseau!... Voisine, voisine, vous êtes une ingrate! vous m'avez mis sur les bras la garde de votre fille, un dîner et des ports de lettres, et vous venez me chercher querelle pour vous dispenser de rendre... Je connais vos rubriques; mais cela n'ira pas comme vous croyez; j'en appellerai à toute la ville, je dirai à tout le monde votre belle conduite!

— Et moi la vôtre, madame Deschamps. Abuser de la confiance que j'avais en vous pour précipiter une jeune personne dans un abîme de séduction! Fi donc! vous devriez mourir de honte!

— Mourir de honte, moi! c'est plutôt vous, madame Firmin, vous qui jetez vos filles à la tête du premier venu... Fi vous-même! Ah! ah! vous croyez qu'on pourra me dire que je ne suis pas une honnête femme, et insulter ma maison sans que je me venge!...

— Je me moque de vos menaces, de votre maison et de vous, madame. Encore une fois, vous m'avez trompée, vous avez vendu ma fille!...

— Vendu votre fille, moi! moi qui l'ai surveillée jour et nuit, pour qu'elle ne devînt pas victime de vos manigances?.. Ah! c'est trop fort! Si vous ne vous rétractiez pas, je vais crier, appeler les voisins, la garde, et l'on verra...

En parlant ainsi, Mme Deschamps, debout et le visage enflammé, té-

moignait son indignation par les gestes les plus énergiques. Il est rare qu'une personne en colère ne se calme pas tout à coup, à l'instant où son antagoniste, quittant la défensive, commence à montrer à son tour des symptômes d'emportement. Dès que Mme Firmin eut vu sa voisine au comble de l'irritation, elle retrouva du sang-froid, et, s'asseyant près de Juliette qui offrait l'aspect d'une véritable douleur, elle reprit la parole d'un ton radouci et tant soit peu solennel :—Madame Deschamps, dit-elle, un dernier mot; le personnage dont il s'agit n'est point fils d'un millionnaire, et vous le saviez?

— Non, foi d'honnête femme, répondit la propriétaire; mais qu'il soit fils de qui il voudra, moi, je suis honnête; je le suis, entendez-vous?

— Mais, maman, dit Juliette en essuyant ses larmes, c'est toi qui t'es trompée, c'est toi qui as annoncé que le père de M. Émile était un banquier millionnaire; et quand cela ne serait pas, à qui la faute? a-t-il pris un faux nom?

— Taisez-vous, péronnelle, on ne vous a pas priée de dire votre avis!

— Mais sa demande est assez raisonnable, reprit Mme Deschamps un peu soulagée par cette diversion; est-ce que le jeune homme ne s'appelle pas Raymond?

— Qu'il s'appelle Lucifer, répliqua Mme Firmin, si cela vous plaît; ce qu'il y a de certain, c'est que ce n'est pas un homme de banque. Vous le saviez, madame Deschamps, vous l'aviez deviné, il n'y a pas de doute, en voyant comme il se pâmait d'aise devant toutes les vieilleries de votre maison : votre devoir était de m'en instruire. Mais non; pour conserver quelques jours de plus un locataire à 6 francs, vous avez favorisé les entrevues d'un mauvais sujet avec ma fille, vous avez laissé à ces deux jeunes gens une liberté illimitée, inconvenante, contraire à mes principes...

— C'est une horreur! c'est une horreur! s'écria Mme Deschamps tout-à-fait hors d'elle-même, une horreur, une indignité! Mme Firmin, si j'ai eu un tort, c'est celui de me mêler de vos affaires. C'est le pot au noir; fourrez-y le nez seulement, et vous en sortirez blanc comme un nègre!

— Maman! ma chère maman! calme-toi; et vous, ma bonne madame Deschamps, remettez-vous, dit Juliette, en s'interposant entre les deux vieilles femmes... Oh! maman, ne me fais pas souffrir plus longtemps cet affreux supplice, car j'en deviendrais folle. Ce jeune homme est-il indigne de notre estime? Qu'as-tu appris de défavorable sur son

compte? Si l'on t'a dit du mal de lui, c'est un mensonge, ma chère maman, un mensonge infâme! Il suffit de voir une seule fois mon Émile pour lire sur son front qu'il est homme d'honneur.

— *Son Émile!* dit Mme Firmin en laissant tomber ses deux bras d'un air désespéré; ah! madame Deschamps, vous avez laissé les choses en venir là?

— Ma foi, madame Firmin, ce n'est pas votre faute si elles ne sont pas allées plus loin!

— Maman, reprit Juliette qui, dans sa naïveté, croyait que tout le différend provenait d'une absence de mémoire; maman, je me rappelle à merveille que c'est toi qui as voulu que je me fisse aimer de M. Émile!

— C'est vrai ça, dit Mme Deschamps.

— Je me rappelle aussi très-bien que c'est pour t'obliger que notre bonne voisine a permis qu'il vînt me voir chez elle.

— C'est vrai, ça.

— Ainsi tout notre tort a été de faire exactement ce que tu désirais.

— C'est vrai, ça.

— Eh bien! maman, je te jure, à présent que j'ai eu le bonheur d'inspirer de l'affection à M. Raymond, qu'il n'y a que la mort qui puisse me faire renoncer à lui.

— Ta, ta, ta, reprit Mme Firmin en levant les épaules; mademoiselle est devenue romanesque dans la société de son homme de lettres.

A ces mots prononcés du ton le plus méprisant, la jeune fille s'écria :
—Un homme de lettres! Est-ce bien vrai, maman, que M. Raymond a écrit des livres? Quel bonheur d'épouser un homme célèbre, de porter son nom! Ah! que je voudrais lire ce qu'il a écrit! cela doit être bien intéressant! Mais il ne m'en a rien fait voir; il est si modeste!

— Au fait, dit Mme Deschamps, c'est quelque chose qu'un bon littérateur... Mais qui aurait cru cela de ce jeune homme? Il est arrivé en poste.

— L'impertinent! murmura Mme Firmin; ce sont des airs que monsieur se donne, parce qu'il porte le nom d'un millionnaire. Aller en poste!

— Dame, voisine, si la calèche vous a donné dans les yeux, à qui la faute? Vous avez eu l'imagination un peu prompte; car pour lui, je réponds qu'il ne s'en est pas fait accroire; il n'a dit ni ceci ni cela. C'est dur, madame Firmin, j'en conviens; mais après tout ce jeune homme n'est peut-être pas un si mauvais parti. On dit qu'à présent les hommes de lettres font fortune.

— Eh bien ! qu'il fasse fortune tout seul, répliqua sèchement Mme Firmin, ce n'est pas lui qui aura ma fille.

— Oh ! maman, ma chère maman, sois bonne pour moi, dit Juliette d'un ton suppliant; si tu savais combien je l'aime !

— Cela vous passera. J'ai un maître de forges dont on m'a parlé hier pour vous.

— Maman, reprit la jeune fille d'une voix ferme, si c'est ta volonté, je n'épouserai pas M. Raymond; mais, retiens bien ce que je te dis, je ne serai jamais la femme d'un autre.

— Insolente ! dit Mme Firmin en s'élançant sur sa fille et lui donnant un soufflet. Le coup, mal dirigé, porta sur le milieu du visage, et au même instant la pauvre Juliette eut sa collerette et sa robe tachées de sang. A cette vue, Mme Firmin pâlit et resta interdite; mais la jeune fille, souriant à travers ses larmes, lui prit la main et s'écria avec douceur : « Console-toi, maman, tu ne m'as pas fait de mal.—Le ressentiment maternel s'évanouit aussitôt et fit place aux caresses les plus tendres. La bonne Mme Deschamps, émue jusqu'aux larmes, oubliait ses propres griefs, et ne songeait plus qu'au moyen d'arrêter le saignement de nez de Juliette, ce qui, grâce à l'eau fraîche, fut bientôt fait. Alors la conversation recommença.

—Parlons un peu raison, dit la propriétaire. Je conviens que le fils d'un millionnaire vaut mieux pour mari qu'un auteur; mais il ne s'agit pas de mettre ces deux partis en balance, il s'agit de prendre celui qui se présente. Si le bonheur voulait qu'un homme riche se mît aujourd'hui sur les rangs, je vous dirais : Prenez le riche et laissez l'homme de lettres. Mais l'important est de marier votre fille. Qui refuse muse, entendez-vous? Sur cela, voisine, je vous conseille de donner Juliette à ce jeune homme, et de chanter *alleluia*, parce que de la manière dont vous aviez emmanché l'affaire, il aurait bien pu arriver que notre homme de lettres fît quelque chose de moins honnête qu'une proposition de mariage. — De sa vie Mme Deschamps n'avait fait un si long discours; elle s'arrêta triomphante et presque essoufflée.

—Ah ! répondit Mme Firmin d'un ton dolent, ces raisons seraient peut-être bonnes pour une autre; mais moi qui fondais tant d'espérance sur la jolie figure de cette enfant, la voir devenir la femme d'un..... Ah ! madame Deschamps. Encore s'il avait un titre; s'il était baron ou seulement chevalier. Mais que voulez-vous que je réponde quand on me dira : Ma-

dame Firmin, vous avez donc marié Juliette? et qui a-t-elle épousé? Jamais ces mots, *un homme de lettres*, ne pourront me sortir du gosier.

— Mais, ma chère voisine, reprit Mme Deschamps en appuyant sur ses paroles comme une personne qui croit ouvrir un avis important, ce jeune homme ne pourrait-il pas, avec un peu de protection, se faire placer dans quelque ministère? il a une belle main, et je gagerais même qu'il n'est pas maladroit pour dicter une lettre, car il en reçoit beaucoup. Il pourrait devenir chef de bureau, chef de division; eh! eh! voilà des titres qui ne sonnent pas mal.

— Chimères, madame Deschamps! Je vois trop clair dans les choses de ce monde pour aventurer le bonheur de ma fille sur de pareilles espérances.

— Comme vous voudrez, répliqua Mme Deschamps un peu piquée, comme vous voudrez; mais en attendant, jetez un coup d'œil sur la petite: s'embellit-elle à pleurer comme elle fait depuis que vous êtes là? A-t-elle les yeux assez bouffis et la figure assez tirée? Encore un mois de larmes, ma chère amie, et adieu la beauté! ce qui, pour une fille sans dot, veut dire adieu les maris. Allons, donnez-lui son Émile. Le pire de tout cela, c'est qu'il n'y aura pas de cadeau pour moi.

— Oh, maman! dis oui, s'écria Juliette en couvrant de baisers la main de sa mère, dis oui, ce sera mon bonheur. Si ce mariage n'est pas brillant pour le monde, mes sœurs te dédommageront.

— C'est juste, reprit Mme Deschamps; voilà déjà que Naida est en bon chemin.

— Ah! ne m'en parlez pas, ma chère voisine; c'était encore un attrapeur que ce colonel; le lendemain j'ai appris qu'il était marié.

— Mais Thérésia, dit la vieille dame, remplissant de son mieux et en conscience le rôle de conciliatrice, Thérésia!...

— Ah! ne m'en parlez pas non plus, la cousine se porte comme vous et moi, elle vivra autant que Mathusalem. C'est comme une persécution du sort. Et cela après de si belles espérances!... Ah, mon Dieu, mon Dieu! j'en perdrai la tête.

Mme Deschamps, à bout de consolations, soupirait par sympathie, lorsque ses yeux tombèrent sur la lettre d'Émile, à laquelle personne ne songeait plus depuis le commencement de cette terrible scène.—A propos, dit-elle, voilà un papier que ce pauvre jeune homme, qui a de bonnes manières en vérité, quoiqu'il ne soit pas ce que nous pensions, m'a remis

un instant avant votre arrivée; voyez ce qu'il dit, car je n'ai pas mes lunettes. Mme Firmin ouvrit le papier d'un air dédaigneux; mais presque aussitôt sa figure s'éclaircit, et elle proféra les exclamations suivantes : 30,000 francs d'économies! 5,000 francs d'appointemens! inspecteur-général des études! Il est intéressant, ce jeune homme; il est beaucoup mieux que je ne l'aurais cru.

Juliette, dans un ravissement de joie, se levait pour embrasser sa mère; mais celle-ci, étendant la main, l'obligea de se rasseoir.—Un instant, mademoiselle, un instant; je ne partage pas encore votre enthousiasme : la chose est grave, laissez-moi réfléchir.—Et elle reprit son soliloque. « Inspecteur-général! voilà qui est assez bien, mais je suis fâchée qu'il y ait des études; cela sent l'homme de collége. Inspecteur-général tout court vaudrait mieux pour nous; cela donnerait à entendre un inspecteur des contributions, un inspecteur des haras, un inspecteur des postes, un inspecteur des eaux et forêts. C'est dommage!

— Vraiment c'est dommage, dit Mme Deschamps; mais calculons un peu : 30,000 francs bien placés donnent 1,500 francs de revenu; la place en rapporte 5,000, total 6,500. Entre nous, voisine, vous savez qu'on peut vivre à moins.

— Ce n'est pas la question, répondit Mme Firmin; il ne s'agit pas... Mais elle ne put achever la phrase; sa fille avait ses deux bras autour d'elle et l'accablait de caresses.—Maman, s'écriait-elle, n'écoute plus que ton cœur; dis oui, tu vas le dire, je le vois dans tes yeux.—Mme Firmin, vaincue par le sentiment maternel, fit un grand effort pour prononcer ce oui si désiré; mais le mot s'arrêta sur ses lèvres, et l'on n'entendit qu'un soupir.

Un mois après, le mariage de M. Émile Raymond, écrivain connu dans le monde savant par des travaux d'archéologie, fut célébré à Bourbon; et le lendemain, la calèche de voyage qui avait donné lieu à tant d'illusions retourna vers Paris, emmenant cette fois deux personnes. En s'installant avec bonheur dans une maison bâtie au quinzième siècle, le jeune antiquaire était loin de se douter qu'il y trouverait des charmes plus puissans sur son imagination que ceux de l'architecture du moyen

âge. Cet événement faisait le sujet de toutes les conversations de la petite ville, lorsqu'un paquet à l'adresse de Mme Deschamps arriva par la diligence. « Ah ! s'écria la vieille dame, c'est mon cadeau ! Un châle, un cachemire français ! M. Raymond fait les choses à merveille ! Vraiment, pour un homme de lettres !...—Ma chère, dit Mme Firmin en l'interrompant, ne prononcez plus ces mots lorsque vous parlerez de mon gendre. *Inspecteur-général*, voilà son titre; et je dois vous dire qu'il est en passe de devenir ministre... Oui, ministre, et qui plus est grand-maître de l'instruction publique. On me l'écrit de tous côtés. »

Mme Augustin Thierry.

LES BÉDOUINS

SYRIENS ET ÉGYPTIENS.

Comme le pouvoir de Méhémet-Ali et la position remarquable que l'Égypte paraît destinée à occuper dans le monde politique dépendent en grande partie de la disposition et des forces militaires des tribus du désert, tout ce qui peut jeter une nouvelle lumière sur les mœurs et les coutumes de ces peuplades sauvages doit être recueilli avec intérêt. L'idée qu'on s'était faite d'elles et des déserts qu'elles habitent est généralement erronée. Nous nous figurons ces hordes nomades composées seulement de brigands peu différens de ces gentilshommes des temps passés, qui, courant après la fortune, s'engageaient en de périlleuses aventures dans les bruyères de Hounslow. Nous esquissons ainsi en quelques traits rapides le repoussant portrait d'un Bédouin; dans cette peinture, il n'y a ordinairement qu'un seul défaut, celui de ne ressembler en rien à l'original. Contemplez le Bédouin parmi ses troupeaux et sous sa tente hospitalière; sa contenance, son caractère, vous suggéreront des idées tout-à-fait différentes. Rien de plus noble et de plus chevaleresque que sa conduite, rien de plus agréable que ses occupations et sa manière de vivre. Cependant, il en faut convenir, de la nature même des circonstances dans lesquelles ces tribus errantes sont placées, il résulte que leurs connaissances sont extrêmement limitées et leurs idees de devoir entièrement fausses.

Mais divers événemens, quelques-uns récemment arrivés, d'autres plus anciens et d'un caractère plus douteux, paraissent avoir opéré des changemens considérables dans la condition des Bédouins. Des idées, filles de l'Europe, se sont introduites au désert. De nouvelles opinions se sont formées, de nouveaux besoins se font sentir, et une effervescence générale, avant-coureur de changemens remarquables, est visiblement perceptible dans le grand corps des fils d'Ismaël. La décadence de l'empire turc a investi les tribus du désert d'une nouvelle influence et d'une plus grande importance.

Si le pouvoir des Ottomans en Afrique et en Syrie est destiné à être supprimé, ce ne sera, selon toute probabilité, que par le ministère des Bédouins. Méhémet-Ali est intimement convaincu de cette vérité. Il travaille donc à obtenir l'active coopération des principales tribus avec l'ardeur et l'enthousiasme qui caractérisent toutes les opérations de son gouvernement, et ses efforts ont été couronnés d'un certain succès.

Cependant on ne peut dire que cette hardie et indépendante race d'hommes, quoique vivant en termes d'amitié avec le pacha, et favorable à ses vues, doive être comptée au nombre de ses sujets. Bien qu'ils aient, dans plusieurs circonstances, soit par leurs occupations ou leurs coutumes, été confondus avec les Fellahs, une immense distinction existe encore entre eux, et elle doit continuer à exister, jusqu'à ce que le désert devienne entièrement fertile, et ses fiers possesseurs, des habitans sédentaires. La plus grande partie des forces effectives auxquelles Méhémet a dû ses victoires en Syrie, consistaient en cavaliers bédouins; dans presque chaque bataille, ce furent eux qui mirent le désordre dans les rangs des Turcs, qui les poursuivirent et leur coupèrent la retraite, qui formèrent dans toutes les entreprises périlleuses l'avant et l'arrière-garde, conduisant les Fellahs au combat et leur ôtant l'espoir de chercher leur sûreté dans la fuite; enfin, pendant toute la campagne, ils rendirent les plus difficiles et les plus importans services. Ils sont admirablement organisés pour les fatigues et les dangers d'une vie militaire. Dans leurs natives immensités, toute leur existence n'est qu'un combat perpétuel. Continuellement à cheval, la lance ou la hache à la main, prêts à résister à de soudaines invasions ou à des attaques de nuit; harassés, pour ainsi dire, par des ennemis toujours en vue, engagés dans de nombreuses et éternelles querelles, ils portent, pour me servir de leur propre expression, leur vie dans leur main, et sont, par habitude, prêts à la perdre, ou au moins à la hasarder dans les moin-

dres occasions. Les déserts nominalement compris dans les états de Méhémet-Ali, mais sur lesquels il n'a de pouvoir que par l'adresse avec laquelle il ménage les nombreux scheiks, ces déserts peuvent être regardés comme de vastes magasins remplis de soldats tout armés, et en partie disciplinés pour les combats. Ce fut de ces inépuisables RÉSERVES que Mohammed et les premiers califes tirèrent les instrumens de leurs conquêtes, qui s'étendirent avec une rapidité sans pareille sur la moitié du monde; et si le gouvernement actuel de l'Égypte sait s'approprier cette ressource, il peut non-seulement repousser le sultan, mais tous les ennemis qui se disposeraient à l'attaquer.

Quoi qu'il en soit, le pacha, trompé par des conseillers francs, paraît croire que la meilleure manière de tirer quelque avantage de ses alliés les Bédouins, c'est de les convertir en laboureurs, et d'en faire des esclaves ou des sujets; en un mot, de les rendre Fellahs. J'ai observé, dans différentes parties de l'Égypte et de la Nubie, de petits établissemens de Bédouins où régnaient l'industrie et la propreté. Le résultat d'un certain degré de liberté était parfaitement visible; mais à quoi doit-on l'attribuer? A une supériorité inhérente du Bédouin sur le Fellah? Nullement. Les ancêtres des Fellahs, ces hommes qui conquirent l'Égypte et la convertirent en une dépendance des califes de Badgad, étaient eux-mêmes des enfans du désert. Ceux qui ont donné aux établissemens que j'ai vus la prospérité qui y règne, s'élèveront et rétabliront les villages, aujourd'hui dépeuplés, si on leur accorde cette liberté nécessaire aux classes du désert pour qu'elles consentent à échanger la houlette du berger et la lance du combattant, pour la charrue du laboureur.

Mais en voulant convertir les Bédouins en Fellahs, le vice-roi diminue ses forces militaires. Heureusement pour lui et pour les tribus nomades, ses progrès ne pourront jamais s'étendre bien loin, et n'atteindront que ces petites colonies du désert. Quoique naturellement attachés par habitude aux douceurs d'une vie errante, qui sont peut-être plus grandes que nous ne l'imaginons, les Bédouins se livrent avec ardeur à l'amour des conquêtes. Ignorant tous les moyens ordinairement employés et regardés comme nécessaires pour exécuter de grands desseins politiques, ils entrent hardiment, mais aveuglément, dans des projets que des hommes plus civilisés condamneraient comme impraticables, et qui cependant réussissent presque toujours, d'après le vieux proverbe qui dit que la fortune favorise les audacieux. Rien n'est plus facile que d'enflammer leur imagination par de bril-

lantes espérances; tout habitués qu'ils sont à la pauvreté et à une vie d'abstinence, ils n'en sont pas plus philosophes, et leur tempérance n'est en rien le résultat du mépris qu'ils ont pour les richesses. En eux, nul amour de la modération, soit dans les repas, soit dans la toilette; au contraire, on les achète facilement par de belles promesses ou par des bijoux faux. Je les ai vus, après une faible résistance, surmonter leurs craintes superstitieuses, céder aux tentations européennes, et boire de l'eau-de-vie, en dépit de la défense du prophète. Leur vie errante et le sentiment d'un danger voisin leur inspirent la plus grande aversion pour les villes, pour toute habitation non transportable. Un Bédouin du mont Sinaï était retenu au Caire, dans la maison d'un Turc, par des négociations; il se trouvait assis près de l'horloge qui vint à sonner l'heure. Le Bédouin tressaillit, comme atteint d'une balle, se leva, posa la main sur ses armes; puis, observant que cette action nous amusait, il eut honte de sa terreur panique, qui était cependant toute naturelle, et nous dit, comme pour s'excuser : « Je ne suis pas habitué à vos demeures ni aux usages des villes; ce bruit était nouveau pour moi. Dans le désert, vous ne m'eussiez pas vu ainsi tressaillir. »

En enflammant leur imagination par l'espoir de grandes richesses, on peut les engager dans les entreprises les plus hasardeuses. Un stimulant continuel leur est nécessaire. Comme soldats, ils sont plus propres à l'attaque qu'à la défense; et, braves par nature et par habitude, il ne serait pas facile de les subjuguer. L'idée généralement reçue qu'ils ne sont que des brigands, est une erreur vulgaire. Sur les frontières du désert, comme sur les limites de tous les états où se réunissent ceux que leurs vices ont fait désavouer par les villes, on trouve quelques petites tribus qui n'existent que de brigandage; ces tribus ont été chassées du désert à cause de leur mauvaise conduite. Résulte-t-il de là que les Bédouins de l'intérieur soient des brigands? Nul étranger n'a pénétré assez avant dans le désert pour en juger. Les nations civilisées sont promptes à imaginer que les hordes nomades n'ont pas de droits à défendre, de propriétés à protéger, d'insultes et d'injures à venger. Les Bédouins ne comprennent rien à cette logique. N'est-il pas naturel que les peuples qui habitent sur les confins des routes que traversent les caravanes, lorsqu'ils trouvent les Turcs, les Persans ou d'autres peuples tarissant les puits qu'ils ont creusés (là où l'eau est plus précieuse que le vin), faisant paître leurs nombreux chameaux dans leurs pâturages, ou coupant le peu d'arbres qui leur don-

nent l'ombrage, demandent compensation du dommage qu'on leur a causé, et aient recours à l'épée quand on refuse de la leur donner? Que dirait un propriétaire européen s'il voyait tout à coup ses champs envahis par quarante mille Turcs, et fussent-ils marchands ou pélerins, leur ferait-il une réception agréable?

D'ailleurs toutes les tribus placées sur les limites de la Syrie ou de l'Égypte ont toujours été regardées par les pachas comme légitimement vouées au pillage. Si le pacha désire des chevaux, ce sont ceux des Bédouins que l'on va saisir. Son harem doit-il être repeuplé? on enlève les femmes et les filles des Bédouins. S'ils sont pauvres, on les pille parce qu'on peut le faire impunément; s'ils sont riches, leurs possessions stimulent l'avarice des Turcs et les excitent à courir quelque danger pour s'approprier leurs richesses. C'est surtout sur les côtes de la Syrie que se livrent ces guerres atroces. En général, la conduite des tribus du désert est, sinon humaine, au moins honorable; mais les Turcs, chez qui la mauvaise foi est innée, déploient dans ces petites campagnes toutes les ressources de leur misérable politique. Un grand nombre de faits pourraient attester ce que nous avons déjà dit; je choisirai le suivant qui m'a été communiqué en Égypte, par John Barker, dernier consul-général de sa majesté britannique à Alexandrie.

Le pacha d'Alep, sans aucun motif de plainte, mais poussé seulement par l'espoir du pillage, entreprit à ses dépens une grande expédition contre le Fahel, un ancien chef de la tribu des Arabes sédentaires qui habitent le Zor, sur les bords de l'Euphrate. Son armée, qui était sous le commandement du motsellim de Khillis, consistait en deux mille soldats turcs, mille paysans armés et mille Arabes de la tribu de Hadadun, qu'il avait engagés à agir comme auxiliaires, et enfin en quatre pièces de canon. Cette armée formidable était bien suffisante pour jeter la terreur dans le cœur du vieux patriarche, plus célèbre par ses richesses que par ses forces militaires. Pour éviter un combat, il commença par offrir au motsellim une somme considérable; mais, comme on le pense bien, cette offre ne servit qu'à enflammer la cupidité du pacha.

Son armée continua de marcher, et le satrape était déjà, par anticipation, maître de tous les trésors du Fahel, lorsque ses troupes furent soudainement enveloppées, attaquées et dispersées. Les vainqueurs restèrent en possession des quatre pièces de canon, et firent le motsellim prisonnier. Un paysan qui était un des mousquetaires du pacha, raconta cette

action de la manière suivante : « Ce ne fut pas, dit-il, l'affaire d'un long jour d'été, pas même d'une heure ou d'une demi-heure. Tout se passa en moins de temps que je n'en mets à vous le raconter. La première décharge d'artillerie tua cinq de nos hommes; les canonniers furent entourés avant d'avoir eu le temps de recharger leurs pièces, et furent obligés d'avoir recours à leurs épées. Ayant le motsellim au milieu d'eux, ils opposèrent une résistance obstinée; mais ils tombèrent percés par la lance du Fahel. La vie du commandant fut seule épargnée par les soins d'un des fils du chef bédouin qui parcourait le champ de bataille dans toutes les directions en criant : « Pas de quartier aux Rooams (1), mais épargnez le paysan qui » a été amené ici contre sa volonté. » Les alliés arabes, abandonnant leurs bagages, cherchèrent leur salut dans la fuite, laissant une de leurs femmes derrière eux. Lorsque le Fahel se rendit sous les tentes abandonnées, cette femme fut aperçue par un des soldats, qui lui dit : « Sœur, que faites-vous là? — Je suis sur le point d'accoucher, répondit-elle. — Alors vous êtes le butin que Dieu m'a assigné, reprit-il; » et il se retira respectueusement à quelque distance. Là, il attendit jusqu'à ce qu'il jugeât convenable de revenir; et, voyant que la mère n'avait rien pour emmaillotter son enfant, il déchira quelques lambeaux de ses vêtemens de dessous et les lui donna. Il aida sa sœur (terme de respect qu'emploient les Arabes en parlant aux femmes) à monter sur sa jument, et la conduisit ainsi parcourant une immense distance pour rejoindre la tribu fugitive. Ayant à la fin retrouvé les Arabes, il rendit la mère et l'enfant à sa famille. L'époux reconnaissant le présenta au chef des Hadadun qui l'invita à passer le reste du jour dans sa tente. Dans l'espoir d'opérer une réconciliation entre les tribus hostiles dont l'inimitié se tournait contre les Turcs leur ennemi commun, le soldat du Fahel accepta l'invitation du sheick, et le lendemain, au moment de partir, il obtint de ce chef qu'il l'accompagnerait jusqu'au camp du victorieux Fahel.

Lorsque l'on fut arrivé sous les tentes du patriarche, le vieil homme reprocha doucement à l'Arabe de s'être allié avec les Osmanlis. Le jeune chef écouta avec patience des reproches qu'il savait mérités, puis il répondit avec dignité : « Fahel, je suis un Radadun. Peux-tu me croire capable de m'associer de sincère amitié avec ces chiens d'Osmanlis? Entre

(1) Nom donné aux soldats turcs par les Arabes, qu'ils soient ou ne soient pas de la Romélie.

toi et moi il y a une guerre loyale; mais les Rooams ne sont retenus par aucune des lois sacrées qui gouvernent les Arabes : ils ne respectent pas la chasteté des femmes, ils tuent un homme de courage qu'ils ont désarçonné par hasard, ou les lâches se baisseront pour lui enlever ses sandales, son outre, et l'exposeront à périr de soif dans le désert. »

Le Fahel, charmé de la haine du jeune chef pour les Osmanlis, s'écria : « Tu es un brave, et dès à présent je te compte parmi mes plus chers amis. » Ce bref colloque entre les deux chefs rivaux était à peine terminé, que le motsellim, nu et tremblant, fut introduit sous la tente. Le Fahel se leva à son entrée, puis il commanda qu'on le couvrît de vêtemens convenables à son rang. Il l'assura, dans les termes les plus solennels, qu'il pouvait se regarder en sûreté, et ordonna qu'on lui présentât la pipe et le café; et, comme dernière garantie de l'hospitalité qui lui était accordée, on lui servit un gâteau fait avec du pain des Arabes, pâte grossière et sans levain.

Le motsellim, accoutumé au luxe de la table, brisa et essaya de manger ce gâteau; mais, après des efforts inutiles, il abandonna l'entreprise, et déclara qu'il ne pouvait en avaler un morceau. « Quoi! s'écria le Fahel avec sévérité, vous ne pouvez manger notre pain, et voilà pourtant ce dont votre maître nous envie la possession! » Après lui avoir adressé ce court reproche qui parut faire une vive impression sur lui, le Fahel ordonna qu'on servît les viandes les plus choisies que l'on pourrait se procurer, et continua à le traiter avec respect et bonté tout le temps de sa captivité.

Dans la douleur que lui causa sa défaite, le pacha d'Alep, malgré le bon traitement qu'avait reçu son lieutenant, résolut de se venger, et parut plusieurs fois vouloir faire de nouveaux préparatifs de guerre; mais toutes ces menaces n'avaient d'autre but que de diminuer sa honte. Il vit bien que les paysans, n'osant se soustraire à son autorité, prendraient les armes, s'il le leur ordonnait, mais qu'ils fuiraient, au premier engagement, et que ses troupes turques ne seraient bonnes que pour le pillage. Ainsi la punition du Fahel fut remise à une autre époque, et dans cet intervalle le pacha fut rappelé et placé dans une province éloignée.

Pendant ce temps, le motsellim avait trouvé à Zor, non une prison, mais un asile contre la fureur de son maître, qui paraissait disposé à laver dans le sang de son malheureux lieutenant la honte de sa défaite. Le Fahel le renvoya enfin, en lui donnant mille preuves de sa bonté. Le nouveau pacha, touché de cette noble conduite ou craignant les mêmes revers que

son prédécesseur, accepta prudemment le tribut volontaire que consentait à lui payer le Fahel, pour que les sujets de celui-ci eussent le privilége de vendre aux habitans d'Alep le surplus de leurs blés, de leurs brebis et de leur beurre.

Méhémet-Ali, avec cette prompte sagacité que tout le monde lui reconnaît, a promptement apprécié la valeur militaire des Bédouins; mais de nombreux incidens l'ont empêché de les employer dans les guerres qu'il a entreprises. Même aujourd'hui, on peut dire qu'il n'a à sa disposition qu'un bien petit nombre d'Arabes. D'ailleurs les Arabes de toutes les tribus situées à l'ouest du Nil, connues sous le nom de Maugrebyns, sont si sauvages, si perfides et si indisciplinés, que le vice-roi les a toujours plutôt considérés comme des ennemis que comme des sujets. Quelquefois, en allant et venant du Caire à Alexandrie, dans des occasions que le pacha juge importantes, il traverse le désert sur des chameaux; mais il a grand soin d'aller en toute hâte, et, comme sa suite est ordinairement peu nombreuse, de porter un déguisement; car s'il était rencontré et reconnu par ces audacieux maraudeurs, il serait infailliblement massacré. Méhémet-Ali et son fils ont fait tous leurs efforts pour mettre les autres tribus dans leurs intérêts, et on a dit, je ne sais si c'est avec vérité, qu'Ibrahim-Pacha paraissait avoir mis dans les Arabes une grande confiance, et qu'il avait été même jusqu'à leur confier l'éducation de l'un de ses enfans, afin qu'il s'accoutumât à la sévère discipline du désert.

Avant de savoir jusqu'à quel point ces peuplades errantes et intraitables pourront être utiles ou non à ses entreprises, le pacha a dirigé ses vues sur les *contrées noires*, qu'il espère convertir en pépinières de soldats. Dans le nord, où les esclaves noirs sont employés aux travaux domestiques, bien vêtus, bien nourris, protégés la nuit par des murs et de chaudes couvertures, ils supportent les rigueurs d'un climat plus froid que le leur; mais il est prouvé qu'ils sont incapables de soutenir les fatigues de la guerre. Sans être atteints d'aucune maladie visible, leurs rangs s'évanouissent comme la vapeur, et avant que l'ennemi paraisse, l'armée a disparu de la surface de la terre. Les Fellahs mêmes n'ont pas toute cette élasticité qui est ordinairement le partage de la jeunesse et de la santé. Lorsqu'ils marchent sous les armes, ils traînent leurs membres comme si le moindre mouvement les incommodait; et j'ai toujours remarqué, en traversant un petit espace du désert avec une suite de paysans, qu'ils ne pouvaient endurer ni la chaleur ni la marche, et qu'ils

se plaignaient d'une fatigue qui n'était pour moi qu'un exercice agréable. Au contraire, lorsque ma suite était composée de Bédouins, c'était à mon tour d'être le dernier; car, accoutumés à braver le soleil, naturellement hardis et soutenus par la gaieté et l'énergie morale que leur donne la liberté, ils bondissent légèrement sur le sable comme sur une planche élastique.

J'ai souvent médité sur la probabilité d'un événement qui, d'après la position actuelle de l'empire ottoman, ne doit pas être bien éloigné : l'envahissement de l'Égypte par les Russes. En mettant de côté toute autre considération, le climat produirait sur eux le même effet que l'hiver glacial de la Russie sur l'armée de Napoléon. Ce serait le comble de la folie que de faire marcher une armée d'Arabes dans la Sibérie ou dans le voisinage du pôle arctique; elle ne résisterait pas plus qu'une armee de barbares hyperboréens, avec les habitudes et les vices que leur a donnés leur climat, ne pourrait résister à la chaleur d'un été en Égypte. Sur les côtes de la Barbarie, les Français, avec toute leur ardeur et leur science militaire, trouvent que les Bédouins sont un peuple indomptable, et cependant ces Bédouins ne forment que quelques faibles clans détachés de la population de l'Égypte, et ne sont rien, comparés aux natifs des déserts de l'est et de l'Arabie Pétrée. Tous ces peuples, un jour, se rallieront autour des étendards de Méhémet-Ali, s'il est attaqué au cœur de son territoire par l'empereur Nicolas ou quelque autre puissance. C'est ce que savent très-bien Hussein-Pacha et le grand-visir, en dépit de toutes leurs menaces. Nul général turc, quelles que soient ses forces militaires, n'oserait déclarer la guerre à Méhémet-Ali, du moment qu'il saura les Bédouins ses alliés. Indépendamment de leur valeur et de leur adresse à harceler l'ennemi dans sa marche, ils peuvent se retirer à volonté où nul ne peut les suivre, et reparaître en plus grand nombre, avec une nouvelle vigueur, dans les lieux où on les attend le moins.

On ne peut voir le Bédouin sans reconnaître qu'il est né pour la guerre et les conquêtes. Ses traits mâles, son regard sûr, ses formes agiles et nerveuses, prouvent à tous ceux qui le voient, qu'il doit être un ami utile ou un ennemi dangereux. Les qualités de l'ame répondent aussi en lui à celles du corps. Ardent, enthousiaste, persuadé par ses habitudes de piété qu'il jouit de la faveur de son Dieu, aucun danger ne le retient, aucune fatigue ne le domine. Par sa nature même, il est susceptible d'attachement pour son général, et peut, sous un chef habile, ressentir cette influence qui, d'hom-

mes ordinaires, a fait des héros. Comme tous les enthousiastes, il est plus touché des récompenses qui flattent son ambition ou son honneur, que de celles qui ajoutent à ses richesses. Dans le désert même, il cherche les joies d'une bonne réputation et ressent le désir de la renommée.

Mais la renommée apparaît au Bédouin sous la forme qu'elle revêt pour lui seul : accompagnée par la voix des songes, les applaudissemens de sa tribu, et le sourire des houris :

Youths that died to be by poets sung.

« Jeunes vierges qui meurent pour être chantées par les poètes. »

Le Bédouin peut être poussé à une action d'éclat par les accens du barde. La poésie a sur lui un pouvoir incalculable; elle n'est pas, ainsi que chez nous, regardée comme un amusement; le poète, l'interprète de la renommée, ne reconnaît aucun des motifs qui, dans les *pays d'imprimerie*, pousse les hommes à écrire. Sa pensée lui est inspirée par le ciel, et son retentissement est profond et durable. Animés par tous ces motifs, les Bédouins se font des guerres sanglantes, comme on peut le voir dans la romance d'Anter, ou dans les poèmes de Jaffer ben Albas, qui donnent la description suivante de ces combats du désert :

« Sabla, tu as vu les ennemis s'enorgueillir, se couronner d'un triomphe imaginaire, et leurs épouses, ivres de joie, nous jeter ces paroles :

« Choisissez. Voici nos seules conditions. Écoutez-les, vils esclaves. » Avancez vos mains pour qu'on les charge de fers, ou résignez-vous à » recevoir la pointe de nos lances dans vos poitrines. »

» Alors nous nous écriâmes : « Le combat est-il donc terminé, et sommes-nous prosternés à vos pieds? Comment donc osez-vous insulter à la » fortune qui n'a pas encore déclaré le vainqueur?

» Des jours plus brillans viendront, quoique l'horizon soit couvert de » nuages, et les conquêtes, la paix et la liberté embelliront encore nos » heures. »

» L'ennemi alors s'avança. Nos rangs s'élancèrent en ordre sur la poussière, et le yataghan qui nous frayait le chemin, se teignit du sang de plus d'un ennemi.

» Puis, tandis qu'ils se débattaient contre la douleur et la mort, nous nous écriâmes : « Notre choix est fait, ces mains tiendront encore l'épée » pour en enfoncer la lame dans vos cœurs. »

SAINT-JOHN. (*Travels in Syria*).

MACHIAVEL [1].

§ Ier [2].

Comme tous les hommes de génie, Machiavel fut l'expression vivante de son siècle, de même qu'Homère fut le symbole des temps héroïques, Voltaire le symbole d'une époque sceptique et railleuse, Byron celui d'une génération sans croyances. Ces hommes-là, c'est leur siècle qui les a faits ce qu'ils ont été. Sans doute il n'a pas fait leur génie; mais il lui a donné sa direction, son caractère propre; il l'a marqué de cette empreinte qui les distingue entre tous. Dans un autre temps, ils eussent certainement été autres. Figurez-vous Byron né contemporain de Pierre l'Hermite, croyez-vous qu'il sera encore le poète du désespoir et du néant? Voltaire, écrivain d'un siècle de réorganisation, sera-t-il ce même homme que nous avons vu occupé durant soixante-dix laborieuses années

(1) Machiavel, son génie et ses erreurs, par A.-F. Artaud, ancien chargé d'affaires de France à Florence, à Vienne et à Rome, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, etc 2 volumes in-8°, chez MM. Firmin Didot, rue Jacob.

(2) Cet article se divise en trois sections : la première en est l'exposition générale, l'esquisse de l'époque où vécut Machiavel; la seconde, l'examen de l'ouvrage de M. Artaud et l'appréciation du caractère de Machiavel; la troisième, l'appréciation de son talent poétique, considéré surtout dans la comédie.

à arracher quelque pierre à une société tombant de vétusté? Et ce vieil Homère, devenu chantre des temps modernes, conservera-t-il ce caractère religieux qu'il doit à sa mystérieuse antiquité? Certes tous ces hommes seront grands encore, quelque part que vous les placiez, car ce n'est jamais en vain que le feu du génie brûle dans les ames; mais ils seront grands autrement qu'ils ne furent; et Machiavel enfin, dans un temps de paix, de simplicité et de bonne foi, sera un autre Machiavel, avec sa même profondeur si admirable, sa même pénétration si merveilleuse; mais ces éminentes qualités seront dirigées dans un sens différent, et porteront un autre caractère.

Le mot *machiavélisme* est une de ces expressions qui résument une époque, qu'on a faites significatives et pittoresques, sans s'inquiéter de les faire justes. On eût été plus dans le vrai en trouvant un mot qui eût désigné la politique de l'Italie de ce temps-là. Aussi lorsqu'on veut apprécier Machiavel, ce n'est pas lui seul qu'il faut considérer; c'est la société dans laquelle il vivait, ce sont les doctrines qui avaient cours alors, ce sont les hommes qui marchaient à la tête du siècle, c'est enfin l'Italie contemporaine tout entière qu'il faut faire comparaître pour être son garant et sa caution.

Ce fut long-temps l'erreur des gens qui se constituaient juges de Machiavel, et qui le représentaient comme un phénomène de perversité, de le prendre isolé de son temps, de le mettre en présence de la morale d'une autre époque, et de le condamner, ainsi dépouillé de la justification que pouvaient lui offrir les doctrines qu'il avait vues obtenir crédit, pratiquer sans scrupule, honorer avec éclat.

Pour juger Machiavel avec quelque sincérité, il faut donc, avant tout, se faire son contemporain, et même son compatriote; il faut être Florentin du seizième siècle et non Français du dix-neuvième; il faut se placer au sein de cette société empoisonnée de vices et de richesses, mais active, ardente, spirituelle, et dont les séductions, puissantes sur l'esprit comme sur le cœur, marquaient le génie même de ses profonds stigmates.

Au milieu de l'Europe, encore plus ou moins barbare, l'Italie du quinzième siècle était comme un oasis de civilisation : un peuple

si intelligent et si ingénieux, une terre si riche de trésors presque spontanés, une situation si heureuse entre les deux mers qui mettaient facilement l'Italie en contact avec l'univers connu; des institutions politiques, fort imparfaites assurément et calculées pour donner aux citoyens plus d'importance que de bonheur, mais qui créaient des centres d'activité dans ces nombreuses cités que le régime municipal rendait puissantes; tous ces motifs firent de l'Italie le comptoir général de l'Europe et le vaste foyer du mouvement commercial d'une grande partie du monde. Nous n'avons pas besoin de rappeler ici tout ce que les historiens du temps ont écrit de la merveilleuse fortune des républiques de Venise, de Gènes, de Florence, ainsi que des villes de la Lombardie. Les plus riches productions du Nord réunies à celle de l'Inde, apportées sur les marchés d'Italie, y faisaient circuler l'or des autres peuples, et les facteurs de l'Europe en étaient aussi les banquiers. Cette industrie lombarde a long-temps conservé le nom de son origine.

Les vastes ténèbres du moyen âge ne s'étaient pas d'ailleurs appesanties sur l'Italie comme sur les autres contrées. Quelque faible lueur des lumières antiques avait pénétré leur profonde épaisseur; et quoique bien tristement déchue du siècle d'Auguste, l'Italie en conservait encore ce pâle souvenir, qui suffisait pour le réveiller là plutôt qu'ailleurs. Voisine de la Grèce par l'Adriatique et par ses relations de commerce, elle alla rallumer à des clartés presque éteintes le flambeau de clartés nouvelles; et au milieu du repos que lui faisaient ses richesses, les lettres et les arts trouvaient cette atmosphère de bien-être et de jouissances, sous l'influence de laquelle ils prennent une si prompte et si florissante prospérité.

Lorsqu'à peine la civilisation moderne commençait à poindre parmi les autres peuples, elle était déjà parvenue, en Italie, à cet excès qui marque la décadence. Au milieu de toutes ces délices, de toutes ces voluptés du climat, de la richesse, de la poésie et des arts, les mœurs de ce peuple, la civilisation italienne, étaient arrivées à la corruption. Le luxe des femmes surtout était poussé à un excès qui, dès le quatorzième siècle, provoquait à la fois la colère des

poètes et la vindicte des lois. Dante flétrissait de son vers énergique et moqueur cette parure des femmes,

Che fosse a veder più che la persona.

Et on a récemment découvert sur les lois somptuaires de Pérouse un curieux document (1) qui atteste en même temps cette passion pour un luxe effréné, et la sévérité des mesures prises pour la réprimer.

Tandis que chez les peuples plus grossiers dont la féodalité était la vie et la loi, l'éducation développait surtout la force musculaire, chez ce peuple raffiné, c'était, avant tout, la puissance intellectuelle que l'on s'attachait à perfectionner. De cette profonde estime pour l'adresse et les ressources de l'esprit il n'y a pas loin au mépris non moins profond de la supériorité que l'on n'obtient que par la force corporelle. On comprend toutes les conséquences de cette idée fondamentale dans la direction des affaires publiques, ainsi que dans la conduite de la vie privée. Une fois qu'un peuple a mis la souveraine habileté à triompher de la force par l'adresse, ce peuple sera rusé, astucieux, perfide; il n'éprouvera nulle honte à se déclarer inhabile au combat des bras et du fer, pourvu qu'il trouve dans son esprit toute l'adresse dont il a besoin pour triompher dans l'arène où lutte l'intelligence. Une perfidie ingénieusement méditée pour se débarrasser d'un ennemi était bien autrement prisée que la passe d'escrime la plus merveilleusement adroite ; c'étaient deux sortes de subtilités : l'une n'était pas plus coupable, et dénotait bien plus d'habileté que l'autre. César Borgia, attirant ses ennemis dans l'infâme trahison de Sinigaglia, pour les égorger à son aise et s'en défaire sans péril, était un homme bien plus digne de ce nom que François Ier provoquant inutilement Charles-le-Quint, ou que Maximilien défiant, durant ses guerres de France et des Pays-Bas, tout

(1) Ce document a été publié par M. Vermiglioli, et cité par M. Valery dans son excellent voyage d'Italie, tom. IV, pag. 326.

chevalier qui voudrait se mesurer avec lui, et tuant en champ clos deux de ses adversaires.

Le mot italien *astuzia*, qui signifie *fourberie*, signifie en même temps *sagacité;* et c'est aux Italiens que nous avons pris le mot *spadassin*, expression de raillerie et de mépris, *spadaccino*, qui veut dire *coupe-jarrets* aussi bien que *traîneur d'épée* (1). Les mots d'une langue, curieusement expliqués, pourraient faire une partie de l'histoire des mœurs du peuple qui la parle. La qualité qui constituait l'homme supérieur, ce n'était point la chaleur de tête, mais la fermeté d'ame; non l'audace à braver le péril, mais le talent d'y faire tomber un adversaire; c'étaient la constance dans la haine, la dissimulation dans la vengeance; c'était l'art de faire mentir l'ame sur le front, de conserver un visage serein avec un cœur furieux, et de couvrir de paroles amies les piéges de l'inimitié.

Le jour est pris pour l'exécution de la conjuration des Pazzi; les Médicis sont dévoués à l'assassinat, et c'est dans l'église qu'ils seront frappés. Cependant Julien n'arrive pas à ce rendez-vous de la mort; deux des conjurés, Bernard Bandini et François Pazzi, vont au-devant lui, le sourire de l'amitié sur les lèvres; ils le pressent et l'attirent de leurs propos flatteurs, ils l'enveloppent de caresses, et, dans le familier abandon de leurs jeux folâtres, ils cherchent si Julien n'a pas sous ses vêtemens la cuirasse dont il se revêtait quelquefois, et qui pourrait le défendre contre les poignards qu'ils viennent d'aiguiser. Voilà l'acte caractéristique d'une grande ame de l'époque; en voici l'appréciation faite par Machiavel lui-même. Il dit, en parlant de cette conjuration : « Si jamais action demanda une *ame grande*, inébranlable, c'est surtout celle de ce genre; » et, l'instant d'après, cette action, qui ne pouvait être l'œuvre que d'une grande ame, Machiavel la nomme *un épouvan-*

(1) C'est du mot *spada*, épée, que les Italiens ont fait leur *spadaccino*. On peut parier qu'en France on n'aurait point d'un tel mot dérivé une expression de moquerie. Nous avons *breteur*, mais notre mot *brette* a toujours un sens railleur : c'est la longue épée du faux brave qui affecte de la porter comme une bravade, et qui met son courage dans la dimension de son arme.

table dessein! Ne voilà-t-il pas peints d'un seul trait et l'époque et son publiciste? Il est difficile de concilier avec cette expression d'*ame grande* le sentiment que M. Artaud prête à Machiavel, lorsqu'en parlant de cette même conjuration, il dit : « Ce crime avait nécessairement excité l'indignation du jeune Florentin, et laissé des traces d'horreur dans son esprit. » Ainsi l'on voit, dès les premiers chapitres du livre (page 30), dans quel sens le grand publiciste sera apprécié.

Un jeune gentilhomme romain, Crescenzi, qui avait été chargé d'accompagner Charles-Quint dans la visite que ce prince fit à l'ouverture de la coupole du Panthéon, avoua à son père qu'il avait eu la pensée de le pousser dans l'intérieur, afin de venger sa patrie du sac de 1427 : « Mon fils, dit le vieil Italien, ce sont là » de ces choses qu'on fait et qu'on ne dit point (1)... »

Les faits, les anecdotes propres à peindre l'esprit et les mœurs du temps se presseraient sous notre plume, s'il en était besoin; leur signification est résumée dans cette pensée générale du savant auteur de l'Histoire des républiques italiennes, qu'on n'accusera pas certes de partialité contre les Italiens. « Ce n'était pas, dit-il, une preuve de courage qu'on demandait à celui qui se vengeait pour rétablir son honneur : c'était seulement une preuve de haine implacable. Aussi l'assassinat lavait-il, à leurs yeux, l'honneur aussi bien que le duel, le poison aussi bien que le fer, et la perfidie leur paraissait-elle le triomphe de la vengeance, parce que l'offensé s'y était montré plus complétement maître de lui-même. »

Ce fait des mœurs particulières se remarque parallèlement dans les mœurs publiques : de même que l'Italien loue un sicaire, les états d'Italie engagent des mercenaires. Parmi cette population riche, active, studieuse, passionnée pour les beaux-arts, il n'y avait point de soldats; ils n'avaient ni le temps, ni le désir d'aller se battre, ces hommes si épris des jouissances du luxe, si occupés

(1) Cette réponse est consignée dans une relation manuscrite du sac de Rome, conservée à la Vaticane. M. Valery l'a recueillie, tom. IV, p. 116.

au plaisir, si distraits par l'étude et les travaux. Que reste-t-il pour la guerre au sein de ces cités qui fourmillent d'habitans, et où pourtant chacun a sa place faite dans ces mille industries intellectuelles et matérielles, dans cette aisance et ce bien-être universels d'un peuple qui a fait fortune? Le métier de soldat était bon pour le Suisse pauvre et grossier qui ne trouvait pas sa vie dans ses montagnes; mais l'Italien avait, pour son argent, des *condottieri* qui lui amenaient sur ses marchés des bandes pour la guerre, aussi bien que des armateurs qui lui apportaient la soie du Bengale pour ses manufactures.

Ces bandes formées d'hommes de tous pays, gens le plus souvent sans aveu, et à qui on ne demandait que de savoir porter une armure et manier une épée, espèce de vagabonds organisés, passant du service d'un état au service de l'autre, pillant celui qui les payait aussi bien que ceux contre qui ils étaient engagés; fantômes de soldats se livrant des batailles où pas un homme n'était tué ou même blessé; refusant quelquefois de se battre pendant la guerre, et quelquefois continuant de se battre après que l'état qu'ils servaient avait conclu la paix; guerriers sans patriotisme, puisqu'ils n'avaient pas de patrie; sans point d'honneur, puisque leur métier était de marchander leur sang et d'en donner le moins possible pour la plus grosse paie; même sans colère, puisqu'ils étaient amis hier et le seront peut-être demain de ceux qu'ils combattent aujourd'hui; enfin, brigands plutôt que soldats, tels étaient, en général, les troupes des états d'Italie. Il est impossible de se figurer l'influence que de pareilles milices devaient produire sur l'esprit du peuple italien, combien elles devaient lui faire mépriser la profession des armes, et lui persuader qu'il était honorable pour lui de ne point se mêler du métier de cette canaille. C'est ce qu'a fort judicieusement remarqué M. de Sismondi. « A l'époque la plus florissante des républiques italiennes, dit-il, la valeur, loin d'être trop prisée par comparaison avec les autres vertus, n'obtenait pas même de l'opinion publique l'estime qui lui était due. Les hommes de guerre n'étaient alors que des mercenaires employés à exécuter les ordres d'autres hommes, qui, dans une carrière plus élevée,

avaient obtenu une plus haute réputation. Le magistrat qui brillait dans les conseils par son éloquence, par sa prudence, par sa décision, ne se piquait point d'égaler la bravoure militaire du soldat qu'il prenait à ses gages; il donnait dans l'occasion des preuves d'un courage civil, souvent plus rare et plus difficile; mais il déclarait sans honte qu'il ne se croyait pas propre au combat. »

Cette misérable organisation militaire eut encore sur le caractère italien de cette époque une influence qu'il importe de remarquer. Cette facilité de faire la guerre sans payer de sa personne prolongea les inimitiés et irrita les vengeances entre les différens peuples : là où il n'y a point de sang, mais seulement de l'or à dépenser, la guerre n'a rien de national, rien de cet enthousiasme, de cette magnanimité qui cache quelquefois ses horreurs et ses honteuses misères; la victoire est au plus riche, non au plus courageux; et la perfidie qui termine plus tôt la lutte est un bénéfice clair et net, qui peut s'évaluer en écus et en ducats. Or, les peuples se réconcilient après la défaite ou la victoire; mais la trahison laisse entre eux d'irréconciliables haines.

Si nous cherchons maintenant la part d'influence que peut avoir eue sur le caractère italien l'organisation politique des divers états telle qu'elle existait alors, sauf l'élection qui en était le caractère principal, nous ne trouvons presqu'aucune des garanties de la liberté. Là même où chacun pouvait aspirer aux magistratures politiques, il n'y avait en réalité d'indépendance pour personne; les factions rivales se tenaient constamment en hostilité, elles triomphaient les unes des autres et s'emparaient tour à tour des emplois et des dignités, en faisant mentir les scrutins par force ou par fraude; la confiscation, l'exil, la prison, la torture, l'échafaud, signalaient le triomphe du vainqueur, qui, vaincu plus tard, était frappé des mêmes armes. Peu de populations ont éprouvé plus de vexations politiques, plus d'arbitraire gouvernemental que celles de ces petites républiques; il en est peu aussi qui aient nourri entre elles des passions plus haineuses, qui se soient poursuivies de plus de vengeances, qui aient usé de plus de dissimulation et de perfidie.

Une grande part d'influence sur le caractère italien est aussi réclamée par l'esprit de l'église romaine. La religion, non par ses principes, mais par ses organes, était complétement séparée de la morale, et l'Italien avait plus de respect pour les organes que pour les principes de la religion. Pour lui, le prêtre était la loi de Dieu vivante. Or, grâce à une doctrine commode de la pénitence et des indulgences, le prêtre de ce temps-là était le meilleur garant que l'on pût imaginer contre le remords. Non-seulement il remettait les fautes pour de l'argent (1), mais quelquefois l'accomplissement d'un crime commandé fut le prix de l'absolution d'un crime commis; non-seulement il légitimait les perfidies, mais il en donnait l'exemple. Lorsque le prêtre se déliait lui-même de son serment, quel scrupule un manque de foi devait-il inspirer aux autres hommes? Le pape, c'était la morale incarnée, et le pape *publiait des brefs pour amuser ses ennemis*, comme disait Alexandre VI, lorsqu'il usa de ce moyen afin d'attirer dans le piége qu'il avait traîtreusement ourdi, le chef du gouvernement de Sienne, Pandolfo Petrucci. Le pape, lorsqu'un traité le gênait, assemblait un consistoire pour déclarer qu'il n'était pas tenu d'observer un traité qui lui avait été arraché par la force, comme fit Jules II, lorsqu'il voulut violer la foi promise à Louis XII. Cette même Sainteté répondit, sans détour, et avec une franchise tout-à-fait

(1) Une riche donation faite à un couvent était, aux yeux du moine, et aux yeux de celui qui croyait aux moines, l'équivalent de la vie la plus riche en vertus. Citons, entre mille, une anecdote que Commines raconte avec sa bonhomie accoutumée. Venu en Italie à la suite de Charles VIII, il passait à Pavie : « Jehan Galeas, le premier de ce nom en la maison de Milan, avoit esté autresfois, dit-il, un grand et mauvais tyran, mais hounorable. Toutesfois son corps est aux Chartreux à Pavye, près du parc, plus haut que le grand autel, et le m'ont monstré les Chartreux, au moins ses os (et y monte l'on par une eschelle), lesquels sentoient comme la nature ordonne. Et un, natif de Bourges, le m'appela sainct, et je luy demanday en l'oreille pourquoi il l'appeloit sainct, et qu'il pouvoit voir painctes à l'entour de lui les armes de plusieurs citez qu'il avoit usurpées, où il n'avoit nul droit. Et luy et son cheval estoyent plus haut que l'autel, et taillez de pierre, et son corps sous le pié du dit cheval. Il me respondit bas : Nous appelons en ce pays ici saincts tous ceux qui nous font du bien : et il feit cette belle église de Chartreux, qui à la verité est la plus belle que j'aye jamais veue, et toute de marbre. »

caractéristique, aux envoyés de Bologne, contre qui elle était en guerre, et dont les habitans offraient de se soumettre à certaines conditions : « que quant à leur capitulation, elle ne se souciait nullement ni de ce qu'avaient fait les autres papes, *ni de ce qu'elle-même avait pu faire*, attendu qu'elle et les autres papes avaient été dans l'impossibilité d'agir d'une autre manière, et que c'était *la nécessité* et non leur propre volonté qui les avait contraints à les confirmer. » C'est Machiavel lui-même qui rapporte cette réponse dans sa correspondance officielle pendant une mission auprès de Jules II. Instruits à de tels exemples et à des exemples venus de si haut, comment de simples chrétiens ne se seraient-il pas parjurés en toute sûreté de conscience? L'empoisonnement et l'inceste sous la thiare pouvaient-ils être encore, pour le dévot, l'inceste et l'empoisonnement? Le prêtre même était bien plus expert que les autres dans l'art d'étourdir les scrupules. En voulez-vous un mémorable exemple? Nous le prendrons encore dans cette conjuration des Pazzi déjà citée, et dont un pape, Sixte IV, était complice. D'abord il avait été résolu que les Médicis seraient poignardés dans un festin; mais ensuite on imagina qu'une messe inspirerait moins de défiance aux victimes, et l'on choisit la solennité de l'élévation de l'hostie comme le moment le plus sûr pour ne pas manquer le coup. L'un de ces hommes de guerre dont nous parlions tout à l'heure, le *condottiere* Montesecco, avait été désigné par le sort pour assassiner Laurent; il l'aurait poignardé sans scrupule dans la joie de l'orgie, mais durant la solennité de la messe, le soldat ne l'osa pas; seul, un prêtre affronta le sacrilége : *qui familiarior, utpote sacerdos, et ob id minus sacrorum locorum metuens;* plus aguerri en sa qualité de prêtre, et comme tel plus hardi dans le lieu saint, dit un chroniqueur génois. (Anton. Galli, *Comment. de rebus genuensibus.*)

Ainsi tout avait contribué dans ce pays à corrompre la morale publique et même la morale particulière, à mettre au rang des premières qualités qui font l'homme d'état et l'homme de caractère, la fermeté dissimulée, la perfidie habile, la vengeance persévérante; à prêter aux plus violentes passions, aux plus méchans des-

seins, un front calme et des paroles décevantes ; à considérer la bonne foi comme un manque de profondeur, la franchise comme une vertu d'étourdi; à se croire dupe quand on n'a pas dupé les autres; à obtenir enfin le succès, en quoi que ce puisse être, au meilleur marché possible.

On se tromperait pourtant si l'on allait faire de ces observations une application trop générale ; l'Italie ne manquait pas de cœurs nobles, d'esprits généreux qui avaient échappé à la contagion de la morale à la mode; de ce que les habitudes de fraude et de perfidie étaient admises sur le pied d'utilité, il ne s'ensuivait pas qu'on fût fourbe et perfide pour le plaisir de l'être, c'était un talent qu'on exerçait au besoin, une science que l'on appliquait; c'était calcul de l'esprit plus que perversité du cœur ; il y avait vice dans le raisonnement plus que corruption dans les penchans.

Au reste, ce serait ignorer complétement l'histoire du temps, ce serait calomnier l'Italie aux dépens du siècle, de ne pas reconnaître que cette morale n'appartenait pas en propre à l'Italie, mais était commune à toute l'Europe; c'étaient vices d'une époque et non d'un pays. Il est bien vrai que, grâce aux circonstances particulières que nous avons rappelées, l'Italie était passée maîtresse en dissimulation, en fraudes, en trahisons; mais dans les autres états aussi, on avait bien profité à ses leçons : dans les cours surtout, elle avait trouvé d'habiles disciples, et les mêmes vices étaient assis sur presque tous les trônes de l'Europe.

Voyez Henri VII d'Angleterre, célèbre par ses rapines ; il suppose des crimes à ses parens, moins pour assouvir sa cruauté en répandant leur sang, que son avarice en confisquant leur or. Il tient en prison deux concurrens redoutables, mais leur liberté ne lui suffit pas ; sa sécurité a besoin de leur vie, et il invente un complot pour les envoyer à l'échafaud. Un adversaire parvient-il à se soustraire à sa vengeance, il l'attire à lui avec la promesse qu'il n'a rien à redouter ; mais cette parole sacrée est un piége infâme, et la victime est à peine sous la griffe royale qu'elle est jetée Tour.

Qui donc eut moins de probité politique que ce Ferdinand

nommé le *catholique* par l'histoire, mais auquel ses contemporains donnaient divers surnoms dont l'ensemble le peint assez fidèlement. Par les Italiens qui le virent souvent combattre pour le pape, il fut appelé le *pieux;* il était le *prudent* et le *sage* pour les Espagnols, frappés surtout de la glorieuse fortune de l'Espagne sous son règne; mais les Français et les Anglais le nommèrent à bon droit le *perfide*, car il avait été leur allié. Ferdinand portait le caractère espagnol dans le parjure; il l'enveloppait d'une majestueuse solennité, ce qui n'empêcha pas les hommes experts de pénétrer souvent la fraude. « Avant de compter sur ses promesses, disait de lui un prince italien, il faudrait qu'il jurât en un Dieu auquel il crût. » Était-ce par jalousie de métier que le prince italien jugeait si crûment et si bien le monarque espagnol (1)?

Et la France, ce pays à vieille renommée de loyauté, ne venait-elle pas d'avoir son Louis XI? Quand on a nommé Louis XI, on a nommé la fraude et la perfidie mêmes; qu'est-il besoin de l'autorité des faits (2)? Mais il n'est pas sans intérêt de remarquer jusqu'à quel point la corruption des mœurs avait corrompu le langage, et combien, même chez les hommes de probité, la complai-

(1) C'est de Ferdinand que Machiavel a dit, avec une étrange discretion, dans le livre des *Principautés* : « Un prince du temps présent, qu'il ne serait pas bien de nommer, ne prêche que paix et bonne foi, et il est ennemi de l'une et de l'autre; et l'une et l'autre, s'il les avait observées, lui auraient fait perdre sa réputation et ses états. »

(2) Dans ce caractère étrange la superstition avait pourtant plus d'empire encore que la ruse. C'est Louis XI qui refuse un serment au risque de laisser pénétrer sa pensée! Il en aurait fait mille et il les aurait trahis sans scrupule; mais il en est un qu'il n'ose pas trahir, et celui-là il le refuse. « Le dit connestable estoit bien content de venir, pourveu que le roi feist serment, sur la croix Sainct-Lou d'Angers de ne faire nul mal à sa personne, ne consentir qu'autre le feist. A cela luy respondit le roy que jamais ne feroit ce serment à homme; mais tout autre serment que le dit connestable luy voudroit demander, qu'il estoit content de le faire... Et (qui bien y penseroit) c'est misérable vie que la nostre, de tant prendre de peine et de travail pour s'abbreger sa vie, en disant et escrivant des choses presque opposites à leurs pensées. » Commines, l. IV, c. 6.

Louis XI avait plusieurs sermens, comme Figaro plusieurs vérités; le tout était de connaître le bon. Bien en prit au connétable de Saint-Paul.

sance des mots dissimulait les vices. Commines, qui va raconter une trahison, dit tout naïvement : « Je veux déclarer une *tromperie* ou *habileté* (ainsi qu'on la voudra nommer, car elle fut sagement conduicte), et aussi veux qu'on entende les tromperies de nos voisins comme les nostres; et que partout il y a du bien et du mal. » Cette trahison est celle d'un « monseigneur de Vaucler, qui estoit *très-sage*, » selon Commines, lequel ajoute dix lignes plus bas : « Jamais homme ne tint *plus grande desloyauté* que ce Vaucler. » Et ce n'est pas ici une distraction, c'est une habitude de pensée et d'expression. Ailleurs le même Commines nous dira : « Le Turc (que devant ay nommé, Mahumet Ottoman) a esté *sage* et vaillant prince, plus usant de *sens* et de *cautelle* que de vaillance et hardiesse. » Et ailleurs encore : « Ledit seigneur Ludovic (1) estoit *homme très-sage*, mais fort craintif et bien souple quand il avoit paour (j'en parle comme de celuy que j'ay cogneu, et beaucoup de choses traitté avecques luy), et *homme sans foy*, s'il voyoit son profit pour la rompre. »

Telle était la langue ou plutôt la pensée du temps, car la langue, c'est la pensée matérialisée, palpable, si j'ose ainsi dire; un homme sans foi était un homme très-sage; le sens et la cautelle étaient synonymes, et la tromperie était de l'habileté, pourvu que la fraude fût *sagement conduite*.

Ce n'est pourtant là ni l'Italie, ni Machiavel; c'est la France et Commines, ou plutôt c'est le siècle avec les mêmes vices, la même immoralité. Cette immoralité était plus profonde, ces vices semblaient plus endémiques en Italie qu'ailleurs. Nous avons tâché d'en expliquer les raisons; ces raisons ou n'existaient pas, ou n'avaient pas la même force dans les autres contrées. Ainsi ce même Commines, dans le langage duquel nous avons remarqué la trace livide de cette corruption, il n'a pas le sens moral perverti comme l'avait Machiavel; il ne vous raconte pas des trahisons avec cette indifférence qui ressemble presque à la complicité; il s'excuse d'être l'historien de ces mœurs hideuses; non-seulement il ne les enseigne

(1) Ludovic Sforce, surnommé le More.

pas, mais s'il les raconte; c'est surtout pour en détourner; « pource qu'il est besoing d'estre informé aussi bien des tromperies et mauvaisetiez de ce monde comme du bien (non pour en user, mais pour s'en garder). » (Liv. III, c. 4.)

Un peu plus tard, notre vieux Montaigne, dans un chapitre où il discute l'*utile* et l'*honnête*, nous donne aussi de précieuses notions de la morale du temps : « En toute police (*gouvernement politique*) il y a des offices nécessaires, non-seulement abjects, mais encore vicieux; les vices y trouvent leur rang, et s'emploient à la cousture de nostre liaison, comme les venins à la conservation de nostre santé; s'ils deviennent excusables, d'autant qu'ils nous font besoin, et que la nécessité commune efface leur vraye qualité; il faut laisser jouer cette partie aux citoyens plus vigoureux et moins craintifs qui sacrifient leur honneur et leur conscience, comme ces autres anciens sacrifièrent leur vie pour le salut de leur pays. Nous autres plus foibles prenons des rolles et plus aisez et moins hasardeux : le bien public requiert qu'on trahisse, qu'on mente et qu'on massacre : résignons cette commission à gens plus obéissans et plus souples. »

On voit avec quelle timidité de telles doctrines étaient professées chez nous : on les farde de noms honorables, on les excuse sous des prétextes d'utilité; les sacrifices de l'honneur et de la conscience, on les compare, non peut-être sans quelque intention d'ironie, mais du moins sans colère, aux grands dévouemens des vertus antiques; et toutefois on ne rappelle ces doctrines que pour apprendre à s'en garder, on se reconnaît trop faible pour l'exercice d'une morale si robuste, et on résigne cette commission à gens plus vigoureux et plus souples.

Machiavel n'y cherche pas tant de façon; il expose ses hideuses maximes avec un abandon, une ingénuité qui ne permettent pas de penser que de son temps, et parmi ses compatriotes, on y trouvât rien de répréhensible. Ce qui serait aujourd'hui une insoutenable effronterie était alors la chose la plus simple du monde, et tout ce qu'on y remarquait, c'était la sagacité, la profondeur, la force du raisonnement. Nous avons eu occasion de le dire ailleurs,

les préceptes abominables exposés dans le livre du *Prince* et dans plusieurs autres écrits du secrétaire Florentin le sont sans aucun déguisement, du ton dont on parle de choses, pour ainsi dire, convenues. Si Machiavel eût pensé qu'il y eût dans ses doctrines ce qu'on y voit aujourd'hui, quelque perversité qu'on veuille lui supposer, il faut bien convenir aussi qu'il avait l'esprit trop fin, trop délié pour n'avoir pas enveloppé sa morale d'atours capables d'en déguiser la difformité, car il voulait la rendre acceptable et persuasive. Son intention n'était certainement pas de choquer ouvertement ses contemporains. Il l'a montrée toute nue parce qu'il savait qu'elle serait agréée sans plus de précaution ; il a parlé franchement, parce qu'il parlait comme tout le monde. Il ne donne point le mal pour le bien, mais il le donne pour l'utile, et entre le bien et l'utile il conseille toujours le choix de celui-ci, parce qu'il y a duperie à ne pas réussir, et que dans l'ordre de ses idées duperie est vice. Il vous enseigne le succès sans s'embarrasser des moyens ; c'est à vous de voir si vous le voulez à ce prix. De son temps ce n'était pas une question.

Chose étrange ! avec moins de lumières, les siècles précédens avaient aussi une morale publique moins pervertie. L'erreur, qui malheureusement doit toujours avoir sa part d'empire dans les affaires humaines, triomphait dans les subtilités de l'ordre intellectuel, mais dominait moins dans les sentimens moraux. On n'eût pas osé alors établir école de perfidie ; et, à cet égard, le treizième siècle est plus près du nôtre que le seizième.

Un homme qui, dans un autre siècle, eût été Descartes, Voltaire peut-être, peut-être Mirabeau, et qui fut dans le sien moine et saint, parce que c'était dans le cloître et dans le catholicisme qu'étaient alors la lumière et l'empire, saint Thomas d'Aquin, par sa parole comme par ses écrits, fut la puissance intellectuelle de son temps, et durant trois cents ans, il en garda le sceptre. Ce cri lancé contre l'oppression : *l'insurrection est le plus saint des devoirs*, s'était élevé du sein d'un couvent de dominicains au treizième siècle, pour retentir au dix-huitième dans nos assemblées délibérantes, où il ne fut pas encore entendu sans étonnement et sans

rumeur (1). La scolastique, qui avait été jusque-là l'humble servante de la théologie, devint à son tour une puissance. Quelques lambeaux d'Aristote, jetés par les Arabes dans l'Occident, y répandirent tout à coup une lumière inconnue; la controverse s'en empara; éclairée à ce flambeau, la philosophie se sentit émancipée et commença une carrière nouvelle; les scolastiques firent du treizième siècle un siècle d'innovation et de réforme, et saint Thomas fut leur chef. Les principes de morale et de politique répandus dans ses nombreux ouvrages attestent la supériorité de cet esprit prodigieux, et l'ont rendu, à juste titre, l'oracle du monde intellectuel durant trois cents ans; durant trois cents ans, la *Secunda secundæ* fut comme le code moral du monde chrétien. Peu d'hommes plus que saint Thomas d'Aquin, peu d'ouvrages plus que la *Secunda secundæ*, ont exercé sur l'esprit humain une influence universelle et durable. On resterait frappé d'étonnement, si on lisait encore aujourd'hui saint Thomas, de voir avec quelle hauteur de raison, quelle rectitude de jugement, quelle audace d'argumentation, sont établis par le grand scolastique, *l'ange de l'école*, comme on l'appela de son temps, les principes des devoirs, et les autorités de la liberté (2). Il fallait que la corruption dont nous avons développé les causes, eût fait un progrès général et rapide pour que l'Italie en fût ensuite venue au point qu'on pût

(1) Voici les paroles de saint Thomas d'Aquin : *Dicendum quod regimen tyrannicum non est justum... et ideo perturbatio hujus regiminis non habet rationem seditionis.* Et ailleurs : *Cum non est recursus ad superiorem per quem judicium de invasore possit fieri, tunc qui ad liberationem patriæ tyrannum occidit, laudatur et præmium accipit.*

(2) Le devoir de l'obéissance au prince est fondé, d'après saint Thomas d'Aquin, sur le principe de la délégation populaire. Le prince n'est que le mandataire. La loi du prince ne vaut qu'à ce titre, car la véritable source de la loi, c'est le peuple. *Non cujuslibet ratio facit legem, sed multitudinis aut principis vicem multitudinis gerentis.* (*Prima pars, sec. part. Sum theolog. Thom. Aquinat. Quæst.* 90, *art.* 3.) Et Suarez a ensuite établi que telle était l'opinion de tous les juristes et de tous les théologiens de l'école de saint Thomas d'Aquin : *Dicendum ergo est potestatem condendi leges ex sola rei natura in nullo singulari homine existere, in hominum collectione.* (*De Leg., l. III, c. 2.*)

lui donner, comme le simple résumé de la morale et de la politique, un livre tel que *le Prince*.

Un vice universellement adopté n'est presque plus un vice; ce n'est guère qu'une fausse opinion qui atteste l'erreur de l'esprit plus encore que la corruption du cœur, et il est bien difficile que la morale de l'individu lutte avec avantage sur un point quelconque contre cette morale publique, excepté peut-être dans quelques ames rares et choisies chez qui l'instinct de la vertu triomphe de toutes les persuasions de l'exemple et de l'habitude.

Machiavel n'était point un de ces hommes héroïques. Ce n'est pas ici notre tâche de rappeler toutes les accusations que ses divers ouvrages ont fournies contre lui; ce n'est pas un article sur Machiavel que nous faisons, mais un article sur le livre de M. Artaud. Cependant si nous ne citons pas ici les maximes et les doctrines des *Discours sur Tite-Live*, de l'*Histoire de Florence*, ni même du livre *des Principautés* (vulgairement nommé du *Prince*), ouvrages généralement connus, nos lecteurs verront peut-être avec intérêt quelques mots sur un opuscule beaucoup moins remarqué, et qui cependant est digne de toute l'attention de ceux qui désirent connaître Machiavel.

La *Vie de Castruccio Castracani de Lucques*, que Ginguené nomme à tort l'un des meilleurs morceaux d'histoire de Machiavel, est un ouvrage presque entièrement d'imagination. Machiavel a emprunté à Mathieu Villani quelques faits concernant Castruccio, qui vivait à la fin du treizième siècle et au commencement du quatorzième. Puis il a composé une espèce de roman historique où il a peint un héros selon ses principes, un chef politique selon son cœur, un homme qu'il appelle *rare pour son temps*, qu'il nous donne comme *l'égal de Scipion l'Africain*, et qui n'est en effet, même dans la peinture de Machiavel, qu'un petit tyran ambitieux, rusé et sanguinaire, que son activité, son audace et quelques talens, aidés des discordes excitées parmi les Guelfes et les Gibelins, portèrent à la souveraineté de Lucques et de Pise. Cette biographie est d'autant plus importante à étudier pour l'appréciation du caractère de Machiavel, que c'est un personnage peint de fantaisie et

avec amour par notre publiciste sur quelques linéamens historiques, et que son portrait est comme le type et la personnification des opinions de Machiavel. Rappelons donc quelques-uns des traits dont il compose la physionomie de son héros : « Il était tout dévoué pour ses amis et implacable pour ses ennemis, juste avec ses sujets, sans foi envers les gens sans foi, et il ne chercha jamais à vaincre par la force lorsqu'il put réussir par la ruse, disant que *c'était la victoire et non la manière de vaincre qui produisait la gloire.* »

Cet homme *tout dévoué pour ses amis* avait pourtant fait périr du dernier supplice un vieillard auquel il devait sa fortune, et qui avait apaisé un soulèvement excité contre Castruccio; mais ce vieillard était parent des conjurés, et lorsque quelqu'un représenta au tyran de Lucques qu'il avait mal agi de faire mourir un de ses vieux amis : « Vous vous trompez, répondit froidement Castruccio, c'est un ennemi nouveau que j'ai fait mourir. »

A ce mot d'une ame perverse, Machiavel en ajoute d'autres, parmi lesquels plusieurs trahissent une ambition effrénée, ou une grossière insolence, et puis il les couronne de cette réflexion : « On pourrait rapporter encore une foule de ses reparties, dans lesquelles on verrait *le même sel et la même sagesse;* mais je crois que celles que j'ai citées suffisent pour rendre témoignage de *ses grandes qualités.* »

Cet homme, s'il faut en croire Machiavel, « a laissé le plus honorable souvenir; » il écrit cette vie, parce qu'il a cru « y découvrir une foule d'exemples de courage et de bonheur *dignes d'être offerts à l'admiration,* » et il dédie son ouvrage à deux jeunes Florentins, ses meilleurs amis, parce qu'il ne connaît personne qui, plus qu'eux, « se plaise au récit des *actions grandes et vertueuses.* »

La Vie de Castruccio, dont on parle peu, est contre Machiavel un chef d'accusation non moins décisif que le Prince, et bien plus grave que la Relation du duc de Valentinois, qu'on lui a tant reprochée.

Beaucoup de personnes ignorent peut-être que c'est à Machiavel que nos hommes d'état de 93 ont emprunté la célèbre maxime : *Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas.* Et ce n'est pas non

plus dans *le Prince* qu'elle se trouve, c'est dans l'un des ouvrages les plus irréprochables du secrétaire florentin, dans les *Discours sur Tite-Live*. « Si l'outrage atteint la personne, dit-il, la menace en est plus dangereuse que l'effet, car la menace seule offre de grands périls ; l'effet n'en présente aucun. Celui que l'on tue ne songe plus à se venger. » (Liv. III, c. 6.)

Mais ceux qui jugent Machiavel sur sa renommée et non sur ses ouvrages, éprouveront peut-être quelque étonnement à le voir donner les préceptes de la plus saine morale, de la politique la plus humaine. Machiavel précepteur d'humanité, de vertu, de bonne foi ! Il faut le faire parler lui-même pour qu'on nous croie. Écoutons donc ses propres paroles :

« Ce que doit surtout rechercher un prince dans ses sujets et ses soldats, c'est l'obéissance et l'amour. Il obtient l'obéissance, parce qu'il observe lui-même les lois, et que l'on croit à ses vertus. Il doit leur amour à l'affabilité, à l'humanité, à la douceur. » (*Discours sur la première Décade de Tite-Live*, liv. III, ch. XXII.)

« Que les princes soient donc convaincus que leur empire commence à leur échapper à l'instant même où ils commencent à fouler aux pieds les lois... Si, lorsqu'ils ont perdu leur couronne, ils pouvaient devenir assez sages pour connaître combien il est facile de conduire un empire quand on n'écoute que de bonnes résolutions, les regrets de leur perte en seraient plus vifs... car il est bien plus aisé d'être chéri des bons que des méchans, et d'obéir aux lois que de leur commander. » (*Ibid.*, l. III, c. v.)

« Aucun prince ne s'est jamais bien trouvé de s'être fait haïr. »

« Quoique ce soit *une action détestable d'employer la fraude dans la conduite de la vie*, néanmoins, dans la conduite de la guerre, elle devient une chose louable et glorieuse... Je ferai observer seulement que je ne regarde pas comme une ruse glorieuse celle qui nous porte *à rompre la foi donnée* et les traités conclus ; car bien qu'elle ait fait quelquefois acquérir des états et une couronne, elle n'a jamais procuré la gloire. » (*Ibid.*, l. III, c. XL.)

Machiavel pousse l'estime de la bonne foi jusqu'à célébrer et traiter de *sublime* la fidélité à tenir des sermens *arrachés par la force*.

Dans un discours dont le but était de déterminer le gouvernement de la république à prendre quelques mesures nécessaires à sa sûreté, Machiavel montre lui-même combien l'habitude de la duplicité en rend l'usage illusoire, et qu'il savait à quoi s'en tenir sur ce qu'il donne ailleurs comme une grande marque de profondeur et d'habileté. « Quant au pape (Alexandre VI) et au duc, son fils (le duc de Valentinois, César Borgia), dit-il, qui ne connaît leur caractère, leur ambition et leur conduite, et quel fondement on peut faire sur leur parole (1)? »

Envoyé par la république en mission auprès de Gianpagolo Baglioni, tyran de Perouse, pour réclamer l'exécution de l'engagement contracté par ce *condottiere* envers Florence, Machiavel s'efforce de lui faire sentir « tous les avantages de la bonne foi, et combien il importe de tenir sa parole. » Il lui représente « que le public l'accusera d'ingratitude et de mauvaise foi, le regardant comme un cheval qui bronche, et qui ne trouve personne qui veuille le monter, pour ne point s'exposer à se casser le cou;..... que quiconque endosse la cuirasse et veut en tirer de l'honneur, ne peut rien perdre qui ne soit d'un prix aussi précieux que la réputation de bonne foi. » C'étaient là des doctrines officielles, ce n'était pas Machiavel qui parlait, c'était l'envoyé de Florence, à qui les *instructions* de son gouvernement prescrivaient de tâcher d'aiguillonner Baglioni par l'idée du blâme qui punirait son ingratitude et son manque de foi, tandis que les vertus contraires, disent les *instructions*, « sont les deux points capitaux sur lesquels les hommes doivent le plus compter. » Il y avait donc aussi alors un blâme public pour la mauvaise foi, et de la confiance pour la probité !

Dans une des *commissions* dont Machiavel fut chargé près de l'armée florentine qui assiégeait Pise, il écrit : « Tarlatino, de son côté, dans toutes les lettres écrites de sa main, et qu'il m'adresse

(1) Ce discours, resté inédit jusqu'à ces derniers temps, a été imprimé pour la première fois dans la traduction de Machiavel, par feu Periès, 1823-1826, œuvre consciencieuse et fort recommandable d'un littérateur laborieux et savant trop tôt enlevé aux lettres.

directement, me répète sans cesse qu'il n'a qu'une parole, et qu'il aimerait mieux mourir que d'y manquer. Il est certain que plus les hommes de cette espèce *sont élevés en honneur, plus ils tiennent à leur parole.* »

Enfin, dans ce livre même qui a jeté sur Machiavel une réprobation si universelle et si obstinée, dans le livre du PRINCE, nous le voyons, en même temps qu'il donne des préceptes de cruauté, déclarer que *la cruauté est un mal;* que ceux qui suivent ces préceptes *n'acquièrent point de gloire et ne peuvent être comptés au nombre des grands hommes.* Dans le chapitre même où Machiavel justifie les cruautés de Borgia, il fait aux princes un devoir *de suivre les conseils de la prudence tempérés par ceux de l'humanité.* Il reconnaît qu'*il est louable d'être fidèle à sa parole*, qu'*il est bon pour un prince d'être réellement fidèle, humain, clément, religieux, sincère.* Enfin, il répète sans cesse : *Il est absolument nécessaire que le peuple soit content du prince... Il est d'une absolue nécessité que le prince possède l'affection de son peuple..... La meilleure forteresse est l'affection du peuple.*

Et c'est cet homme que, depuis trois siècles, toutes les générations et tous les pays chargent continuellement d'anathèmes, qu'on accable de malédictions comme le précepteur du parjure et de la tyrannie, comme le docteur le plus effronté de corruption et d'immoralité; l'homme dont on a mis les ouvrages à l'index, et dont on a jeté l'ame au feu de l'enfer (1).

Nous tâcherons, dans un prochain article, de jeter quelque lumière dans cette obscurité, et nous ferons connaître avec détail le livre de M. Artaud.

Cette étrange contradiction n'a jamais été éclaircie. Là est l'énigme dont il faudrait chercher le mot, le problème qu'il faudrait résoudre, pour comprendre cet homme inexplicable, ou, du moins, non encore expliqué.

M. AVENEL.

(*La suite à une prochaine livraison.*)

(1) Spizelius, dans son livre sur l'*Athéisme;* Binet, dans son *Salut d'Origène*, l'ont très-sérieusement damné.

CHRONIQUE.

Il a encore été question dans les journaux de la semaine de nouveaux suicides. Aussi n'est-ce plus maintenant qu'un cri d'effroi; on est sur le point, lorsqu'on s'aborde dans la rue, de se demander : Comment vous suiciderez-vous? — Je vous croyais suicidé. Les radicaux disent, mais ils disent tant de choses, que c'est la misère publique; les prêtres, que c'est l'impiété; d'autres, et, singularité, ce ne sont pas les libraires, soutiennent que c'est le mépris où est tombée la poésie qui est la cause première de ce système d'anéantissement.

Nous trouvons, nous, qu'on a raison de se tuer. Ceux qui se détruisent ne veulent pas rester avec nous; notre société les ennuie : partez. Vous êtes bon d'imaginer une cause à ces actes de désespoir, lorsque ceux qui les ont commis ne se sont pas donné la peine d'en chercher. Pourquoi plaignez-vous ceux qui se tuent? Il n'y a jamais eu tant de suicides que depuis vos lamentations. L'attention générale fait les martyrs et les pendus. Vous imprimez leurs noms, leur âge, leur demeure, leur testament ou leurs détestables vers intimes; ignorez-vous donc qu'il y a des gens assez friands de publicité pour se pendre, se noyer, au prix de six lignes d'insertion, qui se suicident à tant la ligne? Mais refusez une sépulture biographique à ces désœuvrés de la vie, ne partagez pas avec eux la colonne du *racahout* ou de la *crinoline Oudinot*, et ils se porteront comme un charme. A défaut, blasez-les sur la publicité, faites savoir au monde qu'ils existent, qu'ils sont dignes d'être poètes intimes, rois de France ou dictateurs : mon Dieu! c'est bien innocent, et vous les sauverez. Voyez si les journalistes se suicident; il n'y a pas d'exemple de feuilletonistes à la Morgue.

Nous attribuons hautement aux journaux, à leur trop élastique facilité à donner du relief aux moindres actions de la vie commune, la multiplicite vraie ou apparente des suicides, et nous entendons ceci de deux manières :

premièrement, comme nous venons de l'énoncer, parce que les journaux ont la coupable habitude de se complaire dans le récit analytique des suicides; ensuite, et cette considération va diminuer de beaucoup la terreur générale, en restreignant à sa juste valeur le chiffre des morts, parce que les journaux décuplent, centuplent par leur fatale reproduction, dans un grand espace, sous peu de jours, dans quelques heures, un suicide isolé. On s'est toujours tué dans une proportion à peu près égale, à toutes les époques; mais on s'occupait moins autrefois de ces accidens, inhérens au corps humain, comme la petite-vérole et la goutte. Aujourd'hui qu'un homme se tue, d'abord le journal de sa localité, trop heureux d'avoir un événement sous la main, prendra mon pendu et le biographiera tout au long. Un pendu, pour un journal de département, c'est mieux qu'un orage dévastateur de la moisson; c'est plus beau qu'une trombe enlevant un clocher : le département voisin retournera à son tour le pendu, le flairera, et copiera sa vie et sa mort dans la grande colonne; le département plus loin demandera un bout de la corde du pendu, cela porte bonheur, et il en fera de l'opposition contre le gouvernement; il dira que ce pendu est mort de faim! la faim, résultat des déceptions de juillet; juillet, la grande déception! Ce n'est pas fini : Paris reçoit le pendu sous bande, et, bon gré, mal gré, les ciseaux du *Fait-Paris* le taillent et l'emboîtent dans la colonne. Dès le lendemain, cent cinquante journaux de la capitale retraceront toutes les circonstances qui ont précédé, accompagné et suivi la mort du pendu. — Viennent ensuite les journaux étrangers. C'est à peu près huit cents publicités distinctes, sans tenir compte de leurs trois millions d'abonnés, de leurs dix-huit millions de lecteurs. Ces journaux étrangers traduiront mon pendu en italien, en anglais, en espagnol, en russe, en allemand. Pour peu que son nom soit estropié, on verra dix pendus différens dans le même; la terre sera pleine de pendus; en réalité, il n'y en aura eu qu'un seul, tout petit, tout maigre, dont il ne valait pas la peine de parler.

Des suicides aux duels il n'y a que la main. Le duel se civilise; en passant dans le sang des masses, il s'est adouci comme tous les fléaux. D'abord il en meurt dix sur douze, comme du choléra; puis le duel asiatique tourne en duel benin, en duel-cholérine; bref, il finit par être un bienfait pour le corps; on s'en porte mieux; il purge : on l'ordonnera.

Ceci, soit dit sans allusion et sans regret, le duel épistolaire a heureusement remplacé le duel au premier sang : on se bat à la première encre. On n'est pas toujours à la disposition des caprices brutaux de la colère; bien qu'on se batte, et courageusement, le temps est précieux, on se bat à ses heures. Turenne ne livrait pas bataille parce que les ennemis le harcelaient : il se cantonnait, traçait des lignes de circonvallation, et attendait. Fils de la guerre, le duel a ses précautions stratégiques. Il prend ses

quartiers d'hiver, et Dieu en soit loué! Depuis quinze jours nous n'avons à constater aucun nouveau cas de duel. Mais la chasse est ouverte, et toute la poudre ne sera pas perdue, les pigeons n'ayant pas la faculté modératrice de correspondre par lettres avec les chasseurs.

La chasse est ouverte! seul cri de guerre en temps de paix, seule croisade où tout ce qui a un fusil se lève et se met en campagne. La chasse est ouverte! Tout ce qui a un fusil, et tout ce qui n'en a pas, pouvons-nous ajouter, et tout ce qui ne sait pas s'en servir, émigre. Mais n'importe, l'intention vaut le fait. Où va ce gros marchand, rond comme une balle, luisant comme son enseigne, où va-t-il en guêtres, en chapeau blanc, en lunettes vertes? Ne le demandez pas, la chasse est ouverte : il se rend à Montmorency où, depuis les seize alérions de la noble maison qui a donné son nom à ce village parisien, jamais aucun pigeon n'a passé. Où va cet élégant au superbe chien, au superbe fusil de Lepage, à la magnifique gibecière? Vous le lui demanderez au retour, lorsqu'il aura crevé l'œil à son meilleur ami, tué son chien en tirant la perdrix. D'où vient que Mme Chevet ne vend jamais tant de pièces de gibier qu'à cette époque de l'année? C'est qu'à cette époque nos amis se chargent de nous en fournir, c'est que la chasse est ouverte!

Les vendanges se continuent sur toute la ligne des départemens circonvoisins, et concurremment avec les chasses elles nous enlèvent le peu de société qui nous restait depuis le départ pour les champs. On va aux vendanges, et qu'y faire? Du vin, je pense. Admettons le prétexte : mais qu'est-ce que le plaisir de la vendange, afin de répondre une fois pour toutes à Virgile et à tous les bucoliques qui n'ont jamais vu un pressoir? Avoir les pieds déchirés par les caillous, la figure pelée par le soleil, la tête ardente, les cheveux collés par le moût, manger des fruits, le plus grand supplice du monde, voir tous ses parens à table à l'heure des repas, voilà les vendanges! Je ne parle pas du vin nouveau qu'on vous fait boire : c'est le moindre péril que vous couriez. Mais les vendanges sont de rigueur, c'est une tradition d'almanach; on vendange parce qu'on a sur son calendrier Pomone et Bacchus entrelacés dans le fond d'un vignette au-dessus de la colonne mensuelle de septembre. Le bourgeois est grégorien, mythologique à l'excès. A tout prix il faut qu'il vendange. Il vous invite d'un grand sérieux à ses vendanges de Montmorency; il lui faut du vin de son crû. Il le met en bouteille en octobre, en novembre il le cachette, en janvier il le boit. J'en connais qui font leurs vendanges au Marais; ils ont en cave du vin de la rue Culture-Sainte-Catherine. Allez boire de leur petit vin.

J'ai médit quelque peu de Montmorency; c'est une légèreté de ma plume qui s'est grisée dans le moût. Écoutez, vous qui buvez le champagne frappé

au Café de Paris, le bordeaux Larose au Rocher, vous ignorez qu'aux portes de Paris, sur ce pays plat, dans cette vallée, Tempé du poète habitant les faubourgs, riche damier coupé par des bois de tilleul et un lac salutaire, Baréges de la rue Saint-Denis; vous ignorez que dans la plaine de Montmorency on récolte par an cent mille pièces de vin à 50 fr. Calculez, c'est un million égoutté entre les montagnes d'Hormont et de Sannois. Un million de vin qui coule vers Paris par les routes du Havre, d'Angleterre et du nord, et qui ne s'arrête qu'à la claire-voie des barrières. Là il a pour tonne le ventre du peuple, qui le boit sur place, et qui l'introduit sans droit comme sans eau. C'est la vallée de Montmorency qui fournit les ivresses de Paris le dimanche. Poétique vallée!

Nous sommes païens, païens comme des Turcs. Nos vendanges sont les bacchanales antiques. Voyez plutôt les bords de la Seine au-dessous de Melun. Là on célèbre les vendanges par des kermess. Tout y est bien venu, connu ou non connu; si bien venu que je craindrais, pour beaucoup de raisons, de nommer l'endroit où cette hospitalité arcadienne s'exerce. Voici quelle est cette hospitalité. Dès qu'un étranger est entré dans le bourg, il n'a qu'à dire au premier habitant qu'il rencontre, grand seigneur ou bourgeois, vigneron ou curé, pauvre ou riche: « Bonjour, *cousin de septembre!* » et l'habitant répond à l'étranger en lui serrant la main: « Bon cœur, bon vin, bonne chambre! » En voilà pour quinze jours. Au moyen de ce proverbe, on est nourri, logé, choyé pour rien, comme un ami, comme un *cousin de septembre*, le plus haut titre de recommandation dans le pays.

— Énumérons les jouissances que Paris a offertes à ceux qui ne sont pas allés voir leurs vignobles: d'abord l'Opéra.

Ce serait faire de l'érudition en pure perte que de chercher et de démontrer en quoi LA TEMPÊTE de M. Coraly n'est pas LA TEMPÊTE de Shakspeare. Qui en doute? D'ailleurs LA TEMPÊTE de Shakspeare eût-elle été imitée par LA TEMPÊTE de M. Coraly, cette dernière n'en eût pas été pour cela beaucoup plus amusante. C'est une tempête comme nous pourrions tous en broyer, sans être des Neptunes.

Depuis long-temps promis, depuis deux mois désiré, le ballet de LA TEMPÊTE avait appelé tous ceux que les merveilles du chant et de la danse ne lassent jamais, et qui, sûrs de n'être point déçus dans leurs prévisions, vont à l'Opéra, comme ils ouvrent LES MILLE ET UNE NUITS, convaincus d'y trouver des palais d'or, des fontaines harmonieuses, des ponts suspendus dans l'air, et de la musique un peu arabe. Tout cela s'est rencontré au plus haut degré: les fraîches houris et la musique arabe.

Analyser un ballet, grand Dieu! c'est analyser l'air. Poètes, il est bleu, rose, lamé d'or et d'argent par les astres; chimistes, c'est de l'hy-

drogène, de l'oxigène et de l'azote. Vous voulez que je sois le chimiste de ce ballet. Soit. Introduction. Des mauvais Turcs poursuivent des bons Grecs l'épée dans les reins. Parmi les femmes frappées, Imogène a reçu la coup mortel. Style de programme. Elle meurt et laisse sa fille sur une roche nue, déserte; cette infortunée a nom Léa; mais Oberon, le père des Génies, *a entendu la prière d'Imogène et veillera sur sa fille*. A son commandement, Ariel descend sur la terre et enlève Léa au ciel. Cette ascension est ravissante de légèreté, et il faut applaudir un progrès de la mécanique dans ce vol de papillon, si les papillons ont tant de grâce. Des avis sages ont fait retrancher cette introduction.

Et maintenant toutes les divinités de l'air vont essayer de distraire Léa dans sa nouvelle demeure; mais aucune ne réussira, pas même Ariel, qui danse comme Mlle Leroux. Léa sera coquette, elle est déjà difficile. Elle ne prête guère plus d'attention à Ariel qu'au satyre Caliban, le seul emprunt fait à Shakspeare; Caliban, création mitoyenne, incomplète, à la figure velue, au teint olive, à l'œil portugais, couronné de lierre comme un élève de rhétorique. D'ailleurs Oberon, vieillard blanc comme la neige, est là pour protéger Léa. Sa barbe blanche et son nez, qui penche vers l'orchestre, sont en grand respect auprès des satyres, et de Caliban en particulier. Oberon raconte à Léa l'histoire de ses parens, la sienne de jeune fille. Léa s'ennuie de plus en plus, et ni les ondines, ni les gnomes, ni les salamaudres ne parviennent à l'égayer. Enfin, le vieillard pense à ce qu'il aurait dû imaginer d'abord, s'il n'avait été préoccupé de la mise en scène de son ballet de salamandres : c'est d'évoquer une tempête, de jeter un homme sur le rivage, et de faire aimer cet homme par Léa. Le moyen est un peu détourné, mais il est bon. Heureusement le vieillard s'est arrêté à cette idée. S'il eût fait choix d'un déluge universel pour en obtenir un homme, le ballet se serait appelé LE DÉLUGE.

La Tempête! Allez à l'Opéra. Nous ne décrivons pas l'impossible : mais n'allez pas au Théâtre-Nautique, si vous y êtes jamais allé; voilà de vrais nuages, une mer naturelle, qui monte, qui descend, qui roule à flots écumeux et bat les rochers! L'emotion a été générale. Dans quoi M. Véron a-t-il fait venir cette mer?

Après la tempête, on entend une musique douce (c'est le programme qui dit cela), et le jeune homme, Fernando, s'approche de Léa; puis, l'un et l'autre, les sens captivés par l'harmonie, ils s'abandonnent à leur ivresse. Paraît de nouveau Caliban, qui veut les séparer; sa troupe de satyres se joint à lui. Sans Oberon, Fernando est perdu. Le vieillard a la sotte manie de mettre les gens dans une position difficile, pour avoir le mérite de les sauver. C'est un caractère. Fernando se jette à ses pieds. Oberon le relève et lui dit : « Si tu es chaste, tu auras Léa! » Ariel rendra

l'épreuve difficile. Fernando ceint son épée et promet d'être chaste. Ainsi finit le premier acte.

Le second nous place dans un palais *tout brillant de cristal, d'or et de pierreries*. Ici le programme a été modeste. C'est plus que de l'or et du cristal, c'est..... c'est l'Opéra! Mais Fernando, en retrouvant un palais, perd sa Léa; car Léa n'était qu'une fée, la fée Alcine, la plus grande des fées, Mlle Fanny Elssler.

Que Mlle Taglioni est une grande danseuse! et que Mlle Elssler danse bien! — Que la sylphide a de grâce! et que la fée Alcine a de souplesse! Qui donc attire Mlle Taglioni en l'air? Qui donc soutient Mlle Elssler quand elle se penche sur sa tige? Je m'adresse aux papillons, aux demoiselles aux ailes vertes, à tout ce qui rase l'eau. Je récuse les hirondelles.

La danse de Mlle Elssler, je reprends ma prose, est ferme, forte et pourtant riche de broderies; elle pétille sur les planches. Belle et majestueuse, Mlle Fanny Elssler est à la fois une danseuse sévère et une danseuse enjouée. Sa tête chante et ses pieds l'accompagnent. On peut dire qu'elle a créé la danse à roulades.

Dans l'exagération vraie de nos éloges, nous n'oublions ni Mlle Duvernay, ni Perrot. Il y a dans l'air de la place pour tout le monde. C'est à M. Lennox à nous dire prochainement qui s'est élevé le plus haut dans cette soirée.

Nous ne pouvons nous dispenser d'écrire le mot banal, mais vrai : Succès profond, succès d'enthousiasme. Passez sous l'arc de triomphe, MM. Duponchel, Cicéri, Feuchères, Dieterle, Sechan, Despléchin, vous aussi, M. Schneitzhoeffer. Place à M. Véron.

Le personnel de cette soirée de première représentation était exquis. Toilettes qui feront autorité pour la mode, réunion de toutes les sommités parisiennes. La cour, la ville et le commerce se nouaient en girandoles d'une loge à l'autre.

M. le colonel Caradoc assistait au ballet de LA TEMPÊTE. M. le colonel Caradoc est pour nous un de ces mystères dont nous ne pouvons soulever le voile; et quelque effort, nous l'avouons, que nous ayons fait, pour préciser dans notre chronique la place sociale de M. le colonel Caradoc, nous n'y sommes pas parvenus. M. Caradoc, dont le nom se lie au siége d'Anvers, aux exploits de Rodil, ne nous apparaît, dans sa mission, ni comme ambassadeur, ni comme militaire, ni comme artiste, et pourtant M. Caradoc est partout. Que fait donc aux armées étrangères M. Caradoc, aux siéges, dont M. Caradoc ne nous a donné aucun point de vue? M. Caradoc regarde faire les Français, M. Caradoc regarde faire les Espagnols; M. Caradoc a un habit rouge, un nom anglais, monte à cheval, et voilà M. le colonel Caradoc.

— A l'heure où l'Opéra enlevait les imaginations au troisième ciel, le théâtre des Variétés jouait terre à terre LES IMMORALITÉS, de M. Dumersan. Cette pièce, en un acte, remet en question la vieille querelle des classiques et des romantiques; elle défend Racine dans un couplet de facture, et le grand Corneille dans le vaudeville final. Corneille sera bien reconnaissant. Ses mânes ont dû tressaillir à la voix de Mlle Flore, venant dire aux mères de familles, sur l'air *du roi Dagobert*, qu'on l'a toujours *cite* pour *sa moralité*. M. Dumersan se raille ensuite, avec cet esprit fin d'archéologue qu'on lui connaît, d'ANGÈLE et de MADEMOISELLE DE MONTMORENCY; il ferait mieux d'écrire un drame comme ANGÈLE, et d'envoyer des spectateurs à la seconde de ces deux pièces. Il y aurait du bon sens et de la pitié. LES IMMORALITÉS ont réussi. C'est pour nous une assurance que M. Dumersan gardera sa place de conservateur des médailles à la Bibliothèque du Roi; les travaux légitiment l'emploi.

M. Bayard a obtenu dans la même soirée, c'était une soirée de bonheur, une nouvelle victoire sur le parterre du Gymnase, avec SA LECTRICE, comédie-vaudeville en deux actes, admirablement jouée par Mme Allan et Ferville. L'intrigue est ceci : un jeune homme qui, par une faute qu'il y aurait de l'indulgence à appeler une folie, séduit une demoiselle du nom de Caroline, l'oublie, la délaisse et ne se fait pardonner d'elle que par une circonstance dont l'auteur a su tirer des situations extrêmement dramatiques. Le Gymnase a retrouvé ses larmes pour LA LECTRICE, de ces larmes blanches et tièdes qui ne tachent que sur la batiste.

A propos des théâtres, nous ne négligerons pas de rapporter une conspiration de coulisses, une conspiration tranquille et d'ordre public, puisque monsieur le ministre des beaux-arts en est l'ame, le chef, la pensée. A toute force, monsieur le ministre des beaux-arts veut restaurer le Théâtre-Français, ami qu'est monsieur le ministre de toutes les restaurations. Dans sa vaste et pénible conception, il s'est dit : J'ai pris Napoléon sous ma protection, et je l'ai élevé sur la colonne; je protégerai également Molière et Corneille, et ils me devront un théâtre. C'est un peu plus difficile, car on trouve plus aisément du bronze que de bons acteurs. On remarquera aussi dans le projet de monsieur le ministre de réédifier le Théâtre-Français, l'intention, non pas cachée, M. Thiers agit en plein soleil, mais malheureusement parallèle, de détruire, d'abîmer, d'anéantir les autres théâtres; cela, nous le répétons, comme conséquence innocente de ce projet vaste comme le blocus continental. C'est, en effet, un blocus, une ligne de douane qui rejette hors de tous les théâtres les améliorations, les bons acteurs, et les quelques passables actrices dont le drame moderne s'est approprié la verve, à défaut des traditions et de l'expérience. Monsieur le ministre est donc en train de dépeupler petit à petit la Gaieté, l'Ambigu,

le Gymnase et la Porte-Sainte-Martin, et particulièrement la Porte-Saint-Martin, pour grossir le personnel de la rue Richelieu.

Un coup était hardi, mais il a été tenté. Un bon acteur restait à la Porte-Saint-Martin, un acteur dont les qualités seront perdues pour une autre scène que celle où il joue encore à cette heure, dont les défauts seuls sont dignes de figurer à la Comédie-Française. Provost, car c'est de lui qu'il s'agit, a séduit monsieur le ministre par ses défauts; Provost froid, académique, et non Provost acteur intelligent, savant dans son art, très-avancé dans ses doctrines littéraires. Le dévolu a été jeté sur lui, et dès-lors on n'a plus tenu compte des embarras de M. Harel, en lui dérobant un de ses derniers bons acteurs; ni de sa position difficile par trente degrés de chaleur Réaumur, par zéro subvention centigrade. M. Harel a été sacrifié.

Et les sociétaires de la Comédie-Française, sur le bon vouloir de leur père en subvention, ont fêté Provost, l'ont attiré par leur voix de sirène (M. Périer n'a pas parlé); ils l'ont chanté comme une tragédie. Provost s'est laissé prendre à la glu de l'alexandrin; il a rompu son traité avec M. Harel, et M. Thiers a pu se dire enfin: Racine est sauvé, je suis en chemin de ruiner un directeur!

Au tour de Mlle Ida maintenant. On la convoite d'un œil. Les séductions n'en sont encore avec elle qu'aux mots gracieux, aux éloges de bouche; elles passeront bientôt aux propositions; puis un de ces quatre matins le traité sera porté à la rue de Lancry dans une corbeille de noces, par M. Jouslin. Et M. Harel vendra de la bière. Par grâce on lui permettra peut-être de jouer dans son établissement le mimodrame.

C'est ainsi que M. Thiers entend la liberté des théâtres: il leur permet de représenter le drame, mais il leur enlève les acteurs qui jouent le drame. On rougit de ces petites menées lorsqu'on songe qu'elles ne sont inspirées que par le désir de contenter deux ou trois vieux mammout littéraires et huit députés hongres.

Quant aux acteurs qui cèdent à de l'argent pour passer d'un théâtre où ils sont vivans, aimés, applaudis, à un théâtre ministériel, vendu comme un journal vendu, ces acteurs-là méritent d'être applaudis au Théâtre-Français. Je ne dis rien de plus.

— Ces jours passés, on entendait retentir ces mots dans les bureaux du ministère: « Le problème est résolu, il est enfin résolu! » On se félicitait, on s'embrassait comme le lendemain d'une émeute. Quel était donc ce problème dont on avait trouvé la solution? Ce ne pouvait être celui de gouverner sans ministère, encore moins celui d'avoir un ministère qui gouvernerait.

C'était la découverte de M. Dietz, la découverte de M. Dietz, faite par

Gurney, il y a sept ans, en Angleterre, où l'on ne s'en occupe pas plus aujourd'hui que de l'invention des briquets phosphoriques. Toutefois, accompagné, en grande pompe, de monsieur le préfet de la Seine et de monsieur le préfet de police, M. Dietz a tenté l'essai de sa machine locomobile sur la route de Paris à Versailles.

En attendant que M. Dietz invente les télégraphes, les omnibus et les coucous, voyons quel résultat il a obtenu avec sa voiture à vapeur, copie de ces charmantes voitures, qui, sans bruit, sans fumée, portant leur eau et leur charbon, voyageurs et bagages, sillonnent les routes de l'Angleterre.

Monsieur le préfet de la Seine est monté dans l'un des traîneaux de la machine, monsieur le préfet de police est monté également, donnant ainsi l'un et l'autre, les premiers, l'exemple d'un courage scientifique digne du plus beau sort. Un de ces jours, ces magistrats irréprochables monteront aussi dans les voitures Laffitte et Caillard, afin d'encourager l'invention des messageries. Bref! ils sont montés, et la machine de M. Dietz est partie comme l'éclair!

Un voyageur aux bonnes jambes emploie deux heures pour faire le trajet d'ici à Versailles, un marcheur rapide une heure et demie, un coureur une heure, un cheval quarante minutes; les coucous mettent deux heures et demie. Que sera-ce donc d'une voiture à vapeur qui vient pour abolir les jambes et les coucous? On est effrayé de la vitesse qu'elle va déployer. Garantissez-la, pionniers, des pierres et des ornières; vents, n'enlevez pas les cheveux aux voyageurs; n'emportez pas la colonne d'air à deux magistrats dévoués.

Rapide comme l'éclair, la machine à vapeur a d'abord permis aux voyageurs de faire des observations sur les coléoptères et les simples de la grande route. Par délassement, M. Gisquet a enrichi son herbier d'une foule de plantes rares, et monsieur le préfet de la Seine a complété une collection de silex. Toujours rapide comme l'éclair, la voiture a longtemps marché côte à côte avec un invalide qui portait une lettre à Versailles, et qui a bien voulu, par occasion, se charger des dépêches des voyageurs pour la même destination; l'invalide s'est arrêté à Sèvres pour déjeuner; la machine a continué de rivaliser avec les vents.

Arrivée à Sèvres, la voiture à vapeur a fait ses provisions d'eau et de charbon, et a réparé les avaries causées par le long trajet qu'elle avait parcouru. La relâche n'a pas duré plus d'une demi-heure : c'est du prodige. L'*Éclair* s'est remis en route. L'invalide qui faisait la sieste, s'est laissé devancer par la machine.

Entre Sèvres et Versailles, comme la voiture augmentait toujours de rapidité, des voyageurs en sont descendus pour aller rendre visite à des amis échelonnés sur la route. On les a complimentés sur leur courage.

M. Lennox ne sera pas plus félicité lorsqu'il descendra dans Oxford-street avec un cigare allumé à Paris.

Puis, ils sont remontés, et, à leur grande surprise, ils ont aperçu l'invalide de Sèvres, ayant une demi-lieue d'avance sur leur machine, plus rapide que la foudre.

Et on n'imagine pas la joie de M. le préfet de police lorsqu'il a aperçu Versailles gros comme un grain de moutarde, puis gros comme un chapeau de sergent de ville, puis gros comme un sergent, enfin, lorsqu'il a vu Versailles à quatre mille toises d'éloignement. Il s'est écrié : Nous sommes arrivés; et il a baissé la visière de sa casquette sur ses yeux et s'est endormi.

Enfin, toujours rapide comme la tempête, la machine Dietz a glissé dans la grande allée de Versailles, aux applaudissemens des populations circonvoisines demandant aux voyageurs depuis combien de secondes ils avaient quitté les Champs-Élysées. Les voyageurs dormaient. La rapidité du vent endort.

Et comme, après deux heures et demie de marche, ils touchaient la grille du château, l'invalide qu'ils avaient vu avant d'arriver à Sèvres, qu'ils avaient laissé à Sèvres mangeant et dormant, qu'ils avaient aperçu devant eux en partant de Sèvres, cet invalide venait les éveiller pour remettre à chacun d'eux la réponse à leurs dépêches.

M. le préfet de la Seine et M. le préfet de police ont dressé un rapport des plus satisfaisans sur ce premier essai en France de la machine à vapeur inventée par M. Dietz, sept ans après la même invention de Gurney.

L. G.

— Une sixième édition in-18, et populaire de prix comme de format, des Paroles d'un Croyant, est en vente à la librairie d'Eugène Renduel. Ce volume, qui ne coûte que 1 franc 25 centimes, est destiné à se répandre parmi toutes les classes qui lisent. M. de La Mennais, en composant son beau livre, a surtout songé à ces classes inférieures, laborieuses et pauvres, avides d'une parole à la fois ardente et consolante. Elles sauront entendre les sympathiques exhortations du prêtre, beaucoup plus gravement et religieusement que ne se le figurent bien des personnes timorées du monde, que ces vifs accens mettent tout d'abord hors d'elles-mêmes. Les plus touchans apologues du livre seront pour ces nouveaux lecteurs de palpables et journalières vérités. Il paraît en même temps chez Eugène Renduel une autre édition in-8° des Paroles d'un Croyant, augmentée d'un chapitre qui doit servir de pièce justificative à certains passages.

ROG.

I.

Rien n'était gracieux, rose et sain comme Lucy : petite bouche, petits yeux d'émail bleu clair, petit nez au vent, rondes petites joues, blonde chevelure bouclée; un de ces enfans moitié fruit, moitié chair, que, selon l'heureuse expression créée pour eux, il faut manger de caresses. Lawrence, ce Raphaël des enfans, en a peint avec un rare bonheur. L'Angleterre seule les produit comme pour se consoler de n'avoir pas de pêches. C'est aussi le pays où l'on vole le plus d'enfans. Lucy avait quatre ans. Elle adorait les poupées de Java. Ce sont des poupées noires inconnues en France où l'on ne connaît rien. Mais Lucy préférait les gâteaux d'amande aux poupées, et Rog aux poupées noires et aux amandes.

Rog était un chien loup : je ne sais de quelle espèce, de la plus laide, je présume; un croisement de loup et de renard; jeune, mais promettant peu sous son poil sale et ses oreilles informes, auxquelles il imprimait déjà un mauvais pli : quand il élevait la droite, la gauche s'abaissait; signe phrénologique des chiens voleurs.

Cependant, malgré son poil gris, rude et sale, ses pattes mal attachées, sa queue avalée et en pinceau, ou plutôt tordue en croc

de boucher, malgré ses yeux ternes, cachés sous un taillis de crin, malgré une espèce de barbiche, dont un artiste n'eût pas voulu, Rog plaisait comme plaît tout ce qui est jeune, comme les petits lézards et les petits serpens.

C'étaient des cris de joie de l'enfant mêlés à de petits aboiemens de Rog lorsqu'ils se prenaient corps à corps sur le sofa, Lucy enfonçant ses doigts roses et sans ongles dans le ventre rose de Rog; Rog enroulant la cuisse nue de l'enfant de ses pattes sans griffes, essayant ses dents sans morsures dans l'épaule de lait de Lucy. Puis ils glissaient ainsi comme une pelotte de coton et de crin du sofa au tapis, du tapis à l'alcôve sous laquelle ils s'engouffraient pour reparaître en boule, enveloppés de circonvolution en circonvolution de châles, de peaux de tigre, et du tapis. Et quand ils étaient fatigués de leur jeu, ils s'endormaient sous ce rouleau agité par leur chaude et bruyante respiration. On les retirait endormis de là-dessous.

Mistress Philipps était une bonne mère, quoique riche. Excellente mère! se levant la nuit pour voir si sa fille était bien couverte, si la fièvre ne faisait pas remuer ses petites lèvres, si la lumière de la lampe ne tombait pas trop sur ses yeux. Au fond, ces craintes n'étaient que d'ingénieux prétextes pour baiser le souffle de Lucy et emporter toute chaude dans les siennes l'empreinte de deux petites mains. Sarah, la gouvernante, ne laissait rien à faire à sa sollicitude maternelle. Ces deux femmes étaient obligées de s'épier mutuellement dans leur envie de se lever la nuit pour courir au berceau de Lucy. Le docteur avait défendu à l'une et à l'autre ces échappées : à la mère, qu'une maladie, venue à la suite de son accouchement, avait affectée d'un refroidissement à la jambe gauche; à la gouvernante, menacée d'un rhumatisme aigu. Sous le coup de cette surveillance réciproque, si, dans leurs précautions mal prises, elles se rencontraient face à face la nuit au bord du berceau, elles se disaient avec une sorte de colère : — Que venez-vous faire là, madame? Votre refroidissement! Vous savez bien? — Et vous, Sarah, pourquoi êtes-vous ici? Avez-vous oublié votre rhumatisme? — J'ai entendu l'enfant qui pleurait, ma-

dame. — C'est faux, Sarah! je suis éveillée depuis deux heures, Lucy n'a pas remué. — Alors, madame, pourquoi vous trouvé-je ici? Et leur reproche s'éteignait dans une commune contemplation de leur enfant, rayonnant de sueur comme un Messie; car les enfans vont au ciel — quand ils dorment; s'ils ne nous l'ont jamais dit, c'est qu'ils l'ont oublié.

Vous connaissez Sarah mieux que je ne la dépeindrais. Elle a quarante-quatre ans, il y en a vingt qu'elle vous sert. C'est elle qui vous a promené sur son bras dans la grande allée des Tuileries, et qui sentait son cœur battre, quand, derrière elle, de belles dames disaient : — Mon Dieu, le bel enfant! — Nourrice, à qui est cet enfant? Comment appelez-vous cet enfant? Nous avons tous été si beaux! Un jour vous avez brisé une pendule; où vous êtes-vous réfugié? — Vous connaissez Sarah. — Une fois déjà grand garçon, vous avez pleuré pour je ne sais quel amour, aujourd'hui déjà bien vieux dans votre cœur. — Qui vous a consolé? Vous avez eu des prix au collége; rappelez-vous celle qui, en descendant la rue Saint-Jacques, montrait avec fierté la serviette blanche d'où débordaient des feuilles de couronnes et des angles de livres. — Au retour de votre voyage, après avoir embrassé tout le monde, qui avez-vous aperçu, auprès de la porte, prêt à vous dire : Me voilà aussi! je ne suis pas morte? — N'est-ce pas Sarah?

L'intérieur de mistress Philipps respirait cette belle indépendance de fortune de la bourgeoisie anglaise et de toutes les bourgeoisies européennes, filles de la liberté et du commerce. Rien de trop. Véritable milieu entre la noblesse et le peuple. Peu d'éclat, beaucoup d'ordre. Point de meubles fastueux; mais de l'argenterie et du linge à profusion. Vertu du protestantisme, de la propreté partout, une politesse exquise dans les domestiques; des lits faits à neuf heures, des chats angoras endormis au fond des fauteuils; un perroquet, respectable par son grand âge, sommeillant, depuis la découverte de l'Amérique, sur une seule patte; contre le mur, des tableaux dont les sujets sont tirés de l'*Ancien Testament*; les personnages portent perruque parlementaire et

boucles à la chaussure; enfin, des mœurs à voix basse, et, réunis sous un même toit, le silence d'un temple méthodiste et la belle tenue d'un comptoir hollandais.

Mistress Philipps ne recevait chez elle, depuis le départ de son mari, que son vieux docteur, personnage gros, replet, ne laissant qu'une place sur un canapé de trois places lorsqu'il occupait le coin, n'en laissant point quand il s'asseyait au milieu. Il s'appelait Young, sans avoir pour cela le moindre rapport avec son mélancolique homonyme. Il avait été le médecin de mistress Philipps lorsqu'elle était demoiselle, et celui de sa mère autrefois; ce qui lui donnait une autorité d'aïeul dans la maison. Confident des infirmités du corps, il était arrivé, sans indiscrétion, par le seul ascendant de sa position, à la connaissance des ennuis de l'ame. Ami de la mère de mistress Philipps, c'est lui qui avait fait marier celle-ci, avait conseillé un sage emploi à sa fortune; et c'est lui encore qui, maintenant, la consolait de l'inconduite et de l'abandon de son mari. Sa participation à une union malheureuse lui imposait le devoir d'en adoucir les suites pénibles; tâche qu'il remplissait avec le dévouement d'un père condamné à réparer l'erreur dont il a chargé l'avenir de son enfant. Et quand les forces de sa protégée cédaient au poids des chagrins, quand l'irritation du moral passait dans le sang, et se changeait en une langueur fiévreuse, le docteur Young était encore là pour combattre la maladie avec l'arme de la science, comme il avait combattu la tristesse par la consolation. C'était presque toujours en lui montrant Lucy, charmante enfant qui promettait d'être si féconde en grâces et en beauté, qu'il parvenait à faire éclore un long sourire d'espoir sur les lèvres pâlies de mistress Philipps. Il sauvait chaque jour la femme par la mère, comme parfois on guérit un membre en soignant l'autre.

Inconcevable faculté de sa noble profession, le docteur Young exerçait également cette touchante paternité de la science dans vingt maisons différentes, sans être épuisé de paroles affectueuses et bonnes. A-t-on bien senti (je crois que non, et j'en ai peur pour l'ingratitude des hommes) le sacrifice de cet homme, qui, lors-

que vous songez, vous, à votre fortune, à vos plaisirs, songe, lui, à votre vie, que vous lui rapportez souvent en lambeaux des combats du monde et des passions; — il y a de la joie pour vous; — il n'y en a pas pour lui. — Une opération a précédé son repas; une opération attend son réveil : il ne faut pas que sa main tremble. — Sa boisson enivrante, c'est de l'eau. Vous riez! — il pense; — dansez au son des instrumens et à la clarté des bougies: — lui, reçoit dans ses bras la jeune épouse dont les douleurs d'enfantement provoquées par le bal labourent les reins; et il passera huit heures de la nuit debout à lui dire : Patience! madame: vous allez vous relever mère. Cela fait, il sort. Mais un homme, un falot à la main, l'attend au seuil de la porte. Il faut qu'il le suive. Où va-t-il? L'apoplexie a frappé un vieillard. Le voilà auprès du vieillard. Il vient de donner la vie, il va sauver de la mort. Il ranime le vieillard au milieu d'une famille tombée à ses pieds pour lui avoir rendu un père. Son existence, c'est cela : un combat à outrance avec la destruction; c'est de voir l'humanité toujours souffrante, toujours en péril, pâle et agonisante. Et quand l'enfant est sauvé, quand le vieillard, grâce à lui, revoit le ciel, quand la jeune fille doit à sa science les roses qui ont refleuri sur son front, on jette 3 francs par visite à cet ange de la résurrection qui ramasse et se tait. Vous avez compté ses visites? — Avez-vous compté ses cheveux blancs et ses rides? 3 francs! — Il est vrai que l'extrême-onction n'en coûte que 12. J'ai dit qu'il n'avait pas de joies, j'ai calomnié son ame. Il en a une que vous n'éprouverez jamais; cette joie est celle de vous prendre bien bas dans votre lit, de relever vos os amollis par le mal, d'étendre sur ces os une première couche de vie, de mettre d'abord le blanc de la convalescence sur le jaune de la maladie, puis de colorer vos lèvres de la fraîcheur de la santé revenue; de vous faire faire un pas dans l'appartement appuyé sur son épaule, ensuite deux, puis de vous laisser seul, confiant dans vos forces; et sa plus pure joie, sa dernière, c'est, et vous ne vous en doutez pas, c'est de vous voir sain, emporté, fougueux, traverser, en courant à cheval, une allée du bois de Boulogne, tandis que

lui, méditatif, mais deux rayons savans dans les yeux, vous suit à pied et du regard dans la contre-allée. Il vous aime comme une expérience réussie et comme un fils qui lui est né.

Quand les longues soirées d'hiver étaient revenues, le cercle de la cheminée n'était pas agrandi. Une table à thé, placée entre le docteur Young et mistress Philipps, remplissait l'intervalle de deux fauteuils; Sarah, aussi, était assise dans un fauteuil, mais en dehors du cercle, pour être mieux à portée de faire le service, d'apporter le lait ou le rum au docteur; Rog et Lucy jouaient devant le garde-feu.

— Docteur, dit un soir mistress Philipps, en se versant du thé, je voudrais assurer le sort de Lucy.

— Mais, madame, le sort de Lucy est tout assuré; elle héritera de vos biens après votre mort, Dieu veuille l'éloigner le plus possible!

— Sans doute; mais vous n'ignorez pas, que je ne suis point mariée sous le régime de la communauté; ma dot m'appartient en propre.

— Voudriez-vous en disposer? A quoi bon? puisque, sans recourir à ces ressources forcées, il vous est si facile de puiser à vos revenus?

— C'est vrai; mais aussi n'est-ce point l'heure présente qui me préoccupe.

— Et quoi donc?

— On peut mourir; cela se voit tous les jours. Sarah fit, de l'épaule, un mouvement d'impatience.

— Voilà encore, repartit le docteur, vos idées sinistres revenues avec le brouillard; je m'y attendais. Voyons, où souffrez-vous?

Sarah posa un doigt isolé sur son front, sans être vue de sa maîtresse.

— Je ne souffre pas, répliqua, avec un sourire qui exprimait le contraire, mistress Philipps; mais il y a si loin d'ici à la majorité de Lucy! onze ans encore.

— Eh bien! qu'est-ce que onze ans? vous vivrez et je serai mort; c'est tout.

— C'est bien moi qui serai morte, repartit Sarah du ton avec lequel elle aurait demandé une chose due.

— Excellent monsieur Young, votre objection est plus affligeante encore que ma crainte. Votre mort ou la mienne, ne serait-ce pas une même calamité pour Lucy, à qui il ne resterait plus que son père? et son père!..

— Eh bien! madame, je ne mourrai pas, foi de docteur Young; mais brisons là-dessus.

— Encore un mot, docteur; vous qui êtes partisan de la médecine préventive, pourquoi seriez-vous l'ennemi de la prudence, qui est aussi une médecine morale préventive?—Sarah, ne m'interrompez pas; je ne vous ai pas demandé du thé.

Sarah se replia vers le dos de son fauteuil, indiquant, par un plissement de front, au docteur Young, qu'elle ne savait plus aucun moyen d'empêcher sa maîtresse de parler, celui-là n'ayant pas réussi.

— Faites-moi la grâce de m'écouter. Ma dot, dont je parlais tout à l'heure, est considérable; elle appartiendra à Lucy. Si je meurs avant sa majorité, son père en aura la jouissance jusqu'à cette époque d'émancipation; la loi lui défère ce droit. Imaginez comment il exercera ce droit; j'en frémis. Ce sont six ans, dix ans peut-être, de privations, de malheur, de misère pour Lucy. Pauvre Lucy! ajouta-t-elle, et passant mélancoliquement la main sous la chevelure ondoyante de sa fille.

Mistress Philipps affecta de boire une longue tasse de thé.

— Allons, Lucy, interrompit le docteur, n'irritez pas toujours ce chien; il vous mordra, à la fin.

Lucy n'agaçait pas le chien; mais le docteur avait besoin de donner le change à l'expression de ses traits.

Sarah ne remarqua pas qu'elle sucrait, pour la troisième fois, la tasse du docteur.

— Dans cet état de choses, docteur, il faudrait vendre les propriétés dont se compose ma dot et en confier la valeur numéraire

à la probité d'un ami qui, moi étant morte, la restituerait sous-main à ma fille, ou la ferait fructifier jusqu'à sa majorité. Par-là nous écarterions la fatale tutelle de son père, et Lucy, ma bonne Lucy, serait sauvée. Cet ami est-il bien difficile à trouver? ajouta-t-elle, en prenant sa fille, et en la déposant dans les bras du docteur.

— Mais cela est-il si pressant, mistress Philipps? votre imagination trop vive vous abuse, croyez-moi. Votre santé est meilleure que votre opinion sur elle.

— Soit; que perdrons-nous à ces précautions? J'en dormirai mieux, et je dors si peu, docteur.

L'argument de la santé fut concluant.

— J'achète donc vos propriétés, ma foi! Je n'en aurai jamais autant possédé de ma vie.

— Prenez note au crayon, monsieur Young.

Trois fermes dans le Westmoreland, mes pâturages du Lincolnshire, une mine dans le Cornouailles, mes métairies dans le Midlesex. Burns, mon notaire, vous soumettra le cahier des charges. Je vous attendrai demain à dîner, monsieur Young.

Sous l'affectation d'indifférence avec laquelle mistress Philipps disposait de ses biens, le docteur n'apercevait que trop le dépérissement rapide de cette bonne et attentive mère. Il n'osait plus tant la blâmer sur ses funestes prévisions, quand il voyait cette jeune femme, de vingt-huit ans à peine, s'éteindre, pâlir de jour en jour, et ses dents prendre l'éclat extraordinaire que n'avaient plus ses yeux. Habitué, par l'observation, aux signes d'une décadence prochaine, il gémissait de voir la sensibilité nerveuse de mistress Philipps se développer d'une manière effrayante. Au moindre bruit elle s'éveillait en sursaut, l'odeur la plus douce la faisait tomber en défaillance, et ses larmes coulaient, malgré elle, en sillons silencieux le long de ses joues, dès que les sons de la musique arrivaient à ses oreilles. Son nez, mince et transparent, ses doigts, clairs et effilés, pâles comme la cire, se contractaient si un nuage, chargé d'électricité, voilait le jour. Ces organisations

ont la vie des fleurs ; elles suivent, de leur corolle odorante, la marche du soleil ; elles meurent au crépuscule.

Lucy s'était endormie dans les bras du docteur, qui, après l'avoir portée dans son berceau, prit cordialement la main de sa mère, et lui dit : — Couchez-vous aussi, mistress Philipps; vous êtes agitée, très-agitée ; vous avez la peau brûlante. — Sarah, préparez un lait de poule à madame. Dieu vous donne une bonne nuit.—Le docteur se retira.

Mistress Philipps retomba au fond de son fauteuil, devant les derniers éclats du feu de la soirée.

Le malheur domestique de mistress Philipps avait son origine banale dans un mariage d'orgueil, imposé par la stupide ambition de son père, riche marchand de fer de la Cité. Un pair d'Angleterre ruiné avait offert de troquer ses parchemins et son fils contre la belle, l'intéressante et la fraîche Anne Wilkins. Imaginant qu'un titre était le plus beau chiffre pour clore une fortune que le commerce ne pouvait plus agrandir, le marchand de fer Wilkins crut devoir spéculer sur sa fille, et la maria au comptant. La boutique rit autant que le salon de cette union mal assortie. Elle fut en effet malheureuse. Mistress Philipps, devenue grande dame, cessa par convenance de fréquenter ses amies, filles de marchands, et les grandes dames, par convenance aussi, ne voulurent pas accueillir parmi elles l'héritière de celui qui avait fourni à leurs châteaux des espagnolettes et des serrures. Il en résulta, autour de la triste Anne Wilkins, une solitude où ne vint pas même la consoler son mari, jour et nuit occupé à introduire dans le monde les écus roturiers du marchand de fer, son beau-père. Lord Philipps joua à la bourse, industrie de ceux qui n'en ont pas. Il gagna; il perdit; mais, comme les événemens politiques, régulateurs de la hausse et de la baisse du crédit de l'état, n'amenaient pas toujours les chances désirées, le noble lord se fatigua d'en suivre les caprices, et, dans son audace, il falsifia les nouvelles publiques, en mit de controuvées en circulation, ce qui lui réussit la première fois, et lui valut, la seconde, l'exportation. Quoique éloignée d'avoir de l'attachement pour son mari,

mistress Philipps ne fut pas moins affligée de la condamnation dont il avait été frappé. Une partie de ce déshonneur rejaillirait peut-être sur sa maison, sur sa fille Lucy, née à cette triste époque de sa vie; sa douleur ne fut pas même adoucie par la pensée que lord Philipps lui reviendrait de l'exil corrigé par l'infortune. Ses lettres, écrites de Sidney dans la Nouvelle-Galles, étaient de perpétuelles demandes d'argent, formulées en menaces et en vœux infâmes de voir mourir bientôt sa femme, pour avoir la gestion de ses biens jusqu'à la majorité de sa fille Lucy.

Comprend-on maintenant pourquoi mistress Philipps, qui eût rougi de prendre le titre de lady, tenait tant à mettre sa dot à couvert de la rapacité de son mari, en l'assurant à sa fille, par le moyen détourné qu'elle avait proposé au docteur?

De lassitude elle s'endormit, les mains jointes sur son cœur, où était sa souffrance.

Rog sommeillait à ses pieds, le museau et les pattes dans les cendres chaudes.

Les dernières lueurs rougeâtres des charbons éclairaient son collier de cuivre, autour duquel se dessinaient, en noir, trois colombes, armes des Philipps, et ces mots : J'appartiens à la bonne petite comtesse Lucy.

II.

C'était à huit jours de là vers l'après-midi.

La porte de la maison de mistress Philipps était grande ouverte, les croisées aussi. C'était sans exemple dans cette habitation d'ordre et de recueillement.

Égarée, mistress Philipps interrogeait Sarah, tout aussi surprise, précipitant l'une et l'autre les paroles et les gestes.

Elles étaient debout sur le seuil de la rue.

— Avez-vous bien vu partout? Ne m'effrayez pas, Sarah, avec cet air.

— Partout, madame, je vous le jure.

— Au jardin? dites.

— Au jardin, dans la cour, derrière les portes, dans les armoires.

— Vous savez que Lucy se cachait parfois derrière le paravent. Elle est peut-être derrière le paravent.

— Je l'ai renversé, madame.

— Dans la ruelle? Allez voir dans la ruelle.

— J'ai poussé le lit au milieu de l'appartement.

Mistress Philipps frappa du pied.

— Vous voulez donc qu'elle soit perdue? Êtes-vous montée au grenier?

— L'enfant n'y allait jamais, madame.

— Allez-y! — C'est qu'elle est au grenier.

Sarah cria de la lucarne du grenier :

— Rien, madame.

— Sur les toits, Sarah. — Il faut qu'elle y soit.

— Rien encore, madame.

— Descendez; vous... vous ne savez rien trouver.

Au bruit de ce dialogue entre Sarah et sa maîtresse, les voisins s'émeuvent, se mettent à la fenêtre; les autres fenêtres s'ouvrent, les autres étages suivent l'exemple : la rue est sur pied.

— Betty! Betty!

— Plaît-il, Sarah, qu'y a-t-il? Avez-vous le feu au logis?

— Auriez-vous chez vous notre chère Lucy?

— Non. L'auriez-vous perdue?

— Perdue depuis deux heures.

— Affreux! Je vais demander à Jenny, qui l'aimait tant.

Jenny, c'est la maison voisine.

Jenny n'a rien vu, mais elle s'adresse à Anne, la maison en face; Anne à Margaret, la maison du coin; Margaret à la blanchisseuse; la blanchisseuse à la couturière; d'une maison à l'autre, l'alarme court. Chacun dit *non* d'un ton diversement lamentable.

Ce *non* tombe d'étage en étage sur le cœur de la pauvre mère, avide d'une réponse et tremblante sur le pas de la porte. Certitude horrible : l'enfant n'est déjà plus dans le quartier.

— Sarah, mais donnez-moi donc un conseil. Quand vous me regarderez! Vous êtes là consternée : voyez, moi, je ne perds pas courage.

Elle était livide.

— Mais à présent que j'y pense, vous ne pensez à rien, vous; vous êtes là comme une morte. Elle est chez sa tante, avec sa petite amie, ou chez la vieille Mme Bot, qui lui donne des gâteaux... à coup sûr! Allez-y donc.

Mistress Philipps y était déjà elle-même, elle en était revenue.

— Elle n'est nulle part d'où je viens, Sarah, dit mistress Philipps profondément attérée; et Mme Bot est morte.

— Morte! la bonne et digne femme!

— Qu'est-ce que cela nous fait, Sarah? Mais où peut être Lucy?

— Si je le savais, madame.

— Il faut la trouver pourtant, entendez-vous?

— Sans doute, madame.

— Du sang-froid, Sarah, ou nous allons devenir folles. Calculons. Lucy a tourné Euston *square*, n'est-ce pas? Elle se sera trouvée alors dans Seymour *street*... Que disais-je, Sarah?

— Que la petite se sera trouvée dans Seymour street.

— De là elle sera allée à Drummond Crescent et à Clarendon square. A gauche de Clarendon square il y a..... Je n'ai plus ma tête : aidez-moi donc, Sarah... Ah! il y a Union street, à droite Chalton street. Ces deux rues vont... Elles vont, mon Dieu! je ne sais où, partout. Mais c'est Londres : quarante mille maisons! douze cent mille ames! Par où est-elle passée, quel chemin prendre? Votre silence me fait mourir, Sarah.

— Mistress Philipps! cria une voix partie de l'étage supérieur de la maison voisine, courez chez le *street* Keeper; il mettra ses hommes en campagne sur les traces de votre enfant.

— Oh! merci, brave homme, merci! j'y cours. N'y avoir pas pensé!

— Mais c'est du temps perdu, compère, que ton conseil, interrompit de plus loin une autre voix. Il sera bientôt nuit, et le constable et ses hommes ne sont pas des chats; jamais ils ne trou-

veront cette pauvre petite amour endormie peut-être au coin d'une borne sur des ordures.

— Oh ! s'écria mistress Philipps, ma fille!

— Pourquoi les constables? poursuivit l'interlocuteur, plutôt les *watchmen*. Ils ont des crocs et des lanternes, à la bonne heure. C'est leur métier de ramasser. Allez donc, madame, au bureau des watchmen.

— Grâce, mon brave homme! je m'y rends; vous me le conseillez.

— Faites mieux, intervint d'une maison encore plus éloignée un autre donneur d'avis; les watchmen, c'est bien; mais les watchmen n'entrent en fonction qu'à onze heures dans cette saison. D'ici là l'enfant a le temps de se noyer dix fois dans la Tamise.

— Noyer! Mistress Philipps s'appuya contre le mur. Comme ils parlent de mon enfant!

— Auparavant présentez-vous au bureau du journal du soir, et par une insertion qui vous coûtera 10 shillings, réclamez votre fille. Les journaux vont partout.

Mistriss Philipps était déjà au bout de la rue pour se rendre au bureau du journal.

Une interpellation sortie du caveau d'un marchand de bière la rappela de nouveau.

— Tôt ou tard votre fille, mistress Philipps, vous sera rendue par les watchmen ou les agens du constable, je n'en doute pas, si elle est dans Londres; espoir vain si elle n'y est plus. A votre place, j'irais d'abord au plus périlleux. Les ramoneurs volent de petites filles qu'ils habillent en garçon pour en faire des apprentis—vous savez l'histoire de lord Melbourn—quand les bohèmes ne s'en emparent pas, les païens qu'ils sont, pour les habiller en danseuses de cordes.

— Dites-moi donc alors où il faut que j'aille, s'écria mistress Philipps, désespérée du choix qu'il fallait faire entre tous ces avis.

— Quand ce ne sont pas, reprit un marin qui passait, des Irlandais comme toi, marchand de bière à chevaux, qui les volent

et les emportent en Irlande pour en faire de petites mendiantes catholiques.

Le marchand de bière avait trahi sa nationalité abhorrée, par son accent; il répondit à l'apostrophe avinée du matelot :

— Quand ce ne sont pas des requins comme toi, poisson gâté, qui les volent et les embarquent avec eux pour Botany-Bay, où l'on en fait Dieu sait quoi.

— Tais-toi, houblon!

— Tais-toi, culotte goudronnée!

Décidément la dispute était dégénérée en querelle de nationalité et de religion. Chacun y prit part. Irlandais et Anglais se montrèrent les poings par la croisée. On ne pensait plus à l'enfant.

Et mistress Philipps avait les pieds sur du feu; elle trépignait, dévorait la distance d'un bout de la rue à l'autre. Elle attendait, elle suppliait que de cet orage formé sur sa tête il en tombât une décision.

Après une demi-heure de lutte entre les Irlandais et les Anglais du quartier, quand toutes les têtes dont les croisées s'étaient montrées garnies se furent retirées, comme si le principal objet qui avait appelé leur attention eût été uniquement la dispute entre le matelot et le marchand de bière, celui-ci reprit :

— M'est avis donc que madame aille au bureau de surveillance des étrangers et des vagabonds, et à l'amirauté, afin que l'enfant ne sorte pas de la ville par les barrières ou par le fleuve, s'il n'est pas trop tard. Bonne chance, mistress Philipps!

— Sarah, ma bonne Sarah, s'écria dans un jet d'exaspération la mère désolée, nous avons oublié le docteur Young, ne remuez pas de place, par l'ame de votre mère!

— Fût-ce pour l'éternité, madame.

— Restez ici pour la recevoir si on la ramène. Donnez, ouvrez mon secrétaire, donnez, Sarah, voilà la clef; donnez 10,000 livres à la personne qui l'accompagnera : plus, si elle veut plus : tout, si elle veut tout.

Et mistress Philipps, comme pour réparer le temps qu'elle a perdu, s'élance dans New-Road, gagne Tavistock square, longe

Russel square, et avec la précipitation d'une femme qui a le feu à sa robe, entre dans Oxford street.

Oxford street, un enfer pour le bruit et la foule. Notre rue Saint-Honoré est, par comparaison, le séjour des bienheureux auprès d'Oxford street : c'est le détroit par où tous les courans de la ville passent pour aller dans d'autres mers, la pente d'une cataracte. Large et bien fournie en trottoirs, elle est à la fois grande route, rue, promenade, bazar; la diligence, la chaise de poste, le tilbury, la charrette, s'y engrainent et forment un clavier de tumulte qui part du tonnerre et finit au tremblement. Les oreilles de l'étranger saignent. Le soir, cette ligne, faite d'une couche de boue et d'une couche de boutiques, s'enflamme; et quand, à un signal donné, le gaz part en langue de feu de tous les becs, comme l'amorce de la culasse d'un mortier, et que le bruit renaît plus formidable, on dirait un coup de canon éternel, une minière qui s'embrase.

Voilà mistress Philipps dans Oxfort street; elle n'entend rien, ou plutôt (son exaltation est si grande), elle n'entend que la petite voix de Lucy, criant maman sous les pieds des chevaux. Elle regarde sous chaque roue; puis, s'approchant des groupes d'enfans, qu'elle épouvante par son indiscrétion, elle soulève leurs chapeaux pour examiner leurs traits : enfans des autres, elle passe; elle les maudit presque. Montée sur une borne, pour apercevoir de plus loin, elle cherche sur cette écume de chevaux et d'hommes, un chapeau rose, un tablier vert, une robe blanche. Qu'a-t-elle distingué? Elle court, évite deux moyeux de cabriolet, entre lesquels ne passerait pas sa fille; mais les mères qui cherchent leur fille n'ont pas d'épaisseur. Qu'a-t-elle distingué? un chapeau rose; c'est bien cela, ce n'est que cela; ce n'est pas même un enfant. Porté par une modiste, ce chapeau a causé l'illusion de mistress Philipps. Ce n'est pas la fatigue qui tue; c'est le découragement : elle fléchit.

Son enfant est bien plutôt cette tête blonde qui flotte là-bas; mais Lucy avait un chapeau rose : elle l'aura perdu, on le lui aura volé; qu'importe? c'est Lucy; elle le veut.

Mistress Philipps n'a plus de forces pour marcher : elle court. Voilà que l'enfant court aussi.

— Oh ! c'est Lucy, elle me cherche ; si j'allais encore la perdre. — Lucy ! Lucy ! — Elle ne m'entend pas ! Mon Dieu, faites taire ces voitures. Lucy ! — Faites-la tomber, dût-elle se briser un bras. Mon Dieu, non, je ne l'atteindrai pas ! — Que je meure, mon Dieu, et que j'arrive !

La poitrine de la pauvre mère est brisée ; son haleine ne sort plus qu'avec un déchirement douloureux ; elle souffre horriblement au côté.

L'enfant s'arrête.

— Que voulez-vous de Lucy, madame, et comment savez-vous son nom ?

Cette enfant d'un autre s'appelait Lucy, nom banal en Angleterre.

Mistress Philipps se demanda, dans cet instant d'horrible déception, ce qu'elle avait fait à Dieu pour être ainsi jouée.

Ce coup l'avait abattue. Épuisée, elle tombe sur le banc de pierre d'une place. Avec l'étonnement d'une somnambule qui a long-temps marché et qui s'éveille, elle se trouva à Saint-Pancras-Fields, terrain vague, triste, sans arbres, où ne croissent qu'un cimetière et qu'une église. De petites filles, uniformément vêtues de blanc, étaient réunies et ne jouaient pas ; une pensée sérieuse les occupait.

— Qu'attendez-vous là ? demanda mistress Philipps à l'une d'elles.

— Seriez-vous, madame, la mère de la petite fille noyée dont nous attendons le corps pour l'accompagner au cimetière, toute la pension réunie ?

Mistress Philipps chancela, et cria d'une voix qui épouvanta l'enfant :

— Noyée ! et depuis quand ?

— Depuis hier, madame ; vous le savez bien, puisque vous êtes sa mère.

— Oh! non, ma fille était encore vivante ce matin. Il y a donc des mères plus malheureuses que moi! pensa-t-elle.

— Est-ce que votre fille est morte ce matin, madame?

— Elle n'est pas morte, elle a été perdue dans Londres, et je la cherche.

— Ne pleurez pas ainsi, madame; j'ai été perdue à l'âge de quatre ans, moi aussi, par ma bonne, et l'on me ramena chez moi.

— On te ramena, et vivante?

L'enfant se mit à rire.

— Oui, on me ramena; car on m'avait appris à dire : *Je m'appelle Sophia Vernon, je suis logée Keppel street, n° 20.*

— Imprudente mère! que ne lui ai-je appris cela!

— Votre fille en dira autant, et, comme moi, elle vous sera rendue.

Mistress Philipps s'éloigna en pleurant.

La jeune écolière la rappela. — Madame, quand vous aurez retrouvé votre fille, mettez-la en pension chez nous; nous l'aimerons bien, cette chère camarade.

Le désespoir a ses degrés; il ne nous tue pas d'un coup. Sans cela serait-il un mal? Il nous laisse, nous reprend, varie ses formes; il nous raille, il ment; son nom même est un implacable mensonge. On espère beaucoup dans le plus violent désespoir.

La crise des larmes était venue pour mistress Philipps. La naïve insouciance de cette enfant avait remué son cœur. Soulevé par la Tamise, dont elle n'était pas loin, un vent frais avait détendu ses nerfs, amolli ses paupières; c'était un baume divin pour elle de pleurer tout haut en marchant, de ne plus apercevoir qu'à travers une pluie de larmes ces lignes de cristaux et de gaz. Il était nuit; tant mieux : on ne la verrait plus. Elle était si fatiguée d'importuner les autres de l'aspect de son affliction. Le désespoir a sa pudeur. On l'entendrait; c'est tout; on la prendrait pour une mendiante affamée. Que n'était-elle une mendiante affamée, tenant son enfant par la main!

— Jusqu'à présent, pensa-t-elle, j'ai cherché ma fille; mais je ne l'ai pas demandée. Essayons : c'est bien plus simple.

— Monsieur, s'informa-t-elle d'un homme dont le pas rapide témoignait une longue course parcourue, auriez-vous entendu dire qu'on eût trouvé une petite fille de quatre ans, charmante, ayant un chapeau rose, un tablier vert, une robe blanche? Je suis sa mère : une réponse, s'il vous plaît; vous me rendrez service.

— Madame, répondit le passant, auriez-vous entendu dire qu'on eût trouvé 3,000 souverains que je viens de perdre dans une maison de jeu? ils sont neufs, frappés au coin du roi Guillaume. J'en étais le possesseur : une réponse, s'il vous plaît; vous me rendrez service.

La pauvre mère avait cru s'adresser à un homme : c'était un joueur.

Cent pas plus loin, ce fut son tour d'être abordée.

— Vous pleurez, madame?

— Et ne le voyez-vous pas, monsieur?

— Quelque grand malheur vous a-t-il frappée?

— J'ai perdu ma fille; en connaissez-vous de plus grand?

— J'en sais un plus grand, celui d'avoir recours à ce prétexte, et de n'en tirer aucun parti pour sa soirée. Cependant, quoique vous soyez la dixième femme que j'aie rencontrée depuis une heure, à qui pareil malheur est arrivé, je ne vous refuserai pas mes affectueuses consolations. Voulez-vous que nous commencions par le souper?

Mistress Philipps ne put pas rougir : elle n'avait plus de sang au visage; elle ne put pas pleurer pour un tel affront : elle pleurait déjà avant de le recevoir. Elle salua le noble vieillard.

Arrivée sur une petite place entre le bord de la Tamise et les rues qui y aboutissent, elle entendit le son d'une cloche. Il y avait déjà comme du rêve dans sa tête. Ensuite elle vit un enfant portant un flambeau dont la lueur jaune éclairait le visage maigre d'un homme très-grand, rendu plus grand par un tricorne démesuré, par une longue redingote bleue, boutonnée de haut en bas, sur laquelle rabattait un collet de drap rouge; par des bas blancs chinés de bleu et d'interminables souliers à boucles. Moitié homard, moitié bedeau, cet homme était flanqué d'un second enfant, qui

faisait sonner la cloche dont le bruit avait attiré l'attention de mistress Philipps.

Au milieu de la place, l'homme maigre s'arrêta; le premier enfant éleva le flambeau; le second agita rudement la cloche.

A cet appel, toutes les rues vomirent sur la place des pêcheurs, des matelots, des écaillères, des mousses, des nuées d'enfans, qui hurlaient : Voici le *bell-man!* le *bell-man!* écoutons le vieux *bell-man!*

Bell-man signifie homme à la cloche : sa fonction, il va la dire.

Deux cents têtes d'hommes par la forme et de harengs par l'odeur encadraient la tête osseuse du bell-man.

— Silence! au nom du roi.

Mistress Philipps se faufila entre une marchande d'huîtres et un batelier; l'une sentait la marée, l'autre le goudron.

« Il a été perdu aujourd'hui vers les quatre heures de l'après-
» midi une petite fille âgée de quatre ans. »

Volée, affirma hautement la marchande d'huîtres. Et le bell-man : — Par qui? puisque vous le savez.

— Attrape !

La harangère se tait, une autre reprend :

— Volé ou perdu, tant pis. Pourquoi laisse-t-on courir les enfans dans la rue?

Et le bell-man : — Sibyl, vous avez laissé brûler votre petit garçon l'hiver passé, taisez-vous!

— Ça ne regarde personne : si je l'ai brûlé, je l'ai fait!

Et le bell-man : — Je continue :

« Une petite fille âgée de quatre ans, logée Euston square, pa-
» roisse de Saint-Pancras. »

Mistress Philipps s'était avancée jusqu'au bord intérieur du cercle; sa bouche était béante.

— Elle est costumée comme suit : « Robe blanche! »

— Allons, quelque fille de lady; ça en fait si peu, que ça a raison de les couver.

— Silence !

Mistress Philipps aspirait les paroles du bell-man, qui reprit :

« Robe blanche, tablier vert. »

— Ah! elle était gentille, du moins.

D'autres femmes du peuple s'essuyaient les yeux avec le coin de leur tablier.

La pauvre mère était prête à sauter au cou de toutes les mères qui pleuraient.

« Tablier vert et chapeau blanc! Elle répond au nom de Lucy. Dix guinées à qui la rendra à sa mère. »

— Erreur! monsieur, erreur! l'enfant a un chapeau rose.

— C'est elle qui a volé l'enfant; oui! — Ce furent mille cris, ce ne fut qu'un cri, cri accompagné de malédictions, de menaces proférées aux oreilles de mistress Philipps.

— Voyez comme elle est affreuse, comme elle est pâle, la voleuse d'enfans! Voyez!

— Voyez! ses habits en lambeaux, ses cheveux épars : *huzza* la voleuse!

— Rends-nous Tony, volé l'été dernier; c'est toi qui l'as emporté en Irlande. Rends-nous James, rends-nous Peters! — Que fais-tu, les baptises-tu, les manges-tu?

Le bell-man criait au constable.

L'enfant au flambeau tremblait.

L'enfant à la cloche sonnait.

Mistress Philipps répondait : Je ne l'ai pas volée, puisque je suis sa mère!

— Tu dis ça.

— Que voulez-vous que je dise?

— Tu es sa mère, toi, pâle comme une criminelle!

— Je suis sa mère!

— Toi, avec ta robe déchirée comme un vieux filet!

— Je suis sa mère!

— Toi, avec tes cheveux pendans et boueux comme l'algue du rocher!

— Je suis sa mère! je suis sa mère!

— Toi, misérable! toi sa mère! toi, effrontée! toi, infâme!

— Je serai tout cela; mais je suis sa mère!

Se précipita tout à coup, portant un enfant dans ses bras, une femme effarée.

— Voilà l'enfant! dit-elle; il est trouvé! — Ma récompense! Dix guinées!

— Eh bien! prends-le, firent à mistress Philipps les autres femmes qui avaient les yeux fixés sur elle.

— Ah! ce n'est pas là ma fille! Qu'en ferais-je? Mais voilà de l'or pour l'élever.

— Huzza! huzza! crièrent les matelots et leurs femmes. Voilà qui le prouve; c'est une brave mère, c'est la véritable mère, et non une voleuse d'enfans!

L'enfant rapporté n'était visiblement qu'une ruse pour savoir si mistress Philipps avait perdu le sien, ou si elle était celle qui, par métier, volait les enfans des autres.

On l'avait insultée, on la plaignit.

On l'avait battue, on l'embrassa.

Le bell-man ouvrit la marche, et l'on quitta la place, flambeau allumé, cloche en branle.

Et à chaque coin les matelots, ôtant leur pipe de la bouche, soufflaient ces cris dans les profondeurs des rues sombres et endormies : « Il a été perdu une enfant du nom de Lucy, paroisse de » Saint-Pancras, Euston square. Dix guinées à qui la ramènera. »

Et les mères, qui s'éveillaient à ces hurlemens, pressaient avec terreur leurs enfans contre elles.

Ainsi s'avança le cortége jusqu'à Euston square. Là il prit congé de mistress Philipps, et lui promit de chercher sa fille.

Il était deux heures de la nuit, dix heures que mistress Philipps était absente.

Et dix heures aussi que, debout sur le pas de la porte, Sarah attendait, ainsi que sa maîtresse le lui avait ordonné, qu'on ramenât l'enfant. Une bougie qui touchait à sa fin brûlait aux pieds de Sarah. C'était triste. La rue était déserte; les indifférens dormaient.

Les deux femmes se comprirent. Sarah prit la bougie et éclaira sa maîtresse; puis elles fermèrent la porte sur elles.

On eût dit une cérémonie funèbre accomplie, un retour du cimetière. Tout était consommé.

Puis les deux femmes s'assirent l'une vis-à-vis de l'autre auprès du foyer, sans remarquer qu'il était éteint : le froid était excessif pourtant.

Après une demi-heure de silence que ni l'une ni l'autre n'osait interrompre, mistress Philipps dit :

—Sarah, savez-vous que ceux qui n'ont pas dîné doivent avoir faim à cette heure?

—Madame, je n'ai pas songé au dîner aujourd'hui.

— Sarah, savez-vous que ceux qui n'ont pas de feu doivent avoir froid?

—Vous m'y faites songer, madame; je vais allumer du feu.

— Sarah, dit en se tordant les bras mistress Philipps, et en élevant la voix, Sarah, savez-vous que ceux qui n'ont pas de lit, par la glace qui est dans les rues, doivent avoir un mauvais sommeil.

—Vous m'excuserez encore, madame; mais je n'ai pas pensé à faire le lit : je vais le préparer.

—Sarah, Lucy n'a pas dîné, Lucy a froid, Lucy a sommeil.

Après ces paroles, sèches comme le délire, la mère se tut.

Elle se dirigea vers le lit de sa fille; sa place de la nuit y était encore creusée; l'oreiller avait conservé la foulure de sa tête. Elle baisa cette empreinte; et quand elle se releva, par un mouvement d'habitude, elle borda le lit, comme si Lucy y était encore : elle croyait avoir donné le baiser de la nuit à sa fille. Toujours aussi machinalement, elle tira les rideaux, et ce ne fut que lorsqu'elle porta les doigts au bouton de la lampe, pour en adoucir la clarté, qu'elle aperçut Sarah, qui la regardait tristement faire et de l'air de pitié dont on suit les mouvemens désordonnés d'un fou.

Elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre, et il se passa plus d'une heure sans qu'elles songeassent à se séparer. Deux têtes étaient pendantes, quatre bras pendaient. Il eût été difficile de dire quelle était la mère, à l'expression de la douleur. Dieu envoie de loin en loin aux familles, comme aux peuples, une crise profonde pour rétablir l'équilibre qu'ont rompu les préjugés, et

l'égalité se retrouve dans les larmes. Bien que mistress Philipps n'eût jamais été fière, elle se sentit toute forte de l'appui de cette pauvre Sarah, et de ses rudes mains pour serrer les siennes, et de toute cette bonne créature, qui partageait les angoisses maternelles sans avoir eu l'orgueilleuse joie de posséder un enfant. Sarah était sur le point de remercier sa maîtresse de s'apitoyer avec elle.

C'était triste, cette douleur prolongée et sans cris, muette, saignante en dedans comme les blessures mortelles; c'était bien triste, cette lampe qui envoyait un rayon, tantôt rouge, tantôt jaune, sur un berceau sans enfant; de voir ce qui va s'éteindre passer sur ce qui a disparu; triste comme un nid d'hirondelles dont on a brisé les œufs, et qu'éclairent sur les bords les rayons du soleil couchant.

Le petit jour se faisait, jour terne, aube d'ardoise, aurore des villes. Les deux femmes étaient immobiles comme deux glaçons.

Et comme deux glaçons tout à coup leurs corps se séparent, et deux cris spontanés sortent de leurs poitrines.

— Sarah!

— Madame!

Et l'une colle l'oreille à la porte, l'autre l'applique à la croisée.

— Entendez-vous? Non, je ne me trompe pas, Sarah.

— C'est lui, madame.

— En êtes-vous bien sûre?

— Madame, il est au bout de la rue.

Rien ne peut exprimer l'exaltation de leur ouïe.

— Oh! oui. Silence! je crois ne plus l'entendre.

— Ne vous faites pas cet effroi, madame. Tenez, l'entendez-vous?

— Oh! c'est bien Rog, Sarah.

— C'est Rog, madame. Il approche. On dirait qu'il appelle.

— Il me ramène ma fille.

— Notre fille, madame!

— Ah! Dieu n'abandonne pas les pauvres mères! Sarah, je suis folle. Entendez-vous comme il aboie! Il n'a jamais aboyé ainsi.

Noble chien! noble bête! Sarah, courons, courons vite. Oui, Rog, oui, mon fils.

— Oh! merci, Dieu! merci, Rog, merci, mon fils!

Mistress Philipps était tombée à genoux, n'ayant plus la force d'aller ouvrir au chien, qui aboyait en effet d'une manière étrange.

Sarah perdait la tête; elle allait à la croisée, puis à la porte. Elle en revenait pour prendre la lampe, et fort inutilement, puisqu'il était déjà jour.

Enfin elle ouvrit.

Rog aboyait et hurlait à la porte de la rue.

Mistress Philipps se traîna à celle de la chambre, puis sur le pallier, collant son front aux barreaux de fer de l'escalier.

Rog aboyait et hurlait toujours.

Et à ses aboiemens se joignaient maintenant les paroles animées d'un homme, de plusieurs hommes. Un événement à coup sûr.

La porte de la rue ouverte, Rog s'élance dans l'appartement, sale, hideux, crotté jusqu'au museau.

— Ah! l'infâme voleur! murmura un homme du bas de l'escalier; votre chien m'a volé un gigot, mais il me le paiera. A la première occasion, je lui couperai la queue au milieu des reins. Ceci pour sa gouverne et la vôtre.

C'était tout ce que rapportait Rog : l'os d'un gigot qu'il avait volé et dévoré en se promenant dans les rues de Londres.

Rog fit deux tours sur le tapis, mit son os entre les pates, sa tête sur le gros bout de l'os, et s'endormit.

Comptez sur l'instinct des animaux!

III.

Dans ce même salon où nous fûmes témoins, au commencement de cette histoire, d'une scène d'intérieur, d'un tableau de famille si plein de mansuétude et de félicité, nous retrouvons, mais bien changés depuis, nos mêmes personnages, le docteur Young, mistress Philipps et Sarah.

Vainement voudraient-ils échanger des consolations ; le courage leur manque.

Le visage caché dans un mouchoir dont ses doigts pâles et crispés pétrissent le tissu, brisée au fond d'un fauteuil, le bras droit mollement abandonné au docteur, mistress Philipps est anéantie. Aucune plainte ne s'échappe de ses lèvres, aucune larme de ses yeux. Toute énergie est épuisée.

Le malheur vaut le temps : Sarah a vieilli de dix années. Elle semble devenue imbécile.

— Ne soyez point si contrariée, madame, continua le docteur après une pause qui, selon les apparences, durait depuis quelques minutes, de n'être point venue chez moi dans votre fatale course ; vous ne m'auriez pas rencontré, j'étais à la campagne.

— En effet, répondit mistress Philipps d'une voix éteinte et sans changer de position, vous deviez être absent pour mes affaires. Oui, il me souvient de vous avoir prié de passer chez M. Burns, mon notaire, pour vendre mes propriétés et pour effectuer le placement que nous destinions à Lucy. Pardon, docteur, d'avoir oublié de vous remercier de cette peine.

Ne jugeant pas à propos d'insister sur ce point, le docteur se tut, mais il retint le bras de mistress Philipps, qu'une agitation nerveuse avait contracté. C'était un sujet de conversation qu'il convenait d'éloigner à tout prix.

Mistress Philipps persista, et d'un accent coupé par sa respiration haletante et courte, elle reprit :

— Peine bien inutile ! — Que vais-je faire de cet argent ? C'est bien lourd.

Pour en finir, le docteur s'empressa d'ajouter : — Rien n'est fait, madame ; les transactions légales ne se terminent pas en un jour. Les choses sont dans l'état où elles étaient auparavant. Ne nous en occupons plus, je vous prie.

— Et vous avez parfaitement raison, monsieur Young. A quoi bon se presser de mettre ordre à notre fortune maintenant que celle à qui nous la destinions a disparu de la terre ? Vos paroles sont sensées.

— Vous leur prêtez vraiment un sens désespéré qu'elles n'ont pas, mistress Philipps. Je ne me laisse point abattre si vite, moi.

Pauvre fausse fermeté du docteur!

— Ah! vous espérez encore, vous?

Ceci fut prononcé avec un dédain triste, et toujours le visage caché.

— Oui, j'espère, parce que je suis raisonnable, et que je crois fermement dans l'efficacité d'une foule de moyens encore à tenter.

Un léger signe négatif de tête fut toute la confiance qu'inspira l'assertion de M. Young.

— Oui, une foule de moyens. Tenez, raisonnons.

Toujours sous le coup de la même stupidité, Sarah se rapprocha du docteur et fixa sur lui des regards avides.

Mistress Philipps écarta un instant le mouchoir qui couvrait son visage, sans le détourner du côté de la cheminée.

Peut-être le bon docteur s'était-il trop avancé, et, dans la position de ces avocats qui n'ont qu'un argument en poche, il allait faire traîner le sien le plus possible, si toutefois il en avait un.

— On ne vole pas les enfans par amour des enfans, commença fort sensément le docteur; on ne les prend non plus ni pour les tuer ni pour les vendre;—contes de bonnes femmes que cela.

Sarah approuvait déjà la pensée du docteur, qui n'avait peut-être pas une pensée.

— Or dans quel but les dérobe-t-on?

Sarah posa, de plus en plus attentive, ses deux mains calleuses sur les gros genoux du docteur.

Mistress Philipps n'était nullement à la conversation.

— Avant tout, poursuivit-il, je suis convaincu que les enfans ne se perdent littéralement jamais dans les villes. Ils sont toujours recueillis, ce qui me ramène à ma première question : Dans quel but les garde-t-on?

Le pauvre docteur n'avait encore rien précisé à travers tout cela. Il suait.

— Ce but, le voici selon moi : ce but est toujours un intérêt; offrez un intérêt plus grand, et l'enfant est restitué.

Des genoux, Sarah éleva ses bras jusqu'aux épaules de M. Young. Elle buvait ses paroles au sortir de sa bouche.

Mistress Philipps fit un faible mouvement vers le docteur : elle écoutait enfin.

— Et comme ce sont à coup sûr de pauvres gens, ceux qui les volent, je crois qu'avec de l'argent...

Le docteur n'acheva pas. Une exclamation l'interrompit; il avait touché à vif la vérité.

— Oui, docteur, avec beaucoup d'argent, mais beaucoup d'argent, Lucy est à nous !

— Sarah, une plume, du papier, hâtez-vous !

Mistress Philipps écrivit, mais vite, convulsivement, à mots hachés, illisibles, qu'elle effaça, qu'elle récrivit. Sarah tenait un coin du papier, le docteur Young l'autre coin, car la pauvre mère avait grand'peine à retenir son cœur de toute sa main gauche.

— Voilà ! — Et qu'on lise demain sur tous les murs de Londres, et sous trois jours dans toute l'Angleterre, et dans peu par toute l'Europe.....

Ah ! docteur, Dieu vous a envoyé une bonne pensée, une pensée d'ange.

Prenez cela, portez cela à l'imprimeur, Sarah, et que ce soit tiré à un million d'exemplaires. Les exemplaires expédiés partout. Et qu'on lise sur tous les murs. — Docteur, ne me soutenez pas, je ne souffre point dans ce moment.

Et qu'on lise :

« Une mine dans le Cornouaille, rapportant annuellement cin-
» quante mille guinées; plus deux cent mille livres sterling d'ac-
» tions de la compagnie des Indes, à qui rendra à sa mère désolée
» une petite fille âgée de quatre ans, du nom de Lucy, Euston-
» square, paroisse de Saint-Pancras. Pour garantie de la récom-
» pense promise, le dépôt de tous les titres de propriété chez le
» notaire Burns, à Londres, et la parole d'une mère devant Dieu. »

Allez, Sarah.

Asseyez-vous, docteur; ce n'est que la moitié de ma fortune.

Et les forces de mistress Philipps se trouvèrent tellement épui-

sées par le choc de cette espérance imprévue, qu'elle glissa sous elle du fond du fauteuil sur le tapis, où elle resta. Mais sur sa face de morte un sourire voltigeait.

Le docteur la ranima, et, profitant de l'épuisement de son énergie pour l'obliger à prendre un bouillon, il sonna.

Le domestique de pied qui parut dit tout bas à M. Young que deux marchands demandaient à parler à madame.

Celui-ci ordonnait brusquement par signes de les renvoyer, lorque mistress Philipps, revenue à elle, insista pour qu'ils fussent introduits.

Un homme entra; c'était un marchand d'habits.

A peine avait-il franchi le seuil, que Rog, en le voyant, bondit des pieds de sa maîtresse, où il dormait, à trois pieds du sol. Furieux, il tourna, le poil hérissé, tout autour de la chambre pour en sortir. Quand il se vit traqué, il se coucha à terre et gémit.

— Ah! te voilà, mon petit loup. Bien! fais le gentil, pleure maintenant : j'ai ton affaire dans la poche.

Le marchand d'habits tira en effet de sa poche cinq ou six sales lambeaux de mousseline blanche, et, comme ils ne ressemblaient pas peu à de la corde emméchée en fouet, Rog, à cette vue, frémit dans tous ses poils et s'aplatit. Son soufflement plaintif courait le long du parquet.

— Figurez-vous, milord, et vous, milady, que ce diable d'animal est entré avant-hier dans ma boutique, crotté comme un poète, et qu'une fois dedans il a si bien joué des dents et des griffes, qu'il a mis dans cet état mes belles petites robes de mousseline blanche. Je suis revendeur d'habits, pour vous servir. Or, comme j'ai lu sur son collier, en voulant lui friser à froid le poil des oreilles, qu'il appartenait à la petite comtesse de Lucy, Euston-square, me voici avec la note des dégâts commis par lui, ne m'expliquant pas cependant pourquoi ce dégoûtant animal, pardon de l'expression, a de préférence lacéré mes vieilles robes d'enfans, au lieu de mes superbes habits tout neufs de comédiens, un ancien costume, par exemple, de M. Kemble dans Otello ou celui de mistress Siddons dans Henri VIII.

Le docteur ne comprenait rien au discours du marchand d'habits.

Mistress Philipps fort peu. Elle ouvrit sa bourse et donna deux guinées au marchand, qu'elle crut autant sur sa parole que d'après l'attitude humiliée du chien.

— Dieu vous garde, milord; et vous, milady, acceptez mes remerciemens avec mon regret de ce que les robes n'étaient pas en meilleur état. A l'avenir, nous en étalerons de neuves, et nous laisserons votre chien broder tout à son aise, sans le rouer de coups ni lui fausser la patte, ainsi que nous avons eu le tort de faire.

En passant près de Rog, le marchand d'habits voulut le caresser. Rog n'offrit pas de prise; il se glissa comme une grenouille sous le fauteuil de sa maîtresse.

— Brave bête! dit le marchand en partant, ça fait du moins aller le commerce.

Une vieille femme entra : son œil convexe, dur et brillant comme un bouton d'acier, mais rouillé sur les bords, avisa le chien sous le fauteuil où il s'était tapis. Elle alla droit à lui, les doigts écarquillés, le pinça par l'oreille, et l'élevant comme un lièvre au-dessus de terre, elle le considéra quelque temps. Rog tremblait. La vieille femme, après l'avoir ainsi suspendu et toisé, lui souffla au museau, dernière injure que les vieilles femmes et les chats se permettent envers les chiens.

— Il est donc à vous ce beau quadrupède?

— Allons, sorcière, finissons-en, répondit le docteur, oui; il est à nous, après?

— Eh bien! tant mieux! vous devriez le faire empailler le mignon? A quelle heure le couchez-vous?

— Madame, je vous ai déjà dit d'en finir.

— On finit. Mais alors, répliqua la vieille en tirant toujours Rog par les oreilles, Rog tout racorni et l'œil perpendiculaire à cause du tiraillement qu'il subissait, alors donnez-moi sa peau, ou payez-moi six chapeaux roses d'enfans qu'il a renversés dans la boue comme des quilles en brisant mon vitrage; il y a de cela deux jours. Je ne vous demande que 60 shillings ou sa peau.

— Voilà 60 shillings.

Quand la vieille marchande de chapeaux eut les 60 shillings dans la main gauche, elle lâcha de la droite le pauvre Rog, qui, retombant de quatre fois sa hauteur sur sa patte foulée, poussa un cri déchirant.

Le docteur se leva et saisit sa canne.

Et la vieille courut vers la porte d'où elle cria :

— Est-ce que vous n'avez pas honte de mettre à un chien laid et vicieux un collier plus beau qu'à un chrétien? Ah! vous avez bien fait de graver à son cou à qui il appartient. Il faut être honnête comme nous pour ne pas retenir le collier et chasser le chien à coups de balai.

Les domestiques jetèrent cette femme à la rue.

— Comprenez-vous quelque chose à cela? — M. Young s'adressant aux domestiques; — mais pour peu que cela continue, tous les marchands de Londres vont venir présenter des mémoires. La faute en est à vous. Ce chien est trop gâté. Si vous le battiez quelquefois, et ne le laissiez point sortir, vous ne vous exposeriez point à payer ses fredaines. A la place de mistress Philipps, je retiendrais sur vos gages le coût de ses dégâts.

Qu'en pensez-vous, madame?

Le docteur fut abasourdi.

— Ah! si vous le caressez, vous aussi, je n'ai plus rien à dire; si c'est là sa punition, je me tais; belle correction, ma foi! — Faites, messieurs.

Les domestiques se retirèrent en souriant.

Rog est accroupi sur les genoux de mistress Philipps, qui, toute préoccupée, tout émue, passe et repasse doucement et avec tendresse la main sur son dos; froisse avec la délicatesse qu'elle mettrait à toucher les feuilles veloutées d'une fleur, les oreilles de Rog, dont la tête heurtée, mais intelligente, se relève, sous un angle attentif, pour croiser avec le regard humide de sa maîtresse son regard magnétique et vert. L'instinct et l'ame se regardent, se réfléchissent, et le fluide universel les unit par le conducteur intime de la vue, pile voltaïque de l'être. Et mistress Philipps dit à Rog,

tout bas, près de son front, d'un souffle brisé et persuasif comme s'il pouvait les comprendre, des demi-mots d'amitié, de prière et de reconnaissance; elle lui dit : « Bon ami, toi tu as aussi cherché Lucy, tu as couru après ma fille. »

Le chien regarde sa maîtresse jusqu'au fond des yeux de ses deux émeraudes vivantes.

— Tu as cherché Lucy et tu ne l'as pas trouvée.

A ce nom répété de Lucy, Rog pousse de petits aboiemens comme lorsqu'il rêve. Son museau noir frémit et se dilate.

— Tu as marché comme moi toute la nuit dans la boue et sous les pieds des chevaux en l'appelant.

Rog s'agite convulsivement sous l'exaltation de son instinct.

— Oui ! on t'a maltraité comme moi, Rog !

Les flancs de Rog se creusent le long de son épine; il est haletant, il souffre; il cherche, il aspire; il veut une ame pour une ame, dirait-on, sous le regard dominateur, inflexible, inquiet de sa maîtresse.

— On t'a chassé comme moi, Rog !

Un esprit électrique jaillit de chaque poil de Rog comme aux approches de l'orage.

— On t'a battu, battu à la patte qu'ils t'ont brisée, les méchans !

Rog est plaint, il se plaint. Langue universelle, la douleur a un lien commun entre tous les êtres. Puis mistress Philipps en éveille une réelle dans le chien. Elle soulève avec précaution la patte brisée, pendante et endolorie de Rog.

— On t'a battu comme moi, Rog !

Le chien replie sa patte sur le doigt de sa maîtresse : il exhale un gémissement.

Mistress Philipps porte aussitôt cette patte à ses lèvres, et la réchauffe et la baise comme le bras d'un serviteur qui se l'est cassé en vous vengeant.

De reconnaissance Rog laisse tomber sa tête sur l'épaule de sa maîtresse.

— Allons, s'écrie le docteur, ce que vous faites là est un funeste abus de sensibilité : qu'avez-vous tant pour ce chien ?

— Mais, docteur, répond mistress Philipps avec la faiblesse d'un enfant qui pleure, c'est que Rog n'a déchiré toutes ces robes blanches et ces chapeaux roses d'enfans que parce qu'il cherchait ma fille, que parce que ma fille lorsqu'elle s'est perdue avait un chapeau rose et une robe blanche.

— Par ma foi! c'est la vérité, et je rends mon estime à Rog; mais il a la patte cassée.

— Oui, docteur.

— Mais c'est grave.

Le docteur déchira son mouchoir; et déguisant l'émotion de l'homme sous la préoccupation du médecin, il ne laissa pas voir, tout en bandant l'appareil qu'il appliquait à la patte du chien, la sensibilité dont tous ses traits portaient l'empreinte.

Sarah était de retour.

—C'est fait, madame, s'écria-t-elle en entrant, et tous les courriers,—je viens du bureau des postes,—se sont chargés de trois cents exemplaires de l'avis pour les villes où ils se rendent. Ce soir, le paquebot en débarquera vingt mille sur le continent. Il descend la Tamise.

— Embrasse-moi, Sarah, et que Dieu pour te récompenser.... Mais comment te récompensera-t-il? Tu ne peux plus être mère.

— En me faisant assister au mariage de votre fille retrouvée, madame.

— Que ta parole monte au ciel, sainte femme!

— Que sa parole monte au ciel! répéta le pieux docteur.

Et tous trois se tenant par la main, une pauvre mère, un vieillard la tête découverte, une servante infirme, se joignirent de cœur pour prier celui qui envoie par le vent, dans le bec du petit oiseau perdu loin de son nid, le grain de millet, et par la pluie, la goutte d'eau céleste qui doit le désaltérer.

IV.

Trois ans se sont écoulés.

Le vent et la pluie ont depuis long-temps déchiré les affiches

annonçant la récompense promise à qui rapporterait l'enfant ; d'ailleurs, sur un milliard d'habitans, personne n'a peut-être lu cet avis. Lucy est perdue à jamais ! Elle aurait pourtant sept ans aujourd'hui. Age charmant ! Ses cheveux dorés descendaient jusqu'à son coude, assez bas pour en tresser deux nattes, terminées d'un nœud de rubans roses. Les mères sont bien fières de ces deux nattes. Elle aurait grandi jusqu'au manteau de la cheminée. Autrefois elle disait : C'est bien haut la pendule ! Sans tabouret elle se verrait maintenant dans la glace. Et sa mère ! — Aucun développement de Lucy n'avait été perdu pour elle. Comme si Lucy ne l'eût jamais quittée, elle savait les nuances plus foncées que, mois par mois, trois ans avaient données à ses cheveux. C'est demain sa fête ! disait-elle, et la maison s'emplissait de fleurs. La chaise longue de Lucy était toujours approchée de la table aux heures du repas, son couvert mis. On attendait son retour de l'école ; la nuit on plaçait la veilleuse allumée près de son lit ; et quand sa mère était couchée, elle lui disait : Dormez bien, Lucy, petite fille !

Elle dort déjà ! pensait-elle ; les enfans ont le sommeil si prompt.

Ceci n'était point de la folie, puisqu'au fond une consolation réelle résidait. Mais Mistress Philipps ne s'était pas aperçue que le mensonge dont elle s'était nourrie l'avait minée graduellement. Elle avait dépensé tant d'exaltation pour croire au fantôme de sa fille, qu'elle était semblable à ces mères sans lait qui s'obstinent à nourrir leur enfant ; l'enfant meurt la bouche au sein, la mère en le lui tendant.

Disons en passant, car l'événement ne vaut guère la peine qu'on s'y arrête, que lord Philipps était mort en duel à Sidney, dans la Nouvelle-Galles.

Depuis six mois, mistress Philipps ne se levait plus de son lit, auprès duquel deux places ne restaient jamais vides, celle de Sarah, celle de M. Young, lui aussi devenu bien infirme, n'y voyant presque plus, ayant borné ses visites à trois ou quatre.

On était alors dans l'été ; un beau soleil rayonnait dans l'appartement, appartement de malade, atmosphère d'éther, des flacons

débouchés sur les tables, une galerie de cafetières près du foyer; le foyer allumé au mois d'août, chose triste! — Une bouteille coiffée et étiquetée sur un papier; au milieu de la chambre une baignoire, et près de la table un jonc de médecin, auprès du jonc un chapeau; le jonc et le chapeau, c'est presque une consultation!

On avait oublié le perroquet sur la fenêtre. Il égrenait avec son bec bien usé, bien racorni, une superbe fleur d'héliotrope.

Le lit avait été tourné au jour, qui éclairait en plein la face, plus pâle qu'amaigrie, de la malade. Ses cheveux châtains luisaient sous une transpiration impossible à neutraliser par la chaleur qu'il faisait. Ses yeux bleus avaient perdu leur mobilité, tout en conservant quelque éclat, et ses paupières allongées décrivaient un orbe dont la teinte forte mettait en relief les ailes diaphanes de son nez.

On éprouvait un horrible saisissement en voyant une mouche s'obstiner à se poser sur les lèvres décolorées de mistress Philipps.

Ses mains étaient croisées sur sa poitrine; les draps dessinaient ses pieds; quelquefois pourtant elle laissait pendre son bras hors du lit.

Un berceau vide était côte à côte du lit.

— Quel beau jour, pour ceux qui sont à la campagne!

— C'est un bonheur que nous nous procurerons avant la fin de la belle saison, ma bonne dame Philipps.

— Je n'ai plus de jambes, docteur.

— Mon Dieu! si j'étais aussi sûr de recouvrer des yeux comme je le suis de vous rendre vos jambes, je briserais sur-le-champ mes lunettes. Mais patience, vous me conduirez, et je vous soutiendrai, nous réaliserons l'apologue.

— Et qui me portera, moi, qui ne peux plus me remuer, grâce à mon rhumatisme? interrompit Sarah en relevant l'oreiller sous la tête de sa maîtresse. Est-ce ce malheureux Rog, devenu aveugle et si hargneux et si voleur, qu'il vole et qu'il mord tout le quartier, et qu'il aboie toute la nuit? Est-elle changée, la pauvre bête! Quatre ans, il est vrai! C'est vieux pour un chien.

Et si l'on s'étonne de ce que le nom de Lucy n'eût pas déjà été prononcé entre ces trois personnes qui l'avaient toujours au bout des lèvres, c'est que, depuis un an, le docteur avait fait jurer à mistress Philipps, sous peine de ne plus le voir revenir chez elle, qu'elle ne nommerait plus son enfant; car il suffisait de ce nom pour éveiller des crises nerveuses sans fin, et des prostrations de force à mourir. La mère n'en parlait plus qu'à Dieu; celui qui ne se lasse jamais d'entendre.

— Docteur, dit-elle, en affectant un air joyeux, j'ai une grâce à vous demander.

Elle saisit sa bonne et grosse main.

Et celui-ci eut l'occasion de poser sans affectation son pouce sur l'artère de mistress Philipps.

— Si vous étiez une autre malade, je saurais, madame, ce que cela veut dire. Vous me demanderiez la permission de manger une aile de poulet....

Sarah se levait déjà pour descendre à l'office.

— Mais vous, quel désir pouvez-vous former que je ne sois prêt à le remplir?

— Me promettez-vous d'accorder cette grâce?

— Amen! parlez.

Et il fermait les yeux en écoutant la malade. C'est l'artère qu'il écoutait. Averti par d'étranges pulsations, il se pencha brusquement sur le visage de mistress Philipps.

— Je ne serais pas fâchée de consulter un ami de la religion, notre excellent pasteur, par exemple, M. Burney. Ne me grondez pas, docteur.

Il est bien tard, pensa-t-il. Mais il répliqua :

— Moi, vous gronder! quelle idée! M'y opposer!

— Je sais que je ne suis pas très-mal, je le sais; mais je vous l'assure, ce n'est qu'une simple précaution.

Et elle se sentait mourir; elle voulait tromper le docteur.

— Vous êtes, madame, très-bien, au contraire.

Une larme grossissait dans l'œil terne du vieillard.

— Oui, parfaitement, docteur.

La main de la malade se raidissait.

— Cependant, docteur, vous voulez bien que je fasse appeler M. Burney?

— Mais certainement, et j'y cours.

— Oh! alors allez vite, docteur!

— Dans dix minutes je vous amène M. Burney.

— Encore une fois, monsieur Young, n'allez pas croire que je sois au plus mal.

— Et si je mets tant d'empressement à vous obéir, ne préjugez rien de mon opinion sur votre état.

— Oh! comme je l'ai bien joué, pensa-t-elle, une fois qu'il fut parti : je ne me sens pas deux heures à vivre.

— Comme j'ai flatté son erreur, murmurait le docteur en montant dans un cabriolet de place pour se rendre chez M. Burney : dans deux heures elle aura cessé de souffrir.

— Sarah! Sarah! ouvrez vite cette armoire, vite! et apportez-moi le petit coffre en bois de cèdre.

Et le soleil s'abaissait déjà sur Londres, la ville noire, la ville dont les toits d'ardoise exhalent des vapeurs le soir comme la terre. Heure indécise et triste : les bruits de la Babel anglaise meurent : les cloches tintent dans le lointain; d'épaisses ombres montent de la rivière, et se répandent fades et plombées dans les rues. Ce soleil qui se retire emporte avec lui une portion de la vie de tous; et les malades sentent que le Dieu s'en va.

Mistress Philipps était blanche comme son oreiller. Elle posa avec émotion ses mains sur le coffre de cèdre, puis elle l'ouvrit avec une petite clé qu'elle tira de son sein où elle l'avait toujours portée. Les forces lui manquèrent, et le coffre se ferma. De nouveau elle l'ouvrit, et avec une piété de sainte qui touche une relique, avec l'avidité ingénue d'une fiancée qui examine un à un les présens de noces, la malade en retira le trousseau de sa fille. Linges d'enfant encore parfumés de la prairie où ils ont séché, chemisettes brodées, bonnets toujours trop grands ou trop petits, et sous lesquels l'enfant est si gracieusement ridicule, qu'il en rit lui-même; souliers qui se perdent dans la poche de la nour-

rice, et avec lesquels il n'a jamais marché que dans la main de sa mère; et des joujoux sans fin, des poupées roses et joufflues, sœurs de carton qui ont partagé tous les baisers que la sœur vivante a reçus. Mistress Philipps reprenait ces baisers sur leurs joues. Ensuite elle élevait par chaque manche les petites chemises de Lucy, et elle imprimait au-dessus de l'échancrure, à la place où devait être le cou, la tête blonde de sa fille, un baiser dans le vide. Et en repliant les chemises, elle leur disait : *Farewell!* ce long adieu anglais si tendre et si déchirant. Elle prenait aussi les petites robes qu'elle fronçait par la taille, jouait un instant avec son illusion, pliait les robes, les baisait, les déposait dans le coffre, et leur disait : Adieu! — Puis elle déployait les petits bas brodés où son bras décharné simulait la jambe mignonne et ferme de sa fille, baisait les bas et leur disait : Adieu! — Adieu aussi, et l'œil déjà à demi fermé, aux petits souliers avec lesquels l'enfant trottait, chancelait, tombait si bien; adieu aux bonnets, Adieu! à tout : adieu aux poupées qui avaient chacune un nom : adieu adieu! elle n'y voyait plus qu'elle allait encore à tâtons, effleurant ces soies, ces mousselines, ces rubans qu'elle portait à ses lèvres; mais elle ne trouvait plus ses lèvres..... *Farewell!*.....

Et le couvercle retomba.

Ce coffre et ce lit!

On eût dit un petit tombeau sur un grand.

Sarah tira les rideaux, alluma une lampe et pria.

Le docteur Young était mort dans le cabriolet de place, frappé d'apoplexie.

Toute la pairie anglaise suivit le convoi de mistress Philipps.

Le roi y envoya ses équipages.

Derrière les grands, derrière les nobles, derrière les riches, derrière le peuple, derrière les pauvres qui pleuraient,

Il y avait un chien aveugle.

V.

Dans les papiers de mistress Philipps, on trouva cette unique disposition testamentaire :

« Tous mes biens, sauf la maison où je suis morte, que je lègue » à Sarah, ma gouvernante, appartiendront à celui qui, par une » permission de Dieu, mon sauveur et mon maître, retrouvera » ma fille Lucy! »

Ceux qui m'aiment me pardonneront de n'avoir pas fait ce sacrifice pendant ma vie; mon mari vivait, et je ne pouvais disposer que de la moitié de mes biens.

VI.

Depuis huit ans, la vieille gouvernante ne bougeait plus de son grenier. Insouciante comme la tombe, Sarah laissait moisir les meubles. Ses provisions étaient déposées dans un panier qu'elle remontait de la rue au bout d'une corde. Quand le panier ne descendrait plus, Sarah serait morte; l'hôtel passerait aux hospices; car Sarah en est sortie. De rien elle retournera à rien. Tous les trois jours un seul être la visitait, Rog; non le Rog d'autrefois, vif quoique laid, généreux quoique sale; mais Rog hideux de vieillesse et de débauche, payant les égaremens de sa jeunesse par une oreille laissée entre les dents des dogues de bouchers. Il grattait, et on avait, tout en grondant, la faiblesse d'ouvrir. Et une vieille femme sourde, et un vieux chien aveugle, et un vieux perroquet muet, avaient quelque contentement à se trouver réunis.

Une brouille assez grave avait pourtant compromis cet accord. Par respect pour la mémoire de ses maîtres, Sarah voulut un jour détacher du cou de Rog le collier de cuivre dont il traînait ignominieusement la marque et les armes dans la boue des ruisseaux. Rog se révolta, Sarah persista, le chien la mordit et s'enfuit avec le collier.

La vieille pleura, non de la douleur, mais de l'ingratitude, — son seul ami.

Maintenant transportons-nous dans l'un de ces parcs dont Londres est ombragé, reposons nos regards sur ces bouquets de famille qui fleurissent par un beau soleil. Portées dans les bras de leurs bonnes, de petites filles, jonquilles vivantes, se balancent au-des-

sus du champ des promeneurs. Et c'est un ravissement de voir à hauteur d'épi cette génération qui doit fouler celle qui la porte; de voir la vie monter en graine.

Quel accident a tout à coup troublé l'éternelle tranquillité de ces parterres? Un enfant est-il tombé dans l'un des bassins en appelant les cygnes? La foule s'accumule sur un point, ce point grossit, il roule, il s'ouvre, et il s'en échappe un chien tirant tantôt par la robe, tantôt par les manches, mais ne lâchant jamais prise, une jeune personne de quinze ans. Des coups de canne pleuvent sur le chien, il secoue, il traîne sa proie. On l'en détache, il la reprend et recommence. Les cris de sa victime en lambeaux ne l'effraient point. On se lasse de le battre, lui ne se lasse point d'être battu, malgré sa tête en sang, ses yeux aveugles qui pleurent, ses derniers poils qui s'envolent.

Un cri sort de la bouche de celle qu'il oblige à ramper avec lui. Elle a lu sur le collier du chien, Rog; — elle dit Rog! — et Rog lâche aussitôt les vêtemens qu'il déchirait, et, reconnu et appelé, il trace en courant autour de cette voix un cercle rapide de bonds, d'aboiemens, de frémissemens, de caresses, et puis il marche devant, et on le suit; et il reprend son cercle, et encore sa marche; à chaque pas il tourne sa tête aveugle.

Et la foule ne sait maintenant que penser de cette autorité du chien sur la personne qui le suit comme un enfant obéissant suit son père.

A mesure qu'on avance, la jeune fille retrouve dans sa mémoire des traces complétement effacées. Ici un mur blanc, là une enseigne, là un ruisseau; puis sa rue, puis sa porte.

— Ah! ah! c'est Rog qui me revient, dit la vieille; mais c'est étrange, il aboie de la même manière que cette fatale nuit...

Elle tira le cordon.

— Ma bonne maîtresse, vous n'êtes donc pas morte? Venez-vous me chercher pour aller au ciel?

Sarah avait pris Lucy pour sa mère, tant Lucy était grande et belle.

Rog se jeta sur la moitié d'un poulet rôti et le mangea.

Sarah courut lui chercher l'autre moitié.

VII.

Lucy avait été enlevée par des agens de son père, et conduite à Sydney, dans la Nouvelle-Galles.

VIII.

D'après le testament de lady Philipps, tous ses biens devaient appartenir à celui qui retrouverait sa fille Lucy. Qui l'avait retrouvée? Rog. — A Rog donc tous les biens de mistress Philipps. Mais Rog pouvait-il hériter? Question grave que le tribunal seul devait décider. Jour fut pris pour aller chez le juge.

Sarah a mis sa plus belle robe, elle a sa canne d'ébène, ses lunettes et son sac en pékin des Indes. Lucy est belle comme une Anglaise : port majestueux, regard tendre et bleu ouvert sous des cheveux blonds. Rog est peigné, lavé, parfumé; son collier est nettoyé, il luit : Rog n'est plus que laid. Mais, comme Rog est aveugle, un cordon de soie le liera à la main de Lucy.

Avant de sortir, Sarah place le portrait de sa maîtresse sur une chaise, et semble lui adresser une courte et fervente prière, afin d'obtenir un heureux résultat dans leurs démarches. Lucy s'agenouille, Rog attend.

Sarah se tourne ensuite tout en larmes vers le chien.

— Mon vieux Rog!

Rog aboie.

— Mon vieux compagnon! voilà l'enfant de notre excellente maîtresse! La laisserons-nous mourir de faim, Rog?

— On nous a pris, moi dans un hospice, toi dans la rue, et l'on nous a donné ici, à toi du lait, à moi du pain, Rog.

Rog aboie.

— Tu n'es qu'une créature sans baptême, c'est vrai, mais tu n'es pas méchant, quoique un peu voleur. Je te pardonne, mais il faut rendre tout à ta petite Lucy. Que ferais-tu de cet argent? Du pain, tu en auras toujours; de l'abri pour ton hiver, toujours; et on te laissera ton collier, Rog.

Rog aboie.

— Puis nous allons mourir. Tu as douze ans, Rog, j'en ai bientôt soixante; tu es aveugle, je suis sourde. Et cette enfant, c'est si jeune, si beau, Rog!

Lucy passait affectueusement la main sur la tête de Rog, qui, à défaut des yeux, promenait son flair sur la peau douce de sa jeune maîtresse.

— Et nous quitterons ce vilain grenier, nous descendrons au salon; Lucy reprendra le fauteuil de sa mère, moi mon fauteuil, toi entre nous deux; et cet hiver, frileux que tu es, mon vieux Rog, je te connais, tu te fourreras dans les cendres tant que tu voudras. Et je ne te gronderai jamais. Entends-tu, Rog? Tu saliras tant que tu voudras les tapis.

Et Rog aboie chaque fois que Sarah prononce son nom.

— Viens, Rog, viens, partons, et sois gentil devant monsieur le juge.

IX.

Devant le juge, la question ne fut pas aussi compliquée que pour l'intelligence de la pauvre Sarah.

Quand se présentèrent devant lui Sarah, qui tendait le testament, et Lucy avec le chien en laisse, le juge de Common-s-court sourit sous son épaisse perruque, et en s'inclinant il dit :

— La loi civile veut que tout sujet soit apte à hériter.

— Mais un chien n'est pas un sujet.

— Le testament est nul.

— Au nom du Roi, cassons le testament de lady Philipps, et reportons sur miss Lucy, comtesse Philipps, tous les biens de feu sa mère.

— Ajoutons, comme homme et non comme juge, que, par fidélité à la chose écrite, et par respect pour la volonté sacrée de ceux qui ne sont plus, miss Lucy, comtesse Philipps, doit être obligée à de bons traitemens envers ce chien.

LÉON GOZLAN.

L'ANE RASÉ.

Saynète (1).

PERSONNAGES.		PERSONNAGES
PACO, LIBRADA, EMBUCHADO,	paysans.	Un Alcade.
Un Chirurgien-barbier.		Un greffier.
		Un Alguazil.
		Un Ane.

(Une place de village. A droite une maison avec une boutique de chirurgien-barbier.)

SCÈNE Ire. — ENTRENT EMBUCHADO ET LIBRADA, PORTANT L'UN UNE CRUCHE, ET L'AUTRE UN PANIER.

LIBRADA.

Paquillo est resté en arrière ?

EMBUCHADO.

Il s'est arrêté, ce me semble, à l'entrée du village pour remettre un de ses souliers et faire boire son âne.

(1) Le saynète du théâtre espagnol est la petite pièce qui se joue après la grande pour finir le spectacle. Le saynète ne prétend point être une comédie, il n'oserait même pas se donner pour un proverbe. Il ne veut être qu'une farce très-courte, une folie d'un moment. Il n'aspire qu'à peindre en trois ou quatre scènes bouffonnes quelque saillie de mœurs bourgeoises et populaires.

LIBRADA.

Les voici qui viennent tous les deux. Allons, Paquillo, dépêche-toi; nous t'attendons.

SCÈNE II. — Les Précédens. Entre PACO menant un ane chargé de fagots sur lesquels est attaché un coq.

PACO.

Est-ce que tu as déjà vendu tout ton *arrope* (1), Embuchado?

EMBUCHADO.

Pas une mesure seulement.

PACO.

Et toi tes fromages, ma sœur?

LIBRADA.

Pas davantage.

PACO.

Eh bien! voyons à qui débitera le plus vite sa marchandise.

EMBUCHADO.

Voyons. Le rendez-vous comme d'ordinaire à la taverne. Mais ne va pas te laisser attraper au moins, Paco. Viens, Librada.

(*Il sort avec Librada.*)

SCÈNE III. — PACO, seul.

Tout imbécile que je suis, j'ai la bonne habitude, quand le choix se présente, d'attraper mes pratiques plutôt que de l'être par elles. Allons, bourrique. C'est ici, je crois, que demeure le chirurgien, et l'on m'a dit que je ferais peut-être affaire avec lui. Holà, maître!

LE BARBIER, *sortant de sa boutique.*

Qui m'appelle?

PACO.

Voyez quelle belle charge de fagots!

(1) Sirop de miel.

LE BARBIER.

Est-ce te faire raser que tu veux?

PACO.

Non. Vous prenez trop cher. Chez nous on rase à deux *cuartos* (1).

LE BARBIER.

Eh bien! que souhaites-tu?

PACO.

Que vous m'achetiez ce bois comptant. C'est un bois sec et excellent.

LE BARBIER.

Il n'y a pas un quart d'heure que j'en ai acheté six charges, et j'en ai là pour six ans, attendu que je n'en brûle pas.

PACO.

Par saint Antoine de Padoue, j'ai du malheur. Vous verrez que si je me mets à fabriquer des bandages, personne ne va plus vouloir d'hernies.

LE BARBIER.

Il faut de la patience en ce monde.

PACO.

Ce n'est pas moi que je plains surtout; c'est plutôt mon pauvre âne. Il marche chargé depuis hier soir. Aussi est-il déjà tout en sueur.

LE BARBIER.

Donne-lui de l'eau; cela le rafraîchira.

PACO.

Oui, et il y gagnera un hoquet dont vous ne le guérirez pas vous-même, si habile chirurgien que vous soyez.

LE BARBIER.

Est-ce que je suis le médecin des ânes?

PACO.

Oh! vous en avez bien soigné quelques-uns.

LE BARBIER.

Tiens pourtant, si tu me laisses toute la charge à bon compte, je la prends pour t'obliger.

(1) Un cuarto fait un peu plus d'un sou.

PACO.

Ma foi, oui, je vous la laisse à bon compte.

LE BARBIER.

A combien?

PACO.

A deux piècettes!

LE BARBIER.

Jésus! quelle extravagance!

PACO.

Et combien donc en offrez-vous?

LE BARBIER.

Trois réaux.

PACO.

Hombre! Est-ce que vous vous êtes confessé?

LE BARBIER.

Voici dix ans qu'un autre paysan me vend son bois au même prix.

PACO.

Donnez-moi au moins six réaux.

LE BARBIER.

Allons, je te donne trente cuartos; et pour te montrer que je suis rond en affaires, je t'arracherai une dent par-dessus le marché.

PACO.

Si vous voulez en arracher une à mon coq, je vous laisse mes fagots pour rien.

LE BARBIER, *à part.*

Oh! le beau coq! qu'il est gros et dodu! Il faut que je joue un tour à mon homme.—Voyons, parlons sérieusement: veux-tu une piècette, à condition, prends-y garde, que la charge entière, toute la charge sera à moi?

PACO.

D'accord. Toute la charge est à vous moyennant quatre réaux. Allons, aidez-moi à décharger. Voici le coq déjà délié.

LE BARBIER.

Allons! (*Il se saisit du coq et le jette dans la boutique.*)

PACO.

Gare les pieds !

LE BARBIER.

C'est bien. Laisse là ce bois, je le rangerai. Voici ta piècette; au revoir !

PACO.

Rendez-moi le coq.

LE BARBIER.

Quel coq?

PACO.

Celui qui était avec les fagots.

LE BARBIER.

Par exemple ! J'ai acheté toute la charge de l'âne. Les fagots et le coq sont donc à moi comme à toi les trente-quatre cuartos.

PACO.

Mais c'est une coquinerie !

LE BARBIER.

Effronté que tu es !

PACO.

Par la Vierge ! — Je ne sais qui me retient ! — Rendez-moi le coq, ou bien... Justice, alcades, alguazils !

SCÈNE IV. — Les Précédens. Entrent l'Alcade, le Greffier et l'Alguazil.

L'ALCADE.

Qu'y a-t-il?

LE BARBIER.

C'est ce malotru qui m'a insulté.

L'ALGUAZIL.

Seigneur, le faut-il emmener en prison?

L'ALCADE.

Informons-nous d'abord du cas.

PACO.

Seigneur alcade, voici le fait. J'ai vendu au chirurgien une charge de

fagots au prix de trente-quatre cuartos, et il a bien le cœur de me vouloir prendre pour cette somme non-seulement le bois, mais un coq que j'avais aussi.

L'ALGUAZIL.

Seigneur, les faut-il amarrer tous les deux?

L'ALCADE.

J'ai justement deux oreilles, ainsi qu'il convient à tout honnête juge. Celle-ci a entendu le demandeur, cette autre écoute le défendeur.

LE BARBIER.

Seigneur, j'ai bien acheté la charge tout entière : le coq était attaché sur les fagots, les fagots et le coq sont donc à moi.

L'ALCADE.

A-t-il effectivement été convenu que toute la charge était vendue pour la somme stipulée?

PACO.

Oui; mais considérez...

L'ALCADE.

Il suffit. Tu n'as rien à réclamer outre ta piècette. Le chirurgien ayant, de ton propre aveu, acheté la charge entière de l'âne, le coq, qui en faisait partie, lui appartient. Qu'il le garde.

LE BARBIER.

Seigneur alcade, mille grâces! Vive le seigneur alcade!

PACO.

A-t-on plus de guignon que moi? Pour gagner une maudite piècette, j'ai perdu une charge de bois de six arrobes, et un coq gros comme un cheval.

L'ALCADE.

Maître, si vous en avez le loisir, vous m'allez raser maintenant. Vous, greffier, je vous rejoindrai tout à l'heure au marché à la viande.

(*Il entre dans la boutique.*)

LE GREFFIER.

C'est entendu. — Maître, ne m'oubliez pas au moins le jour où se mangera le coq. (*Il s'en va.*)

L'ALGUAZIL.

Je vous le souhaite tendre, que vous le mangiez bouilli, frit ou rôti.

(*Il s'en va.*)

LE BARBIER.

Soyez tranquilles : il ne vous donnera d'indigestion ni aux uns ni aux autres. (*Il rentre dans la boutique.*)

SCÈNE V. — PACO, SEUL.

Et que ce soit moi Paco qui me sois laissé prendre ainsi pour dupe ! Mais par le manteau de perles de Notre-Dame-du-Sanctuaire de Tolède, la chose ne finira point de cette sorte ! Je m'en vais chercher Librada et Embuchado en la taverne ; je veux qu'ils trouvent moyen d'entrer chez ce maudit barbier de Satan, et qu'ils soient témoins de la vengeance que je me réserve.

SCÈNE VI.

(L'intérieur de la boutique du barbier ; le coq sur une table. Un banc à gauche, un fauteuil de bois au milieu de la salle.)

LE BARBIER. — ENTRENT EMBUCHADO ET LIBRADA, UN MOUCHOIR SUR LA BOUCHE.

EMBUCHADO.

Maître, Dieu vous garde !

LE BARBIER.

Et vous de même !

LIBRADA.

Ah ! mon Dieu ! Mais c'est à en mourir ! Je n'en puis plus.

LE BARBIER.

Que lui arrive-t-il ?

EMBUCHADO.

C'est une rage de dents qui lui vient de prendre subitement. Voyez s'il n'y a pas moyen de la calmer un peu.

LIBRADA.

Ah ! je suis morte. Pour Dieu, seigneur chirurgien, ayez pitié de moi !

LE BARBIER.

Allons, soyez raisonnable, ma fille. Asseyez-vous, et vous allez voir comme je vais vous débarrasser de cette méchante dent !

LIBRADA.

Vous ne me ferez point mal !

LE BARBIER.

Bien au contraire. Je vous arracherais avec la dent tout un côté de la mâchoire que vous ne le sentiriez même pas.

EMBUCHADO.

Vraiment !

LIBRADA.

Alors laissez-moi attendre un peu ; si la douleur ne s'apaise pas, nous risquerons l'opération. (*Ils vont s'asseoir tous les deux sur le banc.*)

SCÈNE VII. — LES PRÉCÉDENS ; ENTRE PACO EN MILICIEN.

PACO.

Dieu vous garde, mes amis ! Le maître est-il au logis ?

LE BARBIER.

C'est moi-même. Qu'y a-t-il pour votre service ?

EMBUCHADO, *bas à Librada.*

C'est ton frère.

LIBRADA, *bas à Embuchado.*

N'ayons pas l'air surtout de le connaître.

PACO, *à part.*

Ah ! voici mon coq ! Pauvre bête, comme il me regarde avec amitié ! — Seigneur chirurgien, je suppose que vous rasez.

LE BARBIER.

Je m'en flatte.

PACO.

Vous avez la main légère ?

LE BARBIER.

Plus légère qu'une tête de femme.

PACO.

Et vos rasoirs sont-ils bons ?

LE BARBIER.

Ils ont meilleur fil encore qu'une langue de religieuse. En somme, est-ce pour vous faire raser que vous venez ?

PACO.

Justement. Mais je voudrais d'abord savoir combien vous m'allez demander pour me raser moi et mon compagnon, que j'ai laissé à la porte.

LE BARBIER.

Vous me donnerez douze cuartos, et vous serez traités de main de maître.

PACO.

C'est bien. Mais vous me promettez de raser mon camarade comme moi-même?

LE BARBIER.

Je m'y engage, cela va sans dire. Asseyez-vous. Nous allons commencer par vous, n'est-il pas vrai?

PACO.

A la bonne heure. (*Il s'assied.*) Diable, votre fauteuil est un peu dur, l'ami.

LE BARBIER.

Vous n'en trouverez guère de mieux rembourrés chez aucun de nos confrères. (*Il le rase.*)

PACO.

La serviette n'est pas des plus blanches.

LE BARBIER.

C'est que le savon se fait cher, voyez-vous. Et de l'eau, que vous en semble?

PACO.

Elle est un peu chaude.

LE BARBIER.

Patience, elle se refroidira. Et comment trouvez-vous le rasoir?

PACO.

A vous dire vrai, il serait plus propre à scier des bûches qu'à raser un chrétien. — Mais, dites-moi, comment se fait-il que les mains de barbiers aient toujours une telle odeur d'emplâtres?

LE BARBIER.

Oh! cela provient du grand nombre de ceux que nous appliquons sur la peau crevassée du genre humain.

LIBRADA, *bas à Embuchado.*

Comme il rit sous cape en nous regardant !

EMBUCHADO, *bas à Librada.*

Il nous prépare quelque plat de son métier.

PACO.

A propos, seigneur chirurgien, est-ce que les coqs sont à bon marché ici ?

LE BARBIER.

Pas trop. Toutefois celui que vous voyez là ne m'a pas coûté cher, allez.

PACO, *à part.*

Puisse-t-il t'empoisonner à la première bouchée que tu en mangeras !

LE BARBIER.

Vous voici expédié, mon brave. Tenez, le miroir.

PACO.

C'est bien !

LE BARBIER.

A votre camarade maintenant.

PACO.

Prenez bien garde, mon maître; c'est qu'il a la peau délicate et la barbe forte. Ainsi ménagez-le. (*Il sort.*)

LE BARBIER.

Et les dents, ma petite ?

LIBRADA.

Mais il me semble qu'elles me font moins de mal.

(*Rentre Paco menant l'âne par la bride.*)

PACO.

Allons, maître, voici mon camarade. A l'ouvrage, et savonnez-lui bien d'abord la moustache.

LE BARBIER.

Que signifie cette mauvaise plaisanterie? Je ne rase point de bourriques.

PACO.

Mon cher maître, un traité est un traité; vous raserez cette bête tout

aussi décemment que vous m'avez rasé moi-même, ou vous aurez avec moi un bel et bon procès.

EMBUCHADO.

Le milicien a raison.

LIBRADA.

Le milicien est dans son droit.

LE BARBIER.

Je le nie.

PACO.

Point de discussion. Vous avez reçu les douze cuartos, ainsi rasez-moi mon camarade sans plus tarder.

LE BARBIER.

Vous me forcerez à quelque sottise.

PACO.

Faites-en une, deux, trois, quatre, autant qu'il vous plaira; mais mon camarade a payé pour qu'on le rase, et il ne sortira point de votre boutique à moins d'être rasé.

LE BARBIER.

Gageons que si.

PACO.

Gageons que non, barbier de Belzébuth !

SCÈNE VIII. — Les Précédens; entrent l'Alcade, le Greffier, l'Alguazil.

L'ALCADE.

Que veulent dire tous ces cris?

PACO.

Seigneur, je vais vous conter tout ce qui s'est passé.

(*Ils parlent bas à part.*)

LE BARBIER, *à part.*

O mon saint patron, à quel piége me suis-je pris là! Que faire si l'alcade me condamne à raser cet âne?

L'ALCADE.

Ces deux témoins attestent la vérité de tous ces faits?

LIBRADA ET EMBUCHADO.

Oui, seigneur alcade.

L'ALCADE.

Et toi, tu conviens que tu t'es engagé à le raser lui et son camarade pour douze cuartos?

LE BARBIER.

C'est vrai; mais je n'avais pas pu supposer que cet estimable soldat avait un âne pour camarade.

L'ALCADE.

Tu avais eu tort.

LE BARBIER.

Je ne rase point les animaux.

L'ALCADE.

Il t'en a passé par les mains plus d'un qui n'avait pas les oreilles moins longues que celui-ci.

LE BARBIER.

Mais...

L'ALCADE.

Oh! il n'y a pas de mais qui tienne; tu vas raser l'âne comme tu as rasé le milicien, ou je te campe en prison.

PACO.

Oui, seigneur alcade, il faut qu'il exécute le traité.

L'ALCADE.

Et il l'exécutera. — Allons, mon maître, assez de façons! Mettez à cette bête la serviette et rasez-la bref et bien, ou je finis par me fâcher.

LE BARBIER.

Seigneur...

L'ALCADE.

Alguazil, saisissez-vous de cet homme.

LE BARBIER.

Arrêtez, j'obéis. — O barbiers, quel affront pour votre respectable corps!

L'ALCADE.

Faites asseoir cet âne.

LE BARBIER.

Ceci n'est point chose facile.

PACO.

O mon Dieu, il restera debout. Il n'y tient pas. C'est un âne bon diable et fort accommodant.

LE BARBIER.

Allons, puisqu'il le faut. (*Il noue la serviette au cou de l'âne.*) Ah! barbiers, barbiers, qui aurait pensé que votre science devait être un jour ainsi déshonorée par mes propres mains?

EMBUCHADO.

Quel amusement, Librada!

LIBRADA.

C'est à s'en pâmer de joie.

L'ALCADE.

Dites-moi, milicien, comment votre camarade veut-il l'eau?

PACO.

Je ne sais pas trop, mais le maître chirurgien peut le lui demander.

LE BARBIER.

Il dit qu'il la lui faut tiède comme à vous.

PACO.

Eh bien! savonnez-lui la face largement afin de ne lui pas laisser autant de barbe qu'à moi.

LE GREFFIER.

Le camarade montre les dents.

PACO.

C'est qu'il se meurt d'envie de rire; et puis c'est afin qu'on lui fasse mieux la moustache.

LE BARBIER.

Trouvez-vous qu'il ait maintenant sur les joues assez de savon?

L'ALCADE.

Oui. A présent n'allez pas lui faire de mal au moins. Prenez-moi votre meilleur rasoir.

LE BARBIER.

Seigneur alcade, je vais me servir de celui avec lequel je vous ai rasé tout à l'heure.

L'ALCADE.

Vous avez raison. C'est honorer comme il convient cet honnête animal, et lui montrer que nous le traitons en vrai magistrat.

(*Le barbier commence de raser l'âne, qui fait le moulinet avec ses oreilles, brait, se demène, et rue de son mieux.*)

LE BARBIER.

Quel tapage et quelle grimace pour un premier coup de rasoir, camarade!

L'ALCADE, *bas à Paco.*

Si vous m'en croyez, milicien, vous ne pousserez pas l'épreuve plus loin. Le gaillard est homme à faire à votre âne, en lui ratissant le cou, quelque bonne saignée qui mettrait peut-être les rieurs de son côté.

PACO.

Le conseil est prudent. — Allons, maître, c'en est assez; mon camarade se tient pour rasé, et nul désormais ne doutera de votre talent. Vous avez prouvé par-devant témoins — et j'en prends acte — que vous étiez un excellent barbier de bourriques. Je vous recommanderai au marché, et vous aurez par privilége la pratique de tous les ânes barbons de la Vieille-Castille.

L'ALCADE.

Voyons, maître, achevez votre besogne. Vous y mettez tant de bonne grâce, que c'est plaisir de vous voir. Prenez votre plat à barbe, et lavez-nous maintenant le menton de cette bête. Le feu du rasoir lui pourrait enflammer la peau.

LE BARBIER.

Mais, seigneur alcade...

L'ALCADE.

Vite le plat à barbe, si vous n'aimez mieux vous en aller avec mon alguazil.

LE BARBIER, *à part.*

Maudit alcade des ânes, gare à tes mâchoires la première fois qu'elles me tomberont sous la main! (*Il prend le plat à barbe et debarbouille l'âne, qui recommence ses grimaces et ses ruades.*)

L'ALCADE.

A merveille, maître, à merveille! Pour en finir, essuyez-lui gentiment le visage avec la serviette, et souhaitez-lui une bonne santé.

PACO, *reprenant son âne par la bride.*

C'est bien! c'est bien! Nous vous remercions tous. Nous sommes tous contens, tous, jusqu'au coq qui rit et qui chante. Regardez plutôt.

LE BARBIER, *frappant du pied et jetant la serviette à terre.*

Mais c'est un tour infâme que vous m'avez joué là!

PACO.

Ce n'est qu'une bien innocente vengeance de l'escroquerie de mon coq.

L'ALCADE.

Milicien, que dites-vous là?

PACO.

Je dis qu'il a bien gagné mon coq et ses douze cuartos. Je me déclare satisfait, car j'ai à rire pour long-temps, et pour plus que je n'ai dépensé.

LE BARBIER.

Comment! c'est toi qui m'as vendu les fagots?

PACO.

Oui, moi-même! Et c'est à moi que tu as subtilisé le coq, à moi-même, bien que tu me voies à présent en milicien.

LIBRADA.

Et moi je suis sa sœur Librada.

EMBUCHADO.

Et moi son ami Embuchado.

L'ALCADE.

La singulière aventure!

LE GREFFIER.

Faut-il dresser du tout procès-verbal?

L'ALGUAZIL.

Faut-il les emmener tous en prison?

LE BARBIER.

O honte ineffable! Que moi je me sois ainsi laissé vilipender par un manant!

PACO.

O barbiers, que de romances impitoyables vont pleuvoir sur vous! Ici finit le saynète; pardonnez toutes ses fautes.

DON ANTONIO DE LAS FUENTES.

UN SPECTACLE

DANS UN FAUTEUIL,

PAR M. ALF. DE MUSSET [1].

Le livre de M. de Musset s'ouvre par une préface remarquable. Il y plaide sa cause avec modestie et cependant avec fermeté. Il détaille très-bien les raisons qui poussent à écrire, et il en tire de solides argumens contre la critique envieuse qui désole aujourd'hui notre littérature. En un mot, M. de Musset est beaucoup plus sage qu'au temps où, exaspéré par les railleries de certains de ses juges, il s'oublia jusqu'à ne point séparer dans le châtiment les bons d'avec les méchans, ce qui est toujours un devoir, même pour la race colère des poètes.

Il est plus sévère aussi pour lui-même. Le reproche qu'il avait repoussé si dédaigneusement, de s'inspirer de la forme et de l'esprit des maîtres, il l'accepte aujourd'hui avec une douceur étrange et telle, que le voyant si modeste, on est tout prêt à lui remettre sur le front la couronne qu'il en retire. Ce qu'il a bâti, il le renverse de sa propre plume. Il oublie les éloges pour ne plus se rappeler que les censures. Quand un écrivain en arrive tout

[1] Seconde livraison

d'un coup à cette difficile franchise, ou il taille une plus large part à sa vanité sous le manteau de la modestie, ou il sent qu'il se condense quelque chose de grand dans sa tête, un avenir qui le dispensera désormais de revendiquer les douteux triomphes du passé.

Les deux volumes dont je vais parler sont remplis d'un drame en cinq actes et de plusieurs petites pièces. Par malheur, ils soulèvent une oiseuse question, à savoir qu'est-ce que des ouvrages dramatiques qui ne sont pas des ouvrages dramatiques? Qu'est-ce que des comédies qui ne sont pas des comédies, puisqu'on ne peut les jouer, et qui sont cependant des comédies, puisqu'elles sont jetées dans le moule ordinaire de cette forme?

Les pièces de M. de Musset ne peuvent se jouer pour deux raisons : d'abord à cause de l'irrégularité de leur structure, ensuite parce qu'elles développent des passions générales ou trop personnelles. La discussion justifiera, en le rendant plus clair, ce que nous venons d'énoncer.

La forme de ces drames, il suffit de les lire pour s'en apercevoir, est étrangère à la scène française. Je ne jugerai pas l'auteur la poétique de Corneille et de Racine en mains; mais je prendrai, s'il le veut bien, le nouveau code introduit par notre dernière révolution littéraire, et je ne doute pas que M. de Musset ne l'accepte, vu que jusqu'ici il n'a rien été promulgué de plus libéral parmi nous. J'appelle le nouveau code, les préceptes qui, sans avoir été positivement formulés et réunis en corps d'ouvrage, ressortent néanmoins avec évidence des récentes tentatives de nos auteurs au théâtre. Eh bien! on ne voit nulle part qu'ils se soient jamais permis ces entrées et ces sorties sans cause et sans lien, ces déplacemens continuels et ces milliers de scènes de vingt mots, trois caractères frappans des œuvres que M. de Musset présente aujourd'hui à notre critique. Beaumarchais, avant M. Victor Hugo, avait donné l'exemple d'une pièce en quatre actes. MM. Dinaux et Ducange ont pu partager les quatre actes en huit tableaux, ou plutôt des quatre actes en faire huit; le public a consacré ces innovations. Désormais c'est chose acquise. Mais j'ai

parlé de déplacemens continuels; et en effet, de tous les vices des pièces de M. de Musset, celui-là est le pire. Il ne lui sera pas, je crois, facile de se justifier. Voici comme un écrivain, dont certainement il ne récusera pas la compétence en ces matières, M. de Vigny, s'exprime à ce sujet dans sa traduction d'Othello :

« C'était la première fois que sur la scène française se faisaient » des changemens à vue au milieu d'un acte de tragédie; avec » quelque perfection qu'ils aient été exécutés, j'ai regretté d'être » forcé de les introduire. Quoique ce soit une liberté de plus ap- » portée au théâtre, il est vrai de dire qu'ils refroidissent l'inté- » rêt en ralentissant le mouvement de la scène. Je crois qu'il faut » employer ce moyen avec ménagement et le conserver pour les » rares occasions où il en résulte une beauté, comme celle de la » mort de Juliette à Vérone et du calme de Roméo, qui, à Man- » toue, se livre à des rêves de bonheur. »

Je n'ignore pas que M. de Musset me répondra que M. de Vigny s'est bien gardé, dans *la Maréchale d'Ancre*, de pratiquer ce qu'il avait posé si formellement; mais pour tous il n'en restera pas moins certain que l'observation de cette note est excellente et méritait de devenir une règle plus heureuse. Indépendamment des raisons qu'allègue l'écrivain, on doit ajouter encore que de cette diversité de lieux naît tôt ou tard une fâcheuse confusion dans l'esprit. On a beau s'appuyer sur Shakspeare et les Allemands, fait-on que cette mobilité soit convenable, que le ciel n'ait point départi à chaque peuple un différent génie, et que notre goût national ait franchement adopté ces libres façons du drame étranger? On nous accuse peut-être trop légèrement d'être capricieux, et nous sommes, plus qu'on ne pense, rivés à toutes les vieilles habitudes avec lesquelles nous avons grandi.

Pour ma part, ce n'est point que j'approuve qu'on ferme la porte aux innovations. J'ai peur de la routine comme tout le monde. Mais je voudrais que tout mouvement ne fût pas aussi facilement doté du beau titre de progrès; car tout mouvement n'est pas en avant. On peut marcher et reculer.

Tenir compte de la nature du pays est
pour quiconque entreprend de bâtir. On ne
choses conformes à l'esprit de sa foule. Et de
timens est justement produit ce que nous voy
riété dans l'unité.

Lors même d'ailleurs que M. de Musset co
roles leur justesse, il ne niera point, j'imagin
moins tenter ces progrès dans le seul champ
mer et nous être de quelque utilité. Je ne supp
pour prêcher. Or donc, que fait-il dans la s
Comment! il est poète dramatique, et chaque
par toute la critique, que le théâtre est perdu, qu
de théâtre, que le sceptre de Corneille est à pr
Il est poète dramatique, et il n'étend pas la ma
Il ne crie pas à son tour : Non, le théâtre n'
que je vis, le théâtre peut vivre! Il ne crie
chose; et quand lui, jeune homme, il peut év
face de deux mille intelligences, la draper de soi
conduire magnifiquement à tous les bruits les
au bruit de l'orchestre, au bruit des applaudiss
la parole humaine! quand il peut l'insinuer
quand il peut l'entourer de toutes les magies
faire tonner au milieu des lustres et d'un mil
lui, ce poète dramatique, il s'enferme dans
d'un *in*-8°, et il espère consommer des révolutio
flexible attache d'un peuple à ses coutumes!

Non, cela n'est point naturel. Dieu qui do
la volonté. Aussi, avant de se soumettre à co
de livres, M. de Musset a essayé des drames d
vénitienne, une des pièces qui font partie du re
la scène de l'Odéon. Si je rappelle ici la chute

Cet échec éprouvé, il ne restait, à mon sens, qu'à opter en deux partis : ou renoncer au théâtre, ou se représenter muni meilleures armes. C'était le cas de prendre pour devise : vain ou mourir! La représentation d'un ouvrage dramatique est combat où le poète a pour auxiliaire son génie, et la multitu qui l'écoute pour ennemie; ceci ne saurait se nier. L'admirati nous est toujours pénible, à nous autres. Nous aimons mie voir tomber que s'élever celui qui, en nous réunissant aut de sa fantaisie, proclame par cela seul qu'il se croit supérieu nous. Assaut terrible, il est vrai, mais dont le plus fort est to jours sûr de revenir vainqueur! Tempête qui se brise ou ve brise; mais où fuir est se déclarer vaincu, et où a fui M. Musset! L'aigle a fait la tortue, car évidemment le chemin qu' suivi n'est pas le chemin logique. On s'essaie d'abord aux dram de livres, puis on descend aux drames véritables, aux seuls dram qui soient des drames, aux drames de théâtres. Ainsi, *Cromwel* puis *Hernani*.

Or donc si contre l'avis de plusieurs, M. de Musset est c tain que les licences qu'il se permet dans la structure de ses piè sont choses salutaires, ce n'est point dans un livre qu'il doit exposer et les défendre. Tous les théâtres lui sont ouverts. Il n est pas un qui ne s'estimera très-heureux de donner asile a charmantes et gracieuses filles de son imagination. Qu'il les co duise ces tristes enfans, marquées dans leur beauté d'un sceau fatal, qu'il les conduise aux épreuves de la rampe! Jusque-là n ne pouvons que blâmer; le succès d'un livre ne se certifie p Bien accueilli des uns, il est repoussé des autres. Ce que celu adopte, celui-là le blâme. Une pièce de théâtre a besoin du b tême de la foule.

Quant aux scènes décousues, comment en serait-il autrem avec la bonne volonté décidée de l'auteur pour lui-même? Qu

soumettait bien à descendre! Sa pensée élude ce qu'elle ne peut franchir. Elle est rusée au lieu d'être habile, et parfois même, poussant l'insouciance jusqu'à dédaigner la ruse, elle avoue naïvement son impuissance et tourne la difficulté en chantant.

Les scènes de vingt mots et les perpétuels changemens de lieux sont une conséquence forcée de ce système commode. N'est-ce pas à peu de chose près, et dans un autre genre, le subterfuge bâtard de quelques écrivains de l'empire, qui, s'étant reconnus incapables de construire un vers, et curieux néanmoins d'être pris pour des poètes, inventèrent la prose dite poétique? Ils avaient arraché les épines aux roses. Seulement avec les épines s'en était allé le parfum.

A présent, si nous venons au fond, j'ai fait observer que la seconde raison qui rendait M. de Musset impropre au genre dramatique, c'est qu'il développait des passions générales ou trop personnelles, et par conséquent exclusives.

Il est inutile que je répète ce que j'ai longuement établi dans un précédent article : *Du Théâtre et des Théâtres*. Cet article ne contient que notre opinion, bien entendu; mais enfin au livre de M. de Musset nous n'avons pas la prétention d'adapter une autre mesure que la nôtre. Nous l'avons dit, nous ne savons nullement ce que c'est que l'homme, mais un certain homme formulé d'une certaine manière. Or, *Fantasio* est tout ce qu'il y a de plus général. L'auteur nous le représente sceptique et capricieux, mais abstraction faite des lieux, des mœurs et des idées; de telle sorte que ce personnage vit et ne vit pas. L'auteur l'a placé à Mantoue, et, pour peu qu'on l'en eût prié, il l'eût transporté à Pékin. Le pays lui est très-indifférent. Il n'indique même pas l'époque. Et qu'on juge à ces échantillons de quel poids sont à sa balance, religion, patrie, lois, préjugés, famille, conditions, enfin tout ce qui fait que Pierre n'est pas William, que Diégo n'est pas Isaac! M. de Musset compte parmi ceux qui sont persuadés que « le cœur humain » est partout le même, qu'il ne pousse pas d'autres cris en Chine qu'en Italie ou en France. Un père est un père, comme un fou est un fou, et ainsi de suite. Mais tel est l'empire de la vé-

rité, que tout en fabriquant cet Italien universel, M. de Musset a fait un Parisien, et je dirai plus, un Parisien du *Café de Paris*. Je suis sûr qu'il ne me démentira pas; d'ailleurs sa comédie est là. Et bien plus encore, M. de Musset, qui est homme de talent, sans savoir peut-être à quel instinct artiste il obéissait, M. de Musset, dans cette généralité déjà moins vague, a choisi, choisi si bien, qu'il est enfin arrivé à se peindre lui-même. A travers les vapeurs, on aperçoit quelque chose d'individuel et de vrai qui touche et qui émeut. C'est ce qui a fait le succès de *Fantasio*, qu'il n'en doute pas.

Ainsi ses personnages ne sont jamais eux, ils sont lui. Voilà comme s'explique ce que je disais plus haut, que M. de Musset développait des passions générales ou personnelles. Ou il dessine dans le vide et laisse flotter les contours, ou il précise, et alors c'est sa forme qui apparaît, qui saillit. La surface de toutes ses figures est inconsistante, le fond seul où il s'incarne résiste.

Mais de cette fureur de généralisation naît le mépris de l'histoire, comme de ces envahissemens de l'analyse, la monotonie.

Et mieux, pour ces écrivains l'histoire n'existe pas; car qu'est-ce que l'histoire, sinon la constatation plus ou moins authentique de l'état physique et moral des individus dans tel pays et à telle époque? Par exemple, M. de Musset fera mourir du poison André del Sarto, qui est mort de la peste; témoin son drame. Se gênerait-il davantage s'il avait besoin que César périt dans un bain, Cléopâtre d'un coup de poignard ou d'une fièvre? Je ne sais, mais toujours est-il certain que s'il se gênait, ce serait de sa part pure civilité. Rien ne l'y oblige, et il marche dans les plus agréables doctrines du monde, où prendre ses aises est la première loi.

Aussi lui devons-nous savoir un gré infini qu'il ait bien voulu consulter l'histoire de Florence avant d'écrire son drame de Lorenzaccio. Si sa peine eût été plus complète, certes notre plaisir eût été plus grand; mais enfin la concession est de quelque importance. Les faits matériels ont été presque respectés. L'auteur n'a point mis un Borgia à la place d'un Médicis; les Français ne

dominent pas, ce sont bien les Espagnols. Ses Médicis pourraient être plus vrais. Laurent est défiguré. On en peut écrire autant des faits moraux, l'importante, l'essentielle partie de l'histoire, l'ame de l'histoire. On oublie, en général, trop aisément que l'histoire est composée de faits et d'idées, et qu'il n'est pas moins ridicule de prêter à Henri IV une colonne de journal de la veille, qu'il ne le serait de le coiffer d'une perruque à la Louis XIV. Dieu maintient une étroite et irréprochable harmonie entre les idées et les faits, comme entre les principes et les conséquences. Altérer l'idée est pis encore que d'altérer le fait. Je n'aime donc pas les républicains de M. de Musset; ils sentent trop le 93 français. Il est une vérité dont il faut bien se pénétrer, si l'on ne veut s'égarer à chaque page de l'histoire, à savoir que la langue, qui est le signe de l'idée, a varié par conséquent comme l'idée. Les mots ressemblent aux chiffres, qui, sans changer de configuration, changent de valeur selon leur position. Ainsi selon les temps, les mots ont eu divers sens.

Dans ce drame en cinq actes, ainsi que dans ses autres pièces, et généralement dans tout ce qu'il a écrit, M. de Musset se montre plus philosophe que poète, c'est-à-dire qu'il se renferme dans l'analyse incessante de ses propres sentimens. Il les partage, et prête tantôt les uns, tantôt les autres, aux différens êtres de son imagination; mais c'est toujours lui qu'il réfléchit. *Fantasio* est le miroir de sa gaieté, *Perdican* de sa sentimentalité, *Lorenzaccio* de sa misantropie.

Je n'entends pas dire cependant que ce procédé exclue la poésie. Byron a bien prouvé le contraire. Lara, Conrad, Childe-Harold, don Juan, n'est-ce pas toujours Byron? Mais il est un autre genre de poésie plus pur et plus puissant, il faut le dire, puisqu'il rayonne au lieu de refléter, puisqu'il crée au lieu d'analyser. Telle est la poésie de Shakspeare, par exemple. Othello n'est pas Shakspeare, Macbeth non plus, Hamlet non plus, le roi Léar non plus. Lara, Conrad, Childe-Harold et don Juan sont frères, tandis que rien n'est moins parent que Léar et Macbeth, qu'Hamlet et Othello. Ce que je dis de Shakspeare,

on peut le dire de M. Victor Hugo. On ne trouve un trait de lui dans aucune de ses figures, et toutes ses figures ont cette opulente variété. Hernani diffère de Triboulet, comme Triboulet de Didier, comme Didier de Gilbert, comme Gilbert de Gennaro. Poésie supérieure, je le répète; poésie plus riche et plus féconde, poésie universelle, éminemment propre à toutes les affections, les intimes et les extérieures, les personnelles et les étrangères; poésie née surtout pour le théâtre, où les teintes pour être senties ont besoin d'être tranchées, et où la pensée ne vit qu'à la condition de pierre ou de chair, pour ainsi parler.

Personne n'ignore quelle haine Byron portait à Shakspeare. Chose facile à expliquer ! Cette haine avait pour cause l'impossibilité où le noble lord s'était surpris de rien composer pour la scène. Il sentait qu'un drame dans les conditions voulues était une entreprise au-dessus de ses forces, et cet esprit malade qui avait trouvé le vide des choses humaines et n'avait pas les divines pour consoler ses amertumes, devenait furieux, sentant que jusqu'au génie, tout ici-bas était frappé d'imperfection. Partout cette sombre pensée le poursuivit. En vain le monde retentissait de sa gloire; il avait trouvé un nouveau poème épique, et il disait que ce n'était rien, et il pensait au drame. En vain Dante lui souriait et lui tendait les bras, toujours il croyait entendre rire le fantôme du vieux William, toujours il essayait de la corde qui ne rendait pas de sons sur sa lyre.

Et qui n'en pouvait pas rendre! car cet ordre de passions est exclusif. Les plus minces intelligences pénètrent Shakspeare. Mais pour entendre Byron, un certain travail sur soi-même est nécessaire, que peu d'hommes ont fait et même sont capables de faire. Byron gronde et éclate sur de hautes montagnes inaccessibles aux pieds du vulgaire. Ceux qui gravissent jusque-là sont des comtes *Manfred*. Ils ont usé leur jeunesse dans la science et dans le plaisir. Cette étoffe légère, ils l'ont noircie à ces deux flammes si cruelles et si douces ! Ils ont voulu tout connaître et tout pouvoir. Leurs yeux, pendant les longues nuits, ont interrogé vainement les paisibles étoiles qui ne répondent pas. Ils sont descendus

dans les problèmes les plus sombres et les plus périlleux, ils ont jugé tout ce qu'ils auraient dû simplement craindre et adorer; ils ont lutté avec le doute, et, faibles orgueilleux qu'ils sont, ils se sont pris aux progrès de leurs propres sophismes. Ils ont été les démons d'eux-mêmes. Leur œil émoussé à force de contemplations ne s'abaisse plus devant le bien ni le mal. Bien et mal sont des ombres qu'ils insultent en passant, et s'il leur arrive encore d'applaudir, c'est au crime qu'ils applaudissent. La seule joie qui leur reste, est de chanter la douleur qui les emporte!

Que voulez-vous que la foule comprenne à ces raffinemens? Cette poésie, espèce de vautour qui ronge un foie toujours renaissant, l'étonne d'abord et bientôt l'a fatiguée. Or la poésie n'est dramatique que si elle est à la portée du peuple. Il n'était pas plus dans l'essence de Byron de composer des drames, qu'il n'est dans la nature des oiseaux d'enfanter des poissons. M. de Musset qui me paraît avoir en lui quelques germes des passions qui ont fait du noble lord un poète aussi distingué et aussi individuel, par cela seul, M. de Musset ne réussira jamais dans le genre dramatique, où toujours peut-être, ainsi que Byron, il voudra aller cueillir ses succès. Chose bizarre que nous n'aimions que ce qui ne nous aime pas! que nous ne cherchions que ce qui nous fuit!

Un des moindres défauts de l'analyse appliquée à ce scepticisme, disons le mot, est de répandre sur tous les personnages une singulière teinte de monotonie et de tristesse. En examinant l'ouvrage de M. de Musset, un critique nous assure que l'auteur enveloppe son monde d'un voile de beauté. Dussé-je paraître sévère, j'avouerai que si le voile est beau, c'est comme le linceul qui cache une jeune fille. Quand on lit M. de Musset, le cœur saigne perpétuellement sous des griffes de fer. On éprouve je ne sais quelle pitié mêlée d'horreur, comme lorsque l'on entend des lèvres de quinze ans vomir des obscénités.

Tout en blâmant M. de Musset, on voit que je ne le rabaisse pas. J'ai soin de saluer son talent avant de me permettre de le réprimander. C'est qu'en effet, malgré toutes ces ombres, il luit quelque chose au fond de ses œuvres. C'est une lumière triste,

mais qui attire. C'est une voix qui souvent répète, mais qui a aussi ses émotions à elle, et qui, quand elle le veut, ébranle bien douloureusement notre mauvaise nature. Autrefois on n'aurait pas compris un livre semblable venant d'un jeune homme. Il faut en vérité nos temps d'anarchie, de doutes et d'ambitions déçues, pour s'expliquer tant de sécheresse avec une verve si abondante, tant d'incrédulité à côté de tant de poésie et de bonne foi!

Ce penchant à tout souiller, parce que tout nous a manqué ou a paru nous manquer, on le respire particulièrement dans le *Lorenzaccio*. Les belles phrases y sont jetées avec amour, le style en est vif et toujours courant, les images radieuses y éclatent çà et là. Mais le thème philosophique pourrait être mieux choisi, ou demeurant tel, pourrait ne pas conclure à des vérités si désespérantes, si ce sont des vérités, ce qu'à Dieu ne plaise! Le personnage principal de M. de Musset est un jeune homme qui étudiait ses livres dans la solitude et ne voulait du monde ni gloire ni honneurs. Voici qu'un jour il apprend qu'un sien cousin, du nom d'Alexandre de Médicis, avait été fait duc de Florence, sa patrie, par l'empereur Charles-Quint d'accord avec le pape Clément. Ce monstre opprimait cruellement le nouveau peuple jeté entre ses serres. Un seul cri s'élevait de la cité, et c'était un cri de malédiction. Laurent de Médicis abandonne ses livres et se présente à la cour. Le tyran était bien gardé. Pour le tuer plus sûrement, il renouvelle la ruse de Brutus; mais au lieu de faire le fou, il fait le lâche et le débauché.

Il n'est personne de nous qui ne connaisse le *Fiesque* de Schiller. Même est la fable. Gênes est opprimée par les Doria, un parti considérable médite leur ruine. Mais le chef qu'ils ont choisi se plonge dans les fêtes, et loin de songer à sauver sa patrie, il s'est déclaré l'ami et le compagnon des oppresseurs. Enfin il se dévoile.

Je ne veux point donner à entendre que M. de Musset s'est inspiré du drame allemand. En général on doit être sobre de ces accusations, et je n'adresserai point à l'auteur un reproche, que la coïncidence des sujets traités ne suffit peut-être pas pour justifier.

Notre intention est seulement de tirer quelques instructions de la comparaison des deux ouvrages. La première, c'est que Schiller qui n'est pas un poète de l'*école intime*, a créé dans le comte de *Fiesque* un véritable Italien; tandis que M. de Musset dominé par l'habitude de développer son individualité, et par conséquent de sonder les replis du cœur et de se livrer à la métaphysique et à l'analyse, a dessiné un caractère qui ne s'est pas vu et ne se verra jamais sous le ciel ardent de l'Italie. Les passions du Midi agissent et ne raisonnent pas. Elles ne se plaisent point à se nourrir de leur douleur et à en faire un abîme où elles plongent sans cesse, pour en rapporter sans cesse de nouveaux prétextes aux imprécations et à l'examen. Si elles souffrent, elles jettent un seul cri, triomphent ou meurent. Pour avoir mal employé son talent, M. de Musset est tombé dans une faute où Schiller, grâce à sa rêveuse nature allemande, eût été bien plus excusable de donner; mais l'un marchait sur son terrain, et l'autre s'écartait de celui seul où il pourra tôt ou tard porter de dignes fruits.

Une seconde observation mettra également en évidence la différence des principes philosophiques des deux poètes. Il s'agit du dénoûment de la tragi-comédie de leurs deux Brutus. Fiesque ne souille point sa main du meurtre d'un parent, il renverse le trône des Doria, en plein jour, à la tête du peuple; et son projet accompli, il repousse loin de lui le futil manteau, dont jusqu'à ce terme sa prudence avait cru devoir s'envelopper. Dans M. de Musset, au contraire, il arrive une chose ridicule et atroce. Le pauvre Lorenzaccio tue lâchement son cousin de Médicis, et quand vient l'heure de dépouiller le vice qui cachait sa véritable figure, il se trouve que ce vice est inhérent à sa chair, et que l'un emporte l'autre par lambeaux ; il se trouve qu'en jouant avec la lâcheté, Lorenzaccio est devenu lâche; avec la débauche, qu'il est devenu débauché ; avec le mépris de la famille et de la patrie, qu'il ne sent plus qu'indifférence pour les baisers de sa mère et haine pour l'honneur de sa ville. De telle sorte qu'il n'est plus, comme il le dit fort bien, qu'une « machine à meurtre », un assassin vulgaire, un homme qui a borné tout son effort au moyen, et ne peut pous-

ser son regard jusqu'à quelque but au-delà. Je ne prétends pas dissimuler qu'il n'y ait dans tout cela une certaine puissance de tristesse et de dédain. Mais c'est employer l'art comme les aspics. Il règne une désolation profonde dans tout ce drame, et son dénoûment qui lui a été reproché à cause de son vague et de son apathique horreur, m'a paru beau en raison justement de ce jeune homme dont la tête est mise à prix, et qui n'a plus la force d'avoir peur, et qui s'en va, ses mains encore rouges de sang, chercher la mort qu'il n'a pas le courage de fuir. M. de Musset a rendu avec un réel talent l'affaissement subit d'un ressort qui a été tendu trop long-temps.

On ne blâmera pas la critique, je suppose, d'établir une aussi grande solidarité entre l'artiste et les ombres de son œuvre. Quand l'artiste crée, il y aurait injustice à le rendre responsable des maximes et des gestes. Mais quand il ne fait qu'analyser, chaque parole et chaque action acquiert une importance dont il doit compte à la société. Voici pourquoi de mémoire d'homme nul n'a imputé à crime au sublime Shakspeare les perfidies d'Iago et les assassinats de Macbeth ou les terribles sentences de Richard III. Comme aussi tout le domaine de la pensée s'est justement et soudainement élevé contre les coupables chimères de lord Byron. Dans la voix tonnante du peuple il est toujours quelque vérité, altérée peut-être, mais à coup sûr digne d'être méditée. Aussi ce n'était pas sans raison qu'on accusait le sombre poète de s'être fait un jeu des larmes et de la beauté flétrie des femmes, et qu'on ne repoussa pas avec indignation les bruits calomnieux qui répandaient que pendant ses voyages il avait trempé ses mains dans le sang de plusieurs hommes. Pourquoi sir Walter Scott n'encourut-il jamais ces soupçons monstrueux? Avait-il moins abusé, en écrivant, des femmes trahies et des meurtriers poétiques?

M. Alfred de Musset est un des poètes les plus remarquables de notre époque. Nos censures n'ont été si fortes que parce que nous lui avons accordé plus d'importance. Il serait heureux qu'il rentrât dans les véritables voies de son talent, et que las de fouiller cette mort des sentimens et des idées, dans laquelle

jusqu'ici il n'a découvert que le doute et le désespoir, il voulût enseigner à sa poésie la prière et la résignation, ces deux secondes robes d'innocence! Il est un seul port où après les tempêtes du monde, le génie s'abrite et se relève, c'est Dieu. Les lèvres qui savent ce mot, en savent plus que les savans. Dieu est l'abîme qu'il faut à ces hautes et pâles intelligences qui ont essayé de toutes les immensités des hommes, et qui les ont trouvées toutes si petites! Dieu seul ne ment pas. Parti de la religion, lorsqu'on a bien erré de passion en passion, comme de désert en désert, on revient toujours se heurter à la pierre d'une église. C'est par là que nous entrons dans le monde, c'est par là que nous en sortons. Alors seulement on comprend combien sublimes et vraies sont ces paroles du Christ : « Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés! » Quand Michel-Ange Buonarotti eut atteint le comble de son art, l'ennui le prit. Au terme de l'humanité, il rencontra le néant et Dieu. Il choisit bien et mourut bien.

Louis de Maynard.

CHRONIQUE.

Depuis un mois, nous ne sortons pas des jockeis, des chevaux et des paris; il y a pourtant gradation dans l'intérêt que présentent les courses. — Dimanche, 14 septembre, une poule de 3,500 francs servait d'avant-scène à la grande bataille DU PRIX ROYAL. — SOUVENIR, appartenant à M. le colonel Hotton, est sorti vainqueur de cette petite partie, destinée à amuser le tapis. Bientôt l'aristocratie chevaline est entrée en lice : FRA-DIAVOLO, BIJOU, FÉLIX, MISS TANDEM, NOÉMA, dignes émules, chevronnés, galonnés, chargés de gloire. Après deux épreuves, les honneurs de la lutte sont revenus à FÉLIX, qui a rajeuni ses lauriers. Une discussion s'est élevée sur ce point, que FÉLIX ayant couru l'année dernière pour le prix royal, il n'avait pas le droit de disputer le même prix; de leur côté, les adversaires de cette prétention soutenaient que le prix royal ayant été porté de 6,000 à 12,000 francs, et le prix n'étant plus le même, le cheval avait le droit de se représenter. En attendant l'effet d'une protestation faite par le propriétaire de l'admirable NOÉMA, l'invincible FÉLIX a mis dans son portefeuille douze billets de banque, ce qu'un cheval de cabriolet n'a gagné qu'au bout de 8,000 courses, avec pourboire. FLEUR-D'ORANGE et KELLY ont jouté avec un aplomb merveilleux, dans l'intervalle de deux épreuves, pour un prix particulier de 500 francs. Le paisible pélerinage de ces deux animaux ressemblait assez à une course en sacs. Un jockei est tombé; nous étions étonnés que ce ne fût pas le cheval. TOURIST, à M. Seymour, et MINSTER, à M. Mosselmann, se sont disputé un pari de 4,000 francs, qui a été gagné par TOURIST. — La clôture des courses a eu lieu dimanche 21. BIJOU a remporté le prix du prince royal, et FRA-DIAVOLO le prix du roi, que la belle NOÉMA est venue encore disputer; les triomphes de NOÉMA sont toujours éclatans, et ses défaites toujours honorables. Quatre chevaux remarquables, TIM, MOROTTO, PICCADILLY et CROCODILE, cheval hongre, ont engagé une course particulière, qui avait piqué les parieurs habituels. CROCODILE arrive le premier. Une difficulté s'élève sur ce résultat : les uns avaient compris qu'il s'agissait seulement d'un mille et demi; les autres, au contraire, d'un tour et demi

du Champ-de-Mars. Cette réclamation, qui n'avait pas été suscitée avant le départ, est soumise à trois arbitres; ceux-ci déclarent que la course sera recommencée en un tour et demi. Cette décision n'a compromis ni les intérêts ni l'amour-propre de Crocodile; car il est encore arrivé le premier. Nous devons à la justice de dire que M. Tourton a présidé les courses avec une impartialité qui lui a mérité tous les suffrages. La reine et M. le duc d'Orléans assistaient à cette dernière course. Les jockeis de chaque cheval vainqueur ont reçu de la reine une gratification de 100 f. Monsieur le ministre du commerce a introduit dans l'ordre général des courses quelques mesures utiles; les propriétaires des chevaux et les amateurs lui doivent la fixation précise de l'heure de départ; et les dames lui sauront gré d'une galante distribution de glaces et de sorbets. Il faut aussi féliciter l'administration d'avoir recouru souvent aux lumières d'amateurs distingués, au nombre desquels nous citerons M. Tourton, dont les connaissances spéciales se sont révélées dans toutes les questions soumises à son jugement.

Le tir aux pigeons de Tivoli réunit deux fois par semaine une société d'amateurs qui n'est pas revêtue des formes régulières du *club*, mais qui suit ces cours d'adresse avec une exactitude louable; parmi les *sporting gentlemen* qui font le plus sûrement un coup double, qui entendent le mieux un massacre de volatiles, on cite avec raison un Anglais, M. le major W..... Quand M. W..... sort du *pigeon's shooting* les mains noircies, la moustache terne, n'approchez qu'en tremblant du champ de bataille, 200 pigeons, étendus à terre, roucoulent le dernier soupir. Un compatriote du major, M. Ric....., lui proposa pour mercredi dernier un *bet* (pari), aux termes duquel M. W..... devait tuer 85 pigeons sur 100; la distance abandonnée à son choix, il devait se servir de dix fusils qui lui étaient inconnus, et changer d'arme à chaque coup. Au quarantième, M. W..... n'ayant jeté qu'une fois aux moineaux la poudre qu'il envoyait aux pigeons, ses adversaires ont considéré la partie comme perdue, et le prix du pari comme acquis au major.

Des pigeons de Tivoli au ballon de M. Lennox la transition est impossible : les uns fendent l'air comme de gaillards volatiles quand M. W. ne les vise pas; l'autre rampe à terre comme un limaçon. Agamemnon savait au moins à qui s'en prendre : il pouvait injurier Neptune, Éole, qui

D'Ilion trop long-temps lui fermaient le chemin.

Et M. de Lennox, qui peut-il accuser? Son gaz ou sa toile cirée, sa nacelle ou M. Ajasson de Grandsagne, qui portait dans l'entreprise toute la fatalité d'un prix de vertu? Désespérant de s'arranger avec les élémens, M. de Lennox s'est recommandé à l'olympe de la littérature. Il a formé

une commission à l'effet de s'entendre avec les vents contraires, et placé son brochet aérien sous le patronage de MM. Alexandre Dumas, Alfred de Vigny et Roger de Beauvoir. La divinité de ces messieurs figure donc parmi les noms de savans spéciaux et de personnes notables qui désirent encourager l'aéronautique, si elle est possible. Trouve qui pourra la logique qui enchaîne le nom de M. Dumas au sort de L'AIGLE-NAVIRE; est-ce le chemin des astres qu'il s'agit de chercher? un théâtre à fonder dans la lune? une *impression de voyage* à recueillir? Sans doute M. Roger de Beauvoir ne s'associe à l'entreprise que comme simple citoyen. Mais M. de Vigny, qui l'a placé dans cette galère aérienne? Nous le savons tout occupé à son drame de SYLVIA et à sa SECONDE CONSULTATION.

Où n'est pas le prince Puckler-Muskau? Pendant qu'il va, dans un rendez-vous chevaleresque, rencontrer un adversaire en Belgique, et lui loger une balle dans le cou, on vous le montre à l'Opéra, aux courses, aux Tuileries, aux ambassades, partout. Il est évident que nous avons plusieurs princes Puckler-Muskau. On m'en a fait voir dix à LA TEMPÊTE. J'ai aperçu le vrai; il prenait une glace à Tortoni. On s'arrache le prince allemand, chacun a la prétention de le posséder; méfiez-vous des contrefacteurs. M. de Lennox n'y a pas été pris; le vrai nom du vrai prince Puckler est intercalé dans la liste de ses patrons. Espérons que la prière de MM. de Lennox et Roger de Beauvoir arrivera jusqu'à Dieu, et qu'elle sera plus efficace que des apostilles de députés.

A M. Dumas il faut une navigation quelconque. Si l'aéronautique lui manque, son brick l'attend, non plus un brick de toile cirée, mais un véritable brick en bois, en cuivre, avec mâts et voiles; car M. Dumas, ayant éprouvé le besoin de voir les ruines de Carthage, a demandé au ministre de lui prêter un brick de l'état. Le ministre a refusé, mais il a accordé une subvention à l'aide de laquelle M. Dumas s'est donné un brick; il est dans le port. Les ruines de Carthage n'étant pas un but de voyage bien précis, attendu qu'elles n'existent pas, et l'entreprise pouvant passer pour un voyage de plaisance, le projet s'est agrandi dans les mains de MM. Dumas et Taylor; on a toujours trouvé M. Taylor quand il s'agissait d'obélisques, de granit, de vieux cailloux, de lithographie, de tout autre chose enfin que de la Comédie-Française, dont il est commissaire royal. Les côtes de la Méditerranée vont donc passer sous la plume de l'un, sous le crayon de l'autre; puis un libraire se présentera pour traiter avec les argonautes : pure affaire de livraison. Le lest du navire est l'objet d'une longue discussion. — Avis aux éditeurs. — Les uns veulent y empiler les œuvres de M. de Jouy, d'autres proposent les collections des journaux pittoresques. On ne prend rien qu'au poids. M. Napoléon Landais vient offrir son DICTIONNAIRE DES DICTIONNAIRES, pour être répandu

parmi les Numides ou servir aux passagers qui oublieraient le français en chemin. Il n'est pas agréé, sous le prétexte qu'à la première lettre A il manque un mot : ASSASSINAT. On attendra une autre édition.

M. Dumas est le Puckler-Muskau de la littérature, il est partout : au milieu des airs dans le ballon-navire, sur mer dans le brick littéraire, sur terre dans LA TOUR DE NESLE.

Pendant que la jeune littérature éparpille sa séve dans tous les élémens, une vieille gloire de l'Institut impérial vient de s'endormir dans la mort. M. Arnault était un honnête homme, un vertueux citoyen, qui justifiait cet éloge d'épitaphe que nous lui devons. La restauration punit par l'exil ses actes de courage; il manqua trop long-temps à ses amis, à ses enfans; il va leur manquer pour toujours! Mais l'Académie n'est pas comme les familles, elle remplit les places vacantes. Qui donc va prendre le siége qu'occupait M. Arnault à côté de M. de Jouy? Ce n'est pas pour être désagréable à M. de Jouy; mais nous n'hésitons point à dire que ce fauteuil tend un bras à M. Victor Hugo, l'autre à M. Dumas ou à M. Scribe.

Quel que soit au reste le nouveau *quarante*, espérons pour lui que la vie lui sera plus douce que ne doit la trouver M. Émile de Girardin depuis qu'il est devenu député. La GAZETTE DES TRIBUNAUX a publié le phénomène de quatre procès fondant à la fois, comme des aérolithes, sur le crâne de la *Société nationale*. Le premier de ces aérolithes ou procès, comme on voudra, était lancé par un notaire de la Basse-Bretagne, ex-actionnaire du journal LE GARDE NATIONAL. Le deuxième, décoché par M. Jules Renouard, libraire, est tombé d'aplomb sur le DICTIONNAIRE USUEL ET PORTATIF DE LA LANGUE FRANÇAISE : la couverture de ce charmant ouvrage annonçait qu'il était riche de trois cent quarante-sept mille mots. Le livre ne pouvait matériellement en contenir que quarante-sept mille au plus.— C'est moins usuel,—mais plus portatif. Enfin, c'est un abbé Juin qui figure pour deux au compte des aérolithes : M. l'abbé Juin, engagé par M. de Girardin dans les pompes et œuvres du JOURNAL DES CONNAISSANCES UTILES, avait pour mission de glisser une *teinte religieuse* dans la feuille à 4 francs, pour appointemens 3,000 francs. Le clergé, dit-on, trouvait les CONNAISSANCES UTILES trop philosophiques. — Bon clergé! — Pour obtenir son concours aux moyens d'abonnement universel tentés par *la société nationale*, M. Girardin, après une visite à l'archevêque, avait cherché un abbé et l'avait trouvé : on trouve des abbés comme des rois mexicains, comme des camps de César. L'abbé touchait les gages, jamais la plume : l'abonnement devenant sans doute moins universel, *la société nationale* voulut couper les vivres à l'abbé Juin, qui faisait toujours attendre cette teinte religieuse, ce correctif des idées philosophiques de *Coëtbo*. Un 29 de mois on lui dit donc : Si de-

main à midi votre *teinte religieuse* n'est pas sur la table, vous ne verrez pas l'ombre de vos appointemens. Le lendemain l'abbé se présente sans aucune espèce de *teinte;* au nom de son caractère pastoral, il demande 250 francs, on ne lui compte aucune espèce de monnaie. Où allez-vous, monsieur l'abbé?—M. l'abbé s'en va revendiquer en justice le prix d'une *teinte* qu'il n'a pas livrée : respectant les droits sacrés de l'Église, la justice admet, par deux fois, la réclamation. La *société nationale* avouera que M. Juin ne peut être rangé parmi les CONNAISSANCES UTILES.

L'arrivée de Mlle Fanny Elssler et la rentrée de Mlle Taglioni dans LA SYLPHIDE, ont ému les passions de l'endroit. Mlle Elssler, qui, par bonheur, n'avait rien de commun avec l'introduction de LA TEMPÊTE, si adroitement supprimée, remplit de sa grâce et de ses gentillesses le petit espace que le décorateur lui a laissé dans le dernier acte. Une conspiration sourde attendait Mlle Taglioni à son retour; lundi elle a éclaté. Au moment où la SYLPHIDE perd les ailes dont elle a tant abusé, les machines infernales ont joué; une artillerie de fleurs a criblé le théâtre, transformé en polygone; dans ces feux croisés, on ne sait qui pointait le mieux, de l'avant-scène ou de la première galerie, de l'orchestre ou de la baignoire; bientôt ces planches ternes et grises, qui représentent tour à tour le sol d'une ville, le parquet d'un salon, le gazon d'une prairie, ont présenté le riant coup d'œil d'un parterre en floraison; fortuite et coquette combinaison d'œillets, de roses, de camélias, attachés en bouquets, tressés en couronnes. Redemandée à grands cris, la triomphatrice a reparu, et par un *plié* reconnaissant exprimé toute son émotion. Le personnel de la salle, quelquefois si piquant, a recruté de nouveaux habitués (nous ne voulons pas parler du duc de Bruns...., dont la royauté déchue est une des vulgarités de Paris). Vous savez, au premier rang, cette grande loge, entre les colonnes, qui fait le pendant de la loge diplomatique de Mme de Flahaut; qui va l'occuper? Ce n'est pas une jolie femme apparaissant *sur l'horizon* de l'élégance; encore moins une femme hors de mode qui veut égayer le dernier *horizon* de sa vie; (pardonne, CONSTITUTIONNEL! un être composé, un pouvoir politique et administratif, s'est donné cette fantaisie; c'est le conseil d'état, représenté par quelques auditeurs, maîtres des requêtes et conseillers. Pourvu que ces messieurs ne viennent pas en costume, nous leur souhaitons beaucoup de plaisir, beaucoup de représentations comme celle de lundi dernier.

Les paquebots ne sombrent pas, les voitures se garderaient de verser quand elles portent la fortune du Théâtre-Italien. Tamburini, Rubini, Lablache, ces hommes énormes, ces admirables chanteurs, ces types de santé, ces modèles de goût qui erraient par-delà les mers, par-delà les monts, nous reviennent la joue vermeille, le gosier frais. Ivanoff, dont le

nez n'a rien gagné, la voix rien perdu, donne le bras à Santini, dont la jaunisse s'accroît en raison de ses progrès; quand Santini sera jaune comme un parement d'infanterie légère, Galli nous sera rendu; nous avons peur que ce ne soit bientôt. Mmes Julie Grisi, Finck-Lhor et Schultz sont engagées. L'orchestre sera dirigé par M. Parisini, *direttore* de *la Pergola* de Florence.

Il n'y a pas de mariage impossible avec M. Scribe, il marierait l'empereur Nicolas avec la fille de don Pédro; aussi, qu'est-ce que la répugnance vague et motivée pour le mariage, d'une petite demoiselle Bettly, suissesse autant que possible, d'après son nom? Quand M. Scribe se donne la peine de bâtir un *chalet*, c'est pour qu'il y ait des vaches, des chèvres, un rouet, du beurre, une provision de pommes de terre et un ménage de bons paysans. Vous serez donc mariée, petite fille, pour l'ornement du *chalet*. Bettly a un frère sergent qui lui envoie des garnisaires à l'effet de tuer ses vaches, boire son lait et lui effleurer le menton. Daniel, son malheureux prétendant, vient prendre sa défense; Bettly reconnaît qu'un mari est bon à quelque chose, et se jette dans les bras de Daniel; le frère sergent n'en voulait pas d'autre. Nous avions les mariages de raison, d'argent, d'inclination, les mariages par huissier, enregistrons le mariage par invasion. Par la tolérance qui court pour les possessions de noms, nous ne chicanerons pas M. Hinneckindt sur la transformation d'un *T* en *I* : M. Hinnekindi a italianisé sa voix comme son nom; c'est une de ces basses-tailles chantantes qui roulent fort bien une gamme dans les plis du menton, qui prennent une note dans leur tête, et la font descendre jusqu'aux régions du gilet : ces artifices de vocalisation, qui se trahissent par un balancement d'épaules, sont un peu éventés aujourd'hui, mais ils réussissent bien à M. Inchindi, qui en propres termes *a de la voix*. Le débutant a eu grand succès. La musique de M. Adam n'est pas suisse outre mesure, elle est souvent spirituelle; ce jeune compositeur n'a qu'un tort, c'est d'avoir quitté souvent la voie académique; le malheur voulut que dans sa jeunesse il composât les plus jolis airs de vaudeville connus : encore un opéra expiatoire comme LE CHALET, et ses fautes lui seront remises. Nous avons remarqué l'introduction, plus les couplets du sergent, et enfin le duo pétillant de Max et de Daniel. Voilà fort long-temps que Mme Pradher est la plus jolie femme de l'Opéra-Comique.

Il n'y a rien d'assez vieux pour le théâtre, pas même le genre pastoral. Voyez le Palais-Royal, il ne dédaigne pas les bucoliques provençales, et vaudevillise au besoin les coutumes des bords de la Durance. Comme ce fleuve sans frein n'a pas de bords, qu'il promène çà et là ses flots indociles, je ne sais au juste sur quel bord MM. Théaulon et Desmares, auteurs de LA FRANCE PITTORESQUE, ont recueilli la coutume en

vertu de laquelle on nomme tous les ans une vierge du pampre vert. Il faut croire, au reste, que les naturels du pays vénèrent assez peu leur cérémonie, puisqu'ils laissent la question à l'arbitrage d'un artiste vagabond; celui-ci doit choisir entre Baptistine, fille d'un aubergiste, et Cécile, demoiselle de château. L'artiste donne le pampre à Baptistine, uniquement parce qu'il l'en a rendue indigne par un baiser pris et rendu. Rien n'est plus artiste. N. R.

SONNETS.

I.

Au-dessus des étangs de longs roseaux couverts,
On voit avec des cris de jeunes hirondelles
Voler, qui, fatiguant leurs ailes trop nouvelles,
Viennent se reposer souvent aux roseaux verts.

Pourtant quand tombera la feuille aux bois déserts,
Les mêmes déployant d'audacieuses ailes,
Sauront, pour retrouver des printemps plus fidèles,
Franchir d'un seul essor l'immensité des mers.

Oiseaux que je chéris, comme vous fait ma muse;
De sonnet en sonnet la jeune enfant s'amuse :
Mais puis-je l'en gronder, elle est si faible encor!

Quand l'âge aura rendu son aile moins craintive
Elle aussi, dédaignant les arbres de la rive,
Pour des bords plus lointains déploiera son essor.

II.

Quand d'un premier rayon le ciel déjà se dore
Et verse la rosée au pré qui reverdit,
Aussitôt l'alouette, abandonnant son nid,
Salue au gazon frais le retour de l'aurore.

Et puis elle s'envole et monte, et monte encore,
Chantant joyeusement le soleil qui grandit.
A la suivre aussi haut bientôt l'œil s'éblouit :
Mais on entend toujours chanter sa voix sonore.

Imite-la, ma muse, et dès que le soleil
Lancera ses rayons à l'horizon vermeil,
O muse matinale, éveille-toi comme elle.

Mais c'est au haut des cieux qu'il faut aller chanter;
Et le monde, ravi d'une voix aussi belle,
Applaudira des mains en te voyant monter.

III.

Le sonnet, qui jadis donnait dans notre France
Tant de fleurs et de fruits à nos bons vieux auteurs,
Sembla long-temps sécher comme un arbre en souffrance,
Et ne produisit plus que des fleurs sans odeurs.

Mais sa séve aujourd'hui revient en abondance,
Et le fait reverdir comme aux temps les meilleurs;
C'est plaisir de le voir monter avec puissance,
Et balancer aux vents son front chargé de fleurs.

Vous de toutes ces fleurs vous cueillez les plus belles,
Sainte-Beuve et Barbier, car vous avez des ailes
Pour voler au sommet de cet arbre si haut.

Mais moi, pour mon bouquet, hélas! je ne recueille
Que celles qu'au gazon le vent parfois effeuille;
Aussi, pauvre bouquet, il séchera bientôt.

IV.

Pitié! pitié, Seigneur! car je vogue dans l'ombre,
Je ne sais où je vais à tout vent ballotté;
Je tremble, à chaque flot qui déferle irrité,
Que mon esquif surpris ne tournoie et ne sombre.

Seigneur, voilà long-temps qu'ainsi la nuit est sombre:
Ne me rendrez-vous pas à la fin la clarté?
Au moins, pour me guider dans cette obscurité,
Qu'au ciel s'allume un seul de vos phares sans nombre.

Contre les hommes forts, contre les grands vaisseaux,
Déchaînez à loisir et les vents et les flots;
Car eux peuvent du moins lutter contre l'orage.

Mais éloignez de moi la tempête, ô mon Dieu!
Pour que mon frêle esquif puisse atteindre au rivage
Il faut une mer calme, un vent tiède, un ciel bleu.

PÉHANT.

— M. de Balzac vient de publier un nouvel ouvrage, LA RECHERCHE DE L'ABSOLU. Nous examinerons prochainement avec une attention toute particulière cette importante production de l'auteur des SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE.

— On s'entretient depuis quelques jours d'un nouveau roman intitulé MADAME DE SOMMERVILLE, qui paraîtra demain chez l'éditeur, Henri Dupuy. Nous rendrons compte de cet ouvrage, dont l'auteur, M. Jules Saudeau, est un de nos collaborateurs.

— Une entreprise qui mérite bien tout l'intérêt du monde artiste et lisant est la GALERIE NUMISMATIQUE, dont une livraison a paru. On a déjà frappé à la Monnaie royale les premières médailles de cette GALERIE NUMISMATIQUE DES ROIS DE FRANCE. Cette précieuse et riche collection est exécutée par M. Caqué, graveur de la Monnaie, et l'un de nos artistes les plus célèbres. Elle est accompagnée d'un texte historique par M. Frédéric Soulié, écrivain chaleureux, et dont le talent est bien connu.

— Au moment où une réaction semble se faire sentir en faveur des idées religieuses, il est important de faire connaître la belle Bible traduite par M. de Genoude, que publient en ce moment MM. Pourrat frères, sous la direction de M. l'abbé Juste, officier de l'Université. Le prix de chaque livraison, ornée de belles gravures sur bois, dues au burin de nos meilleurs artistes, est de 10 centimes. La modicité de ce prix ne nuit en rien à la beauté du papier et à l'exécution typographique.

— Le Voyage de Basil Hall dans les États-Unis et dans le haut et bas Canada est un livre plein d'intérêt et où l'on peut puiser de précieux renseignemens sur les mœurs et le gouvernement de ces pays.

— Il paraît en ce moment un recueil extrêmement remarquable, intitulé LE MUSÉE DE LA CARICATURE EN FRANCE. C'est une histoire de l'esprit français qui servira de complément à toutes nos collections de mémoires. Nous parlerons de cette publication, dont le but nous paraît très-utile, et qui doit obtenir un succès mérité.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE NEUVIÈME VOLUME.

Pages.

Pergolèse, par M. Paul de Musset. 5
Baden et Carlsruhe, par Mrs Trollope. 22
Constantinople, par M. E. Barrault. 43
Goëthe et la Famille de Cagliostro, par M. Ph. Chasles. . . . 54
L'Hôpital des fous à Palerme (*Metropolitan*). 77
Lessing, par M. X. Marmier. 89
Paysages de Provence, par M. Eugène Guinot. 106
Les Poètes morts avant l'âge, par M. Antoine de Latour. . . . 116
Le Fils du Millionnaire, par Mme Augustin Thierry. 137
Les Bédouins syriens et égyptiens (*Travels in Syria*). 176
Machiavel (§ Ier), par M. M. Avenel. 186
Rog, par M. Léon Gozlan. 217
L'Ane rasé, par don Antonio de las Fuentes. 258
Un Spectacle dans un Fauteuil, de M. Alfred de Musset, par M. Louis de Maynard. 273
Chronique. 68, 127, 207, 287
Poésie. — Sonnets, par M. Péhant. 293

ÉVRAT, IMPRIMEUR DE LA REVUE DE PARIS.

REVUE

DE PARIS.

X.

EVERAT, IMPRIMEUR,
rue du Cadran, n° 16.

REVUE DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1834

TOME DIXIÈME.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,

RUE DES FILLES SAINT-THOMAS, N° 17

1834.

COMPIÈGNE.

LES TROIS CAMPS. — 1698. — 1739. — 1834.

§ Ier.

En 1698, 60,000 hommes formèrent un camp à Compiègne. Le roi témoigna qu'il comptait que la tenue des troupes serait belle. Si le roi n'avait pas témoigné ce désir, peut-être, au lieu d'une armée habillée à neuf, propre, luisante, n'eût-il trouvé qu'un ramas de recrues en guenilles. Aujourd'hui, la discipline, l'esprit national, la masse du régiment, cette incroyable comptabilité qui s'exerce à perte de vue sur des fractions de centimes, ne laissent pas aux rois la peine de désirer. L'armée fut magnifique. Les officiers se ruinèrent en bagages, en uniformes somptueux, qui auraient pu figurer dans les fêtes de la cour; des colonels, des capitaines, tenaient table ouverte. Six lieutenans-généraux et quatorze maréchaux-de-camp s'illustrèrent par une folle dépense. Mais par l'abondance et le bon goût de la chère, par la magnificence et la politesse du service, le maréchal de Boufflers obtint au camp cette supériorité que les idées militaires de 1834 accordent au meilleur *manœuvrier*. Les vins français et étrangers, le gibier, la venaison, encombraient les offices du maréchal; les côtes de Normandie, de Hollande, d'Angleterre et de Bretagne, étaient dévalisées, et les poissons les plus monstrueux venaient se rencontrer dans

des *timbres* à glace, tandis que de petites voitures de poste, échelonnées sur la route, apportaient..... devinez? de l'eau de Sainte-Reine, de la Seine et des sources les plus estimées; quelle injure pour l'Oise! Des maisons de bois somptueuses comme les hôtels de Paris, des tentes magnifiques, avec circonstances et dépendances, des cuisines, des sommelleries, formaient un spectacle où l'intelligence du tapissier et du maître queux déprimaient singulièrement le génie militaire.

Les soins du maréchal de Boufflers ne furent pas perdus. Deux rois, qu'il eut l'honneur de servir lui-même à table, dînèrent dans sa tente, et son beau-père, le duc de Grammont, l'assistait dans cet hommage rendu à Louis XIV et au roi d'Angleterre. Ce fut sa récompense. J'oubliais un présent de 100,000 livres. Une goutte d'eau dans un puits desséché!

A l'imitation du magnifique courtisan, les officiers et les corps de troupes vidèrent leur épargne. Nos soldats, avec leur paie de 48 centimes par jour, dont 11 pour la masse, 32 pour l'ordinaire, 5 pour la poche, et nos sous-lieutenans avec leur solde de 112 fr. par mois, ne rivalisent plus que de tenue, de discipline et de précision à l'exercice. Autres temps! autres sous-lieutenans!

Nos camps modernes sont des foyers d'instruction, des cours de perfectionnement, des rendez-vous de régimens qui viennent se connaître, fraterniser, manœuvrer par brigades et par divisions; l'oisiveté, les caquetages de cour, les bruits de ruelle, remplissaient les trois mois d'un camp au dix-septième siècle, dans ce temps où des armées en présence s'abouchaient à l'amiable pour prendre des quartiers d'hiver. Un beau jour, au petit lever, les courtisans (il y en avait alors) disaient : *Si nous formions un camp!* comme ils auraient pu dire : *Si nous faisions une grande chasse à courre!* Un officier s'y rendait avec ses gens et toute sa garde-robe, ses dentelles, ses aiguillettes, ses bas de soie et ses gants bouffans; la livrée occupait l'antichambre de sa coquette baraque; et le matin, les yeux gros des fatigues d'un bal, la tête pleine de vapeurs et chargée de trois cents papillotes, un colonel recevait, en pantoufles et en bonnet de coton, l'ordonnance qui lui portait une invitation à dîner, ou les messages ambrés qu'il glissait dans les plis de sa robe de chambre en damas. Ces mœurs parfumées étaient celles de l'Europe entière. On s'entendait d'ennemi à ennemi pour être paresseux et brave. Depuis on a pu dire de tous les peuples du continent ce que Voltaire écrivait sur les Moscovites. « Ce sont des hommes infatigables formés à la plus

» grande discipline; ils couchent en plein champ, couverts d'un manteau, » et souvent sur la neige : » les raffinemens militaires ne profitent à aucun parce qu'ils sont imités par tous. Quand nous aurons des fusils Robert, les Allemands auront le fusil Hermann ou Schneider, les Russes le fusil Basiloff. Qu'aura-t-on gagné?

Comme il y avait à Compiègne un grand nombre de dames, Louis XIV voulut montrer ce qui se faisait en guerre. D'après son ordre, et sous les yeux de la reine, la reine de fait, Mme de Maintenon, de Mme la dauphine et de Mmes les bâtardes du roi, on simula le siége de Compiègne, avec tranchées, sapes et batteries. Le roi ne préside pas à cheval, le harnais sur l'épaule, aux jeux de sa chaleureuse noblesse; il se trouve plus à son aise, non pour voir les mouvemens des troupes, mais pour causer avec la veuve Scarron, sur un vieux rempart de plain-pied avec son appartement. Au fort de l'action, M. de Crénan expédie vers le roi M. de Canillac, colonel de Rouergue, pour prendre un ordre de sa majesté. Le colonel escalade le rempart, il est sur la plate-forme. A la vue de ce jardin de femmes, émaillé de riches parures, parsemé de broderies et suspendu sur ce donjon démantelé, le militaire poudreux, qui croit se trouver face à face avec son roi, entouré de ses maréchaux, la lorgnette braquée sur la plaine, reste béant et sans voix.—Parlez donc, Canillac, dit Louis XIV.—L'œil fixe et la bouche ouverte, Canillac ne répond pas. — Allez, monsieur. — Canillac ne se le fait pas dire deux fois et disparaît; le roi reprend paisiblement sa causerie avec Mme de Maintenon, qui, mollement reposée dans sa chaise à porteurs, voyait le roi de France, le grand roi, se tenir chapeau bas à sa portière, frapper souvent contre la glace pour la faire ouvrir, et se baisser pour expliquer un détail stratégique. A coup sûr, il y avait dans l'émotion muette de Canillac autre chose que de l'étonnement.

Ce siége simulé fut suivi de l'image d'une bataille. Le premier lieutenant-général du camp, M. Rose, commandait une ligne; l'autre était sous les ordres de M. de Boufflers. La chance du combat, réglée à l'avance par le roi, désignait Rose comme vaincu : il fallait plier; trois sommations ne purent déterminer Rose, qui voulait tenir; un ordre du roi seul le fit obéir, mais de fort mauvaise grâce. Le lieutenant-général Rose n'a pas donné seul l'exemple d'un tel dépit. De nos jours encore, une petite guerre ne se termine pas sans de vifs débats : aussi l'usage s'en perd-il; et quand le camp de Compiègne sera levé, M. le duc d'Orléans, dont l'avis est partagé par toutes les capacités militaires, n'aura pas essayé de ces amuse-

mens sans utilité, mais non sans danger pour l'amour-propre et la vie des combattans.

C'était le dimanche 21 septembre 1698, les carrosses de la cour se rendaient au champ de manœuvre, écrasés de dorures et de laquais, traînés par des chevaux espagnols, à la crinière flottante, à la queue cocardée, écumans sous leurs bricoles de maroquin rouge; des têtes de femmes apparaissaient derrière les glaces de leurs portières sculptées, et s'encadraient dans ces riches bordures comme des miniatures de Petitot. Le bruit des clairons déchire l'air : à travers un voile de poussière on distingue bientôt les banderolles des trompettes, relevées en broderies aux armes du roi; c'est un premier détachement des gendarmes dauphins qui arrive au grand trot; puis viennent les grands chapeaux chenillés de plumes blanches, les casaques larges et galonnées, les bottes fortes et les mousquets de la deuxième compagnie de la maison du roi. Sur toute la ligne, les troupes prennent les armes, formant ces singuliers pelotons, ces masses carrées, dont l'art moderne a simplifié la profondeur. Partout du mouvement, du bruit, puis du silence, de l'immobilité; on bat aux champs : — C'est le roi!

Louis XIV, avec une grâce infinie (il était convenu que tous les rois de France avaient de la grâce), montait un andalous bouillant, rhéteur de manège, qui jouait l'impatience et feignait de dévorer son mords pour attester l'adresse de son noble cavalier. Le roi, ayant à son côté M. le maréchal de Boufflers, passa devant le front des troupes, salua les étendards, et rentra. C'était la revue d'adieu. Le lundi, 22 septembre, on sonna le boute-selle aux gendarmes de Flandre et à messieurs de la troisième compagnie. Sa majesté s'en alla avec sa même *carrossée* à Chantilly, resta le mardi, et le mercredi se reposait à Versailles.

Louis XIV avait amusé sa cour, ses ducs, ses femmes, le roi d'Angleterre, Ferreiro, l'ambassadeur de Savoie, ruiné ses officiers et leurs troupes, et s'était ennuyé.

§ II.

Un jour, Louis XV, toujours attentif à rendre ses amusemens utiles, résolut de joindre aux plaisirs de la chasse quelques exercices militaires : en conséquence, il ordonna à plusieurs corps de troupes de se rendre à Compiègne. Tel était le motif de la formation du camp. On voit ici que

la grosse bête est le principal, le camp l'accessoire : déjà, cependant, la science de la guerre est devenue assez sérieuse, pour qu'il soit un peu moins question de carrosses, de chaises à porteurs, de turbots et de vins d'Espagne, un peu plus d'exercices militaires. Le bataillon royal d'artillerie étant arrivé le 29 avril 1759, aidé par la milice de Soissons et de Senlis, commença par construire, dans la plaine, un front d'hexagone, et tout fut préparé pour un siége en règle. Le roi, parti de Chantilly, arriva le 10 juin à Compiègne, et le 17, sur les six heures du soir, monta à cheval pour visiter le camp, pendant que messieurs de l'artillerie prenaient les alignemens des capitales des pièces qu'on devait attaquer. Cependant les bonnes traditions n'étaient pas absolument perdues, et M. le comte d'Eu donna chez lui un grand souper. Voici ce qu'il faut entendre par le *chez lui* de M. le comte d'Eu :

Deux corps-de-garde veillaient à l'entrée des parterres de fleurs séparés par une allée qui conduisait à un grand pavillon formé de trois compartimens ; c'était le lieu des grandes réceptions et des conseils ; là se traitaient les affaires militaires du camp. Après avoir traversé ce pavillon, on entrait dans une grande allée bordée d'arbres en caisses, de pots à fleurs et de deux plates-bandes de gazon. Au bout de cette grande allée, coupée par deux autres de douze pieds de large et deux pelouses d'avoines, s'élevait au milieu de magnifiques orangers et d'arbustes rares, la tente proprement dite ; or, ce n'était pas un sévère cabinet d'étude, jonché de compas, de lunettes, criblé d'outils mathématiques, tapissé d'atlas ; on n'y voyait pas, empilés sur des rayons errans sur des tables, les traités militaires anciens et modernes ; mais c'était bien une vaste et confortable chambre, dans tout l'éclat d'un luxe de grand seigneur, avec ses glaces, ses épais et riches tapis, ses porcelaines, et jusqu'à ses magots ; à droite et à gauche, deux dépendances de la tente principale, sans lesquelles le séjour d'un camp n'était pas supportable, une salle à manger et un salon. Le corollaire de ces dispositions arrive tout seul ; c'est un monstrueux développement de cuisines qui, à elles seules, occupent cinq tentes sans compter celles des buffets : un grand nombre de barraques pour les gens, les écuries et remises formaient l'arrière-partie de tout cet ensemble qu'on appelait *le quartier de S. A. S. M. le comte d'*Eu.

Le roi soupa donc chez M. le comte d'Eu, et ce soir-là, les parterres et les guérites furent illuminés ; on avait aussi, de quatre pieds en quatre pieds, placé des goudrons sur le bord du petit fossé qui ceignait le quartier.

Quoique M. le duc de Biron n'eût pas déployé autant de splendeur, il eut aussi l'honneur de recevoir sa majesté, qui remplissait ses heures en amusemens de toute sorte et surtout en parties de chasse, but principal de son voyage, comme il ne faut pas l'oublier. Pendant ce temps, les mineurs, arme déjà très-appréciée, travaillaient à la construction du fortin, et messieurs de l'artillerie faisaient de fréquens exercices à feu auxquels un jour vint se mêler un capucin nommé frère Philibert. Avec une aisance surprenante, le moine brisa d'un coup de canon le bras d'un homme de bois, et jeta une bombe à une toise seulement du but, en ligne directe.

Enfin, les fortifications terminées, l'armée assiégeante arrive. Ce sont les détachemens des régimens de Gondrin, Blaisois et Bourbonnais; ils campent entre royal artillerie et la forêt et dressent leurs tentes en présence même du roi et du dauphin. Il y avait dans cette partie du camp 400 hommes de Gondrin, 200 de Blaisois et 600 de Bourbonnais. Le roi les passe en revue ainsi que son régiment composé de 2040 hommes.

Les troupes s'étant mises en bataille entre *Marigny* et *Venette*, le roi vint devant le front avec la reine, le dauphin et le cardinal de Fleury; il avait convié à cette fête le prince de *Lichteinstein*, les ambassadeurs d'Espagne et d'Angleterre. Sa majesté, dit-on, fut particulièrement frappée des moustaches énormes que portaient les grenadiers de son régiment, revenus d'Italie.

Dans ce temps, où tout ce qui émanait de la royauté était rimé, peint, chanté, mis en musique, où l'on dessinait le plan et la coupe d'une salle de bal provisoire, où la vue des feux d'artifice de la cour était magnifiquement gravée, on conçoit quelle importance devait s'ajouter à ce siége simulé en présence du roi. Les traditions de l'époque parlent avec une gravité comique du courage qui fut déployé par les assiégeans et les assiégés, disant que le regard du roi les animait et leur donnait une chance égale. Pour rendre plus complète la parodie d'un assaut, on fit jouer des mines qui jetaient en l'air des bras, des têtes, des jambes d'hommes... de bois—rassurez-vous. Le besoin d'illusion était poussé si loin, que les assiégés n'obtinrent merci qu'au moyen d'une capitulation conservée au procès-verbal du camp, et que je reproduis ici comme un chef-d'œuvre d'enfantillage, comme un joujou royal échappé aux outrages du temps.

« Le gouverneur de la place fit battre la chamade et planter un drapeau » blanc sur l'angle flanqué du bastion. Un officier s'en approcha aussitôt

» et demanda de quoi il s'agissait. On lui fit réponse que c'était pour capituler; ensuite on proposa des otages, et on se mit en état d'en faire » l'échange. La place donna deux officiers; les assiégeans leur en envoyèrent un pareil nombre. » Voici quelle fut la capitulation :

« Nous, gouverneur, ayant considéré l'état de notre place, l'avantage » des assiégeans, nulle espérance d'être secouru, avons assemblé un conseil de guerre, dans lequel, après avoir considéré notre situation, il a » été délibéré que nous rendrions la place aux conditions suivantes, savoir :

» 1° Que les bourgeois de la place ne seront molestés pour quelque sujet » que ce soit; qu'on les laissera libres dans les exercices de leur religion, » et qu'on ne leur ôtera aucun des priviléges dont ils ont toujours joui, » et dans lesquels nos rois les ont toujours autorisés;

» 2° Que plusieurs bâtimens privilégiés, tels qu'hôpitaux, églises, » maisons de ville, qui ont été détruits par les assiégeans, seront rétablis » à leurs dépens;

» 3° Que les déserteurs ne seront point recherchés;

» 4° Que tous les prisonniers faits de part et d'autre, pendant les sorties, seront rendus sans avoir égard au nombre;

» 5° Que les malades, de quelque nature que soient leurs maladies, seront soignés par les assiégeans;

» 6° Qu'il sera accordé quatre chariots couverts pour emporter les » meubles et autres effets des assiégés, sans qu'il soit permis d'y regarder;

» 7° Qu'il sera fourni quatre carrosses pour plusieurs dames de condition, » qui se sont trouvées enfermées dans notre place, dans le temps du blocus, et que l'on n'a pas voulu laisser sortir, quoique nous l'ayons demandé;

» 8° Que nous sortirons accompagnés de notre garnison, avec tous les » honneurs de la guerre, c'est-à-dire tambours battant, mèches allumées, » drapeaux déployés, le fusil sur le bras, le pouce sur le chien, balle en » bouche, huit pièces de canon, huit mortiers, armes et bagages.

» Promettons, sur notre parole, qu'il sera fourni au commandant du » détachement qui fera notre escorte un sauf-conduit dûment signé pour » se retirer en toute sûreté sur les terres de la domination des vainqueurs.

» *Signé* le chevalier D'ALLEMANT, gouverneur.

» ET CHARLES DE BOURBON, comte D'EU. »

La plaisanterie ne s'arrête pas là. Sur cette demande de capitulation, un débat très-vif s'engage, débat tranché par l'arbitrage royal. Les assiégés demandent huit pièces de canon : le roi en accorde quatre; ils demandent huit mortiers : le roi en accorde deux. Quel mimodrame!

A Compiègne, on joua aux soldats, comme dans le hameau de Chantilly on jouait pendant trois jours au berger, à la bergère, au meunier, à la laitière. Rousseau vint à son tour, qui proposait à son siècle de jouer à l'animal et de marcher à quatre pattes.

§ III.

Cinq lieues à l'avance, le Parisien qui fait le voyage de Dieppe tire la manche du conducteur pour lui demander la mer. Dès les premiers arbres de la forêt de Compiègne, je cherchais un camp. A gauche de la route, un revers de colline m'apparut, couronné d'objets blancs, qui de loin ne ressemblaient pas mal à un troupeau de moutons; je ne pouvais croire que là fût le but de mon voyage : je l'appris le lendemain. Pour le premier jour, je vécus sur les souvenirs des deux camps fastueux de Louis XIV et de Louis XV; et mes impressions, que je voulais rendre exclusivement militaires, furent, dans cette soirée lardée d'impatience, purement historiques et municipales; car j'avais pris logement à côté de l'Hôtel-de-Ville. Ce monument, un des plus coquets du vieux temps, excite médiocrement les esprits à recherches : il est si voisin de Paris! Indifférent aux gens de l'endroit, négligé par les visiteurs, le pauvre édifice en est réduit, pour obtenir un regard d'attention, à implorer l'assistance de trois Jaquemarts qui frappent rudement sur les timbres de son horloge. Ces automates traduisent les divisions du temps en sonneries larmoyantes et multipliées à l'excès. Pour un quart d'heure, trois coups en *la bémol*, — pour la demi-heure, six, — pour les trois quarts, neuf, — sans compter le nombre de coups nécessaires à l'heure elle-même. Celle-ci gémit sa complainte sur un autre ton. Quel abus du carillon! Louis II et Louis V furent inhumés dans la belle abbaye de Saint-Corneille. L'abbaye est rasée, la cendre des rois dispersée.

Au reste, les rois de la première et de la seconde race ne connaissaient pas l'usage des camps en pleine paix; ils n'ont rien à faire ici.

Il ne faut pas croire néanmoins que la vie militaire soit circonscrite à Compiègne dans l'enceinte du camp. Le soir même quelques abeilles s'é-

chappent de la ruche et viennent bourdonner sur les places et dans les lieux publics. Mouvement vif et rapide où se choquent de jeunes épaulettes et des graines d'épinards, des patrouilles, des diligences, et même des fiacres apportant des voyageurs de Paris qui viennent se disputer des chambres de rouliers et s'arracher des manches de gigot. Le secret de Jésus-Christ qui nourrit quatre mille hommes avec cinq pains a été retrouvé par les aubergistes de Compiègne; ils ont fractionné à l'infini le logement et la nourriture. Jusqu'à minuit ce branle-bas agite la ville; les cafés, illuminés de punch, sont livrés aux frénésies de la poule et du domino. Tournez la tête, c'est le choc d'un carambolage : jetez l'œil vers cette fenêtre, il y a là un sublime effet de queue. Puis allez dormir s'il plaît à Dieu et aux Jaquemarts.

Les camps sont comme les jolies femmes; c'est le matin qu'il faut les voir pour connaître à fond la beauté et l'humeur du soldat; l'enveloppe garance et bleue, qui prend le fantassin de la tête aux pieds et constitue le défenseur de la patrie, ne laisse pas deviner cette nature à part, ces mœurs qui modifient la figure, la démarche, le langage et l'ame d'un paysan raide comme un canon de fusil.

Il est curieux de surprendre ces secrets de toilette, de compter ces ficelles qui rassemblent les élémens de propreté, depuis les cordons de chaussette (quand chaussette il y a), jusqu'à la bretelle en lisière qui soutient le pantalon. Les premiers sons de la diane font tressaillir huit mille têtes enfouies dans la paille, le tambour fait rafle de tous les rêves, bons ou mauvais. Le corps du soldat n'étant pas son exclusive propriété, il doit à l'état de soigner avant tout cet individu dont la possession ne lui reviendra nette et libre que dans huit ans. Lavez-vous, mes braves, peignez-vous, la patrie le demande. Au premier appel, cette fourmilière d'hommes est sur pied. Chacun bientôt passe en revue les articles importans de sa tenue. Le fantassin possède un habit, une capote, une veste, trois chemises, deux cols, deux paires de souliers, une paire de guêtres noires, deux *idem* de blanches, un caleçon, une calotte de coton pour la nuit, une trousse garnie, trois mouchoirs, un livret, quatre brosses, un martinet, du blanc, du savon, de la cire, un tire-balle. Où est le mobilier qui renferme cette riche garde-robe? Elle est contenue dans ce petit parallélogramme en peau de veau qui s'adapte à ses épaules, dans son sac. Le sac, c'est la commode, le secrétaire, le bureau, l'oreiller, le cabinet de toilette du soldat.

Je me suis fait expliquer comment se passait la première journée d'un

camp. Arrivées sur le terrain choisi par les officiers de l'état-major-général, les troupes, ayant reçu de l'administration militaire le matériel de campement, terrassent l'emplacement comme l'arène d'un jeu de paume, dessinent des rues qui s'arrondissent en dos d'âne, et indiquent des rigoles pour l'écoulement des eaux. Les architectes voyers de la ville de Paris prendraient là de bonnes leçons. Des guenilles de toile grise froissée se dressent sur des traverses de bois et prennent la forme de tente ordinaire ou de *marquise*, selon le grade des officiers. Parfaitement alignées, ces tentes bordent chaque côté de la rue qui parcourt toute la profondeur du camp. Cette profondeur est de 120 centimètres au camp de Compiègne. Quant au front de bandière, calculé de façon à ce qu'il soit égal à la longueur du front de bataille de toutes les troupes sous les armes, il porte 1187 centimètres. Une fois les logemens fixés et les premières mesures d'installation accomplies, le soldat songe à la décoration de sa demeure, comme un locataire qui fait pendre ses tableaux et poser ses tapis après l'emménagement des gros meubles. Les premiers frais de poésie sont consacrés au drapeau, ce symbole d'honneur, fétiche de soie et de bois doré à qui tant d'hommes sacrifieront, s'il le faut, leur famille, leur vie. Un tertre gazonné, un simulacre de monument, pyramide ou colonne, lui sert de piédestal. Ici apparaît la haute littérature, le sonore alexandrin :

> Français, libres et fiers sous le règne des lois,
> Sachez vivre ou mourir pour le meilleur des rois.

Plus loin la prose formule de nerveuses sentences : « Les peuples esclaves » ont un pays, mais point de patrie. »

Ces sentimens généraux n'épuisent pas la verve du régiment, et chaque compagnie collabore à l'érection d'un monument spécial où se révèlent les fantaisies, les prédilections de la chambrée. Les unes se plaisent dans l'image d'un fort en gazon avec pont-levis, bastions et caponnières. Aux sympathies actuelles transcrites avec des coquillages et de la craie coloriée, un grand nombre ajoute un souvenir de l'empire, que la colonne résume tout entier pour le soldat. Aussi vous trouvez là vingt exemplaires en plâtre de cette colonne, hauts de dix-huit pouces, et surmontés d'une grotesque figure du grand homme.

J'ai vu un jardinet qui avait la prétention de rappeler Sainte-Hélène. Une tombe grande comme la main, surmontée d'un chapeau gros comme

un dé, portait cette inscription : *Gloire immortelle à son petit chapeau !* Le metteur en scène de ce tableau touchant et puéril a fiché dans le tertre des branches d'arbustes qu'il avait tordues pour les forcer à pleurer comme des saules.

Une tombe aussi aux victimes de juillet. Des tables de mémoire rappellent les dates des trois jours. Cette colonnade, cette grille, sont fidèlement rendues. Une guérite s'élève dans ce champ de repos; elle abrite un pauvre caniche en mastic. C'est le chien du Louvre, qui n'a jamais existé.

Dix bataillons détachés de cinq régimens, le 11e léger, le 31e, le 25e, le 22e et le 35e composent tout le camp. L'exaltation poétique du 31e mérite une attention à part. Ce régiment possède l'auteur de cette sublime apostrophe : « Français, respecte les femmes, n'abuse jamais de leur fai- « blesse, et meurs plutôt que de les déshonorer. » Sur la foi d'une pareille maxime, on peut épouser une cantinière du régiment avec autant de confiance qu'une demoiselle de Saint-Denis. Avec des hommes pareils, Jeanne d'Arc eût sans peine accompli sa mission.

Louis XIV prodigua des millions pour faire monter l'eau jusqu'à Versailles. Le 22e s'est passé une fantaisie aussi difficile à justifier : un voltigeur hydraulique a doté ses camarades d'un jet d'eau qui s'échappe d'un réservoir alimenté par les soins de tous. C'est un va et vient continuel du camp à l'un des puits qui bordent le front de bandière. Plaisir royal renouvelé de Versailles et de Saint-Cloud, et dont un seau d'eau fait les frais. Deux soldats s'amusaient devant moi à diriger dans leur bouche ce jet fluet et malingre. Ils buvaient la cascade du régiment.

C'est sur le front du camp que règne ce musée d'architecture, cette exposition qui vaut bien celle des Petits-Augustins. Le reste est partagé en rues sans épisode artistique, qui s'appellent rue Amélie, rue d'Orléans, rue d'Aumale, ou qui portent un nom de bataille dont le régiment se souvient, Belida, Sidi Kalef, Tarlé, Sidi Ferruch, Modon : c'est de la jeune gloire.

Vers l'extrémité opposée au front sont creusées les cuisines, sorte de trous enfumés où se ratisse la carotte et se taille le pain de la soupe; si la nourriture du soldat est trop souvent préparée sans art, elle paraît du moins propre et saine; et pour la durée du camp, le prince royal a fait accorder aux troupes 8 centimes de plus par jour pour être employés en douceurs d'ordinaire, en vin, par exemple.

L'insouciance et la nécessité d'obéir expliquent cette résignation, mêlée

de gaieté, qui compose le type militaire. Pendant les dernières chaleurs, les soldats ne pouvaient rester sous la tente—ils l'appellent *cloche à melons*. Le prince royal vint à passer devant un groupe de fantassins, et leur demanda comment ils s'accommodaient d'un temps pareil? *Monseigneur, nous mettons notre nez à l'ombre de nos épaules*, répondit le plus hardi. Quand le soleil dardait sur leur peau, il y avait toujours un plaisant pour dire : *C'est un bon temps pour le raisin !* Et pendant les pluies d'orage qui venaient pourrir la paille de leur couche, il fallait se consoler, *parce que c'était un bon temps pour les gazons*. C'est devant les tentes, pendant le nettoyage des armes ou des effets, que se tient le congrès des loustics, si fertiles en ingénieuses consolations. Je ne parle pas ici du congrès scientifique de Poitiers; il paraît que rien ne porte au chant et à l'esprit comme *l'astiquage* des bassinets et le nettoyage des buffleteries. Je recommande l'un aux artistes de l'Opéra-Comique, l'autre aux petits vaudevillistes. Chaque côté de rue est bordé de bancs de gazon, meubles d'une immense utilité; c'est le seul point d'appui sur lequel les soldats puissent s'asseoir, démonter leurs fusils, manger la soupe, cirer leurs souliers et jouer *à la drogue*. Ce jeu a pris un développement furibond; les drogues modernes sont énormes, comme pour des trompes d'éléphans. Il n'y a pas de nez qui ne s'amoindrît sous cette effrayante pression. Encore un progrès, et nous aurons une armée de camards! Le cerf-volant tricolore est le jeu favori des enfans de troupes.

On bat la retraite à sept heures, à huit heures l'extinction des feux. Le tambour peut bien réveiller le soldat, le tambour ne le force pas à dormir; et quand les chandelles s'éteignent, la gaieté s'allume. A cette heure vous entendez des rires étouffés par les parois de la tente, des grognemens qui s'assourdissent dans la paille du plancher. C'est le loustic aux prises avec le plastron, ou le narrateur de la chambrée qui s'est rendu maître de la parole et récite les merveilleuses aventures de Cri-Cri, ou l'*Histoire de La Ramée*; son imagination s'égare assez volontiers dans des contes de fées, dont le dénoûment flatteur pour l'amour-propre du fantassin amène toujours le mariage d'un soldat avec une princesse turque. Écoutez aussi cette chanson récitée avec des fioritures chromatiques : c'est un hymne en l'honneur de la soupe et de l'ordinaire. Quand j'eus fini mon exploration nocturne, entendu assez de cantates sur l'Empereur, le besoin de changer de musique m'entraîna jusqu'au théâtre de la ville. J'ai vu jouer là le *Comédien du roi de Prusse*, puis *Emma* ou la *Promesse imprudente*. Ce second titre était

devenu une épigramme contre la troupe, qui promettait plus qu'elle ne pouvait tenir. L'acteur qui représentait Frédéric dormait tout debout, — c'est à la lettre; — son interlocuteur chiquait. Je voudrais savoir pourquoi les acteurs de province ne savent jamais leur rôle, portent des cols de papier, pourquoi toutes les actrices ont un énorme ventre et un double nez. J'aime tant cette sentence de M. Planard : *Quand le crime est impossible, c'est au crime de punir,* que j'assistai encore à une représentation de *la Prison d'Édimbourg.* Sara avait, comme de raison, un énorme ventre, un double nez, plus un coup de lance dans la joue droite.

La salle est du reste fort jolie. C'est le roi Louis-Philippe qui en a doté la ville.

Quand on a surpris un camp en déshabillé, quand il vous a livré tous ses mystères d'intérieur, le secret de ses petites misères, compté devant vous ses chemises, lavé ses mouchoirs et recousu ses guêtres, on doit aux soldats comme réparation de les aller voir dans les solennités de la grande manœuvre; une fanfare venait d'être sonnée à chaque coin de rue par les trompettes des carabiniers; la trompette est un langage riche qui a ses mots, ses phrases, ses périodes, qui exprime toutes les idées utiles, qui dit à un homme : Lève-toi! — Mange ta soupe! — Réponds à l'appel! — Monte à cheval! — Fais-toi tuer! — Charge! — Bats en retraite si tu n'es pas mort! — Mange encore ta soupe! — Va te coucher! Sur la première de ces invitations, des cavaliers traversaient la ville traînant sur le pavé leurs bottes sonores, cuirasse au dos, la bride à la main, allan chercher leur cheval et rejoindre l'escadron. Ce qu'il y a de plus pressé à faire en pareil cas, c'est de gagner au plus vite le plateau, d'assister à la prise d'armes du camp, et de voir déboucher la cavalerie.

Les cinq régimens d'infanterie en bataille font face à la route qui borde le front de bandière : le 1er et le 2e de carabiniers, musique en tête, sortent du défilé qui plonge dans Compiègne, et rejoignent les 2e et 3e dragons, arrivés des villages voisins, où ils sont cantonnés. Un galop de chevaux, le tambour qui bat aux champs, annoncent l'approche du prince royal et de son état-major, qui se rendent au champ de manœuvre. Par un mouvement à gauche, l'infanterie s'ébranle et forme une silencieuse et puissante colonne dont l'effet vigoureux se détache sur les fonds tendres et rosés du matin; la fraîcheur du temps, les molles vapeurs de l'atmosphère, l'aspect toujours terrible d'hommes armés dont chacun porte avec lui la mort d'un homme, donnaient à ce tableau une teinte calme et forte; ce faisceau

de soldats ne présentait plus que deux jambes et une tête. Quand il sort de sa tente, le soldat, comme le philosophe ancien, porte tout sur lui. On lui dit : Au champ de manœuvre! il va. On peut lui dire : En Russie! il ira. Le voilà prêt; ces huit mille volontés sont dans la main du général.

Pas de temps perdu. En avant! L'infanterie se meut, se déploie, se replie, s'entr'ouvre, mêle ses divisions comme un jeu de cartes. Au trot! la cavalerie; — au galop! et la poussière tourbillonne et s'enroule en anneaux jaunâtres : cavaliers et chevaux disparaissent; par intervalle un casque vient à luire, une lame de sabre vient à flamber à travers ce nuage de sable, comme les dernières étincelles d'un brasier mourant sous la cendre. Dans sa course, l'artillerie jette sur les ravins ses affûts et ses caissons, ponts aériens qui ne posent pas à terre, s'arrête, gronde de de toutes ses pièces et s'enveloppe à plaisir dans un linceul de fumée blanche que déchire la langue de feu du canon. — Repos! — Un cliquetis pacifique suit ce commandement; les rangs s'ouvrent, les groupes se forment, les plus animés se concentrent autour du prince royal, le commandant du camp, l'ame de cette petite armée. Esprit appliqué, formé par l'étude, l'observation et la pratique, M. le duc d'Orléans a trouvé auprès de tous les officiers remarquables qui l'entourent de grandes sympathies; ce n'est pas à son rang, à ses seules qualités personnelles qu'il les doit, c'est surtout comme militaire studieux, comme théoricien distingué, qu'il a voulu les acquérir. Cette opinion, dont je suis l'écho, se manifeste chaque jour à Compiègne sous les tentes du camp, dans les délassemens du café, aux tables d'officiers; là je l'ai recueillie. Dans les intervalles du repos, des causeries s'engagent sur les manœuvres, sur les mouvemens qui viennent de s'exécuter; *les brioches*, s'il y en a, sont relevées sans aigreur et les discussions soumises souvent à l'arbitrage du prince et des vieux généraux qui l'accompagnent. Pendant ce temps, la musique des régimens mêle les sons tremblés de la *Walse de Reischtadt*, ou les phrases mélancoliques de la *jeune Fille aux yeux noirs*, aux cris des cantinières, au choc des verres, au *tintinnabulum* des marchands de coco. — Un roulement. — A cheval! — Rompez les faisceaux! Et le travail recommence.

Au bout d'une heure, les lignes se décomposent, les divisions se fractionnent, l'infanterie retourne, l'arme à volonté, *mûrir sous ses cloches à melon*; les dragons, dont la crinière se hérissait tout à l'heure dans les

furies de la charge, gagnent au pas les cantonnemens. Les carabiniers, ces colosses des temps primitifs, s'alourdissent à présent sur leurs selles, car le soleil, qui chauffe à plaisir leur *four de campagne*, poursuit ses jeux de reflets sur ces cuirasses polies; puis cette tortueuse colonne de cuivre s'enfonce dans le défilé du faubourg, et disparaît dans les maisons de la vieille ville picarde comme un long serpent aux écailles d'or qui regagne la fente de son rocher. Du hennissement des chevaux, du choc des sabres droits, de tout ce murmure d'une cavalerie en marche, on n'entend plus que les vibrations entrecoupées de la trompette et les derniers coups de baguette du petit timbalier à la chenille tricolore. L'empire, qui entendait merveilleusement l'oripeau militaire, répandait à profusion les timbaliers dans la cavalerie. Aujourd'hui c'est le monopole de deux régimens. L'enfant de troupe, hissé sur un énorme cheval noir qui a l'honneur de *blouser* pour le compte du 1er carabiniers, est entretenu, équipé aux frais du roi. Le régiment du colonel Brack, le 4e hussards, est doté du même privilége.

A la suite de ces hommes qui rentrent au quartier, haletans sous le casque, la basane trempée, les joues veloutées de poussière, et duvetées comme des pêches d'automne, se traîne une caravane de curieux éreintés qui ont suivi les mouvemens des brigades, comme s'ils couraient sus à des feux follets : les uns à pied, d'autres sur ces quadrupèdes excentriques qui ne naissent et ne vivent que dans les champs. L'omnibus temporaire du camp se mêle aux cabriolets des fermiers et accroche quelques voitures fashionables des environs. J'ai reconnu d'assidus spectateurs qui ne manquent pas plus une manœuvre que M. Ang... ou feu le bailli de Ferrette, une représentation des Bouffes. C'est une dame qui se distingue surtout par cette passion stratégique; sa calèche précède la division sur le plateau et ne rentre en ville qu'après elle : on dit que le matin sa femme de chambre vient sonner la diane à son chevet. Les cantines établies à quarante pas du camp, espèce de banlieue autour de la ville militaire, attardent aussi quelques traînards qui paient les délices d'un verre de *pousse-café* par le plaisir de rejoindre à pied le *poulet d'Inde* resté plus fidèle à son rang que le cavalier. Cette petite déroute complète la série d'épisodes d'un jour de grandes manœuvres. — Les exercices ordinaires ont lieu pour la cavalerie les lundis, mercredis et vendredis; pour l'infanterie les mardis, jeudis et samedis.

Une heure après le retour, les chevaux sont bouchonnés, luisans comme

des gibernes, dévorent l'avoine et se roulent dans la paille, pendant que les hommes sèchent leurs chemises et mangent la soupe. Les passe-temps de garnison absorbent jusqu'au dîner les officiers que le service ne réclame pas : le billard, la promenade, quelques visites, le tir du sieur Féret, qui possède de fort bons pistolets et une carabine-modèle.

A six heures, les tables d'hôte rassemblent les membres disséminés du corps d'officiers. Le matin c'était le cavalier emboîté dans le fer; à présent l'élégante tenue du frac avec l'épée argentée a remplacé le pesant harnais. Là se mêlent à toutes les armes, à l'artillerie, à l'infanterie, les oisifs Parisiens qui ont trouvé chez leurs amis une hospitalité comme l'entendent les militaires : cela veut dire qu'un officier vous offre sa chambre, ses chevaux, galope avec vous, lui rassasié d'équitation, dans une forêt qu'il a traversée cent fois, et le soir vous offre une glace au banquet de la pension. — La cordialité et l'extrême politesse de ces réunions d'hommes ne sont pas plus frappantes que le ton des discussions toutes spéciales qui sont mises sur le tapis, ou plutôt sur la nape. Ces causeries remplissent les intervalles du barbillon au fricandeau, du rôti à la salade, que viennent arroser quelques *extra* des pensionnaires en fond ou en bonne humeur... à tour de rôle.

Quelques-uns ont manqué à l'appel. Ils se sont rendus à l'invitation de M. le duc d'Orléans; car une liste générale des officiers est entre ses mains, et tous successivement, depuis le colonel jusqu'au sous-lieutenant, ont l'honneur de dîner au château. D'une part les militaires conviés et les officiers placés auprès du prince, en outre les personnes reçues à Compiègne, invitées à y passer plusieurs jours, viennent à six heures précises prendre place à la table dressée dans la galerie de la Paix. Pour le moment, cette galerie, décorée dans le style moderne avec colonnes corinthiennes dorées et caissons à fresques, est transformée en salle à manger. Le prince, assis au milieu d'une table oblongue, désigne les personnes qu'il désire avoir à ses côtés, ou placer à la gauche et à la droite de l'aide-de-camp de service. Les autres arrangemens sont fortuits. Il n'y a que des hommes parmi les convives.

Après ce dîner, aussi masculin, mais moins austère qu'un repas de trappistes, le prince se rend dans les salons, ou dans le jardin, si la soirée est belle; alors le café se prend en plein air, sur le perron qui fait face aux *beaux monts*. Sur l'invitation de M. le duc d'Orléans, cette réunion d'hommes, de militaires surtout, ne dissimule pas ses sympathies pour le

cigare, et des promeneurs disséminés vont illuminer des feux de la Havane la magnifique treille, imitée de Schœnbrünn, souvenir de mille mètres, galanterie de grand homme que Napoléon offrit à l'archiduchesse autrichienne.

L'hospitalité de Compiègne fait honneur au tact et à l'aménité du prince qui l'exerce. Otant aux formes de la représentation tout ce qui peut la rendre moins cordiale, on le voit, sachant le nom de tous, adresser la parole à tous, amener les conversations dans un cercle sérieux, ou les maintenir sur un ton de franchise et de gaieté. Chaque jour le même accueil attend de nouveaux hôtes. MM. Thiers, Guizot, de Montalivet, M. le comte Sébastiani, MM. d'Harcourt, de la Neuville, le maréchal Mortier, le maréchal Grouchy, le général Neigre, ont été reçus au château et remplacés par d'autres visiteurs.

M. le duc d'Orléans reçoit tous les jours à peu près le même nombre de convives, mais une fois par semaine il y a soirée au château, quelquefois spectacle. C'est un divertissement de fort bon goût, et de plus une compensation des lamentables choses qui se voient au théâtre de la ville, autorisé par monsieur le maire. *Lestocq* est venu jusque-là avec son orchestre, ses uniformes russes et ses fourrures. Or Lesotcq ne voyage pas comme *le Philtre* du Palais-Royal, concentré tout entier dans la petite personne de Mlle Déjazet. Il faut à Lestocq une suite, des convois, des bagages. Lestocq ne se dérange pas à moins de traîner avec lui cent dix personnes, qui couchent dans cent dix lits. Par bonheur, le château est vaste, les chambres nombreuses, et les lits excellens. Lestocq est un grand seigneur moscovite qui se fait respecter, comme on voit. Vendredi dernier, le Gymnase avait détaché sur Compiègne, Jenny Vertpré, entourée d'acteurs accessoires, et quelques figurans, entremêlés de violons et d'altos.

La représentation de *Christophe*, des *Vieux Péchés*, de *la Chanoinesse*, était fort piquante. M. Potier fils, qui revient je ne sais d'où, y avait apporté le masque, les gestes et le comique de l'enrouement que lui a légués son père; mais à coup sûr, la comédie n'était pas toute au château, une partie était tombée sur la route. Si je n'avais pas été à Compiègne pour les voir jouer, j'aurais voulu me trouver sur leur chemin pour les voir passer, ces artistes accélérés. Qu'on s'imagine une immense gondole, sans panneaux, comme la grande voiture de Sceaux, traînée au grand trot de poste. Sur six banquettes se pressent six rangs de choristes, de figurans, de musiciens, hommes et femmes, les uns assoupis, les

autres gais, ronflant ou chantant, riant sans distinction de sexe ou d'emplois, avec l'égalité de la grande route; sur l'impériale reposent les instrumens de la profession, manuscrits, violons, cahiers de musique, friperie dramatique, contre-basses, dont le manche énorme s'élève au milieu du trophée comme un mât de navire.

Une hospitalité complète attendait cette caravane, qui, deux heures après, se mettait à l'œuvre. Les pots de rouge retrouvés, les garde-robes triées et les perruques rajustées, l'aplomb et la mémoire présens, la petite troupe attendit l'entrée du prince, qui arriva ponctuellement à l'heure indiquée par les billets d'invitation, par la porte qui communique de la salle aux appartemens; dans la loge royale, qui peut être comparée, par la distribution, sauf la proportion, bien entendu, à l'amphithéâtre de l'Opéra, se trouvaient MM. les généraux Marbot et Baudrand, les officiers d'ordonnance, le marquis de Saint-Simon, l'ambassadeur de Naples, M. de Butera; MM. d'Oraison, de l'Aigle, de Marmier et de Bérenger.

Dans cette salle mignonne, coquette et dorée, pas une robe, un chapeau de femme; en revanche, quatre cents fracs d'officiers; le parterre offre l'aspect d'une mosaïque de paremens jaunes, de collets rouges, d'épaulettes d'or et d'argent. On pourrait faire de belles études sur les variétés de moustaches qui se dessinent aux premières loges. Aux secondes galeries, encore des moustaches; moustaches partout!

Après le spectacle, plaisir de contemplation, délassement d'esprit, le prince royal reçoit dans la grande galerie : là, des rafraîchissemens sont offerts, un buffet dressé, et, jusqu'à une heure du matin, le bruit des fourchettes atteste l'excellence de l'état sanitaire de la garnison.

§ IV.

Le tableau de ces trois camps porte avec lui ses contrastes, ses points de comparaison, ses inductions historiques et militaires. De ma narration, qui a tout juste la prétention d'un journal de voyage, il doit résulter que le camp de Compiègne est, comme tous les camps modernes, une école d'application; qu'on n'y perd pas comme jadis du temps, de l'argent et de la poudre en puérilités sans fruit, en simulacres coûteux faits pour désennuyer des femmes vaporeuses. Les amusemens des généraux et des officiers ne se prennent que sur les momens de repos du soldat, et jamais ne se prélèvent sur la sueur de son corps. Mme de Maintenon, qui

bâillait à la petite guerre de 1698, bâillerait bien autrement aux exercices sévères de 1834; et c'est pour le coup que Louis XV n'aurait pas laissé la trace d'un daim pour une grande manœuvre par divisions, où l'on dédaigne de combattre un ennemi fictif. Il n'y a plus là de militaires débraillés, ruinés par les aiguillettes, criblés de billets doux, plus de maison rouge, de mousquetaires gris, de gendarmes écossais, de gardes suisses, de *royal-Navarre*, de *royal-Lorraine*, ce régiment qui avait seul le droit de porter des bourses blanches à ses étendards; plus de *royal-Roussillon, royal-étranger,* avec leurs mestres-de-camp propriétaires, mangeant leur patrimoine, et considérant la guerre comme un carrousel : braves gens qui recevaient les balles dans des jabots de point d'Angleterre, se faisaient amputer une jambe en bas de soie, et tenaient à mourir poudrés! Plus de place aujourd'hui pour ces élégantes folies. La discipline a plié aux mêmes devoirs les natures les plus contraires; la loi a consacré les droits de l'armée. Un sévère uniforme nivelle les fortunes : tous les officiers sont égaux devant le pantalon garance.

Dans son langage de cour, dans ses insouciantes causeries, un duc de Saint-Simon aurait sans doute refusé une mention au camp que je viens de visiter. Il n'y eût pas trouvé à qui parler sur des étiquettes de logis, des préséances de ducs, des arrangemens de *carrossées* royales. Le grand seigneur eût peut-être négligé les tableaux dont j'ai été frappé, ces images purement militaires, cette poésie d'un camp d'autant plus impressive qu'elle touche de plus près aux réalités de la guerre. Ici l'on n'a pas traité de question intéressante comme celle dont s'agitait M. le comte de Tessé, ce colonel des dragons, inquiet de savoir s'il devait porter un bonnet ou un chapeau gris pour saluer le roi à la tête des troupes. Le camp de Louis XIV fournit à Saint-Simon quinze pages spirituelles. En décrivant celui de 1834, je me contente d'avoir été narrateur véridique.

NESTOR ROQUEPLAN.

SUZANNE.

Recevoir à minuit la benédiction nuptiale est un usage de nos provinces méridionales, et cette cérémonie nocturne est un spectacle que l'on aime à se donner quand on en trouve l'occasion. On sort du théâtre ou du bal, on passe devant l'église, la lumière brille à travers le vitrail, et on entre. Ces mariages de nuit ont l'attrait d'un chapitre de roman, et quand on voit, à la lueur des flambeaux, les deux époux devant l'autel, on cherche malgré soi, derrière le pilier, l'amant enveloppé dans son manteau, et la jeune fille abandonnée qui doit s'évanouir au oui fatal.

Dans l'église de Saint-***, à Antibes, une douzaine de curieux attendaient l'heure, se promenant à travers les nefs profondes, admirant la majesté des ténèbres sous les hautes voûtes, et les bizarres effets de l'ombre sur les reliefs et les peintures. Au bruit de deux voitures que l'on entendit rouler sur le pavé de la rue et s'arrêter devant le portail, ils allèrent à la hâte se ranger aux environs de la chapelle préparée pour la cérémonie. De là, ils virent s'ouvrir la porte de toile du tambour, et s'avancer un groupe noir, au milieu duquel se détachait une forme blanche et aérienne, — la mariée, — une jeune fille grande et svelte, qui, à quelques pas de l'autel, se sépara vivement de ceux qui l'accompagnaient, et vint s'agenouiller sur la marche de pierre. Ce fut une action pleine de foi et d'effusion à toucher les plus impies. Il y avait une adorable grâce dans cette pose de suppliante, à genoux, penchée, oubliant sa toilette de gaze, la tête cachée dans les mains, sans souci de sa coiffure de noces, et cassant dans ses doigts les fleurs d'oranger de sa couronne. C'était là une dévotion vraie qui vous gagnait

et vous pénétrait, et à voir cette jeune femme ainsi prosternée, et le tremblement de son voile, et l'agitation de son sein, on songeait avec émotion que dans sa prière, il y avait sans doute un adieu bien triste ou un vœu bien fervent.

L'époux vint lentement se placer à côté d'elle, et quand d'elle les yeux se portèrent à lui, il y eut une pénible surprise de le voir vieux et chétif. C'était un vieillard débile, la tête à peine couverte de longs cheveux blancs, voûté et traînant la jambe; un vieux militaire, comme on le devinait à ses croix et à une large cicatrice sur le front. L'âge du guerrier, ses blessures, tout ce qui ailleurs lui méritait l'intérêt et le respect, ici soulevait le murmure : car, si grands que fussent ses services, on ne leur eût pas voulu cette retraite; on lui eût souhaité une autre part de bonheur, un autre rayon de soleil. Mais cette fille belle et jeune n'était pas faite pour lui, et on la plaignait de venir ainsi s'abriter au foyer d'un soldat invalide. Lorsque, sa prière achevée, elle releva la tête, on admira ses traits angéliques, pâles et empreints d'une mélancolie profonde et résignée; mais il était aisé de reconnaître que cette expression touchante n'appartenait point à un chagrin de circonstance, venu de cet inégal hymen; c'était la trace d'une de ces douleurs originelles qui s'empreignent sur un front d'enfant, et dont la marque est vieille quand le visage est jeune encore. Si bien que dès lors on eut moins pitié de son mariage, en songeant que sa peine n'était pas là.

Pendant que les spectateurs faisaient ces remarques, et interprétaient, chacun à sa façon, les mystères de cette tristesse et de cette union mal assortie; pendant qu'ils s'intriguaient de ce couple disparate, se mariant à petit bruit, sans famille,—car il n'y avait là ni père, ni mère, ni personne qui eût les larmes aux yeux, aucune affection rayonnante ou attendrie, mais quatre témoins seulement, indifférens et calmes,—la cérémonie marchait, le prêtre récitait son office à demi-voix et l'assistance écoutait. Puis, lorsque, venant aux époux avec les anneaux bénits, le prêtre demanda au mari si, devant la sainte église, il consentait à prendre pour femme Suzanne Thibaut, le vieux soldat se redressa, et, à voix haute et ferme, il répondit : — Oui!

Et lorsque la question sacramentelle fut faite à la mariée, aucune parole ne sortit de sa bouche; elle répondit simplement par un signe de tête affirmatif.

Le prêtre se contenta de ce signe, le trouvant valable pour engager l'épouse et la lier devant Dieu.

Parmi ceux qui suivaient les mariés, nul ne parut surpris ; les curieux venus là par hasard et désœuvrement s'étonnèrent seuls, et [illegible], derrière eux, fit entendre cette faible exclamation : Pauvre enfant ! A ces mots, un des spectateurs se retourna vers une femme placée à l'écart, et il vit le seul visage qui fût ému, les seuls yeux qui fussent mouillés. C'était une loueuse de chaises qui, dès qu'elle eut aperçu le mouvement du jeune homme, se trouvant assez interrogée par les trois pas qu'il avait faits et par son regard, n'attendit pas une question mieux formulée pour lui répondre :

— Oh ! c'est une triste, triste histoire ; mais, puisque vous le désirez, je vous la vais dire.

Elle se nomme Suzanne. C'était il y a treize ans la plus jolie enfant de la ville ; une petite fille blanche et rose, toute bouclée, de grands yeux bleus, gaie, vive, avec un sourire toujours sur ses lèvres vermeilles. Aux promenades, dans les rues, on s'arrêtait pour la voir, on admirait sa figure, on raffolait d'elle, de sa grâce, de ses heureuses reparties. C'était notre merveille, monsieur, cette petite.

Mais, hélas ! il y a un mauvais sort qui en veut aux précoces enfans ! et puis sa mère était restée sept ans stérile ; elle n'avait obtenu cet enfant qu'à force de prières, de messes, et après une neuvaine à la Vierge, et vous le savez, mon bon monsieur, enfant de neuvaine, enfant de peine. Un jour donc, dans une promenade sur mer que Suzanne faisait avec sa mère, le bateau chavire, et tous ceux qui étaient dedans tombent dans l'eau et disparaissent. On s'élance à leur secours, mais sur sept personnes cinq périssent, et la mère de Suzanne est du nombre des victimes. Suzanne, elle, fut sauvée ; on la retira des flots demi-morte, et lorsque à force de soins on lui eut fait reprendre ses sens et qu'elle voulut appeler sa mère, ce fut en vain ! Sa langue était paralysée ; la frayeur et la souffrance l'avaient rendue muette.

Combien fut triste l'enfance de l'orpheline avec ce deuil et cette infirmité ! Tout avait changé pour elle, plus de mère, plus d'amis ; on ne regardait plus la petite fille avec sa robe noire, ses joues pâles, ses yeux ternes, la petite fille qui ne répondait pas quand on lui parlait.

Et plus tard, comme pour lui rendre plus amer son malheur, voilà qu'elle crût en beauté et en grâce. Sa jeunesse n'en fut pas moins triste, retirée chez une vieille parente qui l'avait recueillie par charité. Jamais on ne la voyait avec les jeunes filles de son âge. Sa seule joie était de ve-

nir ici. Elle était pieuse. Les fêtes de l'Église étaient ses seules fêtes. Elle attendait avec impatience nos jours solennels, Pâques et ses chapelles de fleurs, Noël et sa messe de nuit, la Fête-Dieu et les longues processions qui s'en vont par les rues pavoisées, les hautes bannières, les genêts et les roses jetés au vent, et les jeunes filles qui ont des ceintures neuves. C'était son seul jour de parure à elle, avec sa robe blanche et le long voile qu'elle brodait toute l'année pour ce jour-là; son seul jour de promenade à travers la foule qui la regardait passer, les yeux sur son livre, et seule silencieuse parmi ses compagnes dont la voix faisait retentir les saints cantiques. Souvent, dans ces solennités, elle entendait sur son passage de doux complimens qui lui serraient le cœur. Aussi, le lendemain, elle avait toujours les yeux rouges, et ses prières étaient plus longues. Enfin, la vieille parente qui l'avait prise, étant morte cet hiver, Dieu ait son ame! Suzanne resta sans ressources. Elle allait, disait-on, se faire religieuse, et cela aurait fait, je vous assure, une bien douce et sainte sœur de charité! mais le Ciel en a décidé autrement. Voici qu'il y a un mois, un ancien ami de la famille vint ici pour régler des affaires. C'était un vieux général bien riche, qui, la voyant malheureuse, abandonnée, et méritant si bien un sort meilleur, lui a offert de l'épouser. Elle a accepté.

Le récit de la bonne femme s'acheva en même temps que la cérémonie. Avec leur étroite escorte et au milieu de rumeurs diverses, les deux époux sortirent de l'église, les curieux se dispersèrent, et l'impression produite par le spectacle de cette union se dissipa vite au vent frais de la nuit. Une heure après, la voiture qui avait amené les mariés à l'église, les emportait sur la route de Prais.

A deux ans de là, nous retrouvons le général et sa femme dans leur petit hôtel de la rue Chantereine : une charmante maison parisienne, entre cour et jardin, pleine de luxe et d'élégance, riante et ornée. C'était là que le général avait conduit Suzanne aussitôt après leur mariage. Soldat depuis les premières campagnes de la république, le général avait désarmé le lendemain de Waterloo. Riche par hasard, et toujours passionné pour l'empereur dont il avait été le camarade, il avait acheté cet hôtel dans la rue et près de la demeure qu'avait habitée le premier consul. Ce voisinage consacrait le culte d'admiration, de souvenirs et de regrets qu'il avait voué à Bonaparte.

Auprès de lui, vivait un vieux compagnon, soldat du Nil et de la Loire, un de ces débris rares déjà aujourd'hui. George, licencié, était tout simplement venu s'établir chez son général, sans titre, sans fonctions, car le général n'avait mis aucune condition à son hospitalité. Bientôt il avait pris la haute main dans le ménage et dans la fortune. Insouciant et fatigué, le général s'estimait heureux d'avoir rencontré cet actif et probe intendant qui, à force de fidélité et de scrupules, faisait pour ses intérêts mieux que n'eût fait l'homme d'affaires le plus expert. Et puis, c'était une bonne compagnie que George, un imperturbable auditeur au coin du feu l'hiver et l'été sous les marroniers du jardin. Ils vécurent ainsi neuf ans.

Lorsque George reçut d'Antibes une lettre où le général lui disait : « Je me marie; » il ne le crut pas. Le général, vieux et impotent, se marier! c'était une dérision. Combien de fois, dans leurs veillées, ne lui avait-il pas avoué qu'il ne s'était jamais occupé de femmes, et que bien rarement, dans sa plus verte jeunesse, il avait été sous-lieutenant sur ce chapitre. Dans tout son répertoire d'anecdotes, de récits, de descriptions, il n'y avait ni une figure de jeune fille, ni une aventure d'amour. Et c'était à cette heure qu'il se ravisait! Le soleil du Midi lui aurait donné ce mauvais conseil, et il l'aurait suivi! Allons donc! George pensa que le général avait voulu se jouer de lui et tenter sa crédulité.

Aussi serait-il difficile de peindre sa stupeur, au retour, lorsqu'il s'élança vers la chaise de poste, et qu'il vit dans le fond de la voiture le général et sa compagne. Le général eut beau lui présenter Suzanne et lui demander son compliment, George ne trouva pas un mot à dire. Seulement, en la voyant si belle, il comprit la folie du vieillard; il l'excusa lorsque le général lui dit : — « Elle était pauvre, elle est infirme, c'est une bonne action que j'ai voulu faire. » Mais il n'en fut pas moins affligé d'abord en songeant que tout allait changer dans cette maison, où il avait si doucement vécu pendant de longues années.

Comme le prévoyait George, tout changea de face dans la maison du général dès que Suzanne y fut entrée. Le petit hôtel se fit pour elle luisant et décoré; les appartemens, autrefois nus et en désarroi, prirent pour elle du vernis et du lustre. Ce fut de son règne que data l'élégance de cette habitation, qui devint une des plus somptueuses de la Chaussée-d'Antin.

Il en fut du maître comme du logis. Par exemple, depuis la première semaine de son mariage, le général n'avait pas touché à sa belle pipe

orientale, garnie d'ambre et de vermeil, qu'il avait reçue en présent d'un pacha, au Caire, autrefois. Il laissait son tabac du Levant, blond et parfumé, se dessécher dans ces belles *blagues* de soie et de perles qu'il suspendait jadis à sa boutonnière, le matin, lorsqu'il fumait en se promenant au soleil dans le jardin, marchant au hasard dans les plates-bandes et brisant les jacynthes sous son pas nonchalant. Le jardinier maintenant cultivait en paix ses fleurs, qui ne périssaient plus qu'en bouquet à la ceinture de Suzanne ou en pyramides devant les glaces du salon; et les pipes étaient allées rejoindre les vieilles armes, les épaulettes noircies, les uniformes troués, à l'arsenal, comme ils disaient avec George, et il en était d'elles comme des vieilles épées rouillées, ce n'était plus qu'un souvenir. Il avait suffi d'un signe de Suzanne pour le faire renoncer à cette ancienne et chère recréation, et cela sans éclat, sans ostentation, sans faire sonner le sacrifice. Aux observations de George, il répondit simplement : « Elle n'aime pas l'odeur de la pipe. »

Toutes ses douces habitudes du camp, il les dépouilla ainsi une à une, sans murmure, sans effort, se pliant à de nouvelles choses comme un enfant qui change de tuteur. Il avait oublié les refrains du bivouac; il ne racontait plus à George les combats où George avait assisté à ses côtés. Tout s'était refait en lui, mœurs, langage, caractère. Autrefois il était d'une humeur inégale, brusque, inquiet, violent. Il avait des jours pleins de colère, les jours où l'atmosphère pesait sur ses vieilles blessures, qui toutes avaient un nom de bataille. En ce temps-là, le matin, lorsque George ouvrait sa fenêtre, et voyait ou tomber la pluie ou souffler le vent, il disait en hochant la tête. « La journée sera rude, c'est mauvais temps pour Leipsick! » Ou bien : « Dresde nous coûtera quelques porcelaines aujourd'hui! » Mais maintenant, vent ou grêle, neige ou tempête, le général était tous les jours gai, affable et souriant.

Lui qui n'aimait pas le monde, qui l'ignorait, qui, façonné à une dure école, s'était toujours révolté aux formes satinées et menteuses de la société parisienne, s'était soumis à cette gêne; il s'était fait habitué de brillans salons, pilier de soirées, dilettante. Il se serait fait danseur, malgré sa jambe malade, si sa femme avait voulu!

Lui qui ne s'amusait qu'au Cirque-Olympique ou aux Variétés, passait maintenant des soirées entières à l'Opéra-Italien, sans fermer l'œil.

Lui qui avait si grand besoin de repos, qui était si casanier, si à l'aise dans son fauteuil, était tout le jour par voies et chemins, au bois, aux

Tuileries, toute la nuit par fêtes et bals et concerts, car il aimait à accompagner sa femme, à la produire; il était bien avec elle, heureux et fier d'elle! Et George, qui s'était si fort étonné d'abord de ce mariage et de cette métamorphose, avait fini par céder à la même pente; son âpre écorce s'était amollie; il était devenu bientôt le zélé serviteur, l'esclave dévoué de cette femme qu'il avait vue venir avec tant de répugnance!

Et vraiment c'était merveille que cette attraction et cet empire exercés par Suzanne. On l'aurait compris d'une femme bonne et douce, qui eût pansé les blessures de ces deux vieux soldats, qui les eût attendris et consolés; mais loin de là, car Suzanne avait changé aussi dans le mariage; ce n'était plus la pauvre fille modeste et mélancolique, oubliant son malheur dans les travaux du ménage, et ne s'en souvenant aux rares jours de fêtes, que pour verser le lendemain quelques larmes de plus. La fortune avait relevé cette douleur si humble dans la médiocrité. Cette pauvre Suzanne, dont l'enfance avait passé si obscure, si close, s'était vite épanouie au soleil du monde, elle avait vite mûri de corps et d'ame. Qui l'eût vue une fois à l'église, le soir, faisant un signe de tête au prêtre qui la mariait, et puis l'eût revue un an et demi après dans son salon de Paris, ne l'aurait guère bien reconnue peut-être. Elle avait grandi, elle s'était développée de taille et de visage; ses traits avaient pris une expression forte et fière, ses yeux bleus avaient perdu ce regard plein d'une grâce rêveuse qui les rendait si charmans, leur teinte avait bruni; ses sourcils se dessinaient plus vivement; la touchante jeune fille avait disparu : ce n'était plus aujourd'hui qu'une femme admirablement belle.

Son caractère avait changé de même. Elle était devenue capricieuse, bizarre, emportée, exigeante; elle avait pris une humeur commune à bien des femmes, mais avec moins d'enveloppe que chez les autres. Ses vivacités étaient sans frein, ses vouloirs sans accommodement; elle ne regardait à rien et ne ménageait personne : mais on l'aimait comme cela. Son infirmité couvrait tous ses défauts d'une excuse attendrissante; on la plaignait de ses torts, on ne s'en croyait tenu qu'à plus de soins et d'égards; de sorte que ce n'était pas la jeune femme qui veillait sur son époux souffrant, ce n'était pas elle qui soutenait ce pas débile et cette vieillesse mutilée, mais lui, au contraire, qui prêtait à cette jeunesse affligée ses consolations et son appui. Il avait pour elle de touchantes attentions, d'ingénieuses tendresses; pour elle il épuisait cet art des petits soins que les vieillards possèdent si bien, qu'ils possèdent seuls, et c'était à serrer le

cœur souvent que l'indifférence et la froideur dont Suzanne payait ces marques d'une délicate sollicitude. L'amour du général pour sa femme était tout de bienveillance et d'orgueil, une affection de père autant que d'époux, une tendresse à part, qui n'a rien à demander pour soi et tout à donner, qui ne veut rien en retour, désintéressée, satisfaite, si un sourire accueille ses soins. Lorsque le soir, dans le petit salon qui séparait leurs deux appartemens, il la quittait pour la nuit, le bon vieillard se croyait payé de sa journée toute de prévenances et de fatigues pour elle, si elle avait appuyé le front sous son baiser, si elle lui avait pris et serré la main, si elle lui avait dit avec son langage qu'il comprenait si bien : « Je suis contente de la soirée que vous m'avez donnée; la musique du concert m'a touchée, la danse du bal m'a mise en joie, l'acteur du drame m'a émue. Merci ! »

Ce langage il avait mis à l'apprendre une incroyable intelligence, et, à force de travail, de persévérance et d'amour, il était parvenu à le deviner tout entier. Il saisissait à merveille ses nuances les plus délicates, sondait ses plus profonds mystères, interprétait ses plus hardies expressions et ses plus larges ellipses. Son instinct de pitié et de tendresse lui avait révélé toute cette parole admirable d'une femme qui ne traduit pas sa pensée par des sons vulgaires, mais qui vous parle avec tout son être, avec toute sa beauté; qui vous parle du geste et du regard, avec le sourire de ses lèvres et la flamme de ses yeux; qui pose devant vous; qui met en jeu sa grâce et sa passion; qui se fait un verbe de tous ses traits, de toutes ses formes; qui a des mots dans les prunelles, dans les bras, dans la taille; qui met sa pensée en relief et vous la donne à voir et à toucher. Admirable discours, ciselé, pittoresque, silencieux, plein de drame, de peinture et de fascination ! Le général s'était mis en rapport parfait avec cet idiome; il avait trouvé le secret de ses accidens, de ses symboles, de ses aventures, et Suzanne lui savait plus gré de cette intelligence que de tout autre chose, plus que de cette vie de fête qu'il lui faisait, de cette richesse qu'il lui avait donnée, de cet hôtel somptueux ou il l'avait placée, de ces gens et de ces carrosses mis à ses ordres, de ces parures, de ces dons sans cesse renouvelés, et de cette délicieuse maison des bois, à Meudon, où elle pouvait passer l'été et l'automne, si bon lui semblait.

Par contre-coup, elle en voulait fort à ceux qui ne comprenaient pas ses signes à première vue, et qui, comme George quelquefois, la regardaient faire d'un air hébété, souriant à ses gestes rapides et haussant niaisement

les épaules. Pour ceux-là c'étaient des colères et des haines. Ce qui lui répugnait surtout, c'était d'écrire son discours. Partout, chez elle, sur tous ses meubles, se trouvaient des albums ouverts, des crayons, des tablettes; mais elle ne s'en servait qu'à contre-cœur et en désespoir, et maintes fois, dans ses mauvais momens, il lui arriva de briser tout cet attirail qui était là comme l'enseigne de sa misère. Ces moyens la révoltaient, parce qu'il y avait en eux quelque chose de faux, d'étranger à elle, d'emprunté; c'était un secours, une béquille dont elle avait honte.

Riche et baronne, Suzanne était bien plus à plaindre que pauvre et obscure fille. La fortune lui avait mesuré tout son malheur, et semblait ne lui avoir donné le reste que pour lui pouvoir dire : « Il te manque cela! » Aussi souffrait-elle. Son infirmité lui gâtait tout, empoisonnait sa joie, effaçait sa beauté, arrêtait les hommages, mettait la pitié là où seraient venus l'admiration et l'amour. Pour une femme si vaniteuse et si vive, d'une si grande et violente imagination, c'étaient chaque jour des mécomptes, des avanies à endurer, des insultes qui lui poignaient l'ame. Tout cela fit qu'elle tomba bientôt dans un grand abattement qui dégénéra en une maladie de langueur. Le général était au désespoir; il consulta les plus célèbres médecins, il promit la moitié de sa fortune à celui qui ferait la cure; mais il n'y avait pas de remède.

— Cette pauvre petite femme! disait George les larmes aux yeux, elle en mourra! C'est clair, une femme, il faut que ça parle pour vivre! Les médecins sont des ignorans, car je suis bien sûr qu'elle pourrait en rappeler. Si c'était de naissance, je ne dis pas; mais c'est un accident qui lui a noué la langue, et le nœud doit pouvoir se défaire. Nous avions un lieutenant qu'un coup de canon avait rendu sourd, et à qui une blessure à la tête rendit l'ouie. Ce n'est pas un tel remède que je proposerais pour madame; mais il me semble que les médecins, dans leurs rubriques, pourraient lui trouver un équivalent.

Cependant les plus notables praticiens de Paris et de Montpellier avaient été vainement consultés; quelques-uns avaient tenté sans fruit un traitement ou une opération, et il n'y avait plus aucun secours à espérer de leur art, lorsque arriva à Paris un prince allemand qui, voyageant pour sa santé, était escorté de son docteur. Ce docteur avait une immense réputation, il était correspondant de toutes les académies, traduit en toutes les langues, et beaucoup plus célèbre que son noble patron, qui descendait en ligne diagonale de l'empereur Conrad. L'arrivée de ce couple

voyageur fit quelque bruit dans les journaux ; à l'Institut, où le docteur eut les honneurs d'une séance; à l'Opéra et dans les sociétés les plus brillantes, où le prince se répandit fort, curieux d'étudier nos mœurs d'après nature. Les deux illustres étrangers furent présentés dans un des salons de ce monde étroit que fréquentait le général et sa femme. Le prince fut trouvé très-aimable et le docteur très-savant; c'était dans l'ordre, car à Paris on a une aveugle foi aux altesses et aux réputations. Le prince était roux, massif et valsait comme une toupie; le docteur était grave, distrait et bavard. On les choya.

Le prince remarqua Suzanne, le général remarqua le docteur.

La Faculté germanique sera mieux inspirée que la nôtre, peut-être, pensa le général; c'est à voir.

Le lendemain il demanda une audience au docteur allemand et se rendit chez lui avec Suzanne. En deux mots il dit l'objet de sa visite. Le docteur aussitôt entama avec la jeune femme une conversation admirablement mimée. Les gestes de Suzanne furent très-dramatiques. Elle raconta d'abord le malheur qui l'avait privée de la parole. Le docteur la regardait dire avec un balancement de tête approbatif qui donna beaucoup d'espoir au général. Après diverses questions délicates et compliquées qui firent rougir Suzanne plus d'une fois, le docteur l'examina attentivement, écouta tout ce que son gosier donnait de son, et ayant réfléchi quelques instans, il s'approcha du général et lui dit à demi-voix :

— Mariez votre fille, monsieur, et j'en réponds.

Le général fit deux pas en arrière, et demeura pétrifié : Suzanne, qui avait entendu, devint pâle comme une morte, et le docteur prit un air effaré, s'apercevant qu'il avait fait une bévue. Il y eut un long silence que le docteur allait rompre, lorsque le général, craignant qu'il ne répétât le mot fatal, le saisit par le revers de son habit et l'entraîna à l'écart. Ils parlèrent pendant un grand moment dans une embrasure de fenêtre, tournés vers la vitre. Puis le général emmena Suzanne qui s'était remise, et feignant la plus complète ignorance, lui demandait quel avait été le résultat de la conférence, ce que pensait le docteur, et s'il avait prescrit quelque chose?

— Rien, répondit le général avec un soupir.

Elle se mordit la lèvre jusqu'au sang, et mit la tête hors de la portière de la voiture pour prendre l'air.

Rentrée chez elle, Suzanne s'enferma dans sa chambre, et y passa trois

heures à méditer le mot du docteur. Ce mot lui ouvrait un monde nouveau. Sans doute il n'eût été qu'une énigme pour la jeune fille d'autrefois, naïve et ne voyant dans le mariage qu'une pieuse cérémonie d'église et une utile adoption; mais il fut vite compris par la femme de vingt ans, vive et puissante, dont l'intelligence s'était développée à un long silence et à un recueillement forcé. Depuis long-temps déjà, son froid et paternel mariage était un mystère qui lui pesait et qu'elle se prenait souvent à vouloir pénétrer. Le voile était déchiré maintenant et le jour arrivait de toute part. Tant que son union avec un vieillard n'avait blessé que des désirs indécis et une vague curiosité, elle avait pris son mal en patience, et, comme tant d'autres, elle serait morte peut-être dans son ignorance chaste et résignée; mais lorsque le docteur eut prononcé cet arrêt : « Mariez-la et j'en réponds, » il y eut deux révoltes en elle; parce qu'elle vit deux dommages dans cette union. C'était une double atteinte à ses droits, à sa dignité, à sa condition; c'était une trahison, un joug qui l'obligeait à vivre incomplète, demi-femme, portant un faux titre; un affreux contrat qui la condamnait à rester infirme.

Ce mot fatal : « Mariez-la, » avait frappé à la fois la tête et le cœur, portant partout le trouble et la lumière. Ce mot était toujours là, présent à sa pensée, bruissant à son oreille, posant devant ses yeux. Dans la veille et dans le sommeil, ce mot lui venait, tantôt grave, tantôt moqueur, prenant quelquefois, pour lui apparaître, une forme pleine de poésie et de vanité.

Dès lors la maladie de langueur où elle était tombée se changea en une fièvre ardente. Cette fleur sans rosée et sans soleil, si flétrie et si penchée, se releva tout à coup et se raviva; car son mal n'était plus incurable; elle n'était pas frappée à jamais et sans recours; le sens n'était pas éteint en elle, mais engourdi; la parole n'était pas morte, mais en léthargie seulement. Oh! combien cette pensée jetait son imagination dans un affreux tourment! Qu'avait-elle donc fait pour une si étrange et fatale destinée! Deux fois victime du sort, la nature et le hasard l'avaient deux fois frappée : dans le mal et dans le remède. Si ce vieillard n'était pas venu, si, demeurée misérable et n'ayant pas de quoi payer la dot d'un couvent, elle avait fait un mariage obscur, épousé un pauvre et jeune ouvrier qui l'eût prise pour en faire sa ménagère, elle aurait dans cet hymen recouvré la parole! Voilà donc ce que lui coûtaient son rang et sa richesse! Il faut attendre maintenant, compter les jours d'un vieil époux, et calculer ce que l'âge et les fati-

gues peuvent lui laisser encore de vie. Mais qui sait si, lorsqu'elle deviendra veuve, toute harmonie ne sera pas détruite, toute sympathie éteinte entre ses organes, de façon à rendre impossible l'œuvre de délivrance?

C'étaient là des réflexions qui dévoraient ses jours et ses nuits, qui lui fatiguaient la tête jusqu'au vertige, et tournaient à lui ôter la raison d'abord, et puis la vie.

Il y avait des momens où elle pleurait et se mordait les poings; où, les mains sur les hanches, le cou tendu et les veines gonflées, elle s'efforçait d'articuler un mot, jusqu'à ce qu'elle tombât sur le tapis, épuisée. Et alors, exaltée par ces impuissans efforts, Dieu sait ce qui fermentait en elle d'incohérens projets, d'horribles desseins, et quel chemin faisait son esprit dans ce monde inconnu qui avait pour elle de si belles promesses! Que de terribles combats! que de résolutions arrêtées et puis perdues! Combien de fois n'arrangea-t-elle pas son roman, qu'elle abandonna au premier chapitre, effrayée de l'intrigue et du dénoûment! Cette lutte fit son temps. Mais toutes les hésitations de la jeune femme, ses scrupules, ses terreurs et ses préjugés ne pouvaient tenir contre les actives sollicitations qui sans cesse lui montraient quel terme il y avait à tant de désespoir, quelle issue à tant de souffrances.

Le général était allé à Meaux pour un procès. Après une journée pleine d'agitations, Suzanne prit son parti, un parti violent et décisif. C'était au plus fort du carnaval, un lundi. L'année d'avant, pour satisfaire une excusable curiosité, son mari l'avait conduite au bal de l'Opéra. Le bal de l'Opéra lui revint. Elle veilla tout le soir, au coin du feu, avec un ouvrage de tapisserie sous les doigts; mais sa tête était ailleurs. A minuit elle prit son domino, son masque, toute sa folle parure; elle mit une fleur à sa ceinture, et sortit à la dérobée.

Dix minutes après elle était dans le foyer de l'Opéra. La voilà qui entre dans la foule, traverse les flots des promeneurs, et va s'asseoir à l'écart, comme celles qui attendent. Si son beau visage était invisible, tout le reste de sa beauté éclatait sous son déguisement. Sa taille s'élançait fine et souple dans son corsage de satin, ses épaules éblouissaient sous les mailles de sa mantille noire, ses cheveux s'échappaient à boucles épaisses de son étroit chaperon, et son pied sortait mince et élégant de sa jupe écourtée. Ainsi vêtue, ainsi posée, assise et immobile, elle ne pouvait manquer de captiver bien des regards et des admirations.

Beaucoup passèrent pourtant devant elle sans s'arrêter; car vous savez le bal de l'Opéra, cette fête toute noire, cette lente promenade sous les lustres, ce mystère sans grâce et sans intrigue, ces femmes qu'aucun n'ignore, et ces dialogues décolorés qui vous mènent à un souper chez Riche, ou à quelque chose de moins; voilà tout ce qui nous reste de folie à nous peuple sérieux et libre. En nous armant pour nos graves combats de principes, nous avons jeté tout notre joyeux bagage, notre chanson, notre grelot, notre masque, notre débauche légère et spirituelle. Seulement nous avons gardé le bal de l'Opéra comme une vaine cérémonie qui survit à des mœurs éteintes, comme un service de souvenir et d'expiation en l'honneur de nos joies perdues. A ce bal, qui, jugé sur l'enseigne, semblerait un vaste laboratoire d'aventures, aucun ne cherche aventure. On va et vient, on se croise, on se lance quelques paroles d'abordage, on brûle quelques amorces, on se prend et puis on se quitte, et quand on n'a pas là un de ces rendez-vous de forme qu'on eût tout aussi bien pu se donner chez soi, on se résigne à s'en aller comme on est venu, sauf toute l'accablante lassitude de la veillée et de l'ennui. Mais espérer une rencontre, compter sur le hasard d'une bonne fortune, serait une niaise ignorance ou un ridicule provincialisme. Aussi beaucoup passèrent devant Suzanne sans s'arrêter.

Jusqu'à ce qu'enfin, sans se douter assurément de ce qu'il y avait d'étrange, d'inattendu et de poétique dans cette femme, trois jeunes gens remarquèrent sa solitude et sa grâce, et tous trois, bras dessus, bras dessous, firent halte devant elle.

— Admire, Léopold, dit l'un d'eux, quel joli pied et quelle élégante taille! Sans doute, beau masque, il n'était pas besoin de cette fleur rouge à votre ceinture pour qu'il vous reconnût entre toutes, l'heureux mortel assez impertinent pour vous laisser venir la première au rendez-vous et s'y faire attendre.

Suzanne leva la tête et les regarda tous les trois.

— Ne vous ennuyez-vous pas ainsi seule et assise, dit Léopold, et ne vous plairait-il pas de faire un tour de promenade?

Suzanne fit signe que non.

— Vous avez tort, reprit Gustave, celui qui avait parlé le premier; et l'un et l'autre s'assirent à côté d'elle, chacun d'un côté, sans façon, lui disant:

— Puisque vous ne voulez pas vous promener avec nous, nous nous reposerons avec vous, beau masque, car vous nous intriguez fort.

— Et nous voulons vous reconnaître, ajouta Léopold, nous qui connaissons toutes les jolies femmes de Paris.

Cela dit, ils s'emparèrent chacun d'une de ses mains, familièrement, et elle les laissa faire, ne s'en apercevant pas, tant elle était attentive à contempler celui des trois qui était resté debout devant elle et n'avait pas parlé.

Un jeune homme de vingt-trois ans environ, d'une figure charmante, frêle et blond, qui regardait ailleurs, distraitement.

L'examen achevé, Suzanne se décida; elle dégagea ses deux mains, se leva brusquement, et passa son bras sous celui du jeune homme.

— Tiens, s'écrièrent à la fois Léopold et Gustave, c'est Édouard qu'elle prend! Elle était là pour lui et il nous laissait perdre nos frais, le bon apôtre! Cela est mal, Édouard. Mais dites-nous du moins qui elle est, et comment, et depuis quand, car nous ne vous savions pas cette conquête.

Suzanne lui sauva l'embarras d'une réponse en l'entraînant dans la foule, où ils se perdirent tous deux. Quand Édouard fut revenu de sa première surprise :

— Que je suis heureux, dit-il, de cette préférence! Me connaissez-vous donc, mon joli masque, ou bien m'avez-vous pris par hasard ou en pis-aller? Je ne sais, mais assurément, j'ai beau chercher, je ne connais aucune femme de votre taille, de votre air, de vos cheveux et de votre pied.

Et à son tour il examinait la jeune femme, dont le bras tremblait sous le sien. Il admirait sa bonne mine, sa tournure gracieuse, son cou blanc, ses yeux qui étincelaient à travers d'étroites échancrures, et le bas de son visage qu'on entrevoyait lorsque la barbe du masque venait à voltiger. Sa vanité se trouvait heureuse de cette femme qu'on lui enviait. Cependant, après un quart d'heure d'incroyables efforts à chercher qui elle pouvait être, et à la questionner, Édouard, surpris de ne pas avoir obtenu une seule réponse, lui demanda si elle avait peur d'être reconnue à sa voix. Suzanne fit un signe de tête affirmatif.

— Vous ne direz donc pas un mot? Mais c'est désespérant! En vérité vous pourriez parler sans crainte, belle dame; je suis peu musicien, j'ai l'oreille inintelligente. D'ailleurs n'est-il pas aussi facile de déguiser sa voix que son visage? Essayez. Ou bien parlez-moi italien ou anglais, si vous savez; la prononciation déroute. Vraiment il n'y a qu'une femme que je reconnaîtrais à la voix, je crois, c'est la marquise; et vous n'êtes pas la marquise, qui a les cheveux noirs et trente-deux ans.

Édouard lui dit tout cela, et bien d'autres choses encore, car ils ne se quittèrent pas et se promenèrent ensemble une bonne partie de la nuit. Enfin Édouard, fort épris, fort intrigué, fort pressant, fit observer à son inconnue que la salle se dégarnissait, et lui demanda si elle ne voulait pas aussi se retirer. Suzanne y consentit.

Sous le péristyle, Édouard lui dit :

— Nous allons souper, n'est-ce pas?

Suzanne refusa.

— Alors où voulez-vous donc aller?

Après un instant de réflexion, Suzanne prit son éventail dans les plis de son mouchoir. C'était un de ces éventails de bal où l'on écrit ses danseurs; elle écrivit :

« Chez vous. »

L'action de Suzanne ne doit point être mesurée au préjugé vulgaire. Ce n'était point dans une intrigue qu'elle entrait ainsi d'une façon si emportée. Le vice n'eût pas été si hardi du premier coup. Le cœur, la tête ou les sens n'étaient pour rien dans sa démarche folle, et la morale la plus austère ne saurait sans injustice et sans erreur en être offensée. Placée hors du droit de la nature, Suzanne était aussi, et par cela même, placée en dehors des lois de la société. Ce n'était pas sa chasteté, c'était sa raison qui succombait. Devant Dieu et devant les hommes elle ne méritait que pitié et miséricorde.

Quand la porte se fut refermée sur eux deux, et qu'ils se trouvèrent au milieu du pittoresque désordre qu'une toilette de bal sème dans une chambre de jeune homme, Édouard joyeux jeta son claque sur un fauteuil, passa la main dans ses cheveux, se retourna vers elle, et d'un ton dégagé lui dit :

— Plus de mystère maintenant. Otez donc votre masque.

Elle était debout, immobile, comme un fantôme noir et luisant. Lui vint à elle doucement, intimidé presque de sa contenance, et aussi curieux au moins qu'amoureux. Il l'attira vers lui nonchalamment, et comme elle n'avait pas quitté son masque, par une manœuvre habile et prompte il en cassa les cordons. Cela se passait devant la cheminée, entre deux glaces qui répétaient la scène, et près des flambeaux qui éclairèrent le visage de Suzanne quand son masque tomba à ses pieds. L'admiration d'Édouard fut si grande que ses deux bras, qui enlaçaient la taille de Suzanne, se dé-

nouèrent involontairement. Elle était si belle et si imposante dans son émotion que l'entreprenant jeune homme demeura saisi d'étonnement et de respect. Il vit bien que ce n'était point là une de ces femmes banales qui se livrent intrépidement aux chances du bal masqué, mais une bonne et singulière fortune dont le sens lui échappait; et il pensa que c'était peut-être une conquête tout entière à faire encore, cette femme qui était venue à lui et chez lui d'elle-même. Aussi se rapprocha-t-il d'elle avec discrétion; il lui prit la main et la fit asseoir; puis il se plaça gracieusement à ses pieds, lui disant tout ce qu'il savait de douces et persuasives paroles, lui récitant toute la poétique qu'il avait apprise et qui lui avait si souvent réussi; mais Suzanne restait pensive, sombre, et le repoussait toujours. Enfin, lorsqu'il fut au bout de son éloquence :

— Maintenant que j'ai vu votre visage, vous ne devez plus, lui dit-il, craindre de me laisser entendre votre voix !

Ces paroles tirèrent Suzanne de sa rêverie, elle tressaillit, son teint s'anima et ses yeux brillèrent. Édouard ne se doutait guère combien ce qu'il avait dit là était puissant et au-delà de toute séduction. Après avoir vainement attendu une réponse, il ajouta avec un ton d'impatiente prière :

— Eh bien ! êtes-vous donc muette ?

Suzanne se dressa par un mouvement convulsif. Ce mot de hasard était plus qu'une séduction, c'était un viol. Édouard n'eut plus de reproches à faire, ni de prières.

Rien au monde, ni parole, ni musique, ni poésie, ne saurait exprimer le premier cri qui s'échappa de la poitrine de Suzanne, cri d'enfant et de femme à la fois, où vibrèrent toutes les cordes d'une gamme sublime. Et puis elle s'arracha des bras d'Édouard pour se jeter à genoux. Sa première parole fut à Dieu, le nom de son amant vint ensuite dans ses actions de grâces. Et c'était un tableau curieux, vraiment, cette jeune femme agenouillée dans son domino de bal, pâle, les cheveux épars, et devant elle ce jeune homme qui la regardait avec une indicible surprise, ne comprenant ni cette fervente prière au ciel, ni cette reconnaissance pour lui; écoutant avec stupeur ces flots de paroles bizarres et mystiques, entrecoupées de sanglots et de rires, et ne concevant rien à cette étrange mêlée d'actions et de sentimens si divers, à ces phrases inachevées, incohérentes, pressées, à cette confuse expression de piété, de joie et d'amour. Et comment aurait-il compris tout cela, le bon jeune homme? Mettez-vous donc à sa place? Croire à une toute simple bonne fortune; amener chez soi, la

nuit, une femme qu'on a prise au bal masqué, et, à travers ce vulgaire roman, arriver tout à coup à ce drame, à cette poésie, à cette femme si belle et si inconnue, qui se prosterne, pleure et adore; trouver sous le masque de l'Opéra cet amour vierge et cette passion fougueuse, cette femme qui s'abandonne et qui résiste, qui se livre et se met à genoux pour prier et vous remercier avec de délirantes paroles. C'était là un grand mécompte assurément; il pensa qu'elle était folle, et eut presque peur d'elle : aussi fit-il peu d'effort pour la retenir quand elle le quitta.

Le jour était venu et le soleil entrait de toutes parts dans la chambre de Suzanne. Suzanne était assise dans une causeuse; sur le parquet, devant elle, gisaient son masque et son domino; une bougie brûlait encore sur un guéridon. Il était midi, et depuis de longues heures Suzanne était là, plongée dans une profonde et enivrante rêverie, dont elle sortait parfois pour se livrer à des élans de joie folle. Elle rêvait à sa belle nuit, à ses deux bonheurs. Un seul de ces bonheurs l'eût tuée peut-être; à deux, ils se prêtèrent assistance, et chacun l'aida à supporter l'autre. Dans toutes ces pensées où son ame roulait, il ne se rencontra aucun remords de ce qu'elle avait fait, aucun regret, aucun effroi; car ce n'était là ni un crime, ni une débauche, ni une faiblesse. C'était une inévitable extrémité où le sort l'avait jetée de vive force, et d'où elle était sortie triomphante et radieuse. Sa félicité faisait la paix de sa conscience. Le monde peut-être aurait été assez inique pour juger son action avec sa rigueur convenue; mais le plus profond mystère la sauvera de ce blâme injuste; elle se contiendra dans son silence habituel quelques jours encore, pendant lesquels elle arrangera un coup de théâtre, une violente émotion ou un traitement nouveau. Ce sera une comédie à jouer ou un drame; mais, dans tous les cas, son rôle sera facile à créer et à produire, car le général est seul à tromper, et c'est un homme bon et crédule dont la joie ne peut manquer d'être aveugle au dénoûment.

Elle fut tirée de ces réflexions par un bruit de voix dans l'antichambre. Suzanne aussitôt poussa du pied dans un coin ses reliques de bal, souffla sur la bougie, se composa à la hâte un maintien paisible, et posa gracieusement un doigt sur ses lèvres qui souriaient, comme pour se dire : Taisons-nous! Il était si doux de faire une courte dissimulation de ce qui la veille semblait une éternelle infirmité! La femme de chambre, entr'ouvrant la porte, annonça la comtesse de V..... Suzanne fit un signe d'ad-

mission. Mme de V..... était la femme que le monde appelait la meilleure amie de Suzanne, ce qui ne signifiait pas grand'chose, car ce que les femmes nomment amitié entre elles, n'est pas un sentiment, c'est un filon de tendresse égaré et sans parfum; ou bien, c'est une contenance seulement, c'est l'éventail derrière lequel elles cachent leur regard et leur sourire, c'est le blindage de leurs batteries. Mme de V..... s'était liée avec Suzanne peut-être à cause de son infirmité. C'était une amie si commode celle à qui l'on pouvait parler sans cesse, sans interruption, et même pendant qu'elle vous répondait! Dans tous les cas, s'il avait tenu à elle que la langue de son amie fût déliée, et qu'elle eût pu voter à bulletin secret, pariez à coup sûr qu'elle aurait mis une boule noire au scrutin. Ces amitiés sont ainsi faites. N'y cherchez n'y désintéressement, ni confiance entière, ni dévouement; les femmes mettent ailleurs ce qu'elles ont de bon. Mme de V..... était donc tout simplement la femme que Suzanne voyait le plus souvent et le mieux : c'était chez elle que le général avait rencontré le docteur allemand. En entrant, Mme de V..... avait l'air mystérieux et embarrassé; elle prit avec effusion les mains de son amie et les pressa contre le corsage de sa robe; elle l'embrassa deux fois, elle la regarda d'un air attristé, levant parfois les yeux au plafond avec de petits soupirs; tout cela mêlé de paroles discrètes, qui bientôt devinrent des mots à double sens, puis, se dépouillant peu à peu de leur voile, exprimèrent clairement que la consultation était connue, et qu'on savait l'ordonnance. Les femmes ont l'art de tout apprendre et de tout dire.

Suzanne demeura anéantie; elle n'eut la force ni de répondre, ni d'entendre ce qu'une charitable amitié lui prodigua de consolations et de conseils.

Le lendemain, le général étant de retour fut informé aussi de l'indiscrétion du docteur. Quelques mots, qui échappèrent à son dépit et à sa colère, apprirent à Suzanne que cet épisode formait le sujet de tous les entretiens; c'était l'histoire à la mode des salons de Paris; on la racontait toute brodée de piquans détails. Rien ne manquait à la publicité.

Dès lors Suzanne dut renoncer à toute pensée de jouir en face du monde du bienfait de sa délivrance. Le monde en savait trop pour être trompé; il fallait donc choisir, lui paraître infirme ou déshonorée, garder sa pitié ou accepter son mépris. Suzanne n'eut pas courage une seconde fois. Elle s'aperçut bien vite de la maligne surveillance qui l'environnait; elle vit autour d'elle mille curieux qui prêtaient l'oreille, épiaient un mot comme

une confession et s'impatientaient de ce qu'un si beau scandale restait incomplet. Combien ne prit-elle pas en haine cette société où le vice vulgaire levait le front, honoré et flatté, tandis que sa chute à elle, que tant d'excuses devaient protéger, était attendue comme un spectacle plaisant où chacun pourrait pointer son mot et planter son quolibet. Certes, elle était bien trop fière pour donner à ces gens-là sa renommée à déchirer! Elle se raidit dans son héroïque résignation, et, le sacrifice dût-il lui coûter la vie, elle résolut de l'accomplir. Que de force et de grandeur d'ame ne lui fallut-il pas pour persévérer! Autrefois, du moins, ses amers regrets étaient colorés par un rayon d'espoir; maintenant sa détresse était sans issue, sans retour, ni avenir meilleur. Cette parole si désirée, il fallait qu'elle mît autant de soins à la dissimuler, qu'elle avait consacré de larmes à la pleurer autrefois. C'était un trésor volé qu'elle devait cacher, une parure faite pour elle seule, et qu'il fallait dépouiller devant les autres, pour s'exposer, pauvre et nue, à la commisération. Son tourment de toutes les heures maintenant était de retenir captive cette parole ardente, avide d'air, folle de liberté, cette parole douce et suave qui coulait à ses lèvres, cette parole violente et terrible qui la serrait à la gorge et voulait lui briser les dents pour sortir! Toute sa récréation, tout son dédommagement était parfois de s'enfermer dans sa chambre, seule, sous le verrou, et là elle parlait, elle se parlait, elle parlait à ses meubles, à ses tableaux, au plafond et au plancher; elle s'enivrait de ces sons, de cette admirable musique, de sa puissance recouvrée; elle parlait à haute voix et à voix basse, elle bégayait, elle chantait, elle essayait toutes les notes, toutes les souplesses de ce flexible organe. Parfois aussi, elle sortait seule et à pied, elle s'en allait dans des quartiers lointains où elle fût inconnue, entrant dans les magasins pour parler aux marchands; elle aimait, dans la rue, à demander son chemin furtivement; elle était ingenieuse à trouver de ces occasions. Mais ces momens de liberté secrète étaient courts; il lui fallait toujours revenir chez elle, reprendre son entrave devant son mari, devant ses gens, devant le monde; il fallait chaque jour recommencer le supplice, s'étudier, se macérer, et frémir devant cette pensée qu'un mot échappé, le mot le plus simple, le plus plus honnête, serait un flagrant délit d'adultère!

Une seconde douleur lui porta le dernier coup. Son courage et sa résignation avaient été secourus et aidés long-temps par une pensée consolatrice. Des deux bonheurs qui lui étaient échus à la fois, si l'un était non-

avenu et impossible, l'autre lui demeurait. Son cœur, qui avait aussi parlé, n'était pas forcé de se taire, lui. Des deux voix qui s'étaient éveillées en elle, cette voix du cœur n'était pas condamnée au silence; et lorsque dans ses rêveries elle y songeait ou qu'elle en parlait dans ses monologues, Suzanne sentait que c'était la plus belle moitié de sa conquête qui lui était restée. Alors elle ne se plaignait plus, elle ne souffrait plus. Elle aimait Édouard, et dans cet amour elle trouvait tout, résignation, foi, espérance; mais, hélas! il était dit que tout lui faillirait! Ces deux bonheurs jumeaux étaient unis par de trop intimes liens pour n'avoir pas une destinée commune. Elle avait d'abord attendu avec confiance celui en qui s'était réfugié tout ce qui la retenait à la vie; puis ne le voyant pas paraître, ne le rencontrant nulle part, elle se mit à le chercher sans guide et sans indice, car son image et un simple nom de baptême étaient tout ce qu'elle avait gardé de lui dans sa mémoire. Avec cela il n'y avait guère à compter que sur le hasard. Elle chercha pourtant avec persévérance et passion. S'ils avaient cherché tous deux, sans doute se seraient-ils trouvés; mais elle chercha seule et ce fut en vain. Quand cet espoir fut perdu, tout fut fini pour Suzanne. Elle avait tout reporté à cet amour heureux; à lui, à Édouard, elle aurait tout confié, tout appris; avec lui elle eût pu se créer une seconde existence, à côté de sa vie silencieuse et contrainte en face du monde, se faire une vie à part, à deux, pleine de charme et d'épanchement; mais seule, elle ne put résister à tant d'infortunes; sa vie s'épuisa dans les regrets, les combats, les angoisses du danger, de la peur et de la privation.

L'automne la trouva au lit de mort. Le désespoir du général ne se saurait peindre lorsqu'il vit sa femme si rapidement dépérir; lui et George s'épuisèrent en soins et en veilles; mais le mal allait toujours grand train, laissant à chaque heure sur sa victime une marque qui ne pouvait permettre le doute à ceux qui l'aimaient. Un matin, le médecin qui soignait Suzanne, après avoir long-temps examiné la malade, se retourna vers le général, les yeux baissés; il lui prit la main et la serra en silence avec un soupir qui voulait dire : « C'en est fait, ce jour est le dernier! » Le général comprit, et lorsque tout le monde se fut retiré, et qu'à côté du lit de cette jeune femme qui allait mourir, il resta seul, lui vieillard, qui lui survivait, sa douleur éclata. Il était à genoux dans l'alcôve; sa tête, flétrie et hachée de blessures et de rides, était livide; à travers ses sanglots, sa voix rauque pouvait à peine sortir; il se frappait la poitrine, il s'accu-

sait. — Oh! c'est moi, disait-il, moi qui cause ta mort, Suzanne! Misérable que je suis, j'aurais pu te sauver! Je devais me tuer! C'était à moi de mourir, non à toi! Pardonne-moi, pauvre victime, tu seras vengée, je ne te survivrai pas, je me punirai, je le jure!

Et lorsque le moment arriva, Suzanne se souleva avec peine, pencha sa tête vers son époux, et recueillant ses dernières forces pour verser une consolation dans cette ame ulcérée, et sauver ce vieillard de son désespoir et de ses pensées de suicide, elle lui dit :

— Adieu!

EUGÈNE GUINOT.

LE JOURNALISTE FRANCO-BELGE.

SIMPLE HISTOIRE DE CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Chacun sait que les plus mauvais journaux de la Belgique sont rédigés par des espèces d'hommes de lettres nés en France, hommes d'ordinaire sans aveu comme sans style, qui s'en vont à l'étranger pour y trafiquer de leur mieux du peu de fiel et de bile qu'on veut bien leur acheter pour tuer le temps. On trouverait de ces traficans de calomnie et de lâcheté sur toutes les places publiques de l'Europe. Il y en a à Rome qui parlent au nom de la religion, en Angleterre qui parlent au nom de la liberté; en Allemagne qui travaillent sous M. de Metternich; en Belgique qui prêchent incessamment la supériorité de la nation belge sur toutes les nations de l'univers; il y en a même dans nos provinces, mais en petit nombre, qui se cachent entre deux colis pour lancer leur petite injure à propos d'un cheval à vendre, d'un chien perdu ou d'une maison à louer. Or, tous ces gens de lettres français, malheureux que l'envie déchire, n'ont pas d'autre but, pas d'autre métier, pas d'autre bonheur, pas d'autre gloire, que d'aboyer incessamment et sans relâche contre la littérature de leur temps. Qu'un homme d'esprit et de cœur obtienne un succès à Paris, ce premier succès si difficile à remporter, que personne ne donne et qu'on n'obtient que par soi-même; aussitôt voilà l'horrible meute qui de loin se met à remplir l'air de ses clameurs. Pas une gloire nouvelle n'é-

Sect 1134

chappe à ses tristes insultes. L'étranger qui paie ces misérables s'amuse de leurs clameurs, et cela fait grande joie en Angleterre, par exemple, quand on voit des écrivains gagés, réfugiés de la France, venir, pour quelques aumônes, insulter dans les journaux anglais tous ceux qui chez nous parlent tout haut et se font entendre de la foule. Voilà comment depuis tantôt deux ans, tout ce qui est à l'étranger, revue, journal, album pittoresque, furet littéraire, scorpion dramatique; tout ce qui écrit et dirige un journal, s'est attaché à démontrer de mille manières que la littérature française du dix-neuvième siècle n'était qu'un amas d'impuretés, de souillures et de barbarismes. Ces misérables ont représenté les gens de lettres français comme faisant trafic du vice et de l'immoralité. Ils ont été jusqu'à leur reprocher leur fortune, c'est-à-dire, à celui-ci son cheval, à celui-là ses beaux livres, à cet autre deux ou trois folles nuits d'ivresse; car voilà tout ce qu'on peut dire des gens de lettres aujourd'hui, c'est qu'ils se sont refusés à porter le manteau crotté de ce pauvre Colletet! Cependant, au milieu de toutes ces injures qu'elle n'entendait pas, qui ne venaient à elle que de temps à autre, la littérature française poursuivait ses travaux de chaque jour; car c'est là un des grands mérites de nos hommes de lettres, le travail. Si leur vie est la vie de tout le monde, c'est qu'ils sont occupés comme tout le monde. Il n'y a que les écrivains franco-belges, ou franco-anglais, ou franco-romains, en un mot tous les franco-européens libellistes-calomniateurs, qui puissent ne pas voir que personne n'a rien à reprocher à d'honnêtes gens d'esprit qui alimentent chaque jour le théâtre, la presse, la librairie, sans rien demander à personne, et surtout sans rien devoir à personne. Toujours est-il que voilà comment sont traités tous nos jeunes écrivains à l'étranger. Il est impossible de se figurer à quels excès de langage insolent ils sont exposés incessamment et chaque jour.

Jusqu'à un certain point, nous concevons fort bien que l'Angleterre, qui a une littérature à elle, et qui a perdu en moins de six ans lord Byron et Walter Scott, ces deux astres jumeaux de son ciel poétique, s'amuse à voir insulter et à faire insulter chaque jour la

littérature française, qui voit encore à son sommet M. de Chateaubriand et M. de Lamartine. Sans doute, jusqu'à un certain point, nous comprenons très-bien que l'Allemagne, veuve de Goëthe, le grand patriarche, qui lui apporta, tout enveloppé dans de beaux langes de nuages, le dix-huitième siècle français, s'épouvante et s'effraie, voyant marcher au milieu de nous tous ces rares et beaux esprits qui, à leur tour, ont repris à l'Allemagne, le siècle de Voltaire, de Diderot et de Montesquieu! Que l'inquiétude de l'Angleterre et de l'Allemagne aille à cet excès de déloyauté qu'elles attaquent sous toutes ses faces la littérature actuelle, cela n'est peut-être guère utile à leurs intérêts littéraires; mais au moins leur vanité nationale en est flattée, et c'est toujours un résultat quelconque. Mais que la nation la moins littéraire du monde, la nation qui, pour vivre, dépouille, depuis un temps immémorial, les gens de lettres français; le peuple qui profite d'une barrière de bois, jetée entre lui et nous, pour contrefaire tous nos livres, histoires, romans, poésies, revues, qu'il revend ensuite au rabais aux peuples voisins; que ce même peuple-plagiaire, qui n'a pas d'amour-propre à défendre, puisqu'il copie tout ce qui ne produit rien, puisqu'il nous vole sans que nous puissions rien lui prendre; ce peuple à l'affût de toutes les nouveautés parisiennes qu'il imprime à vil prix sur du papier à sucre, avec des fautes sans nombre, ce peuple, qui est la ruine matérielle de notre littérature; que ce soit ce même peuple qui permette à ses journaux d'insulter à chaque instant et chaque jour la littérature qui le nourrit, la littérature dont il ramasse les moindres produits, dont il se dispute avidement les moindres pages, voilà, grands dieux! voilà ce qui ne peut se concevoir! Et cependant depuis long-temps, et à sa honte, la Belgique ne fait pas autre chose. D'une main elle nous vole, et de l'autre main elle nous déchire. Aujourd'hui, elle annonce comme parus les livres qu'on fait encore à Paris, et le lendemain, ces livres, à peine publiés, elle les livre, eux et leurs auteurs, à toute la rage famélique de ses critiques français. Ainsi cette malheureuse patrie du plagiat se donne à elle-même un double soufflet. Elle tue autant qu'elle le peut le livre qu'elle a volé, et ce

livre volé, elle le ruine. Dernièrement encore, ce qui vient de se passer en Belgique à propos d'une suite d'articles de la *Revue de Paris*, est une chose à peine croyable, et nous en faisons l'histoire dans tous ses détails, afin d'ajouter une curieuse page à ces annales de la piraterie littéraire de Bruxelles, Liége et autres lieux.

Il y a tantôt deux ans que M. Jules Janin fit imprimer dans la *Revue de Paris* une suite de chapitres intitulés : *Le Piédestal*. Ce n'est pas à nous à juger notre œuvre ; toujours est-il que ces pages sont au nombre des bonnes pages que M. Janin ait écrites. Comme cela arrive toujours, les chapitres du *Piédestal* furent réimprimés au moins deux fois à Bruxelles, dans deux contrefaçons de la *Revue de Paris* destinées à l'Allemagne et à l'Angleterre (lesquelles contrefaçons auraient ruiné vingt fois la *Revue de Paris*, si elle était née moins viable). Ainsi volée à deux reprises, la *Revue de Paris* n'avait rien à dire, elle y est habituée, et elle sait très-bien que Bruxelles et les pays environnans ne feraient que rire de ses réclamations. Il est vrai que le roi actuel de la Belgique est le gendre du roi actuel des Français. Mais qu'importe? C'est la loi du pays.

Mais voici qui devient plus original. Il a plu aux honnêtes libraires de la Belgique de faire une troisième contrefaçon du *Piédestal*. C'est en vain que l'auteur avait toujours refusé d'en faire un livre ; la librairie belge n'y regarde pas de si près. Elle force M. Jules Janin de faire un livre qu'il n'a pas voulu faire. Elle imprime, sans l'avertir, en un volume, qu'elle annonce *le Piédestal*, roman *nouveau*, par Jules Janin. Elle ne s'informe pas si ce n'est pas là un travail rapide fait tout exprès pour la lecture rapide des *Revues*, mais trop peu châtié pour un livre. Ah! bien oui, le libraire belge qui rencontre une de ces idées de contrefaçon n'y regarde pas de si près. Aussitôt que l'idée lui est venue, notre homme se cache et s'enferme, il imprime clandestinement le fruit de son idée, de peur que la même idée ne vienne en même temps à un de ses confrères, et que celui-ci ne lui vole le livre qu'il a volé, car ceci est un brigandage incroyable, et il est im-

possible de gaspiller plus complétement les œuvres de l'imagination et de la pensée. Donc le livre paraît. On vend en Belgique *le Piédestal, par Jules Janin.* Ne croyez pas que ces gens-là prennent la peine d'avertir l'auteur après la publication de *leur* livre; ils ne l'avertissent ni après, ni avant. Cependant à peine *le Piédestal* a-t-il paru, que voilà tout à coup les honnêtes et illustres critiques dont nous parlions tout à l'heure qui s'emparent du livre et qui le déchirent à belles dents. C'est ce qui est arrivé au *Piédestal.* On a traité comme un livre ce livre qui n'est pas un livre. On a crié, et quels cris! à l'impudeur! à l'immoralité! Et à propos du *Piédestal,* on s'est livré de nouveau à mille injures honteuses contre la littérature contemporaine. Cependant l'innocent auteur du *Piédestal* était tranquillement à Paris et parfaitement ignorant, et du livre qu'on lui avait fait faire, et des injures dont on l'accablait à propos de ce livre. Si ceux qui souvent s'amusent à attaquer M. Janin, le connaissaient comme nous le connaissons, et s'ils savaient combien c'est là un homme dégagé de tout amour-propre littéraire, combien il fait bon marché de ses ouvrages, et comme il ignore parfaitement toutes ces attaques, ceux-la ne se donneraient pas tant de peine et ne dépenseraient pas tant d'esprit en pure perte. A plus forte raison quand il s'agit des injures de la Belgique! La Belgique n'a pas le droit d'insulter ceux qu'elle dépouille; c'est une double lâcheté! Toujours est-il que le journal de Liége, entre autres journaux, est allé si loin, à propos du *Piédestal*, contre M. Janin, et à son propos contre toute la littérature en masse, qu'un beau jour il reçut une lettre de Liége et un paquet de journaux. Cette lettre et ces journaux lui étaient envoyés par des jeunes gens de la ville, honnêtes et braves hommes, qui ne pouvaient pas souffrir plus long-temps de voir ainsi attaquer des écrivains qu'ils aiment sans les connaître, et qui ne leur ont jamais fait aucun mal. Dans cette lettre, M. Jules Janin était invité à répondre aux journaux qui l'attaquaient; les journaux qu'on lui envoyait contenaient les attaques en question, toujours à propos de ce malheureux *Piédestal;* or, ces attaques sont telles qu'il est impossible de se les figurer.

Nous allons cependant vous en donner un extrait fort exact; vous jugerez par vous-même de ce que peut être la critique littéraire dans ce grand royaume de la contre-façon.

Le premier article du *Journal de Liége* contient ces phrases, que nous copions textuellement :

« Il y avait à la chambre des députés de France en 1833, un honorable membre qui n'avait pas donné signe de vie pendant la session. Un beau jour il monta à la tribune et il s'exprima en ces termes: — Chers collègues, depuis que je fais partie de votre assemblée, j'ai acquis la profonde conviction *que vous êtes des gueux*, et j'ai pris la parole parce que j'éprouvais le besoin de vous dire: *Chers collègues, vous êtes des gueux!* Ce député se nommait Glais Bizoin. »

« Je veux être le Glais-Bizoin de la critique littéraire, » ajoute le *Journal de Liége;* et après cet exorde chaleureux, il analyse le *Piédestal* à sa manière, après quoi le Glais-Bizoin revient à la littérature moderne.

« C'est cela! s'écrie-t-il, travaillons (le critique appelle cela *travailler*), suons toute l'année (le critique veut dire: *faisons suer* toute l'année), payons un budget (le crititique ne paie rien au budget), pour qu'ils mangent (les gens de lettres français) des *traitemens de conseillers d'état.* Ces richesses *colossales* (et la Belgique qui nous pille!), ces *hautes positions sociales*, c'est leur bien, leur patrimoine, leur propriété; s'ils ont moins, on les vole!.. »

« Suez donc, bonnes gens, pour jeter à la tête de M. Janin *quatre pauvres millions!* »

Voilà à peu près le premier article du critique. Vous voyez que dans cet article il y a au moins *trois millions neuf cent quatre-vingt-dix mille démentis* à lui donner, outre les places de conseiller d'état.

A son second article, le critique, après avoir encore beaucoup parlé du *Piédestal*, revient à sa thèse favorite, à savoir que le public *paie les gens de lettres français pour satisfaire à demi ses vices de bas étage.*

Il se plaint du progrès *incessant* du satanisme. — « L'égoïsme, force dissolvante, a fort avancé son œuvre *destructive*, *et cependant il y a des hommes*, *des* J. Janin, *pour le caresser* (l'égoïsme), *le flatter, le couver, comme s'il tardait à leur infernale impatience de lui voir dépasser les dernières limites pour la ruine, l'anéantissement des sociétés!* »

Tout le reste est du même style et de la même force. L'auteur, pour compléter ce second article, vous montre l'école moderne *achevant l'œuvre du marquis de Sade*, et tout cela à propos du *Piédestal*, dont voici les conclusions, que le critique se garde bien de citer, mais qu'un autre journal de Liége, *l'Industrie*, a citées en répondant au susdit critique comme il méritait qu'on lui répondît. « Ils enseignaient, entre autres choses, à leurs enfans, qu'il n'y a » qu'un grand chemin pour arriver à la fortune, le grand chemin » est ouvert à tous, et qu'à ceux qui veulent s'élever sans remords » ni regrets, il n'y a qu'un piédestal qui leur soit permis, la pro- » bité, le travail et la vertu! »

Mais ce n'était pas là le compte du critique du *Journal de Liége*, il voulait à toute force rencontrer un marquis de Sade.

Au troisième article, il est très-peu question du *Piédestal*, mais en revanche on y passe en revue tous les ouvrages de M. Janin, et entre autres la réponse à M. Nisard. Voici comment le même journal belge a répondu au *Journal de Liége* à propos de cette réponse à M. Nisard.

« La manière dont le critique du *Journal de Liége* rend compte de l'admirable polémique littéraire soutenue dans la *Revue de Paris*, entre MM. Janin et Nisard, est encore un échantillon de sa bonne foi. Il travestit de la manière la plus ridicule le langage de M. J. Janin, il lui prête les expressions les plus triviales, telles que celles-ci : *Va donc, Nisard, va donc, imbécile! va pâlir sur des ouvrages difficiles qui auront une valeur intrinsèque; ne vois-tu pas, nigaud*, etc., etc. Puis encore, *va donc, Nisard, va donc, stupide! Tu mourras de faim, et tu ne seras pas même de l'Institut*. Et il ajoute : « Que ceux qui n'ont pas lu les réponses de » M. Janin à M. Nisard ne pensent pas que je charge à dessein

» les expressions de son indignation furibonde contre la probité ;
» j'adoucis bien plutôt l'âpreté d'une polémique, monument du
» degré d'insolence et d'effronterie atteint par certains écrivains
» de nos jours. »

« Qui ne croirait, continue toujours le même journal, à ce ton de bonhomie et de candeur, que le critique en question a fidèlement transcrit les expressions mêmes de M. J. Janin, qu'il s'est efforcé d'en adoucir le texte, bien loin de l'altérer pour le rendre méconnaissable ? En vérité je ne sais qui cet homme espère tromper avec ses accusations calomnieuses et mensongères. C'est bien lui qui ment avec une impudence et une effronterie sans exemple. A qui veut-il en imposer ? Tout ce qui lit à Liége a lu dans la *Revue de Paris*, qui se trouve dans toutes les mains, cette lutte si égale, si pleine de convenance entre l'élégant auteur des *Études sur les poètes latins* et le plus spirituel et le plus brillant écrivain de la presse périodique, lutte dans laquelle deux amis, deux hommes qui s'estiment se portent les plus rudes coups sans quitter un instant le langage de l'amitié. On serait embarrassé de dire de quel côté est restée la victoire. »

Vous voyez que jusqu'à présent M. Jules Janin n'avait pas besoin de se défendre. De bonnes et loyales plumes s'étaient chargées de ce soin bien avant qu'il eût entendu parler de ces ignobles attaques. Cependant il reçut de Liége une seconde lettre. On lui demandait à toute force une réponse, et en même temps on lui donnait des détails sur le critique du *Journal de Liége*. Naturellement ce critique est un Français. Il est venu à Liége avec de grandes prétentions philosophiques et littéraires. Il a fait un cours d'histoire qu'il n'a pas publié faute de souscripteurs. Il est l'auteur d'un *Manuel de l'épicier droguiste*, qui est allé tout droit à son adresse. Tels étaient les titres de ce monsieur, tel était son droit de venir insulter toute une époque littéraire. — Un cours inédit faute de libraire (dans le pays des libraires)! Un *Manuel de l'épicier droguiste!* J'ajoute encore un volume de poésie, *l'Essor* ou *l'Aiguillon*, peu importe! que ce monsieur prétend avoir fait paraître chez Levavasseur. C'était là tout. Cependant M. Jules

Janin, ne voulant pas paraître abandonner cette cause de la littérature moderne qu'il a déjà défendue une fois avec tant de bonheur et contre un si rude et si habile jouteur, et voulant d'ailleurs obéir à un empressement trop honorable et trop rare, hélas! dans ces temps d'inhospitalité littéraire, a envoyé sa réponse à ses amis inconnus de la ville de Liége. Cette réponse a été insérée dans *l'Industrie*. Nous donnons cette lettre, sinon comme un modèle d'urbanité, il n'était pas question d'urbanité dans tout ceci, mais comme un modèle de réfutation, et d'une réfutation pleine de verve, d'esprit et de dignité.

« Paris, 20 septembre 1834.

» Monsieur,

» Vous voulez absolument que je réponde au *Manuel de l'Épicier:* » il est des hommes auxquels on ne répond pas; ce serait avouer que l'on » comprend leur style de mauvais lieu, et qu'on est à la portée de leurs » plaisanteries de haut goût.

» Vous ne m'auriez pas dit que cet homme qui attaque, sans se nom- » mer et dans une ville étrangère, d'honnêtes gens qui, sans nul doute, » n'entendront jamais parler de lui, était l'auteur du *Manuel de l'É-* » *picier*, que je l'aurais facilement deviné à sa polémique. Or, puisqu'il » en est ainsi, comment voulez-vous que nous nous battions à armes éga- » les? Je ne sais pas manier le pilon.

» Non pas que la chose ne soit facile; et puisque vous le voulez, je vais » dire son fait à ce monsieur en peu de mots:

» Dans son premier article sur un livre *que je n'ai pas publié*, ce » monsieur commence par insulter un honnête homme de cœur et d'un » grand style, un vrai poète, M. Jules Lefèvre, *ce quelque chose qui* » *n'a pas de nom*, comme il l'appelle: votre homme fait en ceci une » indigne lâcheté; il attaque un homme qui n'est pas même en France » pour lui répondre: voilà pourquoi je relève l'insulte faite à M. Lefèvre, » avant de relever les miennes.

» Seconde lâcheté et second mensonge de votre homme: il fait de nous » tous les gens de lettres de Paris autant de conseillers d'état, de buveurs » de *sueur du peuple* (style de la rue des Lombards); votre homme » (quand je dis *votre* homme, je vous prie de ne pas vous croire in- » sulté), votre homme sait très-bien que s'il y eut jamais au monde une » littérature indépendante du pouvoir, c'est la littérature actuelle. Le *Ma-*

» *nuel de l'Épicier*, tout ignorant qu'il est, n'est pas assez ignorant pour » ignorer qu'en ce qui me regarde, *la Confession*, écrite en pleine toute- » puissance des jésuites de la restauration, est autant un livre d'indé- » pendance que *Barnave*, publié dix mois après la révolution de juillet. » Au reste, demandez-lui quel est le véritable homme de lettres qui ait » été quelque chose sous la restauration ou qui soit quelque chose aujour- » d'hui? Il n'y a pas un seul homme de lettres aujourd'hui, depuis » M. Victor Hugo jusqu'au dernier faiseur de vaudevilles, qui appartienne » au gouvernement, soit de loin, soit de près. Tous ces gens de cœur, de » style, d'imagination, d'esprit, de verve indépendante et de nobles » passions, la gloire de notre époque, que sont-ils aujourd'hui? Ils n'ont » pas même la croix d'honneur; ils sont encore ce qu'ils ont toujours été, » d'honnêtes gens de lettres, qui parlent tout haut et en toute liberté, et » qui écrivent quand ils en ont le loisir. Et voilà pourtant les hommes que » le *Manuel de l'Épicier* insulte du fond de sa mélasse littéraire; voilà » ceux à qui il crie d'une voix enrouée, comme s'il n'avait pas d'excel- » lent jus de réglisse à son service : *Vous êtes des gueux!* Comment vou- » lez-vous, je vous prie, qu'on réponde à un pareil misérable?

» Cet homme en a menti. Non, la littérature du dix-neuvième siècle n'est » pas vénale. Je ne sache pas, au contraire, d'époque littéraire plus in- » dépendante des séductions du pouvoir. De tout temps, les écrivains et » les poètes ont tendu la main aux puissans du monde : Clément Marot au » roi François 1er, le grand Corneille à Richelieu, Racine à Louis XIV, » La Fontaine au Dauphin de France; et plus tard, Mme Geoffrin don- » nait aux philosophes de belles culottes de velours qui auraient rendu » votre critique du *Journal de Liége* bien heureux et bien fier. La lit- » térature de l'empire, comme chacun sait, a reçu des encouragemens de » l'empereur qui paya *Hector*, tragédie de Luce de Lancival, six mille » livres de pension. Tout au rebours aujourd'hui. Louis XVIII fut bien » étonné, à son retour en France, de voir les gens de lettres ne lui rien de- » mander; c'était une tradition perdue. Aujourd'hui tout homme de lettres » vit de son propre fonds. Son indépendance est à lui; il ne doit sa » fortune qu'à lui seul; il ne flatte personne; il n'appartient à personne; » s'il est riche, c'est qu'il est laborieux, c'est qu'il est honnête homme, » c'est que le public vient à lui. Aujourd'hui il est bien démontré à tout ve- » nant qu'un grand écrivain, un grand poète est pour le moins l'égal d'un » notaire royal. C'est là un immense progrès qu'ont fait les mœurs litté- » raires. Aujourd'hui, le seul dispensateur de la fortune et de la gloire, » c'est le public; il enrichit les écrivains qu'il aime, et renvoie ceux » qu'il méprise dans leurs échoppes et dans leurs boutiques, d'où ils n'au- » raient jamais dû sortir. Voilà la vérité, voilà ce que tout le monde sait,

» ce que tout le monde a vu. Je mets au défi le critique en question de » vous citer un homme d'un vrai talent qui ait dit adieu à sa chère li- » berté poétique pour devenir un homme du pouvoir. D'où il résulte » que le critique de Liége a menti dans son premier article, comme il a » menti dans le second, comme il a menti dans tous les trois.

» Dans son second article, le même critique se fatigue, et surtout fatigue » son lecteur, à prouver tout de bon et encore une fois que *le Piédestal* est une » œuvre qui n'a pas le sens commun, et en ceci je suis presque de son avis; » ensuite, et voilà où est la bêtise, il s'amuse à prouver que toute la lit- » térature actuelle est non-seulement vénale, mais encore immorale et » pervertie. Ce texte-là n'est pas neuf plus que l'autre, et en vérité je » ne vois guère de quel droit cet homme vertueux de la rue des Lom- » bards se fait ainsi le champion de la vertu contemporaine. N'est-ce pas » un beau spectacle celui-là! Cet échappé de la Sainte-Pélagie littéraire, » prêchant en faveur de la morale contemporaine et déclamant comme » Juvénal! A l'entendre, nous avons perdu les mœurs, nous avons cor- » rompu la jeunesse, nous ferions école de scandale dans nos livres! » Nous avons mis hors de prix le poivre et la cannelle, *nous avons* » *anéanti les sociétés, les sociétés!* Ainsi parle-t-il, et il a fallu que le » pauvre homme se fît une grande violence pour ne pas nous rejeter tout » d'un coup dans sa poésie qu'il appelle *l'Essor*, essor prodigieux qui le » conduit tout droit au *Manuel du Droguiste*. Voilà ce que c'est que » de prendre son essor de trop bas!

» Mais pour parler sérieusement, ce reproche d'immoralité, adressé » ainsi à toute une époque littéraire, est le plus maladroit des men- » songes. Comment pourrez-vous persuader à un grand peuple qu'on s'a- » muse à le corrompre, sans qu'il s'en soit encore aperçu? Non, la litté- » rature du dix-neuvième siècle n'est pas immorale, elle est tout » simplement la conséquence du siècle passé. Appelée à reproduire la lit- » térature du dix-huitième siècle, interrompue par la révolution de 89, » appelée à faire l'histoire du siècle voltairien, cette élégante époque de » vices et de faiblesses, si admirablement expiés sur l'échafaud, la litté- » rature de nos jours n'a pu faire autrement que de reproduire quelques- » uns de ces vices, non pas avec une sainte horreur qu'elle n'éprouvait » pas, banale hypocrisie dont personne n'est plus la dupe, même dans le » *Journal de Liége*, mais avec toute la simplicité et toute la franchise » d'une époque qui réhabilite une autre époque, qui l'excuse de son » mieux, qui lui pardonne sa corruption en faveur de son courage, et ses » vices en faveur de son esprit. Voilà pour ce qui regarde la peinture du » dix-huitième siècle, dans laquelle les littérateurs de nos jours ont ad- » mirablement réussi. Quant aux études sur le moyen âge, cette époque

» toute rude, toute de fer, toute sauvage, eh bien! ne sont-ce pas là d'u-
» tiles et honorables études, et voudriez-vous que le bibliophile Jacob,
» ou Victor Hugo son maître, eussent fait des cagots, voleurs et argo-
» tiers de Louis XI, autant de commis de magasin et de courtauds de bou-
» tique? Vous appelez cela être immoral, étudier les époques passées et
» en reproduire les moindres détails! Et quant aux essais de la littéra-
» ture moderne sur l'ame humaine, *Adolphe*, le *Dernier Jour d'un*
» *Condamné*, et les autres livres de la même école, je veux bien qu'ils
» soient empreints d'une grande tristesse et d'un violent découragement;
» mais ne voyez-vous pas que les plus grands poètes du monde moderne,
» lord Byron, et M. de Chateaubriand, et M. de Lamartine, ont rempli
» les premiers cette coupe amère du désespoir à laquelle la littérature mo-
» derne a puisé sans fin et sans cesse! En général méfiez-vous des femmes
» et des critiques qui parlent tout haut de leur vertu. Le critique de Liége
» a beau s'envelopper fièrement dans sa moralité, il est couvert d'un bien
» méchant manteau.

» Voyez-vous, ces déclamations plus morales que littéraires ne doi-
» vent pas vous étonner. Il y a eu de tout temps de ces prédicateurs de
» morale, hommes sans mission, et sans aveu, et sans style, et sans domi-
» cile, et sans nom propre, que Voltaire a si bien représentés dans *le*
» *Pauvre Diable*. Du temps de Voltaire aussi il y avait l'abbé Nonotte
» et l'abbé Patouillet, et autres abbés et écrivains sans abbaye et sans li-
» braire, qui criaient au scandale. Misérables vertus en guenilles, en linge
» sale et sans manteau, qui ne soutenaient guère le grand jour. Au con-
» traire, l'homme de lettres qui est vraiment digne de ce nom se montre à
» tous tel qu'il est. Chacun peut le voir à toutes ses heures. Il avoue
» toutes ses œuvres, bonnes ou mauvaises; il peut rendre compte de
» chaque instant de sa vie; il obéit à son imagination, à son esprit, à
» son cœur, et se laisse conduire partout où ils veulent le conduire; et,
» comme il est fort de sa conscience et de sa probité, c'est à peine s'il s'ar-
» rête dans sa voie pour écouter quelques méchantes clameurs parties de
» la fange et qui meurent dans la fange. *Immoral!* Voilà le grand mot
» de toutes les polices et de tous les jésuites. *Immoral!* voilà le mot
» d'ordre de toutes les bastilles. *Immoral!* on a manqué avec ce mot-là
» d'étouffer le *Tartufe* de Molière, *l'Esprit des Lois* de Montesquieu,
» l'*Essai sur les Mœurs* de Voltaire.

» En thèse générale, il n'y a rien d'immoral dans les arts, pas même
» le Musée secret de Naples. Toutes les fois qu'il y a de l'art quelque
» part, la forme sauve le fond. Nous avons vu, sous la restauration,
» des imbéciles qui faisaient comme fait le critique du *Journal de*
» *Liége*; ils voulaient d'une feuille de vigne la chaste nudité de l'Apollon

» et de la Vénus. La feuille de vigne de ces gens-là était plus indécente » mille fois que les modèles de l'artiste. Ne voilà-t-il pas un grand mis- » sionnaire, celui qui s'écrie, en parlant de moi et de mes ouvrages : Le » scélérat! il ne croit pas qu'un homme fasse son chemin dans le monde » tout seul et sans appui! Le scélérat! il nous a raconté dans *Barnave* » l'histoire des fêtes de Séjan que raconte Tacite. — Le scélérat! dans » *l'Ane mort*, il a fait l'histoire de tous les horribles accidens de la vie » parisienne. — Bien plus, voyez le scélérat, il nous a prouvé dans la » *Confession* qu'il ne croyait pas au sacrement de la pénitence, et que » c'était là une institution qui avait le grand tort de délivrer l'homme de » ses remords les plus cuisans, et d'enlever ainsi tout le châtiment du » crime. Oui! voilà ce qu'il a fait le scélérat! Disant ces mots, votre » homme achève son *Confiteor*, et frappe sa grosse poitrine de ses grosses » mains. Et l'on dit que Tartufe est mort!

» Non, Tartufe n'est pas mort, Tartufe a marché avec le siècle; il a » été jésuite sous le père Letellier, philosophe sous Voltaire, bonnet » rouge sous Marat, fournisseur sous Bonaparte, à présent Tartufe est » journaliste. Journaliste obscur, sans nom, sans individualité, sans » journal! il écrit pour calomnier, il jette son venin au loin sur les plus » dignes et sur les plus honorables; il insulte sa ville natale et les hommes » de sa patrie, pour plaire aux villes étrangères qui lui jettent le pain » de l'aumône. Tartufe écrit des livres qu'on n'imprime pas, et il se » venge en déchirant les livres qu'on imprime, les auteurs que lit le pu- » blic, et les journaux dans lesquels il n'écrit pas. Autrefois c'était la » passion qui perdait Tartufe, et il était encore quelque peu excusable; » aujourd'hui c'est l'envie qui le perd, et il est pour tous un objet d'hor- » reur, de dégoût et de mépris. Pauvre malheureux! il reproche aux » jeunes et aux forts les amours de leur jeunesse et le vin de Champagne » (*le Champagne*, comme dit votre homme qui ne sait pas le français) » et le vin de Champagne, innocent éclair d'un instant, qui éclate avec » la vingt-cinquième année et qui s'en va comme elle; le Tartufe d'au- » jourd'hui, cet immortel vicieux n'a pas de famille, pas de patrimoine, » pas d'amis, pas de patrie, pas de libraire surtout, et voilà pourquoi il » reproche aux autres leur famille, leurs amis, leur patrimoine; voilà » pourquoi il insulte sa patrie et les hommes de sa patrie. Oh! si Molière » revenait, qu'il trouverait que son homme est enlaidi! Au moins le Tar- » tufe de Molière parlait quelquefois à la belle Elmire. La belle Elmire » ne voudrait pas du Tartufe d'aujourd'hui pour son laquais.

» Voilà donc toute ma réponse à votre critique. Cet homme a fait trois » articles contre nous, et dans ces trois articles, qui ne prouvent rien, qui » ne disent rien, pas même des injures, cet homme a menti, non pas

» comme un épicier qu'il est, mais comme un laquais, lorsqu'il a représenté toute la littérature en masse vendue au pouvoir, vendue au public et spéculant sur l'immoralité et sur le vice, comme si le vice et l'immoralité se vendaient à tant la livre. Cet homme a calomnié quand il a fait de nous tous autant de *Marquis de Sade*, comme il dit, sans se douter que c'est là un de ces noms propres qu'on ne prononce qu'en rougissant: votre homme ne sait pas un mot ni du personnel, ni des ouvrages, ni de la langue, ni de la littérature de Paris. Votre homme est un malheureux que les jeunes gens de la Belgique devraient forcer, le bâton à la main, à déclarer dans un journal qu'il n'est pas Belge. Malheureux pays chargé d'être l'éditeur indispensable de tous nos poètes réfugiés!

» Je vous demande pardon, monsieur, d'une lettre si longue, mais vous avez voulu une réponse, et je l'ai faite. S'il ne s'était agi que de moi dans le *Journal de Liége*, je vous avoue que je n'aurais pas pris cette peine; mais je n'ai pu me refuser, une fois pour toutes, à châtier, pour en faire exemple, l'insolence de tous ces misérables folliculaires qui, chassés de la rue Mouffetard pour leur bêtise et pour leurs vices, s'en vont de côté et d'autre, distillant et vendant leur venin en tous pays, à Londres, à Berlin, à Rome, voire même à Liége et dans toutes les villes qui ont la bonté de se laisser déshonorer par ce honteux trafic. Que si vous trouvez ma réponse à cet homme fort différente de ma réponse à M. Nisard, je vous dirai, pour mon excuse, qu'ici rien ne se ressemble, ni les hommes ni les faits. Quand je répondais à M. Nisard, je répondais à un littérateur instruit, plein de goût, à un grand écrivain de bonne compagnie, à un honnête homme de cœur qui signe tout ce qu'il écrit, et qui aurait honte de se cacher pour jeter l'insulte sur des hommes qui sont entourés de l'estime publique. Il n'y a rien de commun, Dieu merci, entre votre homme et M. Nisard. JULES JANIN.»

Telle est cette lettre, il n'y avait guère qu'une réponse à y faire; et avant de la publier, M. Jules Janin a dû attendre la réponse de *son* homme. Cette réponse est arrivée imprimée dans le *Journal de Liége*, et autant ce monsieur avait été insolent d'abord, quand il pensait qu'il ne serait pas lu en France, autant il est humain aujourd'hui et tranquille.

Voici ce qu'il écrit :

« Je ne connais pas M. J. Janin; il n'a pu tenir que de son correspondant de Liége les renseignemens sur lesquels ils s'appuie pour m'attaquer personnellement; *j'avoue que je ne m'y étais point attendu.* »

Vous voyez qu'il croyait que son journal n'arriverait pas à Paris. Il n'a pas compté qu'on instruirait l'homme attaqué de ces attaques dont lui-même aurait dû être le premier à nous envoyer au moins un exemplaire. *Je ne m'y étais pas attendu !* N'est-ce pas dire qu'il ne croyait pas qu'il y eût à Liége un seul homme capable de prendre en main la cause d'un inconnu, d'un écrivain étranger, et de lui dire : Le *Manuel de l'Épicier-Droguiste* vous attaque, défendez-vous !

« M. Jules Janin taxe de lâcheté mes attaques anonymes ; *le fait est matériellement faux*. Tout ce que j'ai écrit, je l'ai signé ; mon manuscrit, tout entier de ma main, *était et est encore déposé chez l'imprimeur*, autorisé à le communiquer à quiconque pourrait désirer d'en prendre connaissance. »

N'admirez-vous pas l'excuse, et n'est-ce pas là une raison excellente ! Ce monsieur n'est pas anonyme, parce qu'il a déposé son manuscrit tout signé chez l'imprimeur, place Saint-Lambert, n° 774, à Liége ! M. de Chateaubriand lui-même, malgré cette griffe du lion qu'il pose au bas de tout ce qu'il écrit, signe tout ce qui sort de sa plume, et il se croirait certainement un écrivain *anonyme*, s'il insultait, sans signer son insulte, un homme à deux cents lieues de distance. Mais M. Ysabeau ! A. Ysabeau, Antoine, Auguste ou âne Ysabeau ! M. Ysabeau est même à présent un écrivain *anonyme*. Qu'était-ce donc quand sa signature, signée *de sa main*, était enfouie dans les cartons du *Journal de Liége ?* Et il appelle cela *un fait matériellement faux !*

« En me servant de l'expression de J. Janin *et compagnie*, j'ai entendu parler seulement de ceux qui propagent les mêmes doctrines, de ceux qui, soit à dessein, soit par entraînement, usent de nobles talens à d'épouvantables efforts contre tout ce qui est bien. Il en est dont je méprise également les œuvres et la personne ; d'autres sont aussi estimables comme hommes que dangereux comme écrivains.

» Certes, je suis trop peu de chose pour que ni les uns ni les autres se soucient de mon blâme ou de mon estime ; à Dieu ne plaise qu'il me vienne jamais à la pensée de les troubler dans la

jouissance de leur fortune littéraire, de leur renommée parmi le monde fashionable dans lequel je n'ai point accès. »

Il fallait donc nommer les compagnons de J. Janin. Il fallait être aussi brave que la *Revue d'Édimbourg*, par exemple, qui ne signe pas plus que vous. Vous avouez que *vous ne connaissez pas Jules Janin*; donc vous n'avez pas le droit de *mépriser sa personne*. Donc ce n'est pas de lui que vous parliez, ni à lui, quand vous montiez sur votre journal, et que de là, les bras croisés, vous disiez aux *écrivaciers* de la France : *Mes collègues, vous êtes des gueux!* Il est vrai que les écrivaciers de la France vous auraient fort bien répondu : *Nous ne sommes pas tes collègues.*

« M. Janin prétend que le musée secret de Naples n'est point indécent : il se peut que telle soit son opinion ; elle viendrait alors singulièrement au secours de mes assertions précédentes à son égard : en tout cas, je doute que la mère conduise jamais sa fille dans ce cabinet de curiosités, monument de la dépravation monstrueuse des mœurs antiques. »

Réponse. — M. Janin a dit tout simplement que toujours, dans l'art, la forme sauvait le fond; il a parlé comme parle tout artiste. M. Ysabeau parle au nom de ses filles, qu'il n'a pas, et de la femme qu'il aura, à la bonne heure; mais ce n'est pas là la question.

« M. J. Janin est surtout indigné de ma qualité de garçon épicier émérite : on l'a trompé; je n'ai jamais été que garçon apothicaire indigne, en toute humilité; le public, avide de tout ce qui sort de la plume de M. J. Janin, perd sans doute d'excellentes plaisanteries par l'erreur dans laquelle il a été induit par son correspondant. »

M. J. Janin n'est pas indigné que vous soyez un épicier ou un garçon apothicaire, mais il est indigné que vous pensiez, que vous écriviez, que vous attaquiez et que vous vous défendiez comme ne le ferait pas le dernier garçon épicier ou le dernier garçon apothicaire. Au reste, il aurait pu facilement deviner, sans que vous le lui disiez vous-même, votre véritable profession à l'humble posture que vous prenez.

« Je ne m'embarquerai point dans une polémique dont le pu-

blic s'inquiète peu. Depuis longues années je vis parmi les Belges, comme compagnon de l'exil de mon père. »

Nous ne pouvons plus attaquer M. Ysabeau dès qu'il se retranche derrière l'exil de son père. Mais nous lui demanderons si ce n'est pas lui qui s'est *embarqué* de lui-même, et sans que personne l'en priât, dans une polémique dont il ne peut sortir qu'en rappelant les malheurs de sa famille?

Mais arrêtons ici cette fatigante polémique. Ceci rappelle trop les fureurs littéraires du siècle dernier.

Nous blâmerions très-fort M. J. Janin lui-même s'il n'avait pas été attiré tout le premier, et sans être averti, sur ce terrain glissant et trop souvent ensanglanté de la personnalité. Attaqué par des injures à propos d'un livre dont il est innocent, M. J. Janin a dû répondre comme il a fait, et contrairement à toutes les allures de la critique moderne, qui a dû se faire humaine et polie pour plaire aux lecteurs, qui préfèrent un mot d'esprit aux injures les plus cruelles. Toutefois nous avons été bien aises de raconter cette histoire tout au long, d'abord parce que nous y sommes intéressés doublement, et par le livre qui a soulevé cette polémique, qui est à nous, et par l'écrivain qui y a répondu, et qui est des nôtres; enfin aussi parce que c'est là une leçon qui pourra profiter à la Belgique. Elle comprendra que si l'insulte est déversée chaque jour dans ses journaux sur tout ce qui vient de France, ses journaux n'agissent ainsi que pour flatter un des plus bas penchans qui puissent agiter les nations et les hommes, l'envie. Elle comprendra qu'il ne faut pas, pour être conséquente à elle-même, qu'elle laisse outrager chaque jour les écrivains qu'elle dépouille. De deux choses l'une : si vous trouvez cette littérature immorale, défendez-lui l'entrée de vos frontières; si vous ne vivez que de cette littérature, ne dites pas qu'elle est immorale. Que penser d'un libraire qui vole un auteur sans le prévenir, et qui laisse insulter cet auteur quand il l'a volé, à propos du livre qu'il a volé? Il y a un vers français qui pourrait servir d'épigraphe aux libraires et aux journaux de la Belgique :

Ah! doit-on hériter de ceux qu'on assassine?

LA REVUE DE PARIS.

CHRONIQUE MUSICALE.

Lucien parle d'un roi de Pont qui, après avoir vu le fameux Démétrius représenter les *Travaux d'Hercule*, ballet à la mode sous le règne de Néron, pria cet empereur de lui céder le danseur qui savait si bien s'exprimer par gestes : « J'ai des voisins tant soit peu barbares, dit-il, et » dont nos ambassadeurs ne comprennent pas le langage; Démétrius est un » excellent diplomate à leur envoyer, en deux tours de mains il va me » conclure un traité, ses gestes persuasifs aplaniront des difficultés sans » nombre, une pirouette peut m'épargner trois batailles. » Ces considérations ne parurent point assez fortes pour engager Néron à se séparer de son pantomime favori. Lucien ne dit pas si le roi de Pont s'accorda avec ses voisins ou s'il les subjugua, mais le danseur ne fut point enrôlé dans la diplomatie. Démétrius était un sage des pieds et des mains; c'est ainsi que l'on appelait à Rome les baladins habiles. Combien de nos danseurs se contenteraient de la moitié de ce titre flatteur !

J'emprunte ces lignes à un livre dont je ne saurais trop recommander la lecture aux habitués de l'Opéra : *La Danse et les Ballets depuis Bacchus jusqu'à mademoiselle Taglioni;* si le titre est long, l'ouvrage ne l'est pas, les siècles y galopent comme les danseurs de *Gustave*, et l'on y trouve une infinité de faits curieux et divertissans, qui présentent au *dilettante* une érudition toute prête à mettre en œuvre à l'orchestre ou dans les foyers. Ce petit volume, orné de vignettes et fort galamment troussé, a été enlevé d'abord par les admirateurs de notre sylphide Taglioni; vous savez que la troupe est nombreuse, et j'ai commis peut-être une imprudence en vous la signalant avant de demander à mon ami Paulin s'il en possédait encore quelques exemplaires dans son magasin fashionable. C'est à ce livre que nous devons le vaudeville de *La Camargo*, d'autres

drames y sont encore incrustés. Mais revenons à Démétrius le danseur, ou, pour mieux dire, à Rubini, au *signore* Fontana, qui s'est montré bien plus adroit que le roi de Pont ci-dessus mentionné par Lucien.

Les Calaisiens savaient pertinemment que le fameux ténor Rubini traversait tous les ans leur ville au moins deux fois, que ce merveilleux chanteur naviguait dans leurs eaux et ne quittait sa nef vagabonde que pour brûler le pavé de leur cité dans un véhicule emporté par des chevaux rapides, *y cavalli di galoppo*, comme dit certain de Cimarosa. Si Rubini s'arrêtait un instant à Calais, c'était pour livrer ses malles aux investigations des douaniers, exécution qui n'a rien de musical. Certes, les amateurs, les mélodistes, les harmonistes de cette ville auraient voulu l'affranchir de cette obligation et lui faire employer plus agréablement son temps. Voir Rubini, toucher sa redingote à brandebourgs, l'entendre prononcer quelques mots adressés aux douaniers, aux porte-faix chargés de son bagage : voilà tout ce que les *dilettanti* les plus passionnés avaient pu obtenir dans ces rencontres. Six mois se passaient ensuite, et l'on rêvait sans cesse aux moyens d'arrêter au passage le voyageur trop pressé, de lui faire changer son *vivace* en *andante*, en *largo* même. Rubini venait de jouer *Gianni di Calais*, raison de plus pour le retenir, afin qu'il pût à son aise étudier les localités, et saisir quelques détails de mœurs très-importans, qu'un citoyen de Bergame ne saurait deviner. Je ne vous dirai pas jusqu'à quel degré d'exaltation les esprits étaient montés : la société philharmonique n'en dormait pas ; préoccupée au dernier point, elle prenait les bécarres pour des dièses, les blanches pour des rondes, elle s'était brouillée avec la mesure, le diapason même avec son directeur, *il signor* Fontana, dont le nom vous a paru peut-être un peu nouveau quand je l'ai présenté.

La ville de Calais, plongée dans cette discordance, était en proie à la disette la plus affreuse de symphonies, de chœurs, de duos et de cavatines, privation difficile à supporter dans un pays où d'habiles et nombreux philharmoniques consacrent leurs talens aux plaisirs de leurs compatriotes, au soulagement des malheureux. On ne chantait plus à Calais, les violons reposaient dans leur étui, et les rats pullulaient dans les cavités des contrebasses muettes. Les pauvres ne touchaient plus leur subvention musicale, et l'on parlait déjà de centimes additionnels pour la remplacer. En vain de notables personnes voulaient rétablir l'harmonie parmi le peuple musicien; il paraît que les brouilleries sont plus opiniâtres entre des individus qui visent toujours à l'accord parfait. Impossible de rapprocher le directeur de ses concertans, de ramener sous le bâton de mesure l'armée indisciplinée. De part et d'autre, le point d'honneur empêchait une réconciliation que chacun désirait ardemment.

Or, *il signor* Fontana commençait à réfléchir sur les suites d'une discordance qui devait ruiner ses affaires de professeur. *È un affar seria!* disait-il, il faut nécessairement trouver un dénouement heureux à *questo imbroglio*. Les Grecs appelaient un dieu pour trancher le nœud d'une tragédie trop compliquée. Eh bien! j'aurai Rubini; seul, je ferai ce que n'ont osé tenter nos Calaisiens réunis, je l'attendrai sur le rivage, je le serrerai dans mes bras, comme Clytemnestre tenait sa fille Iphigénie; je lui parlerai avec toute l'éloquence, la vivacité italiennes; il ne sera point insensible aux prières d'un compatriote *in angustia*. Mais s'il allait m'échapper! Si la fortune cruelle ou les vents capricieux le poussaient à Boulogne, à Dieppe, au Havre, à Stockholm, que sais-je? L'idée est trop belle pour en abandonner l'exécution au hasard; vite un esquif, une chaloupe, une barque, une galiotte, et traversons la mer; allons trouver notre *pirata* avant qu'il s'aventure de nouveau *al furor della tempesta*, et que sur le théâtre de Londres, sur cette scène de triomphes, il me jure, sur son épée, qu'il passera par Calais, et qu'il y fera un mémorable point d'orgue, *una fermata, corpo di Bacco!* Rubini ou la... Je n'achève pas; mais il saura du moins que s'il est assez barbare pour me refuser, je suis capable à mon retour de profiter de l'occasion et de cacher ma honte au sein des flots amers. Il est vrai qu'un dauphin pourrait bien m'en tirer, si l'espèce de ceux qui nageaient du temps d'Arion ne s'est pas abâtardie.

Le professeur arrive à bon port, obtient ce qu'il désire, promet 1,000 fr. au virtuose, et revient à Calais rédiger une affiche qu'il fait mouler en caractères énormes, sur une feuille de six pieds de haut. Les gazettes de la contrée multiplient cette affiche, et le jour du rendez-vous on voit accourir une foule d'amateurs en carrosse, à cheval, à pied, en bateau, qui viennent assister au concert annoncé. Si les Calaisiens attendaient Rubini avec impatience, les Anglais s'obstinaient à ne pas le laisser partir, et les *dilettanti*, voyageurs désappointés, dirent avec douleur que le concert était différé.

Le flux les apporta, le reflux les remporte.

Ils s'éloignent dans l'espoir d'être plus heureux la seconde fois. Point du tout, et la troisième assignation n'offrit pas un résultat plus satisfaisant. Enfin, la quatrième, et c'était la bonne, les trouva tout-à-fait refroidis, ils ne répondirent point à l'appel, et les Calaisiens seuls profitèrent de leur bonne fortune! Le lendemain Rubini reçoit la visite du professeur Fontana et la somme promise; avant de l'accepter, Rubini veut savoir si la recette a été assez considérable pour qu'il y ait au moins un profit égal pour le bénéficiaire; Fontana lui certifie que tout va bien, que l'honneur est sauvé, la réconciliation faite sans concession de part et d'autre, et que le charme

de la voix du chanteur a ramené l'accord parfait parmi les musiciens et leur chef.

Le directeur du spectacle, ayant un ténor de cette force sous sa main, voulut le montrer à ses abonnés. Rubini, sollicité pendant la ritournelle d'une cavatine, consent à jouer le rôle Almaviva dans *le Barbier de Séville*. On affiche, et la pièce est annoncée pour le lendemain. Le matin, au théâtre, tout le monde est prêt à répéter, et ce n'est qu'après le début de l'introduction que le virtuose italien s'aperçoit que les choristes chantent en français. Il en témoigne sa surprise au directeur, qui ne doutait pas que son Almaviva ne sût chanter son rôle en français. Rubini voulait se retirer, mais l'affiche compromettait l'entrepreneur, et l'on décida que, pour trancher toutes les difficultés, les acteurs français diraient leur partie en français, et Rubini s'exprimerait en italien. Le public adopta cette idée assez originale, et fit toutes les concessions nécessaires. L'introduction dite en français, et coupée par une sérénade chantée en italien, n'avait rien de trop choquant; le duo suivant, bigarré de français et d'italien, par Figaro et le comte, aurait paru grotesque, si l'assemblée n'avait été sous le charme de la voix de Rubini. Un tonnerre d'applaudissemens le suivit.

Il faut dire que le récitatif italien et le dialogue français étaient incompatibles, au point que l'on dut y renoncer. Rubini et Fleury, acteur intelligent, improvisaient une conversation familière qui servait de prélude aux morceaux de musique, et marquait à peu près l'itinéraire du drame. Les acteurs étaient si bien servis par le public, qu'ils donnèrent un champ libre à leurs impromptus. Ainsi, quand Figaro dit au comte, *ayez l'air entre deux vins*, Rubini cessa de chanter, l'orchestre s'arrêta pour attendre la fin d'une discussion grammaticale entamée par ce ténor, devenu lexicographe. — Entre deux eaux, entre deux vins, voilà des finesses de la langue française qui doivent échapper à un Italien; cependant j'imagine que *entre deux vins* signifie *ubriaco;* va pour *ubriaco*; si je me trompe, veuillez me le pardonner. — Toute la pièce fut dite dans ce goût, et ne cessa d'exciter des transports d'enthousiasme et de gaieté folle.

C'est pourtant ainsi que les premiers opéras allemands ont été exécutés. Inventé en Italie, l'opéra produisait déjà de magiques effets depuis longtemps, quand l'Allemagne voulut s'approprier ce genre de spectacle; mais on pensait que la langue allemande ne saurait convenir au discours chanté. Pour faire disparaître cet inconvénient, on imagina de dire en allemand le dialogue, et de chanter les airs, les duos, les chœurs en italien. Toute la partie dramatique était exposée d'une manière très-inintelligible au moyen de la langue du pays, et l'on avait recours ensuite à l'italien pour l'expression des sentimens et des passions. C'était une bigarrure singulière; elle

n'était pas plus ridicule que le dialogue parlé qui succède aux morceaux de chant dans nos opéras-comiques. Cette absurdité deviendra intolérable même pour les Français quand ils auront pris une part plus active aux progrès de la civilisation. Notre opéra-comique est encore dans l'enfance, une pièce parlée et chantée ressemble à une statue de marbre que l'on draperait avec de la serge.

La représentation du *Barbiere di Siviglia* n'a point été terminée par la finale ordinaire, Rubini lui a substitué la fameuse cavatine de *Niobe : Di tuoi frequenti palpiti*, qu'il exécuta d'une manière éblouissante. Tout était fini pour les autres acteurs, Almaviva leur a donné congé ; Figaro n'a point profité de cette licence ; il s'est assis dans un fauteuil. Rubini croyait que c'était pour se reposer de ses fatigues, point du tout ; le valet soignait encore les intérêts de son maître, il était là pour ramasser les couronnes qui sont tombées avec une rare abondance ; il les plaçait à mesure sur le front du virtuose favori. Rubini s'est vu coiffé, chargé, couvert de laurier, de chêne, de lierre ; le pampre n'aurait pas manqué, si l'on vendangeait à Calais.

Triomphe éclatant, célébré sur-le-champ par des poèmes imprimés, recette superbe dont Rubini a cédé sa part à son compatriote Fontana, dans la crainte que ce brave homme n'eût obtenu, pour le concert, d'autre satisfaction que celle de l'honneur.

Qui croirait que Lablache peut redouter, non pas un début, mais une rentrée devant un public qui le chérit, devant des amateurs qui, depuis deux ans, l'appelaient à grands cris? qui croirait que cette voix tonnante et si juste peut triller sur une tenue et suivre ainsi l'impulsion de *tremolo* que lui imprime l'acteur trop timide? Vingt ans de triomphes ne le rassurent pas. Lablache tremblait hier en entrant en scène. Lablache d'un aplomb si parfait ! La peur galopait Tamburini dont la voix est un prodige de légèreté. Mlle Grisi sentait ses genoux se dérober sous elle, et pourtant elle était bien loin du moment où elle doit faire sa prière. Santini, Ivanof ne paraissaient pas plus intrépides. Que tous ces virtuoses poltrons soient expédiés à Londres, ils chanteront au sortir du paquebot, prendront leur costume de théâtre en quittant le manteau de voyage, et n'éprouveront pas la moindre émotion. Tout leur réussira la première soirée comme s'ils étaient campés, établis sur la scène depuis un mois. D'où vient cette terreur panique inspirée par le public parisien ? Est-il d'une implacable sévérité ? S'est-il montré quelquefois injuste ? Non. Ingrat ? Bien moins encore. Mais le public de Paris est silencieux, attentif, observateur. Le public de Paris écoute ce qu'on lui dit, ce qu'on lui chante surtout, et l'on craint de laisser échapper, dans cette première épreuve, quelque chose qui ne soit pas tout-à-fait digne de son attention.

Mlle Grisi, Lablache entraient par une cavatine à brûle-pourpoint, — pas un mot de récitatif ne la précédait, et le récitatif est bien précieux en pareille circonstance ; il sert à essayer la voix sans danger, à l'assurer sur le simple débit, avant de tenter les écueils du chant figuré. Mlle Grisi chante fort agréablement sa cavatine, elle l'arrange pour le genre d'exécution qu'elle a adopté; mais le sentiment de cet air, le *brio*, l'exaltation que Rossini a voulu lui imprimer disparaissent en grande partie. Entre *di piacer mi balza il cor* et *Una voce poco fá* du *Barbiere* la différence est énorme, les sentimens ne sont pas les mêmes, et les mêmes moyens de vocalisation ne sauraient être employés avec raison, avec bonheur pour l'une et l'autre cavatine. Mlle Grisi nous a dit des choses charmantes et d'une grande délicatesse, en demi-voix, il est vrai, mais elle ralentit trop le second mouvement, elle amoindrit trop le son pour le faire éclater ensuite et rendre le contraste plus frappant. La peur lui a fait abréger, écourter ses points d'orgue. Elle a pris de brillantes revanches dans les deux duos, le trio, le quintette et la prière, morceau capital, qu'elle chante dans le ton de la partition, plusieurs de ses devancières la transposaient, morceau d'autant plus difficile qu'il faut le dire à genoux.

Lablache était attendu; les applaudissemens, les bravos, l'ont fêté quand il a paru, c'était pendant le duo; le charme des voix de Tamburini et de Mlle Grisi ont arrêté ces témoignages de faveur, qui ont repris leur cours avec plus de violence quand la dernière cadence de ce morceau a livré le champ libre aux amateurs reconnaissans. Lablache arrivant sur une ritournelle est déjà un spectacle intéressant; sa physionomie expressive et spirituelle, son geste, font parler la musique; on rit déjà de ce qu'il va dire. Il a posé, détaillé sa cavatine en comédien, en virtuose consommé, et nous a donné plus d'agilité que les autres fois. Cette voix formidable, modérée avec art, n'en est que plus puissante. Le trio dit par Lablache, Tamburini et Mlle Grisi était ravissant, et pourtant il sera mieux exécuté aux représentations suivantes. Une quatrième voix se fait entendre dans ce trio pour concerter délicieusement avec les trois autres, c'est le cor de Gallay, qui avait déjà fait merveille dans la cavatine *di piacer*. *Dilettanti*, que les yeux d'une belle *prima donna* séduisent avec raison, portez vos yeux sur les mélodies qui s'échappent du pavillon de cet instrument, et vous en serez d'autant plus satisfaits, qu'il ne sera point nécessaire de changer la direction de votre télescope; il pourra rester fixé sur les astres que vous admirez. Lablache a été excellent, parfait, dans un rôle qui ne lui convient pas précisément; sa voix se dessinait d'une manière charmante dans les deux ensembles d'un mouvement lent qui sont encadrés au milieu du quintette. Le public n'a peut-être pas remarqué tout ce que son dernier couplet final avait de remarquable, de surprenant.

Un chanteur s'avance ordinairement vers la rampe lorsqu'il doit dire un aparté; c'est du troisième plan, en arrière des autres acteurs, des choristes mêmes, que Lablache a fait sa confidence, dont le public n'a pas perdu une note. C'était un *pizzicato* de dix contre-basses. Je ne lui connais de rival en ce genre que le bourdon de Notre-Dame; son *pianissimo* vibre depuis Saint-Cloud jusqu'à Champigny.

Je ne dirai qu'un mot de Tamburini, il a été prodigieux, son air est une merveille d'exécution. Après avoir dit le trait en triolets avec une rapidité sans égale, il les termine par des gammes en doubles, progression immense, et que les mathématiciens jugeaient impossible pour une basse. On a voulu qu'il répétât cette cabalette. Allez l'entendre, et vous verrez comme on l'applaudit.

Après avoir chanté tour à tour les parties des deux premières bases de *la Gazza*, Santini s'est chargé de la troisième et n'a pas dérogé; sa belle voix s'est largement déployée dans le quintette, dont certains passages semblaient être exécutés par un orgue expressif.

La voix d'Yvanof a des cordes superbes, mais il se complaît un peu trop à les faire sonner long-temps. Dans sa cavatine, il tient ses appogiatures comme s'il ne devait pas les quitter de la soirée. Il attaque ses dernières notes du duo avec trop de force et tout d'une venue, sans les gradations nécessaires pour faire admettre cet éclat violent. Il a eu de très-beaux momens dans ce duo; mais quand il anime son chant, je voudrais aussi qu'il animât sa personne.

Les acteurs et l'orchestre n'étaient pas encore bien sur leurs pieds, cette incertitude a cessé pour le second acte. M. Parisini, nouveau chef d'orchestre, est un homme de talent; mais les mouvemens qu'il imprime ne sont pas exactement les mêmes que l'on avait donnés à plusieurs morceaux. Je ne dis pas que M. Parisini ait tort, mais il en est résulté quelques tiraillemens désagréables. M. Rossini est là pour faire connaître ses intentions et régler l'aiguille du métronome.

Lablache, Tamburini, Mlle Grisi, ont été appelés après la représentation; ils ont reçu, de même que Santini et Yvanof, de nouvelles preuves de la satisfaction du public. La salle était comble. On nous annonce *la Prova* pour le second début de Lablache. *Evoiva Campanone!* Rubini fera son entrée par *la Somnambula*.

CASTIL-BLAZE.

JACQUES,

PAR GEORGE SAND[1].

George Sand, c'est un pseudonyme, tout le monde le sait. Quoique nous ne comprenions guère cette manière, aujourd'hui assez à la mode, de baptiser son œuvre d'un faux nom, ôtant ainsi à l'auteur sa responsabilité personnelle, au public sa critique directe, nous respectons néanmoins les demi-mots et les demi-jours, n'étant pas juge de leur prétexte ou de leur cause. Seulement nous demandons qu'on nous permette de donner un sexe à l'auteur : nous en avons besoin, d'abord pour la commodité du récit; ensuite, et on le verra, pour la propriété même de nos idées. Cela accordé, nous choisissons le sexe féminin, comme étant celui qui est désigné, dans le cas présent, par la notoriété du monde littéraire. George Sand est donc Mme George Sand; c'est dit : passons.

En littérature, pas plus qu'en tout autre ordre d'idées, il n'y a jamais d'effet sans cause; nous voulons dire qu'un livre tire tou-

(1) Félix Bonnaire, éditeur, rue des Beaux-Arts, 10.

jours sa meilleure explication des circonstances matérielles ou morales qui l'ont produit. A vrai dire même, nous trouvons que le commentaire le plus curieux et le plus fécond d'une œuvre vient de ce côté, surtout si l'œuvre exprime et formule des notions morales ou religieuses, c'est-à-dire un fond essentiellement mobile et passager, l'exposé des causes est indispensable. Donnez à lire *l'Ane d'or* sans expliquer au lecteur l'école d'Alexandrie et la doctrine de la cabale, *don Quichotte* sans expliquer la chevalerie, ou même *Manon Lescaut* et *les Liaisons dangereuses* sans expliquer la régence, dès-lors ce sont des livres énigmatiques, sans portée, ou du moins d'une intention tellement problématique, que la pensée demeure suspendue avec eux, un pied sur le sens littéral et visible, un pied sur l'abîme du sens réel et inconnu. La conclusion logique de tout ceci, c'est donc que *Jacques*, un livre singulier, n'est pas venu sans précurseur, manifeste ou dissimulé; qu'il doit avoir quelque part, dans une doctrine générale ou une conviction individuelle, sa cause première et son principe générateur; et que, cette cause une fois trouvée, ce principe analysé, le livre qui en est la conséquence se détache mieux pour l'œil qui le regarde et pour l'esprit qui le juge.

Le tout est de trouver réellement ce principe, qui existe certainement. C'est le fait de ceux qui l'ont cherché; aujourd'hui c'est le nôtre. Nous ne sommes pas le premier, il s'en faut, qui ait essayé une classification pour les renommées contemporaines; d'autres l'ont tentée, et n'ont pas réussi, selon nous. Celle qui paraît avoir le plus de faveur maintenant, et qui tend à vouloir s'établir pour qu'il y en ait une, divise la littérature militante en deux camps, l'*école de la forme* et l'*école des intimes*. Il n'y a pas encore de poétique avouée et de constitution officielle pour cela; mais ce ne sont pas moins des idées arrêtées dans quelques esprits, des idées un peu timides, il est vrai, qui passent l'une après l'autre le nez hors du trou, comme les souris de la fable, et qui, si on les laisse faire, finiront par sortir, se grouper et se promener au grand jour. Nous protestons, pour notre part, si faible qu'elle soit, contre ces idées. Qu'il y ait une école d'intimes, c'est ce que nous examine-

rons plus bas ; qu'il y ait une école de la forme, qui se pose réellement ainsi, nous le nions.

Nous n'avons pas l'intention d'entraîner le lecteur dans des considérations métaphysiques ; mais il ne faut pas un effort de pensée bien énergique pour concevoir que la forme de quoi que ce soit n'existe pas sans le fond, que cette forme revêt, exprime, enveloppe. Il ne peut donc pas y avoir, même dans les arts le plus expressément plastiques, même en peinture et en sculpture, une manière de procéder générale, un système, qui aient uniquement la forme pour but, puisque la forme n'existe pas séparément et pour son propre compte. Il n'y a pas de tableau flamand, si matériel qu'on l'imagine, qui n'emporte avec lui, outre la représentation des objets, un certain arrangement des parties, une certaine symétrie des détails ; le pot de bière y répond au fumeur, celui-ci aux meubles, ceux-ci à la chambre, et ainsi de suite. Or cette disposition générale fait partie intégrante du tableau, et en elle réside évidemment une idée. Du reste, l'école qu'on voudrait nommer de la forme, ou, pour parler plus clair, celle qui a pour chef M. Victor Hugo, est à mille lieues de poser comme axiome fondamental en littérature le principe de la peinture flamande, lequel n'est pourtant pas seulement une affaire de forme, comme on l'a vu ; elle admet bien ce principe, mais comme une chose secondaire, comme une vérité de centième ordre, comme une petite province de son immense territoire. Qu'elle accorde un grand soin à la forme, c'est incontestable ; les choses n'existant pour l'homme que par leur expression matérielle, que par la forme, l'esprit est naturellement entraîné à juger et à faire juger de l'essence par la figure ; et d'ailleurs les choses qui durent, ce sont les choses de style. Quels sont les livres que les générations se transmettent ? ce sont les livres bien écrits. Quand Buffon ne l'aurait pas dit, l'expérience l'eût prouvé. Mais de ceci qu'on attribue un grand prix à la forme, à cela qu'on lui sacrifie tout, il y a un abîme.

Dieu nous préserve de faire quelque comparaison qui pût être mal interprétée ! mais, à entendre ceux qui déclament contre la forme, nous ne pouvons pas nous défendre de songer à ces pau-

vres filles disgracieuses, qui vont prêchant parmi les jeunes gens à marier que la beauté n'est rien, et qu'il faut toujours regarder, non pas au visage, mais au caractère. Ces filles-là ont la forme en horreur, et elles sont, comme on dit, payées pour cela. Mais si leur jugement était libre, elles reconnaîtraient que d'être jolie, cela n'empêche pas d'être douce, et que la beauté est toujours, et pour tous et en tout, une excellente provision. Maintenant passons aux intimes.

De même que nous nions qu'il y ait une école ayant exclusivement la forme pour but, de même nous nous refusons à croire qu'il y en ait une exclusivement occupée des idées. Pour penser, il faut parler dans un langage quelconque; et dès qu'on prend un langage, on le prend évidemment, et malgré soi, le plus brillant qu'on peut. La pensée a toute la coquetterie des femmes; elle sort toujours avec ses plus beaux habits. Ainsi les intimes, les plus intimes, s'occupent nécessairement de la forme, s'ils sont artistes; soyez bien sûr que M. Sainte-Beuve caresse plus d'une fois ses périodes avant de les livrer à l'imprimeur, et que Mme George Sand les touche et les examine, pour leur faire ou l'œil bien ardent, ou le front bien rêveur, ou la bouche bien mutine.

La division de la littérature contemporaine en *école de la forme* et *école des intimes* est donc fausse de tout point, d'abord parce qu'on ne peut pas se proposer pour but la forme ou l'idée, à l'exclusion l'une de l'autre; ensuite parce que les dix-neuf vingtièmes de la littérature actuelle seraient hors la loi, comme n'ayant malheureusement que peu de forme, et n'étant pas notablement relevés par le fond. Cependant on ne peut pas se dissimuler qu'il n'y ait entre les procédés des deux prétendues écoles une différence immense; mais encore une fois, cette différence ne gît pas dans l'absence d'idées d'un côté, et dans l'absence de forme de l'autre; car évidemment les auteurs selon la forme pensent quelquefois de façon à se faire accepter pour intimes; et ceux-ci écrivent avec un éclat qui les ferait confondre avec leurs rivaux. Oui, la différence du procédé existe, et elle est immense; mais

elle a été jusqu'ici incomplétement sentie et faussement formulée. Nous avons bien aussi sur ces matières nos idées, qui peut-être ne valent pas mieux, mais qui sont autres; et nous serions prêt à les exposer, persuadé qu'un procédé nouveau dans l'étude d'une difficulté est toujours un progrès vers la solution définitive: mais l'exposition des théories de l'école dont M. Hugo est le chef, déjà commencée dans cette *Revue* en ce qui touche le théâtre, exigerait encore des développemens qui demandent leur temps et leur lieu. Aujourd'hui, dans les limites que nous nous sommes assignées, nous ne pouvons toucher, et même bien imparfaitement, que les principes sur lesquels repose, à notre avis, l'école des intimes.

Il est d'ordinaire que la littérature, quand elle est maniée par des mains habiles, s'enrôle au service de quelque grande idée, qu'elle prend à cœur de faire triompher. Cette idée est morale, politique, religieuse, philosophique, selon le temps; c'est-à-dire que l'idée principale d'un siècle passe dans les arts en général, et dans les lettres en particulier, si les lettres sont l'art qui domine. Il arrive de là que telle époque abonde en écrits sur la théologie, sur le principe des mœurs, sur les droits des peuples, etc. Ceci est si évident et s'entoure de tant d'exemples, que nous n'insistons pas. Si nous nous replions sur la France, et si nous lui appliquons ce principe, nous trouvons que notre temps, à peu d'exceptions près, est jonché de débris de systèmes, et que le doute est le fond de son caractère. Sur la religion, doute; sur la constitution de la famille, doute; sur l'assiette des peuples, doute; sur les principes philosophiques, doute; sur les théories littéraires, doute; doute sur tout. Il n'est pas que dans tel ou tel ordre d'idées certains esprits ne soient très-sûrs d'eux-mêmes, de leurs désirs et de leurs croyances; il y en a qui savent parfaitement comment ils conçoivent la famille, la politique, la philosophie, la littérature, la religion; mais il est vrai de dire qu'à l'heure qu'il est, il n'y a encore sur aucune de ces choses aucun système arrêté qui n'ait ses contradicteurs de nombre et de compétence; de telle sorte que ceux qui ne peuvent pas juger les principes sociaux par

eux-mêmes, et c'est le grand nombre, sont excusables de flotter indécis, quand ils voient les esprits éminens se séparer et lutter entre eux à l'occasion des vérités les plus fondamentales et les plus importantes.

Ainsi que nous le disions, le doute a donc pénétré de toutes parts nos cœurs et nos ames, et Dieu sait que l'histoire de ces quarante dernières années a été bien faite pour désoler et perdre les meilleures natures. Comment ce qui reste encore de l'ancienne société française aura-t-il pu conserver sa religion du trône et de la fidélité aux races royales, quand il a vu les grandes maisons, si antiques, si illustres, tomber sous le pied de leurs vieux serviteurs affranchis, et tomber presque avec raison, parce qu'elles avaient perdu leur sève gentilhommière, tandis que l'esclave était devenu fier sans outrecuidance, digne sans parade, noble sans usurpation; parce que César le patricien était tombé au-dessous de Cicéron le bourgeois, la tradition au-dessous de l'intelligence? Comment le christianisme, ce conquérant pacifique du monde moderne, n'eût-il pas perdu sa conquête, en laissant se rouiller et dormir au fond des abbayes la lance du discours et le bouclier de la syllogistique, deux armes que le monde lui prit des mains et qu'il façonna aux siennes, vaincu qui apprenait à vaincre, Scipion qui étudiait Annibal? Et la famille, que devait devenir son auréole de pureté et de saintes ardeurs, après, disons-le en rougissant, après les prostitutions dissimulées de nos aïeules, et après le divorce de nos mères, cette prostitution en plein jour? Et les vérités politiques, où devaient-elles apparaître triomphantes et incontestées, après les huit constitutions décrétées immuables, de 1789 à 1830, en quarante-un ans? Et les principes philosophiques, qui pouvait se vanter de les avoir, Cabanis ou Laromiguière, Royer-Collard ou Kant, Fichte ou Schelling? Et les théories littéraires, qui les avait trouvées telles que l'avenir doit les garder; l'Encyclopédie ou le christianisme; Lemercier ou Chateaubriand; l'empire ou la restauration; Arnault et Jouy, ou Lamartine et Hugo?

A ces causes de doute, qui appartiennent en propre à nos dernières

années, joignez encore tout ce qui s'y rattache; les ambitions déçues, les prétentions repoussées, les talents morts en route, les embarras matériels et moraux de mille sortes qui encombrent le chemin de l'intelligence au milieu d'une société qui se réforme; et puis le bagage ordinaire des déceptions de la vie, les amours, les amitiés, les intérêts; tout cela rapproché, combiné, additionné, a formé une masse effroyable d'irrésolution et de doute; et presque tous nous portons écrite sur notre front la devise que Montaigne avait écrite sur sa porte: Que sais-je?

Le doute! le doute! c'est là ce qui courbe nos têtes; c'est là ce qui nous fait passer tristes, penchés, seuls, dans le désert bruyant des rues de Paris, hargneux à l'âge de la gaieté, vieux à vingt-cinq ans! Or douter, c'est être seul; c'est n'avoir pas une idée en qui on a confiance, et dont on fait son ami; pas une espérance que l'on porte sur soi comme un joyau, et dont la vue console l'ame en rafraîchissant les yeux. Supposez maintenant un sceptique qui soit artiste, quelle grande et féconde idée répandra-t-il sur son œuvre? comme il ne croit en rien de ce que croient les autres, il ne pourra pas tenir compte de ce qu'ont dit, pensé et jugé les autres; les systèmes, les opinions, les préjugés, il ne peut pas s'en servir, s'appuyer sur eux, puisqu'il ne les accepte pas; alors il se replie sur lui-même, se pose comme centre, mesure et sanction de tout; il se défend du monde extérieur, comme un vaisseau de l'abordage; voilà l'artiste intime.

Et qu'on ne s'écrie pas que nous donnons ici au mot intime le sens qu'il n'a pas; que la littérature intime, c'est celle qui analyse minutieusement les subtiles pensées et les vagues sentimens. Oui, sans doute, ce travail fin, délicat et patient de l'ame sur elle-même appartient aux intimes; mais c'en est là une espèce et non le genre; ils sont une généralité, et ceci est un accident. Les intimes les plus répandus, les plus nombreux, ce sont les purs sceptiques, c'est-à-dire ceux qui, forcés par le doute de nier toutes les synthèses humaines, morales, religieuses, littéraires ou autres, vivent en eux-mêmes sous peine de ne pas vivre, se constituent en état d'égoïsme intellectuel, mettent leur conviction propre à la

place de tout, répandent leur ame dans le monde, *intima cordis*, et érigent, dans le désert que produit leur négation universelle, une seule pyramide qui en peuple l'immensité, le moi. Comme dans la réalité des choses les objets ne se ressemblent pas, surtout parmi les sceptiques dont la condition d'existence est de nier toute règle commune, il peut arriver que les artistes qui doutent, comme du reste ceux qui affirment, se distinguent par quelque originalité; les uns s'attaquent à tel ordre d'idées, les autres à tel autre; *Faust* doute de la science, *Jacques* doute de la famille; quelquefois la différence consiste dans le procédé matériel, dans le faire, celui-ci groupant les masses, celui-là multipliant les détails; mais au-dessus de toute cette famille nombreuse, diverse, il y a un père commun, le doute!

Les intimes, ce sont des sceptiques.

Ce n'est donc pas une école, car école signifie communauté d'idées, et scepticisme signifie isolement; non, ce n'est pas une école, c'est une condition; et c'est une condition bien triste, une condition qu'on ne se fait pas, mais qu'on subit. Aussi voyez-les tous, ils sont vis-à-vis de leurs idées comme en présence d'une fatalité inéluctable; ils la bravent ou ils la subissent, ils raillent ou ils pleurent : or le rire sardonique et les larmes indiquent un état de l'ame qui n'est pas calme, volontaire, normal : plaignons-les.

Nous avons parlé de catégories parmi les sceptiques, suivons-les. Quand il arrive qu'un esprit a élaboré lui-même longuement et patiemment son doute, c'est-à-dire qu'il est allé successivement au fond de plusieurs idées, qu'il les a trouvées vides et stériles, il arrive d'ordinaire que cet esprit est noble et grand; d'abord il faut une incessante énergie de l'ame pour se précipiter au fond d'un certain nombre de conceptions successives, pour les explorer en tous sens, et pour en revenir comme on y est allé, maître de sa conviction et de son libre arbitre, seulement avec le doute de plus; ensuite il est inévitable que dans cette lutte de l'intelligence avec l'esprit des ténèbres, de Jacob avec l'Ange, l'intelligence acquière souplesse, étendue, vigueur; enfin l'homme qui a véri-

tablement acquis par lui-même cette affreuse certitude qu'ici-bas tout est apparence, mirage, néant; qui a expérimenté les choses attentivement et une à une; qui a pris la gloire des artistes, et qui l'a trouvée douloureuse; la gloire des hommes d'état, et qui l'a trouvée sans sommeil; la gloire des opulens, et qui l'a trouvée coiffée d'oreilles d'âne; l'amitié, et qui l'a trouvée oublieuse; l'amour, et qui l'a trouvé impossible; l'espérance, et qui l'a trouvée comme ces fruits de l'Écriture, parfum à l'écorce, cendre au dedans; cet homme ainsi instruit du réel, ainsi désabusé du possible, porte dans son cœur un fonds d'inépuisable poésie, c'est-à-dire toutes les douleurs qui y sont entrées l'une après l'autre, tandis que les illusions s'en allaient en grappes ailées, comme des essaims d'abeilles dont les guêpes hideuses ont envahi les rayons.

Cette espèce d'hommes, avons-nous dit, est noble et grande; elle-même a fait son désespoir, et elle l'a fait grand. Goëthe et Byron, qui doutent, paraissent aussi complets que Shakspeare et Milton qui croient. Mais il y en a une autre qui est petite et ridicule; c'est celle de ces jeunes gens désœuvrés, qui éprouvent le besoin de se ranger sous une bannière quelconque, et qui par insouciance, par vanité peut-être, prennent le scepticisme comme on prendrait un état. Ils trouvent qu'il est beau de paraître désabusé des grandes choses; cela fait penser qu'on les a faites; qu'il est beau d'être guéri des grandes passions, cela fait penser qu'on les a éprouvées; qu'il est beau de paraître blessé, cela fait penser qu'on a combattu; c'est ainsi que les petits garçons se font des moustaches pour paraître braves, et que les petites filles boivent des spiritueux, pour paraître hardies. Mais ni cette bravoure, ni cette hardiesse n'étonnent personne autre que les enfans; les hommes en rient. Qu'est-ce, en effet, je vous prie, que le scepticisme à vingt ou à vingt-deux ans, sinon une plaisanterie de mauvais goût, c'est-à-dire une plaisanterie en des matières qui n'en comportent pas? Est-ce qu'on a eu le temps d'expérimenter réellement quelque chose à cet âge? Dites-nous donc, vieillards qui n'avez pas encore de barbier, quelles expériences si tristes vous avez faites de la vie; quelles carrières avez-vous parcourues où vous

ayez trouvé l'injustice ; quelles gloires, où vous ayez trouvé le néant? Le monde ne vous a pas encore reçus ; la politique ne vous connaît pas, les arts apprennent vos noms ; écoliers d'hier, vous n'avez pas encore des amis, mais des camarades; qui donc vous a trompés? Peut-être votre maîtresse? mais la première maîtresse est un enfantillage, et vous n'avez pas eu le temps de faire la seconde. Après cela, vous vous enflez de dédain et d'amertume, vous trouvez au début de votre carrière le doute, que le vieux Buonarotti ne trouvera qu'au bout de la sienne ; vous frappez au visage les choses les plus saintes, et, en athées qui mentent dans leur athéisme, vous dites au Christ : Christ, je ne crois pas en toi ! Que Christ me pardonne cette pensée; mais s'il daignait vous répondre, il vous dirait sans doute : Qu'est-ce que cela me fait ?

Quand le scepticisme n'est pas une chose de fantaisie, comme dans ceux dont nous parlions, il est une chose affreuse. Relisez *Faust* et *Manfred* avec cette pensée, qu'il se pourrait bien que vous fussiez vous-mêmes l'un ou l'autre de ces personnages, et vous mourrez de frayeur. Byron en est mort. Lors donc que le scepticisme est sincère, et qu'on est encore assez jeune d'ame et de courage, on veut en sortir. Il faut être encore jeune, disons-nous, car il arrive un moment où le vouloir ne suffit pas, et où les forces manquent. Alors, comme c'est l'intelligence qui a ainsi égaré l'homme, l'homme s'en défie et ne s'en sert plus; il emploie son cœur pour arriver à la vérité. Le cœur procède par sa logique à lui, par la poésie. Il aspire vers la seule certitude qu'il puisse atteindre, la certitude de sentiment; et de ce commerce des facultés aimantes de l'homme et de la vérité divine et supérieure, qui se révèle toujours et par toutes les voies à qui la cherche dans la sincérité de son désir, naît le mysticisme, quelque chose toute remplie d'espérances flottantes, de vagues élancemens ; un crépuscule de vérité, entre le scepticisme qui finit et la foi qui commence. Le sceptique sincère qui persiste devient mystique ; le mystique devient croyant.

Mais sceptique et mystique, ce sont des artistes *intimes*, s'ils cultivent les arts ; c'est-à-dire que, dégagés de toute synthèse po-

sitive, qui absorbe celui qui l'affirme, ils vivent et se meuvent l'un dans son doute, l'autre dans ses élans vers la certitude. Ils portent nécessairement le *moi* dans tout ce qu'ils pensent et écrivent, le moi qui doute, le moi qui aspire; qu'ils se placent au centre d'une œuvre, elle disparaîtra sous leur personnalité, comme le marbre d'une fontaine disparaît sous les flots de la source qui déborde. Faust disparaît sous Goëthe, Manfred sous Byron.

On doit comprendre que nous ayons longuement insisté sur le classement des sceptiques, à l'occasion du livre nouveau de Mme George Sand; nous voguions à pleines voiles dans notre sujet, car *Jacques* est le livre d'un sceptique en morale et d'un *intime* en littérature. Le *moi* y trône au plus haut des doctrines et du style.

La pensée de Mme George Sand est fixée depuis un an; *Jacques* n'a rien ajouté à *Lélia* que deux volumes; c'est un argument *ad abundantiam*. Les bons entendeurs se seraient contentés du premier; la thèse était claire. *Indiana* et *Valentine* étaient un prélude harmonieux, pendant lequel l'artiste arrêtait les contours de sa pensée; elle est maintenant nette et arrêtée, trop arrêtée, c'est du moins notre avis.

Mme George Sand n'est pas un sceptique comme beaucoup d'autres, qui ait choisi au hasard ses sujets de méditation; elle ne s'est attachée à parcourir ni les sciences, ni la politique, ni les richesses, ni la gloire, pour appliquer au bout de toutes ces choses le mot éternel de Salomon. Femme, elle s'est occupée des femmes et de ce qu'il y a de plus saint dans une femme, la liberté de son amour. La première chose qui la frappe, c'est que la société, à ce qu'il lui semble, n'est pas assez libérale pour les femmes, et que les hommes s'y attribuent d'intolérables autorités.

Prises en riant, ces choses-là sont fort vieilles; prises au sérieux, elles datent du père Enfantin. Car voilà au fond où en est venue Mme George Sand; elle fait des romans saint-simoniens et proclame la femme libre. Cela peut sembler étrange; mais cela est vrai.

La famille telle qu'elle est constituée, avec ses gênes pour la

femme et ses odieuses préférences pour l'homme, voilà le thème général sur lequel Mme George Sand paraît déterminée à moduler désormais toutes ses pensées secondaires; nous avons déjà *Lélia* et *Jacques*, le reste viendra, soyons-en sûrs. Quelles raisons peut avoir Mme Sand de prendre ainsi à cœur et par cette voie la cause des femmes? Nous l'ignorons, tout en restant persuadé qu'il doit y avoir au fond de son esprit une conviction bien opiniâtre en même temps et bien féconde, pour trouver à cette thèse étrange des raisons si chaudes, si colorées, si éloquentes, si inépuisables. Et ce n'est pas par un côté seulement qu'elle attaque la condition actuelle de la femme; elle nie en masse et sans exception tous les rapports que lui crée la famille; les rapports de maîtresse et d'amant, elle les nie; de frère et de sœur, elle les nie; d'épouse et d'époux, elle les nie; de mère et de fille, elle les nie; elle trouve que dans toutes ces conditions, telles que la société les a faites, la femme est constamment au-dessous de sa dignité dans le présent, de ses droits dans l'avenir.

Elle nie les rapports de maîtresse et d'amant, en prenant ici ces mots dans l'acception que la famille leur donne, c'est-à-dire les rapports d'estime, de confiance, d'ardeur désintéressée, de caresses chastes, que suit l'union indissoluble de deux races. Dans *Jacques*, il y a une jeune fille, Sylvia, belle, instruite, passionnée, qui a un amant, mais un amant qu'on ne lui a pas choisi, qu'elle a pris. A cet amant, elle donne, non pas des sermens, mais son corps. Elle l'a cherché, non pas, selon la belle idée du Droit des anciens, pour vivre avec lui en communauté perpétuelle des choses divines et humaines, mais pour satisfaire une passion qu'elle a en elle, passion qui lui appartient en propre, qu'elle défend nuit et jour du contrôle de la société; passion dont elle se fait unique juge, et qu'elle prend pour unique règle. Quand la passion se tait ou se modifie, ou plutôt quand elle présume que la passion s'est tue ou modifiée, l'amant qui en était l'objet est renvoyé. Allez-vous-en, lui écrit flegmatiquement Sylvia; je ne puis plus vous aimer. La passion s'éteint. Toutes nos relations sont brisées, écrit encore Sylvia; vous ne pouvez plus rien pour

mon cœur, que vous laissez vide. Oh! les hommes! les hommes! que j'ai de mépris pour leur néant!

Pauvre jeune fille! elle s'en aperçoit un peu tard.

Elle nie les rapports de frère et de sœur, tels que la famille chrétienne les a faits, rapports de respect mutuel, d'appui moral, de tutelle religieuse. Sylvia écrit à Jacques son frère : J'ai un amant qui me méprise, parce qu'il me prend pour votre concubine; mais qui me soupçonne, ne mérite pas d'être désabusé. Jacques écrit à Sylvia, sa sœur : As-tu repris ton amant? lui as-tu pardonné? Sylvia répond à Jacques, son frère : J'ai repris mon amant; mais je vois bien que je me suis trompée sur la force de son ame; quand je m'arrache de ses bras, je me sens quelquefois toute veuve de mes illusions, qui s'en sont allées une à une. Cet amant est assez lâche pour ne pas rester insensible aux huées de la société, pour se courber sous le mépris du monde. En effet Sylvia, elle, marche tête haute, et pour cela elle n'a eu qu'à renverser l'ordre des idées morales; elle a fait de vice vertu. L'amant qui se révolte à la pensée que la femme de son cœur est à un autre, est un lâche; Sylvia est la femme forte. Voilà tout.

Elle nie les rapports d'époux et d'épouse; oh! ici, c'est le vif de la question, et tous les livres de Mme Sand y pénètrent. Indiana est la femme d'un mari qui la brutalise; Valentine, d'un mari qui la ruine; Fernande, d'un mari qui, tout bon qu'il est, la fait sécher de douleur. Ces trois femmes, que l'auteur a faites à dessein si belles, si douces, si charmantes, sont malheureuses en raison même de leurs qualités : la première, femme délicate, épouse un butor; la seconde, femme généreuse, épouse un homme avide; la troisième, femme ingénue et aimante, épouse un philosophe désabusé. Ce sont trois fleurs embaumées, que le mariage empêche d'exhaler leur parfum divin. Au contraire, ôtez le mariage, et ces femmes redeviennent ce qu'elles n'auraient pas dû cesser d'être; Indiana est heureuse et consolée avec Raymon de Ramières ou avec Ralph, Valentine avec Bénédict, Fernande avec Octave. Autant le mariage les avait désespérées et flétries,

autant l'amour libre et indépendant les aurait rendues joyeuses et fortunées. Mais le monde, le monde, direz-vous? Oh! le monde ne les voit pas; ce sont des femmes qui cachent leurs amours dans les bois comme les lionnes, ou qui s'enfoncent si avant dans les cavernes, que les rugissemens de leur passion expirent avant d'arriver jusqu'aux villes. Indiana gravit un morne de l'île Bourbon, Valentine est perdue dans un recoin du Berry, et Fernande se cache dans les marais de la Franche-Comté.

Elle nie les rapports de mère et de fille, car la mère qui appartient à l'amant du jour n'a ni le loisir, ni le droit d'embrasser sa fille. Et puis, est-ce que ces mères ont des filles? Est-ce que le cœur des femmes est si large, qu'elles y puissent loger en même temps deux passions si immenses, l'amour et la maternité? Ou bien encore, est-ce que ces filles ont des mères? Lélia n'en a pas, Sylvia non plus. Si elles avaient pu en avoir, et qu'elles se fussent vues face à face, à moins d'être horribles et infâmes, ces filles seraient mortes de honte, ou ces mères de douleur.

Ainsi, les sentimens auxquels la société moderne donne naissance, et spécialement ceux qui constituent la part que les femmes ont dans la famille actuelle, c'est-à-dire la pureté, la chasteté, la fidélité, la soumission, la modestie, ne suffisent pas aux yeux de Mme George Sand, pour le bonheur de son sexe; il lui faut quelque chose de plus qu'elle n'a pas encore nettement et complétement formulé, mais qui doit être une satisfaction générale, dans laquelle paraissent jusqu'à présent, en première ligne, l'indépendance personnelle, et surtout les libres amours; des amours infinis, mobiles et imprévus. Il faut de plus, et ceci est un va-sans-dire, que les mœurs domestiques et sociales soient radicalement réformées, et mises en harmonie avec cette position nouvelle des femmes, car les idées du monde d'à présent paraissent peu propres à former la base de cette morale de l'avenir.

Personnellement, nous trouvons courtes et de peu de valeur toutes les idées émises depuis quelques années sur les femmes; ce sont des théories indigestes, absurdes, quand elles ne sont pas ignobles.

Que les saint-simoniens et Mme George Sand veuillent leur accorder la liberté de leur corps, que M. Fourrier, sanctifiant toutes les passions humaines, réhabilite la débauche en lui donnant un nom grec, que M. Aimé-Martin leur confie l'éducation des peuples, tout cela nous paraît sans réflexion, sans vues, sans savoir; ce n'est pas d'aujourd'hui que ces questions ont été posées, et il eût été plus sage d'apprécier les solutions que leur avait trouvées une doctrine qui vaut mieux que le Père Enfantin, que Mme Sand, M. Fourrier et M. Aimé-Martin l'encylopédiste, la doctrine de Jésus-Christ.

Lorsque le dogme chrétien se répandit dans le monde, il trouva la famille à reconstituer. La femme surtout avait besoin d'être élevée; elle le fut. Partout où s'était étendu l'empire des césars, la femme était, comme on dit, subalternisée: fille, elle vivait cachée dans l'atrium romain et le gynécée grec; épouse, elle n'avait aucun droit civil dans la famille; mère, elle demeurait sous l'autorité du premier ascendant, et même sous l'autorité de son fils. Fille, femme, mère, la femme était donc en tutelle perpétuelle, sans que jamais sa personnalité pût se détacher de la famille qui l'absorbait. Nous parlons ici de la femme libre et légitime, c'est-à-dire de celle que la société favorisait le plus; qu'était-ce que la concubine légale? qu'était-ce que l'esclave? Une bête pour les voluptés du maître; ce qu'étaient des grives des Alpes pour Lucullus, des lions d'Afrique pour Pompée. Ainsi était encore la femme dans la loi juive; ainsi était pareillement la femme en Asie, la femme en Grèce, la femme partout. Survient tout à coup le dogme chrétien, qui annonce que la vieille famille est brisée; plus de père, plus d'épouse, plus de fils, plus de serviteur comme autrefois; au lieu d'être servante, la femme devient compagne; autrefois, quand on ne la comptait pour rien, l'homme en entassait à son gré dans son gynécée; il en prenait dix, il en prenait vingt, parce que le néant ajouté au néant ne fait pas somme; il demeurait toujours au-dessus de ces créatures soumises, et par sa valeur sociale, et par sa dignité; mais la doctrine chrétienne bouleverse ces rapports; elle élève la femme à l'égal de l'homme, toute

proportion gardée de destination et d'attributs; elle veut qu'un corps vaille un corps, qu'un amour vaille un amour, et elle les associe comme ils ne s'étaient jamais associés, sur un pied d'égalité morale, de fidélité réciproque et de respect mutuel.

Ce magnifique mouvement social, qui plaça ainsi les femmes dans une situation inouïe, a laissé trace dans les lettres des apôtres et dans les lois civiles qui suivirent. Ce serait le sujet d'une curieuse et importante histoire; mais où avons-nous des historiens pour les choses véritablement dignes d'être étudiées et connues? Comme vous l'imaginez, la doctrine de Jésus-Christ fit fureur parmi les pauvres recluses, qu'elle déclarait reines; même, ainsi qu'il arrive toujours en toute réforme générale, ces dames allèrent trop loin; de ce que l'ancienne famille était détruite, certaines, et un assez grand nombre, à ce qu'il paraît, conclurent qu'il n'y avait plus de familles, et qu'elles étaient désormais absolument les égales de l'homme; et les voilà quittant les maisons, toutes pleines de leur saint néophytisme, courant les provinces, haranguant les idolâtres, montant même dans les chaires élevées au sein des églises naissantes, et prétendant à tous les droits de l'apostolat chrétien.

Saint Paul, ce grand organisateur du christianisme, avait l'œil à tout cela; il écrivit ces lettres éloquentes et profondes qui formèrent les premiers canons de l'Église; il ordonna aux femmes de se taire; il leur expliqua la doctrine qu'elles avaient mal comprise, et peu à peu rentrèrent dans leurs attributions si nobles et si belles ces quelques femmes égarées, parmi lesquelles le père Enfantin eût choisi la femme libre, et dont Mme Sand eût fait des romans.

Le christianisme fit ainsi aux femmes dans la famille une position qu'elles n'avaient jamais eue jusqu'alors; il les rendit égales à leurs époux, et supérieures à leurs enfans. Il leur créa une personnalité distincte, dont l'homme fut le garant, et non plus le juge; il leur assura l'amour dans la jeunesse, l'autorité dans l'âge mûr, le respect dans leurs vieux ans; car le christianisme aurait prévu quelque chose que Mme Sand paraît oublier. Elle place toute

la félicité des femmes dans l'amour libre et indépendant; et quand arrive l'âge où on n'aime plus, que deviendront les femmes? Qui les recueillera, qui les respectera, qui les consolera? Et celles que Dieu a faites difformes, qui les aimera et les protégera? Il n'y aurait donc qu'une seule chose à laquelle il faudrait avoir foi, l'amour? Mais cette chose est-elle donc si certaine, si régulière, si immuable, qu'on puisse lui confier sa destinée? Hélas! l'histoire est pleine des malheurs que les mécomptes de l'amour ont produits; il ne se passe pas de jour où des larmes et du sang ne coulent à cause de lui; et que deviendrions-nous, grand Dieu! si nous n'avions pas contre cette terrible passion quelque sauvegarde qui nous protége, quelque devoir sacré derrière lequel l'ame faible ou froissée se réfugie? Si vous ôtez à l'épouse l'honneur inviolable du lit conjugal, à la mère le respect pour l'innocence de ses petits enfans, à la sœur la surveillance austère et incessante de ses frères, que deviendront ces pauvres créatures lorsque l'amour viendra solliciter leurs pensées? Comment résisteront-elles, si vous leur ôtez la foi qu'elles avaient à tous les nobles sentimens de la famille, sur lesquels vous passez l'éponge, comme sur autant de taches dont la société a souillé la pureté originelle de nos cœurs?

Mais pourquoi résister? dites-vous. L'amour! l'amour! c'est la destinée des femmes. C'est donc leur destinée d'être malheureuses et souillées? N'arrive-t-il pas chaque jour que l'amour se donne sans échange, et qu'on recherche qui vous fuit? N'arrive-t-il pas encore que notre mauvaise nature nous livre malgré nous à des amours bas et méprisables, auxquels nous sacrifions toutes nos idées les plus chères, tous nos intérêts les plus précieux? Comptez les passions dédaignées et les passions infâmes, et voyez le reste. Et nous n'aurions rien près de nous, rien de saint et de légitime, pour nous consoler des unes et nous arracher aux autres! Si nous en étions jamais là, que Dieu nous sauve! il n'y aurait que sa miséricorde qui fût aussi grande que notre bassesse et nos douleurs.

Quelle destinée vous donnez à la femme! L'amour, c'est-à-dire une chose qui naît à quinze ans, et qui meurt à trente, et qui est hideuse en-deçà et au-delà. La femme, comme vous la rêvez, comme

vous la faites, ne vit donc que quinze ans; sa jeunesse ne compte pas pour la vie, sa vieillesse non plus; car d'un côté l'amour n'est pas venu, de l'autre il s'en est allé. Et vous appelez cela un progrès! Mais vous n'y avez pas songé; dans la famille chrétienne, que vous voulez détruire, la vie des femmes est trois et quatre fois plus longue et trois et quatre fois mieux remplie. Votre doctrine, si vous avez une doctrine, ne fournit aux femmes qu'un seul ordre de pensées, et pour une seule période de l'existence; le christianisme crée des sentimens divers selon les âges. A la jeune fille il donne la pureté à garder, à l'épouse l'amour à épuiser, à la femme déjà flétrie la maternité à développer. Vous remplissez quinze années, le christianisme les remplit toutes. Vous donnez une seule espèce de joie, le christianisme en donne mille. Vous faites une vie monotone, le christianisme la diversifie. Et puis vous ne prévoyez aucun des cas exceptionnels de l'existence des femmes, cas si nombreux qu'ils peuvent être pris pour la règle. Si la femme est difforme, que fera-t-elle de l'amour? Si elle est infirme, que fera-t-elle de l'amour? Si elle meurt avant l'âge d'aimer, que fera-t-elle de l'amour? Si la mort lui prend celui qu'elle aime, que fera-t-elle de l'amour? Qu'avez-vous imaginé pour toutes ces circonstances, où la femme serait bien malheureuse, puisqu'elle ne pourrait pas remplir sa destinée? Rien, absolument rien, à moins peut-être quelque chose de poignant et d'affreux, le spectacle de celles qui seraient jeunes et belles, brillantes et chéries, et que la Providence aurait réservées entre toutes à d'ardens et de fidèles amours.

Ce n'est pas ainsi que le christianisme a traité les femmes. Non-seulement il a créé pour toutes les époques de leur vie des sentimens que l'ancienne famille ne connaissait pas, mais encore il a pourvu abondamment à tous les mécomptes individuels, à toutes les plaies accidentelles. La femme infirme ou difforme agrandit son cœur du côté des affections filiales et fraternelles; la jeune fille qui meurt avant l'âge a la consolation d'avoir rempli sa carrière de pureté comme un autre sa carrière de gloire; et elle s'en va en terre le front et l'ame couronnés de roses mystiques, es-

cortée de compagnes chastes comme elle, virginités militantes qui rendent hommage à une virginité triomphale. La femme que la mort sépare de ses amours a pour le reste de sa vie la douceur des souvenirs, qui tempère l'amertume des regrets : souvenirs et regrets, deux enfans de la fidélité conjugale que la veuve élève, caresse et fait grandir à côté des enfans de ses entrailles.

Il nous semble donc que la famille actuelle, la famille du christianisme, offre à la femme une destinée plus étendue, plus diverse et mieux remplie que la doctrine dissolvante dont Mme George Sand s'est fait l'apôtre. A vrai dire, nous ne savons pas trop si Mme Sand a réellement une doctrine sur ces matières : elle attaque violemment et incessamment la famille ; elle nie avec effort tous les sentimens qu'elle produit, mais il n'y a dans ses livres aucun plan complet de réforme, rien qu'elle propose de mettre à la place de ce qui est. Elle est donc relativement aux vertus morales dans un scepticisme général ; elle n'a soumis encore sa pensée à aucune formule définitive. Ses idées sont partielles, séparées, à de grands intervalles qui ne seront peut-être jamais remplis ; elle n'affirme rien que sa manière présente de penser. Elle est individuelle, *intime*, c'est-à-dire qu'elle développe son moi.

Il ne faudrait pas s'imaginer, d'après tout ce que nous avons pu dire, que les livres de Mme Sand fussent très-dangereux. Les livres dangereux sont ceux qui s'adressent directement à quelqu'un de nos penchans, à quelqu'une de nos idées, et qui les gâtent en les exagérant. Ainsi les romans produisent ce déplorable effet sur les jeunes gens et les jeunes filles, qu'ils développent avant le temps et dans des proportions outrées leur faculté d'aimer, et qu'ils leur défloreut par avance le corps et l'esprit. Mais Mme Sand prend le cœur par un côté qui est bien gardé chez les jeunes personnes ; elles peuvent souhaiter un amoureux, mais comme à leur âge elles sont encore sous l'empire des idées du monde, elles le souhaiteront brillant, recherché, renommé, et non pas hué et flétri par le monde.

Quoique nous ayons mis en tête de cet article le titre du dernier roman de Mme Sand, nous avons cru devoir entrer dans des

considérations générales que nous avons tâché d'élever à une certaine hauteur. Le lecteur jugera de ce qu'elles valent. Il nous a semblé pareillement que nous ne devions pas donner ici l'analyse de l'*intrigue* de *Jacques*, d'abord parce que cette partie d'un ouvrage n'est jamais que la mise en œuvre des idées principales, sur lesquelles nous avons spécialement fait porter notre critique, ensuite parce que nous n'avons voulu ôter à personne la moindre part du très-grand plaisir que peut occasioner la lecture de ce roman remarquable. Il nous resterait, avant de finir, à parler du style de Mme Sand. Malheureusement nous avons des raisons d'être bref là-dessus, les voici.

Nous sommes d'avis qu'il n'est guère possible d'estimer un style sans étudier la langue qui lui sert de matière, et sans parler assez longuement des élémens historiques de celle-ci, et de l'époque à laquelle on la considère. Ceux qu'on appelle les écrivains de la *forme* ont en ces matières des théories qu'à tort ou à raison ils croient importantes, et qui demandent d'être développées à loisir. Nous sommes donc forcé pour aujourd'hui de rester, en fait de style, dans la sphère des notions qui sont communes entre le lecteur et nous, jusqu'à ce qu'ayant jeté un pont entre ses idées et les nôtres, nous puissions communiquer plus aisément et plus complétement.

Nous nous servons des langues humaines pour exprimer les idées; or l'homme étant ainsi organisé qu'il est accessible à cinq ou six genres de signes et de perceptions, la meilleure langue est celle qui peut aborder l'homme par tous ces côtés à la fois. Le style, c'est la manière dont ceux qui se servent d'une langue utilisent individuellement les matériaux qu'elle fournit : le style, c'est donc une méthode, un procédé, un art. Tout art a ses données générales, ses règles.

C'est dans ce sens, et dans ce sens seulement, que nous serions amené à dire que Mme Sand n'a pas de style; car nous avons trouvé dans ses livres beaucoup d'énergie, beaucoup de grâce, beaucoup de fraîcheur, beaucoup de nombre : mais tout cela est inculte, sans disposition, sans règle, sans art enfin. Ainsi

toute langue fournit à des degrés variables l'expression imagée, l'expression abstraite, l'expression cadencée. C'est ensuite l'affaire de l'écrivain de disposer ces élémens dans un ordre dont l'instinct primitif est fourni par sa nature artiste; cet ordre, qui lui est propre, c'est son style. Ce style, c'est sa personnalité esthétique; ce style, c'est lui; c'est l'homme, comme a dit Buffon. L'écrivain doit se reconnaître au style, comme l'homme au visage. Il suit de là que, de même que le visage ne change pas dans ses traits essentiels, de même le style d'un écrivain doit toujours rester le même dans ses règles supérieures. Lisez dix pages d'un homme qui a un style, dix pages de Bossuet, de Molière, de Corneille, de Larochefoucauld, et vous découvrirez son procédé général, de manière à assigner d'avance comment il écrira dans un cas donné, de manière à le reconnaître infailliblement. C'est ainsi que les peintres, les sculpteurs, tous les artistes un peu grands, ont leur style. Chez Mme Sand vous ne trouverez nulle part un procédé qui domine, une allure qui tranche, un mode qui prévaille : nulle règle, nul art volontaire. Si le mot devait être pris comme nous le donnons, nous dirions que Mme Sand ne *sait* pas écrire. Les pages de ses livres sont de grandes savanes où il croît force fleurs et où il jaillit force fontaines. Mais la terre est faite pour l'homme, et les spectacles les plus beaux sont ceux qui se trouvent en rapport avec sa nature intelligente et cultivée.

A. Granier de Cassagnac.

MOYEN AGE ESPAGNOL.

BERNARD DE CARPIO.

Bernard de Carpio est, par son caractère, sa vaillance, et surtout par sa piété filiale, l'un des héros qui font le plus d'honneur au moyen âge espagnol. Il jouit chez ses compatriotes d'une réputation qui ne le cède en rien à celle du Cid lui-même; ses aventures ont été également transportées sur le théâtre par les premiers dramatistes de son pays; et, peut-être, pour devenir aussi célèbre chez nous que l'amant de Chimène, ne lui a-t-il manqué que d'y fixer l'attention du grand poète. Il nous a paru que du moins on ne lirait pas sa biographie sans intérêt. Nous l'avons extraite fidèlement, en partie de la fameuse *Chronique générale* (1), en partie

(1) La *Chronique générale*, ou *las Quatro partes enteras de la cronica de España*, fut composée dans la seconde moitié du treizième siècle, par ordre du roi don Alphonse, surnommé le Savant ou le Sage, *el Sabio*. Ce prince lui-même ne dédaigna point d'en écrire la préface, qui, à notre avis, est remarquable d'élévation et d'éloquence. La *Chronique générale* contient l'histoire d'Espagne depuis la créa-

de ces vieilles romances nationales qui sont, suivant une heureuse expression de Corneille, *comme des originaux décousus* de l'ancienne histoire espagnole. Notre unique soin a été de dégager autant que possible l'élément romanesque qui, à l'époque du héros et à celle des narrateurs, ne se mêle que trop souvent à l'élément historique; quant à la forme, nous avons tâché de conserver sans affectation la manière naïve des écrivains inconnus auxquels nous avons emprunté notre récit.

En l'année de l'incarnation de Notre-Seigneur 792, le roi don Alphonse-le-Chaste régnait à Léon : il y régnait depuis déjà dix-sept ans. C'était un roi d'une grande piété, comme il le témoignait bien par toutes les églises et chapelles qu'il faisait bâtir en l'honneur des saints, et pour lesquelles il n'épargnait ni marbre, ni or, ni pierres précieuses. Mais où le roi don Alphonse montrait le mieux sa piété, c'était dans la retenue sans pareille de ses mœurs. Depuis son adolescence, il avait toujours fui les voluptés de ce monde aussi soigneusement que les autres les recherchent; si bien qu'encore que la reine sa femme fût très-belle et très-noble, il n'avait jamais voulu avoir compagnie avec elle : et voilà pourquoi on l'avait à bon droit surnommé le Chaste.

Or, ce roi don Alphonse avait une sœur appelée doña Chimène : il ne l'avait point mariée, sans doute par esprit de religion. Elle

tion du monde jusqu'au douzième siècle inclusivement. Ainsi que nous avons eu occasion de nous en convaincre, elle fut rédigée d'après des chroniques antérieures, qui même par endroits ont été copiées mot pour mot; et, au ton habituel de la narration, à certaines formules dévotes qui reparaissent à chaque instant, à l'espèce d'amour avec lequel on y traite des fondations d'églises ou de monastères, des établissemens d'ordres religieux, des donations faites aux couvens, on peut avancer à coup sûr que les rédacteurs furent des abbés ou des moines. Dans une note placée à la fin de la troisième partie, Florian d'Ocampo, l'éditeur, nous apprend que la quatrième et dernière fut achevée seulement sous le règne de don Sanche, fils et successeur du roi Alphonse. Au reste, bien qu'évidemment écrite par plusieurs mains, et quoiqu'on y trouve des lacunes assez considérables, la *Chronique générale* demeure, selon nous, dans son ensemble, l'un des monumens historiques les plus vastes et les plus curieux que le moyen âge nous ait laissés en langue vulgaire.

était jeune et possédait beaucoup de charmes. Un vaillant chevalier, nommé le comte don Sandias de Saldaña, devint épris d'elle; doña Chimène, de son côté, s'énamoura du comte. Sachant bien l'un et l'autre que le roi ne consentirait point à les unir, d'abord par la raison que nous avons dite, et ensuite parce que le comte n'était pas un parti assez considérable, ils s'épousèrent secrètement, se trouvèrent souvent ensemble, et, au bout d'une année, doña Chimène eut un fils à qui ils donnèrent le nom de Bernard.

Le roi don Alphonse sut la chose. Il en fut très-irrité et résolut de punir sans délai les coupables. Comme le comte don Sandias se tenait pour le moment dans son domaine de Saldaña, et qu'il était difficile de l'y prendre par la force, le roi usa d'un stratagème. Il appela deux comtes, ses familiers, nommés l'un don Arias Godos et l'autre don Tibalte, leur donna ses instructions, et les dépêcha vers celui de Saldaña. Les deux envoyés, étant arrivés là-bas, dirent au comte de s'en venir avec eux, parce que le roi avait dessein d'assembler ses états (sus cortes) à Léon. Le pauvre comte, trompé, les suivit sans défiance. A la porte de la ville, il remarqua que personne de la cour ne venait à sa rencontre, suivant la coutume : cela lui parut de mauvais signe; néanmoins, rassuré par ses deux compagnons, il passa outre. Il était perdu. Le roi don Alphonse, apprenant son arrivée, avait armé tous ses domestiques et tous ses veneurs de même que s'il eût été question de prendre au gîte une bête sauvage, et leur avait enjoint d'arrêter le comte don Sandias dès qu'il mettrait le pied dans la salle. Le comte entra. Quoiqu'il n'eût point d'armes, aucun n'osait l'approcher, tant son courage inspirait de crainte; mais le roi ayant renouvelé son ordre en criant : — Arrêtez-le donc! domestiques et veneurs se jetèrent sur lui et le saisirent. Alors le comte dit au roi : — Seigneur, en quoi vous ai-je manqué pour que vous me fassiez arrêter? Le roi répondit : — Vous en avez assez fait. Nous savons l'aventure que vous avez eue avec notre sœur doña Chimène; et c'est pourquoi je vous promets et vous jure qu'en aucun jour de votre vie vous ne sortirez du château de Lunia. Le comte reprit : — Vous êtes mon seigneur et pouvez me traiter à votre

guise. Puisqu'il en est ainsi, je ne vous demande qu'une grâce : chargez-vous de l'éducation de Bernard.—Je le veux bien. —Là-dessus le comte fut enchaîné et emmené prisonnier au château de Lunia. Le même jour le roi mit sa sœur dans un monastère.

Selon l'engagement qu'il en avait pris avec celui de Saldaña, le roi don Alphonse-le-Chaste envoya l'enfant né du comte et de sa sœur aux Asturies d'Oviédo, afin qu'il y fût élevé avec soin. Bernard profita au mieux de son éducation. Dès son âge le plus tendre, ses goûts annonçaient à chacun qu'il appartenait à des parens nobles, et l'on attendait beaucoup de lui. A seize ans, il était très-beau de visage, très-grand de corps et très-bien fait. De tous ses compagnons, aucun ne l'égalait en force, en adresse et courage; aucun n'était aussi habile que lui à escrimer avec la lance et l'épée, aucun ne montait ni ne se tenait à cheval comme lui. Soit qu'ils s'exerçassent à tirer au *tablado* (1) ou à combattre le taureau, soit qu'ils allassent chasser l'ours par la montagne, le premier, le premier toujours, c'était Bernard. Aussi ses compagnons, qui reconnaissaient ses avantages, chaque fois qu'ils voulaient *courir la terre des Maures*, l'élisaient d'un commun accord pour capitaine-général; et ils s'en trouvaient bien, car, sous sa conduite, ils ne manquaient pas de revenir riches de butin et d'honneur aux Asturies d'Oviédo. En outre, Bernard avait une sagesse précoce et un cœur très-généreux : à ceux qui lui demandaient son avis, il donnait de bons conseils; à ceux qui requéraient son aide, il rendait de bons services : il montrait en toute chose les meilleures coutumes qu'un gentilhomme puisse avoir. Le roi don Alphonse ayant entendu ce que la renommée publiait de son neveu, fut curieux de le connaître et l'appela auprès de lui à Léon. Il en parut très-satisfait, le traita fort bien, et s'attacha à lui de plus en plus chaque jour; de sorte qu'il y avait des gens qui vous auraient dit que Bernard était fils du roi don Alphonse. Quant à lui, il

(1) *Tablado*, en espagnol, signifie aujourd'hui le plancher d'un théâtre, la scène. A l'époque dont il s'agit, ce mot servait à désigner un but en bois, élevé plus ou moins haut, qu'il fallait atteindre en courant à cheval, avec un javelot court et pesant nommé *bofordo*. De là l'expression pittoresque *bofordar tablado*.

ne savait rien, non plus, de sa naissance; il se croyait un orphelin que Dieu avait privé de père et de mère.

Or, à la cour du roi don Alphonse se trouvaient deux riches hommes, parens de Bernard du côté de son père : l'un s'appelait le comte don Velasco Melendez, et l'autre le comte don Suero Velasquez. Affligés tous deux de la longue captivité de leur oncle, ce bon comte de Saldaña, ils auraient bien voulu que Bernard le tirât hors de prison; mais ils n'osaient pas lui dire la chose, parce qu'ils l'avaient ainsi juré au roi. Avec ce désir et cette crainte, après en avoir délibéré ensemble à plusieurs reprises et mûrement, ils allèrent trouver la nourrice de Bernard qui l'avait suivi à Léon, et l'engagèrent à révéler à leur cousin ce qui en était. Elle leur promit de faire cela. Sitôt donc que Bernard vint pour voir sa nourrice, Elvira Sanchez, celle-ci lui raconta tout : comment le comte don Sandias de Saldaña avait épousé en secret la sœur du roi, doña Chimène; comment il avait eu d'elle un fils qui était lui-même, lui Bernard; et comment, par l'ordre du roi don Alphonse, il était depuis lors enfermé, — enfermé au château de Lunia.

Figurez-vous, après cela, l'état du noble jeune homme! Lui qui s'était cru jusqu'ici un orphelin abandonné, il venait d'apprendre en même temps, et qu'il avait encore son père, et que son père, à cause de lui, gémissait dans les prisons : toute son ame était troublée. Il demeura d'abord un moment là, debout, pâle, sans parler, sans bouger, ainsi qu'une froide statue. Quand l'esprit lui revint, il se fit redire pièce à pièce cette triste histoire, et son chagrin éclata. Tantôt il marchait dans la salle, à grands pas, avec fureur; tantôt il s'asseyait comme pour réfléchir, se relevait soudain, et se jetait dans un coin en soupirant et gémissant; tantôt il s'avançait vers sa nourrice et lui reprochait sévèrement de ne lui avoir pas révélé plus tôt ce secret. A la fin, mettant la main sur son épée, il annonça d'un ton résolu qu'il partait sans retard à la délivrance de son père. Il serait parti, en effet, sans une raison d'Elvira Sanchez : c'est que le roi avait mis une forte garde à la tour, et que s'il essayait d'y pénétrer, au lieu de sauver son père,

il lui porterait malheur assurément. Alors, découragé, le jeune homme pleura. Puis il se retira en son logis. Là, après avoir rêvé à mille choses, il s'habilla de noir de la tête aux pieds, et s'en fut ainsi au palais vers le roi don Alphonse-le-Chaste.

Lorsqu'il vit apparaître Bernard enveloppé dans un large manteau de deuil, le roi, songeant à leur parenté, et ignorant ce qui venait de se passer, le roi étonné lui dit : Bernard, que signifient ces vêtemens? Est-ce que, par aventure, vous souhaitez ma mort?

— Non certes, seigneur, répondit Bernard; mais je suis grandement peiné de ce que mon père, le comte don Sandias, gît en prison, et je vous demande en grâce d'ordonner qu'il me soit rendu.

— Bernard! répliqua le roi, retirez-vous de devant mes yeux, et ne soyez jamais assez osé pour me reparler à ce propos; car j'ai juré que le comte ne sortirait pas vivant de sa prison.

— Seigneur, répondit Bernard, vous êtes roi et ferez ce qui vous paraîtra bien; seulement, je prie Dieu qu'il vous mette au cœur de tirer de là mon père. Pour moi, seigneur, je ne laisserai pas de vous servir autant qu'il sera en mon pouvoir.

Et le jeune homme s'en retourna à son logis, accablé de douleur, espérant néanmoins que, par quelque action d'éclat, il pourrait un jour ravoir son père.

En l'année 810 de l'incarnation de Notre-Seigneur, le roi don Alphonse-le-Chaste régnait depuis trente-cinq ans. A cette époque, étant avancé en âge, et fatigué d'avoir sans cesse à guerroyer contre les Maures, il envoya secrètement un message à Charles [1], empereur d'Allemagne et roi des Français, — un message par lequel il lui disait que, s'il voulait venir l'aider dans les guerres qu'il avait contre les Maures, ses voisins, il lui donnerait son royaume n'ayant point de fils. L'empereur fut content de cela, et répondit au roi qu'il marcherait incontinent à son secours. Quelque secrète qu'eût été cette affaire, les riches-hommes du roi don Alphonse en eurent connaissance; ils en furent très-fâchés. Étant donc allés vers le roi, ils lui conseillèrent de révoquer ce

[1] Charlemagne.

qu'il avait envoyé dire à l'empereur, sinon, qu'ils le *bouteraient hors* du royaume, et chercheraient un autre seigneur; car ils aimaient mieux mourir libres, que d'être ainsi abaissés par lui et livrés en servitude aux Français. Quoique cela déplût fort au roi don Alphonse, il fallut bien pourtant qu'il fît ce que lui avaient conseillé ses riches hommes. En conséquence, il envoya derechef ses messagers vers l'empereur, mais pour lui dire qu'il révoquait son offre. L'empereur, très-irrité contre le roi don Alphonse, parce qu'il ne tenait point sa parole, lui manda, par une lettre, qu'il eût à *se mettre sous sa seigneurie* et à se reconnaître son vassal; en même temps, laissant là ses autres guerres, il dirigea ses troupes vers les Pyrénées. Il emmenait avec lui les hommes les plus considérables de son royaume : son neveu Rolland, des Marches de Bretagne; Renaud, de Montauban; le duc Olivier et ses deux fils, le blanc et le noir; le marquis Ogier-le-Danois, le comte Anselme, l'archevêque Turpin, le comte d'Ancelin, Thierry d'Ardennes, et beaucoup d'autres hommes considérables et renommés. Une grande armée le suivait; il ne doutait pas de la conquête.

Les Espagnols, se voyant menacés par une si redoutable puissance, se réunirent auprès du roi don Alphonse, ils se réunirent tous, ceux de Biscaye et ceux des Asturies, les Navarrois et les Galiciens, les Aragonais et les Gascons; tous, ceux des montagnes et ceux de la plaine, les laboureurs et les bergers. Cependant ils étaient bien inquiets et bien tristes; ils pensaient qu'ils allaient mourir, et demandaient à Dieu, en pleurant, grâce et secours.

Bernard, comme bon Espagnol qu'il était, avait senti vivement l'injure des Français. Après avoir dit son avis là-dessus au roi son oncle, — accompagné de beaucoup de chevaliers, parmi lesquels se trouvaient les comtes don Velasco et don Suero, il s'en fut vers un Maure nommé Marsil, roi de Saragosse, et l'engagea à se lever contre ceux qui venaient. Le Maure rusé comprit que l'empereur était pour lors le véritable ennemi de tous ceux qui habitaient la terre d'Espagne, soit Maures, soit chrétiens, et que les deux peuples se devaient réunir pour empêcher son entrée, sauf, après, à se disputer de nouveau le pays entre eux. Il as-

sembla donc un nombre infini de gens de guerre, et marcha vers les Pyrénées de concert avec Bernard.

Quand ils arrivèrent là, les deux premiers corps de l'armée de l'empereur avaient franchi le défilé, et se tenaient dans la vallée que l'on appelle aujourd'hui le Val-de-Charles : le fameux Rolland, qui commandait l'arrière garde, s'apprêtait à les joindre. Bernard et le roi Marsil ne le voulurent pas. Descendant de la montagne à la tête de leurs chevaliers, ils se précipitèrent, comme un torrent dans la plaine de Roncevaux. On ne racontera jamais les exploits que firent en ce jour les Espagnols et les Maures; mais, des Espagnols et des Maures, le plus vaillant, sans contredit, ce fut Bernard. A la façon dont il se portait à la bataille, vous eussiez dit quelle pensée animait le fils du comte de Saldaña. Il allait toujours devant lui sans crainte, il allait frappant au plus épais des ennemis, il allait blessant et tuant; tous ceux qui osaient l'attendre périssaient. Ainsi périrent le duc Olivier et ses deux fils, qui essayaient de le défendre; et ensuite le comte Anselme, et ensuite Thierry d'Ardennes, et ensuite beaucoup d'autres. Au milieu de ce carnage, Bernard cherchait Rolland; de son côté, le neveu de l'empereur cherchait le neveu du roi don Alphonse, car tous deux ils se connaissaient de renommée, et ils avaient le cœur le plus ferme qu'ait renfermé le sein des hommes. Tout à coup, ils se reconnurent de loin à leur taille gigantesque, poussèrent chacun leur cri de guerre et coururent l'un sur l'autre par-dessus les cadavres amoncelés et les armures retentissantes. Dès la première *rencontre*, leur choc fut si rude, que leurs lances se rompirent. Aussitôt, prenant en main leurs épées, qui leur venaient des Maures (1), ils s'attaquèrent de nouveau avec furie. Ils étaient si animés, que leurs chevaux eux-mêmes, participant de leur courage, se battaient entre eux, à l'exemple de leurs maîtres; les deux armées avaient cessé le combat pour les regarder. A la fin,

(1) Suivant la tradition espagnole, Charlemagne, ayant fait dans sa jeunesse un voyage à Cordoue, y était devenu amoureux de la fille du roi, appelée Galiana, s'y était battu contre un Maure son rival, du nom de Bramante, et, vainqueur, lui avait pris la célèbre épée Durandal.

ils brisèrent aussi leurs épées. Alors, dit-on, s'étant porté un autre défi, ces deux puissans hommes descendirent de cheval, se saisirent corps à corps, et luttèrent de la sorte jusqu'au moment où Bernard enleva Rolland dans ses bras robustes et l'étouffa. La bataille était finie. L'empereur, effrayé, rassembla ses gens comme il put, au son du cor, et prit la fuite.

Malgré cela, Bernard n'obtint pas son père.

Dans la même année et la suivante, le grand chevalier remporta encore trois victoires pour le roi don Alphonse, en Espagne : l'une contre les Galiciens révoltés, les deux autres contre les Maures. Avant chacune de ces expéditions, le roi, qui avait besoin de lui, s'engageait à lui rendre son père ; et après, le danger passé, il ne voulait plus le lui donner. La dernière fois que Bernard eut été trompé par le roi, de retour à Léon, l'ame remplie d'un noir chagrin, il cessa de se présenter au palais. Retiré dans son logis, il ne prenait plus aucun plaisir, il ne montait plus à cheval, il n'allait plus visiter ses cousines les dames Maria Melendez et Urraca Sanchez, desquelles auparavant il aimait beaucoup la compagnie : c'était même à peine s'il accueillait ses amis les plus chers. Il demeura ainsi fort long-temps.

En l'année 812 de l'incarnation de Notre-Seigneur, le roi don Alphonse-le-Chaste, à l'occasion de la Pentecôte, convoqua ses états à Léon. Comme l'Espagne se trouvait pour lors libre de guerre, beaucoup de riches hommes, beaucoup de chevaliers et beaucoup de braves hommes des villes se rendirent aux états. Il vint aussi là un nombre infini de gens de toutes les parties du royaume, même de la Navarre et des Asturies ; car le roi don Alphonse avait fait annoncer au loin, à son de trompe, que, pendant la durée des états, il y aurait à Léon un tir au *tablado* et des combats de taureaux, sans compter les autres réjouissances. Or les fêtes étaient depuis plusieurs jours commencées, et Bernard ne s'y montrait pas : chacun s'en apercevait, et chacun disait que les états étaient déprisés et déshonorés par son absence. La reine, qui assistait à ces jeux d'une fenêtre du palais, pensait cela comme les autres, et elle aurait voulu, pour beaucoup, voir Bernard se mê-

ler à ces fêtes, d'autant plus qu'elle n'avait pas d'autre récréation et qu'elle avait souvent ouï conter les beaux faits de son neveu en ce genre. Tourmentée de cette envie, elle appela les deux riches hommes dont je vous ai parlé ci-dessus, don Velasco Melendez et Suero Velasquez, et leur commanda de lui envoyer Bernard au palais ; qu'elle avait à lui dire quelque chose. Sur cette invitation, Bernard se rendit vers la reine. — Bernard, lui dit-elle en le voyant, il serait bien à vous de tirer au *tablado* et de combattre le taureau pour l'amour de moi. — Madame la reine, répondit-il, je suis prêt à vous complaire en toute chose, mais je ne saurais me réjouir tandis que mon père gémit enfermé dans les tours de Lunia. — Hé bien, reprit-elle, faites cela en ma faveur, et moi je vous promets qu'aussitôt que le roi reviendra ici pour manger, je lui demanderai votre père ; et je crois bien qu'il me le donnera. Ces paroles ranimèrent Bernard : il remercia la reine de ses bontés et descendit dans la place.

« Voyez ! voyez ! voici Bernard ! » Tel fut le cri qui retentit de tous côtés quand il parut. Les musiciens, placés sur un échafaud dressé au-dessous de la fenêtre du palais, sonnèrent une fanfare à son honneur, et la foule se rangea le long des murs des maisons pour lui laisser le champ libre.

Fier de ces marques d'estime, le fils du comte de Saldaña s'approche de son cheval qu'on lui amène, — le caresse et le flatte de la voix et du geste, — s'élance dessus sans se servir de l'étrier, — choisit un javelot bien pointu, — mesure des yeux la hauteur du *tablado* attaché au bout d'un long arbre sans rameaux, — s'éloigne au pas en saluant à mesure les dames qu'il reconnaît aux fenêtres, — arrive à l'extrémité de la place, — fait faire sur lui-même volte-face à son cheval, — repart au galop, — presse sa course, — avance, l'œil fixé sur le but, le bras levé et tendu, — et, quand il se voit à portée, il lance le *bofordo :* il le lance si juste que le *tablado* est atteint au milieu, et si fort que le *tablado* est brisé. Aussitôt, de nouveaux cris éclatèrent mêlés au bruit des tambours, des clairons et des fifres.

Il y eut un moment de repos.

Bernard, entouré de beaucoup d'hommes qui l'admiraient, venait de choisir une lance à deux pointes en manière de fourche ; quand tout à coup, la porte de l'écurie du roi s'étant ouverte, il en sortit un taureau, — un taureau d'une telle stature que vous auriez cherché son pareil vainement. Dès qu'ils le virent, tous les hommes qui étaient là se sauvèrent en tumulte, les uns dans les maisons, les autres dans les rues environnantes récemment séparées de la lice par des barrières très-hautes. Ensuite il se fit un grand silence.

Bernard et le taureau restaient seuls sur la place. Le fils du comte de Saldaña, immobile à cheval, s'appuyait sur sa lance dont le bois posait à terre : l'air ardent et grave à la fois, il semblait occupé des pensers les plus sérieux. Le taureau, après avoir fait quelques pas, s'était arrêté : il regardait à l'entour de lui comme étonné, frappait la terre du pied à grands coups, et mugissait. Bernard l'entendit. Sortant de sa rêverie solennelle, il alla gaiement vers l'ennemi, et l'invita au combat en le touchant au front avec son arme. Le taureau courut sur lui. Bernard, pour mieux divertir la reine, prit la fuite. Il galopa d'abord en rond de même que s'il eût voulu faire manéger son cheval, décrivant des cercles qu'il rendait successivement plus étroits ou plus larges; puis il galopa au hasard, tantôt à droite, tantôt à gauche; puis, tout droit en avant, toujours poursuivi par le taureau. Mais soudain, se jetant brusquement de côté, et laissant passer l'animal furieux emporté par son élan, Bernard le suit à son tour, lui plonge sa fourche de fer dans la croupe, le soulève de terre avec force, les pieds en l'air, et le culbute. Tandis que les assistans émerveillés applaudissaient à ce beau coup, Bernard s'éloigne pour donner son cheval et sa lance à un homme qui le servait. Le taureau s'était relevé et se tenait à l'endroit même de sa chute : là, il poussait de longs mugissemens; de ses narines ouvertes sortait un souffle bruyant et épais; ses yeux brillaient comme des tisons enflammés; à chaque coin de sa bouche pendait une écume verdâtre, et sa queue se balançait lentement d'une manière terrible. Bernard n'eut pas peur. L'épée d'une main, à pied, il

se rapprocha du taureau, et se mit à l'exciter en agitant de l'autre main son manteau rouge. Le taureau s'élança tête baissée; mais il passa sous le manteau, et, en passant, reçut une blessure. Il recommença plusieurs fois de suite, et, à chacune, fut blessé de même. A la fin, tout sanglant, il s'éloigna. Vainement la foule le rappelait; il ne voulut plus y revenir. Voyant cela, Bernard marcha vers lui, le saisit par les cornes, l'entraîna au milieu de la lice malgré sa résistance, et l'ayant abattu, le tua. — Les tambours, les clairons et les fifres sonnèrent de nouveau; mais la voix des hommes couvrait le son des fifres, des clairons et des tambours.

Le combat terminé, les deux comtes Velasco Melendez et Suero Velasquez s'en furent trouver la reine et la prièrent de n'oublier pas ce qu'elle avait promis à Bernard. La reine, qui était toute joyeuse, leur assura qu'elle s'en occuperait au plus tôt. Tandis qu'elle parlait encore, voici que le roi arrivait. Elle alla à sa rencontre, lui baisa la main et lui dit : Mon seigneur, je vous supplie, si cela vous agrée, que vous me donniez le comte don Sandias de Saldaña, que vous tenez prisonnier; car cela est le premier don que je vous ai demandé. — Reine, répondit le roi mécontent, je ne le ferai pas, et je vous engage à ne pas prendre une peine inutile; car je l'ai juré, et ne veux point manquer à mon serment. La reine, sentant bien qu'il n'y avait pas à répliquer, se tut. Elle se tourna vers les deux comtes, qui n'étaient pas loin de là, leur annonça par un signe ce mauvais succès, et rentra dans son appartement.

Après sa victoire sur le taureau, Bernard s'était retiré en son logis pour y attendre les deux comtes; ceux-ci, honteux de rapporter une telle nouvelle, n'osaient plus reparaître devant lui. Ne les voyant pas revenir, il conçut de l'inquiétude, et finit par sortir à leur recherche. Il les rencontra sur la place, les aborda et leur demanda ce qui en était. Au lieu de lui répondre, les deux comtes lui prirent chacun une main, qu'ils pressèrent, en détournant la tête et baissant les yeux. Bernard les comprit. Affligé de ce que sa dernière espérance lui manquait, et furieux d'avoir servi d'amusement à la cour et au peuple, sans obtenir sa récompense, — lui qui avait

tant de tristesse au cœur ! — il laissa là soudain les deux comtes et s'en fut droit au palais. Il trouva le roi seul dans une salle. Dissimulant son dépit, et ne montrant que son chagrin, d'une voix douloureuse il lui dit :

— Seigneur, rendez-moi mon père !

— Que prétendez-vous, Bernard ? repartit le roi sévèrement.

— Rendez-moi mon père, seigneur! répéta Bernard, en laissant tomber de ses yeux deux grosses larmes.

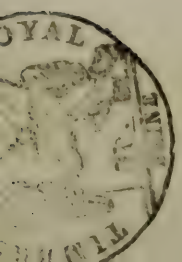
— Je ne vous le rendrai point, Bernard, répondit le roi; je l'ai juré. Je vous ai déjà défendu de me parler à ce sujet; et, si vous avez la hardiesse d'y revenir, je vous enverrai là-bas, avec lui, au château de Lunia.

Irrité par ces refus et ces menaces, Bernard reprit d'une voix ferme : Seigneur, en retour de mes services, vous devriez, vous, me rendre à moi mon père. Sans que je vous rappelle ma conduite à Roncevaux, car je n'avais pas encore votre parole, souvenez-vous de ce que j'ai fait pour vous depuis : et comme je vous secourus à Benavente, où vous tenaient assiégés les Maures du roi Orez; et comme, aux dernières guerres civiles que vous avez eues contre ceux de la Galice, je vous ai soumis les révoltés ; et comme, dans la bataille que vous livrâtes au roi maure Alçaman, sur les bords du Douro, moi, lorsque vous étiez près de tomber au pouvoir des païens, je vous donnai mon cheval, qui vous sauva. Alors vous pensiez que le royaume était perdu, vous en aviez beaucoup de peine, et me disiez, d'un air bénin et caressant : Neveu Bernard, prêtez-moi votre aide. Vous n'en aurez pas de repentir après. Je vous accorderai la grâce que vous voudrez. Eh bien! seigneur, la grâce que je veux, — c'est mon père!

Taisez-vous, Bernard! taisez-vous!

— Non, seigneur, je me suis tu assez long-temps.

A ces mots le roi don Alphonse ne put contenir sa colère.—Don Bernard, dit-il, puisqu'il en est ainsi, je vous exile; d'aujourd'hui en neuf jours, j'ordonne que vous soyez sorti de ma terre, et si, ce délai passé, je vous y rencontre, je vous ferai enfermer entre de bonnes murailles.



En entendant cela, Bernard sourit de dédain, regarda le roi d'un air superbe, et parla ainsi orgueilleusement : « C'est moi, seigneur, c'est moi-même qui m'exile! D'aujourd'hui je me sépare de vous, d'aujourd'hui je ne suis plus votre vassal! Et tous ceux qui suivront votre parti, en quelque lieu qu'ils se montrent, en quelque endroit que je les trouve, je les défie par avance, seigneur!

— Accourez, mes chevaliers!... Mes chevaliers, venez ici!

Aux cris que poussa le roi, beaucoup de chevaliers accoururent.

— Saisissez! saisissez l'insolent qui m'outrage, le traître qui me déshonore!

— Que personne ne bouge! je suis Bernard!

En même temps, le redoutable jeune homme suspendait son manteau, en guise de bouclier, à son bras gauche, et avançait son épée, rouge encore du sang du taureau.

Personne ne bougea. Malgré les pressans ordres du roi, tous les chevaliers demeurèrent tranquilles, les uns par amitié, les autres par crainte.

S'étant assuré des dispositions pacifiques de la foule, Bernard se dirigea vers la porte et sortit sans en être empêché. Il s'en fut à son logis, monta à cheval et partit pour son domaine de Saldaña.

Le lendemain de son arrivée, voici que les deux riches hommes, ses cousins, don Velasco Melendez et don Suero Velasquez, se présentèrent à lui amenant avec eux trois cents chevaliers : ils avaient quitté Léon sans baiser la main au roi. Le surlendemain, parut le comte don Miño, accompagné aussi de cent chevaliers bien armés. Les jours suivans, il arriva de même beaucoup d'autres chevaliers, par trois, par quatre, de Benavente, de Toro, de Zamora. Tous, ayant su son aventure, venaient décidés à prendre fait et cause pour lui; tous lui promirent de ne pas l'abandonner jusqu'à ce que le roi don Alphonse lui eût rendu son père, le comte don Sandias de Saldaña.

Pour lors Bernard sortit de son domaine à la tête de cinq cents chevaliers dévoués et courageux. Il commença par s'emparer d'une

colline qui est à trois lieues de Salamanque, sur la cime de laquelle il trouva un château fortifié, auquel il donna le surnom de Carpio : et c'est pourquoi de lors en avant il fut appelé lui-même Bernard de Carpio. Ce fut là qu'il établit son quartier-général, et de là qu'il se mit à *courir la terre* du roi. Semblable à un lion, il descendait chaque matin de son gîte avec sa troupe, allait tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, enlevait les troupeaux paissant dans la plaine, et s'en retournait le soir avec son butin de la journée. De plus, si le roi envoyait contre lui sa chevalerie, il la battait. Une fois même (lui seul pouvait tenter ce coup), étant sorti en secret de son fort, il pénétra jusqu'au quartier royal, y prit tout ce qu'il y trouva bon à prendre, puis rentra à Carpio très-riche et très-honoré. Seulement il faut vous dire qu'en partant pour cette tournée, il avait défendu à ses chevaliers de porter la main sur le roi don Alphonse, sous peine de demander lui-même à celui qui l'oserait une chère réparation; car notre Bernard savait accorder ensemble à merveille ce qu'il devait à son père avec ce qu'il devait au roi comme seigneur et comme oncle.

Il y avait un an que les choses duraient de la sorte. A ce moment, les hommes du pays s'étant réunis, ils vinrent trouver le roi don Alphonse, et lui dirent : — Seigneur, c'est dans une mauvaise heure que vous avez emprisonné le comte don Sandias; car à cause de cela, toute votre terre se perd, tant Bernard y fait de mal chaque jour; et si tel était votre bon plaisir, nous aurions pour bien que vous missiez le comte don Sandias hors de prison et le rendissiez à son fils Bernard. Le roi, tout mécontent de cela qu'il était, leur répondit qu'il se conduirait selon leurs désirs. Cependant plusieurs mois s'étaient écoulés sans qu'il eût accompli sa parole, à cause de son ancien serment, lorsqu'un jour il se décida soudain à envoyer deux comtes vers Bernard, les comtes don Arias Godos et don Tibalte. Ceux-ci persuadèrent si bien le fils du comte de Saldaña, qu'il s'en vint avec eux à Salamanque, accompagné de dix des siens seulement. Le roi le reçut d'une manière très-gracieuse, et lui dit : — Bernard, je veux que nous ayons désormais la paix entre moi et vous.

ROYAL

— Seigneur, répondit Bernard, un chevalier pauvre a plus à gagner dans la guerre que dans la paix.

— Je vous le dis derechef, Bernard, répliqua le roi, j'entends que nous ayons dorénavant la paix entre nous. Pour cela, vous remettrez en mes mains le château de Carpio, et moi de mon côté je vous donnerai votre père.

— Dieu veuille qu'il en soit ainsi!

Là-dessus les comtes don Arias Godos et don Tibalte partirent avec un chevalier de Bernard qui devait leur livrer le château de Carpio, et les comtes don Velasco Melendez et don Suero Velasquez allèrent avec un messager du roi chercher celui de Saldaña. Or écoutez bien ce qui suit.

Les premières années de sa prison, le comte don Sandias les avait supportées avec la fermeté qui convient à un homme noble; d'autant plus qu'il se flattait qu'un jour, le roi don Alphonse-le-Chaste ayant oublié sa faute, ou son fils en ayant obtenu le pardon, il serait mis en liberté. De temps à autre il apprenait que Bernard venait à bien, et cela lui semblait de bon présage. Seize années se passèrent ainsi. A cette époque, ses gardiens commencèrent de lui raconter les prouesses que faisait son fils au service du roi : il en fut très-content, et attendit de là sa délivrance. Deux ans s'étant écoulés sans qu'il y eût rien de changé à son sort, le pauvre comte s'abandonna à l'inquiétude. Ce fut bien pis encore lorsqu'il eut su la rupture de son fils avec le roi. Ne pouvant par deviner que Bernard s'abstenait d'approcher des tours de Lunia par crainte de causer un grand malheur, il passait de longues heures, la tête avancée entre les durs barreaux de sa fenêtre, à écouter s'il entendrait du bruit, à regarder si personne ne venait, au loin; puis, n'entendant rien, ne voyant rien, triste, il retournait vers sa couche, désolé d'avoir un si mauvais fils. Peu à peu un découragement profond le gagna : la nuit il pleurait au lieu de dormir; et le jour, il refusait de manger et pleurait. Toutes ses forces se perdirent, il maigrit beaucoup, et ses cheveux et sa barbe devinrent blancs comme neige : de sorte que, si vous l'aviez vu, bien qu'il n'eût pas cinquante ans accomplis, vous l'eus-

sez dit un homme très-âgé. Bref, après avoir vécu ainsi quelque temps, il rendit à la fin son ame à Dieu. Et voilà pourquoi le roi don Alphonse, à qui l'on avait annoncé la chose, s'était décidé soudain à traiter avec Bernard.

Lorsque les deux comtes Velasco Melendez et Suero Velasquez arrivèrent au château de Lunia, ils furent bien surpris et affligés d'y trouver mort, et de la veille, leur oncle chéri, le comte don Sandias. Après l'avoir mis dans un bain afin de lui laver le corps, et après l'avoir revêtu de ses habits de *gala*, ils firent seller un cheval avec une selle préparée à cet effet, et, selon l'ancienne coutume, ils placèrent dessus le défunt comte; puis ils partirent au pas, se dirigeant vers Salamanque. Le comte don Sandias chevauchait entre ses deux neveux : à sa main gauche, appuyée sur l'arçon, était attachée la bride; sa main droite pendait immobile à son côté. On eût cru qu'il était vivant.

La nouvelle ayant été rapportée à Bernard que son père approchait, il monta vite à cheval et courut à sa rencontre. Tout en allant par son chemin, comme il ignorait le trépas du malheureux, il tâchait de se le figurer en son esprit tel qu'il devait être, et songeait à lui dire mille choses qu'il avait au fond de l'ame. Il était presque nuit quand il aperçut la troupe qui venait. Aussitôt, sautant à bas de sa monture, il courut joyeux vers le plus vieux chevalier, s'empara de sa main droite, et la porta à ses lèvres avec respect. Mais lorsqu'il eut senti cette main glacée sur sa bouche, et qu'ayant regardé le vieillard, il eut vu sa face vénérable toute pleine de mort, alors,—alors ce fut en lui une grande douleur, une douleur qu'on ne saurait peindre. Malgré les paroles amicales des deux comtes, il s'arrachait les cheveux, il se frappait le visage, il poussait de sourds gémissemens, en criant sans cesse : « O mon père! mon père!... » Il continua de la sorte jusqu'à ce qu'il fût tombé, épuisé, dans les bras de ses deux amis.

Par quelques mots placés à la suite de ce récit, la *Chronique générale* nous apprend qu'au treizième siècle les jongleurs espa-

gnols (juglares) chantaient des romances où se continuait la biographie de Bernard. Elles le célébraient exilé en France, faisant de nouvelles prouesses sous la bannière du roi Charles, et finissant par épouser une dame de la cour, appelée Galinde. Ces romances, aujourd'hui perdues, n'étaient fondées sur aucune espèce de tradition; ainsi, comme pièces historiques, elles ne sont nullement à regretter. Sous le point de vue de l'art, pas davantage. Bernard est tout entier dans le culte exclusif et absolu qu'il a voué à son père; il ne nous intéresse que parce qu'il a fait de son père le principe et la fin de toutes ses actions comme de toutes ses pensées. Dès que son père est mort, il faut donc, lui aussi, qu'il disparaisse de la scène, où il n'a pas de rôle. Nous ne saurions plus nous le représenter désormais que revêtu de son manteau de deuil, gémissant dans la solitude. Ses amours et ses exploits les plus curieux, malgré l'appui d'un idiome qui se prête si bien aux récits d'amour et de guerre, loin d'avoir aucun charme pour nous, ne pourraient que détruire cette unité d'impressions qu'en toutes choses d'art notre secret instinct demande. Le peuple auquel les jongleurs s'adressaient l'a bien senti. Plus poète qu'eux, et en même temps plus national, il a oublié, il a rejeté leurs inventions. Et maintenant, rendue à sa simplicité primitive, avec ses lignes nobles et chastes, bien qu'un peu rudes, la figure de Bernard se détache agrandie dans le lointain des temps chevaleresques, et se montre à nous comme le type vivant de la piété filiale au moyen âge espagnol.

DAMAS-HINARD.

COELINA,

OU

. . . . . .

Mme la baronne de Villois était une grande femme sèche, mal venue à sa taille de cinq pieds cinq pouces comme à son titre de baronne, nulle en tout ce qui distingue physiquement une femme d'un grenadier; riche en ce qui peut les confondre moralement. Elle avait pour mari M. le baron de Villois, se disant général et Espagnol, appuyant ces deux prétentions, la première, d'une boutonnière garnie d'un ruban si confusément rayé de rouge, de bleu, d'orange, de vert, de noir, qu'on pouvait dire qu'il avait toutes les décorations de l'Europe sans pouvoir désigner une seule de celles qu'il avait; la seconde, d'un langage barbouillé de terminaisons en *a* et en *o*, en *as* et en *os*, qu'il appelait son ignorance de la langue française. Du reste, très-soupçonné de voler à l'écarté (ceci se passait en 1822). Nous autres jeunes gens qui n'avions rien à faire qu'à nous moquer des vieilles femmes qui font patienter leur âge mûr jusqu'à cinquante ans, comme un créancier dans l'antichambre, nous avions appelé la baronne de Villois Mme Carmin. Ce nom n'avait d'autre origine qu'une phrase habituelle de

Mme Villois : « Je ne puis pas souffrir les femmes qui mettent du carmin. » En raison de quoi elle se plâtrait d'un rouge brique tout-à-fait odieux. Le ruban du mari lui avait valu le sobriquet d'Arc-en-Ciel. Avec la tournure de la baronne, la réputation du baron et leur style à l'avenant, ces deux personnes avaient de rares priviléges. Le plus inconcevable était d'être reçus dans quelques salons de bonne compagnie; un autre non moins étrange, d'avoir pour fille une admirable personne, distinguée de corps, de tête, de langage, d'esprit, quelque chose de mieux qu'une femme ravissante, car elle était souverainement froide et retenue. Quant au dernier privilége des Villois que les méchans expliquaient par le second, il consistait à avoir pour ami un certain M. Ourdan, homme supérieurement spirituel, de manières parfaites, fournisseur échappé aux regorgemens de l'empire et aux liquidations de 1815, riche à éclabousser les simples millionnaires, causeur adorable : il avait connu tout l'empire, hommes et contrées; il savait des histoires burlesques ou épouvantables sur tous les noms célèbres qui tombaient par hasard dans l'intime conversation qui survivait d'ordinaire entre huit ou dix privilégiés au tumulte de la soirée où M. Ourdan n'arrivait jamais qu'à une heure du matin. Ces bonnes orgies d'esprit dévergondé, nommé médisance par les sots qui en étaient exclus, commençaient d'ordinaire à deux heures du matin et finissaient à quatre par un souper délicat désigné par les adeptes sous le nom de *Morceau sous le pouce*. C'est là que régnait M. Ourdan.

Souvent nous avions voulu retenir la baronie Villois dans ces réunions attardées, mais M. Ourdan ne l'avait jamais souffert; il ne nous en donnait pas d'autre raison que sa haine pour un grand, énorme, riche monsieur, marié à une spirituelle et gracieuse femme que nous aimions beaucoup, et qu'il traînait partout comme un gros cheval normand attelé à un frêle tilbury. Cet homme faisait des calembours et en riait à foison. « Jamais, nous disait M. Ourdan, je ne donnerai à ce butor l'avantage de ne pas être le plus bête de la soirée. » Quoiqu'il fît si aisément les honneurs de l'esprit des Villois, M. Ourdan ne permettait pas la moindre plaisanterie sur leur compte, et se montrait impatient des éloges qu'on donnait à leur fille Cœlina. Ce nom de Cœlina était peut-être la seule chose qui fût du fait des Villois dans cette adorable personne, aussi n'avaient-ils pas manqué à le choisir stupidement ridicule. Il en arrivait que beaucoup de gens, en entendant ce nom étrange, continuaient le titre du livre où les Villois l'avaient puisé et ajoutaient : *Ou l'enfant du mystère*. Et alors, Ourdan

murmurait avec colère un de ses aphorismes solennels : « Je n'ai rencontré nulle part tant de sots que chez le peuple le plus spirituel de la terre. » Le peu de personnes qui pénétraient chez les Villois en rapportaient de singulières observations. C'était un grand appartement où il y avait suffisamment de chaises, de fauteuils, de rideaux, de glaces, une pendule sur chaque cheminée avec ses candélabres aux deux bouts; une de ces maisons meublées par le tapissier et non point par l'habitation; tout ce qui peut appartenir à tout le monde, rien de ce qui ne peut être qu'à une personne. La curiosité de notre coterie avait, pendant une semaine entière, relayé des visites chez les Villois pour y deviner quelque chose; mais Cœlina avait fait salon durant ces huit jours et sans désemparer d'une heure; Ourdan n'avait point paru; nous connaissions l'emploi de ses nuits et des heures de sa matinée exclues du droit de visite : nous ne savions plus que penser d'Ourdan, de Cœlina, des Villois. Nous étions piqués au jeu comme des provinciaux. De cette curiosité déçue, naquit un complot. L'un de nous fut choisi pour jouer une passion fatale aux pieds de Cœlina, un autre fut dévoué à faire la cour à la baronne. Le premier nous trahit. A la seconde entrevue, il devint fou de Cœlina : c'était un allié perdu. L'intrépide séducteur de Mme Villois marchait devant lui comme un furieux et les yeux fermés, il ne demandait plus que vingt-quatre heures pour être arrivé à tous les droits d'un homme aux confidences d'une femme, lorsque dans ces vingt-quatre heures tous les Villois, père, mère et fille, disparurent subitement de Paris pour ne reparaître que quatre mois après en Italie, comme ces plongeurs qui s'engouffrent tout d'un coup sur un côté de la Seine et ne se remontrent qu'à l'autre bord. Ces quatre mois de la vie des Villois se passèrent entre deux eaux sans qu'on pût découvrir quelle route ils avaient prise, ni s'expliquer comment ni pourquoi Cœlina avait été annoncée dans les salons de Naples sous le nom de comtesse d'Andressi, et y étalait une opulence si respectable, qu'elle tenait lieu du comte d'Andressi dont personne n'avait jamais eu la moindre connaissance. Quelques-uns prétendaient cependant que ce nom avait appartenu autrefois à une riche et noble famille du Piémont, ruinée et disparue dans la révolution. On essaya de pénétrer Ourdan sur ce mystère : il tourna le dos aux hommes, rit au nez des femmes et ne garda d'autre rancune de notre essai de perfidie que d'appeler à tout propos le poursuivant de la baronne, mon brave. Le mot se répandit. N'ayant plus de Villois à sacrifier, nous nous tournâmes contre notre complice. Il n'abordait pas un de ses amis qu'il ne s'entendît

nommer mon brave ; il en rit d'abord, puis s'en fâcha ; il en résulta trois duels qui désorganisèrent nos nuitées. Le monsieur aux calembours y fut tué. Quand on l'apprit à Ourdan, il dit froidement : Toute chose en ce monde a son bon côté. Puis il se fit l'amant de la veuve, et les Villois furent oubliés.

Je changeai de monde, je quittai les restes expirans du bel esprit impérial, et je me rapprochai des peintres et des hommes de lettres qui perçaient péniblement la croûte romaine où étaient enfermés tous les arts, comme une macédoine de gibier dans un pâté de Chartres. Dans un salon où ils étaient admis en grand nombre, je rencontrai un beau jeune homme, exalté, grand artiste de cœur, fécond en paroles inspirées de nobles mouvemens, mais désordonné, trop tumultueux encore pour que la langue et le pinceau ne manquassent pas souvent à l'élan de sa pensée ; de là bizarre, mal compris, rebuté, et retombant de ces jets impétueux dans une tristesse lourde, dormante, immobile. Il s'appelait George Leister, et était marié à une femme plus âgée que lui, elle pouvait avoir vingt-huit ans. Mme Leister, qui s'appelait Thérèse, était une séduction incarnée. Petite, délicatement faite, souple et lente, elle avait un visage qui souriait si négligemment quand on la flattait, et qui s'exaltait d'une si avide attention quand on louait son mari, qu'on commençait à l'adorer pour s'arrêter à la respecter. Cependant, ses grands yeux noirs, ses cheveux si noirs qu'ils donnaient de la blancheur à sa peau un peu brune, tout cela semblait promettre une fougue de passions qui devait rompre tôt ou tard le cercle étroit de la vie uniforme qu'elle menait.

Leister était arrivé depuis un an à Paris. Il y tenait une maison aisée, y jouissait d'une existence oisive et qui supposait une fortune faite. Cependant on ignorait sur quoi reposait cette fortune, on ne savait pas davantage ses antécédens ni ceux de sa femme. Mais un homme qui n'emprunte point d'argent, qui ne s'endette pas et qui n'est pas à marier peut vivre vingt ans à Paris sans que personne s'informe ni d'où il sort, ni de ce qu'il peut être. Je le voyais souvent, et quelquefois j'avais eu à remarquer dans ses habitudes et parmi la gaieté de ses soirées, quelques-uns de ces longs silences, de ces oublis de ce qui nous entoure, où l'esprit s'absente du présent pour retourner au passé et s'y occuper de quelque infortune ou de quelque félicité qui domine toute la vie. Averti dans ses rêveries par l'humeur de Thérèse, il s'en éveillait avec éclat, et c'est dans ces momens qu'il devenait parleur exalté, bruyant, paradoxal : il fallait que

le souvenir où il se plongeait fût bien profond pour qu'il lui fallût un si grand effort pour s'en arracher. Tous ses amis avaient remarqué ces contrastes. Moi qui l'aimais, j'y avais cherché une cause : les autres en faisaient son caractère. Avec le caractère, les indifférens expliquent tout. Il n'y a point de peine cachée qui s'agite convulsivement dans le cœur d'un homme qu'on ne traduise facilement en caprice. Leister était un homme fantasque. Cela dit, il pouvait se brûler la cervelle sans qu'il y eût de quoi s'en inquiéter.

Tout cela durait depuis deux ans, lorsqu'un jour en arrivant chez Leister, je le trouvai plus soucieux qu'à l'ordinaire; mais d'un souci présent, d'une peine active. Il était agité, il était colère, il tournait dans son cabinet comme un homme qui ne sait sur quoi jeter son humeur. Sa femme pleurait dans un coin.

—Eh, mon Dieu! qu'y a-t-il? lui dis-je, lorsque je vis qu'il ne pensait pas à me parler.

— Il y a que je quitte Paris, me répondit-il.

— Mais pourquoi? repris-je aussitôt.

A cette question, il devint tout-à-fait furieux, et, prenant un air de hauteur, il me répliqua :

— Est-ce que je vous dois compte de mes actions?

Je me contentai de prendre mon chapeau et de sortir; Thérèse s'élança vers moi en s'écriant :

— Ne prenez pas garde à ce qu'il dit, il est fou aujourd'hui!

Leister était tombé dans un fauteuil en pressant sa tête de ses poings fermés, Thérèse ajouta tout bas :

— Il est sorti ce matin de fort bonne heure. Deux heures après, il est rentré dans l'état où vous le voyez, et, au lieu de me répondre, il m'a jeté un paquet de billets de banque sur la table en me disant : Soldez toutes les dépenses de votre maison, nous quitterons Paris demain.

Dans le premier instant, j'avais pensé à des embarras d'argent, ceci paraissait devoir détruire ce soupçon.

Un moment après, George se leva, il vint à moi, me tendit une main et l'autre à Thérèse :

— Elle a raison, me dit-il, je suis un fou, je m'irrite comme un enfant, je me frappe la tête contre des murs de fer, et je n'avance à rien qu'à faire du mal à moi et à ceux que j'aime. Maintenant c'est fini.

— Et vous ne partez plus?

— Je pars, reprit-il froidement. Je pars demain.

— Si promptement! lui dis-je.

— Oh! s'écria-t-il en s'emportant de nouveau, ce soir, tout à l'heure si je le pouvais, jamais assez tôt pour la fuir.

— Qui donc? s'écria Thérèse en se dressant tout à coup devant lui avec une explosion de doute et de jalousie qui éclata dans les regards ardens dont elle cherchait à le pénétrer.

Leister ne fut point blessé d'abord du ton impératif de cette interrogation, tant il demeura stupéfait du mot qu'il avait laissé échapper; il chercha à répondre en plaisantant, mais il s'embarrassa dans sa phrase; puis, obsédé du regard inquisiteur de sa femme, et irrité du sourire amer d'incrédulité dont elle accueillait sa réponse, il finit par lui dire :

— Vous êtes folle, Thérèse; puisque je vous dis que nous partons!

Il sortit de la chambre et me laissa seul avec Mme Leister. Elle était demeurée à la place où elle s'était levée devant lui, immobile et pensive; enfin, elle résuma tout le tumulte de son ame en un mot, elle me regarda en mâchant convulsivement ses lèvres du bout de ses dents, et me dit d'une voix altérée :

— George me trompe, monsieur.

— Madame.....

— Oh! s'écria-t-elle en m'interrompant violemment, il m'a toujours trompée!

Je ne comprenais rien à tout cela, je n'étais pas fort épris du rôle de pacificateur entre deux époux irrités; cependant je ne pouvais ni m'en aller ni rester sans rien dire. Mme Leister marchait vivement dans sa chambre. Je me rappelai quelques-unes des phrases banales appliquées communément à ces sortes de crises, et je dis le plus paternellement que je pus à Mme Leister :

— Allons, madame, vous n'êtes pas raisonnable.

Elle secouait la tête en poursuivant ses propres pensées.

— George vous aime.

Elle laissait échapper un sourire brusque.

— Il n'aime que vous.

— Qui sait? dit-elle amèrement.

— Votre mari est un homme d'honneur.

— C'est qu'il n'est pas mon mari, me dit-elle en s'arrêtant en face de moi et en écrasant du poids de ses regards fixés sur les miens la niai-

serie de mes consolations. Puis elle continua à voix basse, mais résolue :

— Non, monsieur, non, il n'est pas mon mari. Il m'avait promis...

Leister rentra.

— Ne lui dites rien, me dit Thérèse rapidement, je vous conterai tout.

Leister paraissait tout-à-fait calme.

— Mon ami, me dit-il, vous dînerez avec nous, n'est-ce pas? C'est peut-être mon dernier jour d'amitié, continua-t-il tristement, car je vous aimais, vous. Il faut m'exiler, il faut que j'aille en Angleterre, et peut-être un jour faudra-t-il aussi que je quitte l'Angleterre pour l'Amérique, et l'Amérique pour le désert ou pour la tombe.

Tandis qu'il parlait ainsi, doucement et d'une voix abattue, des larmes étaient venues aux yeux de Leister. Je ne lui avais pas répondu.

— Ne me refusez pas, ajouta-t-il, ou je croirai que vous m'en voulez.

— Non, m'écriai-je, je reste. Mais comme j'avais une invitation bien promise, permettez-moi d'écrire un mot pour me dégager.

Je pris une plume. Leister sonna un domestique. En remettant ma lettre à cet homme je lui dis tout haut :

— Chez M. Ourdan, rue...

— M. Ourdan! s'écria George vivement. Vous connaissez M. Ourdan?

— Beaucoup.

— Et c'est chez lui que vous deviez dîner?

— Chez lui.

— Vous le connaissez? lui dis-je à mon tour.

— Oui, reprit George d'un air indifférent; c'est mon banquier.

— Ah! répliquai-je assez étourdiment, je le croyais retiré des affaires.

— Cependant, dit George sèchement, il fait les miennes.

Mme Leister nous regardait causer, l'œil attaché sur nos paroles, comme pour y découvrir quelque chose. Le silence où nous tombâmes tous trois ne me montrait guère d'issue prochaine lorsque le domestique me dit :

— Où demeure ce M. Ourdan?

Je lui donnai l'adresse, assez étonné qu'un domestique que je savais depuis trois ans chez Leister ne sût pas où demeurait l'homme qui faisait les affaires de son maître. Mme Leister profita de l'occasion pour rompre l'embarras de notre situation par quelques phrases d'usage.

— Je vous remercie, me dit-elle, du sacrifice que vous voulez bien nous faire d'une réunion sans doute très-brillante.

— Oh! madame, lui répondis-je en me croyant sur un terrain où la

conversation pourrait marcher en sûreté, je ne me fais point un mérite de préférer mes amis à mes connaissances. Cependant j'avoue que ce dîner avait un grand attrait pour moi, car je devais y revoir une personne qui m'a singulièrement occupé.

— Une femme?

— Une femme belle, jeune, spirituelle, parfaite.

— Et comment se nomme cette merveille? me dit Mme Leister en me raillant de ce sourire dont les femmes accueillent l'éloge d'une autre femme lorsqu'elles le croient exagéré par la passion.

— De mon temps, lui répondis-je, elle s'appelait Mlle Villois; maintenant elle se nomme la comtesse d'Andressi.

— De votre temps? me dit Leister d'une voix serrée à la gorge, et en me dévorant d'un regard où il y avait autant d'épouvante que de fureur; de votre temps? répéta-t-il.

— De mon temps, répondis-je tout interdit et presque en balbutiant, veut dire du temps où je la voyais... dans le monde... fort rarement, car je n'ai jamais été admis chez elle. Mlle Villois était une femme sur laquelle on ne pouvait tenir aucun propos.

Et pendant que j'entamais assez gauchement l'apologie de Mlle de Villois, comme si je l'eusse défendue devant son juge, sans trop me rendre raison de l'intérêt que pouvait y prendre Leister, et même sans savoir s'il y prenait quelque intérêt, poussé par je ne sais quoi qui m'avertissait que je m'étais fourvoyé; Mme Leister, plus rapide que moi à comprendre l'exclamation de son mari, et voulant lui renfoncer le trait que je cherchais à retirer, et qui l'avait jeté hors de lui, Mme Leister se prit à dire d'un ton dont la légèreté affectée ne déguisait pas complétement l'intention :

— Oh! mon mari n'a que faire de la vertu de Mlle Villois, ni moi non plus. C'était donc votre maîtresse?

— Sur mon honneur! madame, m'écriai-je, je vous proteste.

— Ah! s'écria Thérèse en éclatant de rire, vous rougissez.

Leister était livide. Mme Leister frissonnait dans son rire.

— Madame, repris-je d'un ton à imposer à sa prétendue gaieté, sur mon honneur, je n'ai jamais connu Mlle Villois que comme une femme digne des respects du monde entier.

J'avais exagéré la réponse pour mettre fin aux plaisanteries de Mme Leister. J'étais en veine de maladresses. George haussa les épaules, et sa femme me répondit d'un air sec :

— Je vous crois, monsieur, et je crois que cette demoiselle s'est acquis plus d'un défenseur de sa vertu.

Elle finit sa phrase en l'appliquant du regard au visage de son mari; mais George était redevenu indifférent en apparence. L'épigramme tomba à terre repoussée par son impassibilité, et l'on vint nous prévenir que le dîner était servi.

J'étais tout abasourdi et fort contrarié, abasourdi de tout ce que je venais d'apprendre, et peut-être encore plus de ce que je ne savais pas, mais de ce qui se laissait deviner de romanesque et peut-être de tragique dans les réticences de George; dans son départ précipité, le jour même de l'arrivée de Cœlina, qu'il connaissait assurément, et dont la réputation le touchait en quelque chose; puis la confidence de Mme Leister : tout cela allait et venait dans ma tête confusément, comme un mélange incohérent de circonstances auquel il ne fallait cependant qu'un mot pour les accorder, les mettre ensemble, et en faire un drame complet : il en est de même d'un orchestre dont les instrumens préludent pêle-mêle, et qui à l'archet du maître se réunissent dans un commun accord, partent du même pied, et font une parfaite harmonie. J'étais contrarié de l'humeur de Mme Leister, qui probablement ne tiendrait plus la confidence promise; quoiqu'il me semblât que j'en apprendrais davantage du côté de George, ou du moins du plus original que de la part de sa femme. Je calculai que de ce côté c'était quelque vulgaire séduction d'une fille de bonne maison tombée dans la détresse, avec une promesse de mariage; enfin tout ce qui constitue l'ordinaire des filles séduites. Mais George était silencieux ce soir-là, et en général peu confiant. Après beaucoup d'hésitations, je me décidai à me retirer pour aller rejoindre M. Ourdan aux Italiens, où il devait être avec la comtesse d'Andressi. J'avais eu d'abord la tentation d'annoncer l'emploi de ma soirée pour voir l'effet que je produirais. Mais je ne savais pas à quel degré était chargée la mine à laquelle j'aurais mis le feu, et je m'abstins. Pendant le dîner, George avait annoncé qu'il avait beaucoup d'emplettes à faire pour son voyage, et qu'il y occuperait une partie de sa soirée. Nous sortîmes ensemble.

— Où allez-vous? me dit-il assez machinalement et en homme qui ne veut parler de rien.

Je cédai au diable qui me poussait. Jamais herbe tendre ne s'offrit si complaisamment à la voracité d'un curieux.

— Je vais, lui répondis-je du même ton d'indifférence qu'il avait mis

dans sa question, je vais rejoindre, aux Italiens, Ourdan et la comtesse d'Andressi.

Le diable m'avait bien poussé. Ces deux noms ne touchaient pas à l'oreille de George qu'il ne tressaillît; cependant il se contint et me répondit :

— Ah! elle est aux Italiens.

Un moment après, il me quitta, en prenant une route tout-à-fait opposée à celle qui me menait aux Bouffes, car on appelait encore le Théâtre-Italien de ce nom. Quand j'arrivai dans la loge d'Ourdan, la comtesse d'Andressi était seule. Je demeurai ébloui : elle était belle à faire crier d'admiration; j'en devins muet. Elle m'accueillit comme un ami. C'était tout-à-fait une femme : plus de demoiselle qui ne sait ni écouter ni répondre sans embarras, une grâce enchanteresse, un sourire de bonheur qui me rendait tout joyeux. Jamais je ne fus si tenté de me mettre à genoux et de demander pardon à une femme. Pardon de quoi? Je ne sais; mais je prenais tant de plaisir à la voir et à la trouver belle, que cela me semblait inconvenant. Une femme n'arrive pas à un effet si puissant sans le voir et sans en être flattée. Elle m'acheva en me disant :

— Donnez-moi votre bras; nous nous promènerons un instant dans le couloir.

Nous sortîmes; elle s'appuya sur mon bras et se mit à me causer de moi, de ce que j'étais devenu, de ce que mon nom lui était quelquefois arrivé à Naples. Je croyais rêver. Toutes les femmes nous regardaient; quelques élégans, qui d'ordinaire me jetaient leur bonjour du bout du gant, me saluèrent de façon à être assez vus pour que la comtesse me demandât qui ils étaient; mais elle ne prenait garde à rien, s'informant beaucoup de mes nouvelles habitudes, de mes liaisons, si elles m'empêcheraient d'aller la voir souvent. Jamais on ne chargea à ce point un homme de bonheur et de fatuité. Je devais étinceler comme une machine électrique. Tout à coup la comtesse s'arrête et devient muette. Je la regarde et la vois haletante et pâle sous le regard d'un homme qui la considérait avec une avidité insolente. Cet homme était Leister. A tout homme, même à Leister, il fallait demander compte de l'audace d'une telle attention. Je fis un mouvement vers lui.

— Rentrons, me dit la comtesse d'une voix troublée, rentrons.

Elle m'entraîna dans sa loge; elle était inquiète, impatiente; non-seulement elle ne me parlait plus, mais elle ne me répondait pas. Ourdan

rentra; elle lui parla bas et avec vivacité. J'étais descendu de mon troisième ciel. Je sortis de la loge pour ne pas gêner la querelle qu'elle faisait à Ourdan. Les acteurs étaient en scène, les couloirs vides, et je commençais à m'expliquer les gracieusetés de Cœlina par des informations à prendre sur le compte de Leister, lorsque j'aperçus celui-ci à un carreau de loge d'où il pouvait voir et d'où il regardait attentivement la comtesse. D'abord je voulus l'éviter; mais j'étais irrité de ma félicité stupide, et je voulus savoir quelque chose. J'abordai George, en le tirant de sa contemplation, pour lui dire :

— Eh bien! c'est là que vous faites vos emplettes?

Il se retourna fort surpris, et, son premier étonnement passé, il me répondit avec un de ses airs mystérieux qu'il avait si souvent :

— Oh! je ne pars plus maintenant.

J'en fus ravi. L'intrigue se nouait; les relations mystérieuses de Leister et de la comtesse étaient évidentes. Il me sembla que je lisais un roman. Le départ de George m'eût laissé peut-être au premier volume : son séjour à Paris me promettait le dénouement. Seulement ce n'était pas moi qui tenais le livre et qui tournais les feuillets. Ma curiosité doubla par l'impatience; je me promis un hiver très-occupé. Je quittai Leister et retournai dans la loge de la comtesse. Elle était redevenue charmante : Ourdan l'avait sans doute calmée. J'arrangeai dans ma tête qu'il lui avait promis le départ de Leister. Je voulus m'en assurer; et, revenant sur mon manque de parole pour le dîner, je racontai que j'avais été retenu chez un ami qui partait le lendemain. Un coup d'œil échangé entre Ourdan et la comtesse se traduisit pour moi de cette façon :

— Eh bien! ne vous l'avais-je pas dit?

— A la bonne heure, répondait la comtesse.

— Alors, me dit Ourdan, qui cette fois parla de la bouche comme Junon (*sic ore locuta est*), nous n'avons pas de chance de vous voir demain?

— Je ne sais, répondis-je avec une parfaite perfidie; mais je viens de le rencontrer, et il n'est plus si décidé à quitter Paris.

Ce mot fit tonnerre. La comtesse redevint pâle, et ses grands yeux s'animèrent d'une colère qui fit presque peur à Ourdan. Quant à moi, j'étais ravi; ma finesse me paraissait merveilleuse, et je joignais à cette ivresse de vanité une petite saveur de vengeance qui me rendait fort considérable à mes propres yeux. Je me retirai, en habile homme, sur un triomphe, et

ne risquai pas mes avantages. Je passai deux bonnes heures de la nuit à me figurer deux billets m'arrivant le lendemain, chacun d'un côté. Le lendemain se passa sans nouvelles, le surlendemain de même. Évidemment on s'arrangeait ou on se faisait la guerre sans moi ; on m'avait fermé le livre au nez. J'en fus dépité au point de penser à ne plus revoir ni Leister ni la comtesse, m'imaginant presque que tout ce que j'avais supposé m'avait été dit, et que je devais me retirer, du moment que l'on m'excluait de la confiance qui m'était due. J'eus beaucoup de peine à me persuader qu'on ne m'avait rien révélé, et qu'en m'éloignant ainsi sans raison, je jouerais le rôle d'un mal appris. La curiosité vint au secours de cette sage réflexion, et j'allai, le troisième jour, faire visite à Leister, à sa femme et à la comtesse. Les deux premiers me reçurent comme si de rien n'était, Cœlina de même. Elle fut bonne, charmante, aisée. Ce ne fut que ce jour-là que je remarquai l'absence des Villois paternels. Ma visite me paraissait devoir finir comme elle avait commencé, dans une insignifiance complète, lorsqu'on amena à la comtesse un bel enfant de deux ans, sur les traits duquel je crus lire le nom de Leister, visiblement écrit. Je m'étais prémuni contre toute surprise de tout genre, bien persuadé que j'étais qu'on me laisserait tout voir si j'avais l'air de ne rien regarder. Cœlina avait cherché sur ma figure l'impression que me faisait la vue de son enfant. Je n'y laissai arriver qu'une vive admiration pour sa charmante beauté. Elle parut délivrée d'un grave souci. Je poussai l'audace de ma niaiserie jusqu'à demander à la comtesse si nous verrions bientôt à Paris son mari, le comte d'Andressi, le père de ce bel enfant. En embarrassant Cœlina, je la rassurai. Elle me répondit que son mari avait de graves intérêts dans l'Inde, et qu'il était parti pour les surveiller. L'Inde me parut bien choisie : il était difficile de l'envoyer plus loin, et je me préparai à apprendre sa mort par un prochain naufrage. Je gagnai à cela de trouver toute cette intrigue, ou plutôt celle que je bâtissais, assez vulgaire pour me désenchanter Cœlina, et je m'épargnai d'en devenir fou, ce qui ne m'eût certes pas manqué. Le souvenir des relations, jadis suspectées, entre Ourdan et Mlle Villois me revint en mémoire. J'expliquai tout cela par une infidélité de Cœlina avec Leister, pendant son absence de Paris, pardonnée par Ourdan et couverte d'un mariage supposé et d'un titre *in partibus*.

Je m'étais arrangé de cette idée; c'était une affaire réglée avec moi-même. Je continuais donc à voir tous les acteurs de ce drame passé et probablement fini : j'y avais fait un dénouement, et déjà je n'y mettais plus

grand intérêt, lorsqu'au bout de quelques mois, je crus remarquer chez Leister un changement notable. L'aisance de la maison avait disparu peu à peu; des emprunts avaient été contractés; Leister n'était jamais chez lui; sa femme ne sortait plus, et je la surprenais souvent à pleurer. Quelquefois j'avais voulu l'attirer à la confidence qu'elle m'avait promise; mais on eût dit qu'elle me considérait en ennemi. D'une autre part, j'observais de l'inquiétude chez Cœlina; et souvent quand j'arrivais inopinément, elle cachait des lettres dont elle paraissait fort émue. Un soir, je sonne chez elle, un domestique vient m'ouvrir, et, tout surpris de me voir, il me dit assez gauchement :

— Ah! c'est vous, monsieur ***.

Puis il se reprit et ajouta :

— Vous pouvez entrer, vous.

Cela voulait dire clairement : il y a quelqu'un qui doit venir et qu'on ne doit pas recevoir. Comme j'arrivais à la chambre de Mme d'Andressi, j'entendis une porte qui se fermait violemment de l'autre côté. On m'annonça. La chambre était déserte.

— Ah! me dit le domestique, c'est que madame ne croit pas que c'est vous, et il sortit pour l'avertir. Il y avait un billet ouvert sur la cheminée; il ne contenait qu'une ligne de l'écriture de George :

« Madame, il faut que je vous voie ce soir; il y va de ma vie et de la vôtre. Je serai chez vous à dix heures. »

Il en était neuf et demie. Je compris la fuite de la comtesse et son effroi. Elle rentra doucement et me surprit les yeux sur le billet. J'en fus honteux; elle ne parut pas irritée de mon indiscrétion.

— Vous avez lu ce billet? me dit-elle.

Je ne répondis pas.

— Tant mieux, ajouta-t-elle; j'aurais peut-être hésité plus long-temps à tout vous dire. Vous connaissez George?

— C'est mon ami.

— Eh bien! il faut que vous me délivriez de ce furieux; il faut que vous lui fassiez entendre raison.

Elle s'assit, me montra un siége et s'apprêta à me faire un long récit. Tout à coup la sonnette vibra de nouveau; Cœlina se leva avec un tremblement universel.

— Il n'est pas dix heures cependant, s'écria-t-elle.

— Ne craignez rien, lui dis-je.

Et nous entendîmes les pas d'un homme : ce fut Ourdan qui entra.

— Eh bien ! s'écria-t-elle rapidement, en se jetant vers lui.

— Rassurez-vous, répondit-il d'un air sinistre, il ne viendra pas.

Jamais je n'aurais cru le visage joyeux d'Ourdan capable d'une expression si fatale. Mme d'Andressi demeurait dans une des rues les plus reculées et les plus désertes du faubourg Saint-Germain. Je ne sais quelle idée de crime me passa dans la tête, et je m'écriai, sans y songer :

— Oh ! pas de violence, au moins.

Ourdan me regarda comme s'il ne m'avait pas vu en entrant. Son visage reprit son expression habituelle, et il me répondit avec un sourire malaisé :

— Oh ! ce n'est pas avec un poignard qu'on saigne les fous.

Cette réponse sembla à la fois rassurer la terreur de Mme d'Andressi, et épuiser ses forces ; elle tomba sur un fauteuil en murmurant sourdement :

— Oh ! le malheureux ! le malheureux !

J'étais le plus embarrassé des trois acteurs de cette scène, quoique je ne fusse pour rien dans ce qui l'avait amenée. La comtesse pleurait, et Ourdan, assis dans un coin, battait la terre du pied avec impatience. Je voulus me retirer, et, m'approchant de la comtesse, je lui dis à voix basse :

— Adieu, madame ; je pense que vous n'avez plus rien à me dire.

— Restez, me dit-elle tout bas ; restez.

Je vis qu'elle avait autant de peur d'Ourdan que de George ; je ne prévoyais pas comment tout cela pouvait finir. J'aurais voulu aller m'informer de Leister ; mais je ne voulais pas abandonner la comtesse. Je me taisais ; un bruit violent, qui éclata dans l'antichambre, nous surprit tous trois en sursaut. Cette fois, c'était bien George qui menaçait de mort quiconque oserait l'arrêter. Je m'élançai vers la porte pour prévenir quelque malheur. Je l'ouvris ; George aperçut la clarté de la chambre à travers le salon obscur ; il s'y précipita comme un forcené, et entra. Il était sanglant, déchiré, épouvantable ; il tenait deux pistolets à sa main. Il regarda Ourdan et Cœlina avec une joie sauvage, et s'écria :

— Ah ! vous voilà tous deux ; tant mieux !

Il voulut fermer la porte, deux domestiques s'y opposèrent ; M. Ourdan leur cria de s'éloigner. George tourna la clef dans la serrure et la mit dans sa poche. Il entra tout-à-fait dans la chambre, et m'aperçut alors.

— C'est le Ciel qui me protége ! s'écria-t-il ; eh bien ! vous saurez tout. Vous allez entendre une affreuse histoire ; mais vous, au moins, vous pourrez la redire ; vous n'êtes pas un misérable sans famille, qu'on peut faire

disparaître impunément ou comme un fou, ou comme un malfaiteur. Vous avez un père, des amis, quelqu'un qui vous aime !

— Oubliez-vous Thérèse ! m'écriai-je.

— Autre infamie, me dit-il ; puis, se tournant vers Ourdan, il ajouta : Oui, monsieur, elle m'a tout dit, tout, jusqu'au prix que vous aviez mis aux scènes qu'elle me jouait. Mais ce n'est pas d'elle qu'il s'agit ; c'est de vous, c'est de cette femme.

La comtesse fit un mouvement d'indignation.

— Oh ! patience, madame ; il faut pourtant bien m'entendre une fois. D'abord, monsieur, continua-t-il, en se tournant vers moi et en me prenant à partie, il faut que vous sachiez qui je suis ; vous ne savez que la moitié de mon nom. Je m'appelle Leister, Leister, comte d'Andressi ; vous comprenez que madame est ma femme.

Je demeurai confondu. L'agitation de George ne se calmait pas.

— Vous êtes le comte d'Andressi ?

— Le comte d'Andressi, un nom honorable qui n'a jamais été porté que par des hommes d'honneur jusqu'à moi, et que par des femmes pures jusqu'à elle.

Et il montra Cœlina avec un mépris désespéré. Elle était anéantie de cette rage ; elle se tut.

— C'est donc vrai ? s'écria George, exaspéré de ce silence. — Tenez, me dit-il en s'adressant encore à moi, c'est épouvantable ! voici comment cela s'est fait : Vous savez que mon père n'était pas Français ; il fut ruiné lors de l'envahissement du Piémont, par les armées de la République. Il se cacha en France, sous le nom de Leister, qui était celui de ma mère ; il s'y fit commerçant, y prospéra d'abord, puis il se ruina. En 1810, il fut mis en prison pour une dette de cent mille écus. Vous savez cette exécrable loi qui condamne un étranger à mourir en prison quand il ne peut pas payer ; loi homicide qui dit à l'homme, marche, agis, prospère, et qui l'enchaîne de ses quatre membres ; insolence et crime tout ensemble qui range le malheur ou l'imprudence au-dessous des forfaits les plus atroces. Car le plus honteux scélérat du bagne a un point d'espérance dans sa vie : un caprice de clémence du souverain peut le délivrer. L'étranger débiteur appartient à son créancier ; c'est une vie à ronger que nulle puissance ne peut lui ôter. Le créancier de mon père était cet homme que vous voyez là. J'avais douze ans quand il ôta mon père du nombre des hommes. Je me fis vieux de dix ans de plus ; à douze ans, je gagnai ma vie,

et j'amassai. Mais cent mille écus, monsieur, cent mille écus! J'avais vingt-deux ans, et je possédais dix mille francs, et je soutenais mon père dans sa prison, mal, misérablement, sans le sortir de sa détresse; il me semblait que tout ce que je donnais à son bien-être je l'ôtais à sa liberté. Malheur, et infamie! je lui ai fait demander deux fois un vêtement chaud pour s'abriter l'hiver. Un jour qu'il était malade et que je lui envoyai un médecin, des médicamens, et qu'il me fallut payer tout cela, je compris que j'étais un insensé d'espérer sauver mon père, et je pensai à venir assassiner cet homme.

Ourdan tressaillit, Cœlina écoutait George avec une curiosité avide. Il s'était arrêté sous le poids des émotions qui le déchiraient.

— Eh bien! dit Cœlina haletante.

— Eh bien! madame, lui répondit George qui, tout à la pensée de de son père, semblait oublier à qui il parlait, eh bien! je ne le fis pas; oh! non point parce que c'était un crime, mais parce qu'il fallait quelqu'un à mon père pour qu'il ne mourût pas de faim, de froid, de désespoir. Je ne vous dis pas que j'ai prié cet homme. Je suis venu trois fois à Paris, à pied, pour me traîner à ses genoux. Oh! le misérable! le misérable!

George s'était rapproché d'Ourdan, et, du bout de son pistolet, il le désignait; il semblait prêt à lui briser la tête.

— George! m'écriai-je, en me jetant devant lui.

— Oh! non, me dit-il, ce n'est rien. C'était la troisième fois que je venais. Monsieur, me dit-il, je puis sauver votre père. Je suis le tuteur d'une jeune fille qui a commis une imprudence qui peut la perdre.

— Moi? s'écria Cœlina avec un accent d'épouvante.

— Vous, madame; vous, lui dit George.

Cœlina retomba dans son fauteuil.

— Cette jeune fille doit être mariée; mais elle est d'une famille qui ne peut, sans la déshonorer publiquement, la sacrifier à un nom obscur. Vous en avez un qui a quelque éclat, épousez-la; sa dot sera la liberté de votre père et une pension de vingt-quatre mille francs, à condition que vous ne la reverrez plus après votre mariage. Vous vous cacherez sous le nom de Leister, et elle portera légitimement le titre de comtesse d'Andressi. De tout cela je n'avais entendu qu'un mot, la liberté de mon père. J'acceptai tout; je ne réfléchis à rien. Je me remis dans les mains de cet homme, et je repartis pour Lyon. Tout se fit comme par enchantement, et, le jour même où devait se célébrer notre mariage, une demi-heure avant le moment convenu, madame arriva avec cette famille si distinguée, que vous

savez. Je ne voyais rien, je ne comprenais rien, je ne vis pas même alors combien elle était belle; la prison de mon père devait s'ouvrir après la cérémonie, elle s'ouvrit en effet. Oh! je fus heureux alors, heureux à en mourir; ce qui eût été juste, monsieur, car si j'étais mort alors, j'aurais cru à quelque chose de bon au monde, j'aurais cru à un Dieu; enfin, je vécus. Je n'avais rien dit à mon père, ou plutôt je lui avais menti. Je lui avais parlé d'un mariage honorable, d'une transaction avec Ourdan. Je ne voulus pas troubler les premières heures de sa liberté, en lui faisant de pénibles aveux. J'étais fou, insensé; au lieu de mener mon père chez moi, je le conduisis à l'hôtel où demeurait ma nouvelle famille. La voiture de voyage était attelée dans la cour; je me rappelai les conditions d'Ourdan, et, malgré mon embarras, je présentai mon père au baron et à la baronne, qui étaient descendus pour hâter les préparatifs du départ, de ce style que vous connaissez.

— Quoi! s'écria mon père en regardant le misérable qui se faisait appeler baron de Villois, c'est là le père de celle que tu as épousée?

— Oui, lui répondis-je.

— Ce malheureux! reprit-il; le laquais de cet infâme Ourdan! Oh! la prison, plutôt la prison!

Il s'échappa. Je le suivis, je lui avouai tout. Il ne me maudit point, il me plaignit tant qu'il crut que cette femme ne porterait que notre nom inconnu de Leister. Mais lorsqu'il apprit que je lui avais vendu ce nom d'Andressi qu'il avait caché dans la misère, comme un joyau paternel qu'on ne donne pas même pour du pain, mais qu'on n'étale que le jour où on peut l'enchâsser d'or, alors il se désola, alors il me repoussa, alors il en mourut, et pourtant il n'a pas vu un être plus infâme que ces deux êtres, il n'a pas vu son fils, maudit, déshonoré, traîner son front plus bas que les pieds de ces gens de fange, car, monsieur...

Et à ce mot George, qui était arrivé aux larmes par le souvenir de son père, George se mit à sangloter, et il continua ces mots pénibles et entrecoupés:

— Car, monsieur, je suis plus infâme qu'eux, moi. Cette femme, celle que vous voyez là, qui m'a acheté mon nom, le nom de mon père qui en est mort, pour le prostituer; cette femme, je l'aime; je me suis traîné à ses pieds, je lui ai demandé de me laisser porter à côté d'elle ce nom qui est à moi, ce nom qu'elle a sali en en faisant celui de la maîtresse du bourreau d'un vieillard.

— Mon père, s'écria Cœlina en courant à Ourdan et en le secouant violemment, mais répondez, mon père; mais c'est abominable, ce qu'il dit.

A ce cri, à cette exclamation, à ce geste désespéré de Cœlina, George resta terrifié. Je crus assister à un de ces rêves fantasques du cerveau des poètes. Mais Ourdan ne répondait pas. A ce moment le malheureux rêvait un crime ou un repentir.

— Mais, dit George d'une voix où la colère laissait déjà percer une vague espérance, mais, madame, cet enfant qui porte mon nom, cet enfant?...

— C'est le vôtre, monsieur, répliqua Cœlina. N'avez-vous pas eu de...

Le mot ne lui vint pas, elle se reprit.

— N'avez-vous pas eu un enfant?

— Oui, s'écria George, un enfant mort en nourrice.

— Enlevé par mon père, ou plutôt par moi, monsieur.

— Enlevé! reprit George; Thérèse l'a vu mort.

— Eh bien! s'il faut tout dire, ajouta Cœlina, acheté à sa mère.

— A Thérèse? m'écriai-je.

— Oui, me dit George, tombé soudainement dans un abattement profond, à cette Thérèse que j'ai aimée comme un ange consolateur, car je l'ai rencontrée au milieu du désespoir de ma vie; quand, resté seul sur la terre, je ne savais où abriter mon ame, elle est venue à moi, et je l'ai aimée. Comprenez-vous que pendant trois ans j'ai dévoué chaque minute de mon existence à un mensonge; car cette femme, monsieur, cette femme, elle aussi, était un piége de cet infame, une fille perdue qu'il avait attachée à ma vie pour l'espionner et la perdre; pour me montrer à vous, sans doute, madame, à vous innocente peut-être, comme un débauché! Et la malheureuse, madame, elle a été victime comme nous, si misérable qu'elle fût! Cet homme lui a menti, il lui a donné l'espérance de m'épouser, et c'est lorsque, pressé par ses importunités ardentes, j'ai voulu les faire taire pour jamais, c'est lorsque je lui ai déclaré que j'étais marié, qu'elle s'est écriée: — Ah! l'infame Ourdan m'a trompée! Alors j'ai tout su, car je lui ai fait tout avouer; c'est alors que je vous ai écrit. C'est deux heures après qu'en me rendant ici j'ai été attaqué par des assassins. Mais vous qui connaissez cet homme, vous qui l'avez appelé mon père, expliquez-moi donc l'ame de ce monstre, madame.

Cœlina se tut. Ourdan ne sortait pas de sa terreur ou de sa rêverie; en-

fin il fit un violent effort sur lui-même; il se leva, prit son chapeau, et s'approchant de sa fille, il lui dit :

— Cœlina, vous pouvez annoncer publiquement que le comte d'Andressi est de retour.

Il voulut sortir. George s'élança au-devant de lui.

— C'est mon père, monsieur! s'écria Cœlina.

George tira la clef de sa poche, il la remit à Ourdan, dont nous entendîmes la voiture s'éloigner bientôt.

— Merci, monsieur! dit Cœlina à George. Moi, j'ai tué le vôtre!

Et elle se mit à pleurer à chaudes larmes. George était accablé; il s'était retiré dans un coin de la chambre et réfléchissait, absorbé par le tumulte de ses pensées, accusant sans doute et justifiant Cœlina; enfin il s'approcha d'elle et lui dit :

— Mais vous, madame, comment avez-vous consenti à ce mariage?

— Moi! monsieur, répondit Cœlina; moi, il était si facile de me tromper. Mais je vous dois une explication. Ma mère...

Cœlina s'arrêta à ce mot, et s'adressant à moi, elle me dit :

— Si avant que vous soyez entré dans la confidence de nos malheurs, je dois taire son nom. Vous le saurez, monsieur, dit-elle à George.

Je voulus me retirer.

— Oh! non, me dit Cœlina, restez et ne m'en veuillez pas.

Je compris son embarras.

— Ma mère était d'un rang qui rendait vraisemblable tout ce qu'on me disait avoir été arrangé d'avance pour mon existence. Mon père m'avait toujours dit que je devais être mariée à dix-huit ans. Toujours il m'avait dit que j'étais destinée au comte d'Andressi; cet homme, quel qu'il fût, devait devenir mon mari. Cette idée grandit avec moi, et lorsque mon père m'annonça mon futur mariage, ni le mystère qui y présida, ni la condition de vous quitter une heure après, pour ne vous retrouver qu'à Naples, rien de cela ne m'étonna. Vous savez ce qui arriva. A Naples, les prétendus parens qu'on m'avait imposés me furent retirés, et j'y vécus dans la maison de la sœur de M. Ourdan. Je vous attendais, vous ne vîntes pas, et bientôt les lettres de mon père m'apprirent votre abandon, votre liaison avec une fille publique, votre vie commune avec elle. Tant que mon père vit par ma correspondance que je gardais l'espoir de vous voir revenir à une meilleure conduite, il me retint en Italie; lorsqu'enfin il comprit que j'avais pris mon parti sur mon singulier veuvage, il me

rappela à Paris; je sus que vous y étiez. Je vous haïssais alors, je faisais plus, je vous méprisais. Je ne supportai pas l'idée d'habiter la même ville que vous. Mon père m'apprit que vous deviez partir le lendemain.

— Oui, dit George, et c'est en refusant de me payer la pension stipulée dans son marché, qu'il a essayé de me lasser par la misère; mais je vous avais vue, Cœlina, je vous aimais, et déjà cet amour forcené qui m'a tout fait braver.....

Cœlina baissa les yeux et reprit doucement :

— Ne me parlez pas ainsi; vous ne savez pas encore tout. Quand je vis que vous vous obstiniez à rester, je vous détestai plus véritablement. Mon père me traduisait cet amour que vous m'écriviez, en un lâche calcul; il en faisait une honteuse spéculation.

— Oh! vous ne le croyez plus, madame?

— Non, reprit Cœlina, vivement émue, non, mais je l'ai cru; le seul tort que je me reprochasse envers vous, c'était de vous avoir ravi votre fils. Mais mon père me disait tant qu'il l'avait arraché à l'abandon, presqu'aux portes d'un hospice, et puis ce n'était pas une usurpation que ce nom que je lui donnais; d'ailleurs j'aimais cet enfant; je l'aimais, il vous ressemble tant.

— Assurément! m'écriai-je.

— Vous l'avez donc vu? me dit George. Et moi?

— C'est votre fils! dit Cœlina d'un air triste, et vous êtes ici chez vous.

Je vis à ce mot que du moment que George pourrait être le mari de Cœlina, cet enfant ne deviendrait plus que le fils d'une étrangère. George n'insista pas, et nous nous retirâmes assez avant dans la nuit; il en passa le reste chez moi. Une chose restait inexplicable pour nous, c'était la conduite d'Ourdan. Nous bâtîmes des romans sans fin pour la comprendre; une phrase de trois lignes nous la mit à jour. Le matin George reçut un billet ainsi conçu :

« Monsieur le comte,

» M. Ourdan vient de me prévenir de votre arrivée. Veuillez passer à » mon étude, où je vous remettrai des papiers qui vous concernent.

» N..., *notaire.* »

Nous allâmes chez ce M. N..., et il remit à George un papier ainsi conçu :

« Lorsque ma fille Cœlina aura atteint l'âge de vingt-et-un ans,

» M. N... lui remettra les papiers ci-joints. Si elle se marie avant cet
» âge, M. N... ne les remettra qu'à son mari, quelque personne qui se
» présente pour les réclamer. *Signé* ..... »

Je lisais par-dessus l'épaule; je vis la signature : ce n'était qu'un nom de baptême; sur la cire du cachet qui fermait l'enveloppe des titres il y avait une couronne souveraine.

Ces papiers consistaient en une reconnaissance de 300,000 livres de rente, inscrites au grand-livre, dont Ourdan se reconnaissait détenteur, au nom de Cœlina, à laquelle il en était fait donation par un acte joint à cette reconnaissance.

Le notaire nous annonça qu'il était chargé de la part de M. Ourdan de remettre à George les inscriptions mentionnées dans la reconnaissance, en échange de cet engagement. Quand tout fut fini :

— Eh bien! dis-je à George, comprenez-vous maintenant? Il a marié Cœlina à dix-huit ans pour qu'on ne lui remît pas ces papiers, et il l'a mariée à un homme qu'il avait fait civilement disparaître, pour qu'on ne les lui remît pas davantage.

— Quoi! s'écria George, tant de crimes pour un peu d'or!

— Ma foi! lui répondis-je, dites donc : si peu de crimes pour tant d'or!

— Mais qu'est devenu ce malheureux?

— Vous l'apprendrez sans doute chez sa fille.

George y courut. Je jugeai plus discret de l'y laisser aller seul; je l'attendis toute la journée, je l'attendis une partie de la nuit. Le lendemain, il vint m'apprendre qu'Ourdan était parti pour l'Amérique, et que lui-même allait voyager avec sa femme pendant quelques années. Il me chargea de faire payer par son notaire une pension à Thérèse, et me fit ses adieux. J'allai porter les miens à Cœlina; elle fut très-embarrassée de me voir. Jamais elle ne m'avait paru si belle; elle appela son mari, George, et je m'en allai mécontent. Ils quittèrent Paris. Bien souvent, depuis, en me rappelant le nom que j'avais vu sur les papiers du notaire, je ne m'étonnai plus qu'Ourdan sût si bien les aventures de la cour impériale.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

L'AVENIR.

A LA MÉMOIRE D'ANDRÉ CHÉNIER.

Jusqu'ici trois fléaux ont désolé la terre :
La superstition, l'égoïsme et la guerre.
La première n'est plus; la guerre veut en vain,
Terrassée à demi, lever son bras d'airain.
L'égoïsme est debout, et, tout pâle de crainte,
Presse une bourse d'or d'une dernière étreinte,
Et, voyant qu'à la fin son règne va passer,
Il caresse cet or et paraît l'embrasser.
Ah! caresse-le bien ce dieu qui fit ta joie;
Car le bel avenir te ravira ta proie.
Sens-tu sur tes vieux os souffler de tout côté
L'air brûlant de l'amour et de la charité?
Égoïsme! égoïsme! ah! de sa noble enceinte,
Près d'enfanter le jour de l'égalité sainte,
La France te repousse et te bannit enfin;
Comme la grande mer qui se lève, et soudain
Rejette puissamment, au jour de la tempête,
Une algue sans valeur qui profanait sa tête.

Et vous, gens de l'empire et de la cour des rois,
Ou de la république, enfin gens d'autrefois,
Ne sentez-vous donc pas que, depuis tant d'années
Que vous nous ballottez dans vos mains décharnées,
Quelque chose de pur, invisible à vos yeux,
Sur la terre de France est descendu des cieux,
Et que ce jeune siècle, espérance du monde,
Sur vos fronts décrépits lève sa tête blonde,
Et regarde alentour s'il n'apercevra pas
Une main jeune aussi pour diriger ses pas?
A vous voir, spectres blancs, vous disputer encore
Le droit de gouverner l'âge qui vient d'éclore,
On dirait trois mourans, les pieds dans le tombeau,
Se disputant à qui prendra soin d'un berceau.
Votre règne est passé, je vous le dis : arrière!
A d'autres maintenant l'orageuse carrière,
A d'autres la tempête ou bien le ciel serein,
A d'autres le navire au grand timon d'airain.
Tout l'Occident écoute, et sur sa plume oisive
Naples est palpitante et demeure pensive;
Londre attend comme un homme, et Madrid est rêveur.
C'est que le siècle est né qui sera le SAUVEUR.

O toi, mère du Cid, toi sa belle patrie,
Espagne, vieux berceau de la chevalerie,
Tu n'as plus les bûchers de tes inquisiteurs;
Mais prends garde à présent aux régénérateurs;
Prends garde qu'au milieu de ta noble carrière
A tes Torquemada succède un Robespierre.
Par le fer ou le feu, toujours, toujours du sang!
Hélas! c'est le progrès dont on nous parle tant.
Que le passé du monde et de ta sœur aînée
Soit présent à tes yeux dans cette grande année!
La France, tu le sais, pour essuyer ses pleurs,
Vit arriver un jour un tas d'adorateurs,

Et trois cents bouches d'or pleines de belles choses
Sur son front rajeuni répandirent des roses;
On l'endormit enfin par ce jargon nouveau...
Elle se réveilla dans les bras du bourreau.
Tous les bons à cet homme avaient livré leur tête;
Deux justes survivaient en cette horreur muette,
L'homme avait une lyre et la femme un couteau,
Et tous les deux ainsi montaient à l'échafaud.
Car l'un faisait au crime une implacable guerre,
Et l'autre de Marat avait purgé la terre (1).

(1) André Chénier et Charlotte Corday.

ANTONI DESCHAMPS.

CHRONIQUE.

Automne fertile en suicides, en raisins, en parties de chasses, en plaisirs splendides; Lefaucheux n'a pas assez de fusils, la poste assez de chevaux, les apothicaires assez d'arsenic. Halte! voici la pluie. Elle vient clore le voyage du roi, lever le camp de Compiègne, calmer les cervelles et forcer les chasseurs à l'armistice. Quelques fourgons traînards, échelonnés sur la route du Bourbonnais, ramènent lentement ce qui reste de casseroles et de marmitons, après une fête royale; convois de l'armée culinaire, artillerie luisante comme une botte de *dandy*, qui témoigne du bon accueil fait à la Russie, à la Prusse, à l'Angleterre, à l'Autriche, à l'Espagne, à Naples, dans la personne de leurs représentans; la légitimité garde, dit-on, rancune à MM. d'Appony, Pozzo di Borgo, de Werther, d'avoir si bien pris en patience les divertissemens de Fontainebleau; ce ressentiment doit, cet hiver, se traduire en isolement, en désertion; on ne dansera pas aux ambassades; jusqu'à la saison des bals, le corps diplomatique a du temps devant lui et arrange des affaires bien autrement compliquées. D'ailleurs, son excuse est prête : il a voulu revoir la table sur laquelle l'empereur, vaincu par l'Europe, signa son abdication, et passer les doigts sur cette empreinte de canif, stigmate d'impatience aussi peu contestable que les reliques de saint Étienne; pour ces messieurs, c'était donc un pélerinage absolutiste : pour d'autres un voyage de plaisance, un séjour entrecoupé de plaisirs, de bals, de spectacles, de promenades à cheval, en calèches, au milieu de sites sauvages et pittoresques, à travers des souvenirs historiques; chaque journée, chaque heure avait reçu son emploi sur le papier avant le départ du roi, qui a quitté Saint-Cloud le 29 septembre; après une promenade dans la forêt ou à la treille du roi, après une visite

au tombeau de Monaldeschi, cette victime de Christine qui a deux tombeaux, le village d'Avon et le monument funéraire appelé Odéon, la cour rentrait s'asseoir à une table de quatre-vingts couverts. Mais la campagne n'offre que plaisirs diurnes. Alerte! le Gymnase, SA LECTRICE et SON LORGNON; alerte! le Théâtre-Français et l'Opéra-Comique, apportez DOMINIQUE; exténuez la poste et donnez-nous LE CAPRICE D'UNE FEMME et LE CHALET; en voiture, l'Opéra! voyons ton PHILTRE. Et vous, signor Lablache, prenez la place du fond à vous tout seul, et emmenez comme vous pourrez Tamburini, Lablache, Rubini, Iwanoff et la belle Grisi: d'abord un peu de BARBIERE, et chantez-nous LA PROVA D'UN OPERA SERIA: c'était un curieux cortége que cette longue colonne de diligences, charriant les arts et le plaisir: vous ne savez pas ce que c'est que les arts quand ils ont passé la nuit: les habitans de Fontainebleau vous donneront des nouvelles de ces visages meurtris par l'insomnie. J'ai assisté au départ du PHILTRE dans la cour de l'Opéra. Le PHILTRE occupait deux Laffitte-Caillard. Côté des hommes,—côté des femmes,—des adieux larmoyans déchiraient l'air: vous savez cette population d'amoureux qui promènent leurs ombres à la Rembrandt devant la sortie des artistes, épiant dans le clair-obscur du couloir souterrain une sylphide aérienne, une nonne de ROBERT, une alerte grenouille de LA TENTATION ou un soldat de LA RÉVOLTE. Eh bien! pas un ne manquait à cet instant suprême; pas plus que les respectables *mères* de ces demoiselles. Qui ne connaît le type de la *mère*, cet être osseux, parcheminé, qui porte des bas nankin, des souliers bitumineux, des châles d'amadou, et dont le chapeau s'étend comme des ailes de chauve-souris sur un visage en cuir de Russie? Cette cohue d'hommes élégans et de femmes flétries remplissait l'air d'exclamations heurtées:— As-tu ton paquet?—Adieu, chère amie.—En voiture, mesdames, ajoutaient les chefs de service. Les postillons juraient. A cet arrimage difficile de friperie de théâtre et de figurantes, de petites filles et de vieilles coryphées, des griffons et des carlins mêlaient de tendres aboiemens, les chevaux un hennissement d'impatience: le coche s'ébranle. Scène larmoyante, comme n'en offre pas le départ d'un navire en charge pour Calcutta. On vit des hommes à passions fortes s'attacher aux moyeux des roues et tourner avec elles comme un soleil de Tivoli. Dans les angoisses du départ, on échangea des poignées de main, des embrassemens douloureux. Un amant en délire s'est écrié: *Tu m'écriras.* Une *mère* en pleurs a dit à sa fille: *Tu m'enverras de l'argent.*

Un accueil très-confortable attendait ces différens convois, qui arrivaient par Melun, l'autre route de poste étant réservée pour la maison du roi, et de très-brillantes représentations ont été données dans la salle de Fontainebleau.

Un auditoire brillant, choisi, avait été invité aux spectacles; à côté des notabilités locales, on remarquait un grand nombre de personnes de Paris : Messieurs les ambassadeurs, MM. le comte Lobau, le duc de Bassano, le duc de Choiseul, le baron Pasquier, le comte Eugène d'Harcourt, Bertin de Vaux, le duc de Caraman, le comte de Laborde, le général Lawoestine, le comte du Rosnel, le comte de Canouville, le comte Partouneaux, Raymond de Bérenger, le duc de Trévise, Jacqueminot, le général Delort, le comte d'Houdetot, le colonel Caradoc, le baron de Berthois, le prince de la Trémouille, Parquin, le comte d'Argout, le général Gourgaud, le comte de Bondy, le baron de Fréville, Asthon, lord Fullerton, messieurs les ministres; M. Vatout seul brillait par son absence; lady Lindsay, miss Berry, Mmes la comtesse de Boignes, la princesse de Wagram, la marquise de Belmonte.

Il y a eu des rires et des applaudissemens, puis des bals, des banquets, de la joie. Douze jours bien remplis, favorisés par un temps admirable et qu'aucun accident n'a troublés; rien ne manquait à cette combinaison de plaisirs parisiens et champêtres, pas même les paumiers de la rue Mazarine, les deux illustres Barre et Louis, qui ont fait de mémorables parties dans le jeu de paume du château.

Le 7 octobre, M. le duc d'Orléans avait quitté le camp pour se rendre à Fontainebleau; mais avant son départ, il avait assisté aux courses qu'il avait fondées à Compiègne pour les chevaux d'officiers.

Chaque prix était de 500 francs, plus une cravache richement ornée, portant cette inscription : Camp de Compiègne, 1834.

Une poule devait avoir lieu, après les courses, entre les chevaux que leurs propriétaires voudraient présenter au prix de la poule; le prince royal a ajouté une paire de pistolets-tromblons de la plus grande beauté.

Le terrain à parcourir pour la première course, en partie liée, était de 600 mètres; elle a été gagnée par Zingaro, cheval du haras de Meudon, appartenant à M. Hubert, capitaine au 2e carabiniers, et monté par M. Cassagne, officier au 1er régiment. Le cheval qui suivait de plus près était à M. de Sonis, capitaine au 2e dragons.

La deuxième course était de 1,000 mètres, en une seule épreuve. Elle a été gagnée par un cheval anglais appartenant à M. Borel, capitaine d'état-major. Neuf chevaux ont pris part à la première course, six seulement à la seconde.

Douze chevaux se sont présentés pour la poule; le prix a été gagné par un autre cheval de M. de Sonis.

Le choix du costume de ces messieurs était laissé à leur arbitre : les uns montaient en petite tenue, bonnet de police et veste; d'autres en habits de chasse et bottes à revers.

Après ces courses, MM. d'Hédouville, de Greffulhe et d'Eckmül, invités au château par le prince, ont engagé leurs chevaux.

Bégar, à M. d'Hédouville, monté par M. Mosselmann, est arrivé le premier. Le cheval de M. de Greffulhe le suivait à la longueur d'une tête; le troisième était distancé.

Une autre poule s'est engagée entre Paméla, appartenant au prince royal; Tibérius, cheval de M. de Normandie, et Rob-Roy, à M. Mosselmann. Paméla, montée par M. de Dreux, est très-bien arrivée; Rob-Roy et Tibérius étaient montés par leurs propriétaires. Ces deux derniers chevaux arrivaient le matin de Paris, ainsi que les trois chevaux de la première poule.

Aucun accident n'a signalé cette petite solennité équestre et militaire; plus heureuse en cela que le *steeple chase* de Moulins, où le prince de la Moskowa s'est grièvement blessé, et qui a amené un duel entre un journaliste et M. Edgard Ney, sous-lieutenant dans le même régiment que son frère.

— Nous avons à présent les cas suicides comme nous avions les cas cholériques. A cette effroyable consommation de charbon et d'acide prussique le Constitutionnel n'a pas encore assigné sa véritable cause. Un de ces jours espérons que cet ennemi *des gamins* va détacher sur la Morgue un des psychologues attachés à sa rédaction. En attendant ces graves études, le suicide va bon train : la grisette se détruit, l'étudiant s'assassine, et voilà un petit musicien du Palais-Royal qui avale de la potasse. Pauvre enfant, quand son archet râclait la corde de boyau, quand sa main errait sur le manche crasseux de son violoncelle, ses yeux, égarés dans les atmosphères de la scène, cherchaient deux yeux qui avaient bien autre chose à faire. Fasciné par ces oripeaux de théâtre qui transforment l'actrice en Suissesse, en Espagnole, en grande dame; illusionné par ce rouge, ces mouches, ces inflexions de voix, ces tirades de tendresse dont le souffleur a le secret, le jeune Franchomme avait concentré sur Mlle Dejazet une passion complexe et cosmopolite : il aimait en elle Frétillon et Judith, la grisette parisienne et la Havanaise, Sophie Arnould et la femme d'un *scandale :* amour résumé, combinaison économique qui livrait à son délire trente femmes en une seule, vingt ans de bonheur en un jour. Et tout cela finit par de la potasse! Il n'est pas mort, mais il n'en relèvera pas. Mlle Dejazet a pleuré, elle ne pouvait faire plus. Elle se consolera, espérons-le. Après tout, une pauvre actrice n'est pas responsable de toutes les passions qui ardent une salle de spectacle. Respect aux priviléges! Gloire aux élus!

C'était donc un véritable deuil dans le théâtre du Palais-Royal le jour où cette nouvelle se répandit, avec les détails de l'agonie, les circon-

stances de la lettre écrite et restée sans réponse; mais un malheur bien moins réparable vient d'accabler notre second théâtre musical (LE CONSTITUTIONNEL dirait *lyrique*), l'auteur de LA DAME BLANCHE,—je vous épargne l'énumération,—Boieldieu est mort! C'est une perte bien cruelle pour l'art de la composition et pour les amis de cet homme bienveillant et distingué. Il est mort loin de Paris: cependant ses restes nous reviennent, pour recevoir un hommage public, et certes bien mérité. Le théâtre qui lui doit tout a pris l'initiative, et la recette d'une représentation extraordinaire sera consacrée à l'érection d'un monument funéraire élevé à sa mémoire; on y ajoutera le produit d'une souscription ouverte chez un notaire; c'est une dette de reconnaissance qui doit être acquittée.

—Il faut connaître M. de Fonvielle pour comprendre le singulier procès qu'il vient d'intenter à deux journaux.

M de Fonvielle, esq^{r}, chevalier de l'Éperon-d'Or, décoration papale, est un féroce brochurier qui émousse des plumes et noircit du papier toute l'année: à peine son factum est-il prêt, encre toute fraîche, couverture jaune, qu'il va le glisser furtivement dans un bureau de journal; M. de Fonvielle attend: la brochure court les champs ou les boutiques d'épiciers à son loisir: M. de Fonvielle arrive. Que veut M. de Fonvielle? Une annonce. On la refuse. M. de Fonvielle assigne pour voir dire que le journal lui fera une annonce, on lui rendra sa brochure propre, nette et stupide comme au premier jour, on lui donnera 5 francs.

Le juge de paix du deuxième arrondissement, homme grave et positivement respectable, était l'arbitre de cet étrange débat qu'il a concilié avec une bonhomie louable; les journalistes, heureux de cette aubaine, auraient payé 100 francs le plaisir qu'ils ont pris à égratigner, mordre et décomposer le chevalier de l'Éperon-d'Or de Fonvielle et son COUP D'ŒIL SUR LA FRANCE.

Si parva licet. Pendant que M. de Fonvielle se montre si cupide d'annonces à 30 sous, M. de Chateaubriand s'épuisait en coquetteries pour résister à la publicité que son MOÏSE vient d'obtenir. Il a fallu pour le consoler le charme ineffable qu'il a goûté à *remplir le monde* de deux lettres écrites l'une au COURRIER FRANÇAIS, l'autre au CONSTITUTIONNEL.

Au reste, malgré la fausse honte du grand écrivain, la représentation a eu lieu. Pour ce Versailles-solitaire, palais magique déserté par les fées, ce fut un événement grave et productif, comme un jour de grandes eaux. Les Accélérées craquaient sous le poids des voyageurs; une file de voitures armoriées, rangées dans la rue du Réservoir, attestait que les amis du vicomte savaient au besoin transporter leur fidélité dans les départemens. De tout le bruit qui avait été fait à l'avance, et par le directeur du théâtre,

et par M. de Chateaubriand, bien plus fort sur l'annonce que les entrepreneurs de pittoresque, il est résulté un public, public moitié local, moitié parisien, militaires et adjoints, journalistes et grands seigneurs.

Parmi les spectateurs, nous avons remarqué M. le duc de G..., M. de D..., le général Ful... et sa resplendissante famille; Mme Récamier ne pouvait pas être ailleurs. Quel que soit donc le mérite de Moïse comme œuvre dramatique, mérite qui doit être discuté sur de plus larges proportions, il y a parti pris de l'aller voir. C'est une petite émigration; pourtant, si vous allez au théâtre de Versailles, n'y cherchez pas M. de Genoude; il a renoncé au monde, au spectacle, et a chanté la messe la semaine dernière, en qualité de sous-diacre. Le voilà prêtre! *Amen!*

Le Vaudeville continue son exploitation du rococo; tous les mémoires du dix-huitième siècle y passeront. Les singularités du comte de Saint-Germain viennent d'être coupées en actes, rimées en couplets. Au lieu de réaliser la plaisanterie d'immortalité que ce noble fou ou ce noble escroc répandait par le monde, MM. Dupeuty et Fontan l'ont tout simplement expliquée par une transmission de mémoires, qui tombent des mains du père dans celles du fils, et au moyen desquels l'identité se perpétue dans trois générations. C'est M. Lafont qui représente le triple comte de Saint-Germain. Faut-il dire que le théâtre se prête assez peu à cette pénible combinaison, et que l'intelligence du spectateur s'épuise à comprendre ce même homme qui est son propre père, son propre fils et son propre grand-père.

Dans L'ÉCOLE DES IVROGNES, Vernet a déployé un grand talent comique. Ce n'est pas là une ivresse de mauvais goût, mais une admirable peinture qui s'arrête toujours à la limite du vrai, sans la dépasser.

Nous sommes entrés dans une veine de pseudonymie. MORIN est un drame de la Gaieté, qui ressemble à LA FAMILLE MORONVAL, en ce qu'un homme prend à un autre homme son nom, sa famille et ses biens. Morin, simple ouvrier, a recélé chez lui un duc d'Almont, traqué par la justice révolutionnaire. Les hommes de Carrier viennent lui demander son hôte pour le noyer. Dès ce moment, Morin conçoit l'idée d'aller rejoindre, dans l'émigration, les parens du duc d'Almont, de se faire passer pour lui, d'épouser sa fiancée, en dépit d'un mariage précédent. Il épouse, il est duc, il est riche; il est reconnu enfin, comme tout criminel doit l'être, par sa propre femme, qui le compromet à tel point qu'il est forcé de se brûler la cervelle.

M. Lesguillon n'a pas pris la peine de donner à Morin une ressemblance quelconque avec l'homme qu'il veut remplacer. Le duc d'Almont avait douze ans quand il vit sa famille pour la dernière fois, et cela suffit. M. Lesguillon ne s'est pas donné tant de mal que l'auteur de MARTIN-

GUERRE, vieux mélodrame du boulevart. Le faux Martinguerre savait par cœur les noms et prénoms, âge et signes particuliers du véritable, à ce point qu'il s'était fait, je crois, les cicatrices, traces de sangsues et de saignées que son homonyme portait sur le corps. On explique donc assez peu le succès passager qu'obtient la ruse de Morin.

On conçoit bien mieux l'erreur de LA FAMILLE MORONVAL. Beppo, aventurier italien, ressemble comme un frère jumeau à M. de Moronval; puis il est aidé dans ses projets par sa maîtresse Olivia, tandis que Morin est singulièrement embarrassé de sa femme Charlotte; les deux Italiens sont bien sûrs de la mort de Moronval, ils l'ont tué eux-mêmes; Morin, au contraire, est démasqué par le véritable duc d'Almont. Mme de Moronval, facilement surprise dans sa tendresse de mère, reçoit et caresse Beppo comme une tendre poule qui donne sa chaleur et sa vie à des œufs de faisan. Encore si Beppo n'avait que sa mère à embrasser; mais il trouve aussi, comme cela se doit, une fiancée qui le pleure, et qu'il s'agit d'épouser. Ici les passions d'Olivia se déchaînent; un pêcheur romain apporte à Mme de Moronval une lettre posthume de son fils, et la fraude se dévoile au grand jour; mais ce sera aux dépens de l'honneur de Mme de Moronval, car cette ressemblance de l'aventurier avec son fils s'explique par un adultère dont Beppo a été le fruit. Fratricide et faussaire, meurtrier de sa mère et de sa maîtresse, car l'une assassine l'autre, Beppo prend un parti fort raisonnable dans sa position; il se livre lui-même à la justice, protestant ainsi contre la routine du suicide, épargnant à l'auteur les frais d'un coup de couteau. C'est un très-jeune homme, dit-on, qui a composé ce drame. Il faut croire et pardonner à sa jeunesse pour admettre l'invraisemblance principale et les invraisemblances de détails qui ressortent dans son œuvre; il faut être sévère pour ces effets de scène, ces coups de théâtre qui émeuvent et impressionnent, quand ils ne s'achètent qu'au prix de l'absurdité.

M. Rozier, auteur de LA MORT DE FIGARO, auteur de MADEMOISELLE DE MONTMORENCY, auteur de CHARLES IX, ne semble pas croire que Coligny était un vieillard habile, vaillant, puissant en France, l'ame d'un parti formidable, inquiétant le roi de France sur son trône et menant les affaires de la réforme à pas de géant. A l'entendre, les courtisans de Charles IX ne seraient pas des hommes politiques, habiles à la manière du temps, sans foi, sans Dieu, nullement fanatiques, blasés sur la rigueur des grands moyens et considérant le massacre de la Saint-Barthélemy comme une répression légale et utile, comme un acte de légitime défense. C'est pourtant l'avis des gens qui ne prennent pas LA HENRIADE de Voltaire pour un livre histoire.

Aussi, dans le drame de M. Rozier ne s'agit-il pas de la royauté aux

prises avec une faction religieuse, et coupant la question avec le poignard. C'est un amour imaginaire de Charles IX, amour maltraité qui va décider l'assassinat des protestans; Anna, pour qui le titre de demoiselle d'honneur n'est pas une antiphrase, préfère au roi de France le capitaine Albert, fougueux réformiste, lequel dispute sa bien-aimée à Charles IX dans une entrevue qui dégénère en querelle de mauvais lieu.

On voit que le fils de Catherine est assez occupé de ses affaires d'amour et de massacre pour n'avoir pas le temps de jouer au bilboquet, ainsi qu'il doit être dans tout drame de l'époque. Il trouve pourtant quelques instans pour écouter un poète nommé Blondy qui fait sans doute de bien beaux vers, car il parle étrangement en prose. Le rimailleur psalmodie en sa présence des harangues populaires, et martelle des argumens philosophiques à la manière d'un novateur du dix-huitième siècle. Par un caprice assez incongru, le roi daigne admettre ce Blondy, qui l'amuse, dans une séance de son conseil. Là le poète trouve une verve de tirades philantropiques, parlant humanité, tolerance, à de grands seigneurs qui ont hâte de sonner le tocsin et d'envoyer des chevrotines à la réforme. C'est une portière qui vient proposer un emplâtre de sa façon dans une consultation de médecins. Charles IX ne voulant pas mettre son poète à la porte, les conseillers lèvent la séance et vont préparer les affaires de la nuit. Peu importe que le roi consente à présent, il consentira. Le refus formel d'Anna a plus avancé sa résolution que les avis de sa mère et de sa cour; et après cinq actes d'angoisses et de trépignemens, il se décide enfin à prendre son historique arquebuse, et coucher en joue son rival tout le premier. Le drame de M. Rozier est donc une réhabilitation du caractère de Charles IX, qui passait pour un prince usé par les plaisirs, flétri par les intrigues de cour et tant soit peu cruel. A Mlle Anna revient toute l'horreur de la Saint-Barthélemy. La vertu de Jeanne d'Arc sauva la France; la vertu d'Anna tua la réforme. Les femmes sont bien malheureuses!

Si la pièce de M. Rozier franchit la barrière, les directeurs de province composeront ainsi leur affiche : *Charles IX*, ou *le Prince criminel par amour*.

N. R.

— M. Paulin, rue de Seine, n° 6, vient de publier un ouvrage d'une haute importance, sous ce titre : ÉCONOMIE POLITIQUE CHRÉTIENNE, ou RECHERCHES SUR LA NATURE ET LES CAUSES DU PAUPÉRISME EN FRANCE ET EN EUROPE, ET SUR LES MOYENS DE LE SOULAGER ET DE LE PRÉVENIR, par

M. le vicomte de Villeneuve, ancien conseiller d'état, ancien député et préfet du département du Nord. Les documens statistiques les plus étendus et les plus complets sur le nombre et la situation des classes pauvres abondent dans cet ouvrage, fruit des longues études et de l'expérience éclairée d'un écrivain dont la vie tout entière a été consacrée à l'administration publique. D'autres que nous jugeront les doctrines de cet ouvrage, que son titre signale comme étant opposé à l'économie politique de l'école anglaise; c'est ainsi que M. de Villeneuve qualifie l'économie politique qui depuis Adam Smith jusqu'à nos jours est en possession de servir de règle aux développemens du travail. Ce que nous nous proposons ici, c'est d'annoncer un livre rempli de faits curieux et intéressans, et, à ce titre, digne d'être recommandé à nos lecteurs.

— M. R. Brucker, dans un article publié dans la Revue de Paris, a fait connaître une nouvelle méthode de dessin dont M. Dupuis est l'inventeur. Ce professeur vient d'ouvrir un cours où il met en pratique cette méthode, dont la supériorité est incontestable.

— Une édition populaire du Théatre complet de M. Alexandre Dumas se vend aujourd'hui par livraisons, au prix de *quarante centimes*. Cette édition contiendra tous les drames de l'auteur. La popularité du théâtre de M. Alexandre Dumas assure un grand succès à cette publication.

— Le livre de M. de Peyronnet vient d'être mis en vente. Quel que soit son mérite, le succès qui l'attend ne peut être douteux. Des questions de la plus haute importance sur la jurisprudence politique, des vues fortes et d'un grand intérêt sur la détention perpétuelle, telles sont les matières traitées dans cet ouvrage, intitulé : Pensées d'un Prisonnier.

UNE VENTE A MESNIÈRES.

(LE CHATEAU DE HENRI IV.)

HAUTE-NORMANDIE.

C'est sous ce vieux nom, *château de Henri IV*, que les paysans de la côte dieppoise désignent encore à l'heure qu'il est le joli domaine de Mesnières.

Si quelque jour il vous arrive de prendre les bains de mer et de faire le voyage de Dieppe autrement que M. Duparai de l'Odéon, que votre fièvre d'ivoires et de falaises se calme un peu, et que vous sachiez déjà Saint-Jacques et votre Pollet par cœur, informez-vous près quelque sellier de la grande rue de la distance véritable de Neufchatel. Vous lui demanderez un train de roue confortable et ressemblant le plus qu'il sera possible à une voiture. Tâchez aussi de persuader à cet honnête Normand que l'équipage peut courir la poste, et ne prononcez pas devant lui le mot *traverse*. Cela fait, comptez à votre choix six ou neuf lieues de la porte Labarre.

Le double embranchement des routes est en effet la seule cause de cette variation de distance. Deux chemins très-opposés partent de

Mesnières, celui de la Vallée et celui de Pommerval. Pommerval, le dernier relai avant Mesnières, est un petit village aux grappes vertes, élancé, joyeux au milieu de ces plaines crayeuses et sévères qui forment les mamelons du château, perdu comme Rouen dans une sorte d'entonnoir. Dès l'abord, cette poussière blanchâtre du sol rappelle les déchirures du terrain d'Arques : même aridité, même sauvagerie à côté de même verdure. Les huit lieues que vous venez de parcourir vous ont fatigué de leur spectacle uniforme. C'est une terre assez semblable à la Brie, de grandes landes bien plates avec des pommiers tout ronds, des châteaux de brique terne et d'un aspect féodal, des chaumines de terre fermées par des claies de bois; puis des nuées de corbeaux formant un linceul noir sur la campagne, ou d'honnêtes canards se rendant en corps dans le village, à la mare seigneuriale d'un maître de poste. Les légères vapeurs qui viennent jasper l'horizon, comme autant d'arcs-en-ciel partis de ce val de Bray, ont peine à voiler le fond monotone de ce tableau. La poste normande est aussi tout ce temps fort paresseuse; elle chante au petit pas, fait sonner bien bas ses grelots, et l'on dirait qu'elle prend à tâche de vous saturer d'ennui, afin de mieux vous faire sentir le contraste du paysage.

C'est du château seul que relève tout son attrait. Le château, avec ses quatre tourelles de belle ardoise, semble vouloir remonter lui-même au-dessus des murs de brique qui l'entourent;—son parc le gêne et l'étouffe. On dirait d'un visir dont on n'aperçoit que le turban. Peu à peu les haies de verdure s'effacent, les arbres deviennent moins pressés, les grandes ailes blanches de Mesnières vous apparaissent. Voici déjà l'arc-boutant de sa chapelle, délicate et frêle arête bénite par un cardinal d'Amboise; voilà les clochetons gros et lourds de la prairie, les vingt croisées du château, les cheminées longues, les fossés, le pont-levis! A travers les ifs aux palmes sombres, bondit quelque chose de fauve,—c'est un daim, un pauvre daim averti déjà de l'enchère! Car c'est d'une enchère, d'une vente publique et après décès qu'il s'agit. Aujourd'hui se vend le mobilier de Mesnières, aujourd'hui 26 septembre, un vendredi!

Et voilà pourquoi sur la route, route étroite où les ormes et les buissons s'entrelacent en forme de tonnelle, tant de Cauchoises, tant de bonnes Normandes à cheval derrière leur mari, naïves caravanes de femmes au gros chignon retroussé, aux châles à plis, ayant toutes en main l'éternel parapluie de toile rouge ; voilà pourquoi ces quatre calèches et ces chevaux dételés dans l'avant-cour; pourquoi ce crieur sur la marche du perron, et cet honnête homme de garde-chasse tenant en laisse un vieux bouledogue anglais, lui non moins vieux et plus triste.

On va vendre, messieurs, tous les meubles de Mesnières!

Aujourd'hui les meubles, demain le château! La mise à prix du château n'est que de 1,600,000 francs. Dépêchez-vous!

Et les acheteurs, les oisifs, les dames en toilette et les brocanteurs de Paris déguenillés, montent déjà le perron, un perron circulaire, à marches basses, perron fait exprès pour les robes traînantes et les petits nains écarlates de Véronèse. Une tente en toile se projette sur la grand'cour, c'est là que doit tonner la voix de l'encan. Voilà le théâtre, on n'attend que les acteurs.

Je ne sais pourquoi, dès qu'il doit s'agir d'une vente (surtout d'une vente après décès), les imaginations les plus froides sont en éveil. Que va-t-on crier, que va-t-on vendre? Qui achètera dans cette foule, des parens ou des étrangers? N'y aura-t-il pas là quelque drame plus neuf et moins usé que tous les drames ordinaires, quelque chose de mieux qu'un épicier qui se marchande un Rohan, ou un négociant en huiles auquel échoit le portrait de Gabrielle? Que dira le mort de cette grande profanation? Quand même il eût voulu que cela fût ainsi, ne serait-il pas temps que l'opinion décidât? et ne serait-ce pas belle chose que l'huissier priseur et le crieur renversés, la séance interrompue, un parent du mort s'indignant et prenant tout à coup la vente à son compte, puis chassant des marches du château tous ces hommes d'impur trafic, aussi beau, aussi enflammé que Jésus chassant les vendeurs du temple?

Ce serait là une belle et digne mission,—la mission d'une ame forte, intelligente et pieuse, que celle d'empêcher l'encan de tel

souvenir ou de telle pierre, de noter d'infamie le brocantage, et de mettre ainsi de sa propre autorité un véto sur la vente et les vendeurs. Ce serait quelque chose de nouveau et de hardi. Voilà bien, messieurs, l'ombre de Banquo, voilà bien le spectre au doigt fatal et terrible! Gardez-vous de toucher à ces vieilles toiles, à ce grand et noble passé! Puisque mon aïeul m'a déshérité de ce château, j'achèterai, moi, à mes frais, ce portrait d'aïeul, je me vengerai de lui, ma vie entière, par mes respects et par mon silence; je réunirai autour de moi tout ce qu'il aimait, ses meubles, ses tentures, ses armoiries, ses livres; je me ferai le tuteur de ces débris, tout cela parce qu'il ne l'aura pas voulu. Et alors, de ce lieu profond où il est, il verra peut-être à quelles mains pures serait venu l'héritage, à quel homme il aurait transmis ce dépôt, quelle religion et quel amour l'eussent couvé. Neuve et admirable vengeance!

Hélas! il n'est rien de ceci : la loi, l'inflexible loi qui prend *dix pour cent de droit* en cette circonstance, se charge elle-même de déshabiller le mort. Elle accorde protection à ce mépris de la foule, elle encourage la démolition et le marteau. Voyez un peu quelle gradation, et comme cela se fait pas à pas! Le premier jour, c'est la batterie de cuisine, dit le *programme*, porcelaines, cristaux, *bons couchers, bonne lingerie*. Le second jour, ce sont *les meubles en noyer et la cave*. De la sorte et peu à peu s'affaiblit l'idée du mort; à force de le vendre ainsi en détail, ce n'est plus qu'une ombre de seigneur, une vaine ombre qui noircit peut-être au soir la vitre de sa fenêtre. Le dernier jour, on le met sur table avec ses pairs; les portraits de famille se vendent en dernier, comme si ce dernier cortége devait encore une fois accompagner sa grande ombre au cimetière. Cela fait, dites-moi qui se souviendra de lui?

Oh! sans doute, et rien qu'à voir ce domaine, on pressent qu'il pouvait se faire aimer, ce seigneur, ce roi d'une chapelle et d'un village! Cette belle et grande prairie, pareille aux tapis verdoyans, de Kew, les murs et le ciment de ces fossés, aux eaux dormantes, témoignent assez du labeur qu'il a payé et de l'industrie qu'il dota.

C'est là une belle et vraie gloire pour ce village d'avoir eu chez lui des ouvriers assez habiles ou assez craintifs pour ne pas entamer avec leur ciseau les délicates arabesques et les fleurons capricieux de ces murailles. Car le château date évidemment de cette époque fine fleur de la renaissance. François Ier et Henri IV s'y donnent la main. Voyez-vous ce vestibule des Cerfs, ces chiffres, ces cheminées? Écartez un peu de la main ces bonnes Cauchoises, vous trouverez sur le panneau de salon deux grandes palmes enlaçant la lettre L. Que veut dire cette lettre, reproduite partout, même dans la fameuse chambre de Henri IV? Serait-ce le chiffre de Louis XIII, jaloux d'habiter de la sorte en effigie ce château où son père à barbe grise s'arrêta? Et ces médaillons si fins, si coquets de l'aile gauche? Je ne serais certes pas surpris que Jean Goujon eût entaillé dans la pierre ces délicieuses moqueries, surtout l'enfant qui tient un balai. Doutez-vous que les huit grands cerfs de la salle de vénerie n'aient pas entendu la fanfare de Gabrielle, et peut-être même les pas de Crillon et de Sully? Voici trois fenêtres, les trois fenêtres de la façade, où serpente encore comme l'acanthe le caprice ingénieux de Philibert Delorme. Et cette galerie ouverte au nord comme celles d'Italie à cette époque, n'est-ce pas là, dites-moi, toute la livrée de la renaissance?

Le propriétaire de ce château, M. le marquis de Biancourt, y vient de mourir. Il est mort sans postérité. M. de Belloy et M. Huret, m'a-t-on dit, héritiers lointains, ne s'opposent point à la mise en vente de ce domaine. Peut-être M. de Béthune en deviendrait, dit-on, encore l'acquéreur.

Quoi qu'il en puisse être, ce sera une pauvre histoire que celle que je vous dirai de Mesnières. M. Vitet, qui, en sa qualité d'inspecteur général des monumens historiques de France, a publié deux volumes in-8° sur la Haute-Normandie, trouve bon de n'en rien dire. Mesnières à neuf lieues de Dieppe, Mesnières si beau et si inconnu! En vérité on ne conçoit pas pareil oubli.

Le savant M. Féret, auquel j'ai eu recours en cette circonstance, se souvient à peine d'avoir été enfant dans le parc de Mesnières. Sa place de bibliothécaire de la ville, place dont il remplit les de-

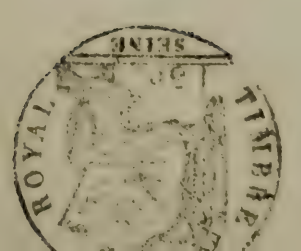
voirs avec tant de conscience et de goût, ne lui permet guère de s'absenter. Il n'est donc pas allé cette fois à la vente de Mesnières. M. Féret jeune en a fait un dessin exact, et que je l'engage à publier.

Rien de précis n'existe donc sur Mesnières, à moins qu'il n'y ait à Neufchatel le *chartrier* du château (1). Chaque château avait, on le sait, son chartrier. Sans doute on trouverait là des documens précieux.

M. de Brancas disait devant nous que Mme la duchesse de Berry avait fait dresser dans le temps un plan exact de Mesnières, le château d'abord, puis chaque détail des croisées. Le registre des domaines fut compulsé à Paris, et l'on dut savoir enfin à quoi s'en tenir sur cette propriété, que les uns donnent aux d'Estrées, d'autres à Louis XIII. Ne voilà-t-il pas quelque chose de grand et de bien entendu? Non contente de faire commencer des fouilles productives dans cette fameuse cité de Limes où l'archéologie a fait tant de conquêtes, Mme la duchesse de Berry ordonne de lever, sans que ce château lui appartienne, le plan de Mesnières. Ces aquarelles, ouvrages d'un peintre anglais, furent payées chez l'éditeur 12,000 francs.

Le peu que j'ai recueilli formerait du reste à lui seul une des belles pages de Mesnières. Imaginez que vers 93 la révolution se fit ouvrir, la hache en main, les portes du château. Il venait d'être transformé, pour sa sauvegarde, en prison publique du district de Neufchatel. L'échevelée se rua partout, dans le vestibule, la galerie, la chapelle, jusque sur la chambre et le lit de Henri IV. A son retour, le marquis trouva les lieux bien changés. Il lui fallut à la fois une grande patience et un véritable amour de l'art pour restaurer pierre à pierre ce château dans son vieux style et sa naïveté première. Je ne suis pas même éloigné de croire que les reliefs en rond scellés dans la cour aient été remis après coup

(1) J'ai écrit *Mesnières*, comme tout monde, quand peut-être il serait plus juste d'écrire *Mainières*, parce qu'il existe un titre normand du douzième siècle où il est question d'une chapelle dans *Maisnillio*.



par lui-même à cette époque; sans cela comment auraient-ils échappé aux décollations brutales, eux qui sont presqu'à la hauteur de la main?

L'histoire de ce château est donc le meilleur éloge du marquis de Biancourt. Après les temps mauvais, il faut recréer, il faut raviver les cendres, et c'est ce que fit le marquis de Biancourt. Il appela à lui des architectes, il chercha à établir quelque concordance entre l'ancien style et le nouveau. Il est malheureux sans doute que ces embellissemens et ces regrattages ne demeurent pas à l'abri de la critique. Le pont-levis *moderne* est une déplorable invention. Quand un pont-levis veut se faire moyen âge, il lui faut avant tout des clous et du fer; il faut que le duc de Mayenne, avec son embonpoint, ne l'enfonce pas lui tout seul. L'architecte ne s'est guère mis en peine de cela, ni de savoir si Mayenne était gras dans les chroniques. Le vicomte de Walsh, le plus fin et le plus impitoyable railleur, en fait d'anachronismes de mœurs, que je connaisse, se trouvait à cette vente. Il faisait observer dans un avant-salon, à ceux qui se trouvaient là, une de ces grandes cheminées au large *mantel*, hospitalier abri du temps de nos pères. Dans cette cheminée, on venait de mettre une gentille cheminée prussienne à la Rumford. M. de Walsh écrivit alors devant moi sur son Album : *Mesnières*, 28 *septembre. Cheminée du premier salon : une petite idée d'aujourd'hui dans une grande pensée d'autrefois.*

Nous demeurions encore dans cet avant-salon orné de quatre grands paysages de Robert, quand l'huissier priseur vint nous avertir qu'on procédait à la vente.

Et en effet elle était déjà fort animée, et le premier nom que j'entendis retentir sous la tente fut celui de La Fontaine.

La Fontaine! c'est-à-dire une toile de *quatre* indignement poudreuse et encroûtée. On distinguait à peine le nez et le sourire si fin du fabuliste.

A 16 francs, à 16 francs M. de La Fontaine!

Il y avait sur table, et compris dans le lot, deux autres portraits, d'abord celui d'une femme à collerette empesée, puis un bour-

geois pâle, au front bombé, aux grandes dentelles, et dont le velours devait être jadis beau, — M. le surintendant Fouquet.

Je cherchai vainement dans la foule Léon Gozlan.

La nature du rapprochement était bizarre. Fouquet à côté de La Fontaine ! La Fontaine qui avait pleuré Fouquet descendu si bas, tout proche à son tour de Fouquet le surintendant, qui le voyait si bas aussi. — A 16 francs !

Je surenchéris.

Par respect pour La Fontaine d'abord, puis en souvenir de *Peau d'âne*. Le portrait était misérable, bien qu'un monsieur près de moi voulût à toute force qu'il fût du peintre Largillière.

Fouquet, La Fontaine, et l'autre portrait, Henriette de Balzac, je crois, furent vendus 200 francs.

C'était la première fois de ma vie que je voyais une vente. La vente, je ne l'avais jamais regardée qu'à travers le prisme de Boïeldieu dans LA DAME BLANCHE, les paysans groupés et conduits par Féréol, les bougies du shérif, les jambes de Louvet, la voix sonore de Henri, et les notes grêles de Ponchard. Je croyais toucher encore la salle lambrissée de chêne, la robe rouge du juge et la jaquette verte et blanche des fermiers. « *Nous ne pouvons renchérir davantage. Quel est donc ce jeune acquéreur?* » Et tout l'admirable morceau que vous savez. De la sorte, je pensais involontairement, hélas! à ce pauvre Boïeldieu; Boïeldieu notre dernier cygne, et qui s'en est allé joindre Hérold !

Comme effet d'orchestre, il n'y a peut-être rien au monde de plus original qu'une vente. C'est un chaos de voix disparates, de surenchères faibles ou fortes, timides ou résolues, qui toutes se trouvent étouffées sous la voix ronflante du crieur.

A cinq cent mille francs! Personne ne dit mot? Je cite encore le livret de LA DAME BLANCHE.

J'ai dit qu'une tente avait été dressée dans la grand'cour. Sur deux tréteaux on avait jeté quatre planches. C'était par ce lit dur que passaient tous les tableaux. Au milieu de vingt Cauchoises au grand bonnet blanc, curieuses figures qui se disputaient naïvement l'honneur de toucher les cadres d'Agnès Sorel, de Balzac

d'Entragues et de Diane de Poitiers, dont elles admiraient les dentelles peintes, on remarquait cinq à six fronts chauves de vieilles femmes au *toquet* doré cachant mal leurs tresses de cheveux blanchâtres. Leur indifférence au milieu de ce tumulte était sensible. Ce n'était guère qu'à la vue des tableaux de salle à manger et des natures mortes que leur figure s'égayait. — *Les biaux maqrias! les biaux mélans!* disait l'une dans son patois poletais en retournant une large toile de Desportes.

Successivement je vis comparaître, épousseter et vendre à cette table Henri IV, Gabrielle d'Estrées, Napoléon, le cardinal de Richelieu, Diane de Poitiers, Louis XIV et Philippe d'Orléans.

Ce dernier, le père du prince actuel, fut payé 120 francs.

Après Philippe d'Orléans, Napoléon, côte à côte d'un portrait en pied et en perruque de Louis XIV. Le Napoléon, mauvaise copie de Robert Lefèvre, fut vendu 400 francs. Pour ma part, et dans ce premier lot, je me crus contraint d'acheter, en forme de contraste, une glace gothique au chiffre des d'Estrées de Cœuvres et deux médaillons d'Henri IV et de Sully.

Jusque-là je me demandais ce que j'étais venu faire d'inusité à cette vente, pourquoi tant de pauvretés et de loques achetées à si haut prix. De tout ce que j'avais vu vendre en fait de peinture, il y avait peut-être deux tableaux passables, pas un qui fût revêtu de la signature d'un maître. En revanche, je vis nombre de brocanteurs, de ceux qui refont si bien les noms passés. Le faubourg du Roule et principalement la Bastille avaient envoyé des *leurs*. Dans cette cour, et sous un petit médaillon de la renaissance, un gros Auvergnat à cravate rouge, à veste débraillée et gilet de velours d'Utrecht, chantait à tue-tête une chanson de ses montagnes. Cet Auvergnat, l'un des plus forts revendeurs d'éventails, d'armoires du moyen âge, et de grimaceries chinoises, achetait à son aise et sans se presser, les mains dans les poches, et le chiffre 1,000 à la bouche, comme s'il eût crié lui-même le budjet d'un autre. Je crois que c'est à lui que sont échus les Robert.

Quatre Robert (paysages), au prix de 1,800 francs! Quatre

Robert, qui ne valent pas même les petits panneaux d'entrée attribués dans ce salon au même maître! Comprenez-vous que l'on mette 1,800 francs à quatre Robert, quatre Robert non signés! Robert décroît, en effet, à mesure que l'italien Canaletti se relève. La peinture de Robert a d'incontestables qualités; mais sa mollesse de tons est par trop académique. Canaletti, l'architecte si fin, si pâteux, a compris que pour aviver son architecture, il lui fallait des personnages. Mascarades blanches et rouges de sénateurs, mascarades de doges et de nains, mascarades d'ambassadeurs français comme M. de Bernis, de joueurs et de spadassins effrontés comme Casanova, tout cela salue, vogue ou parle sur ces eaux moirées de Venise. A côté de ce bruit, que vous disent les toiles de Robert? Les Anglais, nos juges et maîtres, à mon sens, en fait de paysage, daignent-ils seulement s'en informer? C'est que les peintures sans date, sans époque et sans cachet, quand elles ne sont pas à l'abri du temps et de l'oubli par un grand style, vont rejoindre bientôt les esquisses et les études, tandis que les monumens, les individualités survivent. On a beau dire et écrire en fait de préceptes, toute la destinée de la vieille peinture et la vie de la nouvelle sont là.

Le crieur public, entre-choquant cette fois deux battans vitrés, nous annonce enfin *la chambre de Henri IV!*

Ce nom me rappela, et pourquoi j'étais venu, et pourquoi j'allais rester. J'étais rassasié de portraits, de fresques, de chambranles. Que m'importaient à moi ces morceaux de damas rouge, ces tables, ces étoffes, et tous ces dignes Normands qui venaient d'acheter, la veille, la cave et l'orangerie, inscrivant encore à l'heure même d'interminables additions sur leur vieux carnet de cuir? Ce que je tenais à éclaircir, c'était la date du séjour de Henri IV, vers quel temps il avait pu venir dans ce château de Mesnières, et même y faire son lit, car c'était le *sien* qu'on vendait.

Plus que tout autre peut-être, je suis en droit de me méfier des traditions. La tradition, mine ingénieuse en fait de mensonges, ressemble à ces échos, chanteurs complaisans de toutes les notes,

— ou peut-être mieux à ces mille galets que roule la mer, et qui finisssent par s'élever en montagnes. Qu'est-ce que la tradition, et qui l'a faite? Devons-nous l'accepter sans la comprendre, ou bien la soumettre à l'analyse comme un fruit inconnu? Devons-nous chercher l'arbre après avoir ramassé la branche? Certes, l'audace est superbe que de s'attaquer à si grande dame, et lui demander compte de ses erreurs. Telle serait pourtant l'œuvre d'un esprit sûr, d'un esprit mathématiquement hardi. Il irait guerroyant, comme le sublime fou de la Manche, contre les erreurs, ces autres moulins aux larges ailes, tournant, depuis que l'histoire est faite, sur leur immuable pivot. Dédaigneux des criailleries de la foule, il irait toujours par-devant lui, à cheval, et la lance au poing, sans regarder même Sancho, le bon écuyer, qui demeure arrière, tout effaré, et lui crie de revenir, parce qu'il n'est pas sage de rectifier ainsi le passé. A son retour, il se trouverait peut-être pendu, ou brûlé en effigie. Et ce serait encore là une belle erreur à constater. Il se montrerait et dirait à tous : C'est moi (1)!

Un fait entre mille. Il s'agit de la bataille d'Arques, dont nous avons à cette heure même le théâtre sous les yeux. Plusieurs écrivains représentent l'affaire qui eut lieu entre Henri IV et Mayenne, le 21 septembre, aux environs d'Arques, comme une bataille *décisive*. Je pense qu'ils ont tort. Ce jour-là, Henri IV fit seulement tête à l'ennemi, il chargea Mayenne et lui tua du monde dans le bas de la vallée, à cet endroit où est encore la petite colonne. L'action fut chaude; mais ce que les *Mémoires de Sully* disent de l'effet du canon du château d'Arques (2) est contestable à coup sûr, d'abord, parce que la portée était grande, et l'on peut s'en convaincre en montant sur les circonvallations encore intactes, et

(1) Un oubli tellement profond plane souvent sur nos vieilles annales que la science héraldique elle-même s'en est ressentie. Voyez à ce sujet les réflexions de M. Granier de Cassagnac dans le n° 2 d'un article très-remarquable sur *la Noblesse de France*. (*Revue de Paris*, 5e année, 2 juin.)

(2) Sully, autant que ma mémoire me sert, parle, non de *troucés* mais de *rues* que le canon faisait à travers les rangs.

de plus les combattans se trouvaient tellement mêlés, qu'il devenait difficile d'atteindre tout juste les ligueurs [1].

Cette affaire d'Arques fut si peu *décisive*, que le 26 septembre, Henri IV se trouvait assiégé dans Dieppe. Les ligueurs avaient établi sur une des hauteurs qui dominent la ville une batterie de huit pièces qu'ils firent jouer *avec beaucoup d'activité*. Les troupes royales n'en exécutèrent pas moins plusieurs sorties, le roi à leur tête; elles eurent partout l'avantage, mais elles n'étaient pas assez fortes pour contraindre l'ennemi à lever le siége. Ce ne fut que le 6 octobre, à quatre heures du matin, que Mayenne délogea, ayant appris que le roi venait de recevoir dans Dieppe un renfort d'Anglais, et que les troupes réunies du duc de Longueville et du maréchal d'Aumont approchaient. Il craignit d'être pris entre deux feux et leva le siége.

Voici, pour mon compte, comment j'étais fondé à me mettre en garde ici contre la tradition. Je me souvenais d'avoir vu pour le moins quatre châteaux avec des *lits de Henri IV*. Entre tous les autres, je citerai La Roche-Guyon à M. le duc de La Rochefoucauld, et le château de Vauxbuin, près Soissons, dans lequel restait M. de Pougens l'aveugle, dont on vient de publier les Mémoires. Une chambre de ce château conservait un lit où le Béarnais avait couché; il était même d'une telle largeur, qu'il fallait que ce jour-là (veille ou lendemain d'une bataille, autant que mes souvenirs me servent), Henri IV y eût couché avec Crillon. La vie errante et chevaleresque de ce prince, vie féconde en marches et en contre-marches forcées, vie de cadet de Gascogne, ferraillant d'estoc pour un trône, favorise, on le conçoit, ces mensonges. Henri IV était homme à faire son lit partout; c'était une cotte de mailles aux bras de fer, vivante, animée, toujours balafrée de quelque grand reflet de soleil, souvent mouillée de pluie, roussâtre de poudre, amie de la caque, et se jetant harassée sur le

[1] Rien qu'en parcourant les lieux, on se convaincra facilement de ces difficultés stratégiques. La statistique seule montre que les mousquetades et le canon de Henri devaient nuire autant à ses soldats qu'à ceux de Mayenne.

premier matelas venu. C'était un rude prince, *sentant le gousset*, comme dit ce bon Des Réaux, un prince gascon et loyal tout à la fois, livrant au supplice Byron et flétrissant par une lettre admirable l'assassinat exercé en forme de guet-apens sur Balagny (1). Pour cet homme-là, quel lit n'eût pas été bon, et qu'était-il besoin qu'Henri IV choisît pour étapes des châteaux?

« Le roi alla reconnaître lui-même l'armée ennemie, il la vit » *par-devant et par-derrière*, dit Sully.

» Seigneur, pria-t-il à haute voix, s'appuyant sur l'arçon de sa » selle, ayant le chapeau à la main et les yeux levés au ciel, » si c'est aujourd'hui que tu veux me punir comme mes péchés le » méritent, j'offre ma tête à ta justice (2).

. . . . . .

» Mainville, qui était auprès de lui, gardant son coup de pisto- » let pour en servir le premier des ennemis qui s'approcherait du » roi, en choisit un si à propos qu'il lui perça la tête de part en » part, et la balle vint siffler autour des oreilles du roi, qui ne » parla jamais de pistolet qu'il ne se souvînt de ce coup, disant » n'en avoir jamais vu de plus grand; aussi était-il chargé de » deux carreaux d'acier (3).

. . . . . .

» Je suis tout proche de mes ennemis et n'ay quasi pas cheval » sur le quel je puisse combattre, ni un harnois complet que je » puisse endosser : mes chemises sont toutes déchirées, mes pour- » points troués au coude, ma marmite est souvent renversée, et » depuis deux jours je dîne chez les uns et les autres, mes pour- » voyeurs disant n'avoir plus moyen de rien fournir pour ma » table (4). »

Voilà un singulier prince, n'est-ce pas! Plus véritablement prince que tous les autres; cependant, au milieu des favoris du dernier règne, pour la plupart aimant le grand jeu, les broderies, la dé-

(1) Voyez ce que dit Sully de d'Aiguillon, année 1608, liv. XXV.
(2) Péréf., 2e partie.
(3) Matthieu, tome 2, livre I, pag. 187.
(4) *Lettres de Henri IV*, édition d'Amiens.

pense outrée, tous héritiers en fait de *mignonnerie*, des Livarrot, des Maugiron et des Saint-Mégrin, car lui, Henri, les dépasse tous de la tête, et les méprise. Ce cadet de chevau-légers, cet homme à méchant pourpoint réforme à lui seul son siècle. Il laisse François d'O, seigneur de Fresnes et de Maillebois, surpasser encore pour quelques temps en excès et en prodigalités ruineuses les rois et les princes; il sait que ce Lucullus amuse avec ses soupers où l'on voit des tourtes composées de musc et d'ambre, *lesquelles reviennent à vingt-cinq écus* (1). Lui qui a encore sur les lèvres du vin de Jurançon, il rit bien haut de tous ces vices mignons dont on faisait gloire à la cour de Henri III; c'est un garçon aux larges épaules et qui se présente aux femmes de cour sans sarbacane, parfums d'Italie, et boucles d'oreilles. Il s'appuie bien vite sur l'épaule de Sully. *Je suis roi, je vous parle en roi, je veux être obéi.* Voilà ce qu'il dit à messieurs les évêques au sujet de l'édit de Nantes. Pour son costume, afin qu'on n'en doute pas, il va vous le dire lui-même. « Vous me voyez en mon cabinet où je viens » vous parler, non pas en habit royal, ni avec l'épée et la cape, » comme mes prédécesseurs, ni comme un prince qui vient rece- » voir des ambassadeurs, mais vêtu comme un père de famille, » *en pourpoint, pour parler familièrement à ses enfans* (2). »

Étonnez-vous après cela de cette dure couchette de chevalier! Étonnez-vous que son compère Zamet ait de riches étoffes et Roquelaure un beau lit, quand il s'en va piquer lui-même, en gentilhomme affamé, la dinde de trois procureurs, grasse dinde tournant à la broche dans une auberge de Creteil! Aussi le lit de Henri IV (j'entends celui qui est échu dans cette vente à M. de Bois-Guilbert) n'est-il pas de bois doré ou de laque peinte, comme le lit menteur de la fameuse chambre de Mesnières, lit *effronté*, pour me servir du terme de Boileau, lit à baldaquin orange et violet, que le marquis de Biancourt avait acheté en Angleterre. Le lit de chêne dur que M. de Bois-Guilbert a payé

(1) *Journal de l'Estoile*, année 1591, page 37.
(2) Péréf. et *Journal de Henri IV*.

500 fr. ne contrarie pas du moins par sa forme aucune des traditions qui se rattachent à l'époque. C'est un lit de bois dur, écorné, le dais est en damas rouge comme les rideaux, très-amples et à franges d'or. Je préfère de beaucoup ce lit simple à l'autre lit *anglais* dont je vous ai dit un mot, et qui faisait à lui seul l'ornement de cette chambre. Le crieur public, chroniqueur audacieux, n'en donnait pas moins ce lit aux curieux hébétés pour celui de Henri IV. Il a pour supports deux gorgones peintes, ou dragons, et pour colonnes, un mauvais bois noir imitant la laque; le couronnement est en laque de Chine à petits dessins. Du reste, ni caractère, ni style, à moins qu'on ne veuille le faire dater des derniers jours de Louis XV. C'est un lit Dubarry; et le programme y fait coucher Henri IV!

Ce lit, ses six fauteuils et son canapé n'ont pas dépassé 750 fr.

Un beau secrétaire, où se trouve en *applique* cette inscription : *Bureau de Gabrielle d'Estrées*, a été vendu 2,200 fr. à un brocanteur de Paris. Il pouvait en valoir 800. L'inscription du reste n'est pas incrustée, mais bien mise après coup; les lettres en sont *bistrées* pour leur redonner la teinte du meuble. Ce sont là des roueries communes aux brocanteurs de tout genre, même aux brocanteurs de château. Je ne crois pas plus aux billets de Gabrielle, enfermés dans ces tiroirs royaux, qu'au pourpoint béarnais de Henri IV sur ce lit chinois.

Une table à pied, avec une peinture ovale, dans le style de l'école flamande, a été vendue, dans cette même chambre, à bas prix. Ces sortes de tables deviennent cependant de plus en plus rares. Au palais Pitti, à Florence, j'en avais vu deux magnifiques avec des grisailles dues à la jeunesse d'Albert Durer.

Malgré les flots pressés de la vente, je pris le temps de considérer cette chambre, dite *celle de Henri IV*. Elle donne sur les fossés du château et regarde la prairie. C'est une chambre carrée avec une seule fenêtre. Les portraits y sont *encadrés* dans la muraille, et jamais ici l'expression ne fut plus juste, car ils y sont vissés et cloués; la boiserie laisse à peine passer le cadre, comme dans beaucoup de palais italiens. *Les Joueurs de dés*, imitation sur cuivre

du magnifique tableau de Caravage, tableau si connu du palais Shiara à Rome, m'avaient frappé. Dans ces joueurs, il y en a un qui triche; son gant est troué, sa main haute; il triche avec complaisance et dédain, pendant qu'un pauvre jeune homme, au pourpoint de page, a le nez baissé sur son jeu, ainsi qu'un provincial. C'est un ruffian brun et beau que le tricheur, un *mauvais garçon*, que j'eusse voulu rapporter à mon ami Alphonse Royer.

La pièce regarde le midi; elle a pour plafond de grosses solives entièrement reblanchies, quatre colonnes servant de théâtre à ce lit;—la cheminée, qui est très-haute, se trouve placée à deux pas de la fenêtre. Dans cette cheminée, dont la plaque est neuve et refaite, j'avais remarqué un petit balai d'âtre, en cuir de Cordoue, avec de jolies gaufrures. C'est le médaillon de Henri IV, ou plutôt son profil, qui s'y trouve reproduit jusqu'à trois fois. Sur ce balai serpentent aussi les armes de France, trois fleurs de lis d'or, surmontées de la couronne sur un champ bleu. Au risque d'ameuter contre moi la critique, je dirai que c'est le seul meuble qui m'ait semblé *historique* dans cette vente. Seulement j'étais loin de m'attendre qu'un jouet gothique de cette espèce dût monter aussi haut. J'ai vu le moment où le crieur allait prononcer le chiffre *cent* (1). L'adjudication m'a laissé ce balai à quatre-vingt-dix.

J'allais oublier de vous dire que la veille, on avait donné, en revanche, six daims vivans pour 100 francs.

Cinq heures venaient de sonner lorsque la vente finit. Tout ce peuple d'acquéreurs, froissé, harassé, dupé, regagne ses chaises

(1) Un journal, en rendant compte de cette vente, et au sujet de ce dernier *meuble*, établit par erreur un chiffre moindre. Quant à cet amour du passé et des *reliques* que quelques hommes cherchent à ébranler en nous, il serait bon, une fois pour toutes, de le préciser. C'est un sentiment d'art bien plus qu'une manie de *fidélité* qui nous porte à ces recherches. Nous retrouvons avec amour ce que nos pères aimaient; nous redevenons enfans près de leurs jouets du temps passé, nous admirons le goût et la finesse de leurs ouvriers jusque dans les meubles les plus vulgaires de la vie intérieure. De même que nous eussions acheté à Florence une salière de Cellini, si l'argent ne nous eût manqué, nous achetions ce balai à Mesnières, parce qu'il avait les armes de France.

de poste, son roulage et ses charrettes. La petite chapelle du château de Mesnières, blanche et fraîche comme une épousée, avait reçu tour à tour les différents lots. Ce n'était pas le contraste le moins curieux de cette journée, que l'étalage de toutes ces toiles profanes, de ces meubles, de ces étoffes, dans la sacristie et sur le marbre même de la chapelle. Le roulage y prenait ses notes, les brocanteurs y ficelaient leurs tableaux : vous eussiez cru à une seconde bande noire. Le crieur public, le Normand le plus robuste en poumons de toute la côte, y buvait un pot de cidre. C'était bien la peine que le vitrail de ce petit temple fût si beau, ses anges si blancs et ses voussures si jolies, et son livre de messe feuilleté jadis par le doigt d'un Amboise! Le commissaire-priseur détrônait le chapelain.

La nuit venue, une nuit complète, nous voulûmes avoir des torches; le chemin, impraticable à cette heure, nous effrayait. Le garde nous dit qu'on n'en trouverait pas dans le village, mais qu'il savait bien où en prendre, lui.

« Ce sont les mêmes torches qui ont servi au convoi de monsieur le marquis, nous dit ce brave homme. »

Pour ma part, j'eus peur, et ne fis part à ces dames de la proposition du garde qu'à Pommerval, le premier relai. Voyager avec les torches d'un mort!

. . . . . .

Comme il faisait soleil à mon lever, j'eus la fantaisie de monter sur la plate-forme de la maison que j'habitais, chez un imprimeur nommé Corsange. Les maisons de Dieppe ont cela de particulier, que les belvédères y remplacent les cheminées; il y a peu de toits sans un *œil*, dans cette ville de harengs, qui regarde toujours la mer. Du haut de la terrasse où je me trouvais, mon regard embrassait facilement cette ville de bistre, ces maisons pesantes, disgracieuses, uniformes. Il n'y a pas à Dieppe une seule maison gothique. Les masses sévères du château et les arabesques charmantes de la tour Saint-Jacques tranchaient seules le milieu du cadre; la mer, semée de flots aussi blancs que des mouettes, était lisérée, comme de coutume, à cette heure, de bandes éclatantes

de bleu et de jaune. Du versant lointain où elle se trouve placée, la petite colonne de Mayenne regardait tristement cingler tous ces lougres, ces chasse-marées, ces cutters, véritables aigles aux ailes fauves. Ainsi éclairée, la mer était vraiment belle!..... Un délicieux trois-mâts dansait à l'ancre, en dardant sa flamme, rouge comme une langue de feu, vers le chenal. Les chantiers regorgeaient de travailleurs...

Et je me prenais alors à réfléchir involontairement à cette cité, aventureuse autrefois en fait de fortune; je la voyais assise et fixée à tout jamais, stupide et dévorée par son commerce. Plus de voyages et d'explorations lointaines! plus de Parmentier, de Jacques Cousin et d'Ango! Où est le vieux temps des vieilles audaces, le temps des drapeaux flamands et portugais cousus en forme de voilure! le temps de la réforme et des prêches sur les falaises! A ce jour, où vont les cent arquebusiers de M. de Ricarville, pourchassant à coups de feu l'hérésie? où est ce protestantisme aveugle, brisant, dans sa rage, les délicates statuettes du quinzième siècle, et faisant par avance saigner la pierre de toutes les blessures de Coligny? Et ce Duquesne, si noble et si inconnu? Montrez-nous seulement, dans toute cette ville un coin de terre qu'habite Duquesne, un heurtoir de maison qu'il ait touché! Ingrate ville, qui n'a que des monumens d'ivoire!

Pauvre ville après tout, soupirais-je encore, pauvre et n'obtenant rien, si ce n'est des étrangers. Quand il ne s'agirait que d'un leger *poncif*. Pour faire revenir une belle fresque au manoir de Varengeville, de 2 à 400 fr. pour fouiller le marbre de ce même Ango à Saint-Jacques, et creuser la cour du collége où était jadis sa maison [1]; Dieppe se voit, hélas! obligée d'attendre; le ministère la visite, mais il ne lui donne rien.

[1] J'ai plaisir à citer encore le zèle de M. Féret pour ces choses. Il lui semble triste, à lui bibliothécaire d'une ville qui ne lit pas, de fouler chaque jour le pavé plein d'herbes de ce collége où dorment les précieuses fondations de la belle maison d'Ango, sans qu'on l'autorise à la fouiller, non pour le vain plaisir d'y trouver un bracelet ou un joyau, mais pour intéresser une bonne fois la tiédeur des habitans en faveur de leur existence passée et des glorieuses archives de leur ville.

Je me trompe; depuis le passage de M. Thiers, nous avons vu s'élever ici, et comme par miracle dans la grande rue, un bâtiment que les échafaudages voilent encore, il est vrai, mais qui sera bientôt découvert. C'est une maison blanche, de forme carrée, avec une toiture à l'italienne. Ceci aura nom : l'*Hôtel-de-Ville*.

C'est ainsi que le ministère entend l'art. Un pavillon à l'*italienne* dans ce climat, une toiture blanche et lisse près de ces tourelles au dur ciment, et ces formidables revêtemens en briques du château de Dieppe!

Le gouvernement a délégué pour ce crime trois architectes de Paris.

Cet hôtel et ce toit finis, je ne demande qu'une chose ;—que sur la façade on veuille bien graver la phrase si spirituellement railleuse de Victor Hugo : *Or il est évident que les toits sont faits pour être balayés.*

Dieu fasse, après tout ceci, que ce ne soit pas au gouvernement que vienne Mesnières!

ROGER DE BEAUVOIR.

SOUVENIRS DE VOYAGE.

I.

LES PYRÉNÉES.

Il est des impressions que la plume ne peut rendre, des idées dont l'ame s'est nourrie avec volupté, et qui meurent dans la voix. Le rêve intime de l'artiste est d'ordinaire plus grand que l'œuvre d'exécution. L'image qu'il a conçue se dénature ou s'affadit en passant par le pinceau, et la pensée à laquelle il s'abandonne devient plus froide, ou plus étroite, en tombant dans le mécanisme du langage. Voilà du moins ce que j'éprouve en me reportant à cette vive et ardente émotion qui me saisit lorsque, pour la première fois, je me trouvai au sein des Pyrénées. J'avais aperçu ces montagnes depuis Toulouse, depuis Narbonne, toujours de loin, comme un nuage ou une vapeur. Mais, arrivé au-delà de Saint-Gaudens, je les vis s'élever devant moi si grandes et si majestueuses, et j'entrai dans cette délicieuse vallée qui serpente au pied de leurs hautes sommités. C'était le matin, au lever du soleil. Une partie de ces montagnes était encore revêtue d'une teinte d'azur, comme les vagues de la mer que la lumière n'éclaire pas, tandis que l'autre commençait déjà à s'éclaircir, à s'argenter aux

premiers rayons de l'aurore. L'épaisse rosée de septembre étincelait sur toutes les herbes de la prairie, sur toutes les feuilles des arbrisseaux; un air frais se jouait à travers les rameaux flexibles des peupliers, à travers les branches éplorées du saule des rivières, et le long du chemin, à droite et à gauche, la petite porte de la chaumière s'ouvrait, et la jeune femme venait jeter autour d'elle un regard curieux. Tout échappait au sommeil, tout s'animait, et le pâtre dans les champs, et les troupeaux de mulets sur la grande route, et le vigneron sur le coteau. Et je m'en allais à pied le long de cette vallée, heureux d'aspirer cet air frais, heureux de voir ces tableaux, heureux de sentir passer au-dedans de moi l'impression de cette suave et sublime nature. Les montagnes s'élèvent par couches détachées, par mamelons gigantesques, et se suivent et s'enlacent comme les anneaux d'une chaîne continue. Souvent vous croyez voir la route se fermer brusquement devant vous; les montagnes l'arrêtent de toutes parts. Mais avancez encore : voici la gorge qui s'ouvre, voici la route qui s'enfuit par une nouvelle sinuosité, voici le vallon qui se referme sur vos pas comme un bassin de rivière, et s'élargit dans une nouvelle enceinte pour se fermer encore tout à l'heure et s'élargir de nouveau. Ainsi l'on passe sans cesse à travers un défilé et une prairie. A chaque pas c'est un autre vallon qui s'élargit; c'est l'aspect général du tableau qui change, c'est la cime des montagnes qui s'élance en pyramide, s'arrondit comme un globe, se déchire comme les flancs d'un cratère, ou s'aplanit comme une terrasse. C'est quelquefois une masse de rochers élevés à pic comme une muraille, puis des forêts de sapins, puis un espace de verdure, où les enclos montent, s'étagent l'un sur l'autre jusqu'à la sommité, où le long de l'étroit sentier le mulet grimpe avec sa lourde charge, où la maison du laboureur apparaît de loin comme un ermitage. Puis au milieu de ces rochers, de ces montagnes, l'œil ne se lasse pas de voir cette vallée si riante et si fertile. Les diverses productions qui la recouvrent, les arbres de toute nuance qui y naissent, lui donnent autant de variété que l'on en retrouve dans l'aspect des montagnes. Les champs portent trois récoltes par année; les champs

couverts de verdure s'offrent au regard comme une belle nappe d'eau. Ceux que l'on a ensemencés de blé, de sarrazin, exhalent dans l'air un doux parfum. L'arbre à fruits de la Normandie s'élève auprès du bouleau, le chêne auprès du cerisier. La vigne s'enlace à la tige des arbres, monte comme une branche de lierre, s'élargit comme un chapiteau, et puis retombe et court à un autre arbre, et plie sous le poids de ses grappes, et entoure ainsi l'enclos, le jardin, d'une verte guirlande, festonnée comme une broderie de femme, légère comme une arabesque de Chenavard. D'un côté, la route circule, unie et sablée comme une allée de jardin anglais; de l'autre, le Garonne se déroule, s'enfuit, revient par maint détour, disparaît quelquefois sous des masses de saules, puis se représente avec ses flots d'azur et d'argent. Tout cela réuni, vu ensemble, forme un tableau imposant, solennel, plein de grâce et de majesté, qui tour à tour étonne la pensée, l'élève, l'agrandit ou la repose doucement comme dans un berceau de fleurs. C'est plus grandiose que le Liebenthal dans le canton de Berne, plus varié que la vallée de Saint Maurice, plus pittoresque que la vallée de la Mourg dans le pays de Bade, plus riant que la riante prairie du Doubs, entre Dôle et Besançon. Et n'était-ce pas une charmante idée des anciens habitans du pays que de commencer par une tradition d'amour l'histoire des Pyrénées? Les peuples ont à leur origine cette riche imagination. Ils s'arrêtent avec surprise devant les merveilles de la nature; ils cherchent à se les expliquer, et de ce qu'ils n'expliquent pas, ils composent une fable poétique. La mythologie grecque attribuait les tremblemens de terre aux efforts des Titans pour sortir de la lourde prison où Jupiter les avait jetés. Les peuples du Nord croient que ces bruits plaintifs que l'on entend le soir, au milieu des forêts, auprès des montagnes, sont les gémissemens de leurs ancêtres, condamnés pour leur paganisme à être enfermés dans de sombres cavernes jusqu'au jour du jugement dernier; et les hommes de ces contrées racontent qu'Hercule entassa, couche sur couche, roc sur roc, ces immenses chaînons des Pyrénées pour en faire le tombeau de la fille du roi des Celtibères, de Pyrène sa bien-aimée.

A quelque distance du village de Cierp, on aperçoit à droite la jolie vallée de Marie avec sa robe de verdure et ses bandeaux de paquerettes, qui va se perdre dans la vallée d'Aure. On laisse à gauche la Garonne pour suivre le cours du Piquet, ruisseau étroit, impétueux, qui court, bouillonne et bondit sans cesse. Cierp est un charmant village bâti en haie de chaque côté de la route. La nature y est très-belle, mais la malpropreté des habitans y fait un triste contraste avec cette richesse de la nature.

La vallée se rétrécit, la route s'élève, les montagnes n'offrent plus la même verdure, et leurs flancs, nus et sillonnés, montrent encore la trace des torrens qui parfois les traversent. De distance en distance, on découvre encore une cascade, on aperçoit la pointe d'un clocher qui tombe en ruines. Des communautés chrétiennes l'avaient élevé au milieu de ces solitudes sauvages dans les jours de persécution ; ils l'ont abandonné après avoir recouvré leur liberté. Il y a vingt-cinq ans à peu près, quand Napoléon ordonna un recensement général de toute la France, on trouva au fond de ces montagnes des peuplades entières descendant des Albigeois, qui ne savaient rien ou presque rien de la révolution de 1789, et se croyaient encore, comme leurs pères, proscrits et persécutés.

En avançant plus loin, on retombe de nouveau dans la plaine. L'espace s'élargit. On a devant soi les glaciers, dont la tête blanche se perd au milieu des nuages, et de tous côtés le tableau devient plus riant; les villages s'étendent avec grâce au pied des montagnes, le vallon est chargé d'arbres, couvert de fleurs, arrosé par plusieurs ruisseaux, et c'est à travers cette verdure, ces fleurs et ces ruisseaux, que l'on arrive à Bagnères-de-Luchon, au milieu des montagnes qui lui forment un circuit et l'entourent comme des remparts.

Bagnères n'a qu'une grande rue qui s'allonge du côté de la maison des bains, une belle et vaste allée qui lui sert de promenade, et quelques habitations assez fraîches construites pour les étrangers. Nous y arrivions à la fin de septembre, et alors le mouvement cesse. Les baigneurs sont partis comme une troupe d'hirondelles pour s'en retourner dans leurs foyers; les marchands lèvent

leur tente; les salons de réunion se ferment, les aubergistes se reposent, et cependant il y a encore une quantité de portefaix, guides, loueurs de chevaux et commissionnaires qui, dans cette saison tardive, tombent sur le pauvre voyageur comme sur une proie inespérée. Bagnères, dans les plus beaux jours d'été, dans les jours où il s'y réunit le plus de monde, n'a qu'une importance secondaire, et la saison des bains passée, c'est une ville morte, acculée aux extrémités de la frontière, qui ne voit plus venir personne, qui ne se réveille plus au bruit d'une seule voiture, et vit, tant bien que mal, sur les produits de l'été qui s'en va, sur les espérances de l'été qui revient. Nous y arrivâmes un jour de foire; et c'est là l'une de ses dernières fêtes. Les paysans des environs s'y donnent rendez-vous; les pâtres des Pyrénées descendent; le Catalan et l'Aragonais y viennent avec leur long bonnet rouge qu'ils reploient carrément sur la tête, leur ceinture rouge en laine ou en soie, et les sandales en toile qu'ils attachent sur leurs pieds nus avec une courroie. La jeune fille de Viel ou de Vénasque s'y montre avec sa mantille noire et ses légers brodequins; la femme des montagnes, avec le joli capuchon qui se termine en pointe sur la tête, prend la forme du cou, et lui retombe sur les épaules. Ce mélange de costumes, d'usages, de dialectes, cette physionomie grave et pourtant animée de l'Espagnol, cette haute stature et ces membres robustes du montagnard, étaient pour nous un spectacle neuf et intéressant. Et d'ailleurs, pour se sauver de la monotonie de la vie que l'on passe à Bagnères, l'étranger a toujours ces magnifiques tableaux qui l'environnent, ces montagnes couvertes de forêts, cette roche gigantesque qui lui cache la Maladetta, et ces promenades à travers les gorges et les escarpemens des Pyrénées.

Il en est deux surtout que les étrangers se plaisent à faire. L'une conduit au lac d'Oo et à sa grande cascade; l'autre, à la vallée du Lis, que l'on appelle ainsi à cause de la quantité de lis violets qui y croissent. On passe entre de magnifiques forêts de hêtre. On entend gronder à ses pieds les flots blanchâtres du Piquet, où vont aboutir tous les filets d'eau ou les torrens de la montagne. A droite,

en pénétrant plus avant, on aperçoit les habitations des pâtres jetées de côté et d'autre, les unes, comme des nids d'alouettes, dans le creux du vallon; les autres sur le rocher, au bord de la rivière, au milieu du bois. Ce sont de petites maisons construites grossièrement en pierre, et recouvertes de larges dalles d'ardoise. Il y a là une grange, une écurie pour les bestiaux, et à côté une très-petite place pour l'homme. Les pâtres y viennent pendant l'été, tant que leurs troupeaux paissent aux environs. L'hiver, ils tirent le loquet sur la porte, et s'en vont dans leurs villages au milieu des vallées. Leurs habitudes sont très-simples, leur vie est d'une frugalité rare. Ils ne mangent que le fromage qu'ils ont préparé eux-mêmes, ou les quartiers de chèvre qu'ils ont fait sécher en été. Ils ont aussi une grande grange commune où ils se réunissent dans les longues soirées pour causer et travailler. Leur patron est saint Aventin, pâtre comme eux, qu'ils vénèrent beaucoup, et dont ils ne racontent pas les nombreux miracles sans une admirable naïveté de croyance. Ils ont cependant des écoles dans tous leurs villages; ils sont même, sous ce rapport, bien plus avancés que les cantons de la plaine. Ils ont des instituteurs ambulans dont on nous a vanté le zèle et l'intelligence, qui se louent pour toute la saison d'hiver, et s'en vont ainsi de village en village rassembler les enfans et répandre parmi eux de nouveaux germes d'instruction.

La vallée du Lis est terminée par une enceinte de bois et de rochers d'où s'échappent les quatre cascades que l'on vient admirer. Celle d'Enfer surtout est curieuse à voir par la hauteur de son jet, par l'ouverture sombre et profonde d'où elle jaillit, par les couleurs diaprées de son onde, qui tombe comme des flocons de neige, et se joue au vent comme une écharpe.

Après ces deux excursions, il en était une plus longue, plus pénible, souvent même dangereuse, que nous voulions encore tenter : c'était de traverser les montagnes les plus escarpées, et d'aller jusqu'à Vénasque, la première ville de l'Aragon. Nous partîmes à cinq heures du matin : nous étions quatre, y compris notre guide, qui marchait en avant de nous avec son costume pittoresque, son

berret sur la tête, sa ceinture sur les flancs et son fouet passé autour du cou. Nous étions à peine sortis de Bagnères, que nous commençâmes à gravir au milieu des bois et le long des sentiers glissans et tortueux. Non loin de nous, nous apercevions les restes d'une vieille tour bâtie contre les invasions des Sarrasins, et les ruines d'un de ces nombreux manoirs que les templiers possédaient dans ce pays. Au-dessus, dans toute la largeur de la montagne, s'étendaient les beaux pâturages de Canzor; en face, nous voyions s'élever l'immense pyramide de rochers que l'on appelle la pique du Port de Vénasque (1), tandis qu'en jetant les yeux derrière nous, nous apercevions Bagnères et son délicieux vallon, revêtu d'une sorte de brume azurée qui le rendait encore plus beau.

Après avoir gravi continuellement pendant environ deux heures et demie, nous arrivâmes à l'hospice français. On nomme ainsi une maison que la ville de Bagnères loue à des particuliers, à charge par eux d'y tenir toujours un logement prêt et des provisions pour les voyageurs, lesquelles clauses s'exécutent au moyen de quelques paillasses placées dans une espèce de galetas, et d'un peu de pain et de fromage que l'on vend très cher. L'hiver, il se passe ici quelque chose de curieux. Les locataires quittent cette maison, qui n'est plus habitable au milieu des amas de neige et de glace où elle menace à tout instant de disparaître; mais ils viennent chaque semaine y apporter de nouvelles provisions, mettre du bois auprès de l'âtre. Les voyageurs entrent là, se chauffent, prennent ce qui leur convient, et déposent fidèlement sur la table ce qu'ils croient devoir pour l'asile qu'ils ont reçu, pour la nourriture qu'ils ont prise. De mémoire d'homme, dit-on, aucun n'a encore manqué à cet acte de bonne foi. Nous nous assîmes au bord du ruisseau, et avec le vin d'Espagne renfermé dans la pouro (2), nous fîmes sur l'herbe un véritable déjeuner à la Gil-Blas,

(1) On désigne sous le nom de port dans ce pays toute espèce de gué ou de passage au sommet des montagnes. La véritable signification de ce mot est très-bien représentée par le mot étymologique *porta*.

(2) La pouro est une bouteille à deux ouvertures : l'une qui sert à la remplir, l'autre très-étroite par laquelle on boit, en la tenant à une assez grande distance de

par le genre de mets dont il se composait, par la gaieté qui l'assaisonnait.

Arrivés à l'hospice, nous croyions être montés bien haut, nous n'étions pas encore à moitié chemin. Il fallut nous remettre en route, et cette fois non plus à travers de belles et majestueuses forêts, mais sur un sol nu et rocailleux, par un chemin rétréci et à tout instant brisé. J'admirai alors la force et l'intelligence de ces petits chevaux dont l'on se sert dans ce pays pour gravir les montagnes. Le pied de l'homme se poserait à peine là où se pose le leur, et l'œil exercé du pâtre ne trouverait pas plus sûrement qu'eux la ligne qu'il faut suivre, le terrain mal assis qu'il faut éviter. Souvent dans les passages difficiles je me plaisais à observer le mien, je le voyais parfois hésiter un instant, réfléchir, chercher à la base d'un roc presque lisse l'endroit le plus commode, puis insinuer ses pieds dans une fente, se cramponner à une petite pointe, et s'élancer en haut d'un seul bond. D'autres fois, à la descente, il jetait ses deux pieds en avant et les fixait là comme deux barres de fer; ou, s'il se trouvait sur une large dalle unie, il se laissait glisser jusqu'en bas, et arrivait de l'autre côté avec tout son aplomb.

Le chemin que nous suivions allait sans cesse en tournoyant, et devenait sans cesse plus raboteux et plus pénible. Les hauteurs que nous avions gravies le matin s'étendaient derrière nous comme une plaine. La Pique, cette grande aiguille dont notre regard pouvait à peine, quelques heures auparavant, mesurer l'élévation, ne nous apparaissait plus que comme un roc assez ordinaire. L'aigle planait au-dessous de nous, les nuages flottaient à quelques pieds plus haut. A tout moment, il fallait nous arrêter, laisser nos chevaux reprendre haleine, et puis gravir encore, à travers ces flancs déchirés de la montagne, à travers ces sentiers mal frayés. Les rayons du soleil avaient jusqu'alors dardé sur notre tête, et la

la bouche. C'est presque un tour de force que de boire ainsi quand l'on n'y est pas habitué, et les Espagnols s'amusent toujours beaucoup à voir la gaucherie de l'étranger qui tente l'expérience.

chaleur était devenue insupportable. Quand nous fûmes arrivés auprès des grands lacs bleus qui se trouvent presqu'à la sommité de la montagne, l'air était si frais que nous fûmes obligés de nous couvrir de nos manteaux. De là, nous n'avions plus qu'un passage difficile, étroit, mais de court trajet. Le port de Vénasque s'ouvrait devant nous; la croix de fer qui sépare la France de l'Espagne nous apparaissait au-dessus du rocher, et quand nous fûmes là-haut, nous nous arrêtâmes avec une sorte de stupéfaction. A nos pieds s'étendait une gorge étroite, aride, semée seulement de quelques pins, traversée par le torrent; en face, une montagne sans arbres, sans verdure, couverte sur ses flancs d'une terre jaunâtre ou de rochers, et de neige et de glace à sa sommité. C'est la Maladetta.

Autrefois, dit l'Espagnol, cette montagne n'avait pas cet aspect effrayant qu'elle présente aujourd'hui. Elle était belle et gracieuse, revêtue de riches pâturages et de forêts. Le pâtre aimait à y fixer sa demeure, et des villages entiers la couronnaient de leurs maisons blanches et de leurs toits d'ardoise. Un jour le bon Dieu voulut éprouver les mœurs de ses habitans; il s'habilla en pélerin et s'en vint frapper à leur porte et demander l'hospitalité. Personne ne lui ouvrit, car le bien-être avait endurci le cœur de ces hommes, et la misère d'un étranger ne pouvait plus les émouvoir. Le bon Dieu, après avoir été ainsi repoussé de maison en maison, allait se retirer lorsqu'il aperçut à l'écart une petite chaumière qui se distinguait entre toutes les autres par son humble extérieur; il se résolut à faire là une nouvelle tentative, et à peine avait-il frappé que la porte lui fut ouverte, et une brave famille s'en vint avec empressement le recevoir, lui servit à souper et lui prépara un lit. Le bon Dieu, justement irrité de la dureté de cœur des autres habitans du village, et touché de la misère et du désintéressement de cette famille qui l'avait accueilli, la transporta sur une montagne voisine, lui donna une maison, et des champs, et de gras pâturages; puis, la conduisant en face de la Maladetta : « Voyez, dit-il, comme le ciel punit les méchans! » et étendant le bras vers les demeures inhospitalières qu'il venait de quitter, il les

maudit, et à l'instant, les villages, avec leurs habitans, s'abîmèrent sous un monceau de neige; les pâturages perdirent leur verdure, les troupeaux furent changés en rochers, et l'homme ne regarda plus que de loin, en tremblant, cette montagne.

On voit que c'est l'ancienne fable de Philémon et Baucis, encore une de ces fables orientales que le Nord s'est appropriées, et au moyen desquelles, en les poursuivant de transformation en transformation, de contrées en contrées, on parviendrait peut-être beaucoup mieux à établir la parenté des peuples que par le rapprochement des dialectes ou les analogies de conformation physique.

La Maladetta est après le Mont-Perdu la sommité la plus élevée des Pyrénées. Là vit le grand bouquetin sauvage, au poil long, aux cornes plus fortes que celles d'un taureau, au pied plus agile que celui d'un cerf; là se réfugie l'isard, beau chamois, à la tête gracieuse, à l'œil vif, souvent plus difficile à chasser que le chamois du Tyrol. Au pied de ces rares sapins, l'ours brun se creuse sa caverne; au milieu de ces rocs, voilés par les nuages, l'aigle royal place son aire, et, du haut d'un de ces pics, le griffon aux ailes pesantes s'élance pour chercher sa proie parmi les oiseaux de la plaine ou les agneaux du pâturage. Cependant, non loin de là, un enfant admirerait les papillons de ces montagnes, la tortue, le vulcain, le chardonneret et l'apollon aux ailes blanches tachetées de mouches noires; et le géologue, avide d'explorer les diverses espèces de pierre dont ces rocs se composent, trouverait tour à tour la pierre jaune comme le soufre, la pierre ferrugineuse, l'ardoise, le marbre blanc comme celui de Carrare, le marbre gris d'un côté et de l'autre oxidé par le fer, le marbre rouge dont les teintes variées forment jusqu'à douze espèces, le marbre vert, et quelques filons d'argent mêlés à des masses de terre et de plomb.

Une fois parvenu au port de Vénasque, on descend continuellement par un chemin plus mauvais encore que celui de la montagne. Ce sont des pierres échelonnées les unes sur les autres, des troncs d'arbres jetés là par les torrens, et qui encombrent le passage; parfois le chemin ressemble à un escalier désuni, rompu,

inégal. Les chevaux glissent dans des fondrières ou se heurtent contre les quartiers de roc, ou trébuchent sur cette pente rapide et sans appui, et à gauche de cette route la montagne est taillée à pic, l'abîme est près de vous, l'eau du torrent bondit en bas. Il faudrait quelques journées d'hommes pour rendre ce sentier, sinon très-agréable, au moins beaucoup plus sûr. On ne les emploie pas. Chaque année, pendant l'hiver, quelquefois même pendant l'été, il y périt un grand nombre de personnes. Les prêtres même ont cru devoir bénir cette terre, afin d'en faire comme un cimetière pour les malheureux qui y tombent surpris par la nuit ou par un ouragan, et il ne vient pas à la pensée des Catalans qui habitent les villages voisins, des marchands de mules qui y passent toute l'année, de se réunir un jour avec des hoyaux, et de s'en aller adoucir les aspérités du roc, élargir le passage, poser de distance en distance une sauvegarde, un point d'appui, remplir une crevasse. La ville de Vénasque a demandé, il est vrai, depuis long-temps, l'autorisation de vendre une partie de ses bois, pour l'employer à améliorer ce chemin; le gouvernement espagnol ne la lui a pas encore accordée, et le chemin reste où il en était. En prenant la chose de plus haut, il ne serait peut-être pas impossible de trouver ici la grande route de communication entre la France et l'Espagne; elle serait, dans tous les cas, beaucoup plus courte que celle de Bayonne, et le temps est venu où les peuples ont besoin d'abréger entre eux les distances.

Au bas de cette montagne, nous aperçûmes la première maison espagnole; c'est l'hospice établi pour les voyageurs par la ville de Vénasque. Mais si nous n'avions été d'abord que médiocrement contens de l'hospice de Bagnères, il fallut avouer que c'était un palais en comparaison de celui-ci. Nous entrâmes dans une enceinte de pierres jetées les unes sur les autres. Au milieu une légère cloison, les bêtes d'un côté, les voyageurs de l'autre, le toit à hauteur d'homme, et des ouvertures dans le toit pour servir de fenêtre et de cheminée; un grand feu allumé sur la terre, et tout autour de ce brasier, dans le nuage de fumée qui s'en échappait, des hommes à la figure sombre couchés sur des bancs, des femmes malpropres

accroupies sur leurs genoux; une véritable hutte de sauvages, une cabane de Lapons. Nous nous hâtâmes de sortir de cette atmosphère infecte, pour aller manger en plein air. Nous avions encore heureusement avec nous quelques provisions. On nous apporta de l'eau dans le vase où l'on venait de cuire de la bouillie, et du pain noir sur une nappe plus noire encore.

Nous reprîmes notre route à travers les montagnes, toujours une route plus dure et plus dangereuse, toujours une nature plus sauvage. Des montagnes déchirées comme par une éruption volcanique, des cascades qui bondissent sur le chemin, et pas d'autre végétation que celle de quelques rameaux de buis, pas une habitation humaine, pas une trace de culture. En avant, en arrière, de toutes parts, de grandes et magnifiques horreurs; des cimes de rochers qui se succèdent et s'échelonnent sans interruption, des gorges étroites pour chemin, des précipices pour points de vue, des torrens pour rivière, une terre primitive, un tableau qui accable et fascine la pensée de l'homme.

Le soir seulement, en approchant de Vénasque, nous aperçûmes quelques enclos de verdure, nous retrouvâmes les bergers, et dans les pâturages les mules à la tête fine, au pied lisse. Un peu après, nous vîmes s'élever le fort, qui, à en juger par ses défenses et ses remparts, n'arrêterait pas long-temps une bonne compagnie d'artilleurs; puis nous entrâmes dans la ville, une ville espagnole, comme je me l'étais figurée, sale, sombre, étroite. On n'y voit ni boutiques, ni enseignes, ni vitres aux fenêtres, à plus forte raison, ni fontaines ni monumens publics. Le soir on n'y allume point de réverbères; les habitans s'en vont dans les rues avec des torches de résine. La population y est misérable et déguenillée, les enfans traînent leurs culottes en lambeaux, les femmes sont à peine habillées, mais si elles ne font que passer leur tête à travers une lucarne, sans montrer leurs haillons et leurs pieds nus, vous apercevez des figures d'une beauté ravissante.

A Vénasque, ville de dix-sept cents habitans, il n'y a point d'auberge. Nous étions recommandés au gouverneur qui nous accueillit avec la meilleure grâce du monde, mais qui n'avait pas

assez de place chez lui pour nous recevoir. Nous espérions loger chez un marchand de mulets qui remplit les fonctions de directeur de la poste, et se plaît aussi, quand l'occasion s'en présente, à remplir celles d'aubergiste; mais il faisait réparer sa maison, et les chambres que nous eussions pu occuper venaient de tomber sous le marteau du maçon. Ainsi nous avions passé dix grandes heures à cheval, par des chemins horribles, et nous étions menacés de ne pas trouver un gîte pour la nuit. Heureusement que le gouverneur vint lui-même nous recommander au directeur, lequel nous mena chez un de ses amis, où nous trouvâmes trois lits assez propres, un souper meilleur que nous ne l'avions espéré, du vin de Saragosse, et une jolie fille pour nous servir. Le lendemain nous étions à peine levés, que le directeur vint nous inviter gracieusement à prendre du chocolat chez lui. Nous entrâmes dans sa grande salle, décorée de son tableau d'armoiries, car il était noble, et son ami, qui nous avait reçus, était noble aussi, et aussi le marchand chez lequel nous allâmes acheter quelques *cigaros*, et tous avaient dans l'endroit le plus apparent de leur demeure leurs armoiries largement peintes, et le nom de famille au bas.

Il n'y a à Vénasque que très-peu de commerce, et point d'agriculture, à peu près trente familles qui ont de quoi vivre, le reste mendians ou ouvriers. Pour cette pauvre population, il y a sept prêtres, deux curés et cinq prébendiers. Chaque curé prend trois gerbes sur trente, et la trente-unième appartient à l'église; ainsi de suite. On évalue leur revenu, année commune, à 5,000 fr. chacun, et celui des prébendiers à 1,000 fr. Pendant le déjeuner, le directeur se plaignit beaucoup d'un tel état de choses. « Le gouvernement, nous disait-il, me prend le tiers le plus net de mon revenu, et les prêtres de la ville, et les capucins voyageurs, et les indulgences, et les quêtes me prennent le second. » Mais il ne voulut cependant pas nous laisser partir sans avoir vu l'église, et ce fut avec une véritable joie de catholique espagnol qu'il fit dérouler tour à tour à nos yeux, et les magnifiques chasubles de Lyon, et les soieries de Valence, et les vases en or et en

argent qui remplissaient la sacristie; puis, nous conduisant dans une petite chapelle, en face d'une statue d'argent massif : « Voyez, dit-il, c'est là notre saint Martial, le patron de notre ville. Nous avons beaucoup de confiance en lui, et il la mérite bien, car chaque fois que nous avons recours à lui, il nous exauce; chaque fois que nous lui demandons la pluie ou le beau temps, il nous l'envoie. »

Et cela était dit avec tant de bonne foi, qu'il eût été impossible au plus farouche incrédule de ne pas en être touché.

En sortant de là, nous demandâmes à visiter l'école. Il n'y en a point pour les filles. On trouve que c'est assez pour elles de savoir tourner un rosaire entre les mains, et ceux qui veulent à toute force qu'elles apprennent à lire et à écrire, sont obligés de les envoyer à vingt lieues de là, à Barbastro. Nous trouvâmes dans une misérable petite chambre une vingtaine d'enfans rangés sur des gradins, et un homme assis en face d'eux. C'était l'école de Vénasque. On s'y sert cependant de la méthode simultanée. C'est un progrès. Tous les enfans ont entre les mains les mêmes livres, un syllabaire fait sur le modèle des nôtres, le catéchisme historique de l'abbé Fleury par demandes et par réponses, les contes de l'abbé Sabatier, et un autre ouvrage purement espagnol, sous le titre de *Leçons choisies*. C'est un singulier mélange de toutes les idées d'obscurantisme et de superstition qui régissent encore l'Espagne : de la doctrine et des prières, des méditations religieuses et des traités ascétiques; à la fin, une ode contre Napoléon, écrite en 1808. Les noms de tigre, de Corse horrible, de tyran, de Behemoth lui sont prodigués à chaque strophe, et la pièce se termine par l'éloge de l'Angleterre (1).

Le maître avec lequel nous nous entretînmes assez long-temps

(1) Ingeniosa Albion que de los mares
A pesar del tiranno el gran tridente,
El arbitro del mundo te ha otorgado.
Tu siempre ha penetrado
La torcida intencion que mil pesares
Causò y desolacion al continento etc.

nous parut être un homme instruit. Il comprenait bien l'italien, parlait facilement le latin, et pour se distraire, lisait la *Cité de Dieu*, de saint Augustin. Nous avions causé un instant auparavant avec un gros et gras prébendier qui était loin d'en savoir autant. Quand nous l'eûmes quitté, nous demandâmes au directeur combien ce maître d'école pouvait gagner à remplir ses fonctions. — Environ 500 francs, nous dit-il; mais dans l'intervalle des classes, et pendant les vacances, il exerce un métier beaucoup plus lucratif, celui de maréchal-ferrant.

Nous ne partîmes que très-tard dans la matinée. Nous croyions pouvoir arriver encore avant la nuit à Bossos, en Catalogne; mais à deux heures seulement, nous étions de retour à l'hospice de Vénasque, et il nous en fallait encore plus de trois pour gravir cette immense montagne taillée à pic qui s'élève en face de la Maladetta. Rarement les voyageurs passent par ici. Il n'y a point de chemin frayé et presque point de trace de chemin; ce n'était qu'à une espèce de liséré gris, mince comme un ruban, et dont nous suivions avec peine les détours, que nous pouvions reconnaître à peu près la direction à suivre. Nous mîmes pied à terre pour tirer nos chevaux par la bride; quelquefois nous glissions sur une dalle d'ardoise, et nos chevaux intelligens s'arrêtaient tout court devant nous. Le sol que nous traversions était inégal et variait à tout instant. C'était tantôt un lambeau de pelouse, humide encore de rosée, ou des couches de marbre gris, des pierres amoncelées comme les débris d'une maison. Quelquefois nous enfoncions dans une terre molle et fangeuse, quelquefois un rocher en saillie nous arrêtait comme une barrière. De là, nous voyions fuir les défilés de Vénasque. La Maladetta semblait s'abaisser à nos yeux, et nous croyions sentir la fraîcheur de ses glaciers. Enfin nous parvînmes au sommet de la *Picada*, et nos regards plongèrent avec surprise sur huit grandes chaînes de montagnes étagées les unes derrière les autres, coupées par mamelons, et projetant de tous côtés leurs pics aigus, leurs vives arêtes comme les vagues profondes d'une mer courroucée.

De là il fallait descendre, et nous vîmes que nous n'avions

pas encore fait la partie la plus pénible du voyage. Ce n'était plus un chemin raboteux, ce n'était plus un sentier interrompu, une échelle brisée; c'était un lit de torrent tombant tout droit, mis à sec depuis quelques jours, et chargé encore de pierres et de troncs d'arbres. Nous attachâmes nos chevaux à la suite l'un de l'autre, et nous nous en allâmes de notre côté, en nous appuyant sur de grands rameaux de sapins, et en regardant avec une sorte d'effroi cette nature sauvage, cette terre déserte, ces montagnes foudroyées.

La nuit nous surprit quand nous arrivions dans la forêt de Pomero. C'était toujours le même chemin, si difficile parfois et le plus souvent impraticable. Nous remontâmes à cheval faute de pouvoir nous guider nous-mêmes. La lune n'était pas levée. Les larges branches des sapins, l'épais feuillage des hêtres, nous dérobaient jusqu'à la clarté des étoiles. Plus nous avancions, plus la forêt devenait serrée, et la nuit obscure. Nous marchions tous quatre l'un derrière l'autre, d'une main tenant la bride, élevant l'autre en l'air pour écarter les branches d'arbres contre lesquels nous courions risque de nous heurter. Bientôt nous ne distinguâmes plus le guide qui allait devant nous, bientôt nous n'eûmes plus d'autre moyen de nous assurer que nous étions encore ensemble qu'en nous appelant à de fréquens intervalles. Nos yeux cherchaient en vain une lumière. Il n'y avait, à une longue distance, aucun refuge, aucune habitation humaine, et tout à coup notre guide, que nous avions perdu de vue, s'arrêta pour nous crier qu'il ne reconnaissait plus le chemin.—Abandonnez-vous à vos chevaux, nous dit-il, et laissez-les chercher eux-mêmes leur route. Nous leur lâchâmes tristement la bride, ils descendirent; et s'en allèrent par les fourrés d'arbres, par les fondrières, par les mares d'eau, tomber sur un autre chemin. L'obscurité était toujours la même, le sentier n'était ni plus large, ni plus uni. De la montagne en face, la Garonne, à sa source, s'élançait en mugissant dans le creux de la vallée; nous entendions gronder le torrent au-dessous de nous, nous en distinguions quelquefois, à travers les rameaux d'arbres, les vagues écumantes. Un seul faux pas de notre cheval, un objet qui l'eût effrayé, une racine qui l'eût fait trébucher, ou une minute

de vertige, et nous roulions dans l'abîme, car le torrent tombait perpendiculairement à côté de nous, et il n'y avait rien pour s'en garantir. Nous passâmes ainsi près d'une heure, n'ayant pas le courage d'accuser notre guide qui nous paraissait si honteux de son ignorance et de sa témérité, mais marchant toujours sans savoir si nous étions dans le véritable chemin, sans être sûrs de l'endroit où notre cheval posait le pied, en proie à toutes les idées bizarres qui peuvent naître d'une pareille situation, à toutes les illusions fantasmagoriques qui nous faisaient voir, dans un tronc d'arbre le cheval d'un de nos compagnons, et dans une nappe d'eau, une route large et aplanie.

Cependant nous étions dans le bon chemin. Nous sortîmes de la forêt, et à peine allions-nous avancer avec plus de sécurité, que la courroie de ma selle se cassa; il me fallut mettre pied à tetre. Je tirai mon cheval par la bride, et je marchai à la suite de mes compagnons de voyage, à travers les racines d'arbres et les rochers. J'étais haletant et épuisé de fatigue. Je m'assis au bord du torrent, je m'abreuvai à longs traits de cette eau rafraîchissante des montagnes, et je me reposai un instant avec joie.

A quelque distance de là, nous vîmes briller une lumière, et nous arrivâmes à un petit ermitage, auprès duquel un pâtre a bâti sa demeure. Mais il n'avait point de lit à nous donner; nous lui achetâmes seulement une lanterne, et nous continuâmes notre route le long de la Garonne, à la lueur blafarde et vacillante de la lampe que notre guide tenait en main, jusqu'au village de Bordes en Catalogne, où le plaisir de trouver un asile, un grand feu allumé au milieu de la cuisine, et des figures honnêtes et prévenantes, nous fit oublier toutes nos fatigues.

Le lendemain, nous reprîmes notre route par la vallée d'Aran. C'est une des plus jolies et des plus riches vallées que l'on trouve dans ces montagnes, et, après avoir traversé si long-temps les terres incultes, les rocs arides, nous trouvions une joie exprimable à voir, dans la fraîcheur du matin, cette prairie s'ouvrir devant nous avec la rivière qui la parcourt, les verts enclos dont elle est semée, et les jolis villages qui la décorent de distance en distance.

Bossos, où nous arrivâmes après une heure de marche, est une ville plus petite que Vénasque, mais bien plus gracieuse et plus riante. Il n'y manque qu'une population plus heureuse et moins sale. Nous sommes entrés dans quelques maisons où l'homme occupait moins de place que les toiles d'araignées. Nous y avons vu des figures décharnées, des enfans n'ayant sur le corps que des restes de haillons, des femmes misérables, ayant pour tout ornement des pendans d'oreilles en plomb, des bagues en plomb, des colliers en verre. L'église cependant est magnifique, et il n'y a pas moins de dix prêtres pour la desservir. Mais toute cette population mendie effrontément. Dans chaque rue, à chaque porte, vous trouvez des groupes de jeunes filles, de femmes, d'enfans, qui vous tendent la main; et quand vous traversez les champs, les moissonneuses quittent leur travail pour venir sur le bord de la route vous demander encore l'aumône avec des gestes de douleur et une voix larmoyante. Si vous leur donnez, il en revient d'autres; si vous leur refusez, elles vous jettent des pierres et des injures.

Enfin nous gravîmes la montagne qui devait nous ramener en France, le *Portillon;* et après avoir vu deux sales villes de l'Aragon et de la Catalogne, après avoir passé par ces chemins de montagnes dont le souvenir nous faisait encore horreur, après avoir subi et la malpropreté des hospices, et les rapines des aubergistes, et le douloureux spectacle de tant de populations si bien dotées par la nature, et dégradées par l'ignorance, la superstition et la misère, nous descendîmes avec bonheur la jolie prairie de Burde, et nous saluâmes avec des cris de joie Bagnères et son vallon.

Deux jours après, nous allions revoir les Pyrénées sous une autre face. En suivant la route de Saint-Gaudens à Bagnères de Bigorre, on longe à gauche cette grande chaîne qui tantôt se rapproche comme pour causer une dernière surprise au voyageur, tantôt s'éloigne et s'efface à l'horizon bleuâtre. Là passent tous les reflets de la lumière, toutes les nuances d'un ciel pur ou chargé de nuages. Tantôt les pics élevés des montagnes se revêtent d'une

teinte sombre; tantôt la neige qui les recouvre, le glacier qui les domine, étincelle aux rayons du soleil, comme une masse de diamans; puis la distance cache l'aspérité de ces montagnes et les entoure d'un autre prestige. Ce ne sont plus ces rocs escarpés que l'on franchit avec tant de peine, ces solitudes sauvages où l'on se sent, malgré soi, saisi d'un indéfinissable sentiment de terreur, ces landes toutes nues qui fatiguent le regard, ces torrens qui ne s'écoulent qu'en causant de nouveaux ravages. C'est une longne ligne dont les sommités se dentèlent avec grâce, dont les contours se fondent harmonieusement, une ligne de montagnes azurées, douce au regard, qui s'élève comme une forteresse aérienne, s'ombrage, se colore, se marie parfois avec les teintes pourprées du matin, se cache sous la robe transparente du brouillard, et de son front gigantesque touche à la voûte du ciel.

Bagnères de Bigorre, où nous arrivâmes la nuit, est la capitale de toutes ces petites villes de bains que l'on trouve dans les Pyrénées, Cauterets, Saint-Sauveur, Baréges, etc. C'est ici qu'est le grand mouvement, le point de départ et de réunion; ici les beaux thermes, les grands hôtels, les magasins les mieux assortis, et la population la plus nombreuse. Tout auprès est la vallée de Campan, fraîche comme une oasis, toute verte comme une émeraude et riante comme une matinée de printemps. Quand on en a connu le charme, quand on a suivi quelque temps et ces flots de l'Adour qui la traversent, et ces bouquets de bois qui la décorent, et ces jolies maisons jetées sur la colline, où la famille du pâtre a sa terrasse de verdure, son petit jardin devant sa porte, son massif d'arbres sous ses fenêtres; où la jeune femme, assise avec le beret de laine qu'elle tricote, forme un si joli tableau, auprès de ses enfans qui jouent sur l'herbe, non loin de la génisse qui court dans le pâturage, et de l'agneau qui bêle; quand on a vu ces bois aux sentiers mystérieux, ces grottes perdues dans les rochers, ce village pittoresque de Sainte-Marie, cette colline si bien peuplée, et en face cette montagne aride, posée là comme pour lui faire contraste, on revient avec peine dans cette ville de Bagnères, ville d'indignes complaisances, qui ne suppute, pour s'enrichir, que

sur les vices ou les maladies de l'homme, qui ne s'embellit qu'en profitant de la faiblesse des uns et de la crédulité des autres. On a honte d'entrer un instant dans ces établissemens de jeux, où les joueurs tiennent leurs cartes sous la table, où chacun se défie du regard de son voisin, où l'on ne perd jamais sans se plaindre d'avoir été volé.

Après les Thermes, dont je ne pourrais méconnaître l'élégance sans me faire taxer de barbarie; après le musée des Pyrénées, vaste et curieuse collection d'art et de minéralogie, je n'ai vu que deux belles choses à Bagnères : c'est la marbrerie de M. Geruzet, admirable établissement, où la main habile de l'ouvrier imprime à la pierre toutes les transformations, depuis le sciage par lames fines jusqu'aux derniers coups de ciseau qui en font une table de prince, un somno de jeune femme. Là sont réunis tous les marbres que l'on trouve dans ces immenses carrières des Pyrénées, et le marbre de Campan, tantôt vert comme l'eau de mer, tantôt mélangé de veines rouges, comme le granit, et le lumachelle aux filets d'or, et l'hortensia à la couleur tendre comme la fleur dont il porte le nom, et l'aspin d'un bleu foncé, et le marbre blanc de Saint-Béat, et l'onyx que l'on arrache avec peine aux flancs rocailleux des grottes, et dont on forme des coupes antiques dont Homère eût vanté la grâce, dont Apollon n'eût pas dédaigné l'offrande.

Ce que j'ai vu de beau après cela, n'en déplaise aux gens graves, c'est un théâtre de marionnettes. Les marionnettes, hélas! on nous les enlève des grandes villes; les hommes de bon ton les dédaignent; le peuple qui s'en va au Théâtre-Français, les rebute; on ne les trouve plus que rarement, par hasard, au fond d'une place, exposées à tous les intempéries de l'air, la voix enrouée, la robe déchirée et le plus souvent seules ou entourées d'une troupe d'enfans criards, qui croient avoir plus d'esprit qu'elles. Et moi je les ai revues sur la grande promenade de Bagnères, dans une salle de théâtre très-propre, à la lueur des quinquets; non loin de là, Paillasse avec ses grosses bouffonneries, et le joueur de violon qui appelait les passans, et toute la salle pleine, mais pleine

d'hommes à l'aspect vénérable, de mères de famille et de jolies jeunes filles. J'ai cru me trouver à ces beaux jours du dix-septième siècle, où Polichinelle s'emparait fièrement des chroniques populaires, et jouait, à Berlin, des drames de *Faust*, de *Don Juan*, d'*Ahasvérus*, qui faisaient courir tous les savans. J'ai revu Polichinelle, ce brave et caustique Polichinelle, cet homme du peuple, cette épigramme toujours vivante; Polichinelle, qui depuis qu'un bon génie (je ne sais, en vérité, lequel) lui a donné le jour, n'a pas cessé un instant de vivre de notre vie, de se mêler à nos passions, de se réjouir de nos victoires, de s'égayer de nos sottises, et souvent de jeter tout haut sur nos maîtres le sarcasme que nous rêvions tout bas; Polichinelle, railleur, menteur, gourmand, lâche, fanfaron, et, du reste, bon vivant : merveilleux type de tant de vices vulgaires, de tant d'instincts intelligens; mélange de Panurge et de Sancho, taillé d'après la corpulence de Falstaff, qui cache parfois une grande moralité sous une espèce de niaiserie, et se sauve par une balourdise du danger d'avoir dit un bon mot. Je l'ai revu jeune, brillant, magnifique, avec ses joues enluminées, son chapeau à cornes, son ventre rouge comme une écrevisse, et ses grands yeux pleins d'esprit. J'ai revu Arlequin, son compère; Arlequin a joué le rôle de charbonnier, le rôle de gouverneur, comme Sancho le rôle de prince; Arlequin a eu des saillies admirables, des inspirations sublimes, et tout le monde d'applaudir, et les enfans qui trépignaient, battaient des mains, poussaient des cris de joie, et les hommes d'un âge mûr qui se défendaient en vain de rire, et des jeunes filles charmantes qui dévoraient des yeux Polichinelle avec son chapeau galonné, Arlequin avec son bonnet de feutre, ce qui m'a réconcilié un peu avec Bagnères; et comme les marionnettes partaient le lendemain, je suis parti aussi, disant adieu aux villes de bains, aux Pyrénées, et saluant avec amour la vieille terre de Béarn.

Pau, 1834.

X. Marmier.

LETTRE A LA REINE HORTENSE.

La *Revue de Paris*, qui fit connaître la première, par fragmens assez étendus, les Mémoires récemment publiés de la duchesse de Saint-Leu, complète une tâche dont ses lecteurs lui sauront gré, en insérant une lettre extraite de la correspondance de cette reine avec Mme Campan sa gouvernante. Indépendamment du style pur, maternel, royal, qui frappe à chaque ligne de ces confidences, on y remarquera encore l'art, inspiré par Fénelon, avec lequel Mme Campan sait tirer du plus simple événement de la vie privée, aussi bien que du fait politique le plus imposant, de hautes leçons de sagesse et d'admirables règles de conduite pour son élève. Par une conséquence naturelle, les événemens contemporains se posent d'eux-mêmes entre ces deux femmes, et les événemens les plus gigantesques de l'histoire: la révolution, l'empire, la restauration, les hommes, les guerres, les négociations poli iques, les intrigues et les conspirations; enfin tout ce qu'il y a entre une couronne et l'exil. On ne sait vers laquelle de ces deux supériorités par le rang et l'intelligence porter sa plus grande part d'affection, en voyant dans les conseils de l'une tant de philosophie et de raison, et dans l'attention de l'autre tant de condescendance et d'ab-

négation. La curiosité historique et le besoin de croyances morales, cette tendance de l'époque, seront également satisfaits de cette correspondance, où les ambitieux apprendront comment on supporte la grandeur sans morgue et les déceptions sans désespoir, où les sages ne rougiront pas de puiser quelques fortes maximes de plus, et où les gens de goût retrouveront ce style chaste et beau du grand siècle des Sévigné et des Montpensier.

La correspondance de Mme Campan avec la duchesse de Saint-Leu s'est continuée jusqu'en 1822, époque de la mort de cette femme célèbre, une de ces gouvernantes que les peuples devraient souhaiter à la couronne comme un grand ministre ou un grand capitaine. Ce fut surtout lorsque son élève chérie fut exilée que Mme Campan lui adressa des lettres où se peignent et la noblesse de son cœur et les lumières de son expérience. Cette dernière partie renferme des anecdotes aussi piquantes qu'instructives sur les personnages qui, après avoir adoré l'empire, reportèrent leur vénération au culte nouveau. Ils ne s'aperçurent peut-être pas du changement : ils étaient, la tête basse, à genoux (1).

Les princes ne peuvent être récompensés de leurs vertus et de leurs sacrifices que par l'histoire. La voix publique finit par y graver, en caractères ineffaçables, l'opinion formée sur eux. Ils doivent donc être sans cesse occupés du présent en pensant au public, de l'avenir en songeant à l'histoire. L'empereur Napoléon a dit avec autant de vérité que de jugement, dans une de ses réponses aux harangues : « J'ai renoncé aux douceurs de la vie privée. »

L'acteur a sur les princes l'avantage de recevoir à l'instant la correction ou les applaudissemens dus à ses talens. Les grands, qui occupent si généralement et si journellement la société, se trouveraient sourds et aveugles, et ignoreraient totalement l'opinion publique, si, aidés par les conseils de la raison, ils ne retenaient avec force la vérité près d'eux.

La flatterie est à son aise dans les palais; elle semble même y faire sa résidence habituelle; elle y est heureuse; on a toujours le temps de la recevoir et de l'entendre; elle n'ennuie jamais; elle trouve sans cesse un

(1) La correspondance de Mme Campan paraîtra chez Levavasseur, place Vendôme.

visage riant; elle favorise tous les goûts; elle applaudit à tous les plaisirs; elle est invitée à toutes les fêtes; elle est comblée d'honneurs et de fortune; elle fait, à la vérité, condamner le prince auquel elle s'attache par les seuls tribunaux qui existent pour lui, le public et la postérité; mais que lui importe? elle a travaillé pour elle; sa famille sera à jamais puissante, et la honte de sa conduite disparaîtra sous le titre flatteur de favori. Elle est difficile à éloigner; sa voix est si douce qu'elle plaît à l'oreille comme la plus délicieuse musique; elle est difficile à reconnaître; elle se déguise souvent et prend des traits de la vérité; elle place quelques mots, en apparence sévères, pour donner plus de charmes à mille louanges non méritées. Elle ne s'introduit pas seulement dans le cercle et sous la figure des courtisans, elle s'insinue dans l'intérieur le plus intime, et marche avec les artistes, les marchands, les serviteurs. Que de sagesse il faut pour s'en défier! Elle forme une telle barrière entre la voix publique et le prince, qu'Aroun al Raschild était obligé de se déguiser pour la connaître, en parcourant les rues et entrant de nuit dans les caravansérails.

Les grands ne doivent faire ni dettes, ni économies, ni lésineries, ni prodigalités, ni présens mesquins, ni dons considérables; ils sont dotés par le peuple : le peuple le sait et en parle sans cesse. Ils doivent donc regarder leurs trésors comme des nuages bienfaisans, formés des vapeurs de la terre et qui sont bénis par le laboureur, lorsqu'ils y retombent à propos. Une des raisons qui proscrivent toute accumulation d'argent et de trésors, c'est que les grands n'ont rien à eux, pas même leur fortune patrimoniale, s'ils quittent le trône, et qu'ils n'ont besoin de rien s'ils y restent. La maison de Bourbon, riche de successions et de dots qui ont souvent apporté à la France des provinces entières, et cela depuis huit siècles, est un exemple récent et terrible de ce que je viens d'avancer. Si l'infortunée Marie-Antoinette eût obtenu l'exil au lieu de la mort, elle n'eût trouvé dans son pays natal que ses diamans personnels, qu'elle avait eu la prudence d'y faire passer dix-huit mois avant sa douloureuse fin; et si ce fait, innocent en lui-même, avait été connu, il eût été un des plus graves motifs dans un acte d'accusation où on ne lui a reproché que des choses dont elle n'était pas coupable.

L'avarice et la lésinerie sont donc des défauts graves chez un prince; il doit éviter également la prodigalité et le désordre. Il faut toujours que ses dépenses soient plus relatives aux autres qu'à lui-même. Pourquoi range-t-on parmi les princes et les princesses prodigues des caractères qui n'é-

taient vraiment qu'avares? c'est qu'ils dépensaient pour eux et point pour les autres. Le peuple est si fortement imbu de l'idée vraie que toute la magnificence des grands est puisée dans ses trésors, qu'il ne murmure jamais contre les choses auxquelles il peut prendre part, et est toujours prêt à s'irriter contre celles auxquelles il n'est point admis. Jamais on n'a tant tiré de feux d'artifice ni illuminé à grands frais des monumens que pendant le gouvernement populaire. C'était bien l'argent de la nation qui payait ces fêtes; en a-t-elle murmuré? Non, parce qu'elle y prenait une part active. La reine Marie-Antoinette a fait deux fois illuminer son petit jardin de Trianon; quelques centaines de malheureux fagots furent brûlés dans les fossés pour faire ressortir les différentes nuances de verdure des arbres étrangers; mais la cour était seule admise à ces fêtes, et il semblait, à entendre les étranges propos qui furent tenus, qu'elle avait brûlé toutes les forêts nationales et épuisé les fonds publics. Pourquoi? Parce que le peuple n'était ni ne pouvait être admis à ces amusemens. Occupée, dans mes momens de loisir, à peindre les qualités aimables et touchantes de Marie-Antoinette, je ne puis être considérée comme son détracteur, et je dois dire la vérité. Cette princesse était plutôt essentiellement avare, et sera désignée dans l'histoire comme prodigue, parce qu'elle n'était pas généreuse. Jamais de la vie elle n'a tiré sur le trésor royal une seule ordonnance; et ce qui le prouve de la manière la plus évidente, c'est que l'assemblée nationale, maîtresse de tous les états secrets du trésor, n'a pu en trouver les preuves; quoiqu'elle eût juré sa perte. Mais jamais la reine n'a su faire un présent; je l'ai vue accorder une pension, qui lui a été sévèrement reprochée, aux chanteurs Garat et Azevédo, pour n'avoir pas voulu, après avoir fait de la musique tout un hiver avec eux, leur faire à chacun un présent de deux cents louis. Ces deux musiciens s'étaient présentés comme amateurs : il fallait les payer de cette manière, et ils n'auraient pas eu le front de solliciter une pension qui doit être la récompense de services distingués ou au moins très-anciens.

La reine pouvait être généreuse; car, sur les 300,000 francs de sa cassette, elle avait économisé plusieurs petits coffres d'or. Je lui en ai connu de 200,000 francs chaque, ainsi que des effets ou contrats d'argent placé : que sont-ils devenus? L'un a été emporté, dans le désordre, par un quidam qui devait le faire passer en Angleterre. L'a-t-il remis à qui il doit appartenir? Je l'ignore. L'autre a été changé en assignats pour former une somme considérable, qui devait être donnée à Pétion, dans la journée

du 7 août 1792, pour le rendre favorable aux projets de défense de la cour. L'intrigant officieux qui avait forgé l'histoire de cette négociation garda la somme. C'était un honnête filou, qui trompait madame Élisabeth depuis quelques mois; il ne connaissait pas même Pétion. Voilà le résultat de quelque cent mille francs que la reine avait accumulés, en évitant soigneusement les occasions d'être généreuse.

La charité ne suffit pas; elle n'est qu'un acte de justice commune à tous, selon les moyens; elle serait immense si on la faisait à proportion de ses revenus. Ce point important demanderait un article à part. J'en reviens au caractère auguste et malheureux d'une princesse qui n'a été taxée de prodigalité que parce qu'elle ne savait pas donner à propos.

Le roi lui donna 300,000 livres à ses couches du premier dauphin, et 150,000 livres à celles de ses autres enfans. Cet argent était destiné à faire des présens à sa maison. La reine employa une vingtaine de mille livres en présens, seulement pour Vermont, son accoucheur, et pour sa garde; elle envoya aux paroisses et aux hospices 50,000 livres, et garda le reste. Toute sa chambre fut mécontente. Elle aurait dû faire un présent distingué à sa dame d'honneur et à son palais, qui s'était empressé à lui rendre des devoirs pendant ses couches; elle aurait dû de même faire un présent à chacune de ses femmes, à ses chirurgiens, etc. Les dons des princes ont un autre mérite que celui de la valeur intrinsèque; ils sont la preuve d'une distinction honorable; on s'en vante comme d'une faveur, et je connais beaucoup de gens, devenus infortunés, qui ont supporté toutes les privations imaginables, plutôt que de se défaire d'un présent de la famille royale.

Un savant de la cour de Berlin fit hommage à la reine d'un ouvrage sur l'histoire naturelle; elle accepta et n'envoya rien à l'auteur. La cour de Berlin la blâma si ouvertement que M. le comte Dumoutier, notre ambassadeur, en écrivit à M. de Montmorin : ce fut inutilement. M. de Reineval me renvoya la lettre, en me priant de suivre une chose aussi importante. J'en parlai plus de vingt fois. Jamais on ne me dit : *Je ne veux pas;* mais ma persévérance fut inutile; la reine n'envoya point de présent; car, *en prenant l'habitude de ne pas donner, on finit par ne pas en concevoir la nécessité.*

Il ne faut donc jamais accepter de dédicace sans faire un présent. Si c'est une gravure, ou une œuvre de musique, ou un ouvrage de littérature, il faut souscrire pour trente ou cinquante exemplaires, selon le mérite de la

chose et de l'auteur. Si c'est une tragédie, un poème ou un autre ouvrage d'un genre élevé, il faut un présent distingué. Marie-Thérèse, Catherine II, étaient toutes deux d'une grande générosité. La dernière avait établi dans son administration particulière un usage qui lui facilitait une économie réelle. Au milieu de sa magnificence, elle faisait acheter de très-beaux bijoux de seconde main, les serrait dans une armoire particulière, et y mettait les deux prix, celui de la valeur que l'on devait supposer et celui de la valeur réelle. Ayant un présent à faire, elle n'était pas volée par les bijoutiers, qui profitent souvent d'un besoin pressé, et ne dépensait que trente louis en passant pour en avoir donné cinquante. Le bon esprit peut donc allier l'économie avec la magnificence.

Il est certain que les mœurs ont gagné à la révolution. Un moment de désordre extrême, une licence effrénée, l'exemple effrayant de la multiplicité des divorces, le besoin de vivre médiocrement et d'une manière rapprochée, la fuite de ces séducteurs brillans qui avaient érigé en principe l'art de corrompre toutes les femmes et de brouiller tous les ménages, ont opéré un changement précieux et sensible; les maris ne sont plus disposés à rire de leur honte, et l'on peut assurer que le moment est favorable pour consolider un changement déjà remarqué par tous les étrangers. Quelle gloire pour l'empereur, pour l'impératrice, et pour tout ce qui compose sa famille, si la tenue sévère qu'il fera observer à toute une cour composée de femmes jeunes, brillantes et aimables, obtient de l'étranger l'aveu que les Françaises ne méritent plus ce titre honteux de femmes galantes qu'ils ne manquaient jamais d'associer à l'éloge de leurs charmes et de leurs grâces naturelles! Mais il faut être de la plus grande sévérité pour celle qui la première donnerait un exemple scandaleux. La conduite pure et sans tache de la famille régnante est le meilleur des régulateurs. Les Français portent l'imitation à un tel degré, qu'elle s'étend même sur les choses physiques. Charles V était bossu; tous les courtisans, pendant son règne, arrondirent leur dos et élevèrent leurs épaules jusqu'aux oreilles. Louis XIV fut dévot dans sa vieillesse; les seigneurs les plus aimables, ornés de leurs perruques blondes et de leur étalage de rubans, vinrent s'agenouiller sur le marbre de la chapelle de Versailles. Le régent et Louis XV eurent des maîtresses en titre; que d'hommes de la cour crurent devoir orner de diamans et de perles des Laïs dont ils ne sollicitaient pas même les faveurs! Louis XVI aimait les mœurs; il aurait pu les régénérer dans les premiers jours de son règne. Il y eut un voyage à Choisy; le roi se promena dans

le parc et sur la terrasse en donnant le bras à la reine : le lendemain, on ent le plaisir de voir une foule de tourtereaux réunis se promenant de la même manière, après nombre d'années de séparation avouée. Mais le roi choisit un vieux premier ministre, homme d'esprit, roué, moqueur, ne croyant point à la vertu, et plus que facile sur la conduite de ce qui l'environnait; la reine prit pour favorite l'aimable et naïve duchesse de Polignac, qui vivait tout naïvement avec M. de Vaudreuil de la manière la plus publique; la comtesse Diane, sa sœur, non mariée, avait aussi des amans connus : tout fut dit pour les mœurs; on vit que si la conduite personnelle du roi et de la reine restait sans reproches, leurs principes n'étaient pas gênans, et l'on en profita.

L'affabilité dans la puissance n'a jamais été si nécessaire qu'après un espace de douze ans, où toute puissance supérieure avait disparu; mais ici nous n'avons point à rechercher d'anciens exemples. Qui plus que l'impératrice sait réunir la dignité nécessaire, pour donner une audience, à l'aimable simplicité de la conversation privée? Elle trouve à l'instant ce qu'il faut dire à tous, leurs intérêts particuliers, ce qui concerne leur famille, leurs jouissances, leurs peines : tout est présent à sa mémoire, parce qu'elle l'a placée dans son cœur; on croirait que, bornée au cercle peu nombreux de cinq ou six amis, elle en est sans cesse occupée, et un sentiment d'intérêt personnel bien pardonnable porte chaque individu à croire qu'il est de ce petit nombre d'élus. Il suffit donc d'engager toutes les jeunes personnes de sa famille à la prendre pour modèle et à se défier d'une certaine paresse d'action qui amène une indolence et un ton de froideur que l'on caractérise toujours de hauteur et de dédain dans les personnes d'un rang élevé.

Déjà l'art de la peinture se rattache par ses brillans progrès au siècle de Louis XIV, et laisse derrière lui, comme un vide affligeant, les règnes de Louis XV et de Louis XVI, temps où le mauvais goût était si général, que l'on plaçait avec confiance dans une salle des panneaux où Boucher représentait des enfans couleur de rose, tenant des colombes de la blancheur des lys, avec des rubans bleu de ciel, sous un plafond où l'on rerouvait les formes pures et le coloris de Lebrun. L'empereur et sa famille ont déjà donné les plus grands encouragemens aux beaux-arts, et on doit s'attendre, par leurs bienfaits unis à leur bon goût, à les voir encore portés plus loin. L'opinion en France est toujours sourdement divisée entre la musique italienne et la française. Il est à remarquer qu'il n'y aura d'école

française qu'en protégeant l'école italienne, cet art étant décidément comparable pour notre pays à une plante exotique. La rixe entre l'Opéra et le Conservatoire est dangereuse, si le premier l'emporte. J'avais dernièrement chez moi des musiciens de Berlin, de Varsovie et de Vienne; ils prononcèrent que le Conservatoire était notre seule école, mais qu'elle risquerait d'être tuée par les cris et les clameurs sourdes des chanteurs français.

Je ne parlerai pas de la littérature ni de la partie des manufactures, ceci serait au-dessus de mes forces : la paix et les vues bienfaisantes du gouvernement assurent leur éclat. Que les princesses n'oublient pas leur influence directe sur les manufactures; c'est leur goût ou leur caprice qui les fait prospérer en France. Un fichu d'une forme nouvelle porté par l'impératrice en fait faire six mille dans Paris, cent mille en France. Le point d'Argentan et celui d'Alençon ne sont plus de mode; que les princesses en portent cet hiver, ces manufactures et ces villes vont renaître. Elles doivent aussi influencer les modes pour la partie recommandable de la décence; l'essentiel est d'être pénétrée de son pouvoir pour en faire un salutaire usage, et l'esprit national doit se porter même sur le choix d'un ruban; c'est la manière réservée à notre sexe de faire la guerre à nos éternels rivaux.

L'égalité politique a été le premier moteur de la révolution de 1789; elle vient d'être fixée par la constitution de l'empire, en rendant des égards vraiment dus aux souvenirs attachés à des noms autrefois illustres; il est donc essentiel de ne point oublier que le mérite seul porte aux grands emplois.

Ces réflexions, dictées par l'amitié la plus vraie, n'ont que le mérite d'être le fruit de l'expérience.

GENET CAMPAN.

CHRONIQUE MUSICALE.

THÉATRE DE NAPLES. — THÉATRE ITALIEN DE MADRID.

Les journaux de Naples nous annoncent d'abord en quelques lignes une éruption du Vésuve; ce n'est qu'une semaine, une décade plus tard qu'ils nous expédient le récit complet et détaillé des ravages du volcan. Les coups du tonnerre souterrain, la pluie de feu, la neige de cendres noires, la grêle de pierres, dont les grêlons sont quelquefois de la grosseur du monolithe de Luxor ou des tours de Notre-Dame, les torrens de lave qui roulent jusqu'à la mer en dévorant tout sur leur passage, ces effrayantes catastrophes qui rappelleraient avec une parfaite exactitude les désastres, la ruine de Sodome et de Gomorrhe, s'il n'y manquait une statue de muriate de potasse, sont décrites *in extenso* par les journalistes, et succèdent bientôt à leurs brièves notes, données sur le champ de bataille, à la lueur de la fournaise ardente. Il en est ainsi de tous les événemens qui changent la face d'un empire, des combats sur terre et sur mer, des émeutes, des révoltes, des révolutions qui renversent un trône pour en relever quelquefois un autre, et l'on est ensuite bien surpris de se retrouver au point du départ, comme ces conquérans qui font immoler gens et bêtes pendant six

ans, pour conclure ensuite un traité dont la première condition est de rendre et restituer tout ce qu'ils ont pris.

Je crois nos lecteurs trop instruits pour supposer une minute qu'ils ignorent qu'une *prima donna* de Naples a été décoiffée par une autre *prima donna*, et que ce combat à outrance, cette attaque *unguibus et rostro*, a eu lieu sur une arène déjà célèbre par une infinité de meurtres, d'empoisonnemens, d'incendies, de strangulations, d'assassinats, de suicides, qui pourtant, et c'est là le plus singulier, ne l'ont jamais ensanglantée. Mais comment cette *prima donna* a-t-elle été décoiffée? C'est ce que nos lecteurs ne savent point; je me hâte de tailler ma plume pour leur conter ce fait.

On répétait *Maria Stuart à San Carlo;* c'était, comme vous le voyez, *la prova d'un opera seria*, vous savez par expérience qu'une *prova* de cette espèce peut être égayée par de burlesques accidens, incidens si vous l'aimez mieux, je ne tiens nullement à l'une ou l'autre expression. Les symphonistes étaient à leur poste, *il saggaritore* dans son trou, des chaises rangées sur le théâtre attendaient les virtuoses, *i cantanti*. Mme Ronzi-Debegnis fait preuve d'exactitude en arrivant à l'heure marquée, chose rare chez une *prima donna* tenant le haut bout; elle arrive, s'assied, ôte son chapeau et le pose délicatement sur la chaise voisine, de manière à ce que ce léger couvre-chef et le voile qui l'accompagne (le voile est de rigueur aux répétitions) ne soient pas chiffonnés. Ces dispositions préliminaires étant prises, elle procède à l'exécution de sa partie, et ne détourne ses yeux de son rôle que pour regarder l'archet du *capo d'orchestra*. Elle est tout à son affaire, elle ignore ce qui peut se passer à ses entours.

Paraît alors Mme Del Sere, *prima donna* en second: elle trouve toutes les chaises occupées par les chanteurs et par le chapeau ci-dessus mentionné. Comme il eût été fort inutile de prier le chapeau de lui céder la place qu'il tenait indûment, elle le prend avec précaution et l'accroche au châssis de la coulisse voisine, à quelque branche d'un arbre des jardins d'Élisabeth, à quelque pilier du cachot de Marie : mon correspondant ne s'explique pas sur ce point. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il était mal accroché, car une

minute après, il était par terre et placé de la manière la plus périlleuse, il reposait précisément sur sa partie la plus délicate, et qu'il importait de garantir; le voile traînait au loin dans la poussière, et son entière blancheur courait de grands hasards. Pour tout dire, il était dans la position d'une tartine tombée tout juste sur le côté garni de beurre ou de confitures; l'infortune, le caprice du sort ne saurait aller plus loin : *A tanta sciagure chi mai reggero.*

Mme Ronzi-Debegnis, cette jolie brune aux yeux noirs, aux longs cils, si fraîche et si piquante, en 1820, quand elle représentait Fiorella du *Turco in Italia* sur notre théâtre italien; la parque ayant, depuis lors, filé pendant quatorze ans et neuf mois, je ne saurais vous dire si la Fiorella de nos jours ressemble parfaitement à l'ancienne, ce n'est pas impossible; cependant trois lustres c'est beaucoup sur la plus belle tête de *prima donna;* les cantatrices sont exposées à de rudes fatigues, à des exercices continuels au théâtre comme au foyer. Mme Ronzi-Debegnis, la propriétaire du chapeau, est la première à signaler la chute du meuble précieux. Sans avoir égard aux causes qui peuvent l'avoir précipité dans cette dure position, sans les examiner l'une après l'autre, et réfléchir mûrement sur le parti qu'il faut prendre, sa première pensée est de croire que Mme Del Sere a fort impertinemment délogé le chapeau afin de s'emparer de la place qu'il occupait, et l'a jeté par terre pour en être plus tôt débarrassée. Alors, regardant avec attendrissement l'infortuné chapeau, jetant un coup d'œil foudroyant sur Mme Del Sere, elle dit : *Questo è da pettegola*, c'est un trait de chipie. Mme Del Sere ne reçoit pas l'attaque sans y répondre vivement; elle renvoie la balle, saisit la cabalette à son tour, et l'orne de variations; elle en était au plus beau de sa période, quand le clarinettiste Sebastiani, prenant fait et cause pour Mme Debegnis, dit à celle-ci : « Ne vous souciez en aucune manière des propos de cette ..... » Je n'écris pas le mot même en italien, la traduction en serait trop facile, il commençait et finissait comme l'autre, et valait mieux que *pettegola.*

Mme Del Sere repousse avec plus d'énergie la seconde épithète, et lance un coup de son ombrelle à travers la figure du clarinettiste qui le reçoit admirablement. La prestesse de la *prima donna* le prévint, il n'eut pas le temps de croiser le fer et de parer avec son instrument; la clarinette en *la* est une arme que l'on opposerait avec succès à l'ombrelle. Le musicien, à l'orchestre, est dans une position charmante pour accepter les coups de parapluie que lui adresse une *prima donna*, je ne vois que le souffleur qui puisse lui disputer cet avantage. Le clarinettiste, plongé dans la fosse aux lions, se démenait comme un possédé, brandissait vainement son tube sonore contre l'antagoniste féminin qui le dominait, quand Mme Debegnis, furieuse de l'insulte faite à son chevalier, s'élance sur sa rivale, la saisit aux cheveux, lacère ses belles tresses, avec art ajustées, la terrasse, l'accable de coups, et l'implacable Elisabeth prélude ainsi au meurtre de Marie Stuart que l'on emporte cruellement endommagée.

Une autre victime s'offrait à la commisération du public, victime innocente et parfaitement étrangère à ces débats sanglans, c'était le directeur, l'*impresario* possesseur de deux *prime donne*, et qui se voit tout à coup privé de l'une et de l'autre. Mme Del Sere est dans son lit, mourante; Mme Debegnis ne peut reparaître après son escarmouche. L'*impresario* est *in angustie;* s'il avance il est mort; s'il recule, on le tue : encore s'il avait sous sa main Tamburini qui sait si bien revêtir la robe de *prima donna*, et chanter galamment sa partie en voix sur-aiguë! Mais non, il est en panne. Ce calme plat le ruine pourtant, et, malgré les réclamations de Mme Debegnis, il a recours aux huissiers et la pousse sur la scène, où la plus belle bordée de sifflets signale son arrivée. Après avoir sifflé et resifflé, le public a pris son parti, et laissé aux tribunaux le soin de juger cette cause.

Il caso è serio, comme dit Bartolo, vous savez que, dans *Anna Bolena*, Parcy et Smetton, le jeune et galant page, ont la tête tranchée pour avoir tiré l'épée dans le palais du roi. Les lois napolitaines sont aussi sévères, le théâtre *San Carlo* est théâtre royal, il fait partie du palais du roi; tirer l'épée, le sabre, la

dague, le poignard, le couteau, la clarinette ou le parapluie, en frapper d'estoc ou de taille, en porter des coups perçans ou contondans, est crime de lèse-majesté; la loi est précise, elle punit de mort cette voie de fait. Une clarinette, c'est comme un javelot, un parapluie ou bien une épée, *vuol dir lo stesso, vuol dir lo stesso, vuol dir lo stesso,* demandez plutôt au podesta Lablache.

Le directeur demande des dommages et intérêts énormes aux deux championnes: à l'une, parce qu'elle est malade par imprudence; à l'autre, pour avoir mis hors de combat sa rivale. La justice informe de son côté, afin que la vindicte publique ait complète satisfaction; les *dilettanti* gémissent d'une éruption plus funeste pour eux que celles du Vésuve et du Stromboli. Cependant d'aimables compositeurs s'occupent de rétablir un accord, parfait ou non, sans lequel il n'y a pas de musique possible. On espère beaucoup des beaux yeux de Mme Debegnis, on se flatte qu'ils triompheront de la sévérité des gens de robe; cela ne s'est jamais vu, j'en conviens, mais peut-être cette fois seront-ils assez galans, assez tendres pour ne pas résister aux charmes

D'une solliciteuse aimable et sous les armes.

— Les opéras de Bellini font fureur à Madrid; le public ne se lasse pas d'applaudir *la Straniera, il Pirata, i Montecchi, la Sonnambula, Norma* surtout, et même *Bianca e Fernando.* D'autres auteurs ont cependant réussi sur le théâtre de cette capitale, malgré la vogue de Bellini. Voici quelques détails sur les opérations dramatiques de la compagnie italienne habilement dirigée par *el señor* Grimaldi :

Il nuovo Figaro, de Ricci, chanté par Mlle Edwige, Française, élève de Garcia, Pio Botticelli et Bottelli, bouffes, et Timoléon Alexandre, premier ténor de demi-caractère. La musique parut ingénieuse et gaie sans produire un grand effet. Mlle Edwige ne réussit point, Bottelli sembla supportable, Timoléon et Botticelli reçurent de brillans témoignages de la faveur du public.

I Capuletti ed i Montecchi, de Bellini, avec le troisième acte de Vaccaj, début de Mlle Giuditta Grisi, *furore, iruzzione, fanatismo*, dit mon correspondant; la *prima donna, il maestro* Bellini, eurent une large part d'applaudissemens. Mlle Edwige fit la conquête de ses auditeurs en exécutant sa cavatine du second acte; mais on siffla Timoléon. Le vent avait changé pour l'un et pour l'autre. Le public regretta le troisième acte de Bellini que Mme Méric-Lalande chantait lors de la mise en scène de cet opéra, deux ans auparavant.

Il Furioso, de Donizetti. La musique plut beaucoup, le premier acte surtout. Botticelli, *il Furioso*, fort applaudi, Timoléon et Mlle Edwige mal accueillis. Salas, jeune Espagnol, *buffo comico*, fit le plus grand plaisir dans le rôle de Kaidama. C'est un sujet qui donne de belles espérances, il est excellent musicien et chante bien. Sa voix est un baryton peu vibrant, qui ne lui permettra peut-être pas d'arriver à l'emploi de *primo buffo*. Mais une place éminente l'attend en Italie, s'il s'y présente comme *buffo comico*.

Anna Bolena, chanté par Inchindi, Trezzini, Mme Méric-Lalande, n'avait eu aucun succès en 1832; cet ouvrage a été reçu avec une froideur au moins égale cette année. L'astre de Mlle Grisi en a pâli quelque peu. Timoléon y fut désapprouvé d'une telle manière que l'administration se vit forcée de résilier son contrat avec ce ténor infortuné.

Norma, de Bellini, pour le début de Genero, premier ténor. La musique et Mlle Grisi ont fait trépigner d'enthousiasme. Le débutant a déplu; ni sa voix, que l'on jugeait belle, ni son chant, n'ont trouvé grâce devant une assemblée que l'exagération de ses gestes indisposait.

La Sonnambula, de Bellini. La musique, sans exciter les transports accoutumés aux représentations des opéras de ce maître, a paru charmante. Mlle Grisi a de nouveau triomphé, et Genero, que les durs avertissemens du public avaient rendu plus réservé, s'est modéré dans son jeu scénique, et s'est relevé.

Parisina, de Donizetti, succès d'estime, ni chaud, ni froid,

pour la composition et l'exécution. Un jeune espagnol, don Ojeda Manti, hidalgo, natif de Séville, débuta dans le personnage de Ugo. Sa voix est peu forte, mais fort agréable; chanteur habile, il promet assez pour que la direction l'ait engagé en remplacement de Timoléon. Les Sévillans se sont distingués à ce début, ils ont vigoureusement soutenu leur compatriote.

Elisir d'amore de Donizetti, ce joli ouvrage écrit sur une traduction du *Philtre*, n'a trouvé que des admirateurs. Genero et le *caricato* Salas ont été applaudis à outrance.

Mon correspondant est un *dilettante di prima sfera*, un connaisseur, et je puis me fier à ses notes.

— Le grand théâtre de Lyon, qui était fermé depuis quelque temps, va se rouvrir sous la direction de M. Singier. Le conseil municipal avait rejeté d'abord les conditions proposées par cet habile administrateur, et M. Singier avait quitté Lyon sans rien conclure. A peine arrivé à Paris, on lui a fait connaître l'acceptation de ses propositions; la ville lui accorde 76,000 fr. de subvention, et M. Singier est déjà de retour à son poste, où de nouveaux acteurs vont le joindre.

— Tout ce que la capitale renferme d'artistes assistait lundi au convoi de notre illustre musicien Boïeldieu; le cortége s'est rendu à l'église des Invalides, où l'on a célébré la messe des morts et chanté le superbe *Requiem* de M. Cherubini. L'exécution a été excellente.

— Mme Fink-Lohr a débuté au Théâtre-Italien dans le rôle d'Adélaïde de *la Straniera*, et n'a pas obtenu de succès; espérons qu'elle prendra sa revanche. Elle ne manque pas de talent, mais sa voix est peu agile et d'un timbre peu agréable. Rubini a fait merveille; jamais ce prodigieux chanteur n'avait montré tant de vigueur, de charme et de légèreté; ce nouveau triomphe efface tous les anciens, c'est à recommencer, et le public n'en est point

alarmé. Tamburini est toujours admirable, il dit sa cavatine d'une manière ravissante. On s'attendait mardi à la seconde représentation de *la Straniera;* une indisposition de la *prima donna*, Mme Fink-Lohr, l'a retardée, et l'on a offert au public *il Barbiere di Siviglia*, chanté par Rubini, Tamburini, Santini et Mlle Grisi. Les *dilettanti* ont souscrit de grand cœur à l'échange; l'exécution en a été charmante d'un bout à l'autre, et l'on a constamment applaudi la gaieté spirituelle de Figaro, la coquetterie malicieuse de Rosine, le chant des quatre virtuoses principaux; ensemble délicieux, qui rend au *Barbier* toute la fraîcheur de la nouveauté.

CASTIL-BLAZE.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

Il y a aujourd'hui à élever en littérature un monument magnifique, et qui porterait bien haut dans les airs le nom de son architecte; ce serait un livre de critique. Il ne s'est peut-être jamais opéré à l'occasion des arts un mouvement semblable à celui dont nous sommes témoins et parties; et ce mouvement, personne encore ne l'a sincèrement étudié, suffisamment compris, expliqué. La presse a livré généreusement le bas de son commerce et de sa politique aux amis de la littérature; ils n'ont pas voulu ou ils n'ont pas pu s'en servir. Quelques-uns, les plus spirituels, ceux qui avaient dans l'ame le germe de la poésie et des bonnes idées, ont pris la chose en plaisantant; ils ont considéré la lisière du feuilleton comme un falbalas de robe qu'on leur donnait à broder, et ils y ont jeté en profusion les charmans dessins et les charmantes roses. Après les épagneuls sont venus les ânes, qui ont aussi brodé, mais comme les ânes brodent. Maintenant le feuilleton, en général, est un misérable fouillis, fort méprisé, et qui mérite ce mépris. C'est donc aujourd'hui un instrument qu'ont souillé bien des mains peu propres, et qu'ont gauchi bien des mains peu exercées; habile serait entre tous celui qui en ferait désormais une besogne honnête et de quelque valeur.

Il est bien entendu que nous ne nous portons pas cet ouvrier. Nous voudrions équarrir notre moellon au monument de tout à l'heure, en toute modestie et humilité. Il y a tant et tant à faire, que le plus pauvre manœuvre peut s'y employer utilement. Nous laisserons à d'autres l'honneur de fuseler les colonnes, de percer les roses, de denteler les clochetons; qu'on nous permette de creuser la terre du fondement, et de jeter dans le gouffre quelqu'une de ces masses informes qui restent éternellement ignorées, et qui n'ont d'autre gloire que leur abnégation. De tout ceci, il sort d'une manière manifeste que nous croyons à la possibilité d'une critique

superbe. Nous pensons devoir insister là-dessus, parce qu'il ne se passe guère de jour où les feuilletonniers ne se lamentent de ce qu'il n'y a plus de littérature, ni de poésie, ni de drame; auquel cas il se concevrait sans peine que ces choses n'existant pas, la critique qui les prend pour objet n'existerait pas davantage. Nous sommes persuadé, nous, que la littérature, la poésie et le drame existent, d'une existence forte et brillante, et nous n'en voudrions pour preuve, entre mille, que le dîner, le loyer et l'habit qu'en retirent ces messieurs, qui proclament leur agonie et leur mort. Si nous étions jamais abonné à l'un de ces journaux littéraires qui annoncent ainsi la disparition de toute littérature, nous nous empresserions d'écrire la lettre suivante au directeur : Monsieur, je lis dans votre dernier numéro que le sort des lettres est désespéré, et que nous sommes arrivés au moment de leur catastrophe inévitable; je prends une part bien vive à cette désolation des arts et de l'intelligence; mais comme votre journal littéraire devient désormais sans objet, je vous annonce que je cesse mon abonnement; vous priant, si la littérature venait à renaître, de vouloir m'en faire prévenir.

Ce n'est pas que les feuilletonniers, niant la littérature, soient aussi bêtes qu'ils en ont l'air; mais comme la littérature suppose des littérateurs, et que s'ils se mettaient à dire un beau matin : Il s'est joué hier un drame qui fait honneur au pays et au siècle; il a paru aujourd'hui un roman qui sera traduit dans toutes les contrées de l'Europe intelligente; nous venons de parcourir des poésies qui sont chaudes d'élan et suaves de parfum; on ne manquerait pas de leur dire : Qui a construit ce drame, écrit ce roman, laissé s'échapper cette poésie? Alors la gloire, la reconnaissance, le bruit iraient à cet homme ou à ces hommes, et le feuilletonnier serait quelque peu oublié, ce qu'il ne veut pas. La peur qu'il a d'édifier des renommées lui ferme la bouche, ou le fait mentir; il fait, mais pour d'autres motifs, comme ces valets poltrons de comédie, que leur maître envoie quérir son bonnet de nuit dans quelque chambre obscure, et qui, après avoir décrit un cercle sur leurs talons, s'en viennent dire : Monsieur, il n'y est pas.

Le feuilletonnier fait un faux calcul. La plus sûre manière d'exister aujourd'hui par la littérature, ce serait de s'y attacher par le côté de la critique. Il a beau s'écrier qu'elle n'existe pas; elle croît, elle s'élève, et quand elle sera faite et grandie, il aura la douleur tardive et stérile de n'y avoir pas gravé son nom. La littérature sera comme le Christ, elle niera qui l'aura niée.

Et quelle matière pour la critique, à l'heure qu'il est! D'un côté, la langue française qui se renouvelle de fond en comble, et dont il faudrait fixer la constitution et l'avenir; de l'autre, le drame, qui opère le grand envahissement prévu par quiconque a deux idées, c'est-à-dire l'envahissement de la tragédie, de la comédie et de l'opéra, monnaie de la même pièce, parties du même tout, provinces du même royaume, élémens de la même synthèse; par ici, la poésie qui multiplie ses formules, combine ses rhythmes, habille magnifiquement son langage; par-là, le roman qui se plie aux mille besoins de la pensée, qui se fait historique pour les archéologues, héraldique pour les chroniqueurs, mystique pour les natures molles et indécises; et puis ces trois rameaux à lier au même tronc, le drame, la poésie, le roman; l'unité à porter dans la multiplicité des œuvres, parce que l'ame est une au milieu de la multiplicité des sentimens.

Nous le répétons, la critique à faire est superbe. Nous en ferons ce que notre force nous permettra. Nous accueillerons religieusement tous les livres qui s'adresseront à notre justice; grands, petits, graves ou légers; et de temps à autre, le plus régulièrement qu'il nous sera possible, nous en rendrons compte à nos lecteurs, avec l'impartialité ferme et droite qu'une pareille tâche nous semble exiger. Nous ignorons ce que c'est que la camaraderie et l'indulgence; une opinion complaisante est une justice qui n'est pas juste, c'est-à-dire une monstruosité. Quand nous dirons qu'un livre est bon ou mauvais, cela voudra dire, non pas qu'il est en effet l'un ou l'autre, mais qu'il nous le paraît. Nous aurons soin de placer toujours à côté du jugement la loi qui lui sert de base, afin que chacun la lise, et, après l'avoir lue, l'accepte ou la récuse. La grande quantité de livres qui nous parvient, et le moment un peu tardif où nous mettons la main à l'œuvre, fait que nous nous trouvons passablement encombré. Nous allons procéder au déblayage sans rien omettre, nous étendant ou nous resserrant, selon l'ouvrage; jetant par ordre dans le bulletin tout ce qui n'exige pas expressément un grand développement d'idées, et consacrant des articles spéciaux à tout ce qui se place notablement hors de ligne par des idées louables ou répréhensibles.

PHILOSOPHIE.

Essai sur l'Histoire de la Philosophie en France, au dix-neuvième

siècle, par Ph. Damiron, professeur de philosophie à l'École normale. — Chez L. Hachette.

Nous n'en sommes pas à annoncer ce livre, déjà parvenu à sa troisième édition; nous le recommandons à ceux qui veulent compléter leurs connaissances générales du côté des notions philosophiques contemporaines. Il arrive, en général, à tous ceux qui travaillent dans le but de s'instruire, de se mettre facilement au courant des choses anciennes, parce qu'elles ont fourni leurs histoires; mais il y a un moment où, en se rapprochant de nous, les documens deviennent mous, inconsistans, rares, et disparaissent. Il faut alors être du petit nombre de ceux qui ont vécu par eux-mêmes dans cette pénombre des trente dernières années, ou ignorer à peu près complétement l'intime et le meilleur de ce qui s'est fait, dit, ou pensé.

Sous ce point de vue, et dans les matières philosophiques, le livre de M. Damiron est excellent, très-curieux et fort bien fait. Rien n'était facile comme de s'instruire des choses importantes de la philosophie ancienne et moderne jusqu'au dix-huitième siècle; les histoires de Bruker, de Tiédémann et de Tennemann en présentaient toutes les évolutions, décrites sous l'influence de trois principes divers; mais restaient les travaux exécutés en France depuis trente ans, et M. Damiron y a pourvu.

Outre le but de ce livre, nous en aimons le plan. Non pas que la classification générale des philosophes en *école sensualiste*, *école théologique*, *école éclectique* nous paraisse très-rigoureuse; les généralisations, œuvre et témoin de la faiblesse de notre esprit, qui a besoin de concentrer les individualités pour les étreindre, sont presque toujours trop grandes ou trop petites, c'est-à-dire qu'elles admettent à tort certaines spécialités, ou qu'elles en rejettent injustement certaines autres. Du reste, le mal est moins grand ici que partout ailleurs, parce que M. Damiron ne tire aucune sorte de conséquence importante de sa classification, et n'a d'autre intérêt à la proposer, que de faire de ses divisions autant de têtes de chapitres. Mais nous trouvons une chose fort commode, nette et profitable, d'avoir pris les écrivains philosophiques un à un, et d'avoir éclairci réciproquement leur doctrine par leur histoire et leur histoire par leur doctrine.

M. Damiron suit deux procédés vis-à-vis de chaque philosophe; il le raconte et il le critique. Pour raconter, c'est tout simple, il s'agit seulement de savoir les faits; pour critiquer, c'est plus difficile, il faut avoir une doctrine préalable qui serve de criterium. M. Damiron a-t-il réel-

lement une doctrine toute faite, pour l'opposer invinciblement à tous les côtés faibles des théories qu'il examine? Non, certes; et pourtant oui. Non, car M. Damiron aurait trouvé ce qui ne se trouvera certainement jamais, l'explication du monde matériel et moral, la cause des causes : oui; car lisez les raisons qu'il allègue contre quelques philosophes, et vous resterez convaincus qu'elles sont excellentes. Cela vient de ceci :

Toute la philosophie, passée, présente et future, raisonne sur deux faits, la matière, l'esprit. Le désaccord vient de la façon de considérer ces deux faits primitifs, l'un vis-à-vis de l'autre. Tel veut que l'esprit soit réellement la cause de la matière, et la contienne comme une conséquence, ou bien qu'il en soit le tout, et la domine comme sa partie; tel autre veut que la matière soit le seul fait existant, et que ce que l'on appelle l'esprit, ne soit que la matière modifiée, comme par exemple mise en mouvement; ceux-ci, indépendamment de l'esprit et de la matière dont ils conçoivent l'homme formé, veulent qu'il y ait un autre principe duquel tout procède; ceux-là, que l'esprit de l'homme soit la cause réelle de tout, du monde comme de Dieu, en ce sens que par ses opérations il les découvre, et par conséquent les détermine à être. Supposez encore tous les systèmes que vous voudrez. A moins d'être imaginés par des fous, ils auront chacun une partie raisonnable et vraie, qu'elle soit grande ou petite. Maintenant vous allez concevoir comment un homme d'esprit peut les juger tous sainement, sans avoir pour cela un système complet qui lui appartienne en propre.

Nous avons supposé que ces systèmes étaient l'œuvre de gens sensés, c'est-à-dire qu'ils contenaient des parties claires, nettes et raisonnables; soit donc un premier système à examiner; on en adopte la partie notoirement raisonnable; on procède ainsi vis-à-vis du second et des autres, et l'on se forme de cette manière une sorte de criterium, qui n'en est pas moins sûr, pour être fait de pièces de rapport. Par exemple, les spiritualistes ayant fouillé davantage les fonctions de l'intelligence, sont mieux à même d'en connaître les lois; on les adopte par ce côté. Les sensualistes ont étudié et distingué les sensations mieux que les autres; on leur prend cette portion de leur travail; les mystiques ont vécu dans les choses les plus subtiles du sens moral, on les adopte dans ce qu'ils en ont rapporté de mieux établi. Ainsi de suite. C'est une méthode sage, prudente, sensée, et qui a l'histoire de tous les systèmes pour base essentielle; c'est l'éclectisme.

Le livre de M. Damiron est donc fait du point de vue éclectique. De-

puis quelque temps, c'est une grande mode parmi les jeunes philosophes de se moquer des éclectiques, qui le leur rendent bien, et qui ont raison en cela. Cette haine a deux causes, l'une mauvaise, l'autre déraisonnable. Celle-là, c'est que les éclectiques sont au pouvoir; celle-ci, c'est que les jeunes philosophes sont encore tout frais de leur voyage en Allemagne. Nous ne disons rien de la première; quant à la seconde, les jeunes philosophes ont certainement raison d'être impatiens de voir naître un grand système philosophique qui soit vrai; mais parce qu'ils sont pressés, ce n'est pas une raison d'abord pour s'en prendre aux éclectiques; ensuite pour vouloir nous faire accepter à toute force les systèmes allemands. Cette jeunesse philosophique devrait faire une réflexion, que toutes les personnes sages et compétentes font pour elle, à savoir que les éclectiques ont étudié aussi profondément qu'elle la philosophie allemande, et qu'en étant pour le moins aussi bons juges, ce n'est pas et ce ne peut pas être sans raison qu'ils ne l'ont pas proclamée. Ce peut être une bonne chose d'attaquer M. Cousin; mais c'en serait une excellente de faire des livres qui vaillent mieux que les siens. Qui démolit sa maison et n'en construit pas une autre, reste à l'air et à la pluie.

PHILOLOGIE.

Notions élémentaires de Linguistique, par Charles Nodier, de l'Académie-Française. — Chez Eugène Renduel.

Ce travail a été destiné par l'auteur, premièrement, à former un volume; secondement, et subsidiairement, à servir d'introduction à l'Alphabet, à la Grammaire et au Dictionnaire que vous savez. Nous sommes tous ici-bas nous exagérant chacun sa chose. L'Académie et les académiciens s'exagèrent leur Dictionnaire, et ils répètent bien loin et bien haut que c'est une œuvre à peu près impossible, pour se justifier de nous en donner une à peu près détestable. Il y a peu d'écrivains aujourd'hui plus spirituels que M. Charles Nodier, s'il y en a, et il y en a moins encore qui aient plus de lecture. Cependant, avec toute cette finesse d'aperçus et avec tout ce savoir, nous ne voyons pas qu'il ait de beaucoup désembourbé son coche. Son plan de Dictionnaire est aussi enfondré que jamais. Qu'il nous soit permis de lui appliquer ce mot du marquis de Mirabeau sur l'Italie, à savoir qu'il sent un peu son fagot délié. Ceci sans mauvaise intention, et seulement pour rendre notre idée.

M. Charles Nodier écrit depuis vingt ans au moins sur les dictionnaires, et certes il en a dit des choses très-vraies, très-curieuses et surtout très-piquantes. Cela nous produira-t-il un dictionnaire meilleur? Nous en doutons. Nous demandons bien pardon à notre aimable philologue de lui parler ou de parler de lui sur ce ton, nous qui n'avons ni son esprit, ni sa lecture, ni son âge; mais nous le savons assez juste pour ne pas exiger de nous que nous ayons acquis toutes ces choses, avant de rendre compte de ses livres; il n'arriverait jamais à ce terme, et nous non plus. Nous disions donc que ses travaux sur les dictionnaires ne nous paraissent pas aller au but, ou plutôt qu'ils n'ont pas clairement la conscience de leur but. Il nous semble qu'à tout prendre, un dictionnaire est un répertoire, et rien de plus. Ce n'est ni une grammaire, ni un traité de logique; mettez-y des mots, et placez vos idées ailleurs. Dès-lors, il suffit qu'on trouve les mots dans un dictionnaire, qu'on les y trouve promptement et complétement. Pour cela, le classement alphabétique est excellent, pour deux raisons. La première, c'est que l'alphabet étant très-court, le nombre des clefs est très-borné: la seconde, c'est que toute personne qui sait lire sait l'alphabet, et connaît d'avance d'une manière très-sûre l'économie du dictionnaire. L'ordre alphabétique est donc un moyen de connaître promptement les mots et de les connaître tous; on ne peut pas souhaiter autre chose. Se rompre la tête à trouver un ordre étymologique, un ordre philosophique et autres pareils, nous paraît une maladie fort gratuite; indépendamment de ceci, que ces ordres-là ne seraient pas plus expéditifs, et que toute personne qui voudrait user du dictionnaire en connaissance de cause, serait obligée de comprendre cette base, chose difficile à tous, impossible au plus grand nombre.

Nous croyons que M. Charles Nodier, comme les autres, a pris la question par le mauvais côté, par le côté oiseux, et qu'il eût mieux valu laisser de côté l'ordre des mots, pour s'occuper des mots eux-mêmes. On ferait cinq ou six dictionnaires aussi gros que celui de l'Académie, avec les mots et les locutions de la langue française qui ne sont pas dans ce Dictionnaire français. Il est vrai que nous prenons la langue française là où elle est, c'est-à-dire dans notre histoire, depuis la moitié du douzième siècle jusqu'à ce jour; l'Académie ne la prend que dans son sein, ce qui est un peu plus borné. Vous allez voir une chose bien curieuse d'ici à six mois: M. Guizot va faire publier, entre autres documens relatifs à notre pays, deux volumes *in-quarto* de lettres des rois et des reines de France

depuis l'an mille à peu près. La plupart des mots de ces lettres ne se trouveront pas dans le Dictionnaire; d'où il suivra que les rois et les reines de France ne parlaient pas français. La veuve de saint Louis, la reine Marguerite; Philippe-le-Bel, Charles VII, Louis XI, Anne de Bretagne, François Ier, ne parlaient pas français! O Académie! vous seriez bien naïve si vous n'étiez pas si sérieuse!

Donc nous trouvons qu'un dictionnaire français devrait contenir tous les mots français, passés et présens, qui ont ou qui ont eu une existence notoire et constatée. Tous les mots n'ayant pas la même date d'installation dans la langue, chacun d'eux devrait être accompagné d'un certificat indiquant le moment de son entrée, sa forme orthographique et sa signification première. Il faudrait ensuite le suivre d'époque en époque, décrire toutes ses variations matérielles ou morales, et s'il disparaît, signaler sa mort, et en noter l'année. Il nous semble que c'est par-là que les dictionnaires sont à refaire; quant à l'ordre alphabétique, qu'on le laisse tranquille; c'est une bonne et vieille chose; on ne trouverait rien de mieux.

Ce que nous venons de dire est la condamnation implicite du livre dont nous rendons compte aujourd'hui, car c'est une thèse destinée au dictionnaire et dont celui-ci n'a pas besoin. Qu'importe, en effet, à celui qui cherche la signification d'un mot de savoir si le mot a été matériellement révélé à Adam par Dieu lui-même, ou bien si Adam apprit à le former en entendant croasser les corbeaux, caqueter les poules, piauler les poussins, mugir les bœufs, rugir les lions, ou parler en leur langue le reste des volatiles et des quadrupèdes? Ceci nous semble exactement la fameuse thèse des moines espagnols, à propos du potage : Peut-on dire, ne peut-on pas dire que ce potage est reéllement à nous? — Mangez-le, excellens moines; et quand vous aurez fini, la question sera bien avancée. Les principes sur la formation du langage nous paraissent donc tout-à-fait hors de cause en fait de dictionnaire; car les dictionnaires appartiennent, non pas aux temps où l'on apprenait à parler, mais à ceux où l'on parlait. Pour faire un dictionnaire, prenez une langue.

Il est vrai qu'il peut être fort intéressant en soi de savoir au juste si Dieu a révélé matériellement la langue au premier homme, ou bien si celui-ci l'a apprise des animaux. M. Charles Nodier se décide pour ce dernier cas, d'où il suivrait que les bêtes de la création auraient rédigé le premier dictionnaire. Ainsi présentée, la question a un intérêt réel et peut être débattue. Ce n'est pas que nous ayons envie de l'entamer, Dieu nous

en préserve! mais enfin M. Charles Nodier nous permettra bien d'en dire deux mots.

Il a une répugnance fort vive à admettre que Dieu ait révélé directement et matériellement sa langue au premier homme, et il cite là-dessus le Cratyle, Lucrèce et saint Grégoire, aimant mieux que l'homme ait appris à parler avec les serpens, les ours, les oiseaux, les arbres et les fontaines. Nous avons une fort grande admiration pour Platon, un respect tout aussi grand pour saint Grégoire et une excellente volonté pour M. Nodier; quant à Lucrèce, nous le prisons pareillement à un très-haut degré, quoique nous ne l'ayons pas lu dans la traduction de M. de Pongerville, et probablement à cause de cela; mais, malgré toutes ces autorités, estimables à divers titres, nous nous en tenons à la croyance catholique, et nous pensons, avec M. de Bonald, que la langue a été matériellement révélée. Le raisonnement que nous faisons pour cela est simple; le voici :

Celui qui créa l'homme n'en créa pas qu'un seul : il en créa deux; il ne leur fit pas seulement le corps, il leur fit l'ame. Or, qu'est-ce que l'ame? Ce sont des idées et des sentimens; et les idées et les sentimens, quelque peu nombreux qu'ils soient, supposent une méthode pour les classer et les exprimer, c'est-à-dire une langue. Après avoir créé l'homme et la femme, Dieu dut avoir créé tout ce qu'il leur fallait pour vivre à la condition d'homme et de femme, c'est-à-dire d'êtres religieux et intelligens. En leur donnant la main, il leur apprit à saisir; en leur donnant le pied, il leur apprit à marcher; en leur donnant la langue, il leur apprit à parler; en un mot, il leur donna la réalité de tout ce que comportait leur état présent et la possibilité de tout ce que comportait leur état futur. Sans cela, l'homme et la femme seraient morts de faim, d'isolement et de stérilité, avant d'avoir appris des bêtes à manger, à s'aider et à se reproduire. Pourquoi, du reste, ne croirions-nous pas cela? Est-ce que Dieu, qui a créé, n'a pas pu instruire? Que veulent dire ces plaisanteries, que Dieu n'était pas fait pour s'installer maître de grammaire? M. Nodier le fait bien pour nous, qui ne sommes pas nés de sa volonté. Est-ce qu'un langage à créer ne valait pas un *fiat?* Certes, si Dieu en donna un au soleil, qui est la lumière des corps, il ne dut pas le refuser au langage, qui est la lumière des ames.

Système pour système, nous aimons donc mieux celui qui donne Dieu pour père à la parole, que celui qui lui donne les animaux; mais nous avons déjà rassuré le lecteur, en lui disant que nous ne voulions pas discuter la question, et nous lui tenons parole. Passons ailleurs. Il y a un seul point

sur lequel nous demandons la permission d'insister avant de finir : c'est la poésie. M. Nodier touche la poésie, dans son travail ; et, à notre avis, il l'a touchée comme il a touché les dictionnaires, c'est-à-dire un peu par côté. Après avoir montré comment la langue italienne est limpide, parce qu'il y a des cascatelles en Italie, et les langues américaines sifflantes, parce qu'il y a des serpens en Amérique, M. Charles Nodier, comparant ce qu'il appelle les langues pauvres et les langues riches, établit que la poésie est impossible avec les langues riches, et, trouvant la nôtre opulente, en conclut que toute poésie est morte parmi nous et est désormais impossible. Les raisons qu'il donne de cela nous ont paru singulières : vous allez en juger.

Quand les langues sont pauvres, dit en substance M. Nodier, le mot propre manquant, on détourne d'autres mots, et on décrit avec la parole un cercle autour de l'idée, qui reste déliée, insaisie, et qui flotte. Quand on a le mot propre, on l'emploie, et adieu la figure, et partant la poésie ; car M. Charles Nodier met la poésie dans les mots. Aujourd'hui, poursuit-il, il n'y a guère d'idée qui n'ait son terme correspondant et propre ; il est impossible de périphraser : donc la poésie est morte et impossible.

Nous reconnaissons qu'il est fort chanceux de n'être pas de l'avis des hommes d'esprit. Cependant nous nous risquons. Nous trouvons, nous, que la poésie n'est nullement dans les mots, et qu'il importe fort peu que les langues soient pauvres ou riches, ajoutant que nous ne comprenons pas ce que c'est que la pauvreté ou la richesse des langues ; car une langue n'a jamais que les mots qui lui sont rigoureusement nécessaires, à une époque donnée, et on n'est ni pauvre ni riche, quand on possède le nécessaire absolu. A notre avis, la poésie est dans les idées, ou dans les rapports que l'ame établit entre les objets. Expliquons-nous. Soit donné l'homme : comparez-le avec ses habitudes de chaque jour, et il en naîtra des idées sur ses devoirs quotidiens, sur ses allures familières, c'est-à-dire des idées qui ne surprendront, ni ne toucheront, ni n'enflammeront notablement l'esprit ; comparez-le avec ses aïeux les plus reculés, avec sa postérité la plus éloignée, avec Dieu, d'où il vient, avec Dieu, où il va, et il en naîtra des idées saisissantes et grandioses, qui exalteront ou toucheront l'intelligence et le cœur, qui passeront de là jusqu'aux organes, et qui nous rempliront tout entiers. Voilà la poésie. Maintenant expliquez ces idées comme il vous plaira, en prose ou en vers, avec la parole, la peinture, l'architecture ou la musique, avec des langues sifflantes ou limpides ; ce sera toujours de la poésie.

La poésie est donc dans la pensée. En fait d'expression, la plus rigoureuse est la meilleure. Le mot qui colle à l'idée et qui en accuse fortement les contours, est celui qu'il faut choisir. La périphrase est absurde; c'est un luxe qui meurt de faim; la périphrase, c'est un pauvre charlatan qui amuse par ses gentillesses le public des rues, après dîner, et qui est à jeun pour son propre compte. Il est expressément défendu à tout écrivain de se servir de la périphrase, à moins d'être de l'Encyclopédie ou de l'empire, de se nommer M. de Saint-Lambert, M. Jacques Delille ou M. Casimir Delavigne. Mais de la périphrase à la métaphore, il y a aussi loin que d'ici à Sirius. L'esprit d'un poète qui compare les objets sous des faces fécondes en rapports touchans, gracieux ou terribles, les aperçoit dans une foule de situations analogues avec les choses terrestres, humaines ou divines. Dès-lors ces objets participent en quelque sorte à la nature et aux prérogatives de ces choses; et le poète exprime les premiers avec les formes et les couleurs qui sont propres aux secondes; de là cette variété, cette abondance, cette pompe de l'expression; mais il n'y a là ni circonlocution ni périphrase; c'est un langage aussi rigoureux que l'algèbre, et qui contient tout ce qu'il annonce. Ces mots flottans, ce sont des mots nécessaires; ces mots figurés, ce sont des mots vrais.

La poésie est donc immortelle, parce que les choses ont des rapports infinis, et que chaque croyance nouvelle est un point de vue qui rajeunit le monde. Les langues n'y peuvent rien. La conviction personnelle de celui qui écrit ceci est que nous touchons à une magnifique époque de poésie, fille de la sympathie actuelle pour toutes les choses passées de la famille, de la patrie et de la religion. Les grands poètes n'ont jamais chanté que les ruines. Troie, et puis Homère. Dieu sait que les ruines ne manquent pas à la France. Du reste, il nous vient en idée, un peu tard, que nous avions un argument sans réplique pour prouver que la poésie ne meurt pas; le libraire Eugène Renduel imprime un volume de vers de M. Victor Hugo. Celui-là grandit pour le salut de bien des choses.

HISTOIRE.

Histoire du seizième siècle en France, par Paul L. Jacob, bibliophile, chez Mame.

Nous allons être fort sévère pour ce livre; nous prions l'auteur de voir en cela une preuve de l'estime que nous faisons de lui.

Le principal reproche que nous croyons devoir faire à cet ouvrage, c'est son titre; et comme son titre, c'est le livre lui-même, c'est reprocher à l'ouvrage sa propre existence. Nous avons dit que nous serions fort sévère. Qu'est-ce que le seizième siècle? Nous avouons naïvement que nous n'en savons rien, et nous ajoutons que nous serions étonné de voir quelqu'un qui le sût. On n'a rien dit en effet, quand on a expliqué que le seizième siècle c'est la somme des années qui s'écoulent de 1500 à 1600, parce que, durant ces années, il s'est passé tant de choses et d'ordres si divers, qu'il faut nécessairement ajouter quelle est la série d'événemens dont on s'occupe. Voulez-vous les prendre tous? à la bonne heure. Voulez-vous en choisir quelques-uns? passe encore; mais, au nom de Dieu, prévenez-nous.

Le livre actuel a la prétention de circonscrire un peu sa matière, en indiquant qu'il n'embrasse que le seizième siècle en France; mais nous ne savons pas comment cela s'est fait; car pendant les deux volumes, nous ne sommes presque pas sortis de l'Italie. Il y a encore un autre embarras. Toutes ces guerres d'Italie, qui ne sont pas encore à leur fin, ont pour cause des événemens de succession antérieurs au seizième siècle, et vers lesquels l'esprit est nécessairement forcé de se replier; si bien que dans cette histoire du seizième siècle en France, on est les trois quarts du temps hors du seizième siècle et hors de France.

Tout ceci nous confirme dans ce que nous avions l'honneur d'écrire à l'auteur, en le remerciant de l'envoi de son livre, à savoir, que nous ne comprenions pas trop une histoire qui se jette à l'improviste au milieu des événemens, et qui a la prétention de s'occuper de son affaire, sans se mêler ni de ce qui précède ni de ce qui suit. Les historiens ont beau faire, ils sont toujours les très-humbles serviteurs des événemens qu'ils sont obligés de suivre de çà, de là, dans leurs ramifications, dans leurs caprices, dans leurs causes, dans leurs effets. Vous voulez vous circonscrire dans une époque déterminée? vous avez tort, la plupart des événemens sortent de votre cadre; ils n'y sont pas nés, ils n'y mourront pas. En définitive, on ne peut pas faire une portion de l'histoire, il faut la faire toute. Ceci ne souffre qu'une exception, et cette exception est la règle elle-même. On peut détacher des annales d'un pays une certaine idée, un certain ordre de faits, la liberté individuelle, la forme du gouvernement, l'ordre de succession dans les familles; mais il faut poursuivre ces choses-là d'un bout à l'autre, de la source à l'embouchure; en un mot, il faut écrire toute l'histoire : n'en dire qu'une part, c'est n'en dire rien.

Ainsi donc, soit à lire le titre du livre qui nous occupe, soit à parcourir le livre lui-même, on ne sait ni ce qu'on fait, ni ce qu'on veut, ni où l'on va. Ce sont de certaines pages à propos de certains événemens. Du reste, aucun caractère. Pour ce qui est du seizième siècle, on apprend bien quelques-unes des choses qu'il a vues, mais à coup sûr, on n'en apprend ni la moitié, ni le quart, ni le centième, ceci n'est pas exagéré. Il y a aujourd'hui un préjugé assez singulier en matière d'études historiques, qui consiste à les partager en sections qu'on a soin d'isoler et de rendre indépendantes. Ainsi, par exemple, vous entendez dire que tel écrivain ne s'occupe ni des lois, ni de la forme du gouvernement, ni du régime des villes, ni de la constitution des bourgs et villages, ni des corporations industrielles, ni des communautés religieuses, ni des ordres militaires, ni des études littéraires, juridiques, théologiques, ni de la circonscription géographique, ni des magistrats, ni des procédures, ni des sciences, ni des costumes, ni de l'architecture, ni de la peinture, ni de la sculpture, ni de l'agriculture, ni de la chasse; mais que cet écrivain s'occupe de l'histoire proprement dite. Mais qu'est-ce donc que cette histoire proprement dite? De quoi s'occupe-t-elle? que veut-elle? qu'enseigne-t-elle?

M. Paul Lacroix a écrit ainsi deux volumes d'histoire proprement dite. Vous y trouverez la mort de Charles VIII, la vie de Louis XII et d'Anne de Bretagne; deux ou trois batailles, autant de fêtes; voilà tout. Mais si vous aviez besoin par hasard de quelque chose de précis et d'approfondi sur les matières innombrables dont nous parlions tout à l'heure, ne l'y cherchez pas. Il se peut après tout que ces choses-là ne soient pas de l'histoire; mais alors il serait urgent d'inventer quelque science dont elles fussent; car nous sommes obligé de les savoir, pour connaître réellement le passé et le présent de la France.

Voilà ce que nous pensons du livre, quant au fond. Pour la forme, voici. M. Paul Lacroix transcrit fréquemment, presqu'à chaque page, des fragmens de mémoires contemporains; et lui-même, de temps en temps, après avoir raconté avec la langue actuelle, s'interrompt pour faire parler un personnage, ou selon qu'il a réellement parlé, ou d'après quelque pastiche plus ou moins bien réussi. Nous trouvons que c'est là un barriolage fatigant, et que rien n'est discordant comme un commencement de paragraphe du Bibliophile terminé par une fin de Commines, de Saint-Gelais, de Dutillet ou de Jean d'Auton. Nous pouvons nous tromper, mais c'est notre avis.

L'auteur a écrit les lignes suivantes dans sa préface : « Tout historien qui ne s'astreindra pas à la tâche simple et modeste de compilateur, ne fera qu'un roman inventé à plaisir. » Nous trouvons ceci un peu fort. Le duc de Bourgogne Philippe-le-Bon, dit Olivier de la Marche, ayant eu du mal à la tête, se la fit raser, et il fit vanter outre mesure, par ses grands officiers, le bonheur qu'il y avait à être chauve. Tous les chevaliers des deux Bourgognes et de la Flandre coupèrent leur chevelure, et se présentèrent le crâne pelé aux fêtes de Lille et de Bruxelles. Ils étaient affreux à voir, mais ils aimaient mieux le duc que leur propre bonne grâce. Si le Bibliophile était duc, nous ne savons pas ce qui arriverait; mais il n'est qu'homme d'esprit, et la compilation restera compilation.

Histoire de France, depuis l'invasion des Francs jusqu'à l'avénement de Louis-Philippe Ier, par M. Émile de Bonnechose. — Chez Firmin Didot et L. Hachette.

Nous vous donnons ces deux volumes *in-dix-huit* pour l'un des plus mauvais griffonnages historiques qui aient été commis depuis Pharamond. Il paraît qu'on voudrait se mettre vis-à-vis de l'histoire comme vis-à-vis de la littérature, c'est-à-dire sur un pied de légèreté et d'irrévérence, que ne doivent pas souffrir ceux qui en connaissent les difficultés et qui en sentent le prix. Pour notre part, nous arracherons sans ménagement et sans miséricorde tous les chardons qui pousseront dans le champ historique, parce que la moisson qui y croît est encore si pâle et si faible, qu'il ne convient pas de permettre qu'on lui dispute sa place et son soleil. Si elle était grande et forte, ce serait autre chose; semez la plus mauvaise herbe au milieu des chênes, leur ombre l'étouffera et la tuera; les arbrisseaux, eux, n'ont pas cette puissance; ils tendent leurs petites feuilles à la rosée, et leurs brins, loin d'ombrager et d'étouffer quelque chose, se plient et se rompent sous le poids de l'insecte qui les gravit. Laissez donc croître en paix nos arbrisseaux, et gare aux ronces et aux insectes.

C'est, en effet, une chose étonnante et merveilleuse que la façon avec laquelle certains jeunes gens traitent cela. Ont-ils quelque espérance par leur esprit? Loin de s'enfermer seuls, de polir patiemment et longuement la parcelle de métal pur qu'ils ont découverte dans leur mine, les voilà qui se répandent la tête haute, comme s'ils portaient sur cent mulets les cailloux de Candide. Place à ces messieurs! N'avez-vous pas une tâche

à remplir dans votre journal! Oh! la plus insignifiante, la critique, par exemple; ces messieurs rendront compte des livres et des théâtres; les livres et les théâtres? qu'est-ce que cela?

Pardon, mes maîtres; mais le monde ne peut pas aller ainsi. Nous avons tous été jeunes gens, et nous le sommes par l'âge; mais nous vous disons ceci par droit de pair : la science et la littérature sont deux châtelaines amoureuses, de bonne vie et d'incorruptible honneur; ce n'est pas de prime-abord qu'on obtient d'elles le baiser et l'écharpe; il faut aller les mériter dans la poudre des champs clos et sous la pluie des courses lointaines. Jeunes et frais, vous serez serviteurs; robustes et hâlés, vous serez maîtres. Il en est dans ce monde comme dans le monde de la noblesse d'autrefois; la tête blonde y est pour la fête, la tête grise pour le combat; le page mène la monture, le chevalier mène la dame.

Ne craignez point d'arriver trop tard dans le monde de l'intelligence; arrive bien qui arrive à point. La jeunesse est longue. Enfermez-vous! enfermez-vous! Passez vos bonnes, vos fécondes années dans l'obscurité du travail, instruisez-vous par l'expérience des morts illustres. Si vous êtes pauvres, travaillez; si vous êtes ambitieux, travaillez; si vous portez au fond de votre cœur la joie de quelque mère ou de quelque amie, travaillez; vous verrez qu'au jour de l'épreuve, les rangs s'ouvriront devant vous; vous sortirez du fond de votre solitude robustes, aguerris, infatigables; vous manierez la pique comme d'autres l'éventail; vous frapperez au visage les pompéïens de Pharsale, et vous les disperserez devant vous. Alors toutes vos douleurs de jeunesse vous seront des souvenirs de joie; vous trouverez partout le respect et l'estime : l'estime, parce que vous aurez souffert; le respect, parce que vous aurez vaincu.

Avant tout, soyez bien persuadés de ceci : à savoir, que la gloire est une bête plus rare que la licorne. Vous pouvez vous risquer à la chasser; mais pour cela ayez, comme a dit le maître, bon œil, bon pied, bonne main : bon œil, pour l'apercevoir, bon pied, pour l'atteindre, bonne main, pour la frapper. Ayez encore, et ceci est important, des vivres pour une longue route. Cette bête-là n'a pas les mœurs du lièvre; on peut bien la blesser au sortir du gîte, mais ne l'y attendez pas les mains dans vos poches, elle n'y viendra pas mourir.

A. Granier de Cassagnac.

CHRONIQUE.

Le fait triste et solennel qui a rempli la semaine et l'a voilée d'un crêpe, c'est la mort de Boïeldieu, ce compositeur si français avant et depuis l'invasion italienne. Rien n'altéra jamais l'originalité native de son style, qu'il modifia avec l'âge, et par le progrès qu'il imposa à son époque, et où ses élèves, le nombre en est grand, puisèrent leur forme douce, claire, intelligible et toujours harmonieuse. L'éloge de Boïeldieu est dans la popularité de son nom et de sa musique, chantée dans toute la France, par toute l'Europe. Préférant le trait qui distingue, s'il est juste, au catalogue dont il ne reste rien, fût-il exact, nous répéterons comme éloge, comme jugement, comme opinion, que la musique de Boïeldieu est essentiellement française; française comme les vers de Béranger, la danse de Mlle Taglioni, la voix de Levasseur. Cette musique, cette danse, ont un accent, elles sont sœurs. Vous les reconnaîtrez en pays étranger, les étrangers les reconnaissent. J'admire la fière musique allemande, la sensuelle et luxurieuse musique italienne, mais j'aime la musique de Boïeldieu avec le bourgeois qui la fredonne dans la rue, avec le laboureur qui la livre à l'air comme la moisson, avec le marin qui la promène sur l'Océan, avec le maçon qui la monte à l'échelle; je l'aime même contre le prêtre qui la proscrit.

M. de Beaumont vit encore, ce prêtre qui faisait de l'eau à Versailles, et qui en ferait aujourd'hui parmi le peuple. Vous proscrivez Boïeldieu, monsieur de Beaumont, devant les amis de Boïeldieu, qui ne vous ont pas proscrit quand ils ont proscrit des rois, des reines, toute une race dont vous étiez l'aumônier! Vous proscrivez un mort!

Et quand on nous assure que vous n'êtes pas le fougueux et rugissant M. de Beaumont, que vous êtes M. de Quélen, à la robe de soie tendre, aux paroles de velours, celui qui mène au ciel par un escalier à rampe d'or, notre étonnement est encore plus miraculeux : pardon de parler miracles, monsieur l'archevêque. Quoi! vous êtes humain, on nous l'a

dit, et vous troublez une paisible cérémonie parmi les hommes! Quoi! vous avez des salons où l'on cause, où l'on joue, où l'on rit, on nous l'a assuré, et vous haïssez la musique, cette reine des salons! Quoi! vous avez assisté à l'opéra de PHARAMOND, musique de Boïeldieu, et vous refusez l'absoute à LA DAME BLANCHE, musique de Boïeldieu! Est-ce le sujet de ses opéras que vous punissez dans l'homme? Peut-être détestez-vous la musique italienne, et c'est à la musique française que vous avez dit anathème en lui fermant, par dilettantisme, par bon goût, et non par fanatisme, la porte de vos églises. Est-ce donc une épigramme de prêtre lyrique que vous avez voulu faire, monseigneur, en réduisant cette musique à n'être accueillie dans son plus beau type que sous la voûte des Invalides?

Religion ou quoi que ce puisse être, il est toujours mal de fermer le ciel, monseigneur, à quelqu'un. Ceux que nous poussons nous servent, et il est bon d'avoir des amis partout, monseigneur, même au ciel.

Le temporel cette fois a du moins vaincu le spirituel. Monsieur le ministre de l'intérieur vient d'accorder, à titre d'indemnité annuelle, sur le crédit des beaux-arts, la somme de 1,200 francs au fils de Boïeldieu; et sa veuve a écrit aux journaux pour donner de la publicité à la conduite généreuse de M. Thiers envers notre célèbre compositeur, avant même que ce devoir lui fût imposé par la tardive reconnaissance des masses.

C'était une obligation sainte pour l'Opéra-Comique, et il l'a fidèlement accomplie, de rendre un hommage pieux à la mémoire de celui qui éleva si haut sa gloire. Deux des plus jolis opéras de Boïeldieu et une romance de sa jeunesse ont été la mélodieuse oraison funèbre qui a été chantée autour de son buste, ombragé de crêpes et de lauriers.

Point de rapprochemens à tirer, ce serait un scandale, de l'anecdote que nous allons rapporter sur un monseigneur d'autrefois, fermant aussi la porte à des comédiens :

La femme d'un négociant de la rue Saint-Jacques, où il y a, à la vérité, plus de bottiers que de négocians, était belle, peut-être un peu coquette, mais à coup sûr très-malheureuse d'une union où elle n'avait rencontré ni l'esprit qui tient lieu de la fortune, ni la beauté qui supplée l'esprit. Elle n'avait pas même rencontré la fortune, qui fait passer sur l'absence de l'esprit et de la beauté. Tous les mariages sont mauvais, assure-t-on; celui-là était détestable. La jolie femme était battue; encore si elle eût été aimée! De misère en misère, un jour le désespoir la saisit, et elle descendit en pleurant la rue Saint-Jacques pour aller se noyer. A ceux qui auraient ce projet, je conseillerais de la remonter au contraire, l'eau ne se trouvant qu'à trente lieues dans ce sens, on a le temps d'y mieux songer. Elle descendit donc la rue Saint-Jacques, la tête basse et d'un pas leste, car elle était jeune comme elle était belle, ce que j'avais oublié de dire,

mais ce qu'on a pu supposer, puisque j'ai dit que son mari était laid.

Avant de se noyer, elle entra dans l'église de Notre-Dame, s'agenouilla au pied de la Vierge et pria avec ferveur. Derrière elle un homme vint se placer. Quand elle se leva, cet homme se leva; quand elle sortit, il sortit; et quand elle fut arrivée sur le pont par où elle projetait d'abord de se noyer, elle monta de préférence dans un fiacre. Le fiacre roula vers la Chaussée-d'Antin.

Donnez à une femme, ceci en manière d'épilogue, des tapis, elle désirera un lit massif de palissandre; accordez-lui le palissandre, elle demandera des tableaux de Roqueplan et de Decamps. Cela obtenu, elle voudra des chevaux, des calèches, des chasseurs. La femme de la rue Saint-Jacques eut, par cet homme qui s'était levé, l'avait suivie et s'était noyé avec elle dans le fiacre, chasseurs, calèches, chevaux, tableaux, tapis, maison; mais ce qu'elle n'obtint pas, ce fut de savoir quel était cet homme.

Et voilà pourtant ce qu'elle désirait par-dessus tout. « Es-tu Joseph Bonaparte? lui demandait-elle naïvement. Es-tu le fils de l'Homme? Es-tu l'Homme lui-même? » Le bel inconnu lui jetait une bourse d'or ou un diamant, et la bouche curieuse se fermait.

Au bout de trois ans d'attente et de curiosité, la malheureuse n'y tint plus. Malgré la menace que lui avait faite son protecteur de la quitter et de disparaître pour toujours dès l'instant où elle le ferait suivre, elle le fit suivre. Dès lors elle sut à qui elle devait sa position brillante, mondaine, incomparable, depuis trois ans. Elle n'eut plus rien à désirer.

Ève avait mangé la pomme.

Vint le jour de l'an, jour où elle recevait habituellement des écharpes, des écrins, des vases, et le baiser de Janus au front.

Quand Janus entra, au lieu de se voir accueillir par un sourire de bonne année, il aperçut, dédaigneuse et mécontente, dans un coin, celle qui lui avait été gracieuse pendant trois cent soixante-quatre jours. « Quoi, ma chère ame, ces tissus, ces diamans, ces vases, ces écharpes, ce baiser!

— Il manque quelque chose à mon bonheur, monsieur.

— Quoi! les étoiles, mon ame?

— Non, monsieur.

— Parlez donc, ou je meurs. »

Et la belle noyée de la rue Saint-Jacques tomba à deux genoux dans la plus humble componction, et s'écria :

» Monseigneur, donnez-moi votre bénédiction! »

Si les grands artistes meurent, l'art du moins est immortel. Cette semaine il a compté une merveille de plus au Diorama, dans le dernier tableau de M. Daguerre, représentant l'église de Notre-Dame-du-Mont. Le procédé de lumières au moyen duquel ce tableau passe du jour le plus ma-

tinal, le plus religieux, à l'éclat du midi, pour redescendre graduellement à la nuit la plus épaisse, et se rallumer ensuite à la clarté des flambeaux, de mille flambeaux, gerbe éblouissante d'une messe de Noël, est le même procédé qui vous montre d'abord l'église vide de personnes, encombrée de chaises, et qui plus tard, lorsque l'église s'enflamme, laisse voir assis sur ces chaises quinze cents auditeurs dans les attitudes les plus variées. Comment ces quinze cents personnes sont-elles venues là sans que nous les ayons aperçues? Où étaient-elles cachées? Demandez ce mystère au soleil dont les rayons ont été séparés comme les fils de soie d'une bobine, pour être adressés, chacun séparément, aux corps avec lesquels ils ont le plus d'affinité. Les objets dont la nature était d'être rouges ont été peints avec des matières qui absorbent le rouge; les objets destinés à être bleus ont été coloriés avec des matières qui absorbent cette couleur. Ainsi du vert, ainsi du jaune; et si bien qu'en donnant à certains corps une propriété négative ou positive, selon que le peintre l'a voulu, tel objet a été visible, tel autre a cessé de l'être. Qu'on songe à la prodigieuse quantité de couleurs différentes qu'il a dû employer pour combiner ses effets et les obtenir. Ainsi, par exemple, une seule colonne est peinte par places à l'huile, à l'eau et au lait. De là l'artiste est parvenu à rendre invisibles ses personnages pendant le jour, à la clarté du soleil, pour les rendre saillans et visibles à la lumière factice et réverbérée des lampes. Une vérité de la physique, un résultat simple de l'optique, déplacés de la science pour être appliqués à la peinture, ont produit cette merveille. Newton et Biot ont été délayés dans Raphaël. Voilà le calcul, le problème, voici la surprise.

L'église est triste et nue. Sa perspective mélancolique s'enfonce sous la grand'nef, serpente sous les arceaux tailladés et pâles du jubé pour mourir à la surface des vitraux coloriés jaunes et rouges. C'est le matin. Le soleil monte, et l'église projette ses fortes ombres; les chaises sont dorées, les vitraux étincellent, mais personne encore dans cette solitude. Affaibli, le jour nuance en violet le plafond ogive, déteint en vapeur bleue-claire sur les dalles, fume d'entrecolonnemens en entrecolonnemens. Le violet devient noir; il est nuit, plus nuit encore, nuit sourde. Dans le fond de l'église, une goutte lumineuse descend, s'élargit, voltige comme un papillon de droite et de gauche, et dépose sur chaque point de l'espace une flamme. Ces vingt flammes en engendrent d'autres. On distingue déjà les branches qui les portent : ces branches sont des cristaux, des chandeliers. Tous les chandeliers ruissellent de feu, les ténèbres disparaissent. Et enfin sur les chaises se montre la foule assise qui prie.

Rien ne manque à ce tableau : tout ce que peut l'illusion, tout ce que demande le recueillement de l'ame. La lune? la voici. Elle frappe les vi-

traux et croise ses rayons et ses ombres avec les ombres et les rayons des lampes. La musique? écoutez, l'orgue gémit sous les voûtes. A genoux donc! que ce soit pour Dieu ou pour l'artiste.

Il est un pays que nous ne connaissons guère que par l'encre de Chine, le vermillon chinois, le thé pékao, le laque, les magots et les paravens : c'est la Chine. Sur le reste, il faut s'en rapporter aux jésuites ou aux sinologues de la rue Richelieu; mais, les uns ayant voulu se faire comprendre des Chinois, les autres ayant prétendu les comprendre, deux vanités incalculables dans leurs résultats, la Chine est demeurée pour nous un pays fantastique. Entre des contradictions sans nombre, il ne nous est resté pour autorité que la garantie plastique de la vie matérielle des Chinois. Nous ne remontons à la connaissance de leurs mœurs qu'au moyen de cette foule de petits meubles dont le commerce enrichit nos Dunkerque. Nous procédons, à l'égard de cette civilisation de cheminée, par l'anatomie comparée des casse-têtes. Le ventre d'un magot, les moustaches d'un bonze et les panneaux d'un paravent étant donnés, reconstruire les mœurs, les habitudes, la religion, la forme sociale et mythique du peuple. Il y a des gens dans la rue Richelieu qui les reconstruisent, et auxquels on vend une heure après, à la Porte-Chinoise, du thé suisse pour du thé hysween, du vieux Sèvres ou du nouveau pour du Japon. Ils symbolisent et ils boivent.

Moi, je serais fâché que l'on connût mieux la Chine. Adieu dès ce jour la naïveté et le mystère. Nous irions à Pékin par des chemins de fer, et par la vapeur au fleuve Jaune. Je me suis fait un peuple chinois, un empire de la Chine auxquels il me serait dur de renoncer, et que Gengis-Khan n'a jamais conquis aussi souverainement. Ma Chine, c'est une tasse blanche et bleue. Autour de la panse de cette tasse, que je fais pivoter sur elle-même, je vois courir, comme si j'allais en poste, des pagodes étagées, treillissées de roseaux, vernies au carmin; je vois au bord de leurs toits recourbés comme des pantoufles, des sonnettes; sur les sonnettes, des femmes losangées et rêveuses qui se balancent; sur les femmes, des oiseaux qui parlent; sur ces oiseaux, des arbres qui chantent. Je m'assieds et sommeille au milieu de toutes ces figurations où M. Klaproth ne tiendrait pas une seconde, et je domine de là des mers bleues, des ponts épais d'un fil jetés sur ces mers, des canaux où ruissellent du thé, des îles, tout une Venise d'azur, et quand j'ai assez voyagé du lac au fleuve sur la feuille du camphrier, quand j'ai assez bondi du dos des mandarins au ventre du bonze, et gagné assez d'épouvante en regardant les lions qui ont un nez d'homme, et les hommes qui ont des gueules de lion, je sucre mes mémoires et bois ma relation.

Ainsi a fait M. Henri, auteur de CHAO-KANG (prononcez Kao-Kan : voir le dictionnaire Landais), ballet-pantomime en trois actes, avec épilogue. Il a puisé sa couleur locale dans les bols du Japon; l'éthnographie de son poème rappelle les lames d'éventails de nacre. J'aime le chorégraphe en cela. Ses études n'ont rien ôté à mes croyances, et je préfère être Chinois de paravent avec M. Henri, que Chinois comme M. le baron d'Ekstein.

Dans la préface de son ballet, — il n'y a pas que les drames modernes pour avoir des préfaces, — M. Henri prévient que le chorégraphe ne *peut admettre dans un ballet des faits antécédens sans courir le risque de devenir inintelligible*. Cette règle de poétique ferait honneur, dans son application, à plus d'un auteur dramatique. M. Schlegel ne dit pas autrement dans ses Études sur Shakspeare. A l'appui de sa théorie, M. Henri cite les Romains. J'eusse préféré l'avis des Tatares dans l'occurrence. Je dis Tatares et non Tartares. Nous devons à M. Klaproth la suppression d'un R, découverte qui nous fait bien plus admirablement connaître ce peuple. « En réclamant l'indulgence du public, ajoute le chorégraphe, je » crois devoir le prévenir, afin qu'il puisse mieux comprendre les détails » de la pantomime, que le geste fait pour indiquer la *couronne impériale* » ou l'*empereur* est celui où les mimes ceindront avec leur main le tour » de leur front, pour marquer la place du diadème, et que celui où ils » indiqueront *cinq moustaches* voudra désigner le *gouverneur*. » Comment désigne-t-on *cinq moustaches*, avec cinq doigts, qui représentent tout aussi bien cinq perruques ou cinq autres unités capillaires? et d'ailleurs, comment a-t-on *cinq moustaches*, surtout en Chine, où je n'ai jamais compris seulement qu'on en eût deux déjà si démesurément longues? — Je conviens qu'il était difficile de désigner un gouverneur d'une des provinces de la Chine; car la scène se passe dans une province de la Chine. Vous êtes dans le *vestibule du palais d'un mandarin lettré*. En Chine, les hommes de lettres ne sont pas autrement logés; ils ont des maisons vernies, des escaliers de porcelaine, des jardins plantés de cèdres et de palmiers, des esclaves pour les porter en palanquin, des esclaves pour tout, même pour faire leurs livres, je présume. Mon embarras est de savoir comment, à ce prix, sont logés les libraires; et par analogie, Dieu de Fo-Hi! quel beau palais doit habiter le directeur du JOURNAL DES CONNAISSANCES UTILES de Nankin!

Dans ce palais de mandarin se présente Chao-Kang, empereur régnant, caché sous les habits d'un bonze. Le bon souverain a pris ce déguisement pour savoir s'il est aimé sur toute la surface de son pays qui n'a que six-cent-cinquante-mille lieues carrées. A trente sujets par lieue, le bon prince a le temps de marcher.

Le mandarin va se marier. Le bonze assistera au mariage ainsi que son page, petit bonze aussi. La cérémonie est ravissante et très-morale. Ce sont de jeunes femmes ou de jeunes filles (dans le corps de ballet ces sortes de distinctions sont difficiles) qui viennent pour donner à la fiancée des leçons de ménage. Les unes filent, et elles tournent en dansant avec leur fuseau : délicieuses évolutions ; les autres simulent les corrections auxquelles on doit s'attendre dans le ménage quand on oublie de filer; les autres, symbole de maternité, bercent sur leurs bras des poupons transgangétiques qui ont, Dieu me pardonne, des moustaches sous le nez. On est si précoce en Chine!

Mais arrive le gouverneur Han-Tsou, celui qu'on désigne par cinq moustaches, et il fait taire la fête. Le bonze veut arrêter ses violences; indigné, le gouverneur ordonne qu'on le saisisse. Attrape, roi populaire, et sors la nuit en rifflard, sors la nuit dans les rues de Pékin! Le méchant gouverneur commande ensuite d'arracher les yeux au bonze. Ce qu'on va faire, lorsque le page déclare que le bonze est l'empereur de la Chine, sorti de son palais pour jouir de l'amour de son peuple. Le gouverneur s'écrie alors: « Peuple! ces deux bonzes sont des misérables imposteurs, emparez-vous » de leurs personnes.» Quelle contradiction dans le cœur humain! Cet homme veut arracher les yeux à un bonze qui lui manque de respect, et ne tue pas le roi qu'il a entre ses mains et dont il envie la couronne. Il est vrai que Quintilien recommande de ne jamais tuer les rois au premier acte, parce qu'il n'y en aurait pas de seconds : il est probable que la règle s'étend aux empereurs de la Chine exclusivement.

Nous sommes chez le gouverneur; c'est le second acte. La scène, dit M. Henri, s'ouvre par « des tableaux destinés à inspirer la fidélité aux » femmes du sérail. » Et il ajoute immédiatement, sans doute par distraction, *les hommes s'éloignent*. Rien n'est beau, frais, indien, asiatique, comme le palais du gouverneur. Quatre œils-de-bœuf entourant son appartement, laissent voir au-delà des marches de marbre, des bosquets de verdure, verts et humides comme l'Ili, le fleuve céleste. Des costumes blancs, des têtes olives, des poignards, des casaques tigrées, se dessinent sur le fond de ces jardins, dont les fruits doivent être d'or, dont les branches ne portent que des nids d'hirondelle, mets de Dieu, qu'on ne sert qu'aux Tiffins de la cour cimbrique.

Han-Tsou, le perfide gouverneur, ordonne de massacrer le page de l'empereur et d'amener celui-ci en sa présence. Le malheureux roi populaire est non-seulement privé de sa couronne, mais on lui montre la robe ensanglantée du mandarin qui lui a donné l'hospitalité le jour des fiançailles. On danse quelques instans devant lui un pas de caractère, puis on l'empoisonne. Han-Tsou triomphe. Si l'intérêt de ce second acte

n'est pas saisissant comme action, il est prodigieux de décors, de danses neuves et heureusement hasardées. L'élégance, la richesse, l'éclat des costumes, est étourdissant. Celui du gouverneur est tout brocard, cachemire, or et diamant. Ses guêtres coûtent au moins une province. Sujet, j'aurais refusé l'impôt rien qu'à cause de son casque.

La place publique du troisième acte est merveilleuse de vérité, de cette vérité, il faut s'entendre, que M. Henri et moi, lui pour la reproduire glorieusement, moi pour l'aimer, avons découverte autour des cafetières et des bols. Dans la profondeur de la perspective basse, mais enluminée de maisons aux deux côtés, on voit s'avancer des bateleurs; leurs jeux sont une féerie qui enfonce à jamais toutes les chinoiseries du quai des Augustins. On était au fond de l'Asie. Si vous m'eussiez parlé, je vous aurais répondu : *Pan-li;* si je vous eusse interrompu, vous m'auriez dit : *Nan-li.* Qu'est-ce que cela signifie? Demandez à M. Julien. Après les bateleurs, qui ont des gestes que ma plume, fût-elle aussi longue que celles de paon attachées sur leur nez, ne décrirait jamais, viennent les bateleuses. Bateleurs et bateleuses imaginent des bouffonneries inouïes. Tantôt ces femmes, imitant la pantomime des fumeurs, se jettent au visage une fumée qu'on voudrait avaler; tantôt armées de parasols, elles dansent un pas qui ferait la fortune de ce ballet, si elle n'était assurée, sans cela, mille fois au moins. Ce pas consiste à placer sur trois rangs ces femmes roses et ces ombrelles bariolées, puis à faire marcher les unes et tourner les autres comme des soleils ou des roues. L'invention a été triplement applaudie. C'est peu dire : Mmes Elssler et Taglioni applaudissaient.

Il est inutile d'ajouter que le vieux roi populaire n'était pas mort, quoique empoisonné; il se lève du palanquin funèbre sur lequel on le porte à sa dernière demeure; il se lève comme Robert Macaire hors du lit du commissaire du quartier, et digne, si n'était le respect royal, de l'apostrophe populaire à l'usage de tous les Worms-Spire couronnés, il descend à terre et embrasse son peuple dont il n'a jamais été un instant oublié.

L'épilogue, c'est ce qu'on n'a jamais vu, ni sur les tasses à thé, ni à l'Opéra, ni nulle part, excepté peut-être dans un rêve causé par la douce digestion d'un carrick indien : une ville de la Chine illuminée! Trois mille lanternes allumées! Un pont jeté sur une grande mer! cette grande mer naturelle; sous ce pont, sur cette mer, le feu réfléchi, des barques qui voguent, des mandarins qui passent; entendez-vous une ville entière, une mer pour de bon; des femmes ravissantes, aux yeux obliques, un roi entouré d'institutions chinoises et de lanternes de couleurs, c'est à venir de la Chine pour voir la Chine à Paris!

M. Henri est un habile homme. Avec la salle Ventadour il a fait un théâtre, avec un verre d'eau la mer, avec des danseurs qui ne savent

pas même marcher, à l'exception de quelques-uns, il a fait de spirituels, de charmans, de voluptueux, de fort remarquables danseurs; avec un compositeur inconnu, M. Carlini, il a fait composer une musique si jolie et si neuve, que Lablache a battu des mains comme si lui-même la chantait; M. Henri est un habile homme, avec MM. Porcher et Devoir, il a égalé parfois les magnificences de l'Opéra; M. Henri est un habile homme, car avec un théâtre sans subvention, sans privilége, sans acteurs, mais avec du goût, de l'imagination, de la poésie, du zèle, de la science, un succès sans exemple, il parviendra à ne pas être complétement ruiné, tant nos institutions théâtrales sont admirables et dignes de respect!

La librairie a distingué parmi les productions remarquables de ces deux dernières quinzaines, les tomes III et IV du NOUVEAU TABLEAU DE PARIS AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE, de Mme Charles Bechet. Les noms significatifs de MM. Balzac, Janin, Alphonse Karr, Fortoul, Brucker, Frédéric Soulié, etc., nous dispensent d'insister sur le mérite particulier de chaque fragment de cette instructive et curieuse collection de mœurs. La variété des styles, loin de nuire à l'ensemble de cet ouvrage, donne, au contraire, aux observations piquantes et justes dont il est plein, une physionomie mobile et vivante.

— M. de Vigny, un de nos grands poètes, a renoncé à faire représenter son drame de SYLVIA, que la Comédie-Française a trouvé d'ailleurs trop *littéraire*. Bientôt la Cour d'assises de la rue Richelieu suspendra Molière parce qu'il est trop *comique*, et Corneille parce qu'il est trop *tragique*. M. Ancelot nous reste.

MM. Dumas et Gaillardet ont honorablement vidé leurs différends hier dans le bois de Vincennes. M. Gaillardet avait répondu la veille, dans trois journaux, à la lettre insérée au MUSÉE DES FAMILLES. Le combat a eu lieu au pistolet. Après avoir essuyé réciproquement leur feu, sans résultat à déplorer, les deux adversaires, sur le vœu de leurs témoins, se sont déclarés satisfaits. Maintenant à qui appartient LA TOUR DE NESLE?

L. G.

— Le théâtre royal de l'Odéon doit donner le vendredi 24 et le samedi 25 du courant deux représentations qui doivent attirer la foule. MOÏSE AU MONT SINAÏ, de M. de Chateaubriand, sera représenté par la troupe du théâtre de Versailles.

— Les libraires Denain et Delamarre mettent en vente aujourd'hui une nouvelle édition des ESQUISSES DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, par Dulaure. — Les deux premières livraisons sont en vente.

MACHIAVEL.

DEUXIÈME PARTIE.

Nous avons dit qu'il y a dans Machiavel une énigme dont le mot est encore à trouver; ce serait le sujet d'un livre intéressant; M. Artaud en a choisi un autre qui a aussi son intérêt.

Apprenons de lui-même ce qu'il a voulu faire; les premières lignes de son introduction nous le diront : « Machiavel soutient » depuis plus de trois cents ans, devant l'opinion des hommes, » un grand procès qui n'est pas encore jugé. J'ai pensé qu'il pou- » vait être utile de mettre sous les yeux du public européen toutes » les pièces de ce procès, et de les accompagner des détails et des » discussions que demandait le sujet. — Tel est le but de cet ou- » vrage... Dans cet homme universel qui a tant dit, il fallait bien » tout juger. Mais je me trompe, je ne suis que le rapporteur du » procès; c'est le public qui jugera. »

Le public aime assez les jugemens tout faits, surtout lorsqu'une cause est aussi épineuse que celle-ci, lorsqu'elle exige une étude si laborieuse, le rapprochement de tant d'élémens divers et la conciliation de tant d'opinions contradictoires. Mais enfin, ce jugement, M. Artaud n'a pas voulu le donner, et la critique ne doit lui demander compte que de ses promesses. Il n'a prétendu

être que juge d'instruction, et cette magistrature il l'a exercée en homme consciencieux et fidèle, en y mêlant peut-être quelque peu de la bienveillance d'avocat; les matériaux, les pièces du procès, ont été recueillis en grand nombre, et discutés avec soin : si nous ne partageons pas toujours le sentiment que le résultat de cette discussion inspire à M. Artaud, nous pouvons du moins rendre toujours justice à sa sincérité.

La vie de Machiavel se divise en deux parties fort distinctes : celle où, depuis la chute des Médicis et jeune encore, il fut le secrétaire du *conseil des Dix*, suprême magistrature de la république, et en même temps l'un des agens diplomatiques les plus actifs du gouvernement de Florence; l'autre où, après la restauration des Médicis, Machiavel, forcément condamné à une retraite qui fit le malheur de sa vie, composa les ouvrages qui en ont fait la gloire. Il est probable que si Machiavel fût toujours resté dans la vie active des emplois, s'il eût obtenu cette joie vulgaire si ardemment désirée par lui, il l'eût payée au prix d'une renommée qui connaît peu d'égales; il n'aurait eu ni le temps, ni peut-être la pensée d'être un grand écrivain; il n'eût laissé que des écrits pareils à ce qu'on nomme LES LÉGATIONS; et ce recueil de dépêches officielles serait très-certainement resté enseveli dans la poussière des archives de Florence, avec tous les autres documens du même genre. C'est le nom seul et l'illustration de Machiavel écrivain qui les en ont fait sortir; car les négociations dont le secrétaire Machiavel fut chargé ont, pour la plupart, trop peu d'importance dans l'ordre général des faits historiques, pour qu'on eût jamais songé à les publier, quel que fût d'ailleurs le talent du négociateur.

Le livre de M. Artaud se composant d'une suite d'analyses, l'analyse n'en est pas possible. Notre tâche doit donc se borner à faire connaître les matériaux que l'auteur fournit à l'éclaircissement de la grande cause qu'il instruit.

Conformément à l'ordre des dates, qu'il suit judicieusement, M. Artaud examine d'abord LES LÉGATIONS. Les premières sont sans intérêt, et M. Artaud passe rapidement; mais il accorde à la

mission de Machiavel auprès de César Borgia toute l'attention qu'elle mérite. Le secrétaire florentin avait déjà été pleinement justifié de la calomnie qui lui imputait d'avoir pris part à l'infâme trahison de Sinigaglia, ou seulement de l'avoir approuvée; et M. Artaud a résumé avec soin les raisonnemens déduits en sa faveur. Mais s'il est certain que Machiavel n'a point trempé dans le complot, il n'est pas moins évident qu'il en a considéré l'exécution avec cette calme indifférence, avec cette impassibilité sans conscience, qui sont le caractère de la moralité italienne de l'époque. M. Artaud tente vainement ici de séparer Machiavel de son siècle.

« Pour cette circonstance, dit-il, je présenterai une explication qui excusera peut-être Machiavel. Il est possible qu'il n'ait demandé si souvent à se retirer que pour quitter une cour perfide, où il ne croyait pas qu'il fût de la dignité de son gouvernement de conserver un agent politique. »

Cette supposition est tout-à-fait gratuite. Dans la pensée de Machiavel, la dignité ne venait que bien loin derrière l'utilité, et il était bien évident, pour lui, qu'il était utile à la république d'avoir un résident auprès d'un homme de l'importance du duc de Valentinois. Non-seulement il ne jugeait pas, avant le crime de Sinigaglia, qu'il fût indigne de Florence d'avoir un simple agent diplomatique près de César Borgia; mais, le crime commis, il conseille à son gouvernement d'envoyer *un des principaux citoyens de Florence* en qualité d'ambassadeur, *à l'occasion de ce nouvel événement;* il écrit lettre sur lettre pour presser la république de faire *complimenter* le prince, de lui adresser quelques propositions *honorables et avantageuses*, et de lui témoigner *toute l'amitié possible*, en laissant de côté les lenteurs *et toutes les considérations*. Il excite la seigneurie de Florence à *se réjouir* de ces assassinats, dont elle aussi doit profiter; il exalte les termes pleins de *sagesse* dans lesquels le tyran s'exprime, et il remarque comme la chose du monde la plus simple l'*air de satisfaction* de Borgia, tout radieux du meurtre de ses ennemis attirés dans un lâche guet-apens.

Machiavel, dans le cours de cette mission, avait demandé plusieurs fois à sa république qu'on lui envoyât de l'argent, comme

une espèce de condition de son séjour près de César Borgia. Ses instances, en effet, étaient pressantes. « Je me recommande à vos seigneuries, écrivait Machiavel ; je les prie de m'envoyer de quoi manger. J'ai trois serviteurs et trois bêtes sur les épaules, et je ne puis vivre de promesses. J'ai commencé à faire des dettes : demandez encore au *cavallaro*, le garçon qui a été avec moi. » M. Artaud veut considérer cela comme un détour, une finesse de Machiavel, pour se faire rappeler et quitter une mission qui alarme sa conscience. M. Artaud sait bien, et il l'a plus d'une fois remarqué, que telle est l'habitude constante de Machiavel; il n'y a pas une seule de ses missions où il ne supplie qu'on lui envoie quelques ducats ; c'est comme la formule obligée de la fin de toutes ses dépêches officielles.

Si l'on pouvait supposer un motif qui eût fait désirer à Machiavel de voir finir sa mission auprès du Valentinois, c'est qu'il s'impatientait de ne pouvoir pénétrer le mystère qui l'environnait. Sa grande sagacité se trouvait en défaut vis-à-vis d'un des hommes les plus astucieux qui aient conduit quelque affaire politique. On comprend que pour un diplomate chez qui la finesse était une prétention aussi bien justifiée, il pouvait être quelque peu humiliant de rester court à toutes les questions que ne cessait de lui adresser son gouvernement. On comprend qu'un homme comme Machiavel devait se trouver tout déconcerté d'être obligé de dire continuellement à la seigneurie : « Comme je vous l'ai écrit plusieurs fois, ce seigneur-ci est très-secret, et je ne crois pas qu'un autre que lui sache ce qu'il a à faire. Ses premiers secrétaires m'ont souvent certifié qu'il ne communique jamais une chose que quand il en ordonne l'exécution; il ne l'ordonne que quand la nécessité l'y force, sur le moment, et non autrement. Ainsi je supplie vos seigneuries de m'excuser, et de ne pas imputer à négligence si je ne vous instruis pas par des avis, puisque le plus souvent je ne satisfais pas *etiam* à moi-même. »

Si donc Machiavel avait eu sincèrement l'envie de quitter la cour de César Borgia, c'eût été uniquement une affaire d'amour-propre dépité et non de conscience timorée; mais nous sommes convaincus

qu'il n'a pas eu cette envie : il nous semble même beaucoup plus vraisemblable que les difficultés de la mission devaient piquer le génie entreprenant du secrétaire florentin, et qu'il n'a pas soutenu sans quelque intime plaisir la lutte de pénétration qu'il avait engagée contre un homme impénétrable.

Nous croyons donc que c'est de la part de M. Artaud une erreur ingénieuse peut-être, mais assurément une erreur manifeste, de s'imaginer avoir démontré la répugnance de Machiavel à rester près de Borgia; et c'est une pure illusion que ce résumé de ses raisonnemens : « Il a témoigné un vif désir de quitter la cour du duc; il a sollicité l'envoi d'un ambassadeur, homme de rang; pour obtenir son remplacement, il a déprimé jusqu'à lui-même; il a écrit qu'il fallait *un homme de plus de paroles, de plus de réputation, et qui s'entendît mieux que lui aux choses du monde.* Il a peut-être exagéré l'état de détresse où il s'est vu dans cette mission : il a *pleuré misère*, comme un véritable enfant ; il a manifesté le plus opiniâtre empressement de sortir de cet enfer. »

Quelques mois après avoir rempli cette mission auprès du Valentinois, au comble de ses prospérités, Machiavel, chargé d'une autre mission à la cour du nouveau pape, y retrouve César Borgia, que la fortune avait laissé tomber de ses mains, dépouillé de ses principautés et prisonnier du pontife, le corps en proie à la maladie et l'ame au désespoir. Quelle sera la conduite de Machiavel dans cette nouvelle position?

Il va épier la marche progressive des désastres de Borgia, pour aider à le précipiter plus vite. Cet homme qu'il fallait envoyer naguère *complimenter* par un des principaux citoyens de Florence, et auquel il fallait témoigner *toute l'amitié possible*, Machiavel détourne aujourd'hui la république de lui donner un sauf-conduit; il conseille à son gouvernement de faire dévaliser un corps de troupes appartenant à Borgia, et qui devait traverser le territoire de Florence; en même temps Machiavel écrit à la seigneurie : *Je l'ai assuré qu'il pouvait avoir en vous toute confiance.* Enfin il s'ouvre à son gouvernement du désir exprimé par le pape, que la république puisse donner à Borgia le *coup de grâce* (*che li si dia la*

pinta). Alors on disait à Rome, tantôt publiquement que le pape avait donné l'ordre de le faire arrêter et de le confiner dans une prison ; tantôt on se disait à l'oreille que le duc avait été jeté dans le Tibre par l'ordre de Sa Sainteté, et Machiavel ajoutait : « Je ne puis nier ni certifier cette nouvelle ; je crois bien que ce qui n'est point arrivé n'est que différé, et l'on voit que notre pape commence à payer ses dettes très-honorablement ; il les efface avec le coton de son écritoire. Cependant chacun bénit sa main, et on la bénira d'autant plus qu'il ira plus avant. Mais puisque le duc est pris, qu'il soit mort ou vivant, on peut agir maintenant sans s'embarrasser de lui. »

Voici la conséquence que tire M. Artaud des faits que nous venons d'exposer : « Quant à Machiavel, il est plus évident que jamais qu'il avait vu l'affreuse conduite du Valentinois avec un sentiment d'indignation. » Cette conclusion prouve l'ingénuité d'un cœur honnête, bien plus que l'indignation de Machiavel. Ce qui nous semble évident, à nous, c'est que Machiavel avait passé du côté de la fortune, et se montrait parfaitement conséquent dans son système de l'*utile*. Après le crime de Sinigaglia, Borgia était puissant et redoutable à la république : il fallait être pour lui ; à Rome, il était tombé entre les mains de Jules II, qui voulait le détruire, et dont la république recherchait l'amitié : il fallait être contre lui. Non-seulement cette politique était avouée, mais on en tirait vanité. Si Machiavel pouvait lire ses avocats, il s'étonnerait bien qu'on songeât à l'en défendre.

Nous ne pouvons laisser non plus sans observation un jugement de notre auteur concernant César Borgia : « Ce monstre, né en Espagne, dit-il, élevé en Italie, titré en France, n'appartient ni à l'Espagne, ni à l'Italie, ni à la France. Ces trois pays l'ont répudié. » César Borgia est, au contraire, hautement réclamé par l'Italie du quinzième siècle ; il en est la personnification fidèle, comme l'a dit l'auteur d'un article remarquable publié il y a quelques années dans la Revue d'Édimbourg, sur *Machiavel et son siècle*, article où le siècle est admirablement apprécié, mais où l'homme nous semble jugé avec beaucoup moins de profondeur et d'origi-

nalité, ainsi que nous aurons bientôt l'occasion de le prouver; maintenant nous ne voulons qu'opposer à l'assertion de M. Artaud celle de l'auteur de cet article, M. Macauley, sur César Borgia, « homme, dans lequel, a dit le critique anglais, la moralité politique de l'Italie était si fortement personnifiée, mêlée en partie des traits les plus énergiques du caractère espagnol (1). »

C'est dans la vie spéculative et dans la vie privée de Machiavel, bien plus que dans sa vie active et d'ambassadeur qu'il faut chercher les principes de sa morale politique; ils sont dans ses livres et dans ses lettres particulières beaucoup plus que dans ses dépêches diplomatiques. Aussitôt que la restauration des Médicis fut assise sur les ruines de la république, Machiavel fut éloigné des emplois, et, à son grand regret, il se trouva relégué dans son existence littéraire. Ce César Borgia, auprès duquel il avait été ambassadeur douze ans auparavant, il en fit le sujet de ses plus hautes méditations, et le type qu'il voulait présenter aux gouvernans dans son livre DES PRINCIPAUTÉS. Cet homme abominable devint son héros, la règle de sa politique, et l'exemple qu'il prit à tâche de donner aux autres princes. « Je ne saurais (dit-il, ch. VIII) donner à un prince nouveau de meilleurs préceptes que ceux qui sont offerts par les actions du duc. » Et cette intention, formellement consignée dans son livre, Machiavel la confirme dans la pensée intime d'une lettre à l'un de ses meilleurs amis, Francesco Vettori : « Le duc de Valentinois, dont je citerai toujours l'exemple lorsqu'il s'agira d'un prince nouveau. » Cette opinion de Machiavel était profondément établie dans son esprit, il y revient sans cesse, il la présente sous toutes les formes. Les revers mêmes de son héros ne l'instruisent pas, il les rejette tous sur le hasard, sur des accidens au-dessus de toute prévoyance : « Toutes les actions du duc mises ensemble (dit-il, pour conclusion d'un examen détaillé de la conduite de Borgia), je ne saurais le reprendre; au contraire, il me semble qu'on doit, comme j'ai dit, proposer de

(1) Man in whom the political morality of Italy was so strongly personified, partially blended with the sterner lineaments of the spanish character.

l'imiter à tous ceux qui, par le secours de la fortune et des forces des autres, ont acquis le pouvoir. Animé d'un grand courage et d'une haute ambition, il ne pouvait se conduire autrement; et l'exécution de ses desseins ne put être arrêtée que par la brièveté de la vie de son père Alexandre, et par sa propre maladie. » Ainsi, selon Machiavel, Borgia est absous de toutes manières par les événemens aussi bien que par les principes (1).

Placé entre la morale qu'il respecte, et Machiavel qu'il aime, M. Artaud est dans un embarras visible; il s'efforce de concilier des choses inconciliables; il avoue les torts de Machiavel et tâche de les excuser; il commente, il interprète, il atténue. Si Machiavel dit en propres termes qu'il donne en exemple les *actions* de Borgia, M. Artaud fera une parenthèse pour dire : « Machiavel n'examine absolument ici que les *institutions*. » Ce cynisme de Machiavel « qui a fait crier *au loup* contre lui pendant tant de siècles », s'explique par « le caractère de bonne foi, de franchise

(1) Il faut remarquer, pour affaiblir sur ce point l'autorité de Machiavel, que douze ans auparavant, en présence des faits, et aux prises avec eux, l'envoyé de Florence à Rome n'annonçait pas cette certitude d'opinion qu'il exprime lorsque, devenu publiciste, il s'est donné mission d'établir une théorie. A l'époque où il surveillait, pour le compte de la république, la conduite de César Borgia, et lorsque la perte du Valentinois était prochaine, Machiavel écrivait à son gouvernement : « L'on voit que le duc glisse peu à peu dans l'abîme..... C'est ainsi que *ses péchés ont peu à peu conduit le duc à la pénitence.* » Cette réflexion de Machiavel ambassadeur n'accuse-t-elle pas l'admiration de Machiavel publiciste? ne dément-elle pas à l'avance ce qu'il a dit plusieurs fois dans ses livres, que Borgia n'est tombé que par des causes qu'on ne pouvait prévoir? Malgré la morale de son siècle, malgré les faux principes qu'il en avait reçus lui-même, Machiavel fait ici, sans s'en apercevoir, amende honorable à la morale universelle; et la rectitude de son jugement triomphe un instant de l'erreur de ses préjugés. C'est le même instinct de raison qui faisait encore dire à Machiavel, peu de jours auparavant : « si l'on pouvait compter sur l'amitié d'un tel homme... rien ne serait plus utile que de le réintégrer dans la possession de ses états; mais avec le caractère dangereux qu'on lui connaît il est douteux que vous puissiez le soutenir, et vous courriez autant de risques que si les Vénitiens en étaient maîtres. » Ainsi, d'après le témoignage même de Machiavel, témoignage arraché, pour ainsi dire, par la force de la vérité, et malgré son penchant pour le Valentinois, les perfidies de Borgia n'ont pas peu contribué à sa perte

et de brusquerie même qui le distingue. » Si Machiavel, dans son poème des DECENNALI, a raconté en vers mordans les assassinats commis par Borgia; dans son livre DES PRINCIPAUTÉS, « il n'a pu entendre parler que des calculs de gouvernement employés par ce duc avant de si odieuses scélératesses. » Comme si l'on pouvait démentir par un mouvement de poète le sens si clair d'un livre de doctrines. Ajoutons que le DECENNALE PRIMO, où se trouvent les vers contre Borgia, ne fut composé qu'après la ruine du Valentinois, en 1504. M. Artaud prétend que si « de courts passages peuvent être réprouvés... il y en a aussi qui mériteraient l'éloge sous le rapport de la morale et de la religion. » Ce ne sont pas de courts passages qu'il faut réprouver, c'est l'esprit de tout le livre; les courts passages sont ceux qui renferment une autre morale. Si, dans un de ses chapitres, Machiavel peint en termes généraux l'inconstance des amis politiques, leur lâche empressement auprès de la fortune, leur lâche abandon dans l'adversité, M. Artaud y verra la peinture, en couleurs animées, des scènes qui précédèrent la ruine de Soderini, le gonfalonier de Florence, dont le gouvernement fut détruit par la restauration des Médicis, et il vantera le courage de Machiavel : « La crainte d'inquiéter les Médicis, dit-il, qui actuellement avaient à gouverner de pareils hommes, n'arrête pas un instant Machiavel, se montrant ici un intrépide moraliste. » Voilà sans doute du courage et de l'intrépidité à bon marché! C'était au contraire une des grandes frayeurs de Machiavel, d'être soupçonné par les Médicis, dont il sollicitait alors la faveur, d'avoir conservé quelques relations d'amitié avec le gonfalonier banni; et cette gloire de la fidélité aux puissances tombées en face des puissances victorieuses, Machiavel n'y prétendait guère; nous le prouverons bientôt par son propre aveu. Si M. Artaud a surpris Machiavel en flagrant délit de flatterie, il dira : « Nous l'avons vu flatter Laurent II, Léon X, Clément VII, mais d'un ton agréable, élégant, gracieux et poétique; s'il s'abaissait un instant lui-même, c'était pour se relever sur-le-champ, avec plus de dignité et de noblesse. » On voit qu'on ne saurait trouver un censeur plus facile et un juge d'instruction plus complaisant.

Tantôt, pour échapper à la discussion, M. Artaud prétend que « l'on est dispensé d'attaquer avec amertume les principes du secrétaire, parce que la morale n'a plus ou presque plus rien à y voir aujourd'hui qu'il n'est plus permis de mentir; parce qu'un diplomate qui suivrait de telles maximes serait le jouet de son pays et des autres nations. Machiavel n'a plus de venin qui puisse désormais donner la mort : sa doctrine doit être renvoyée à sa date historique. » Outre que lorsqu'il s'agit d'une appréciation de la morale de Machiavel, c'est précisément à sa date qu'il faut la prendre, cet argument nous semble venir plutôt en accusation qu'en décharge au secrétaire. Tantôt pressé par les imputations qui de toutes parts s'élèvent contre Machiavel, et en présence de l'énergique franchise de ses principes d'immoralité, M. Artaud se réfugie dans une phrase de l'auteur DES PRINCIPAUTÉS : « Chacun comprend combien il est louable dans un prince de maintenir sa foi et de vivre avec intégrité et non avec astuce. » Et puis, après cette déclaration, Machiavel prouve par maint exemple que ce qui est *louable* peut n'être pas *utile;* que le succès est, avant tout, le but qu'on doit se proposer, à quelque prix qu'on puisse l'obtenir; que de *son temps*, les princes ont fait de grandes choses par la perfidie, qu'ils ont triomphé des hommes qui avaient fait fond sur la loyauté; et il ajoute formellement : « Il n'est donc pas nécessaire qu'un prince ait les qualités *ci-dessus rappelées*, mais il est bien nécessaire qu'il paraisse les avoir. » Et il continue sur ce ton, en faisant toujours l'éloge du bien, et en conseillant toujours le mal, dès que le mal peut être bon à quelque chose.

Fort de la première phrase que nous venons de citer, M. Artaud s'écrie : « Établissons d'abord que Machiavel ne va parler que par » exception, et que le vrai, le salutaire principe, l'immuable, » l'éternelle loi de l'honneur est le premier sentiment qu'il » énonce. » Appelez tant qu'il vous plaira *exception* la doctrine odieuse de Machiavel, et *règle* les maximes honnêtes qu'il y mêle; que m'importe, et qu'aurez-vous fait pour la justification de votre client, si, en morale, de pareilles exceptions tuent la règle, et s'il a lui-même conseillé de toujours sacrifier, au besoin, celle-ci à celles-là?

M. Artaud s'efforce de se persuader qu'une grande partie du venin du livre de Machiavel lui vient de son titre, méchamment falsifié. Machiavel l'avait intitulé : *des Principautés*, et à ces mots on a substitué : *le Prince*. « Un de ces titres a dévoré l'autre, et voici les conséquences de cette confusion. Dans un ouvrage adressé à un *vrai prince*, si on lui dit de gouverner pour son avantage, de mentir, de fausser sa foi, etc., il est certain qu'on peut être accusé de l'avoir excité à être un méchant, un tyran enfin. Dans un ouvrage intitulé : *Des Principautés*, on a beau conseiller les mêmes forfaits, on donne des leçons au pouvoir, on parle au grand nombre ou au petit nombre, on ne peut pas sortir d'une question d'intérêt politique, collectif.... Si le titre des Principautés eût survécu, il est évident qu'on n'aurait jamais accusé Machiavel d'avoir formé un tyran, il faudrait dire au moins des tyrans. » Nous en demandons pardon à M. Artaud, mais nous ne voyons pas trop ce que son client gagne à cette distinction ; nous avouerons même que le titre qu'il préfère, et qui est effectivement le véritable, nous semble plus accusateur que l'autre. Une instruction particulière se trouve ainsi transformée en une sorte de professorat public, et la culpabilité de Machiavel n'en devient que plus grande. Mais, au reste, ce n'est pas sur le titre qu'il faut juger l'esprit du livre, c'est sur l'intention de l'auteur ; or, il l'a formellement exprimée lui-même; c'est au moment de la restauration des Médicis qu'il l'a composé, c'est à l'instruction du prince restauré qu'il le destine, et c'est à ce *vrai prince* qu'il l'envoie. Nous citerons bientôt les paroles de Machiavel ; devant ce témoignage toute discussion du titre est frivole.

Lorsqu'il n'y a nul moyen d'absoudre la doctrine, M. Artaud s'étudie encore à trouver un échappatoire à l'homme; s'il ne lui reste aucune illusion sur la moralité des préceptes, il en cherche à plaisir dans les intentions qu'il suppose : « La doctrine de Nicolas, » jetée parmi les particuliers, dit-il, renverserait tout système de » paix, de délicatesse, et détruirait la possibilité de toute transac- » tion de commerce et de famille. Vue sous l'aspect politique, elle » est peut-être, dans l'intention de Machiavel, une injonction

» formelle faite par *ce grand précepteur du pouvoir*, à tout » prince, à tout gouvernement, soit dans une principauté, soit » dans une république, de prendre bien garde à ce qu'il promet, » plutôt qu'elle n'est un conseil direct de perfidie.... Croyons » donc que Machiavel a véritablement eu plus en vue d'inculquer à ses élèves les leçons de discrétion et de tempérance de » paroles, qu'il n'a pu leur conseiller si crûment de mentir, » d'engager sa foi, et de ne pas la tenir, et de tâcher d'arriver au » succès par tous les moyens. » Il serait inutile de multiplier les citations; celles-ci suffisent pour montrer dans quel esprit est écrit tout l'ouvrage.

Ce n'est pas nous assurément qui contesterons à M. Artaud sa bonne foi, et la grande étude qu'il a faite de Machiavel; mais nous ne pouvons dissimuler la surprise que nous cause une pareille appréciation d'un tel homme, des suppositions si légères en présence d'imputations si graves, des justifications si clairement illusoires devant des faits si positivement accusateurs. M. Artaud a éprouvé ce chagrin qui navre toute ame honnête à voir les hautes facultés du génie infectées par la contagion d'un esprit corrompu; à se sentir contraint de ne pas estimer ce qu'on admire. Il a voulu échapper à ce tourment en cherchant à excuser la moralité de Machiavel sans compromettre sa propre moralité; bien résolu de ne point capituler avec la vertu, il a capitulé avec l'évidence; forcé de reconnaître les faits, il allègue des intentions; il se fait un Machiavel à sa fantaisie qu'il ne peut sauver de terribles reproches, mais qu'il munit d'excuses imaginaires. Il condamne à moitié, il justifie à moitié; enfin, il résulte de tout ce travail une appréciation équivoque et indécise de Machiavel, où ce qu'il y a de plus clair, c'est que l'auteur ne donne pas une idée nette de ce qu'il veut persuader au lecteur et de ce qu'il s'est persuadé à lui-même.

L'énigme de Machiavel, nous l'avons déjà dit, n'est donc point résolue par le livre de M. Artaud; la morale du temps de Machiavel était odieuse et empoisonnée, le publiciste florentin en a formulé les maximes en code, il en a quintessencié le poison à l'usage des gouvernemens; il a prouvé en même temps qu'il connaissait

une autre morale, qu'il aurait pu professer une autre doctrine. Il s'agit donc d'expliquer comment, en admettant dans toute leur gravité les accusations portées contre Machiavel, on peut encore sauver sa mémoire de l'horreur profonde dont elle est depuis si long-temps chargée; et comment un homme meilleur, au fond, que bien d'autres, a pu professer tranquillement les plus exécrables doctrines qu'on ait jamais enseignées, tout en sachant bien qu'elles étaient exécrables.

Nous allons tâcher d'indiquer l'explication qu'une étude sérieuse de Machiavel nous a suggérée. Disons auparavant pourquoi le livre de M. Artaud, quoiqu'il n'ait pas, selon nous, expliqué Machiavel comme il doit l'être, mérite cependant toute l'attention des hommes qui désirent connaître en détail le grand publiciste florentin.

M. Artaud a passé une grande partie de sa vie en Italie, il y a rempli des fonctions diplomatiques qui l'ont mis en relation habituelle avec les hommes les plus distingués des divers états où il a résidé. Une observation assidue, des goûts studieux, l'ont initié à la connaissance des mœurs et de la littérature de cette contrée; enfin, des recherches faites de longue main ont mis à sa disposition tout ce qui a été écrit sur Machiavel.

M. Artaud range les divers ouvrages de son auteur dans un ordre chronologique, il les analyse tous; et les plus importans il les examine sous le point de vue moral et littéraire, quelques-uns avec grand détail, comme l'*Histoire de Florence*, à laquelle il consacre plus de soixante pages; d'autres trop superficiellement, par exemple les *Comédies*. Les dépêches du diplomate, les livres de l'historien, les traités du publiciste, les chants du poète, les badinages du conteur, les inventions du comique, même quelques lettres particulières, passent tour à tour et à leur rang sous les yeux du critique; chacun est apprécié à part, et l'ensemble du livre de M. Artaud forme ainsi une suite de jugemens partiels, dont toutefois il reste encore au public à tirer une sentence générale. M. Artaud cite de longs fragmens de Machiavel, et le laisse ainsi se produire lui-même devant les lecteurs, en accompagnant ses citations de développemens propres à en donner

la pleine intelligence. Il fait marcher de front l'histoire de l'homme et celle de ses écrits, il expose les circonstances historiques qui se rapportent aux diverses missions dont Machiavel fut chargé, il éclaircit ainsi des doctrines par des faits; car les actions d'un tel homme ne renferment pas moins d'instruction que ses livres; enfin, il explique brièvement quel était le gouvernement de Florence et la situation de la république aux différentes époques où Machiavel se trouve mêlé aux affaires, où il compose ses principaux ouvrages. On voit que notre auteur ne néglige rien de ce qui peut faire connaître l'homme et ses œuvres.

Après que M. Artaud a suivi ainsi Machiavel dans tous ses travaux, dans toutes ses actions, jusqu'à sa mort, il demande aux autres des témoignages, pour achever l'instruction de ce grand procès dont il s'est constitué rapporteur. Il fait comparaître les amis comme les contempteurs de Machiavel; partout où il les trouve, il les interroge, il expose leur sentiment et il le juge. Il pousse même quelquefois son exactitude à cet égard jusqu'au scrupule. Il est de si absurdes critiques (celle de Gentillet, par exemple) contre lesquelles c'est peine perdue de défendre Machiavel. Il y a aussi des apologies tout-à-fait ignorées que M. Artaud met en lumière. Il donne une analyse et d'assez longs extraits d'un manuscrit de la Bibliothéque du Roi, dont l'auteur est inconnu, et qui est resté inachevé. Ce manuscrit, intitulé *Apologie pour Machiavel*, est, selon M. Artaud, l'ouvrage d'un homme de talent exercé à traiter les matières politiques, et qui y a déployé une érudition immense. Cependant l'anonyme prend la défense de Machiavel avec un enthousiasme si exagéré, que M. Artaud craint que cette chaleur de parade ne fasse tort à la cause de son client, et n'indispose le lecteur. L'auteur déclare que *le temps présent, sa qualité et sa condition*, ne lui permettent pas de se nommer. M. Artaud essaie de soulever ce voile, il pense que ce mystérieux écrivain pourrait bien être Naudé, le bibliothécaire de Mazarin, et même il est tenté de nommer Pascal, tant il admire la profondeur de la pensée et la puissance du style.

Cette réunion d'une foule de témoignages pour ou contre Machiavel, témoignages demandés à toutes les époques, à tous les pays, donne à ce livre un intérêt spécial, et offre, pour ainsi dire, le résumé de l'opinion universelle sur le grand publiciste.

M. Artaud a enrichi son livre de deux pièces de vers encore inédites, qui n'offrent qu'un médiocre intérêt poétique, mais dont l'importance est grande pour l'histoire de Machiavel, ainsi que nous le ferons bientôt remarquer. Elles furent adressées à Julien de Médicis, par le publiciste, du fond de la prison où il gémissait enchaîné, dans le dessein de toucher le nouveau maître de Florence et d'en obtenir sa liberté.

Une notice sur les meilleures éditions de Machiavel, quelques détails sur ses portraits les plus authentiques, sur ses armoiries, sur sa famille, complètent les renseignemens dus aux soigneuses investigations de notre auteur.

M. Artaud a poussé le soin d'éclaircir l'histoire de Machiavel, et de donner la complète intelligence de tout ce qui le touche, jusqu'à faire expliquer et rétablir, à Florence, une formule de pilules dont Machiavel faisait usage, formule dont le texte, altéré dans toutes les éditions italiennes de l'auteur, offrait une prescription inintelligible. M. Artaud a obtenu d'un médecin une consultation sur ces pilules, et en a fait composer de pareilles par un pharmacien de Paris. On ne saurait se montrer interprète plus minutieusement exact et commentateur plus curieux.

Le livre de M. Artaud contient plusieurs chapitres qui n'ont aucun rapport ou ne présentent qu'un rapport fort indirect à Machiavel, mais qui offrent des dissertations historiques ou littéraires dont l'intérêt toujours varié est quelquefois piquant.

Il va jusque dans l'Orient chercher l'origine de la fable de *Belphégor*, qu'il nous raconte. A l'occasion d'une boutade philosophique, où Machiavel donne aux animaux le pas sur l'homme, M. Artaud établit une sorte de parallèle entre Plutarque, Machiavel, Fénelon et La Fontaine. Un chapitre consacré à Anne de Bretagne offre de curieux détails historiques; un autre traite suc-

cinctement de cette violation du droit des gens dont l'Angleterre a donné plus d'un exemple, et qui consiste à commencer les hostilités et les déprédations maritimes avant déclaration de guerre; un autre enfin présente une discussion sur l'unité italique, et des réflexions judicieuses sur l'impossibilité d'arriver à cet immense résultat. Ailleurs, M. Artaud fait une excursion sur les relations des sultans avec la cour de France dans les quinzième et seizième siècles, à l'occasion de deux lettres de Soliman à François Ier, qui sont publiées ici pour la première fois, avec le texte turc; enfin, une curieuse lettre de François Ier à Michel-Ange est imprimée ici également pour la première fois. M. Artaud nous donne des *fac simile*, des textes imprimés en lettres gothiques; son livre est orné de jolies vignettes; l'exécution typographique en est fort belle; l'auteur a mis quelque coquetterie à justifier sa qualité de président de la société des bibliophiles français; et son ouvrage mérite ainsi, à divers titres, une place distinguée dans la bibliothéque des curieux.

Nous avons cru devoir nous appliquer avec d'autant plus de soin à faire connaître tout ce qui peut mériter au livre de M. Artaud l'attention des hommes graves et des amateurs de curiosités littéraires, que nous sommes obligés de juger ce même livre avec quelque sévérité, lorsque nous le considérons dans son objet principal, la connaissance intime de Machiavel.

Le secrétaire florentin est peut-être l'un des écrivains sur lesquels on a le plus écrit, et qui ont été le sujet de plus de controverses. La matière n'est pourtant pas épuisée. Le siècle de Machiavel, son génie d'écrivain, son habileté d'homme d'état, ont été souvent expliqués par des hommes d'une pénétration profonde et d'une éminente sagacité. Une seule chose nous semble avoir échappé à cette curieuse investigation d'un siècle fameux et d'une grande renommée, c'est Machiavel lui-même; c'est l'homme dépouillé de ce magnifique vêtement de gloire et de génie, l'homme débarrassé de ce masque effrayant dont on l'a si long-temps couvert, l'homme intérieur, l'homme de Perse, *intus et in cute*. L'énigme que présente cette nature étrange et si féconde en contrastes

était pourtant fort simple, et peut-être est-ce sa simplicité même qui a empêché d'en dire le mot.

Ce mot, c'est que le grandécrivain n'était qu'un homme vulgaire; c'est que, sublime par le génie, Machiavel était petit par le cœur.

Dans cet homme, à bon droit si illustre, il y avait une intelligence profonde, une pensée hardie, des sentimens fiers, et une honteuse servitude à tous les appétits grossiers. Il fallait de l'or à Machiavel, parce qu'il était avide de toutes les jouissances matérielles; vivre de peu, dans la paisible solitude d'une campagne, dans les douces joies de la famille, dans un loisir studieux, c'était pour lui le comble de l'infortune; homme de méditation, il aimait pourtant à vivre hors de lui-même; le mouvement des affaires, les ébats de l'aisance, les folies de l'amour, c'était là le besoin de sa vie; à cinquante-cinq ans, en cheveux gris, vieil époux, père d'une nombreuse famille, il se plaisait à l'extravagance de ces passions, folies d'adolescent. Il fallait à Machiavel la faveur des grands, parce qu'il avait besoin de l'éclat et de la fortune qu'elle donne. Être un grand homme était peu pour lui, c'était tout de paraître quelque chose; il composait une œuvre de génie, non pour la gloire, mais pour une place. Il fallait des emplois à Machiavel pour repaître une vanité commune. Il avait horreur de la médiocrité et une faiblesse d'enfant pour tout ce qui lui rappelait ses dignités ainsi que la modeste situation qui le désolait. Il se parait de son habit de cérémonie et des marques de son ancienne dignité pour écrire sur les *Décades* de Tite-Live; il tombait dans un désespoir à faire pitié en songeant que les années s'écoulaient, et que les princes le laissaient languir dans son obscurité. Républicain dans le secret de sa pensée et de son inclination, il imagine des moyens de corruption pour flatter le penchant de Léon X à la domination, et il l'engage à tromper Florence par d'hypocrites institutions, qui, sous des semblans de liberté, donneront réellement un maître à sa patrie. Enfin, un mot suffit à peindre Machiavel : il fut mis à la torture par les Médicis, il fut ensuite oublié par eux; il avait supporté leurs tortures, il ne sut pas supporter leur oubli.

Frappé des étranges contradictions que présente Machiavel, l'auteur de l'excellent article de la *Revue d'Édimbourg* que nous avons cité, pense les expliquer en expliquant l'Italie : « C'est dans l'état des sentimens moraux des Italiens de cette époque, dit-il, que nous devons chercher l'éclaircissement de ce qui semble le plus mystérieux dans la vie et les écrits de cet homme remarquable.» Mais le tableau de ce temps, si bien tracé par M. Macauley, ne donne pas l'explication qu'il cherche; il donne le secret de la moralité de Machiavel, non celui de ses contradictions; cette dernière explication, c'est en lui-même qu'il faut la chercher.

Et ce n'est pas Machiavel dans les emplois qu'il faut étudier; là son caractère propre tend à s'effacer au contact, et n'a plus les mêmes saillies; c'est un diplomate rusé, pénétrant, profond, qui est de son métier et de son siècle, et qui ne se distingue de la foule des autres diplomates que par le génie. Mais nous allons le prendre lorsqu'il est redevenu lui-même, lorsque, dépouillé d'emplois, il n'est plus homme d'état, mais homme privé, lorsque n'ayant plus à s'occuper de la république, il ne s'occupe que de lui. Nous allons le prendre, non plus joutant de finesse et d'habileté avec les rois et les ministres, mais luttant avec un plus rude jouteur, l'adversité.

Machiavel entra dans les affaires publiques en 1494, quelque temps après l'expulsion des Médicis; il avait alors vingt-cinq ans. Après une espèce de surnumérariat d'environ quatre années, il fut nommé secrétaire du *conseil des Dix*, suprême magistrature de la république. En cette qualité, il prit part au gouvernement intérieur de l'état, mais surtout aux affaires étrangères de Florence, qui le chargea de plusieurs missions diplomatiques. Après quatorze ans d'exercice, la restauration des Médicis vint, en 1512, dépouiller Machiavel de ses emplois; et la méfiance des princes nouveaux à son égard se mesura sur le zèle qu'il venait de déployer pour la république dans la lutte qui lui avait donné des maîtres. Plus tard, et peu de temps avant sa mort, Machiavel verra la restauration de la république, et il sera également dédaigné par elle,

à son tour, pour avoir été solliciteur trop pressant et courtisan trop assidu auprès des Médicis.

A peine la république est tombée, et la première pensée de Machiavel est pour lui-même. Il n'y a pas moyen de sauver la liberté, mais peut-être il pourra sauver son emploi. Il s'empresse d'écrire à une dame, qui, selon cette lettre, était intimement liée aux Médicis, et qui même, s'il faut en croire une conjecture du neveu de Machiavel, Julien de' Ricci, possesseur des manuscrits de son oncle, était Mme Alfonsine, mère du second Laurent de Médicis, qui sera bientôt l'un des oppresseurs de Florence. Voici les paroles de Machiavel :

« Très-illustre dame, puisque votre seigneurie désire connaître les nouveaux événemens arrivés en Toscane ces jours passés, je me ferai un plaisir d'autant plus grand de vous en rendre compte, qu'en satisfaisant à vos désirs, je vous montrerai le triomphe de vos amis et celui de mes protecteurs (*padroni miei*); deux circonstances *qui suffisent pour effacer tous les motifs de tristesse*, quelque nombreux qu'ils soient, que la suite de mon récit va mettre sous vos yeux. » Le récit finit par la promulgation de « la loi qui rétablissait les Médicis dans tous les honneurs et dignités qu'avaient possédés leurs ancêtres. » Et Machiavel termine ainsi : « La cité jouit de la plus parfaite tranquillité; elle espère ne pas vivre moins honorablement sous leur tutèle que dans les temps passés, lorsque leur père, le magnifique Laurent, de glorieuse mémoire, la gouvernait... Je n'ai pas voulu toucher certaines choses qui pouvaient vous déplaire, ou de peu d'importance; si j'ai satisfait aux désirs de votre illustrissime seigneurie, je suis assez récompensé; dans le cas contraire, je vous prie de me pardonner. »

Ceux qui considèrent Machiavel comme un républicain austère et un grand citoyen trouveront peut-être qu'il s'est un peu promptement consolé de la ruine de la république, ils seront peut-être un peu étonnés de ce style. Quant aux Médicis, ils en furent peu touchés. La lettre à la mère de Laurent fut écrite en septembre, et le 8 novembre, un décret prononça la destitu-

tion du secrétaire et sa radiation du tableau des fonctionnaires. Deux jours après, un autre décret le relégua dans un exil, et le soumit à fournir une caution. Bientôt une conspiration ourdie contre les Médicis fut découverte; Machiavel, qui, selon toutes les apparences, n'y avait nullement trempé, fut néanmoins jeté en prison et mis à la torture. Il se montra fort au milieu des tourmens, et la douleur ne l'accusa pas. Mais cette ame si fière en face des bourreaux vint aussitôt s'abaisser devant le prince qui avait armé les bourreaux; et, encore tout brisé par la torture, le républicain se mit à composer des vers supplians pour le prince que les armes étrangères venaient de rétablir sur les ruines de la république. Machiavel l'appelle *buon padre*, et il charge les muses d'aller lui faire ses excuses, *far mie scuse*. Une première pièce n'ayant produit que peu d'effet, Machiavel en envoie une seconde. Il peint avec énergie et en paroles de poète les souffrances du cachot infect où il languissait, et, au milieu de cette sombre peinture, il y a des traits touchans, inspirés au poète par sa déplorable position, plus que par son génie, peu enclin à l'attendrissement (1). M. Artaud dit, à cette occasion, que Machiavel « eut l'idée bizarre d'adresser un sonnet à Julien; » et cette idée bizarre, il l'approuve d'autant plus facilement qu'il attribue aux vers du prisonnier la brièveté de sa prison. Une telle approbation condamne encore. M. Artaud excuse Machiavel comme on excuserait un homme ordinaire; mais cette justification ne va pas à un républicain, à cet homme d'un caractère si fortement trempé; elle le range impitoyablement parmi les hommes vulgaires. Julien de Médicis gouvernait alors despotiquement Florence; la liberté des citoyens était livrée à son caprice; il fait emprisonner et torturer Machiavel : Machiavel lui adresse des vers pour obtenir sa

(1) M. Artaud a imprimé ces vers, qui ne se trouvent point dans les éditions de Machiavel. Ils lui ont été communiqués par un Florentin, M. Aiazzi, qui les a trouvés écrits, de la propre main de Machiavel, sur deux feuillets placés dans un volume anciennement imprimé. Le propriétaire du livre en tira copie et vendit ensuite ces originaux à un Anglais. Ce précieux monument de l'histoire de Machiavel doit être maintenant à Londres.

liberté. Quoi de plus simple? Il n'y a d'étrange ici que le nom du suppliant.

A peine sorti de prison, Machiavel ne perd pas de temps; il s'empresse d'écrire à Francesco Vettori, son ami, et qui était dans les bonnes grâces des Médicis, afin d'obtenir d'eux quelque emploi. Jean de Médicis, le frère de Julien, venait de monter au trône pontifical, sous le nom de Léon X, et F. Vettori était alors ambassadeur du nouveau gouvernement de Florence auprès du pontife. L'occasion de solliciter était bonne; Machiavel ne s'en fait faute. Les termes de sa lettre à Vettori sont pressans : « Je ne vous répéterai pas la longue histoire de mon malheur; il suffit de vous dire que l'injure de la fortune m'a frappé de tous côtés; mais, grâces à Dieu, c'est fini. J'espère qu'à l'avenir je serai à l'abri de pareille infortune, car je serai plus prudent (*più cauto*)... Recommandez-moi, si vous pouvez, au souvenir du Saint-Père; s'il lui plaisait de m'employer, lui ou les siens, à quelque chose que ce fût, je suis convaincu que je ferais honneur à vous et du bien à moi. » Cinq jours après, Machiavel écrit encore à F. Vettori : « S'il convient à mes protecteurs (les Médicis) de ne pas me laisser à terre, j'en serai bien heureux, et j'espère me conduire de manière qu'eux-mêmes auront des motifs de s'en applaudir. S'il ne leur convient pas, je vivrai dans ce monde comme j'y suis venu : je suis né pauvre, et, avant ma prospérité, j'avais pris les leçons du malheur. » Cette généreuse résolution, Machiavel manqua de force pour l'exécuter. Sa correspondance intime, pendant les années qui suivent, est remplie des plus tristes lamentations; c'est presque du désespoir. Toutefois, avant de s'abandonner lui-même, il avait songé à tirer parti de son expérience et de son génie. Les Médicis venaient d'être restaurés; Julien était maître de Florence : Machiavel prend aussitôt la résolution de composer un livre pour lui enseigner l'art de se maintenir au pouvoir. C'est la véritable pensée du livre du *Prince* qui a été l'objet de tant d'extravagantes conjectures et d'explications forcées. Dans une célèbre lettre écrite au même F. Vettori, auquel il raconte son genre de vie, après avoir parlé de ses lectures, Machiavel ajoute : « J'ai noté tout ce qui m'a paru im-

portant, et j'en ai composé un opuscule : *De Principatibus*. Je me plonge profondément et de mon mieux dans les pensées du sujet... Un tel ouvrage doit être apprécié par un prince, surtout par un prince nouveau; c'est pourquoi je le dédie à la magnificence de Julien... J'ai consulté pour savoir s'il est bon d'en parler ou de n'en pas parler, de le donner ou non, et, dans le premier cas, s'il convient que je le porte moi-même ou que je vous l'envoie... C'est le besoin qui me pousse à l'offrir; car je me consume, et je ne puis rester long-temps dans cet état sans que la pauvreté ne m'expose au mépris. Je voudrais bien qu'ensuite ces seigneurs Médicis commençassent à m'employer, quand même ils devraient commencer par me faire rouler une pierre; et si ensuite je ne parvenais pas à gagner leur bienveillance, je n'aurais à me plaindre que de moi... Chacun devrait tenir à se servir d'un homme dont l'apprentissage est fait aux dépens des autres; et quant à ma fidélité, on n'en doit pas douter, car j'ai toujours été fidèle. »

Cependant Julien ayant quitté le pouvoir pour vivre à Rome, auprès de Léon X, son frère, ce fut Laurent, le fils de ce Pierre, banni à la révolution de 1494, qui devint maître de Florence. Alors Machiavel change de pensée, ou plutôt persévère dans la pensée d'offrir son livre à un prince nouveau et qui puisse en faire son profit pour fonder solidement sa domination. Ce n'est plus à Julien, c'est à Laurent qu'il dédiera son livre, et il le lui envoie, en effet (1), avec toutes les marques du plus humble dévouement : « Que votre magnificence accepte donc ce modique présent, dans le même esprit que je le lui adresse. Si elle l'examine et le lit avec quelque attention, elle y verra éclater partout l'extrême désir que j'ai de la voir parvenir à cette grandeur que lui promettent la fortune et ses autres qualités; et si votre magnificence, du faîte de son élévation, *abaisse quelquefois ses regards sur ce qui est si au-dessous d'elle*, elle verra combien peu j'ai mérité

(1) Quand il est question du livre *de Principatibus*, c'est toujours du manuscrit qu'il s'agit. Il ne paraît pas que Machiavel ait songé à le faire imprimer; et il ne fut publié que quelques années après sa mort, en 1532.

d'être la victime continuelle d'une fortune injuste et rigoureuse. » Cette dédicace était une pétition; elle n'eut point de succès. Il est probable que Laurent ne lut pas le livre de Machiavel. A peine âgé de vingt ans, ce prince, qui fut le père de la Catherine de la Saint-Barthélemy, avait les inclinations d'un tyran : il était ambitieux, méfiant, vindicatif; c'étaient là ses principales *qualités*, et il n'était pas d'humeur à rien faire pour un ancien serviteur de la république.

Machiavel cependant était trop habile pour exciter la moindre défiance d'un pouvoir jaloux; il s'était bien promis d'être prudent, et en effet, il poussa la prudence jusqu'aux limites de la pusillanimité. F. Vettori l'avait engagé à venir près de lui, à Rome; Machiavel lui répond : « J'irais volontiers; mais ce qui me retient en suspens, c'est que les Soderini sont à Rome, et qu'en y allant, je serais forcé de les visiter et de leur parler. Or je craindrais beaucoup qu'à mon retour, en croyant descendre chez moi, on ne me fît descendre en prison. » Soderini, qui avait été le chef de la république et le protecteur de Machiavel, pouvait, en effet, être suspect aux Médicis; mais cette famille, à qui Machiavel n'ose plus *parler*, il songeait encore à réclamer sa protection, six mois auparavant, lorsque, malgré la chute de la république, il croyait pouvoir encore en espérer quelque chose. Il écrivait alors à F. Vettori : « J'apprends que le cardinal Soderini fait force embarras auprès du pape. Donnez-moi un conseil : est-il à propos que je lui écrive pour qu'il me recommande à Sa Sainteté? est-il mieux que vous me rendiez le service de parler vous-même au cardinal? ou bien faut-il ne faire ni l'un ni l'autre? Répondez-moi deux mots à ce sujet. »

On voit comme Machiavel était alerte à saisir toutes les occasions de se raccrocher à quelque chose, et avec quelle dextérité il évitait tout ce qu'il supposait pouvoir le compromettre. Mais d'humiliantes supplications, des précautions plus humiliantes encore, n'y faisaient rien; ses livres n'étaient pas lus, ses prières n'étaient pas écoutées; l'intrigue ne réussissait pas mieux que le génie. C'est alors qu'un profond découragement s'empara de Machiavel;

et ce n'est point une conjecture que nous faisons ; c'est de sa bouche même que nous en tirons l'aveu. Il écrivait à F. Vettori, le 10 juin 1514 : « Je resterai donc ainsi dans ma misère, sans trouver une ame qui se souvienne de mes dévoués services (*della mia servitù*), ou qui pense que je puis être bon à quelque chose. Mais il est impossible que je reste dans cet état ; car je me consume, et je vois que si Dieu ne prend pitié de moi, je serai, au premier jour, forcé d'abandonner ma maison et de me placer comme substitut ou greffier de quelque podestà [1], si je ne peux faire mieux, ou de me planter dans quelque pauvre pays pour apprendre à lire aux enfans, laissant ici ma famille, qui pourra bien me regarder comme un homme mort. » Et, quelque temps après, Machiavel, écrivant, en latin, à ce même Vettori pour lui recommander un ami, termine ainsi sa lettre : « Quant à ce qui me concerne, si vous m'aimez comme par le passé, vous n'apprendrez pas sans indignation quelle vie obscure et misérable je mène (*vitæ rationem sordidam ingloriamque*) ; mais ce qui plus me tourmente et me désespère, c'est de voir qu'au milieu de tant et de si grandes félicités de la magnifique maison des Médicis et de notre cité, je reste seul parmi les ruines de Pergame. »

Mais si l'ame de Machiavel était abattue par son infortune, son génie semblait y puiser de nouvelles forces. Ce fut alors qu'il composa et son immortelle *Mandragore* et ses immortels *Discours sur Tite-Live*. Ses divers ouvrages (dont aucun ne fut imprimé de son vivant, hormis celui qu'il composa, plus tard, sur l'art de la guerre) étaient toujours pour lui un moyen de se ménager des protections, protections toujours impuissantes. Aussi son découragement ne faisait que s'accroître, et il écrivait à un jeune homme nommé Vernaccia, qu'il aimait et traitait comme son fils, avec cette confiance qui laissait voir tout l'abattement de son ame :

[1] C'est la traduction de M. Periès. Il y a dans le texte : *Repetitore o cancelliere di un conestabile*, et M. Artaud traduit plus fidèlement : *receveur ou secrétaire d'un conestabile*. Ces mots désignent des fonctions qui n'existent plus aujourd'hui. Le *conestabile* était un capitaine de deux ou trois cents hommes d'infanterie.

« Mon bien cher Giovanni, si je ne t'ai pas encore écrit jusqu'à présent, il ne faut en accuser ni moi ni personne; ne t'en prends qu'aux temps, qui ont été et qui sont tels encore qu'ils m'ont fait perdre jusqu'au souvenir de moi-même (*sdimenticare di me medesimo*). » Il lui disait une autre fois : « Les malheurs qui m'ont accablé et qui m'accablent encore m'ayant forcé de me confiner à la campagne, je suis quelquefois des mois entiers sans me retrouver moi-même. Ce n'est donc pas merveille que je néglige de te répondre. » Ceci était écrit en 1517; ainsi rien n'est mieux constaté : Machiavel ne trouvait aucune consolation à la douleur qu'il éprouvait de l'oubli où le laissaient les nouveaux maîtres de Florence.

Et ce qui ne mérite pas moins d'attention pour apprécier fidèlement ce caractère, c'est qu'un homme comme Machiavel cherchait constamment à étourdir son désespoir, non-seulement dans le tumulte des passions, mais dans les distractions des voluptés banales et au milieu des passe-temps de cabaret.

Dans cette précieuse lettre déjà citée, où il peint son genre de vie, nous le voyons, aussitôt qu'il a pris en famille son modeste dîner, courir à l'hôtellerie voisine. « Là sont ordinairement, dit-il, l'hôte, un boucher, un meunier et deux chaufourniers; je m'encanaille (*m'ingoglioffo*) avec eux tous les jours, en jouant à cricca, à tric trac; mille disputes s'élèvent, mille paroles injurieuses sont lancées par le dépit, le plus souvent c'est pour un liard (*un quatrino*) que l'on se querelle, et on nous entend crier de San-Casciano (bourg voisin). Ainsi vautré dans cette bassesse (*viltà*), je sauve mon cerveau de la moisissure, je donne carrière à la malignité de la fortune, satisfait qu'elle me foule aux pieds pour voir si elle n'en aura pas honte. » Dans la lettre même où Machiavel annonçait à F. Vettori sa sortie de prison et la torture qui lui avait été infligée, il lui dit : « Chaque jour nous allons chez quelque fille pour retrouver des forces; et, hier encore, nous avons été voir passer la procession dans la maison de la Sandra di Pero. Ainsi, je profite du temps et me livre à tous les plaisirs, jouissant de ce reste de vie qui me paraît un songe. » La plupart des lettres de Machiavel, celles où il se lamente misérablement, celles où il dis-

cute avec une admirable profondeur les problèmes de la politique du temps, sont elles-mêmes remplies des témoignages de cette vie licencieuse que menait l'ex-secrétaire en compagnie d'une foule d'amis dont les mœurs, qu'aujourd'hui nous appellerions infâmes, sont peintes par lui avec une franchise qui ne décèle pas le moindre scrupule. A la vérité Machiavel se défend de partager ces sales débauches qui, dans l'Italie moderne, semblent l'héritage de la corruption de l'Italie antique; mais elles sont à ses yeux sans dégoût comme sans scandale.

Machiavel mêlait à ses passe-temps licencieux de profondes, d'ardentes passions. Et pour les raconter il échange un instant sa plume vigoureuse et sévère contre la plume molle et prétentieuse de Marini : écoutez, et vous croirez entendre le *Caloandro fedele:* « Il faut que je vous dise les commencemens de cet amour, avec quels filets il me prit, où il les a tendus, et quels puissans filets c'étaient. Vous verriez que c'étaient des filets d'or, tendus parmi des fleurs, tissus par Vénus même, et si gracieux et si doux que je ne voulus pas les rompre, un cœur sauvage seul eût pu le faire; pour moi, je me plongeai dans leurs voluptés, si bien, que ces fils si délicats sont devenus plus solides et se sont hérissés d'indissolubles nœuds.... Qu'il vous suffise de savoir que déjà voisin de cinquante ans, je brave les ardeurs du soleil, la fatigue des chemins escarpés, et les obscurités de la nuit.... et quoique je sache très-bien que je me prépare de grands chagrins, j'y trouve tant de douceur, que pour tout au monde je ne voudrais pas reprendre ma liberté. »

Mais l'âge, le malheur et l'amour lui-même ne pouvaient détourner Machiavel de cette vie dissolue qui était pour lui une seconde nature. A cinquante-six ans, il était encore le boute-en-train d'une société (*brigata*) d'amis libertins. Durant un voyage qu'il fit à Venise, en 1525, pour les affaires de quelques marchands de Florence, un de ses intimes, Filippo de' Nerli, lui écrivait : « Maintenant que vous êtes absent, on n'entend plus parler ni de jeu, ni de taverne, ni de certaines autres bagatelles... le plus souvent nous n'avons pas d'endroit convenable, il nous manque tantôt les invi-

tations, tantôt un tiers; mais toujours notre société manque d'un... parce que vous nous manquez. » Un mot est effacé, il était leste, on peut aisément le suppléer. D'autres mots ont ainsi disparu avant l'impression, les manuscrits ayant passé entre les mains d'une personne timorée qui a cru faire œuvre pie en les grattant.

Il paraît au reste qu'à Venise aussi Machiavel menait joyeuse vie : « Dépêchez-vous, lui écrit le même Nerli, car ces marchands font grand bruit; ils se plaignent que vous vous amusez à leurs dépens, dans la société de vos lettrés, et ils ont besoin d'autres choses que de chanteurs de fables. » On sait que c'était là une vieille habitude de Machiavel; ambassadeur de la république, il n'écrivait pas trois dépêches sans demander de l'argent.

Dans une autre mission chez des moines de Carpi, on le voit se délecter à la seule pensée des festins succulens, des lits somptueux, et de toutes les délices au milieu desquelles, il se sent tout ragaillardi. (*Pasti gagliardi, letti gloriosi, e simili cose, dove io mi sono già tre dì rinfantocciato.*)

Ainsi livré à tous les goûts de dissipation, de plaisir, de bonne chère, il n'est pas étonnant que Machiavel criât toujours misère. « Je suis accoutumé à la dépense, dit-il dans une lettre à F. Vettori, et je ne puis vivre sans dépenser. » Aussi était-il expert dans l'art de tirer de l'argent des princes; il en a donné à Guicciardini, le célèbre historien, de curieuses leçons. Guicciardini avait des filles à marier, il voulait leur donner de grosses dots, et il avait grande envie de profiter de la faveur dont il jouissait auprès de Léon X, pour tirer quelque bonne lettre de change sur le trésor du pape; mais il ne savait trop comment s'y prendre décemment. Machiavel lève ses scrupules : « Voici ma façon de penser, lui dit-il, c'est que l'on se trompe tout aussi bien par excès de délicatesse que par excès d'indiscrétion, et même ce dernier défaut est bien souvent le plus profitable. J'attaquerais le pape dans tous les sens, » ajoute-t-il; et puis il cite à Guicciardini l'exemple de ceux à qui le pape a fait de pareils dons; il lui envoie le modèle de lettres qu'il serait bon de faire écrire par des tiers secrètement, et sans que le pape pût se douter de la

ruse. Tout consiste, selon Machiavel, « à demander avec audace, et à montrer de l'humeur en cas de refus. » Il faut lire les diverses lettres écrites à Guicciardini sur ce sujet pour se faire une idée de l'esprit de finasserie et de ténacité dont Machiavel fait preuve quand il s'agit de mettre les princes à contribution.

Cependant il fit pendant plus de dix ans le métier de solliciteur sans rien obtenir pour lui-même. Il avait flatté Julien de Médicis, il avait flatté Laurent, fort inutilement; il réussit mieux auprès de Léon X, qui dirigea le gouvernement de Florence après la mort de Laurent. C'est alors que Machiavel fut chargé d'une mission fort insignifiante auprès des frères mineurs de Carpi; le rusé Florentin se moquait des bons pères à leur barbe, et il y a peu de scènes aussi divertissantes et d'un aussi bon comique que le récit qu'en fait Machiavel. Il fut chargé, à cette époque, par le cardinal, frère de Léon X, d'écrire l'histoire de Florence; on lui assigna un traitement pour ce travail, et l'on voit que son courage redoublait à mesure que le cardinal augmentait son traitement.

Malgré les appointemens, Machiavel n'a pas sacrifié toute son indépendance d'historien; toutefois son embarras était grand, et il a fait plus d'une capitulation avec la sévérité du devoir. Il écrivait en 1524 à Guicciardini qui était alors au service de Léon X : « Étant sur le point d'aborder certaines particularités, j'aurais besoin de savoir de vous si je ne cours pas risque de déplaire soit en rehaussant, soit en rabaissant les événemens; au reste, je prendrai conseil de moi-même, et je m'ingénierai afin que, tout en disant la vérité, personne ne puisse se plaindre. »

Cette résolution de plaire à tout le monde en racontant des faits contemporains, les luttes des partis, et les vicissitudes des révolutions, est caractéristique de l'esprit de Machiavel; et c'est là, certes, une particularité dont ne se doutent guère ceux qui pensent le mieux connaître ce caractère singulier. Mais la tâche était trop rude, même pour un homme aussi délié que le secrétaire florentin; la mort l'a surpris avant qu'il se fût décidé à écrire l'époque où il avait vécu, et pour laquelle il avait pourtant réuni des matériaux.

Aussi bien que la conscience de l'historien, celle de l'homme d'état était très-flexible chez Machiavel; c'est un des traits les plus saillans, et jusqu'ici les moins accusés de ce portrait toujours si infidèlement dessiné.

Après la mort de Laurent, qui n'avait point laissé d'héritier, Léon X, qui voulait conserver sur Florence l'influence qu'avait si long-temps exercée sa famille, demanda à Machiavel un mémoire sur les institutions qu'il convenait d'établir dans cette vue.

Le mémoire que Machiavel composa pour le pape, et qu'il intitula *Discours*, est un monument curieux de politique cauteleuse. Il s'agissait pour Machiavel de tracer un plan de gouvernement tel qu'il pût convenir au peuple de Florence, qui à la mort de Laurent avait de nouveau tourné ses yeux vers la liberté; et, en même temps, à Léon X qui prétendait asseoir sur ce fantôme de république l'autorité de sa famille. Machiavel s'acquitta de cette tâche avec une rare dextérité. Et ce qui n'est pas moins remarquable, c'est la franchise avec laquelle l'ex-républicain expose des principes tout empreints de mensonge et de déception.

Machiavel commence par établir que si l'on consulte le sentiment du peuple, une république seule est possible à Florence; et puis, comme c'est une institution monarchique que veut Léon X, Machiavel s'arrange de manière à mettre la république dans les apparences, et la monarchie dans la réalité : « Votre Sainteté verra, dit-il au pape, comment dans mon *Projet de République*, non-seulement je conserve son autorité tout entière, mais je l'augmente encore. » Il expose son plan, et il ajoute : « Si j'examine ces diverses institutions tandis que Votre Sainteté et monseigneur le cardinal (le frère de Léon X) existent encore, j'y vois *une monarchie véritable;* car vous commandez aux armées, vous présidez aux jugemens criminels, vous avez l'initiative des lois, et je ne sais ce qu'un chef peut désirer de plus dans un état. » Et plus bas il insiste : « Votre Sainteté a dans ses mains les armées et le glaive de la justice, les lois *in petto*, et tous les chefs de l'état sont à elle. » En effet, selon ce plan, les grands conseils sont à la nomination du pape. Quant au peuple, voici sa part : Il choi-

sit pour représentant un *conseil des mille*, et ce conseil nomme à tous les emplois, à toutes les magistratures, excepté aux grands conseils; mais cette apparente participation du peuple n'est qu'un leurre, Machiavel ménage au pape une fraude au moyen de laquelle il nommera qui bon lui semblera : « Et pour que vos partisans fussent certains d'être mis dans les bourses, lorsqu'il serait question d'aller aux suffrages dans le conseil, Votre Sainteté pourrait désigner trois scrutateurs qui, *dépouillant les votes en secret, pourraient faire tomber le choix sur ceux qu'ils voudraient.*»

Une remarque nous reste à faire. Machiavel s'est appliqué constamment à rechercher l'amitié et le patronage des hommes les plus dévoués aux Médicis, et, par une déplorable fatalité, ses protecteurs, avec qui il entretenait des liaisons intéressées, étaient ou devaient être de cruels oppresseurs pour sa patrie. Ainsi, nous avons vu ses intimités avec F. Vettori et F. Guicciardini. Or, voici comme en parle l'auteur de l'*Histoire des Républiques italiennes :* « Ce furent eux qui versèrent le sang et qui confisquèrent les biens des plus vertueux citoyens, qui réduisirent à un exil perpétuel ceux qu'ils feignaient d'épargner, qui ruinèrent par des taxes arbitraires ceux qui avaient montré de l'attachement à la liberté. » Enfin, dans une des dernières lettres que Machiavel ait écrites, (1527) lettre adressée à son fils Guido, et toute remplie de sentimens paternels, nous lisons : « Outre les grandes amitiés que j'ai obtenues, j'ai gagné nouvellement l'amitié du cardinal Cibo, et si intime, que moi-même je m'en étonne; tu en pourras profiter. » Or, ce cardinal Cibo, neveu de Léon X, était alors un des triumvirs en soutane qui exerçaient leur tyrannie sur Florence. Il avait été adjoint par le pape Clément VII aux cardinaux de Cortone et Ridolfi pour gouverner l'état au nom d'Hippolyte de Médicis, fils naturel de Julien, et à peine âgé de douze ans. Voici en quels termes en parle M. Periès, l'historien de Machiavel : « Ces trois prélats, loin de chercher à gagner l'affection des Florentins par une conduite modérée, ne se servirent du pouvoir que pour se livrer, sans obstacle, à la licence et aux plus violentes extorsions. Assurés de l'impunité, ils ne rougissaient d'au-

cun crime, et ils étendaient la même impunité sur les violences de leurs partisans. » Voilà où Machiavel choisissait des amis et des patrons, voilà où il mettait son espoir.

Et ces traits épars que nous rassemblons pour en recomposer la figure de Machiavel, est-ce à un peintre jaloux ou passionné, est-ce à un ennemi que nous les empruntons? Non, c'est Machiavel lui-même qui les a fournis, et si notre portrait ne ressemble pas à ceux que l'on connaît, c'est que nous avons saisi l'homme intime, surpris dans le sanctuaire de sa pensée, tandis qu'on s'est trop souvent contenté de nous montrer l'homme dans sa vie extérieure et dans sa pensée d'apparat.

Maintenant, croira-t-on avec J.-J. Rousseau (*Contrat Social*), que « le livre *du Prince* est le rêve du républicain! » avec Roscoe (*Vie de Léon X*), que Machiavel « a supporté son malheur comme un nouvel Aristide; » avec Mackintosh (*Mélanges de Philosophie*), que Machiavel « endura mille maux pour la liberté de sa patrie... qu'il était le plus ardent des républicains.... qu'il se dévoua pour le bien public.... que les doctrines du livre des *Principautés* ne lui furent inspirées que par le mépris des hommes qui avaient trahi la liberté; » avec M. Macauley (article de la *Revue d'Edimbourg*), « qu'il est notoire que Machiavel fut, dans tout le cours de sa vie, un zélé républicain; qu'il fut le martyr de la liberté.... que les misères n'avaient pu abattre son ame.... qu'un peuple opprimé avait dû à sa patriotique sagesse sa dernière chance de liberté.... qu'il mérite cette vénération qu'on doit aux vertus d'une grande ame; » avec M. Lerminier (*Philosophie du Droit*), que Machiavel, qui était poète comique, qui a égayé Florence par *la Mandragore*, a bien pu continuer la comédie dans le livre des *Principautés*, et « froid ricaneur, couronner son œuvre par un immense éclat de rire; » avec M. Artaud enfin, que « les joies, les amusemens et les fêtes de Machiavel n'étaient nécessairement qu'une autre série de travaux.... qu'il était parcimonieux et même un peu avare? »

Nous ne finirions pas si nous voulions réunir la plupart des appréciations erronées qui ont été faites, par les plus graves penseurs

et les plus habiles écrivains, du caractère privé de Machiavel; nous avons dû nous borner aux plus récentes, à celles qui sont comme le résumé de toutes les autres, et qui ont pour elles l'autorité de noms distingués parmi les auteurs qui se sont spécialement occupés de Machiavel. Nous terminerons par ce singulier passage de M. Macauley : « L'enthousiasme de Machiavel, banni de sa carrière de prédilection, semble avoir trouvé une issue dans une légèreté désespérée. Il savourait un plaisir vengeur à outrager les opinions d'une société qu'il méprisait. Il devint indifférent à ces bienséances qu'on s'attendrait à voir respecter par un homme si haut placé dans le monde littéraire et politique. L'amer sarcasme de sa conversation rebutait ceux qui aimaient mieux accuser sa licence que leur propre dégradation, et qui étaient incapables de concevoir quelles profondes émotions se cachaient sous ces gaietés d'un infortuné, sous ces folies d'un sage. »

Tout cela est imaginé et loin de la réalité; on fait des tours de force, de subtilité et de finesse pour arriver au faux; on trouverait la vérité à moins de frais. La légèreté et la licence étaient au fond du caractère et dans les mœurs natives de Machiavel; il était bien lui-même dans sa vie privée, et nullement cet être de fantaisie que se compose à plaisir M. Macauley.

Restons dans la vérité; elle est toujours plus instructive. Abandonnons enfin cette éternelle fable de Machiavel républicain austère, martyr de la liberté, irréconciliable ennemi des maîtres de sa ville, orné de toutes les vertus du grand citoyen, et près de briser les chaînes de ses compatriotes. Machiavel sera pour nous un homme de génie aux affaires comme dans ses livres; il sera bon père, ami dévoué, patriote passionné pour l'indépendance italienne; républicain fort peu pratique assurément, il exposera pourtant avec un admirable enthousiasme les théories républicaines sous les beaux ombrages des jardins de Ruccellaï, entouré de jeunes hommes ravis de cette noble éloquence, avides des trésors de cette expérience du génie. Et puis, interrogeant le secret de sa vie, nous trouverons un homme à qui le patriotisme a dicté de belles pages et des pensées sublimes, sans lui inspirer les

nobles actions et les beaux dévouemens; un homme occupé avant tout du soin de sa fortune, des vœux de son ambition; il aime la patrie, mais, bien loin de lui faire aucun sacrifice, il ne demande pas mieux que de profiter de ses désastres; il désire la liberté, mais quand la liberté est la proie des tyrans, il tâche, lui aussi, d'emporter son lopin de l'oppression de Florence; il cultive avec soin l'amitié des complices de la tyrannie, et il n'ose venir dans une ville où il sera obligé de serrer la main à un ami de la liberté. Enfin, le nom de Machiavel réveille l'idée de l'austérité, et nous le trouvons, jusqu'à la fin de sa carrière, ami de ses aises et des voluptés, libertin, livré à toutes les illusions de l'âge de la folie, gémissant en désespéré d'une disgrâce, ayant horreur de la médiocrité, dépensier, et professant l'art de demander aux puissans. Ce n'est pas avec de telles mœurs qu'on brise les chaînes des nations, ce n'est pas sans désintéressement, sans abnégation de soi-même qu'on mérite le titre de grand citoyen.

Lorsqu'on a bien étudié Machiavel, on ne s'étonne plus qu'il ne se soit pas élevé au-dessus de la corruption de son temps. Si son cœur eût été aussi noble que son génie était sublime, il aurait plané bien haut par-delà cette fange; il aurait pu être l'oracle de la vertu, il n'a été que celui de la politique; et ce n'est pas sans justice qu'on a nommé précepteur des tyrans l'homme que, dans ces temps funestes, son génie appelait au titre de bienfaiteur de l'humanité.

M. Avenel.

UNE VISITE

A

LA MÈRE DE L'EMPEREUR.

La semaine-sainte de 1834 sera mémorable à Rome.

Jamais, depuis Brennus, Rome n'avait vu autant de Gaulois : les idiomes de la Seine, de la Loire, du Rhône, de la Durance, se croisaient depuis le pont Ælius jusqu'au tombeau de la fille de Crassus le Crétois. Au Capitole, les chiens et les oies nous regardaient amicalement passer sur la plate-forme où veillent Castor et Pollux. Cette fois, il est vrai, nous ne venions pas incendier le temple de Jupiter Capitolin, ni massacrer les sénateurs sur leurs chaises curules, ni bouleverser les sépulcres de Romulus et de Numa. Pélerins pacifiques et pieux, Gaulois dépouillés de l'anneau de fer et de la francisque, nous arrivions à Rome sans chef, sans esprit de conquête, ne nous souvenant plus de l'étendard du gui sacré au coq essorant. Nous arrivions par centuries bourgeoises, avec un fracas inouï de roues et de chevaux, par la route d'Anxur, par le lac de Trasimène, par les gorges de l'Étrurie, par les antiques domaines de Porsenna, et par la mer Thyrrénienne sur des galères à roues qui fumaient comme des volcans. C'était un concours immense comme aux fêtes d'Olympie; on eût dit que le monde entier était invité par Rome à l'inauguration d'un cirque, d'une naumachie, d'un tombeau. Les hôtelleries regorgeaient de barbares, les étables

manquaient aux chevaux; les plus indigens de ce pélerinage universel avaient établi leurs pénates d'argile sous les portiques des dieux.

Le jour que j'y arrivai, avec deux de mes meilleurs amis, Rome n'avait pas un seul lit à nous donner; et cela me fit éprouver un sentiment bien agréable : il me fut doux de penser que je ne profanerais point mon arrivée à Rome par les soins vulgaires de la table d'hôte et de la chambre à coucher. Des hôtelleries, il y en a partout à Rome; il y a dix lieues de chambres à coucher sous les arches des aquéducs; c'est un dortoir généreusement offert au premier arrivant, un vaste caravansérail d'alcôves ruinées plus solides que nos monumens neufs. Ainsi mon souci d'arrivée fut bientôt calmé. Si les mille maisons dont parle Ovide me refusaient l'hospitalité d'une nuit, mon parti était pris; je me couchais sous un linceul de lierre, sur quelque matelas granitique tombé d'une ruine, ou bien je montais au Capitole, je m'enveloppais de mon manteau comme César, et je m'endormais, plus heureux que lui, malgré les ides de mars, à quelques pas de la statue de Pompée, sous l'alcôve que Michel-Ange avait bâtie pour moi.

Il était fort tard, et je me promenais dans Rome comme si je l'eusse habitée toute ma vie, tant cette ville m'était connue. J'avais laissé mon modeste matériel de voyage sous le péristyle d'Antonin-le-Pieux. Pardon, Antonin! ta basilique est une douane! Je n'avais gardé que mon manteau, car la nuit était fraîche, et, serpentant de rues en rues, j'étais arrivé sur la place de Venise, au pied du Capitole. Là, je m'arrêtai.

Voilà, me dis-je, la via *San-Romoaldo*, qui conduit à l'ambassade française; voilà le palais de Venise, édifice immense, bâti avec une rognure du Colysée; et voilà... non, je ne me trompe point..... à l'angle du *Corso* et de la place... voilà le palais de la mère de Napoléon!

Et je me mis à regarder l'imposante prison où dormait la plus illustre des mères, cette femme que la mort semble avoir oubliée, cette ruine vivante si majestueuse dans la ville des ruines! La place était déserte; la lune la remplissait de sa clarté douce : le palais de Venise, moitié dans l'ombre, moitié blanchi par la lune, avec son architecture sévère, ses sombres murailles à talus, sa corniche de château-fort, contrastait singulièrement avec l'élégance italienne des autres édifices. Rien ne ressemblait moins à ma ville de Rome que cette décoration de place publique. Un bruit de cloche descendit du haut d'une tour jusqu'à moi, c'était la cloche du Capitole; le murmure de l'airain roula quelque temps le long des murs du palais de

Venise; un silence sublime revint ensuite. Ni la majesté de ce silence, ni la cloche qui me parlait du Capitole, ni le fracas lointain des grandes eaux où Rome s'abreuve, ni la pleine lune aimée de Rome, astre qui ne semble avoir été créé que pour elle, rien dans cette première nuit tant désirée ne me jeta dans ces rêveries d'antiquité, dans ces chaudes extases auxquelles je m'étais préparé toute ma vie : je ne pensais qu'à la femme qui fit Napoléon; je sentais quelque orgueil à me dire que, cette nuit, j'étais le seul homme qui prononçait le nom de cette femme devant la maison où elle dormait, à l'heure où quelque rêve lui montrait son fils vivant et son jeune petit-fils, malheureux prince que la cloche de ce Capitole avait salué roi comme le canon des Invalides. Par intervalles, quand les rayons de la lune ne resplendissaient plus sur les vitres du palais, je suivais les mouvemens d'une lumière intérieure qui venait subitement éclairer quelque magnifique salon, quelque boiserie éclatante, quelque large cadre de tableau, ou faisait tournoyer au plafond l'ombre de la rampe dans la nudité grandiose d'un immense escalier. Il y avait bien du charme pour moi à cette curiosité d'enfant; j'étais si heureux de mon espionnage, que je craignais de voir s'entr'ouvrir une des larges croisées et apparaître un fantastique majordome qui me crierait le *Perge viam* en italien. J'avais peur des sbires aussi; on m'avait tant parlé des sbires: ma station sur cette place, à heure indue, devait être suspecte aux sbires; les sbires ne parurent pas. La liberté romaine me laissa rêver toute la nuit sur la place de Venise. Noble veillée, qui me préparait à la visite du lendemain!

Le jour que je quittai Florence, le prince de Montfort m'avait remis une lettre de recommandation pour M. le chevalier Bohle, à Rome. Cette lettre m'était bien précieuse, parce que j'avais lieu d'espérer qu'elle me donnerait accès auprès de la mère de l'empereur. Je me rendis donc en toute hâte chez M. Bohle. Je trouvai chez lui la cordialité la plus franche; il me dit qu'il se mettait à ma disposition pour tous les services que je pourrais lui demander. J'aurais pu vous en demander un hier, lui dis-je, mais il était trop tard. J'ai trouvé Rome envahie par l'univers, et j'ai été la victime de cette réaction : l'hospitalité romaine m'a fait défaut; j'ai passé ma nuit à me promener. Aujourd'hui, mes amis, mes compagnons de voyage ont découvert quelque chose qui ressemble à un gîte; ils ont passé notre bail à vingt francs par jour. J'accepterai bien tout ce que vous m'offrez de gracieuse hospitalité, mais je ne puis me séparer de mes amis. Il s'agit en ce moment d'une autre faveur que j'attends de vous : M. le

prince de Montfort, si affable, si bon pour tous les Français qui passent à Florence, m'a donné droit d'espérer que je serai présenté à la mère de Napoléon... — Comment! me dit avec chaleur M. Bohle, c'est une affaire arrangée! vous verrez Madame mère aujourd'hui même; aujourd'hui; non... mais demain, demain, vous pouvez y compter; j'irai chez vous demain matin; donnez-moi votre adresse...

M. Bohle fut exact au rendez-vous.

En allant à la place de Venise, il me dit une chose bien touchante pour moi et dont je serai toujours fier comme Français : Rome, me dit-il, est en ce moment visitée par toute l'aristocratie voyageuse de la Prusse, de l'Angleterre, de l'Allemagne; chaque jour, des hommes de haute naissance sollicitent la faveur d'être admis un instant auprès de Madame mère; mais dans l'état de faiblesse où elle se trouve, vous concevez que tant de visites, la plupart de curiosité, lui seraient accablantes. Aussi Madame mère a pris le sage parti de ne recevoir personne; mais lorsque j'ai prononcé votre nom, le nom d'un Français, elle s'est empressée de me dire qu'elle vous recevrait avec le plus grand plaisir.

Nous arrivâmes à la place de Venise.

Ce qui me frappa d'abord en entrant dans le palais, ce fut le silence qui régnait dans une aussi somptueuse demeure. L'escalier était désert; je traversai des appartemens et des galeries solitaires. M. Bohle ouvrit une porte et m'introduisit, en prononçant mon nom, dans un salon magnifique tout resplendissant de soleil; à l'angle de la cheminée, une femme était couchée à demi sur une chaise longue : c'était la mère de l'empereur! Un sourire éclaira sa majestueuse figure; elle répéta mon nom et me désigna un fauteuil à son côté gauche. Je m'assis.

— Vous venez de Florence, n'est-ce pas? me dit-elle; vous avez vu mes enfans, je le sais : Louis était malade: comment se porte-t-il maintenant? — Le comte de Saint-Leu m'a paru assez bien se porter; je n'ai eu l'honneur de le voir qu'une seule fois. — Et Julie? — Mme la comtesse de Survilliers est toujours souffrante, sa maison est encore frappée d'un deuil si récent! — Ah! oui, pauvre Charlotte! veuve si jeune!... Et Jérôme, et Caroline? — Le prince de Montfort, sa famille et Mme la comtesse de Lipona jouissent d'une santé parfaite; il n'est pas de maisons à Florence plus agréables et plus hospitalières aux Français que les leurs. — Je le sais, je le sais... Comptez-vous séjourner long-temps à Rome? — Hélas! non, madame, deux ou trois semaines seulement; je suis pressé d'arriver

à Naples; c'est un voyage que j'ai entrepris dans l'intérêt d'un livre auquel je travaille.—Le séjour de Rome vous plairait beaucoup... on y vit long-temps, comme vous voyez... Il y a vingt ans que je l'habite.

Je ne pus me défendre d'une exclamation comme si j'eusse ignoré la grande date historique de la chute de notre empire. — Vingt ans! répétai-je d'un air étonné. — Oui, monsieur, vingt ans!

Et elle secoua la tête avec une expression de souvenir mélancolique.

Dans un assez long intervalle de silence que je n'osai interrompre, je descendis à quelques observations de détail.

Une seule dame de compagnie était auprès de Madame mère; elle travaillait à un ouvrage de broderie. Le salon était orné de beaux tableaux représentant la famille de Napoléon; ils étaient signés par nos peintres célèbres, et avaient appartenu aux galeries des résidences impériales. Rien ne m'a paru touchant comme cette mère illustre privée de ses enfans et entourée de leurs portraits. Immobile sur sa chaise, elle me parut souffrante, souffrante de ses douleurs physiques, de sa vieillesse, de ses souvenirs, mais héroïquement résignée. Sa robe, qui la serrait étroitement, laissait deviner un état de maigreur extraordinaire; ses mains étaient décharnées; sa figure n'avait conservé qu'un pâle épiderme : ses yeux, bien ouverts, erraient au hasard, mais ne semblaient point privés de l'usage de la vue. De la place que j'occupais, je voyais à la fois et la tête immobile de la mère de Napoléon, et la haute tour du Capitole. Quel assemblage de noms! La grandeur de la chose romaine luttait avec la grandeur d'une femme : le Capitole et la femme avaient eu la plus étonnante part de puissance dans les créations qui ne sont pas venues de Dieu; et le hasard des révolutions humaines avait fait asseoir la femme à l'ombre du monument romain pour me les présenter ainsi associés, à moi, obscur pélerin, qui n'avais reçu du ciel et de la fortune que des yeux faciles aux larmes devant ce grand spectacle, et un cœur énergique pour le sentir.

Lorsque ses lèvres se rouvrirent avec effort pour parler, elle prononça le mot de France et le nom de son fils. Jusqu'à ce moment elle avait été une femme ordinaire, une mère chargée d'ans qui demande avec simplicité au voyageur des nouvelles de sa famille absente. Mais après, à ses paroles, à ses gestes, à la miraculeuse énergie qui galvanisa tout à coup ce squelette de femme, je reconnus la mère de Napoléon. Un moment surtout elle me parut sublime. Non, il ne sera jamais donné à un autre homme d'entendre ce qui fut dit par une femme brisée par l'âge, la dou-

ROYAL TIMBRE

leur, l'exil, et dit avec une fermeté d'accent, un bonheur d'expressions, une vigueur de gestes qu'on admirerait dans une héroïne de vingt ans. Je n'affaiblirai point ces paroles en les écrivant, parce que la froideur de la lettre ferait tort au sublime de l'image, et que d'ailleurs je ne crois pas avoir droit ni mission pour les publier. Si ces paroles ont été prononcées pour demeurer secrètes, je me souviendrai que je les ai entendues à quelques pas du temple où Rome avait placé la statue qui tenait un doigt levé sur ses lèvres.

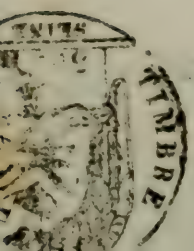
J'avais besoin de retomber aux familiarités de la conversation, car tout ce que j'entendais d'historique me faisait mal sortant des lèvres de la femme dans le sein de laquelle l'histoire s'incarna. Il me serait impossible de traduire mes impressions lorsqu'elle me parlait de son enfant, lorsqu'elle entrait dans ces minutieux détails de vie privée, d'anecdotes domestiques dont les histoires graves ne parlent pas, et qui pour cela même ont tant de charme. Oh! il faut que le climat de cette île de Corse bronze l'épiderme de ses enfans et perpétue leur force intelligente jusqu'à l'heure précise de leur mort; car dans ce corps de femme où le mécanisme matériel du mouvement semble s'être arrêté, bouillonne encore tant de sang chaleureux, tant de puissance de facultés morales! Les muscles se sont affaiblis, les nerfs détendus; la chair se dissout, parce que les ressorts d'organisation physique ne jouent que leur temps donné; mais c'est merveilleux de voir chez cette femme combien l'esprit est radieux de vigueur sur les ruines de la matière, combien la décrépitude se rajeunit sous la virilité des idées, de la parole, des sensations, des souvenirs. Et en a-t-elle vu, dans sa vie, de ces choses qui brûlent la vie! A-t-elle souvent tremblé pour des fils, quand tous les boulets de l'Europe étaient lancés contre eux, à l'éternelle bataille impériale de quinze ans! A-t-elle parcouru l'échelle complète des émotions dévorantes, inouïes jusqu'à elle dans les fastes de la maternité, depuis le coup de canon du sacre impérial, depuis le *Te Deum* de Notre-Dame, jusqu'au *Dies iræ* de Waterloo et de Sainte-Hélène? L'autre jour encore, il n'y a pas bien long-temps, elle avait mis la plus grande part de ce qui lui restait d'affections sublimes sur le plus beau des enfans des hommes, sur le fils de son fils; elle, prisonnière sur le Tibre, lui sur le Danube; elle, envoyant chaque matin ses baisers maternels au roi de Rome, par le vent qui souffle du Capitole. Il ne lui avait jamais été accordé ce qui réjouit la vieillesse morose des aïeules, d'embrasser une seule fois son petit-fils. On lui parlait de lui

quelquefois à l'oreille; on lui en parlait souvent, et elle tressaillait de joie, la pauvre femme! Un jour on ne lui en parla plus... C'est elle qui a pu dire alors : « O vous qui passez par ce triste chemin, voyez s'il est une douleur pareille à la mienne! » Niobé, Rachel, Marie, toutes les mères inconsolables, voilà ses patronnes : et elle n'a pas fléchi sous la douleur! Plus virile que son fils sur le roc de Sainte-Hélène, elle s'est cramponnée au roc Tarpéien; le désespoir ne l'en a pas précipitée; elle a voulu vivre long-temps, le front chargé de la couronne du malheur; elle a voulu long-temps lutter avec les fortes ruines qui sont de l'autre côté du mont. La chair s'est éteinte; mais la vie s'est réfugiée dans l'esprit. Chaque jour le génie rongeur qui va donner son coup de faux à la colonne de Phocas, passe devant la vitre impériale et s'incline. Pour cette femme, l'automne n'a plus de fièvres, les marais Pontins sont à sec. On dirait que Rome entoure de toute sa puissance de conservation la mère qui créa le dernier des demi-dieux.

Je l'écoutais parler sous l'obsession de ces idées; elles ne m'arrivaient pas une à une, méthodiquement formulées, mais toutes ensemble, toutes d'un bloc, comme une flamme à mille rayons. Et je me demandais par quelle fatalité heureuse je me trouvais là, le dépositaire des réflexions suprêmes de cette femme; à quel titre j'étais assis à sa gauche comme un confident, lorsque le pavé de la place grondait sous le tonnerre continuel de tant de brillans équipages qui avaient droit de s'arrêter partout dans Rome, hormis devant le seuil de ce palais. Aussi, après plusieurs heures d'entretien, je regardai ma visite comme excédant les bornes des convenances, et je me levai pour sortir.

— Vous partez déjà? me dit-elle avec un accent plein de bonté; vous allez sans doute aux *fonctions* de la semaine-sainte? — Oui, madame, je vais à la chapelle Sixtine. — Avez-vous vu Fesch? — Je n'ai pas encore eu cet honneur. — Ah! je vous recommanderai à Fesch; vous aurez du plaisir à le connaître; il vous montrera sa belle galerie de tableaux. Croyez-vous trouver une place à la chapelle Sixtine? — Je l'espère, en y arrivant un des premiers. — Si vous aviez eu le temps de voir Fesch, il vous aurait fait placer, mais il est un peu malade aujourd'hui; je crois même qu'il n'ira pas aux fonctions. — Je me ferai un devoir d'aller chez le cardinal Fesch après les fêtes de Pâques. — Oui, oui, il aura plus de loisir.

Elle me salua de la main; je m'inclinai en balbutiant quelques mots décousus de remerciemens. Son secrétaire, officier français de beaucoup d'es-



prit et de belles manières, M. Robagli, qui était entré vers le milieu de notre conversation, m'accompagna jusqu'à la porte et me dit : Eh bien ! comment l'avez-vous trouvée? Je ne répondis que par les signes expressifs de l'étonnement et de l'admiration.

Délivré d'un bonheur qui m'était devenu cuisant, tant je suis faible pour supporter des crises de ce genre, je remontais lentement, et avec fatigue, la rue du *Corso*. En jetant au hasard les yeux sur l'angle de la rue *delle Murate*, je vis une affiche de spectacle. Elle annonçait la prochaine ouverture du théâtre *di Valle*, et l'opéra l'*Elixir d'amour*, de Donizetti. Pour la première fois de ma vie, je fus insensible à l'annonce d'une première représentation d'un opéra nouveau. C'était un autre spectacle, un autre théâtre qu'il me fallait. Par les rues sinueuses qui rayonnent du cirque *agonale*, je me dirigeai vers Saint-Pierre. Le jour était propice aux douleurs d'un grand deuil; Rome portait un crêpe; ses mille cloches étaient muettes; son peuple courait aux églises, c'était le Vendredi-Saint. Le hasard ne pouvait mieux choisir mon jour : il me fallait toutes les lamentations des prophètes, tous les gémissemens de la mélopée hébraïque pour accompagner mes plaintes intérieures. Lorsque j'entrai à Saint-Pierre, un son lugubre de l'orgue répondit à ma pensée; une voix chantait dans la chapelle du chœur, et, dans le cri de latinité sonore qui roula sous les voûtes, je distinguai ce verset mélancolique : *Elle pleure, et personne ne vient pour la consoler !*

MÉRY.

LE

DIABLE DANS UN BÉNITIER

Ce château ruiné, qui se mire dans le Rhin, au-dessous de Kaub, n'a pas toujours exclusivement servi de quartier-général aux chouettes et aux corbeaux du Palatinat. Sa cour d'honneur, envahie maintenant par mille graminées sauvages, n'a pas toujours ressemblé à une savane, ni la plate-forme du donjon à une forêt vierge, où le frêne, le houx, le coudre et l'arbousier surgissent capricieusement des interstices de la pierre. Un vaste manteau de chèvrefeuille et de lierre n'a pas toujours enveloppé l'abside de cette chapelle, où près d'un porche saxon, cintré, massif, écrasé, s'élançaient les sveltes piliers de l'architecture des croisades. Cette enceinte désolée brilla long-temps de toute la pompe des solennités du culte; elle passe aujourd'hui pour un pied à terre infernal; c'est à peine si la fileuse attardée ose y jeter un regard furtif: elle craindrait trop d'y voir les fées danser au clair de lune, boire la rosée suspendue aux feuilles du nénufar, et dresser le couvert sur le chapeau des champignons. — C'est que, voyez-vous, le positif de la vie n'a pas encore ruiné, dans ces contrées, les su-

perstitions fantastiques, si puissantes sur nos aïeux. Sauf les villes à esprits forts, l'Allemagne croit encore aux lutins, aux fées, aux *dames blanches* (*witte wiwen*); et dans nombre de villages, on a grand soin de leur faire politesse en arborant quelque linceul blanc dans la chambre des accouchées. Les *dames blanches* présagent encore les événemens politiques, et tous les paysans du Guggisberg vous diraient qu'en 1830, une apparition annonça la révolution de juillet, comme une autre avait pronostiqué, seize ans auparavant, la chute de Napoléon. Partout on vous raconte l'histoire de la *dame blanche* de Rosenberg, qui ne manquait jamais de se montrer lorsque quelque grande maison était à la veille de perdre un de ses membres. Elle se produisait encore à l'occasion des mariages et des naissances, mais tout en blanc; tandis que pour annoncer la mort elle portait des gants noirs. Érasme assure qu'un comte de Rosenberg s'étant allié aux quatre maisons souveraines de Brunswick, de Brandebourg, de Bade et de Bernstein, la *dame blanche* favorisa ces maisons de ses présages, dont on tirait vanité, de même que les chefs de clan s'enorgueillissaient de l'apparition du Bodag-glass, dont la grande figure prête un intérêt si sombre aux derniers momens de Mac-Ivor. La *dame blanche* de Rosenberg, fort bonne princesse du reste, ne se permettait d'autres espiégleries que d'ouvrir et de fermer quelquefois les portes avec fracas pendant la nuit. Pourvu qu'on ne la maltraitât pas en paroles, lorsqu'elle parcourait le château, un trousseau de clefs à la ceinture, elle faisait des révérences fort gracieuses à ceux qui se trouvaient sur son passage. Elle poussa même la courtoisie jusqu'à aller avertir le prieur des jésuites de Neuhaus d'apporter le viatique à Ralph de Neuhaus, que venait de frapper une apoplexie foudroyante. A une autre époque, elle fit un vacarme effroyable, jusqu'à ce qu'on eût distribué aux pauvres le *repas de la bouillie*, espèce de redevance octroyée aux serfs de la châtellenie, pour les dédommager d'avoir concouru à la construction du manoir. Enfin, un soir qu'une baronne de Neuhaus demandait l'heure à sa femme de chambre qui la déshabillait, la *dame blanche*, sortant de la boiserie, répondit : *Minuit, ma chère*. La baronne en mourut de

peur; mais on n'en admira pas moins tant de prévenance et d'urbanité.

Qu'on ne croie pas, du reste, que ces traditions merveilleuses soient étrangères à la France du dix-neuvième siècle. Au fond de plus d'une de nos campagnes, ces magiques épopées dont on berça notre enfance existent encore comme au moyen âge, et, quoique cédant insensiblement au temps, elles constituent toujours une véritable mythologie, qui a ses dieux et son culte de terreur. Dans nos campagnes de l'Alsace, de la Bretagne et de la Normandie, le lutin servant, le capricieux *Gobelin*, visite chaque nuit les écuries, caressant son cheval favori, dont il tresse les crins et grossit la ration aux dépens de ses voisins. Arthus et ses piqueurs infernaux parcourent à grand bruit les vallons des Pyrénées. Les *kéryons*, nains difformes, blottis sous les pierres druidiques de la Bretagne, surgissent de ces retraites séculaires pour former leurs rondes inégales au sein des brouillards; et, nouvelle Titania, la reine *Habonde* commande à ce peuple de farfadets.— Avec tant d'élémens d'intérêt, avec cette ferveur moyen-âge qui nous a valu, depuis quelques années, tant d'ogives, de ballades et de moustaches, c'est même une singularité que la mythologie toute traditionnelle qui créa l'Olympe des romanciers de cette époque, attende encore un historien. Quoique reposant sur un sujet futile en apparence, ce panthéon aurait cependant plus d'un résultat désirable; le poète et le romancier y trouveraient de nombreuses traditions orales, comparables, pour l'intérêt et le vaporeux, aux légendes que Walter Scott a jetées avec tant de bonheur dans *Waverley*, *le Monastère*, *la Fiancée de Lammermoor* et *l'Officier de fortune*. Le dramaturge serait certain d'y rencontrer des sujets aussi frais que saisissans; le peintre y puiserait de curieux motifs; le philologue, l'observateur des mœurs, y suivraient enfin, dans leurs filiations variées, ces idiotismes singuliers, ces fables bizarres, dont le type se retrouve sur les rives du Gange, comme au bord des lacs d'Écosse et dans les gorges du Kinast.

Je reviens à mes ruines.

Donc, en 1504, ces ruines étaient un « fort châtel » à deux fins « moitié casque et moitié froc, » dit assez irrévérencieusement la chronique d'Hildesheim. Résidence du prince évêque de Gluckstadt, munie de reliques célèbres, cette enceinte avait vu longtemps affluer un immense concours de fidèles et de pélerins accourus de tous les coins de l'Allemagne, pour présenter aux puissances du ciel des pétitions que celles de la terre n'avaient pas pu apostiller, mais grâces aux fatigues et aux excès de la route, ces excursions produisaient souvent un effet un peu différent de celui que s'en promettaient les intéressés. Tel allait demander à quelque bienheureux de rétablir ses finances, qui avait mangé son dernier kreutzer à la première halte. Plus d'un borgne était revenu aveugle, plus d'un boiteux cul-de-jatte. Telle vierge folle avait vu s'éteindre dix fois sa lampe au milieu des hasards de cette excursion pénitentiaire; aussi la ferveur diminuait sensiblement, et quoique Luther n'eût pas encore publié ses quatre-vingt-quinze propositions, cet indice, joint à mille autres, présageait déjà le moment où il suffirait d'un moine crapuleux pour bouleverser l'Europe, briser l'œuvre de Charles-Quint, et faire chanceler la tiare au front de Léon X. D'un autre côté, les prétentions de quelques seigneurs laïques du voisinage, l'exercice de ce singulier droit public, qu'on appelait naïvement LE DROIT DU POING (*der faustrecht*), c'est-à-dire du plus fort, le demi-désordre qui précéda le moment où l'appel au futur concile retentit du Rhin à l'Oder comme un coup de tam-tam, tous ces motifs obligeaient le prélat à entretenir, outre son contingent fédéral, un corps nombreux d'archers. Quand il sortait c'était

Précédé d'un porte-croix,
Suivi de plus d'une lance.

Ainsi, dans les murs de Gluckstadt on voyait confondus la lance et le goupillon, l'étole et la cuirasse. Le chanoine coudoyait le landskennet; l'office succédait à l'exercice, l'orgue à la trompette: singulier mélange, amalgame bizarre qui faisaient tout à la fois de l'édifice une caserne et un monastère.

Le maître spirituel et temporel de ce domaine, Gédéon de Stolberg, onzième évêque de Gluckstadt, venait de se mettre au lit par un soir d'automne. Il murmurait une dernière prière, quand il entendit tirer brusquement les rideaux de drap d'argent de la couche épiscopale.

— Sus! Gédéon de Stolberg, dit une voix métallique... Sus... Les patenôtres sont bonnes, mais on peut les remettre à demain sans crainte qu'elles ne refroidissent.

— *Sed libera nos à malo*, dit l'évêque; et il se signa, en ouvrant la bouche pour appeler son premier heyduque.

— Un moment donc, reprit la voix métallique. Tout à l'heure tu appelleras ton grand vicaire et le capitaine de tes archers; mais écoute avant ce que je viens tout exprès t'annoncer. Le comte de Ruthweil vient de faire passer son frère de vie à trépas, et, au moment où je te parle, c'est à peine s'il essuie sa dague sur son gantelet de chamois.

— Ruthweil a tué son frère! dit le vieil évêque tout troublé de l'avis et de la manière dont il arrivait.... Le malheureux! Mais qu'y ferais-je? Après celle de Dieu, c'est l'affaire du corps germanique....

— C'est la tienne, Gédéon de Stolberg.

— La mienne?

— Oui, la tienne. Ne vois-tu pas que le comte va être mis au ban de l'empire et que ses domaines appartiendront au premier occupant?... Et que dirais-tu, Gédéon de Stolberg, s'il te survenait ainsi pour voisin quelque palatin comme il y en a tant entre la Meuse et le Rhin, un de ces Philistins sans foi ni loi, qu'on ne cautionnerait pas pour les œufs d'un poulaillier? Avant huit jours ils arrêteraient et rançonneraient tes pélerins, chasseraient tes daims à ne pas te laisser une peau pour couvrir ton rituel, et pêcheraient tes viviers jusqu'à la dernière carpe, quoique prêtre sans poisson soit comme poisson sans eau. Tu me diras peut-être que ton vidame et tes archers pourraient les mettre à la raison : mais tu sais, comme moi, que ces détrousseurs-là ne craignent guère plus les soldats de l'Église que ses excommunications...

— Il n'est que trop vrai, dit l'évêque, ces renards de Satan ne se gênent guère pour manger les raisins de la vigne du Seigneur; mais qu'y faire?

— Qu'y faire?... Être le premier occupant et t'emparer des domaines du fratricide avant que personne ait eu le temps d'y songer... Ce ne sont pas ses *schwartz-reiters* qu'il laissait mourir de faim, eux et leurs chevaux, qui pourraient faire résistance, ils sont trop las de ce service; ses *landskennets* ne sont pas mieux disposés, et tes gens prendraient le château de Ruthweil à coups de goupillon; mais hâte-toi, don Kyrieeleison... le flambeau qui va devant éclaire toujours mieux que celui qui suit!

— Soit, reprit l'évêque, tout-à-fait décidé; mais toi, qui que tu sois, païen ou chrétien, clerc ou gendarme, homme ou vision, je t'adjure par le sel du baptême de me dire comment tu te trouves à ce moment en cette chambre.

— Je suis Leskin, reprit la voix, lutin servant du comte de Ruthweil. Voilà treize mois que je suis près de sa personne, et j'y serais encore sans le beau coup de dague qu'il a fait cette nuit; mais je ne me soucie pas de relever de chrétiens qui soient plus diables que moi: j'ai voulu changer de condition, et, comme de tous les palatins du voisinage aucun ne vaut guère mieux que le Ruthweil, j'ai songé à toi, Gédéon de Stolberg, et, pour payer ma bienvenue, je me suis pressé de venir te donner un bon avis.

— Serf de Satan, dit l'évêque, je te connaissais déjà pour appartenir au comte; mais sous quelle figure oserais-tu te présenter devant un prince de l'Église?

— Sous celle-ci.

Et une lueur bleuâtre éclairant par degrés l'appartement, l'évêque vit dans la ruelle un adulte aux yeux gris, aux cheveux roux, à la peau cuivrée, et vêtu d'un tabar mi-parti rouge et noir; à son bras gauche brillait l'écusson de la maison de Ruthweil. Tout-à-fait rassuré, l'évêque, prenant le sifflet d'argent pendu à son chevet, appela l'heyduque, donna des ordres, et le soleil n'était pas encore levé que la bannière épiscopale flottait sur la tour de Ruthweil. Le comte, effrayé de son propre crime, s'était enfui à travers

champs comme un homme privé de sa raison; et depuis on n'entendit pas plus parler de lui que du dernier manant qui se serait noyé au passage d'un gué. Il n'en fut cependant pas moins mis au ban de l'empire, et ses domaines échurent à l'évêque, qui, reconnaissant du bon office de Leskin, l'admit au nombre de ses serviteurs. L'embarras fut de lui trouver un emploi.

On le mit d'abord aux écuries; mais aucun des chevaux ne voulait se laisser approcher du nouveau palefrenier; tous ruaient, hennissaient, comme s'ils eussent flairé l'enfer : il fallut quitter l'écurie.

A la vénerie, les chiens ne parurent pas disposés à vivre en meilleure intelligence avec Leskin. Il parvint cependant à se mettre dans les bonnes grâces de l'écuyer, en lui promettant d'apprendre la lecture et le plain-chant à un loup qu'il élevait au château; l'écolier parut d'abord assez bien profiter de ses leçons. Il prononça bientôt l'A d'assez bonne grâce; mais, à la lettre qui suivait, ce fut bien autre chose. A force d'entendre son maître lui répéter BBB, il crut être en un parc, et, prenant les enfans de chœur qui revenaient du catéchisme pour un troupeau de moutons frais tondus, il se jeta dessus et, du premier bond, en étrangla deux. On le chassa de la vénerie et on voulait le chasser du château; mais le bon évêque, qui l'avait pris en amitié, voulut qu'on lui fît essayer de nouvelles fonctions.

Il entra aux cuisines comme pourvoyeur.

Là, le maître-queux s'amusa d'abord assez de le voir retourner les charbons ardens avec ses doigts, écumer la marmite avec sa main et attiser le four avec son pied; mais un beau jour, à la suite d'une querelle, il lui arriva de débarbouiller un marmiton avec de l'eau bouillante, et toute la cuisine se déchaîna contre lui, parce qu'on était jaloux de lui voir faire en une heure la besogne d'un jour.

« Ses légumes sentent le soufre, dit le maître-queux; il va bien sûr les chercher au potager du diable, à cheval sur une baguette de coudrier.

» Il a fait servir l'autre jour au prince Évêque une omelette

d'œufs de corbeau et de graisse de pendu, dit le maître-saucier.

» Ses fruits sont pleins de vers et de limaçons, reprit le maître d'office.

» Et sa venaison provient de la chasse infernale, s'écrie le hâte-rôt, car tous ses chevreuils ont une patte noire et les naseaux fendus. »

Si bien qu'un jour que l'évêque était convié au festin du chapitre de Benfeld, on saisit le pauvre Leskin qui dormait dans le four, et on le mit à la broche après l'avoir piqué et lardé comme un quartier de chevreuil; puis, croyant bien le tenir, on le fit tourner devant un feu à rôtir en trois tours le veau d'Éphraïm et les sept vaches grasses de Pharaon. Peine perdue! Toute cette valetaille oubliait qu'autant valait essayer de faire cuire une Salamandre. Aussi Leskin ne faisait que s'ébaudir à la flamme, et, profitant d'un moment où un seul marmiton était resté à tourner la broche, il dégagea doucement son bras gauche, et saisissant un gros brandon ardent, il en frappa au front le marmiton, qui tomba à la renverse dans une friture de carpes du Rhin qu'on venait de retirer des fourneaux. Aux cris de l'infortuné marmiton, tout le monde d'accourir; mais Leskin s'était déjà débroché. Faisant de la broche une lance et de la lèchefrite une rondache, il maintint ses ennemis à distance en même temps qu'il battait en retraite vers la porte du château. Cette habile manœuvre allait réussir; il avait déjà traversé la cour d'honneur et franchissait le pont-levis, quand il se trouva sur les bras, ou, pour mieux dire, sur les talons toute une légion de nouveaux ennemis.

C'était la meute du château qui, alléchée par le bon fumet des bardes de lard demi-cuites, accourait gueule béante pour s'en donner curée. A elle se joignirent bientôt tous les mâtins du voisinage, et ce fut avec cette escorte que Leskin traversa l'avenue seigneuriale, au moment même où l'évêque y arrivait, de retour de son banquet de Benfeld. Or à ce banquet, tout en portant les santés d'usage à la prospérité de leur hôte, messieurs les chanoines avaient quelque peu glosé de ce qu'un prince de l'Église tenait à son service un vassal de l'enfer, et l'évêque, poussé à bout, avait promis de s'en

débarrasser par les armes spirituelles. Aussi, du plus loin qu'il aperçut Leskin, il rassembla toute sa force d'esprit pour trouver quelque puissant exorcisme; mais il resta court, soit qu'il hésitât à expulser son favori, soit que messieurs les chanoines lui eussent fait trop largement boire de ce *vin théologique* que les vignobles du Rhin réservaient pour l'Église. Mais son grand-vicaire qui n'avait guère vidé que deux cruches de vin de Volixheim, tira immédiatement son étole, et, de la voix grave d'un dominicain espagnol qui chanterait le *Salve regina* sous la potence, il entama le psaume : *Exsurgat Deus*.

Leskin n'en attendit pas davantage. Espérant encore échapper au redoutable grand-vicaire, il alla se jeter dans une mare voisine couverte d'algues de conferves et de lenticulaires. Là, bloti dans la vase jusqu'aux oreilles, et n'allongeant que de temps en temps le nez au milieu des roseaux, il croyait avoir dépisté ses ennemis bipèdes et quadrupèdes. Tous avaient en effet perdu sa trace, et renonçaient à le poursuivre, quand un bruit singulier parti de la mare appela de ce côté toute leur attention. Leskin avait avalé par mégarde une grenouille, et les efforts qu'il faisait pour s'en débarrasser venaient de le trahir.

L'intrépide grand-vicaire, bien sûr alors de tenir son adversaire, s'approcha du bord de la mare, et, étendant la main sur les eaux, il les bénit en prononçant ces paroles du samedi-saint :

« Je te bénis, créature d'eau, par le Dieu vivant, par le Dieu véritable, par le Dieu saint, par le Dieu qui, dès le commencement du monde, te sépara d'avec la terre par une seule parole; par le Dieu dont l'esprit était porté sur toi.

» *Amen*, dit l'assistance. »

A ces mots, qui faisaient de la mare un bénitier, on vit Leskin se débattre convulsivement au milieu de ce bain lustral; on entendit des hurlemens affreux, on vit la mare se couvrir d'une écume rougeâtre, et, quand on voulut y repêcher le lutin, on ne retrouva que la broche et la lèchefrite qui furent placées en guise d'ex-voto dans la chapelle de Glœkstadt.

— Comme, en pareille matière, il importe de citer ses autorités, je dirai que ces faits sont attestés par un grave annaliste, l'auteur de la *Chronique Hirsaugienne*. Becker les rapporte fort au long dans son *Monde enchanté*. Puis ils m'ont été confirmés traditionnellement par un vieux brigadier trompette de l'armée de Mayence, qui ne comprenait pas qu'on pût les révoquer en doute, car on lui avait montré la broche et la lèchefrite à Kaub.

Émile Morice.

LE TRÉSOR DE NUMISMATIQUE

ET DE GLYPTIQUE.

Le *Trésor de Numismatique et de Glyptique*, en est déjà à sa vingtième livraison. L'opinion peut se former en connaissance de cause sur cet immense ouvrage qui excita, en apparaissant, le vif intérêt de tous les hommes occupés d'art et d'histoire, et qui a conquis depuis leur sympathie la plus ardente; il est temps que la critique s'en occupe et vienne le signaler au public.

Un procédé de gravure a été découvert au moyen duquel M. Collas, son inventeur, peut graver toute espèce de bas-relief avec une exactitude si scrupuleuse, une fidélité de reproduction si extraordinaire, que ce n'est plus une copie, mais un véritable fac-simile qu'il obtient! Il est si peu de personnes aujourd'hui qui n'aient pas vu quelque épreuve de cette merveilleuse gravure, que nous n'avons plus à dire son inconcevable effet de relief. La mécanique, cette puissance nouvelle que je suis parfois tenté d'appeler divine, cette force étrange qui envahit le monde et le couvre de bienfaits, surpasse ici, dans ses limites, tout ce que l'expérience, l'habitude et le génie ont pu enfanter de plus beau; admirable précision, détails d'une parfaite délicatesse, jeu de lumière même, aucune des meilleures conditions de l'art ne manque aux résultats de la gravure Collas.

Une semblable invention ne pouvait exister long-temps, on le pense bien, sans qu'on en tirât parti : le *Trésor de Numismatique* fut conçu,

et l'entreprise est telle que c'eût été folie d'oser même la tenter, si la découverte de M. Collas n'était venue la rendre facile; il ne s'agit rien moins que de reproduire tout ce qu'on connaît d'intéressant en médailles, pierres gravées, ciselures, etc., etc., c'est-à-dire, de renfermer dans deux ou trois volumes in-folio, peu dispendieux, tous les trésors de l'Europe en ce genre.

L'œuvre est commencée, et elle se poursuit avec un si beau succès, que certainement elle s'accomplira.

Les éditeurs ont divisé leur travail en trois classes, monumens antiques, monumens du moyen âge et de l'histoire moderne, puis monumens de notre histoire contemporaine, c'est-à-dire choix de médailles antiques, de camées et de pierres gravées, iconographie grecque et romaine puisée aux sources les plus pures, collection de sceaux et de monnaies depuis les Mérovingiens jusqu'à nous; enfin, recueil de toutes les médailles de la révolution et de l'empire. On voit qu'il n'y avait pas d'exagération de notre part à avancer que cet ouvrage est immense : ajoutons que son utilité est peut-être plus grande encore. N'est-ce pas, en effet, une excellente chose que cette série de pièces, lumières infaillibles dispersées dans les dépôts publics ou dans des cabinets particuliers en France et à l'étranger, et qui vont être rassemblées de façon à ce que chacun les puisse posséder dans sa bibliothéque et consulter à son aise? N'est-ce pas réellement un trésor ouvert aux plus pauvres, un trésor versé à pleines mains sur notre ignorance que ce recueil de monumens authentiques, portant tous leur date précise inscrite de la main même des siècles les plus reculés? Comme source de renseignemens historiques, c'est donc une œuvre d'une incontestable utilité qu'un pareil ouvrage : il ne l'est pas moins comme renseignemens d'art, puisqu'il fournit la contre-épreuve de l'original avec ses défauts, ses beautés, son ensemble et, chose plus précieuse encore, avec son *faire*, ainsi qu'on dit dans les ateliers, ou, pour nous exprimer autrement, avec la manière intime dont il est traité.—Par le temps de recherches et de fouilles investigatrices où l'on est si heureusement arrivé de nos jours, les avantages d'une telle exactitude sont inappréciables.

Dans les vingt livraisons que nous avons sous les yeux, nous remarquons que les éditeurs ont publié plusieurs morceaux que ne possède pas la Bibliothéque royale; nous citerons particulièrement dans ce nombre plusieurs médailles du Pisan et une grande quantité de pièces de la révolution française. Il paraît certain qu'ils ont poussé leurs recherches jusqu'en Al-

lemagne et en Italie, et il est à notre connaissance qu'ils ont aussi obtenu plusieurs pièces inédites appartenant à des particuliers, dont leurs grandes relations et leurs instances pleines d'amour de l'art pouvaient seules leur faire gagner une épreuve. On sait en effet que les faiseurs de cabinets n'ont point en général des idées fort larges; ils poussent le sentiment de la propriété jusqu'à son excès le plus mesquin, et la gloriole singulière qu'ils attachent à posséder une pièce unique, à pouvoir dire dans leur joie d'égoïste: « Moi seul j'ai cela, » les amène souvent à enfouir chez eux des monumens d'une extrême utilité.—Il n'est pas, hélas! de bonne passion qui n'entraîne son vice avec elle.—Ces hommes, qui méritent tant de reconnaissance pour avoir découvert des reliques d'un prix infini, qui auraient été sans eux dévorées par la poussière et l'oubli, manquent au dévouement que nous devons tous à la société, en gardant, comme des avares jaloux, sans les montrer à peine, les richesses qu'ils doivent à leurs savantes investigations. Le *Trésor* est parvenu à vaincre quelques répugnances de cette nature, en sorte qu'il ne donnera pas seulement les médailles que contiennent tous les cabinets publics; mais aussi plusieurs pièces cachées dans les collections particulières, pièces authentiques, nous le répétons, qui pourront peut-être bien mettre sur les traces de la vérité de points d'histoire encore contestés.

Nous avons déjà dit comment cet ouvrage est divisé en trois grandes classes: subsidiairement chaque classe a encore été divisée en plusieurs séries qui sont toutes indépendantes les unes des autres à raison de ce qu'elles contiennent des ouvrages tout-à-fait distincts.

Il est annoncé que l'on peut souscrire séparément à chacune des séries. Ainsi, pour donner un exemple qui nous fasse comprendre du premier coup de tous les lecteurs, ceux qui voudraient avoir l'Iconographie grecque pourront se dispenser de souscrire à l'Iconographie romaine, de telle sorte que celui qui n'aura pas la faculté d'acheter ce vaste répertoire de toutes les sciences et de tous les arts, aura du moins celle de se procurer à peu de frais un recueil complet de tous les monumens qui se rattachent à son genre d'étude spéciale. Idée généreuse, terme de publication loyal que nous aimons voir introduire dans le commerce, et qui sont loin de ces honteuses pratiques au moyen desquelles on compromet trop souvent les souscripteurs dans des dépenses qu'ils ne pouvaient prévoir.

Il nous vient ici le besoin de demander qu'on ne s'étonne pas de nous

voir descendre, contre nos habitudes, à ces questions de détail, et enregistrer complaisamment les moindres mérites de la nouvelle publication. C'est que, il faut l'avouer avec franchise, nous voudrions que notre voix servît à la répandre partout, car elle nous semble destinée, en appelant l'attention générale sur les chefs-d'œuvre de la gravure en médailles, à relever un art que nous avons toujours aimé de prédilection, un art trop dédaigné de nos jours, et qui, tombé sous l'empire dans la dégradation, ne pourra bientôt plus se relever, quoi qu'il fasse, si l'on ne vient promptement à son secours. Déjà la gravure sur pierres fines, une de ses plus belles parties, est complétement perdue, et vous ne trouveriez qu'à grand-peine aujourd'hui en France un homme capable de vous tailler un cheval ou des lambrequins dans une cornaline. Mais, puisque l'occasion s'en présente, interrompons-nous pour dire un mot de la gravure en médailles. C'est une chose qui ne sera pas sans intérêt de rechercher quelles sont les causes de sa décadence, et quels moyens on peut employer pour y mettre un terme. Le *Trésor* nous guidera dans cette entreprise; avec sa rapide machine, il nous a déjà mis en quelques pages presque toutes les pièces sous les yeux.

Je voudrais bien ne pas avoir l'air de remonter jusqu'au déluge, mais je suis cependant obligé de parler des Grecs. Depuis ces types de médailles qu'ils nous ont laissés, types qui ne furent jamais surpassés, même par les Romains, la gravure déclina jusqu'au quinzième siècle, où elle commença à se relever, comme pour apporter sa pierre au splendide édifice de la régénération universelle. On n'en trouve que des traces à peine perceptibles au moyen âge, dont toute la numismatique est renfermée dans de fragiles empreintes de sceaux qui nous occuperont tout-à-l'heure. Durant le quinzième siècle, on vit se multiplier les médaillons fondus et ciselés. L'art d'enfoncer les coins d'acier, art connu des Grecs et des Romains, était encore perdu; ce ne fut qu'au commencement du seizième siècle que Victor Camelio le retrouva, et qu'on se servit du balancier. Les principaux événemens et les grands personnages du temps furent ainsi représentés par des hommes dont les noms, pour la plupart, sont restés ignorés. Les artistes alors daignaient à peine signer leurs œuvres : c'était le siècle qui travaillait. Il semble qu'ils ne s'en considérèrent que comme les ouvriers. On sait d'un autre côté que, dans la force primitive et toute-puissante de leur génie, ils étaient souvent à la fois peintres, sculpteurs, poètes, architectes, musiciens. Nous pouvons donc penser qu'ils firent tous des mé-

dailles, et il n'y a plus à s'étonner que les plus belles se trouvent signées par le Pisan, qui était peintre, et par ce terrible spadassin Benvenuto Cellini, qui était orfévre, sculpteur, joueur de flûte et admirable écrivain. Plusieurs années après, l'histoire de nos compatriotes Dupré et Varin, dont le génie égale celui des Italiens, nous enseigne que la gravure en médailles était devenue un art spécial; mais il n'importe. Toujours est-il qu'il suffit de consulter les planches du *Trésor* pour voir que les uns et les autres, connus ou inconnus, produisirent des chefs-d'œuvre.

La France, autant que nos études aient pu nous en apprendre, était la seule nation qui fît encore de belles médailles au dix-septième siècle. Les graveurs de Louis XIV vinrent ensuite, mais furent peu dignes de l'école d'où ils sortaient. Ils renoncèrent aux médaillons ciselés, et aimèrent mieux profiter des perfectionnemens du balancier, qui leur permettaient de frapper de grandes médailles. La décroissance de talent qui commence à se faire sentir dans leurs ouvrages, et qui a continué avec une effrayante rapidité jusqu'à nous, ne provient pas seulement du goût qui s'était perverti sous l'étouffante protection du grand roi, mais aussi des changemens introduits dans la manière d'exécuter. D'abord, en ne demandant plus aux graveurs les médaillons ciselés que faisaient les maîtres, on leur enleva des mains leur plus noble outil, le *ciselet*, celui avec lequel ils fouillaient le bronze pour y chercher la vie, et par suite ils perdirent l'occasion fréquente de voir, d'étudier et de copier la nature; puis Louis XIV, qui voulait que tout se fît avec apparat sous son règne, même le travail des artistes, ordonna que les compositions de médailles leur seraient données par l'Académie. Il supposait apparemment que l'Académie réunie en séance solennelle trouverait de bien plus beaux motifs pour retracer ses hauts faits, qu'un graveur livré dans le silence à l'inspiration de son génie.—On aurait peine à croire à cet ordre absurde et visiblement imprégné de l'orgueil le plus fou, si toutes les œuvres d'art de ce temps-là ne portaient le cachet de pompeuse contrainte qui les éloigne tant de l'humanité. — Quoi qu'il en soit, les graveurs abandonnèrent bientôt le dessin, devenu inutile pour eux; et rien ne paraît plus simple qu'une fois réduits à cet état d'ilotisme, ils se soient laissé gagner peu à peu par la paresse, et que, devenus tout-à-fait étrangers à l'étude, ils aient fini par demander leurs figures en relief aux sculpteurs, se contentant d'achever les coins, et changeant ainsi leur bel art de graveurs en un métier de coupeurs d'acier.

Nous ne savons point expliquer autrement l'incroyable imperfection des

médailles de la révolution que nous offre le *Trésor*. Cependant vers cette époque, Duvivier, l'ancien et le nouveau Dupré sortirent de ligne. Ce dernier fut un homme du plus rare mérite, et, pour en donner un témoignage facile à vérifier pour tous, nous rappellerons seulement un de ses moindres ouvrages, le ravissant génie de la loi qui décore les pièces de 30 sous. Par malheur, un artiste ferme et fier comme l'était Dupré ne pouvait convenir au petit despote naissant qu'enfantait la république; il fut renvoyé après une visite du premier consul à la Monnaie, et M. Tiollier prit sa place. Il n'est pas nécessaire d'avoir vu beaucoup de collections pour savoir que l'art retomba plus bas que jamais sous le consulat et l'empire. Les médailles de cette époque ne sont plus de la gravure, c'est quelque chose comme de la mauvaise bijouterie bien grattée, bien frottée, bien polie, et il était digne de l'Académie d'appeler dans son sein ceux qui excellèrent dans ce misérable métier, tandis qu'il fallut que Dupré s'entêtât à vivre jusqu'à quatre-vingt-quatre ans pour recevoir la croix avec Henriquel Dupont, peu après la révolution de juillet, quand, sous l'impression des belles générosités du peuple, on se préoccupait encore d'idées de justice pour décerner les récompenses. En vérité, il y a des gens qui doivent avoir de singuliers vertiges et être pris par d'étranges fous rires lorsqu'ils rentrent en eux-mêmes, sondent les profondeurs de leur nullité, et voient les honneurs qu'on leur distribue dans le monde. Je suis sûr que plus d'un académicien se moque de la société, et prend pour elle un large mépris lorsqu'il se regarde assis sur les bancs de l'Institut à la place de gens de mérite. — Les graveurs de l'empire furent Galle, Andrieu, Brenet, Droz. Gatteaux père, et aussi Jeufroy, qui leur était bien supérieur à tous, mais pas assez cependant pour ne point mourir étouffé sous leur médiocrité.

Ce ne fut que vers le commencement de la restauration qu'on vit quelques nouveaux graveurs prendre leur art au sérieux. MM. Gayrard et Depaulis furent les premiers qui osèrent négliger la manière convenue pour s'occuper de dessin et de modelé. Beaucoup d'autres les imitèrent, parmi lesquels survivent glorieusement Barre et Domarre. Il nous reste ainsi trois ou quatre hommes de mérite qui sont en état de rendre à la gravure sa splendeur, si on veut leur donner du travail et les encourager. Malheureusement le public ne peut rien pour eux; à peine suffit-il, aujourd'hui que nous sommes devenus si modestes que l'on n'a plus le droit de faire faire son médaillon à moins d'avoir un nom, à peine suffit-il pour ali-

menter la belle galerie que fait M. David. Nous avons beau avoir plus de grands hommes que jamais, il n'y a pas de quoi faire vivre quatre graveurs. Vous verrez qu'il faudra que le peuple s'en mêle encore. On a bien eu, il y a quelques années, le caprice des médailles, et ce fut alors qu'on publia les collections métalliques des grands hommes français et des grands hommes universels; mais cela passa comme un caprice et ne servit qu'à ajouter au mal en faisant de tous les graveurs de cachets du Palais-Royal autant de graveurs de médailles qui demandent à être de l'Institut, et qui en seront, si Dieu leur prête vie. La masse du public a repris son dédain pour les médailles; des gens même qui ont des cabinets de tableaux, les regardent à peine comme des jetons bons à marquer les points à la bouillote. Grande erreur que ne justifie pas à nos yeux l'état d'infériorité où elles sont long-temps restées. En effet, la gravure en médailles est un art aussi éminent que la sculpture ou la peinture. Cela ne peut être mis en doute, aucun artiste ne viendra le nier. Il faut qu'un graveur fasse de la chair, de la barbe, du cuir, des étoffes avec du bronze, comme un sculpteur avec du marbre. Les difficultés sont les mêmes. Le génie nécessaire pour les vaincre demande autant de force, et les beautés qu'il enfante ne charment pas moins tout ce qu'il y a dans l'homme de sensible aux délicieuses conventions artistiques. Il est donc urgent, si l'on ne veut pas laisser retomber cet art dans la médiocrité, qu'il soit spécialement encouragé. Au lieu de cela, disons-le, il trouve aujourd'hui moins d'aide que jamais dans le gouvernement. La chambre, en liant, par une de ces décisions inconsidérées qu'elle laisse échapper avec une aimable nonchalance, en liant, dis-je, le musée des médailles à la monnaie des espèces, en l'attachant ainsi au ministère des finances comme à un corps mort, l'a voué à sa perte. Les graveurs ne savent plus où s'adresser. A quelque porte qu'ils frappent, eux qui ont plus besoin que tous autres d'être soutenus par l'état, puisqu'ils exercent, comme nous venons de le démontrer, un art sans gloire dans le public et sans dédommagement pécuniaire, on leur répond : « Nous n'avons pas d'argent pour vous. » D'un autre côté, je vous laisse penser si le ministre des finances, leur protecteur naturel, comprend un mot à ce qu'ils lui disent pendant qu'il cherche à se tirer d'affaire avec son milliard.

Le fait est que depuis la révolution de juillet, on n'a commandé que trois médailles!

Il est à désirer que la chambre revienne vite sur son vote, et que la gravure rentre dans le département des beaux-arts pour vivre à son budget.

Il ne faut pas la laisser périr; c'est par elle que les principaux événemens d'un pays se transmettent à la postérité. Les médailles sont des extraits du *Moniteur* frappés en or, des allégories où les nations qui suivent savent trouver un sens parfaitement clair, une histoire métallique que l'on vient consulter quand le temps a dévoré quelque partie de celle écrite dans les livres. Nous regardons la numismatique comme tellement essentielle, que nous voudrions qu'on s'en occupât spécialement. D'abord, il faudrait la détacher de la monnaie des espèces; le directeur de la Monnaie n'a rien à faire avec les médailles, c'est un fermier exploitant le balancier de l'état; pas autre chose. Pourvu qu'il frappe beaucoup, peu lui importe ce que ce soit, boutons de culottes ou médailles; il n'y voit et ne doit naturellement y voir que ce qu'il en retire. Une autre amélioration encore serait d'arracher au gouvernement le droit qu'il s'est arrogé de frapper seul des médailles, sous on ne sait quel vain prétexte de garantie.

Après la révolution de juillet, chacun reprit la faculté de frapper à son loisir, et l'administration ne dit mot; mais aujourd'hui que tout ce peuple révolté est rentré dans l'ordre, on prétend qu'elle s'occupe de regagner son ancien privilége. Nous voudrions qu'elle pût seulement stipuler que ses commandes seraient frappées à l'Hôtel des Monnaies. Il n'y a pas plus de raison pour que le gouvernement garde le monopole du balancier, qu'il n'y en aurait pour qu'il gardât celui des presses à imprimer ou à lithographier. C'est une absurdité de prétendre que cela est exigé par la tranquillité publique; une médaille n'est pas plus dangereuse qu'une brochure ou un dessin, et les tribunaux, que l'on ne ménage guère pour ces sortes d'affaires, condamneraient tout aussi bien qu'un article du *National*, le coin qui tendrait au renversement du gouvernement du roi. Si l'on vient dire que l'état perdra alors le droit, qu'il ne doit certainement pas perdre, de vérifier le titre de l'or et de l'argent employés dans les médailles, nous répondrons que cette vérification ne sera pas plus difficile que celle du métal des bijoux, et pourra, sans aucune espèce d'inconvénient, s'exercer de la même manière. Il se présente ici d'ailleurs une question de bonne foi, car il ne faut pas perdre de vue que le monopole exercé par le fermier de la Monnaie le met à même, non-seulement de soigner aussi peu une médaille que nos pièces de 100 sous, mais encore d'en taxer la fabrication au prix qui lui convient. A ce propos, nous demanderons où l'administration prend le droit de retenir pour les bibliothèques de S. M. Louis-Philippe, sur toutes les médailles que l'on fait frapper, six épreuves en sus

des quatre épreuves voulues par la loi ; il nous semble qu'elle use un peu de l'argument du loup.

Nous pourrions fournir, pour motiver les encouragemens à donner à la gravure, des raisons d'une importance presque politique ; il ne s'agit pas uniquement de la dignité du pays, faible considération pour nos hommes d'état qui auraient honte sans doute de transmettre par la numismatique leurs actes à la postérité, il s'agit aussi de la sécurité publique et commerciale. Un gouvernement financier ne devrait pas ignorer que les monnaies, les billets de banque, les poinçons, les timbres, les contrôles d'or et d'argent sont du domaine de la gravure en creux, et que plus les artistes auxquels ces travaux sont confiés seront habiles, plus les contrefaçons seront difficiles.

Avant d'en finir sur ce sujet, nous exprimerons le vœu que l'on établisse au Musée une collection d'empreintes de médailles antiques et modernes, où le public et les artistes pourront aller s'inspirer et s'instruire, comme dans les galeries du Louvre, par la statuaire et la peinture C'est sans doute parce que l'on s'est toujours si peu occupé chez nous de faire connaître l'art numismatique, que le public l'apprécie aussi mal. M. Ch. Lenormant a déjà commencé à la Bibliothéque une collection dans le genre de celle que nous désirons ; mais elle est bornée aux possessions de la Bibliothéque et nécessairement incomplète ; elle n'est d'ailleurs connue que du petit nombre d'initiés admis dans le sanctuaire, dont on cache les plus précieuses reliques les jours où l'on veut bien permettre au public d'aller voir ; il faut ajouter aussi que la valeur de toutes ces pièces, presque toutes d'or ou d'argent, les rend d'une communication fort difficile, tandis qu'un cabinet de belles empreintes en plâtre ou en soufre offrirait à tout le monde des moyens d'étude qui nous sont refusés. N'oublions pas de faire remarquer, en terminant, que ces monumens de tous les âges, depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nous, donneraient des renseignemens exacts sur le costume et les personnages historiques dont les médailles représentent l'effigie. Il est à craindre que la parcimonie et l'insouciance ne nous privent long-temps des avantages qu'aurait la réalisation d'une pareille idée ; le *Trésor de Numismatique* y suppléera pour les particuliers, et il aura le mérite de renfermer dans un volume peu considérable tous les matériaux qui, disposés chronologiquement dans un Musée, occuperont, nous l'avouons, une très-grande place.

Nous voici revenus au *Trésor*. Il est en pleine marche, il a attaqué ses trois

grandes catégories : la première, par la série des bas-reliefs du Parthénon; la seconde, par la série des sceaux et des médailles françaises et italiennes; la troisième, par le recueil de celles de la révolution. La beauté de travail des médailles françaises et italiennes est extraordinaire; ce sont là de nouvelles et superbes choses, généralement ignorées du public, et dont nos médailles contemporaines ne peuvent, comme nous l'avons dit, donner aucune idée. Ces pièces ont d'autant plus de prix, que chacune d'elles est accompagnée de son revers. Or, le revers est la partie capitale d'une médaille; c'est dans la composition de ces sortes de tableaux que l'artiste peut donner carrière à son génie, se livrer à son imagination et montrer les ressources de son savoir. Avec une certaine habitude de métier, on peut arriver à tailler convenablement une tête; mais il n'en est pas de même d'un revers : il faut là de l'invention et de l'exécution libre; aussi est-ce toujours là que se dévoile le talent des uns et l'impuissance des autres. Cependant on ne s'occupe en général que des têtes, parce qu'elles sont portraits. Pour vingt faces que l'on trouve dans une collection, il n'y a quelquefois pas deux revers, et encore ne sait-on souvent pas à quels personnages elles appartiennent; les éditeurs ont compris ce qu'il y avait d'inexact, de fâcheux, dans une semblable méthode, et ils donnent leurs médailles complètes. Ce soin prête à l'ouvrage un attrait que nous ne nous attendions pas à y trouver; il y a tel revers qui a presque un parfum de chronique : la flatterie de l'artiste ou la vanité du modèle y sont écrites d'une manière indélébile. N'ont-ils pas osé, par exemple, comparer Henri III à Alexandre, et dire de Charles IX qu'il serait plus grand qu'Hercule? Les siècles ont beau passer, les hommes restent les mêmes!

La série des sceaux rendra fort heureux ceux qui, dévoués aux recherches de l'art, trouvent des jouissances infinies à étudier ses premiers pas dans les œuvres antérieures. La reproduction de ces magnifiques ouvrages est réellement merveilleuse; les exquises finesses que les artistes du moyen âge prodiguaient dans leurs moindres travaux, sont rendues comme par miracle, et ont tant de relief qu'il vous semble parfois avoir une empreinte sous les yeux.

Ainsi que nous le disions tout à l'heure dans l'espèce d'histoire de la gravure que nous avons essayée, on trouve, entre les monnaies des empereurs d'Occident et les médaillons du quinzième siècle, une lacune qui ne peut être remplie que par les sceaux; c'est là qu'il faut aller prendre

la numismatique du moyen âge.—L'usage des sceaux remonte à la plus haute antiquité : c'était d'abord des cachets employés pour conserver le secret des lettres ou des portes sur lesquelles on les apposait ; puis ils devinrent une représentation de l'autorité ou de la foi de celui qui scellait ; les Francs adoptèrent cet usage, et le *Trésor* donne des empreintes qui remontent de la manière la plus authentique jusqu'à Thierry III (*Théoderik*), année 670, c'est le plus ancien sceau que l'on ait découvert. Rois, évêques, abbés, comtes, monastères, communes, chevaliers, tout le monde eut un sceau, et l'on conçoit que des recherches faites avec habileté dans les archives des provinces et des couvens puissent fournir une suite nombreuse de pièces entièrement inédites, aussi utiles pour l'histoire que pour l'art. Sous ce point de vue, nos chancelleries et nos archives sont des mines encore vierges et abondantes, malgré les pertes énormes en ce genre que nous avons faites de toutes les manières. On sait qu'au temps des malheurs de la patrie, que je ne voudrais pas rappeler, les Russes se chauffèrent pendant trois jours avec la cire des chartes de la ville de Dijon.

Il n'y avait que les bulles de papes, d'empereurs et de rois, qui fussent en or; toutes les autres étaient en cire, et M. Depaulis est le premier, je pense, qui, songeant à l'intérêt que pouvaient avoir ces monumens, se soit occupé de conserver par le moulage les précieux restes que leur fragilité fait disparaître chaque jour ; il a aussi rassemblé tout ce qu'il y a de plus curieux, comme personnages historiques, costumes, blasons et détails d'ornemens. Le *Trésor*, avec ses vastes relations, poussera plus loin encore ses investigations, et il commence, en attendant, par donner les sceaux de tous les rois et reines de France. Ceux de Thierry, de Clovis III, de Childebert III et de Chilpéric II, sont des têtes de face à longue chevelure, et, quoiqu'ils soient du travail le plus sauvage, nous les préférons à ceux de Charlemagne et de ses successeurs, qui ne sont autres que des pierres antiques, dont ces princes, de leur autorité de barbares, ont tout simplement fait leurs portraits; ce qui donne à croire que les germes d'art aperçus sous les premiers conquérans, avaient péri faute d'être fécondés. On est forcé d'en venir à Robert, second roi de la troisième race, pour trouver un sceau du temps et du pays. C'est donc de 996 qu'il faut dater la mise en marche de l'art national, et encore sommes-nous obligés de reconnaître qu'il a tout-à-fait le style du Bas-Empire jusqu'à Louis VIII. La plus belle période de notre gravure en creux commence à Louis IX ; elle se développe tout à coup magnifiquement, et l'on

verra que les sceaux de Philippe-le-Hardi et de Philippe-le-Bel possèdent un caractère de simplicité et de grandeur admirables; ceux de Marie, femme de Philippe III, et de Jeanne, première femme de Philippe IV, ont tant de pureté dans les poses, tant de grâce dans les ajustemens, qu'il est impossible de rien voir de plus charmant au monde. Nous nous souvenons ici que M. Depaulis, lorsqu'il nous montrait sa collection, nous fit remarquer, en nous mettant nombre de preuves sous les yeux, que les œuvres d'Angleterre, d'Allemagne et d'Aragon, rivalisaient alors de grand goût avec la France. C'est effectivement à cette époque que l'art chrétien était à son apogée, et que le treizième siècle envoyait par toute la terre ces colonies de prodigieux ouvriers qui, en bâtissant les cathédrales de Cologne, de Milan, de Strasbourg, d'Anvers et de Cantorbery, laissèrent tomber dans les miniatures sculptées dont nous nous occupons, tout ce que le gothique a d'élégance et de suavité.

Plus tard, le style conserve de la noblesse; mais il se fait moins large et moins sévère à mesure qu'il approche de Louis XIV et de Louis XV, sous lequel il devient faux et maniéré.

Rien de plus attrayant à suivre que ces phases diverses de l'art français; c'est une étude où nous avons réellement trouvé du charme. On s'attache à ce travail, auquel tant de siècles viennent apporter leur tribut; on vit ainsi dans le passé, et pour moi je rends particulièrement grâce au *Trésor* d'avoir donné les empreintes telles que le temps les a transmises, usées ou non, dans toute l'intégrité de leur naïve facture. Ceux qui veulent de l'amusant partout se plaindront peut-être d'avoir quelques planches où l'on distingue à peine une tête ou une draperie; il n'y a pas à les écouter. Il eût été bien facile, il est vrai, de faire des restaurations; mais heureusement les éditeurs ne l'ont point osé, ou plutôt, disons mieux, à en juger par le beau sentiment dont leur ouvrage est relevé, ils n'en ont pas été tentés; ils voulaient faire œuvre d'artistes et non d'arrangeurs. Ils gravent la médaille fruste, floue, effacée, ou conservant à peine de trace, selon qu'elle arrive à leurs mains, telle qu'elle est enfin; et ce respect religieux pour tous les morceaux qu'ils publient fera du *Trésor de Numismatique* un ouvrage réellement infaillible, et que l'on pourra consulter comme renfermant la vérité absolue. — Toute restauration dans les choses d'art n'est toujours et ne peut toujours être qu'une conjecture, et lorsqu'on songe à l'imagination exubérante des artistes du moyen âge, ou à la majestueuse solidité des

anciens, on reconnaît qu'il est déraisonnable de vouloir se mettre à leur place. Il faut regretter amèrement ce qui est perdu, mais il faut garder sans y porter une main sacrilégece qui est conservé. — On ne pouvait donc mieux comprendre que l'ont fait les éditeurs du *Trésor*, et leur propre intérêt, et celui de l'art; cela est si vrai, que la série des bas-reliefs du Parthénon est la moins intéressante de toutes, malgré le magique effet de son exécution. Les restitutions consommées en Angleterre sur ces admirables marbres sont souvent trop défectueuses, et nous sommes persuadé que si l'on avait opéré une réduction exacte des bas-reliefs purs, la publication de cette série aurait eu une valeur qu'elle est d'autant plus loin d'avoir, qu'elle n'offre en définitive que la copie d'une copie.

Il nous reste à parler des médailles de la révolution; elles sont plus précieuses comme souvenirs contemporains que de toute autre manière. Sous le rapport de l'art, nous avons déjà dit ce que nous en pensons, c'est par leur extrême imperfection qu'elles excitent la curiosité. D'après toute apparence, chacun faisait alors une petite médaille à son usage particulier, selon que l'événement du jour ou le rêve de la nuit l'inspirait, et il faut convenir que leur grossièreté une fois admise, elles ont une grande valeur historique. Quoi de plus étrange que le buste d'un père Duchesne royaliste! car il y eut beaucoup de pères Duchesne. Quoi de plus étrange que celui-là, une hache sur l'épaule, un pistolet dans la ceinture, une pipe à la bouche, et portant pour exergue : « Le père Duchesne, f....., bon patriote! » Ou bien encore cet homme couché devant la Bastille, et disant, en se dégageant des fers dont il est chargé : « Ma finte, il était temps que je m'éveilise, car l'opresion de mes fers me donions le cochemar! » Beaucoup de ces pièces sont en plomb provenant de la Bastille; d'autres sont de véritables pamphlets coulés en bronze, où l'instinct populaire éclate avec énergie et se révèle par des saillies d'une trivialité fort originale, comme dans celle frappée sans doute à propos des états-généraux, qui montre d'un côté les trois ordres représentés par un guerrier, un prêtre et un laboureur, et de l'autre des chats qui se battent, avec cette légende : « C'est ici que les chats se peignent! » C'est de l'histoire en veste.

Si aucune critique n'est venue se mêler à nos éloges, c'est que le *Trésor* nous paraît réellement remplir toutes les conditions du bien; d'ailleurs quelques détails manquant parfois de finesse, une trop grande uniformité de ton, quelque chose d'un peu monotone et plombé dans l'aspect général,

sont les seuls reproches qu'on puisse lui adresser; mais de tels défauts ne sont-ils pas inévitables, ne tiennent-ils pas aux perfections même de ce genre de gravure; n'est-ce pas le vice fatalement attaché à toute qualité, le cachet de notre misère humaine qui ne laisse rien sortir de complet de nos mains, un nouveau témoignage enfin de l'infirmité native qui se montre dans les moindres œuvres de l'homme, et qui ne lui fait toujours acheter le bien qu'au prix du mal? Aurait-on pu sauver ce qu'il y a de désagréable dans l'inflexible rigidité de la mécanique, en imprimant d'une teinte différente les pièces d'un métal différent? Nous n'en savons rien, et nous nous contentons de livrer cette observation à l'examen réfléchi des éditeurs. Après cela, il nous reste une dernière remarque à faire : chaque planche est accompagnée d'un texte explicatif de son contenu; or, de la nécessité où l'on était de se borner à des notices très-succinctes, il est résulté une sécheresse et une aridité que nous aurions voulu voir pallier davantage. Heureusement le texte n'est qu'une partie très-secondaire d'un pareil ouvrage, et doit être regardé comme une table raisonnée des matières. Au reste, c'est peut-être parce qu'on a voulu faire plus que de besoin, qu'il est devenu fautif. M. Ch. Lenormant atteindra mieux le véritable but, en ménageant son incontestable savoir, en se gardant, par exemple, de citer le traité d'équitation de Xénophon à propos des bas-reliefs du temple de Minerve.

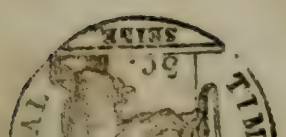
Résumons-nous : nous considérons le *Trésor de Numismatique* comme digne d'être placé à côté des livres du siècle d'Henri Estienne; la pensée de libéralité artistique avec laquelle il est dirigé répond à toutes nos sympathies, et la haute intelligence que l'on y sent présider assure un véritable monument élevé à l'art de tous les temps et de tous les pays. Nous nous félicitons qu'il ait été conçu et qu'il s'exécute dans le nôtre, et nous nous réjouissons surtout que la découverte de M. Collas permette de mener à fin, pour un prix proportionnellement très-modéré, une entreprise utile, essentielle, excellente, que les vingt premiers graveurs de l'Europe réunis n'auraient pu même aborder.

V. Schoelcher.

CHRONIQUE.

Trois chemises, des pantoufles, une robe de chambre, six bonnets de coton, un sac de nuit, un discours, de l'émotion, des larmes pour la voix, et fouette postillon! A Rouen! — Postillon, tu mènes l'Académie, tu mènes les vaudevillistes de Paris, tu mènes la vieille Comédie-Française et M. Taylor, ce commissaire royal qui mange ses appointemens en passeports, qui a visité le Nil, l'Égypte, la Barbarie, l'Angleterre; tout visité, excepté le théâtre de la rue Richelieu. Postillon, va vite; ces messieurs s'ennuient quand ils sont ensemble; ils ont hâte de larmoyer sur Corneille, de s'écrier : Le Cid! Polyeucte! Polyeucte! le Cid! Mais le postillon ne comprend pas qu'il traîne après lui tant de gloires; le pavé ne s'aplanit pas sous le poids du génie, et les pleureurs littéraires qui vont gémir en ville, dans la banlieue et les départemens, s'aperçoivent bien à la côte de Rolleboise que Pégase s'est fait cheval de diligence.

Enfin, la caravane arrive dans la cité normande, à la garde de Dieu et de MM. Laffitte et Caillard. Il s'agit d'endosser au plus vite les habits noirs, de se faire un maintien, et de paraître convenablement à la cérémonie. C'est que Rouen ne fait pas les choses à demi. Cette grande commémoration, qui honore le caractère de ses habitans, a lieu avec accompagnement de maire, de préfet, de conseil municipal et de garnison : francs-maçons, notaires, avoués, tribunaux, cour royale, société d'agriculture, ont leurs places marquées; et, au milieu d'une foule orageuse, la statue de Pierre Corneille surgit et va se poser sur son piédestal, patiente, résignée à tout, au discours de M. Lebrun comme à la harangue de M. Dumas et au monologue de M. Lafon. Les détails matériels d'une inauguration une fois accomplis, la partie oratoire a son tour, et les torrens de paroles se pré-



cipitent comme l'eau d'un canal retenue par l'écluse. A qui l'honneur? — A vous l'honneur! — A moi l'honneur? et M. Destigny commence. M. Destigny, président de la société libre d'émulation, qui peut revendiquer la pensée du monument élevé à Corneille, avait droit à parler le premier. Son discours, production locale, fruit du terroir, devait sembler bon quand il eût été mauvais; mais à Paris comme à Rouen, on eût trouvé du mouvement et de la couleur dans sa péroraison.

Il est avéré que l'Académie est un corps très-rancunier; l'âge ne refroidit pas ses haines, le grand air et la route ne rafraîchissent pas son âcreté. Voilà M. Lebrun! c'est un digne homme. Vous le croyez fatigué de ses trente lieues, disloqué par les cahots. Écoutez-le, il se déchaîne, il tonne, il canonne l'école moderne, bat en brèche la Porte-Saint-Martin et démolit le Théâtre-Français. *Aberrations littéraires, saturnales impudiques, chaos, goût perverti*, sont de faibles mots qui rendent mal sa pensée colère.

A vous le gant, monsieur Dumas; relevez-le. — M. Dumas relève ses cheveux.

A coup sûr M. Lebrun n'improvisait pas. Sans doute M. Dumas ne se soucie pas d'improviser. Le discours de l'un était au fond de sa malle, le discours de l'autre entre un mouchoir de poche et une cravate; ce qui explique pourquoi la bourrasque de l'Académie n'a pas ému la bile du représentant de la commission dramatique. Les deux harangues avaient voyagé côte à côte, sans se connaître; et, rapprochées l'une de l'autre, elles ressemblent à un propos interrompu. La littérature de l'empire a donné son coup de boutoir; la littérature du jour était sans défense. A l'attaque, pas de réplique. *Je vous vends mon corbillon. — Qu'y met-on? — Un canif.*

M. Dumas s'est amusé à plaindre Corneille comme un homme nécessiteux, vivant de dédicaces; puis il a terminé par un coup de théâtre, dans ce style lithochromique qu'on appelle colère. *Richelieu dort couché sur son manteau rouge.*

L'Académie de Rouen, réprésentée par M. Gaillard, n'a remué aucune passion littéraire; elle a sagement rappelé les noms de tous ses compatriotes illustres.

M. Lafon, ancien artiste du Théâtre-Français, a récité un assez long discours dont l'auteur nous est inconnu. Je ne sais; mais il me semble que la diction emphatique et gasconne de cet honnête artiste ne se prêtait pas mal à cette déclamation d'apothéose. C'est peut-être une carrière pour les comédiens retraités.

Il n'y a pas belle fête sans banquet, où règne *la plus grande cordialité*. Un dîner a donc été donné au grand salon de Thespsichore.

Rouen a payé sa dette et compte un monument de plus; Paris y perd un drame. Dans l'effusion de l'hospitalité, les commissaires du banquet ont demandé à M. Dumas un ouvrage pour le théâtre de la ville. Dans l'effusion de la reconnaissance, M. Dumas s'est engagé, *par écrit*, à faire représenter à Rouen, *dans le délai de trois ans*, un drame dont le sujet sera tiré des annales de la ville. L'engagement a été garanti par MM. Fontan et Maillian. M. Taylor, qui remplit au Caire, à Alexandrie, les fonctions de commissaire royal du Théâtre-Français, s'occupe à présent d'assurer le répertoire du théâtre de Rouen. Partout où n'est pas le Théâtre-Français, là est M. Taylor. M Taylor s'est aussi porté fort pour M. Dumas. Quant à M. Nodier, il a dû laisser une singulière opinion de la gravité académique; il a signé ainsi cette étrange garantie : CHARLES NODIER, *sans charge*.

Ainsi va le monde. Les villes s'embellissent; puis l'incendie vient qui les dévore, qui décharne leurs vieilles chapelles, écrase leurs édifices, et entasse sur un sol bouillonnant, palais, statues, monumens. Tandis que Rouen dressait une statue, Londres perdait ses deux chambres, asile des souvenirs, répertoires de vieux papiers anglais, de documens bizarres; ses archives de justice et de parlement que la main des révolutions n'avait pas éparpillées, et dont l'ordre d'exécution du roi Charles Ier n'était pas la pièce la moins intéressante. A Rouen, le peuple applaudit à son Corneille, qui vient revivre en bronze sur une de ses places, et reprendre sa qualité d'habitant dans la ville natale. Le peuple de Londres applaudit à l'écroulement de la chambre d'Édouard-le-Confesseur. Haletant, ivre de grog et d'incendie, il bat des mains. Les bibliothèques sont en feu, quelle joie! Les vieilles chartes tombent à ses pieds en lambeaux fumans : de l'eau! de l'eau! Les pompiers arrivent, les soldats étreignent les poutres plus rouges que leurs habits : de l'eau! C'est de l'huile que le peuple demande. Voyez Westminster-Hall, le grand vaisseau gothique qui brave la flamme, hélas! Westminster ne brûlera pas :

Pour qui sont faits les monumens?

La prese anglaise, si forte sur la narration, a trouvé matière à parler dans cet événement qui affligeait la population éclairée de Londres. Ses colonnes sont brûlantes d'épisodes, de détails sur l'incendie, l'enquête, la visite du roi sur le lieu de la catastrophe. Tous les journaux anglais sentent le roussi.

De très-minces événemens ont ridé la surface de notre monde parisien : un petit scandale lithographique, porté à domicile, et qu'on se passait de main en main, a égayé cette portion du public, jeune, rieuse, qui va trop souvent chercher ses plaisirs à des sources impures. On raconte qu'un homme ayant repoussé par la menace le message d'un inter-

médiaire qui tentait de troubler ses relations par des propositions offensantes, l'intermédiaire a fait lithographier ces menaces, et une réponse qui a le malheur d'être assez spirituelle. La conduite de l'un est écrite dans le droit de légitime défense; la conduite de l'autre devrait être punie par le Code. L'homme dont il est question est honorablement connu; on dit que l'intermédiaire n'est pas moins connu, mais à d'autres titres, si bien que personne n'oserait avouer qu'il a reçu directement, par la poste, avec suscription portant son nom, cette téméraire communication. Renvoyé à M. le préfet de police.

Ce mode de publicité, de nouvelles à la main semblait vouloir s'accréditer cette semaine. Une correspondance d'injures et de provocations imprimées est venue chercher les habitués du foyer de l'Opéra au milieu de leurs conversations pacifiques et de leurs préoccupations de plaisir. Il s'agissait d'une querelle purement personnelle, de récriminations obscures, qui ont amené un duel entre un journaliste et un ex-préfet; la balle de l'ex-fonctionnaire a atteint le journaliste au sein droit. Cette blessure est sans gravité.

Le patriotisme des Rouennais a trouvé dans l'inauguration de la statue de Corneille quelques paroles touchantes sur la mort de l'illustre Boïeldieu. La reconnaissance moins désintéressée de l'Opéra-Comique perpétue à plaisir son deuil et ses larmes. A certains jours de la semaine, à heure fixe, la troupe chantante se met à geindre, s'arrache les cheveux, se couvre de cendre, endosse le cilice et pleure le *cygne,* au moyen d'un intermède funèbre, fort mal rimé. On assure que cette spéculation sur une douleur légitime ne réussit pas mal, et qu'il y a des recettes dans un tel expédient. Nombre de gens viennent, après dîner, prendre tristement leur stalle, comme on monte dans une voiture de deuil. Un monsieur, courbé devant la grille du bureau et glissant deux pièces de 5 francs, disait l'autre jour : *Avez-vous encore une bonne place pour pleurer?*

Un répertoire ne se nourrit pas de gémissemens. Aussi l'Opéra-Comique va-t-il demander à des auteurs vivans une vogue que le souvenir des morts ne peut suffire à perpétuer. Le Marchand forain doit bientôt paraître. La musique est de M. Marliani, compositeur italien. On parle beaucoup à l'avance de sa partition. Le poème est de M. Planard; on n'en parlera qu'après; ce sera bien assez. Heureusement pour ses amis, et pour Paolo Broggi, son macaroniste, Rossini n'est mort qu'à la musique; l'air natal a rafraîchi son visage, mais le soleil italien n'a pas réchauffé son cerveau paresseux. Aussi est-ce pitié que de voir s'accomplir ce suicide le plus déplorable de tous parmi ces morts obscures de savetiers et de couturières qui s'étranglent ou s'asphyxient. En attendant, la scène des Bouffes est envahie pied à pied par la jeune Italie musicale; la Straniera

fait fureur; Rubini et Tamburini succombent à la fatigue des *bis* que la frénésie du public leur impose. Jamais le Théâtre-Italien n'a été plus petit et son succès plus grand. Demandez-le à M. A....., le dilettante fossile, dont la face convulsive encourage par un sourire les chanteurs et l'orchestre, ou flétrit d'une grimace l'intonation fausse des chœurs. M. A... n'a pas fait de progrès du côté de la mesure; sa main marque toujours les temps en dépit du bon sens et des chronomètres; mais sa passion musicale s'est traduite en fureur sous l'influence de LA GAZZA et de LA STRANIERA telles que nous les entendons à présent. Rubini n'essaie pas une cadence, Tamburini une roulade, que M. A..... ne l'accompagne d'une contorsion abominable qui se développe parallèlement. Il n'y a pour lui de repos qu'au récitatif.

Jeudi soir on s'entretenait beaucoup d'un drame qui vient d'affliger une famille considérable. Mme de Pontalba survivra sans doute aux quatre coups de pistolet dont elle est atteinte. Quant au vieux comte de Pontalba, cet énergique octogénaire, il a consommé plus sûrement un suicide qu'un meurtre. C'est sur un fauteuil, la tête haute, l'œil fixe et les traits menaçans, qu'il a été trouvé mort. Les détails de cette scène attestent une résolution et un ressentiment bien profonds. Sa belle-fille, à peine entrée dans le salon où il l'avait conduite, M. de Pontalba lui ordonne de se préparer à mourir. A ces mots, la malheureuse femme se jette sur la porte — fermée; — elle revient suppliante, ses mains sont frappées d'une balle; elle court, appelle, se blottit sous un canapé; deux autres balles viennent l'y atteindre. La croyant morte, le comte reprend ses deux pistolets à coup double, quitte le salon, monte dans sa chambre, s'y enferme, et se dirige dans le cœur l'arme qu'il avait rechargée. C'est la comtesse qui fut l'objet des premiers soins; elle retrouva assez de force pour tout dire, et quand on voulut pénétrer dans la chambre du comte, il n'avait pas encore accompli la seconde partie de son projet. On l'entendait aller et venir, ne voulant pas répondre aux interpellations faites à travers la porte. Il fallut l'enfoncer; pendant qu'on cherchait les instrumens nécessaires, le comte se faisait justice.

— M. le président du tribunal de commerce tient rigoureusement la main à l'exécution de ses réglemens. Les femmes sont toujours bannies de la Bourse. M. le commissaire de police, à son tour, s'est mis en goût de prohibitions. On sait qu'aujourd'hui le cigare est un besoin pour l'homme qui veut digérer, pour celui qui écrit, pour le négociant qui calcule; c'est une infection nécessaire à tous les actes de la vie. A la Bourse, par exemple, sous les péristyles, sur l'escalier, le cigare égayait les réglemens de primes, les marchés à terme et les discussions de différence. Rou-

ler dans ses doigts le tube de la Havanne, mordre et couper l'extrémité, demander du feu ou battre le briquet, aspirer une fumée blanchâtre et la repousser en anneaux brisés, tout ce manége, cette occupation machinale qui introduit des pauses dans le discours, procure des évasions, et des intervalles favorables à la réflexion, n'est pas moins utile à la conclusion des marchés de bourse que la tabatière aux gens de lois et le vin blanc aux maquignons. Deux hommes qui débattent un marché ne doivent pas se regarder en face; il leur faut un accessoire pour abriter leur jeu de physionomie. Au moins si l'exclusion des fumeurs eût été décrétée quand les femmes hantaient la Bourse, on n'aurait pu accuser M. le commissaire de police que d'un excès de galanterie.

— Mme Damoreau est venue reprendre le rôle d'Isabelle, que la voix blonde de Mme Dorus-Gras soutenait tant bien que mal. Après une absence de plusieurs mois, notre première cantatrice française a retrouvé toutes ses richesses de gosier, toutes ses traditions de goût. Voilà Robert réintégré dans sa vogue éternelle.

— Le Palais-Royal s'est posé comme parodiste. C'est à l'Opéra surtout qu'il en veut. A présent voici la Tempête traduite en lazzis, expliquée par les bêtises de M. Alcide Tousez. Ariel, garçon pharmacien embarqué dans le ballon Lennox, tombe en Islande sans se casser les reins. Il y trouve une vieille femme bossue, mère de sept bossus qui l'assomment, parce qu'il est aimé de Léa, jeune Islandaise sans bosse. Cet état de choses, qui se perpétue au détriment de ses épaules, devient intolérable; mais il trouve son salut dans la cause même de ses malheurs. Le ballon qui l'a laissé choir vient le dérober aux bastonnades islandaises. Du haut de sa nacelle, Ariel nargue les assommeurs et chante son couplet au public. MM. de Forges et Leuven ont fait du même coup une farce assez amusante et un prospectus pour le navire aérien.

— M. Harel, l'intrépide directeur, fait volter sa troupe et la fatigue en manœuvres, marches et contre-marches. Dans la Famille Moronval, Mlle Falcoz a remplacé Mlle Ida, qui bientôt a fait place à Mlle Moralès, la jeune et jolie actrice. M. Harel voit dans ces bouleversemens matière à *faits Paris*, qu'il obtient de la presse complaisante et dévouée. On dit néanmoins que, peu confiant dans ces petites ressources, il songe à représenter Pinto, pour la rentrée de Bocage.

— Monsieur Ancelot, vous qui connaissez le monde, vous qui connaissez les femmes, peignez-nous donc le monde et les femmes! Dans les peintures du monde de M. Ancelot, il y a des messieurs qui gardent leur chapeau sur la tête, au milieu d'un salon, en parlant à des dames. Les fashionables de M. Ancelot brûlent des pastilles du sérail; vous savez, ces parfums infects que vendent, sur le boulevart, les Turcs de la rue Beaubourg.

Les demoiselles de bonne famille que connaît M. Ancelot arrivent de province et vont loger chez un militaire garçon, sous le prétexte qu'il est ami de la famille. Mais les femmes ! Que M. Ancelot les connaît bien ! Vous allez voir.

Il existe une duchesse de Lanjeais qui fait la coquette avec le général Jumilly, militaire de l'empire, âgé de trente-cinq ans : le général l'adore, elle adore le général ; mais elle doit à son sexe et aux traditions de théâtre, elle doit surtout à M. Ancelot, qui a besoin de faire une pièce, de se livrer à une foule de petits manéges, à des alternatives de tendresse et de froideur qui désolent M. Jumilly ; heureusement pour celui-ci, un ami, un médecin, ex-chirurgien-major de la garde impériale, a tout juste assez de rudesse pour être impoli, quand il n'est pas grossier, assez de dévouement pour se faire mettre à la porte partout où il se présente. Grandet vient voir Mme de Lanjeais, lui parle de son ami, pose un ultimatum, et met son chapeau sur sa tête au milieu de la conversation. On le chasse. Jumilly vient, on l'éconduit, et Mme de Lanjeais dit ceci à sa femme de chambre : *Mademoiselle, dites à mes gens de faire avancer ma voiture, je vais au bal.* C'est cela une peinture du monde ! Cela me rappelle le fashionable d'une pièce jouée au théâtre des Nouveautés, qui, descendant de tilbury, s'écriait en parlant à son groom : *Jean, mettez la couverture écossaise sur mon cheval gris-pommelé.*

M. Ancelot, qui connaît le monde, conseille à l'ami Grandet d'enlever Mme de Lanjeais, et de la porter évanouie, en costume de bal, chez le général Jumilly. Je ne croyais plus à l'enlèvement. Il n'en est pas moins vrai que M. Jumilly abuse odieusement de ce tête-à-tête forcé. Le Constitutionnel à la main, il attend le réveil de la victime, et, quand elle ouvre les yeux, allume la pastille dont je vous ai parlé, alléguant pour raison que Mme de Lanjeais *est habituée à une atmosphère embaumée.* La pauvre femme eût préféré voir, je suis sûr, son ravisseur allumer un cigare. Après cet épisode de la pastille qui peint si bien la vie fashionable, une scène de reproches s'engage : Jumilly va fléchir. Mais la flûte de Grandet le rappelle à lui ; je dis la flûte, parce que Grandet, caché dans un cabinet, souffle dans cet instrument les premières phrases du refrain : *la Dame Blanche vous regarde.* Puissante allégorie ! Jumilly revient à lui, laisse partir Mme de Lanjeais comme elle était entrée, et feint de vouloir épouser la fille d'un compagnon d'armes dont le prétendu s'est livré aux séductions de la coquette : désolation à l'hôtel Lanjeais ; Jumilly est rappelé, on lui écrit ; à sa place arrive Grandet, qui engage (toujours le chapeau sur la tête) une scène de malotru avec la tante de Mme de Lanjeais. On le chasse avec le titre de *polisson* ; mais les affaires de son ami n'en vont pas plus mal, ni la pièce non plus, car cette scène est la seule qui ait paru amu-

sante, malgré sa trivialité; le mariage simulé a produit un salutaire effet, la coquette corrigée se rend aux vœux du général. L'intérieur de ce ménage ne peut manquer d'offrir un aspect distingué, le mari ayant la funeste manie de brûler des pastilles du sérail, et l'ami de la maison n'ôtant jamais son chapeau.

M. Ancelot, vous qui connaissez le monde, vous qui connaissez les femmes, peignez-nous donc le monde et les femmes! Où achetez-vous vos pastilles? N. R.

— M. Hector Berlioz donnera cette année trois concerts à huit jours de distance. On y entendra, outre ses ouvrages déjà connus :

1° Une nouvelle symphonie intitulée HAROLD;

2° Le chant des ciseleurs de Florence;

3° Un quatuor sur une orientale de M. Victor Hugo : SARA LA BAIGNEUSE;

4° Une fantaisie sur une autre orientale du même auteur;

5° Une nouvelle composition de M. Listz sur deux fragmens du mélologue de M. Berlioz (LA BALLADE DU PÊCHEUR et LA CHANSON DES BRIGANDS).

Jusqu'à présent, M. Hector Berlioz est le seul de nos musiciens qui ait composé des concerts entiers avec ses ouvrages, et qui puisse le faire avec la certitude d'attirer le public.

La première séance aura lieu le dimanche 9 novembre à 2 heures. On s'inscrit d'avance chez M. Schlesinger, rue Richelieu, 97, et chez tous les marchands de musique.

L'orchestre, composé de cent trente musiciens, sera dirigé par M. Girard.

— La commission du monument Boïeldieu, composée de MM. Chérubini, *président*, Lemercier, Berton, Véron et Crosnier, nous prie d'annoncer que les offrandes seront reçues, à partir de ce jour, chez M. Vavin, notaire, rue de Grammont.

Déjà M. Crosnier a consacré à cette souscription le produit de la représentation extraordinaire qu'il a donnée la semaine dernière. MM. Scribe et Véron ont souscrit chacun pour 500 francs.

— M. Paulin, libraire, rue de Seine, n° 6, a entrepris une suite de traités sur le plan de la belle collection publiée à Londres sous le titre de Cabinet Cyclopoedia. L'éditeur français appelle aussi Encyclopédie de Cabinet sa collection dont il a déjà paru plusieurs volumes très-bien imprimés. La première de ses publications est le Traité d'Astronomie de sir John Herschel, traduit par M. Cournot, professeur des Sciences mathématiques à la Faculté de Lyon, et déjà réimprimé. Un autre ouvrage d'Herschel sur l'étude des sciences physiques (Natural Philosophy), le chef-d'œuvre de la collection de Lardner, est en vente, ainsi que la Musique mise a la portée de tout le monde, excellent livre, de M. Fétis, qui rentre à merveille dans le plan de l'Encyclopédie de Cabinet, tel que l'éditeur l'a conçu. Ce plan consiste à réunir sur chaque partie de la science les meilleurs traités élémentaires existans, soit en les traduisant d'une langue étrangère, s'ils existent, soit en les demandant, s'ils sont encore à faire, à la coopération des savans français. C'est ainsi qu'il annonce plusieurs traités originaux, et la publication prochaine des Élémens de Mécanique, empruntés aussi à la collection anglaise.

— Un nouvelle édition de l'Introduction générale a l'Histoire du Droit, de M. Lerminier, vient de paraître chez le libraire Chamerot. Le jeune et éloquent professeur du Collége de France est un des hommes de notre époque qui se font le plus remarquer par leurs travaux graves et sévères. Bientôt M. Lerminier nous donnera un nouveau livre sur l'*Allemagne* depuis Mme de Staël.

— La popularité du nom de M. de Chateaubriand demandait une édition dont le prix fût à la portée de tous; c'est pour répondre à ce besoin, que MM. Pourras frères viennent de faire paraître une édition complète du grand écrivain. Cette édition entièrement terminée, forme vingt-deux volumes à 3 fr. 50 cent.

— La Somnambule, ou Souvenirs de Dresde (1815), par M. S...., tel est le titre d'un livre plein d'intérêt qui vient de paraître à la librairie d'A. Guyot. Nous en rendrons compte.

— Il se publie actuellement une belle édition de l'Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, de Royaumont, ornée de gravures sur bois d'après les dessins de Devéria, Adam, Tellier, etc.

— Nous avons lu avec intérêt, dans le JOURNAL DE SANTÉ, une série d'articles sur l'art de juger les hommes d'après la physionomie. Cette publication périodique, qui traite de la science sous une forme légère et piquante, mérite d'être consultée par les gens du monde.

— Il vient de paraître chez Ledoyen, au Palais-Royal, galerie d'Orléans, et chez l'auteur, rue du Petit-Bourbon-Saint-Sulpice, n° 2, une brochure par le docteur Achille Hoffmann, ayant pour titre : L'HOMOEOPATIE EXPOSÉE AUX GENS DU MONDE. Nous ne nous prononcerons pas sur le mérite de cette brochure; nous dirons seulement qu'elle contient des faits extrêmement curieux, et de nature à attirer l'attention de la Faculté de médecine.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE DIXIÈME VOLUME.

Pages.

Compiègne, par M. Nestor Roqueplan. 5
Suzanne, par M. Eugène Guinot. 24
Le journaliste franco-belge, simple histoire de critique littéraire. — Polémique, par M. Jules Janin. 45
Chronique musicale, par M. Castil-Blaze. . . . . 62 et 189
Jacques, de George Sand, par M. A. Granier de Cassagnac. . . 69
Moyen âge espagnol. — Bernard de Carpio, par M. Damas-Hinard. 90
Cœlina, par M. Frédéric Soulié. 112
Poésie. — L'Avenir, par M. Antoni Deschamps. 129
Une Vente à Mesnières, par M. A. Roger de Beauvoir. 141
Souvenirs de voyage, les Pyrénées, par M. X. Marmier. . . . 160
Lettre à la reine Hortense, par Mme Campan. 181
Bulletin littéraire, par M. A. Granier de Cassagnac. 197
Machiavel (§ II), par M. M. Avenel. 221
Une Visite à la mère de l'empereur, par M. Méry. 254
Le Diable dans un bénitier, par M. Émile Morice. 262
Le Trésor de Numismatique et de Glyptique, par M. V. Schoelcher. 272
Chronique. . . . . 132, 212 et 286

ÉVERAT, IMPRIMEUR DE LA REVUE DE PARIS.